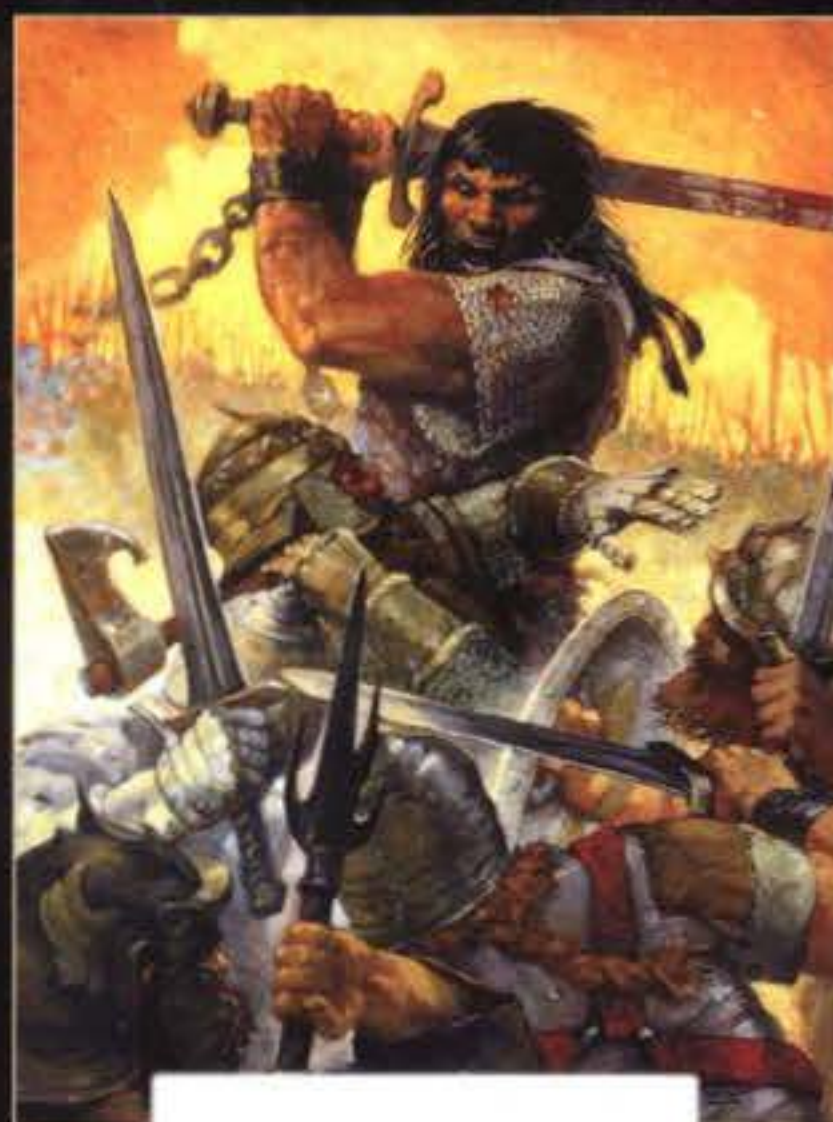


ÉDITION COLLECTOR

ROBERT E. HOWARD™ CONAN

L'HEURE DU DRAGON



DEUXIÈME VOLUME
1934



ÉDITION COLLECTOR

ROBERT E. HOWARD™ CONAN L'HEURE DU DRAGON

DEUXIÈME VOLUME
1934

L'écuyer accourut à son aide, mais Conan l'écarta d'un geste brusque.

— Donne-moi cet arc ! dit-il en grinçant des dents, montrant un puissant arc et un carquois qui étaient suspendus à un mat de la tente.

— Mais, majesté ! s'écria l'écuyer en proie au plus grand désarroi. La bataille est perdue ! Il sied à un roi de se rendre avec la dignité que l'on attend d'une personne de sang royal !

— Je n'ai pas de sang royal ! grogna Conan. Je suis un barbare et le fils d'un forgeron !

Conan est l'un des personnages de fiction les plus connus au monde. Robert E. Howard l'a créé en 1932 et avec lui, l'*heroic fantasy*. Ce héros, ainsi que la puissance évocatrice de l'écriture de son auteur, a eu et a toujours une influence majeure, au moins égale à celle de Tolkien, sur l'imaginaire occidental.

Pourtant, les nouvelles du Cimmérien n'ont jamais été publiées telles que son auteur les avait conçues. Elles ont été réarrangées, réécrites, modifiées, artificiellement complétées après sa mort.

C'est pourquoi le livre que vous tenez dans vos mains est un événement.

C'est le deuxième de trois volumes qui rassemblent l'intégralité des aventures de Conan, présentées dans l'ordre de leur rédaction, restituées dans leur version authentique à partir des manuscrits originaux, avec des traductions nouvelles ou entièrement révisées. Elles s'accompagnent de nombreux inédits, ainsi que d'articles et de notes sur l'œuvre de Robert E. Howard et l'univers de Conan par Patrice Louinet, qui en est l'un des plus éminents spécialistes internationaux.

Un ouvrage exceptionnel à tirage limité, superbement illustré par Gary Gianni.

35 €



Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrice Louinet
Under license of Conan Properties International LLC.

ISBN : 978-2-35294-171-2

Illustration de couverture : Gary Gianni

Brepelonne

Du même auteur, chez le même éditeur :

Conan le Cimmérien (premier volume, 1932-1933)
édition reliée (2007)

Conan le Cimmérien (premier volume, 1932-1933)
édition brochée (2008)

Conan - L'Heure du Dragon (second volume, 1934)
édition reliée (2008)

CONANTM

L'Heure du Dragon



ROBERT E. HOWARD

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant
Ouvrage dirigé par Patrice Louinet

Titre original: *The Bloody Crown of Conan*

© 2008 Conan Properties International LLC ("CPI").
CONAN, CONAN THE BARBARIAN, HYBORIA, and related logos, names
and character likenesses are trademarks or registered trademarks of CPI.
Used with permission. All rights reserved.
CONAN, CONAN THE BARBARIAN, HYBORIA et les logos, noms et
personnages associés sont des marques ou des marques déposées de CPI.
Utilisés avec permission. Tous droits réservés.

Certaines œuvres contenues dans cet ouvrage se trouvent dans le domaine public.

Couverture et illustrations © 2003 by Gary Gianni

Cet ouvrage a été publié en Grande-Bretagne par Wandering Star Books Ltd
et aux États-Unis par Del Rey, une maison d'édition de The Random House
Publishing Group, une division de Random House, Inc.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrice Louinet
Translation into French by Patrice Louinet
© Bragelonne 2008, pour la présente traduction.
Translation into French © 2008 Bragelonne

ISBN: 978-2-35294-171-2

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail: info@bragelonne.fr
Site Internet: <http://www.bragelonne.fr>

CONANTM
L'Heure du Dragon

Je dédie les illustrations de ce livre à Margaret et Louis Gianni.

Gary Gianni

Sommaire

Introduction par Patrice Louinet	11
Le Peuple du Cercle noir	15
L'Heure du dragon	115
Une sorcière viendra au monde	345
Appendices	403
Le Peuple du Cercle noir (Synopsis)	405
Le Peuple du Cercle noir (Résumés de l'histoire)	409
Synopsis sans titre	413
Histoire inachevée, sans titre	419
L'Heure du dragon (Synopsis)	447
Notes diverses pour L'Heure du dragon	451
Une sorcière viendra au monde (Synopsis)	457
Une Genèse Hyborienne (deuxième partie) par Patrice Louinet ..	459
Notes sur les textes	477

Introduction

Le premier tome de l'intégrale des nouvelles de Conan a sans doute surpris certains lecteurs qui découvraient les écrits d'Howard pour la première fois.

Certains pensaient y trouver la saga d'un jeune voleur devenant progressivement roi d'un puissant royaume au fil d'une longue carrière sanglante et méthodique. Or, la série commence justement par une nouvelle mettant en scène un Conan *déjà* roi d'Aquilonie, et qui, loin d'apprécier le pouvoir, semble regretter sa liberté passée. On ne trouve aucune trace de volonté carriériste chez le Cimmérien, dont toute la philosophie se résume au contraire à prendre la vie comme elle vient : « Il me suffit de vivre ma vie intensément ; tant que je peux savourer le jus succulent des viandes rouges et le goût des vins capiteux sur mon palais, tant que je peux jouir de l'étreinte ardente de bras à la blancheur d'albâtre et de la folle exultation de la bataille lorsque les lames bleutées s'enflamment et se teintent d'écarlate, je suis satisfait. »

D'autres ont peut-être découvert avec surprise que Conan, lors de ses périples dans les contrées glacées de l'âge hyborien, était capable de troquer son pagne de fourrure contre des vêtements chauds adaptés au climat et qu'il ne versait pas de larme à la disparition de Bêlit.

D'autres encore pensaient y trouver un barbare lourdaud à l'accent germanique dont le *credo* se résumerait à écraser ses ennemis, les voir mourir à ses pieds et entendre les lamentations de leurs femmes, pour paraphraser Genghis Khan. Or, Conan est un Cimmérien, c'est-à-dire un ancêtre des Gaëls d'Irlande, agile comme une panthère. Lorsqu'il apparaît pour la première fois, il n'est ni en train de tourner une roue, ni en train d'étriper ses ennemis, mais, armé d'un stylo, occupé à dessiner les cartes de son royaume, ce que les savants de son royaume sont incapables de faire aussi bien que lui.

Conan, en tout cas le Conan tel que conçu par Howard, est donc un personnage qui ne se laisse pas appréhender aussi facilement

que cela. On ne sait rien de sa famille ni des origines. Pas un mot sur sa mère, et on apprendra juste qu'il est « fils d'un forgeron ». C'est un personnage sans enfance, et sans amis d'enfance. Ou il n'en parle pas. Quant à la Cimmérie, il n'y remet jamais les pieds. Rares sont les personnages secondaires qui sont mentionnés d'une nouvelle à l'autre. On le quitte roi d'un pays civilisé à la fin d'une nouvelle pour le retrouver voleur sans le sou au début de la suivante. Nous ne connaissons pas le détail de ses périples. S'il devient roi, c'est parce que l'occasion se présente à lui, pas par suite d'un projet longuement mûri au fil de plusieurs nouvelles.

C'est dire que toute tentative d'aborder le personnage et son évolution en se basant sur la biographie du Cimmérien risque de se heurter à un écueil considérable.

Les nouvelles du premier volume de la série pouvaient se diviser, *grosso modo*, en deux phases. Une première période, expérimentale, au cours de laquelle Howard met en place sa création, l'univers dans lequel elle évolue, et pose au passage les jalons de toute l'*heroic fantasy* moderne. Cette première phase se caractérise par des nouvelles souvent excellentes, aux personnages féminins rares (Atali et Bêlit), mais exceptionnels. La seconde phase est plus commerciale, Howard ayant désespérément besoin d'argent. Le lien de cause à effet n'est sans doute pas innocent, car les intrigues semblent parfois artificielles et les personnages féminins aussi nombreux qu'insipides et dénudés.

Ce second volume de l'intégrale couvre la phase suivante de la carrière du Cimmérien, qui s'étend sur les six premiers mois de 1934. Et encore une fois, ce sont les événements de la vie d'Howard qui permettent d'éclairer au mieux l'évolution du personnage.

Au cours des premiers mois de l'année, et sur les conseils de son agent, Howard s'essaie avec succès à quantité de genres différents, ce qui lui permet de s'assurer des revenus importants pour l'époque (les années qui suivent la crise de 1929) et la région (une petite ville au fin fond du Texas rural). Devenu l'un des correspondants majeurs de Howard Phillips Lovecraft autre pilier de *Weird Tales* le Texan, visiblement impressionné dans un premier temps par l'érudit de Providence, prend de l'assurance et se lance dans une joute épistolaire aux proportions épiques, rivalisant avec, puis dépassant, le Maître. *Weird Tales* semble en meilleure forme financière et Howard louche du côté de l'Angleterre, après avoir reçu des signes encourageants d'un éditeur de ce pays, laissant augurer une prochaine parution de ses œuvres en recueil.

Les récits qui composent ce recueil sont donc à l'image de cet auteur au sommet de sa forme. De toute évidence, Howard s'amuse et joue de sa création. L'âge hyborien s'enrichit considérablement sur le plan géographique ; Howard y recycle régulièrement le fruit des recherches effectuées pour la rédaction de ses récits historiques ou d'aventures contemporaines. Conan est désormais un personnage bien rôdé. Les personnages secondaires s'étoffent (voir notamment Khemsa et Gitara dans *Le Peuple du Cercle noir*). Les récits prennent des proportions épiques, tant sur le plan de leur longueur que du contenu : si le premier volume comportait treize nouvelles, celui-ci n'en comporte que deux et un roman. Conan n'y est plus un simple voleur ou un jeune barbare inexpérimenté découvrant une civilisation dont il a bien du mal à comprendre les codes. C'est un combattant aguerri, chevauchant à la tête d'armées moyenâgeuses ou de hordes de nomades, fortes de plusieurs milliers d'hommes. Nombre de passages sont tout simplement jubilatoires (Conan à bord de *L'Aventurier* au chapitre xv de *L'Heure du dragon* en est certainement le meilleur exemple), voire anthologiques (la scène de la crucifixion dans *Une sorcière viendra au monde*). Conan n'est plus le barbare des premières nouvelles, il est devenu un personnage hors du commun, « *bigger than life* ». Sans le savoir, il est également en train de s'assurer une postérité littéraire et même extra-littéraire.

Howard suit une progression similaire. Il prend des libertés avec les conventions de l'époque, et les jurons et expressions trop appuyés seront d'ailleurs systématiquement censurés par les éditeurs. Là où ses concurrents mettent en scène des duels propres entre des personnages s'exprimant dans un langage fleuri aux sonorités élisabéthaines, les personnages howardiens sont violents, pragmatiques et jurent volontiers, à l'image du monde hyborien, et du nôtre au passage. Ses récits alternent entre moments poétiques, épiques et horribles avec une redoutable *maestria*. Mais c'est surtout dans la construction de ses récits qu'Howard se montre, là encore, d'une rare modernité. Que l'on aime *Une sorcière viendra au monde* ou pas, l'architecture de cette nouvelle et son traitement du temps y sont remarquables. Racontée en grande partie en voix off et sous forme épistolaire, la nouvelle est totalement dominée par un Cimmérien qui n'apparaît pourtant que dans quelques pages du récit.

Débarrassé des scories qui pouvaient émailler les premières nouvelles, ce second volume est donc celui de la démesure et de l'épique,

de hauts faits et de rebondissements incessants, le tout peint dans les couleurs vives de l'âge hyborien du début 1934, parenthèse magique dans la vie du Texan. Bientôt la réalité allait reprendre ses droits.

En attendant le troisième volet de la série, qui conclura cette saga sur une note autrement sinistre...

Patrice Louinet



Le Peuple du Cercle noir

I

LA MORT FRAPPE UN ROI

Le roi de Vendhya était mourant. La nuit, chaude, étouffante, transportait la clameur des conques et le grondement sourd des gongs qui résonnaient dans les temples. Leur écho assourdi parvenait à peine dans la chambre à coupole dorée où Bhunda Chand se débattait, étendu sur sa couche de velours surélevée. La sueur qui perlait sur sa peau foncée la rendait luisante. Ses doigts tordaient convulsivement l'étoffe ouvragée d'or sur laquelle il était allongé. Il était jeune. Nulle lance ne l'avait touché, nul poison ne troublait son vin, et pourtant ses veines saillaient tels des cordons bleutés sur ses tempes et ses yeux étaient dilatés à l'approche de la mort. Des esclaves tremblantes étaient agenouillées au pied de sa couche ; sa sœur, la Devi Yasmina, était penchée sur lui, le regardant avec une intense ferveur. Le *wazam*, un noble vieillard qui avait passé toute sa vie à la cour, se tenait auprès d'elle.

Elle releva la tête en un soudain accès de rage et de désespoir au moment où le grondement des tambours lointains lui parvint aux oreilles.

— Les prêtres et leur vacarme ! s'écria-t-elle. Ils comprennent encore moins que les médecins, qui sont impuissants ! Non, il se meurt et nul ne peut dire pourquoi. Il est à l'agonie en ce moment même, et je suis là, impuissante, moi qui brûlerais la ville tout entière et verserais le sang de milliers d'hommes pour pouvoir le sauver.

— Il n'est pas un homme d'Ayodhya qui n'accepterait de mourir à sa place, si cela était possible, Devi, répondit le *wazam*. Ce poison...

— Je te dis que ce n'est pas du poison ! cria-t-elle. Depuis sa naissance il a été gardé si étroitement que les plus habiles des empoisonneurs de l'Est ne sont jamais parvenus à l'atteindre. Les cinq crânes qui blanchissent sur la tour des Faucons témoignent des tentatives passées... et de leur échec. Comme tu le sais bien, dix hommes et dix femmes ont pour seule mission de goûter sa nourriture et son vin, et cinquante guerriers en armes veillent en permanence sur sa chambre, comme ils le font en ce moment même. Non, ce n'est pas du poison ; c'est de la sorcellerie... une magie noire et terrifiante...

Elle s'interrompit au moment où le roi parla. Ses lèvres livides ne remuaient pas, et ses yeux vitreux étaient perdus dans le vague. Mais sa voix s'éleva en un appel étrange, indistinct et lointain, comme s'il s'adressait à elle d'au-delà de gouffres gigantesques battus par les vents.

— Yasmina ! Yasmina ! Ma sœur, où es-tu ? Je n'arrive pas à te trouver. Tout n'est que ténèbres, et le rugissement de ces grands vents !

— Frère ! s'écria Yasmina, saisissant sa main pendante d'un geste brusque. Je suis ici ! Ne me reconnais-tu pas...

Ses mots moururent sur ses lèvres devant l'expression vide et inchangée du visage de son frère. Une longue plainte égarée sortit de sa bouche. Au pied de sa couche, devant le podium, les esclaves gémirent de peur et Yasmina se frappa la poitrine dans sa détresse.

Dans un autre quartier de la ville, un homme se tenait sur un balcon à treillis, dominant une longue rue où s'amassait une foule nombreuse. Des visages aux traits sombres étaient levés, dans l'expectative. Le blanc de leurs yeux luisait à la lueur blafarde des torches fumantes. Soudain, une longue lamentation s'éleva de leurs rangs.

L'homme haussa ses larges épaules et rentra dans la pièce décorée d'arabesques. C'était un homme de grande taille, bien bâti et richement vêtu.

— Le roi n'est pas encore mort, mais ils entonnent déjà les hymnes funèbres, dit-il.

Il s'adressait à un autre homme, assis en tailleur sur un tapis, dans un coin de la pièce. Cet homme était vêtu d'une robe en poil de chameau de couleur marron et portait des sandales. Un turban vert était enroulé autour de sa tête. Son expression était tranquille, son regard, impersonnel.

— Les gens savent qu'ils ne verront pas l'aube se lever, répondit-il.

Celui qui s'était exprimé en premier le gratifia d'un long regard inquisiteur.

— Ce que je ne parviens pas à comprendre, dit-il, est la raison pour laquelle il m'a fallu attendre si longtemps avant que tes maîtres frappent. S'ils ont réussi à tuer le roi aujourd'hui, alors pourquoi ne l'ont-ils pas fait des mois auparavant ?

— Même les arts qui sont pour toi de la sorcellerie sont gouvernés par des lois cosmiques, répondit l'homme au turban vert. Ce sont les étoiles qui gouvernent ces actes, comme elles en gouvernent d'autres. Même mes maîtres n'ont pas le pouvoir d'influencer les étoiles. Ils ne pouvaient pas accomplir cette nécromancie avant que les astres soient correctement alignés. (S'aidant d'un ongle long et sale, il dessina la carte des constellations sur le sol dallé de marbre.) L'inclinaison de la lune présageait de mauvaises choses pour le roi de Vendhya ; les étoiles sont dans une période troublée et le Serpent est dans la Maison de l'Éléphant. Lorsqu'une telle juxtaposition se produit, les gardiens invisibles sont tenus écartés de l'esprit de Bhunda Chand. Une voie s'est alors ouverte dans les royaumes invisibles et, une fois un point de contact établi, de puissantes forces se sont mises en branle le long de cette voie.

— Point de contact ? s'enquit l'autre. Tu veux parler de cette mèche de cheveux de Bhunda Chand ?

— Exactement. Tout ce qui est retiré du corps humain fait toujours partie du corps humain, lié à celui-ci par des liens intangibles. Les prêtres d'Asura soupçonnent vaguement cette vérité. Par conséquent, les bouts d'ongle, les cheveux et toutes les autres rognures corporelles des membres de la famille royale sont soigneusement réduits en cendres, et ces cendres dissimulées. Mais à la demande pressante de la princesse de Khosala, qui s'était éprise en vain de Bhunda Chand, celui-ci lui donna une mèche de ses longs cheveux noirs en gage de souvenir. Lorsque mes maîtres décidèrent de la mort de Bhunda Chand, la mèche, dans son écrin d'or incrusté de pierres précieuses, fut dérobée sous l'oreiller même de la princesse pendant son sommeil. On lui en substitua une autre, si

semblable à la première qu'elle ne s'en aperçut jamais. La véritable mère fit le long, très long trajet jusqu'à Peshkhauri par caravane de chameaux et, de là, jusqu'à la passe de Zhaïbar, jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin entre les mains de ceux à qui elle était destinée.

— Une simple mère de cheveux..., murmura l'aristocrate.

— Par laquelle une âme est extirpée de son corps et traînée à travers les gouffres du vide de l'espace, rétorqua l'homme assis sur le tapis.

L'aristocrate l'étudia du regard avec curiosité.

— Je ne sais si tu es homme ou démon, Khemsa, dit-il enfin. Peu d'entre nous sont ce qu'ils paraissent être. Moi-même, que les Kshatriyas connaissent sous le nom de Kerim Shah, prince d'Iranistan, je porte un masque et je suis en cela semblable à tous les hommes. Tous sont des traîtres, d'une façon ou d'une autre, et la moitié d'entre eux ne savent même pas quel maître ils servent. De ce côté-là au moins, je n'ai pas de doute, car je suis au service du roi Yezdigerd de Turan.

— Et moi à celui des Prophètes Noirs de Yimsha, dit Khemsa, et mes maîtres sont plus puissants que les tiens, car ils ont accompli avec leurs arts magiques ce que Yezdigerd n'a pas pu faire avec cent mille épées.

À l'extérieur, la plainte de milliers d'êtres affligés s'éleva en frémissant jusqu'aux étoiles incrustées dans la voûte de l'étouffante nuit de Vendhya, et les conques mugirent comme des bœufs souffrant.

Dans les jardins du palais, la lueur des torches faisait étinceler les casques polis, les cimenterres et les plaques pectorales rehaussées d'or. Toute la noblesse combattante d'Ayodhya était réunie dans ce grand palais, ou aux abords de celui-ci. Cinquante archers étaient postés à chacun des grands portails voûtés, arc à la main. Mais la Mort avançait à grand pas dans le palais royal, et nul ne pouvait s'opposer à sa marche spectrale.

Sur l'estrade, sous la coupole dorée, le roi poussa un nouveau cri déchirant, au paroxysme de la douleur. De nouveau il parla d'une voix faible et très lointaine, et de nouveau la Devi se pencha sur lui, tremblant d'une peur plus noire encore que la terreur de la mort.

— Yasmina! (Encore ce cri lointain, étrange et lancinant, provenant de royaumes incommensurables.) Aide-moi! Je suis loin de ma demeure terrestre! Des sorciers ont traîné mon âme à travers les ténèbres battues par les vents. Ils cherchent à couper le cordon d'argent qui me relie à mon corps agonisant. Ils se pressent autour de moi; leurs mains



sont griffues et leurs yeux rouges sont pareils à des flammes qui brûlent dans les ténèbres. Oh, sauve-moi, ma sœur ! Leurs doigts consomment mes chairs comme du feu ! Ils veulent anéantir mon corps et damner mon âme ! Quelle est cette chose qu'ils amènent devant moi ? Ahhh !

Yasmina hurla, incapable de se contrôler plus avant, à ce cri désespéré de terreur. Elle se jeta de tout son corps contre lui, laissant libre cours à son angoisse extrême. Il était secoué de terribles spasmes ; de l'écume coula entre ses lèvres déformées par un rictus et il griffa les épaules de la jeune fille de ses doigts tordus par la douleur. Mais le regard hagard et vitreux disparut de ses yeux telle la fumée que l'on chasse au-dessus d'un feu, et il y avait une lueur d'intelligence dans son regard quand il leva les yeux sur sa sœur.

— Frère ! sanglota celle-ci. Frère...

— Vite ! haleta-t-il d'une voix faiblissant, mais lucide. Je sais maintenant ce qui m'amène au bûcher funèbre. J'ai fait un voyage dans une contrée lointaine et je comprends. J'ai été ensorcelé par les sorciers des montagnes himéliennes. Ils ont attiré mon âme hors de mon corps et l'ont emmenée au loin pour l'emprisonner dans une chambre de pierre. Là, ils se sont efforcés de couper le cordon d'argent de la vie et de faire pénétrer mon âme dans le corps d'une obscène créature des ténèbres,

que leur sorcellerie a fait surgir des Enfers. Ahh ! Je les sens de nouveau exercer leur pouvoir sur moi ! Ton cri et l'étreinte de tes doigts m'ont fait revenir, mais je n'en ai plus pour longtemps. Mon âme s'accroche à mon cœur, mais elle faiblit. Vite... Tue-moi, avant qu'ils piègent mon âme pour l'éternité !

— Je ne peux pas ! gémit-elle, en frappant ses seins nus.

— Vite, je te l'ordonne ! (Son murmure chevrotant retrouva brièvement l'accent impérieux d'autrefois.) Tu ne m'as jamais désobéi... alors, obéis à mon dernier ordre ! Que mon âme puisse s'en aller pure vers Asura ! Hâte-toi, de crainte de me condamner à passer l'éternité sous les traits d'une répugnante créature décharnée née de la nuit. Frappe, je te l'ordonne ! Frappe !

Sanglotant spasmodiquement, Yasmina sortit une dague ornée de bijoux de sa ceinture et l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de son frère. Il se raidit puis s'affaissa. Un sourire farouche se dessinait sur ses lèvres mortes. Yasmina se jeta sur le sol recouvert de joncs, qu'elle martela de ses mains serrées. Au dehors, les gongs et les conques mugirent et tonnèrent, et les prêtres se tailladèrent le corps avec des couteaux de cuivre.



II

UN BARBARE DES COLLINES

C hunder Shan, gouverneur de Peshkhauri, reposa son porte-plume en or et relut soigneusement ce qu'il avait écrit sur le parchemin qui portait son sceau officiel. Il ne gouvernait Peshkhauri depuis si longtemps que parce que le moindre de ses mots, écrit ou oral, était soigneusement pesé. La prudence est mère de sûreté, et seul un homme attentif à tout pouvait espérer vivre longtemps dans cette contrée sauvage où les plaines brûlantes de Vendhya rencontraient la roche déchiquetée des montagnes himéliennes. Une heure de cheval à l'ouest ou au nord, et l'on franchissait la frontière et se retrouvait dans les collines où les hommes ne connaissaient que la loi du couteau.

Le gouverneur était seul dans sa chambre, assis à son bureau plaqué d'ébène et richement ouvragé. À travers la grande fenêtre, ouverte pour laisser entrer un peu de fraîcheur, il pouvait voir un carré de nuit himélienne bleutée, ponctuée de grandes étoiles blanches. Le parapet adjacent n'était qu'une ligne sombre et, un peu plus loin, on devinait à peine des créneaux et des meurtrières, faiblement éclairés par la lueur des étoiles. La forteresse du gouverneur était solide et située en dehors des murailles de la cité qu'elle protégeait. La brise qui agitait les tentures

apportait avec elle les sons lointains des rues de Peshkhauri : quelques bribes de chant de lamentation, ou le pincement d'une cithare.

Le gouverneur lut ce qu'il avait écrit, prenant son temps, protégeant ses yeux de la lueur de la lampe à beurre de sa main ouverte, remuant les lèvres. Plongé dans sa lecture, il entendit distraitemment le martèlement de sabots à l'extérieur de la barbacane et le vif *staccato* du « qui va là ? » des sentinelles. Il ne s'en préoccupa pas, entièrement à sa missive. Elle était adressée au *wazam* de Vendhya, à la cour royale d'Ayodhya, et annonçait, après les salutations d'usage :

« Que votre Excellence sache que j'ai suivi les instructions de votre Excellence à la lettre. Les sept hommes de tribu sont emprisonnés et soigneusement gardés. À de nombreuses reprises, j'ai fait parvenir dans les collines un message, demandant que leur chef vienne en personne pour négocier leur libération. Mais il n'a pas levé le petit doigt, si ce n'est pour m'envoyer un message me signifiant que s'ils n'étaient pas libérés, "il passerait Peshkhauri par la torche et recouvrirait sa selle de ma peau", que son Excellence veuille bien me pardonner. Il est tout à fait capable de mettre sa menace à exécution, aussi ai-je triplé le nombre de lanciers de garde. L'homme en question n'est pas originaire du Ghulistan. Je ne peux prédire avec certitude ce qu'il va décider de faire. Mais puisque tel est le souhait de la Devi... »

Il avait bondi de son siège d'ivoire et était debout, face à la porte voûtée. Sa main se porta vivement en direction du cimeterre posé sur le bureau dans son fourreau ouvragé, mais il se ravisa.

C'était une femme qui venait d'entrer sans se faire annoncer, une femme dont les voiles ne dissimulaient rien des riches vêtements qu'elle portait en dessous, pas plus qu'ils ne dissimulaient la beauté et les contours souples de son corps mince et élancé. Un voile diaphane, fixé à la base de sa coiffe surélevée, tombait au-dessous de ses seins. Ses cheveux étaient maintenus par une tresse en or enroulée trois fois, surmontée d'un croissant doré. Elle fixait le gouverneur abasourdi de ses yeux sombres par-dessus son voile puis, d'un geste impérieux de sa main blanche, elle découvrit son visage.

— Devi !

Le gouverneur tomba à genoux devant elle, sa surprise et sa confusion gâchant quelque peu la dignité de son geste d'obéissance. D'un geste, elle lui fit signe de se redresser, et il s'empressa de l'escorter jusqu'au

siège d'ivoire, restant tout le temps courbé presque à l'horizontale. Cependant, ses premiers mots furent des paroles de reproche :

— Majesté ! Ceci est très imprudent ! La frontière est instable. Les raids venus des collines sont légion. Vous êtes accompagnée d'une suite importante ?

— Une escorte m'a accompagnée jusqu'à Peshkhauri, répondit-elle. J'ai logé mes gens là-bas et suis venue jusqu'au fort accompagnée de ma suivante, Gitara.

Chunder Shan gémit d'horreur.

— Devi ! Vous ne mesurez pas le danger. À une heure de cheval d'ici, les collines fourmillent de barbares qui vivent de rapines et de meurtres. Des femmes ont déjà été enlevées et des hommes poignardés entre le fort et la ville. Peshkhauri ne ressemble pas à vos provinces du Sud...

— Et pourtant me voilà, saine et sauve, l'interrompit-elle, quelque peu irritée. J'ai montré le sceau de ma chevalière au garde de la grande porte et à la sentinelle devant ta porte, et ils m'ont laissé entrer sans m'annoncer, ne sachant pas qui j'étais et supposant que j'étais quelque messagère secrète venue d'Ayodhya. Ne perdons plus de temps. Tu n'as reçu aucun message du chef des barbares ?

— Aucun, exception faite de menaces et de malédictions, Devi. Il est prudent et se méfie. Il pense qu'il s'agit d'un piège, et il ne faut peut-être pas lui en vouloir. Les Kshatriyas n'ont pas toujours tenu parole envers les gens des collines.

— Il faut qu'il accepte ! l'interrompit Yasmina, ses poings serrés à en faire blanchir ses articulations.

— Je ne comprends pas, dit le gouverneur en secouant la tête. Lorsque j'ai eu la chance de capturer ces sept hommes des collines, j'ai averti le *wazam*, comme il est d'usage. Mais avant que je puisse les pendre, j'ai reçu un ordre me disant de les garder en vie et d'entrer en contact avec leur chef. C'est ce que j'ai fait, bien que l'homme se tienne à distance, comme je vous l'ai déjà expliqué. Ces hommes font partie de la tribu des Afghulis, mais lui, c'est un étranger venu de l'ouest. Il s'appelle Conan. J'ai menacé de les pendre demain à l'aube s'il ne venait pas.

— Parfait ! s'exclama la Devi. Tu as fait ce qu'il fallait. Et je vais te dire pourquoi j'ai donné ces ordres. Mon frère... (Elle défaillit, incapable de terminer sa phrase. Le gouverneur inclina la tête en adoptant l'expression d'usage, signe de respect envers un souverain défunt.) Le

roi de Vendhya a succombé à la magie, dit-elle enfin. J'ai voué le reste de mon existence à l'extermination de ceux qui l'ont tué. Au moment de sa mort il m'a donné un indice, que j'ai suivi. J'ai lu le *Livre de Skelos*, et me suis entretenue avec des ermites sans nom dans les cavernes au-dessous de Jhelai. J'ai appris comment, et par qui, il a été tué. Ses ennemis étaient les Prophètes Noirs du mont Yimsha.

— Asura ! murmura Chunder Shan, en blêmissant.

Elle le transperça du regard.

— Les crains-tu ?

— Qui ne les craint, majesté ? répondit-il. Ce sont des diables noirs qui hantent les collines désertiques et inhabitées au-delà de la passe de Zhaïbar. Pourtant les sages disent qu'ils ne se mêlent que rarement des affaires des simples mortels.

— Pour quelle raison ils ont assassiné mon frère, je ne saurais le dire, répondit-elle. Mais j'ai juré sur l'autel d'Asura que je les exterminerai ! Et pour cela il me faut l'aide d'un homme de l'autre côté de la frontière. Une armée kshatriya n'attendrait jamais Yimsha, sans aide.

— En effet, murmura Chunder Shan, vous dites vrai. Nous devrions nous battre à chaque instant ; ces montagnards hirsutes lanceraient des rochers de chaque hauteur et se jetteraient sur nous avec leurs grands poignards dans chaque vallée. Les Turaniens sont parvenus un jour à se tailler un chemin à coups d'épée dans les montagnes himéliennes, mais combien sont revenus à Khusuran ? Ils sont peu nombreux ceux qui ont revu Secunderam, après avoir échappé aux épées des Kshatriyas et après que le roi — votre frère — eut vaincu leur armée sur la rivière Jhumda.

— C'est précisément la raison pour laquelle il me faut avoir des hommes à mon service de l'autre côté de la frontière, dit-elle, des hommes qui connaissent le chemin pour se rendre à Yimsha...

— Mais les tribus craignent les Prophètes Noirs et évitent soigneusement cette montagne impie, l'interrompit le gouverneur.

— Leur chef, Conan, les craint-il ? demanda-t-elle.

— Eh bien, pour ce qui est de cela, marmonna le gouverneur, je doute que ce diable craigne quoi que ce soit.

— C'est ce que l'on m'a dit. Par conséquent, il est l'homme avec lequel je dois traiter. Il veut que ses sept hommes soient relâchés. Très bien. Leur rançon sera la tête des Prophètes Noirs ! (Sa voix vibra de haine quand elle prononça ces mots, les mains plaquées sur ses hanches. Dans cette position, la tête haute, ses seins se soulevant et s'abaissant, elle était l'image de la passion personnifiée.)

Le gouverneur s'agenouilla une nouvelle fois. Une partie de sa sagesse était aussi de savoir qu'une femme dans un tel tourment émotionnel est aussi dangereuse qu'un cobra aveugle pour tous ceux qui l'entourent.

— Il sera fait comme vous le désirez, Majesté. (Puis, alors qu'elle retrouvait son calme, il se releva et hasarda un mot d'avertissement :) Je ne peux prédire ce que va faire le chef Conan. Les hommes des tribus sont turbulents par nature et j'ai des raisons de penser que des émissaires envoyés par les Turaniens les poussent à lancer des raids sur nos frontières. Comme Votre Majesté ne l'ignore pas, les Turaniens ont investi Secunderam et les cités du Nord, même s'ils ne sont pas parvenus à soumettre les tribus des collines. Cela fait longtemps que le roi Yezdigerd louche vers le Sud et qu'il convoite avidement ces régions. Peut-être essaie-t-il d'obtenir par la ruse ce qu'il n'a pu obtenir par la force des armes. J'ai envisagé l'idée que Conan puisse être un espion à sa solde.

— Nous verrons, répondit-elle. S'il tient à ses hommes, il sera à nos portes à l'aube pour parlementer. Je vais passer la nuit dans la forteresse. Je suis venue à Peshkhauri déguisée, et j'ai installé ma suite dans une auberge plutôt qu'au palais. Mes gens exceptés, toi seul est au courant de ma présence ici.

— Je vais vous conduire à vos appartements, Majesté, déclara le gouverneur.

Comme ils franchissaient le seuil, il fit un signe au garde en faction, et celui-ci leur emboîta le pas, brandissant sa lance en guise de salut. La suivante, voilée comme sa maîtresse, attendait devant la porte, et le petit groupe s'engagea le long d'un couloir sinueux, qu'éclairaient des torches fumantes, pour parvenir dans les quartiers réservés aux personnages importants en visite, des généraux et des vice-rois, le plus souvent. C'était la première fois qu'un membre de la famille royale honorait la forteresse de sa présence. Chunder Shan avait la sensation désagréable que la suite ne serait pas digne du rang de la Devi ; même si elle s'efforçait de le mettre à l'aise en sa présence, il fut soulagé lorsqu'elle le congédia, et il sortit en s'inclinant. Tous les domestiques avaient été réquisitionnés pour veiller au confort de son hôte royale — bien qu'il n'ait pas divulgué son identité — et il plaça une escouade de lanciers à sa porte pour monter la garde. Parmi ceux-ci se trouvait le guerrier qui veillait peu avant sur sa propre chambre. Dans son trouble, il en oublia de faire remplacer l'homme.

Le gouverneur n'était pas parti depuis très longtemps lorsque Yasmina se souvint soudain d'une autre chose dont elle voulait s'entretenir avec lui, mais qui lui était sortie de la tête jusqu'à cet instant. Cela concernait les faits et gestes d'un certain Kerim Shah, un aristocrate arrivé d'Iranistan, qui était resté quelque temps à Peshkhauri avant d'arriver à la cour d'Ayodhya. Ses soupçons à son sujet s'étaient ravivés en l'apercevant ce soir à Peshkhauri. Elle se demanda s'il l'avait suivie depuis Ayodhya. Comme c'était une Devi peu ordinaire, elle ne manda pas le gouverneur. Elle sortit précipitamment dans le couloir, seule, et se dirigea en hâte vers les appartements de ce dernier.

Chunder Shan referma la porte de sa chambre derrière lui et gagna son bureau. Il y reprit la lettre qu'il avait écrite et la déchira en menus morceaux. Il avait à peine fini qu'il entendit quelque chose atterrir en douceur sur le parapet adjacent à sa fenêtre. Il leva les yeux et l'espace d'un instant une silhouette se profila sur les étoiles, puis un homme se laissa tomber avec agilité dans la pièce. La lumière tomba sur la longue lame d'acier qu'il tenait à la main.

— Shhh ! siffla-t-il. Ne fais pas de bruit, espèce de salaud, sinon je t'envoie retrouver ton maître en enfer !

Le gouverneur fit un geste en direction de son épée sur la table, mais se ravisa. Il était à portée du poignard zhaïbar long de trois pieds qui étincelait dans le poing de l'intrus, et il connaissait la rapidité extrême d'un homme des collines.

L'intrus était grand, tout à la fois puissamment bâti et souple. Il était vêtu comme un homme des collines, mais ses traits sombres et ses yeux bleus incandescents détonnaient avec ses vêtements. Chunder Shan n'avait jamais vu un homme tel que lui ; ce n'était pas un Oriental, mais quelque barbare de l'Ouest. Il avait cependant l'air aussi indompté et redoutable que n'importe lequel de ces hommes de tribu hirsutes qui hantaient les collines du Ghulistan.

— Tu t'introduis à la faveur de la nuit comme un voleur, fit remarquer le gouverneur, recouvrant quelque peu son aplomb, bien qu'il se souvienne qu'il n'y avait aucune sentinelle à portée de voix, ce que l'homme des collines ne pouvait savoir.

— J'ai escaladé l'un des bastions, siffla l'intrus. Une sentinelle a passé sa tête par-dessus le rempart juste assez longtemps pour que je l'assomme avec le pommeau de mon poignard.

— Tu es Conan ?

— Qui d'autre ? Tu as fait parvenir un message dans les collines, faisant savoir que tu voulais que je vienne parlementer avec toi. Eh bien, par Crom, je suis venu ! Reste à l'écart de cette table ou je t'éventre.

— Je ne voulais que m'asseoir, répondit le gouverneur, en s'enfonçant prudemment dans le siège d'ivoire, qu'il éloigna de la table.

Conan s'agitait devant lui, tous ses sens en alerte, jetant des coups d'œil suspicieux vers la porte, passant le pouce sur le fil de son couteau long de trois pieds. Il ne se déplaçait pas comme un Afghuli, et il allait droit au but sans prendre de gants là où l'Orient est subtil.

— Tu as sept de mes hommes, dit-il soudain. Tu as refusé la rançon que je t'ai offerte. Que veux-tu, par tous les diables ?

— Discutons des modalités, répondit prudemment Chunder Shan.

— Des modalités ? (La voix était empreinte d'une dangereuse colère.) Que veux-tu dire ? Ne t'ai-je pas offert de l'or ?

Chunder Shan éclata de rire.

— De l'or ? Il y a plus d'or à Peshkhauri que tu n'en verras jamais.

— Tu mens, rétorqua Conan. J'ai vu le *suk* des orfèvres à Khurusun.

— Disons plus d'or qu'un Afghuli n'en a jamais vu, corrigea Chunder Shan. Et ce n'est qu'une goutte d'eau comparé à tous les trésors de Vendhya. Pourquoi désirerions-nous de l'or ? Il serait plus à notre avantage de pendre ces sept bandits.

Conan lâcha un juron bien senti. La longue lame frémit dans sa main et ses muscles saillirent sur son bras hâlé.

— Je vais te fendre la tête comme un melon bien mûr !

Une flamme bleue et sauvage étincela dans les yeux de l'homme des collines, mais Chunder Shan haussa les épaules, gardant toutefois un œil sur l'acier tranchant.

— Tu peux me tuer facilement, et sans doute parvenir à t'évader en sautant par-dessus les murailles ensuite. Mais cela ne sauverait pas les sept hommes de tribu. Ils seraient sûrement pendus. Et ces hommes sont des chefs afghulis.

— Je le sais, rétorqua Conan sur un ton hargneux. Les hommes de la tribu hurlent comme des loups sur mes talons parce que je n'ai pas réussi à les faire libérer. Dis-moi clairement ce que tu veux parce que, par Crom ! s'il n'y a pas d'autre solution, alors je lèverai une horde et la conduirai jusqu'aux portes de Peshkhauri !

Regardant l'homme qui se tenait ainsi juste en face de lui, le poignard à la main et les yeux brillants, Chunder Shan ne douta pas qu'il en fût capable. Le gouverneur ne pensait pas qu'une horde des collines puisse s'emparer de Peshkhauri, mais il voulait éviter que la région soit dévastée.

— Il y a une mission que tu dois remplir, dit-il, choisissant ses mots avec autant de soin que s'il maniait des rasoirs. Il...

Conan venait de bondir en arrière, se retournant vers la porte dans le même élan en retroussant les lèvres. Ses oreilles de barbare avaient décelé le bruit, inaudible à Chunder Shan... le frottement rapide de sandales légères de l'autre côté de la porte. L'instant d'après, la porte s'ouvrait et une fine silhouette vêtue de robes de soie entraînait en toute hâte, refermant la porte derrière elle... pour s'immobiliser aussitôt à la vue de l'homme des collines.

Chunder Shan bondit de son siège, et son cœur sauta dans sa poitrine.

— Devi ! s'écria-t-il involontairement, perdant momentanément ses esprits dans sa terreur.

— *Devi !*

C'était comme un écho explosif qui venait de jaillir des lèvres de l'homme des collines. Chunder Shan vit l'éclair surgir au fond des féroces yeux bleus : l'homme avait reconnu la femme et il allait agir. Le gouverneur poussa un cri désespéré et se jeta sur son arme. L'homme des collines passa à l'action avec la vitesse dévastatrice d'un ouragan. Il bondit, envoya le gouverneur rouler à terre d'un puissant coup du pommeau de son poignard, saisit la Devi sous un bras puissant et bondit vers la fenêtre. Chunder Shan fit des efforts frénétiques pour se relever et vit l'homme rester un instant en équilibre sur le rebord de la fenêtre, dans une volée des habits de soie et des membres blancs de sa captive royale. Un féroce grognement de triomphe parvint à ses oreilles :

— Ose donc pendre mes hommes, *maintenant !*

Conan bondit alors sur le parapet et disparut en un instant. Un cri éperdu parvint aux oreilles du gouverneur.

— Gardes ! *Gardes !* hurla-t-il, se relevant avec difficulté et s'avancant en titubant comme un homme ivre jusqu'à porte.

Il l'ouvrit violemment et s'avança dans le couloir en vacillant. Ses cris se répercutèrent le long des couloirs et des guerriers arrivèrent au pas de course, bouche bée à la vue du gouverneur qui tenait sa tête meurtrie, ruisselant de sang.

—Alertez les lanciers! rugit-il. Il y a eu un enlèvement!

Même dans sa fébrilité il restait suffisamment maître de lui pour ne pas dire toute la vérité. Il s'immobilisa en entendant un soudain martèlement de sabots à l'extérieur, suivi d'un cri désespéré et d'un féroce hurlement d'exultation barbare.

Suivi par les gardes abasourdis, le gouverneur se précipita vers les escaliers. Dans la cour du fort, une escouade de lanciers était toujours en alerte, les montures sellées, prête à sortir à tout instant. La tête de Chunder Shan le lançait tellement qu'il dut se tenir à sa selle des deux mains. Il prit néanmoins le commandement et lança son escadron à la poursuite du fugitif. Il ne divulgua pas l'identité de la victime et se borna à dire que la jeune aristocrate à la chevalière avait été capturée et emmenée par le chef des Afghulis. Son ravisseur était déjà loin, et ils ne pouvaient plus ni le voir ni l'entendre. Ils connaissaient cependant le chemin qu'il devait nécessairement emprunter: la route qui mène droit à l'entrée de la passe de Zhaïbar. C'était une nuit sans lune; les cabanes des paysans se profilaient, indistinctes, à la lueur des étoiles. Les contreforts sombres du fort disparurent derrière eux, ainsi que les tours de Peshkhauri. Les formidables murailles noires des montagnes himéliennes se dressaient devant eux.





III

KHEMSA EMPLOIE LA MAGIE

Au milieu de la confusion qui régnait dans la forteresse alors que les troupes s'élançaient à l'extérieur, personne ne prêta attention à la jeune fille qui avait accompagné la Devi. Celle-là se faufila à l'extérieur, en passant sous la grande porte voûtée, et s'enfonça dans les ténèbres. Elle retroussa ses vêtements et partit en courant vers la ville. Elle ne suivit pas le tracé de la route, mais coupa à travers champs et buttes. Elle évita les clôtures et franchit d'un bond les canaux d'irrigation avec autant d'assurance que si elle courait en plein jour, et autant d'aisance qu'un coureur entraîné. Le martèlement des sabots de la troupe avait disparu au loin sur la route des collines avant qu'elle atteigne l'enceinte de la ville. Elle ne se dirigea pas vers la grande porte voûtée sous laquelle des hommes, appuyés sur leur lance, tendaient le cou, scrutant attentivement l'obscurité tout en discutant de l'agitation inhabituelle qui régnait aux abords de la forteresse. Elle longea le mur jusqu'à un certain endroit d'où l'on pouvait apercevoir la flèche d'une tour au-dessus des remparts. Elle porta alors ses mains à sa bouche et émit un appel étrange et sourd qui résonna curieusement.

Presque aussitôt, une tête apparut dans une embrasure et une corde serpenta le long du mur jusqu'à elle. Elle la saisit, plaça un pied dans la boucle à l'extrémité, et agita le bras. Elle fut alors hissée rapidement et en douceur le long de la paroi de pierre du mur-rideau. Un instant plus tard, elle escaladait les merlons et se retrouvait sur le toit en terrasse d'une maison adossée au mur d'enceinte. Une trappe était ouverte et un homme vêtu d'une robe en poil de chameau roulait la corde en silence. Il n'avait absolument pas l'air fatigué d'avoir hissé une femme adulte au sommet d'un mur de quarante pieds de haut.

— Où est Kerim Shah ? haleta-t-elle, essoufflée par sa longue course.

— Endormi dans la maison en dessous. Tu as des nouvelles ?

— Conan a enlevé la Devi dans la forteresse et l'a emmenée avec lui dans les collines !

Elle avait lâché la nouvelle précipitamment, les mots se bousculant dans sa bouche. Khemsa ne montra aucune émotion, se contentant de hocher sa tête enturbannée.

— Kerim Shah sera content de l'apprendre, dit-il.

— Attends !

La jeune fille passa ses bras souples autour du cou de l'homme. Elle haletait, mais pas seulement du fait de son épuisement. Ses yeux étincelaient à la clarté des étoiles tels des bijoux noirs. Elle leva les yeux vers Khemsa, son visage tout proche du sien, mais s'il accepta son étreinte, il n'y répondit pas.

— Ne le dis pas à l'Hyrkanien ! dit-elle en haletant. Utilisons cette information à notre avantage ! Le gouverneur est parti dans les collines avec ses cavaliers, mais autant partir à la recherche d'un fantôme. Il n'a dit à personne que c'est la Devi qui a été enlevée. Personne à Peshkhauri ou dans le fort ne le sait à part nous !

— Mais à quoi cela nous servira-t-il ? protesta l'homme. Mes maîtres m'ont envoyé auprès de Kerim Shah pour que je l'aide du mieux...

— Aide-toi toi-même ! s'écria-t-elle farouchement. Débarrasse-toi de ton joug !

— Tu veux dire... désobéir à mes maîtres ? s'exclama-t-il, et elle sentit tout son corps se glacer entre ses doigts.

— Exactement ! (Elle le secoua dans la violence de ses émotions.) Tu es toi aussi un magicien ! Pourquoi serais-tu un esclave, n'utilisant tes pouvoirs qu'au bénéfice des autres ? Utilise tes arts magiques pour ton propre compte !

— C'est défendu ! (Il tremblait comme sous l'effet de la fièvre.) Je ne fais pas partie du Cercle Noir. Je n'ose utiliser le savoir que m'ont transmis les maîtres que lorsqu'ils me l'ordonnent.

— Mais tu peux t'en servir ! riposta-t-elle dans un élan d'émotion. Fais ce que je te dis ! Bien sûr, Conan a enlevé la Devi afin d'avoir une monnaie d'échange pour les sept hommes de tribu qui sont dans la prison du gouverneur. Tue-les pour que Chunder Shan ne puisse pas les utiliser pour racheter la Devi, et partons ensuite dans les montagnes pour la ravir aux Afghulis. Ils ne peuvent rien contre ta sorcellerie avec leurs couteaux ! Le trésor des rois de Vendhya sera notre rançon... et une fois celui-ci entre nos mains, nous les trahisons et la vendrons au roi de Turan. Nous serons plus riches que dans nos rêves les plus fous ! Avec ce trésor nous pourrons nous payer des guerriers ! Nous prendrons Khorbhul, chasserons les Turaniens des collines et enverrons nos armées marcher vers le Sud. Nous deviendrons roi et reine d'un empire !

Khemsa haletait à son tour, tremblant comme une feuille sous l'étreinte de la jeune femme ; son visage était cireux à la clarté des étoiles et couvert de gouttes de sueur.

— Je t'aime ! s'écria-t-elle impétueusement, enroulant son corps autour du sien à l'en faire vaciller et l'étranglant presque dans son étreinte passionnée. Je ferai de toi un roi ! Par amour pour toi, j'ai trahi ma maîtresse ; par amour pour moi, trahis tes maîtres ! Pourquoi craindre les Prophètes Noirs ? En tombant amoureux de moi, tu as déjà enfreint une de leurs lois ! Enfreins les autres ! Tu es aussi fort qu'eux !

Un homme de glace n'aurait pu résister au brasier ardent de sa passion et de sa fougue. Poussant un cri inarticulé, il la pressa contre lui, la renversant en arrière, et il la couvrit de baisers haletants sur les yeux, le visage et les lèvres.

— Je le ferai ! (Sa voix était chargée d'émotions contradictoires et il vacillait tel un homme ivre.) Les arts qu'ils m'ont enseignés travailleront pour moi, pas pour mes maîtres. Nous serons les maîtres du monde... du monde...

— Alors viens ! (Se dégageant de son étreinte d'un geste souple, elle le prit par la main et le conduisit vers la trappe.) Nous devons tout d'abord nous assurer que le gouverneur n'échangera pas ces sept Afghulis contre la Devi.

Il avança, comme en état de choc, jusqu'à ce qu'ils aient descendu une échelle et que la jeune femme s'immobilise dans la chambre au-dessous. Kerim Shah était étendu sur une couche, immobile, un bras

passé en travers de son visage comme pour protéger ses yeux endormis de la lumière tamisée de la lampe de cuivre. Elle tira Khemsa par le bras et, d'un geste rapide, mima un geste en travers de sa propre gorge. Khemsa leva la main, puis l'expression de son visage s'altéra et il recula.

— J'ai partagé le sel avec lui, murmura-t-il. De plus, il ne peut pas se mettre en travers de nos plans.

Il entraîna la jeune femme de l'autre côté d'une porte qui donnait sur un escalier en colimaçon. Comme le bruit de leurs pas s'éloignait pour laisser place au silence, l'homme allongé sur la couche se redressa. Kerim Shah essuya la sueur de son visage. Il n'avait pas peur d'un coup de couteau, mais il craignait Khemsa comme un homme craint un serpent venimeux.

— Les gens qui complotent sur les toits devraient songer à parler moins fort, murmura-t-il, mais puisque Khemsa vient de se retourner contre ses maîtres et qu'il était mon seul contact avec eux, je ne peux donc plus compter sur leur aide. Désormais, je joue à ma façon.

Après s'être levé, il s'avança rapidement vers une table, sortit une plume et du parchemin de sa ceinture et griffonna quelques lignes succinctes :

« À l'attention de Khosru Khan, gouverneur de Secunderam : le Cimmérien Conan a emmené la Devi Yasmina dans les villages des Afghulis. C'est l'occasion de capturer la Devi, comme le souhaite depuis longtemps le roi. Envoie immédiatement trois mille cavaliers. Je les retrouverai dans les vallées de Gurashah, accompagné de guides indigènes. »

Et il signa d'un nom qui ne ressemblait en rien à celui de Kerim Shah.

Il sortit un pigeon voyageur de sa cage en or et fixa sur une patte le parchemin, roulé dans un minuscule cylindre et soigneusement attaché avec du fil d'or. Puis il alla rapidement vers une fenêtre et lâcha l'oiseau dans la nuit. Celui-ci s'agita, battant légèrement des ailes, trouva son équilibre et s'envola telle une ombre furtive. Ramassant casque, épée et cape, Kerim Shah sortit précipitamment de la chambre et descendit en hâte l'escalier en colimaçon.

Le bâtiment de la prison de Peshkhauri était séparé du reste de la ville par un mur massif, dans lequel s'encastrait une unique porte

voûtée aux montants de fer. Une torchère rouge placée au-dessus de la voûte répandait une lueur blafarde, et à côté de cette porte se tenait – ou, plus précisément, était accroupi – un guerrier armé d'une lance et d'un bouclier.

Ce guerrier, appuyé sur sa lance et bâillant de temps à autre, se redressa d'un bond. Il ne pensait pas avoir somnolé, et pourtant un homme se tenait devant lui, un homme qu'il n'avait pas entendu approcher. Cet homme portait une robe en poil de chameau et un turban vert. La lueur tremblotante de la torchère laissait ses traits dans l'ombre, mais faisait luire d'une manière étonnante une paire d'yeux lumineux.

— Qui va là ? s'enquit le guerrier, en présentant sa lance. Qui êtes-vous ?

L'inconnu ne sembla pas perturbé ; pourtant la pointe de la lance touchait sa poitrine. Ses yeux soutinrent le regard du garde avec une étrange intensité.

— Qu'es-tu obligé de faire ? demanda-t-il étrangement.

— De garder cette porte !

Le guerrier s'exprimait d'une voix pâteuse et mécanique. Il était aussi raide qu'une statue, et ses yeux devinrent lentement vitreux.

— Tu mens ! Tu es obligé de m'obéir ! Tu m'as regardé dans les yeux, et ton âme ne t'appartient plus. Ouvre cette porte !

Avec raideur, les traits aussi figés que ceux d'une sculpture, le garde pivota sur ses talons, tira une grande clé de sa ceinture, la glissa dans la serrure massive et ouvrit la porte. Puis il se mit au garde-à-vous, regardant droit devant lui sans rien voir. Une femme se glissa d'entre les ombres et posa une main impatiente sur le bras de l'hypnotiseur.

— Demande-lui d'aller nous chercher des chevaux, murmura-t-elle.

— Pas besoin de ça, répondit le Rakhsha. (Élevant légèrement le ton de sa voix, il s'adressa à la sentinelle :) Je n'ai plus besoin de toi. Tue-toi !

Tel un homme en transe, le guerrier ajusta l'extrémité de sa lance contre la base du mur et plaça la pointe acérée contre son corps, juste sous les côtes. Puis, lentement, inexorablement, il se pencha de tout son poids. La lance le transperça de part en part, ressortant entre ses épaules. Son corps coulissa le long de la hampe et il s'immobilisa. La lance saillait de son corps sur toute sa longueur, telle l'horrible tige d'une plante poussant dans son dos.

La jeune femme baissa son regard vers le cadavre et resta à le contempler en proie à une fascination morbide, jusqu'à ce que Khemsa la prenne par le bras et la conduise de l'autre côté de la porte. Des torches éclairaient l'allée étroite qui séparait le mur extérieur d'un mur intérieur, moins élevé et ponctué à intervalles réguliers de portes voûtées. Un soldat déambulait dans cet espace et lorsque la porte s'ouvrit, il s'avança d'un pas nonchalant. Il se sentait tellement en sécurité dans cette prison inattaquable qu'il n'eut aucun soupçon avant que Khemsa et la jeune femme émergent du passage voûté. Il était alors trop tard. Le Rakhsha ne perdit pas de temps à l'hypnotiser, même si ce qu'il fit était de la magie aux yeux de la jeune femme. Le garde abaissa sa lance en un geste menaçant et ouvrit la bouche pour pousser le cri d'alerte qui aurait fait surgir les lanciers de leurs quartiers, situés de part et d'autre de l'allée qui séparait les deux murs. Khemsa écarta la lance d'un léger coup de sa main gauche, comme un homme écarterait un fétu de paille ; sa main droite s'avança et se retira à la vitesse de l'éclair, semblant légèrement caresser le cou de l'homme au passage. Le garde s'écroula alors face contre terre sans émettre un bruit, sa tête pendant mollement sur son cou brisé.

Khemsa ne lui accorda pas un regard et s'avança directement vers l'une des portes voûtées. Il plaça la paume d'une main sur la lourde serrure de bronze. Avec un tremblement déchirant la porte céda et s'enfonça. Comme la jeune fille le suivait à l'intérieur, elle vit que l'épais bois de teck était complètement fendu, les verrous de bronze tordus, déformés et arrachés de leur gâche, et les grandes charnières brisées et disjointes. Quarante hommes maniant un bélier de siège de mille livres n'auraient pu enfoncer la porte avec autant d'efficacité. Khemsa était enivré par sa liberté et l'exercice de ses pouvoirs, se glorifiant de sa puissance et abusant de sa force comme un jeune géant exerce ses muscles avec une force exagérée et inutile, tirant une fierté exaltée de ses prouesses.

La porte fracassée donnait sur une petite cour, illuminée par une torchère. En face de la porte se trouvait une large grille aux barreaux de fer. On apercevait une main velue agrippée à l'un des barreaux et, derrière les grilles, l'éclat de blancs d'yeux dans l'obscurité.

Khemsa resta silencieux l'espace d'un instant, scrutant ces ténèbres au fond desquelles des yeux luisants lui renvoyaient son regard avec une intensité brûlante. Sa main disparut dans sa robe puis ressortit. Quand ses doigts s'ouvrirent, une poignée de poussière scintillante flotta jusque

sur les dalles. Une flamme verte jaillit instantanément, baignant un instant la cour de sa lumière. Les silhouettes de sept hommes, debout et immobiles derrière les barreaux, se dessinèrent avec netteté dans ce bref éclat de lumière. Des hommes grands et hirsutes, vêtus d'habits d'hommes des collines en lambeaux. Ils ne parlaient pas, mais la peur de la mort luisait au fond de leurs yeux et ils agrippèrent les barreaux de leurs doigts poilus.

La flamme mourut mais la lueur persista, boule verte frémissante et scintillante, qui vibrait et luisait sur les dalles, aux pieds de Khemsa. Les yeux dilatés des hommes de tribu ne pouvaient s'en détacher. Celle-ci se déforma, s'allongea et se transforma en une fumée verte et luisante qui s'éleva en spirale. Elle se tordait et se contorsionnait comme un grand serpent sombre, puis elle s'élargit et s'éleva dans l'air en volutes brillantes et tourbillonnantes. Les hommes la regardèrent s'approcher avec des yeux dilatés. Les barreaux frémirent sous l'étreinte de leurs doigts désespérés. Les lèvres de visages barbus s'ouvrirent mais aucun son ne sortit. Le nuage vert roula sur les barreaux, les occultant complètement. Tel un brouillard, la brume s'insinua entre les barreaux et les hommes de la cellule ne furent plus visibles. Une exclamation étranglée, comme si on plongeait soudain un homme sous l'eau, parvint d'entre les volutes qui enveloppaient la scène tout entière. Ce fut tout.

Khemsa toucha le bras de la jeune fille, tandis que celle-ci restait là, bouche bée et yeux dilatés. Elle se détourna machinalement de lui, regardant par-dessus son épaule. Déjà la brume s'effilochait. Près des barreaux de la cellule, elle aperçut une paire de sandales, orteils tendus vers le haut... Elle aperçut les contours indistincts de sept formes, prostrées à terre, immobiles.

— Et maintenant, une monture plus rapide que le plus rapide des chevaux jamais élevé dans un haras humain ! disait Khemsa. Nous serons en Afghulistan avant l'aube.



IV

UNE RENCONTRE DANS LA PASSE

La Devi Yasmina ne devait jamais se rappeler clairement des détails de son enlèvement. Elle était abasourdie par la soudaineté et la violence des événements et ses sensations se limitaient à une succession confuse d'épisodes : l'étreinte terrifiante d'un bras puissant, les yeux brillants de son ravisseur, son souffle brûlant sur sa propre peau. Le saut depuis la fenêtre jusque sur le parapet, la course folle le long des remparts et sur les toits, sa peur de tomber, la descente téméraire par une corde attachée à un merlon. (Il était descendu presque sans s'arrêter de courir, sa captive inerte posée en travers de son épaule musclée.) Tous ces épisodes formaient un mélange confus dans l'esprit de la Devi. Elle conservait un souvenir plus clair de son ravisseur s'enfonçant en courant sous les arbres plongés dans les ténèbres, la portant comme si elle avait été une enfant, et sautant sur la selle d'un vigoureux étalon bhalkhana qui s'était cabré et avait henni. Puis il y avait eu cette sensation de voler, et le martèlement des sabots qui faisaient jaillir des étincelles de feu sur la route rocailleuse tandis que l'étalon se lançait à l'assaut des pentes.

Comme les brumes se dissipaient dans le cerveau de la jeune femme, ses premières sensations furent une rage et une honte violentes. Elle était atterrée. Les souverains des royaumes dorés du sud des montagnes

himéliennes étaient considérés comme des êtres quasi divins ; et elle était quand même la Devi de Vendhya ! Sa terreur était submergée par son royal courroux. Elle poussa un cri de rage et se mit à se débattre. Elle, Yasmina, emmenée sur l'arçon de selle d'un chef des collines, comme une vulgaire fille de la place du marché ! Il se contenta de contracter un peu plus ses muscles puissants pour l'empêcher de se tortiller, et pour la première fois de sa vie elle découvrit la contrainte d'une force physique supérieure à la sienne. Les bras de l'homme étaient pareils à de l'acier, enserrant fermement ses membres graciles. Il baissa les yeux pour la regarder et eut un large sourire. Ses dents étincelaient, blanches à la clarté des étoiles. Les rênes volaient librement sur la crinière flottante de l'étalon, et chaque muscle et chaque nerf du grand animal étaient mis à contribution tandis qu'il avançait avec difficulté le long de la piste jonchée de rochers. Mais Conan était détendu, presque insouciant, sur sa selle, galopant tel un centaure.

— Espèce de chien des collines ! dit-elle en haletant, frémissant de honte et de colère et se rendant compte de son impuissance. Vous osez... vous osez ! Vous le paierez de votre vie ! Où m'emmenez-vous ?

— Dans les villages d'Afghulistan, répondit-il, en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Derrière eux, au-delà des pentes qu'ils venaient de franchir, des torches s'agitaient sur les remparts de la forteresse et il vit jaillir une forte lumière, signe que la grande porte avait été ouverte. Il éclata d'un rire profond, un grondement surgi du fond de sa gorge, aussi puissant que le vent des collines.

— Le gouverneur a envoyé ses cavaliers à nos trousses, dit-il en riant. Par Crom, voilà une poursuite qui va lui donner du fil à retordre ! Qu'en penses-tu, Devi, tu crois qu'ils vont offrir sept vies en échange d'une princesse kshatriya ?

— Ils vont envoyer une armée pour vous pendre, vous et votre engeance du diable, lui promit-elle d'une voix pleine de conviction.

Il rit à gorge déployée et l'installa entre ses bras dans une position plus confortable. Mais elle interpréta ce geste comme un outrage de plus fait à sa personne et se remit à se débattre, jusqu'à ce qu'elle comprenne que ses tentatives ne faisaient que l'amuser. De plus, ses légers vêtements de soie, flottant au vent, étaient scandaleusement défaits du fait de ses efforts. Elle en conclut qu'une soumission pleine de mépris était la conduite la plus digne à adopter, et elle se résigna à rester calme, même si elle bouillait intérieurement.

Mais sa colère aussi fut submergée par la crainte lorsqu'ils parvinrent à l'entrée de la passe, puits de ténèbres qui s'enfonçait entre les parois plus noires encore des remparts colossaux qui barraient tout autre route. C'était comme si un gigantesque couteau avait fendu en deux la masse rocheuse de la Zhaïbar. De part et d'autre, des falaises à pic s'élevaient sur des milliers de pieds et l'entrée de la passe était noire comme la haine. Même Conan ne pouvait y voir distinctement, mais il connaissait la route, même de nuit. Sachant que des hommes en armes galopaient à sa poursuite à la clarté des étoiles, il ne fit pas ralentir son étalon. La grande bête ne montrait pour l'instant aucun signe de fatigue. Conan s'enfonça dans un fracas de tonnerre le long de la route qui longeait le lit du fleuve et poursuivit à toute allure le long d'une crête basse où, de chaque côté, des aspérités de schiste attendaient le voyageur imprudent. Il arriva enfin sur une piste qui longeait le versant gauche du défilé.

Dans cette obscurité, même Conan ne pouvait prévoir l'embuscade tendue par les hommes de la tribu zhaïbari. Au moment où il dépassait l'entrée d'une gorge noire qui donnait sur la passe, une javeline siffla et vint se ficher juste derrière l'épaule de son cheval, tendue par l'effort. Le grand animal lancé au trot mourut dans un terrifiant hennissement de douleur et il s'affola. Mais Conan avait vu la javeline voler et entendu le choc de l'impact ; il réagit à la vitesse d'un éclair.

Il bondit en s'écartant du cheval au moment où celui-ci s'écroulait, tenant la jeune femme en l'air afin qu'elle ne heurte pas les rochers. Il atterrit sur ses pieds comme un chat, déposa la jeune femme dans une anfractuosité de la roche, et fit face aux ténèbres en sortant son poignard.

Yasmina, décontenancée par la rapidité des événements, ne comprenant pas bien ce qui venait de se produire, vit une forme vague surgir de l'obscurité, ses pieds nus crissant légèrement sur la roche, les lambeaux de ses vêtements claquant au vent dans sa course. Elle aperçut le reflet furtif de l'acier, entendit la brève clameur du coup, de la parade et de la contre-attaque, suivie d'un craquement d'os alors que l'épée de Conan fendait le crâne de son adversaire.

Conan bondit en arrière et se tapit à l'abri des rochers. Dehors, dans la nuit, des hommes se déplaçaient et une voix de stentor rugit soudain :

— Alors, bande de chiens ! Vous hésitez ? À l'attaque, maudits, et capturez-les !

Conan sursauta, fouilla les ténèbres du regard, et éleva alors la voix :

— Yar Afzal ! C'est toi ?

Un juron de surprise retentit, et la voix répondit, prudente :

— Conan ? C'est toi, Conan ?

— C'est moi ! (Le Cimmérien éclata de rire.) Avance-toi, vieux loup de guerre. J'ai tué un de tes hommes.

Il y eut un mouvement dans les rochers, une faible lueur jaillit, puis une flamme apparut et s'avança en se balançant dans sa direction. Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, un visage féroce et barbu émergea des ténèbres. L'homme brandissait la torche à bout de bras devant lui et tendait le cou pour regarder entre les rochers ainsi éclairés. Il tenait un grand *tulwar* incurvé dans son autre main. Conan fit un pas en avant, rangea son couteau et l'autre le salua d'un puissant grognement.

— Oui, c'est Conan ! Sortez de vos rochers, chiens ! C'est Conan !

D'autres silhouettes se pressèrent dans le cercle de lumière vacillante, des hommes farouches, barbus, aux yeux de loup, de grandes lames à la main. Ils ne virent pas Yasmina, car celle-ci était dissimulée à leurs regards par le corps imposant de Conan. Mais, en les regardant à la dérobée depuis son abri dans les rochers, elle fut saisie d'une peur glacée pour la première fois de la nuit. Ces hommes étaient plus des loups que des êtres humains.

— Que chasses-tu dans la passe de Zhaïbar la nuit, Yar Afzal ? demanda Conan au chef corpulent.

L'homme grimaça comme une goule barbue.

— Qui peut deviner ce qu'on va voir arriver dans la passe de Zhaïbar après la tombée de la nuit ? Nous autres, Wazulis, sommes des faucons de nuit. Mais, et toi, Conan ?

— J'ai une prisonnière, répondit le Cimmérien.

Il fit alors un mouvement de côté, révélant la jeune femme recroquevillée. Il tendit le bras vers la crevasse et la fit sortir, tremblant de tous ses membres. Son air hautain avait disparu. Elle regarda timidement le cercle de visages barbus qui l'entourait et fut reconnaissante d'avoir ce bras puissant qui l'enserrait en un geste possessif. La torche fut brandie tout près d'elle et, tous les hommes du cercle retinrent leur souffle.

— C'est ma prisonnière, les prévint Conan, posant un regard lourd de sens sur les pieds de l'homme qu'il avait tué, qui était tout juste

visible dans le cercle de lumière. Je l'emmenais en Afghulistan, mais vous avez tué mon cheval et les Kshatriyas me talonnent.

— Viens avec nous dans mon village, suggéra Yar Afzal. Nos chevaux sont dissimulés dans le défilé. Ils ne pourront jamais nous suivre dans l'obscurité. Ils ne sont pas loin derrière toi, tu dis ?

— Si près que j'entends en ce moment même le martèlement de leurs sabots sur les pierres, répondit Conan d'un air farouche.

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots qu'ils étaient déjà en mouvement ; la torche fut éteinte et les silhouettes en haillons se fondirent comme des spectres dans la nuit. Conan se saisit de la Devi et la prit sous son bras. Elle n'opposa aucune résistance. Le sol pierreux meurtrissait ses pieds menus chaussés de sandales légères et elle se sentait minuscule et impuissante, noyée dans les ténèbres primordiales et hostiles de ces formidables masses déchiquetées.

La sentant frissonner sous le vent qui gémissait le long du défilé, Conan arracha une cape en lambeaux des épaules de son propriétaire et en enveloppa la Devi. Il lui siffla au passage un avertissement à l'oreille, lui ordonnant de ne faire aucun bruit. Elle n'avait pas entendu le martèlement lointain des sabots ferrés sur les pierres qui avait alerté les hommes des collines, à l'ouïe exercée. De toute façon, elle était bien trop effrayée pour ne pas obéir.

Elle ne pouvait rien voir à l'exception de quelques rares étoiles brillant faiblement très haut au-dessus de sa tête, mais lorsque les ténèbres s'épaissirent, elle comprit qu'ils venaient de s'engager dans la gorge. Quelque chose bougea autour d'eux, des chevaux qui s'agitaient nerveusement. Quelques murmures, puis Conan monta sur le cheval de l'homme qu'il avait tué, soulevant la jeune femme et la plaçant devant lui. Tels des fantômes, si ce n'était le fracas des sabots, la troupe s'enfonça à vive allure dans la gorge enténébrée. Ils laissèrent derrière eux les cadavres de l'homme et du cheval, gisant sur la piste, et moins d'une demi-heure plus tard les cavaliers de la forteresse les découvraient. Ils virent que l'homme était un Wazuli et en tirèrent les conclusions qui s'imposaient.

Yasmina, blottie bien au chaud dans les bras de son ravisseur, somnola malgré elle. Les mouvements du cheval, bien que saccadés, alternant montée et descente, avaient une certaine régularité qui, combinée à sa lassitude et à l'épuisement consécutif à ses émotions, la fit sombrer dans le sommeil. Elle avait perdu tout sens du temps ou de

l'orientation. Ils avançaient dans les ténèbres épaisses et veloutées, et elle apercevait de temps à autre des parois gigantesques qui s'élevaient tels de formidables remparts noirs, ou de grands pics déchiquetés qui côtoyaient les étoiles. Parfois il lui semblait percevoir des abîmes insondables sous leurs pieds, et elle sentait le vent glacial qui soufflait sur eux depuis des hauteurs vertigineuses. Peu à peu tous ces éléments se fondirent en une somnolence cotonneuse dans laquelle le martèlement des sabots et le craquement des selles ressemblaient aux sons lointains et absurdes d'un rêve.

Elle se rendit vaguement compte que les mouvements avaient cessé et qu'on la soulevait de la selle. Puis on la posa sur quelque chose de doux et soyeux, et quelque chose – un manteau plié, peut-être – fut placé sous sa tête. La cape qui l'enveloppait fut soigneusement ramenée sur elle. Elle entendit Yar Afzal rire.

— Une prise exceptionnelle, Conan. La compagne idéale pour un chef des Afghulis.

— Pas pour moi, répondit Conan dans un grondement sourd. Cette fille rachètera la vie de mes sept chefs, que le diable emporte leur âme !

Ce furent les dernières paroles qu'elle entendit avant de sombrer dans un sommeil sans rêves.

Elle dormit tandis que des hommes en armes galopèrent à travers les sombres collines et que le sort de royaumes était en jeu. Cette nuit-là, les gorges enténébrées et les défilés résonnèrent tant du fracas des sabots de chevaux lancés au galop, les étoiles étincelèrent tellement sur les casques et les cimenterres, que les formes spectrales qui hantaient ces masses déchiquetées scrutèrent les ténèbres depuis ravins et rochers, se demandant ce qui se tramait.

Les hommes d'une de ces bandes étaient assis sur leurs montures efflanquées à l'entrée d'une gorge obscure lorsque des sabots surgirent et passèrent au galop. Leur chef, un homme robuste portant un casque et une cape ouvragée d'or, leva la main en signe d'alerte jusqu'à ce que les cavaliers aient disparu au loin. Alors, il se mit à rire doucement.

— Ils doivent avoir perdu la piste ! Sinon ils sauraient déjà que Conan est arrivé dans les villages des Afghulis. Il faudra beaucoup de cavaliers pour enfumer cette ruche. Des escadrons entiers vont arriver sur la passe de Zhaïbar d'ici l'aube.

— S'il y a des combats dans les collines, alors il y aura du butin, murmura une voix derrière lui, s'exprimant dans le dialecte des Irakzai.

— Il y aura du butin, répondit l'homme au casque. Mais notre devoir consiste tout d'abord à rallier la vallée de Gurashah et à y attendre les cavaliers qui galopent vers le sud depuis Secunderam et devraient arriver avant l'aube.

Il tira sur ses rênes et sortit du défilé, suivi de ses hommes, trente fantômes en haillons sous la clarté des étoiles.





V

L'ÉTALON NOIR

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand Yasmina se réveilla. Elle ne se leva pas d'un bond en ouvrant de grands yeux étonnés et en se demandant où elle se trouvait. Elle se réveilla en se rappelant parfaitement tout ce qui s'était passé. Ses membres délicats étaient raidis du fait de sa longue chevauchée, et elle avait toujours l'impression de sentir sur sa peau l'empreinte des bras musclés qui l'avaient emportée aussi loin.

Elle était étendue sur une couverture en peau de mouton, posée sur un tapis de feuilles à même le sol de terre battue. Un manteau, lui aussi en peau de mouton, était plié sous sa tête et une cape en lambeaux recouvrait son corps. Elle se trouvait dans une grande pièce aux murs épais et grossiers, faits de blocs de pierre assemblés avec de la boue séchée par le soleil. De puissantes poutres soutenaient un plafond fait du même matériau, percé d'une trappe à laquelle on accédait par une échelle. Il n'y avait pas de fenêtres dans les murs épais, seulement des meurtrières. L'unique porte était une imposante masse de bronze, sans doute rapportée du pillage de quelque tour de guet des frontières de Vendhya. De l'autre côté, le mur était percé d'une large ouverture, sans porte, mais fermée à l'aide de robustes barres de bois. Derrière celles-ci, Yasmina aperçut un splendide étalon noir en train de mâchonner un tas d'herbe sèche. L'édifice était tout à la fois un fortin, un lieu d'habitation et une écurie.

À l'autre bout de la pièce, une jeune fille, portant la veste et les pantalons amples d'une femme des collines, était accroupie à côté d'un feu, occupée à faire cuire de la viande coupée en lanières sur un gril de

fer posé sur des blocs de pierre. Un peu de fumée parvenait à s'échapper par une fente, noire de suie, située à quelques pieds de hauteur. Le reste flottait en volutes bleutées à travers la pièce tout entière.

La fille des collines regarda Yasmina par-dessus son épaule, révélant un visage splendide et fier, puis elle reprit son occupation. Des voix résonnèrent à l'extérieur, puis la porte s'ouvrit d'un coup et Conan s'avança à l'intérieur. Il avait l'air plus imposant que jamais, se découpant ainsi avec le soleil du matin dans le dos. Yasmina nota quelques détails qui lui avaient échappé la nuit précédente. Ses vêtements étaient propres et n'étaient pas déchirés ou en piteux état. La grande ceinture *bakhariot* qui soutenait son couteau dans son fourreau ouvragé n'aurait pas déparé les robes d'un prince, et on devinait l'éclat d'une cotte de mailles en acier turanien de bonne qualité sous sa tunique.

— Ta prisonnière est réveillée, Conan, dit la jeune Wazuli.

Il poussa un grognement, s'avança jusqu'au feu et fit glisser les lanières de viande de mouton dans une assiette de pierre. La jeune fille accroupie se moqua de lui en faisant une plaisanterie grivoise. Un sourire carnassier illumina le visage de Conan. Il glissa un pied sous la croupe de la jeune fille et la fit basculer en arrière. Elle sembla retirer un amusement considérable de ce petit jeu grossier, mais Conan ne faisait déjà plus attention à elle. Il prit un grand morceau de pain et une cruche de cuivre remplie de vin et apporta le tout à Yasmina, qui venait de se redresser sur sa couche et le regardait d'un air incertain.

— Pas très raffiné pour une Devi, ma fille, mais c'est ce que nous avons de mieux. En tout cas, ça te remplira l'estomac.

Il posa l'assiette sur le sol, et elle prit soudain conscience de sa faim dévorante. Elle ne fit aucun commentaire et s'assit par terre, en tailleur. Après avoir posé l'assiette sur ses genoux, elle se mit à manger avec ses doigts, qui étaient tout ce dont elle disposait en guise d'ustensiles de table. Après tout, c'est à la capacité de s'adapter à n'importe quelle situation que l'on reconnaît le véritable aristocrate. Conan resta debout à la regarder, les pouces dans sa ceinture. Il ne s'asseyait jamais en tailleur, à la mode orientale.

— Où suis-je ? demanda-t-elle brutalement.

— Dans la cabane de Yar Afzal, chef des Wazulis de Khurum, répondit-il. L'Afghulistan se trouve encore à un bon nombre de *miles*, plus à l'ouest. Nous resterons cachés ici pendant quelque temps. Les Kshatriyas battent les collines à ta recherche... Plusieurs de leurs escouades se sont d'ailleurs déjà fait tailler en pièces par les tribus.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Te garder jusqu'à ce que Chunder Shan accepte de me rendre mes sept voleurs de bétail, grogna-t-il. Les femmes des Wazulis sont en train de presser des feuilles de *shoki* pour en retirer l'encre. D'ici quelque temps, tu seras en mesure d'écrire une lettre au gouverneur.

Un soupçon de son ancien courroux royal s'empara d'elle, en prenant conscience de la tournure insensée que son plan avait prise, avec pour seul résultat qu'elle était désormais prisonnière de celui-là même qu'elle escomptait mettre à son service. Elle jeta l'écuelle et les restes de son repas par terre, et bondit sur ses pieds, crispée par sa colère.

— Je n'écirai aucune lettre ! Si vous ne me ramenez pas, ils pendront vos sept hommes et un millier d'autres avec eux !

La jeune Wazuli éclata d'un rire moqueur. Conan fronça les sourcils. Au même moment la porte s'ouvrit et Yar Afzal entra de sa démarche suffisante. Le chef wazuli était aussi grand que Conan, plus imposant que lui, mais il paraissait gras et lent en comparaison des lignes dures et compactes du Cimmérien. Il tirailla sa barbe maculée de taches rouges et lança un regard explicite à la jeune Wazuli. Celle-ci se leva et s'éclipsa sans demander son reste. Yar Afzal se tourna alors vers son hôte.

— Mes satanés hommes murmurent entre eux, Conan, déclara-t-il. Ils voudraient que je te tue et que je m'empare de la fille pour demander une rançon. Ils disent qu'on voit bien à ses vêtements qu'il s'agit d'une aristocrate. Ils se demandent pourquoi ces chiens d'Afghulis devraient s'enrichir grâce à elle, alors que ce sont eux qui prennent des risques en la gardant ici.

— Prête-moi ton cheval, dit Conan. Je la prends avec moi et je pars.

— Bah ! tonna Yar Afzal. Tu ne me crois pas capable d'imposer ma loi à mon propre peuple ? Ils se balanceront dans leurs chemises s'ils essaient de me doubler ! Ils ne t'aiment pas — ils n'aiment aucun étranger d'ailleurs — mais tu m'as sauvé la vie un jour, et je ne l'oublierai pas. Mais accompagne-moi dehors, Conan. Un éclaireur vient de rentrer.

Conan ajusta sa ceinture et suivit le chef à l'extérieur. Ils refermèrent la porte derrière eux, mais Yasmina regarda par une meurtrière. Elle vit une étendue de terrain plat devant la cabane. De l'autre côté de cette étendue se trouvait un groupe de masures en pierre et en terre séchée. Elle aperçut des enfants nus qui jouaient entre les rochers et des femmes des collines, grandes et minces, qui vaquaient à leurs occupations.

Juste devant la hutte du chef, un groupe de guerriers, hirsutes et en guenilles, était assis en cercle, face à l'entrée. Conan et Yar Afzal se trouvaient à quelques pas de la porte. Entre eux et le cercle de guerriers se trouvait un autre homme, assis en tailleur. Celui-ci s'adressait au chef dans cet âpre dialecte wazuli que Yasmina pouvait à peine comprendre bien que l'apprentissage des langues d'Iranistan et de celles, apparentées, du Ghulistan, ait fait partie de son éducation royale.

— J'ai parlé à un Dagozai qui a vu les cavaliers hier soir, disait l'éclaireur. Il était tapi à proximité de l'endroit où nous avons pris le seigneur Conan en embuscade quand ils sont arrivés. Il a entendu ce qu'ils disaient. Chunder Shan les accompagnait. Ils ont trouvé le cheval mort, et l'un des hommes l'a reconnu comme étant celui de Conan. Puis ils ont découvert l'homme que Conan a tué et ont vu qu'il s'agissait d'un Wazuli. Ils en ont conclu que Conan avait été tué et que la fille avait été emmenée par les Wazuli, et ils ont donc décidé de ne pas aller en Afghulistan. Mais ils ne savaient pas de quel village venait l'homme mort, et nous n'avions laissé aucune trace qu'un Kshatriya puisse suivre.

» Ils ont donc chevauché jusqu'au village wazuli le plus proche, qui est le village de Jugra, et l'ont incendié, tuant beaucoup de gens. Mais les hommes de Khojur leur sont tombés dessus à la faveur des ténèbres, en ont tué quelques-uns et ont blessé le gouverneur. Les survivants se sont alors retirés, redescendant vers la Zhaïbar dans les ténèbres qui précèdent l'aube. Ils étaient de retour avant le lever du soleil, avec des renforts. Il y a eu des escarmouches et des combats dans les collines pendant toute la matinée. On dit qu'une grande armée est en train de se rassembler pour fouiller toutes les collines avoisinant la Zhaïbar. Les tribus affûtent leurs lames et préparent des embuscades dans toutes les passes d'ici à la vallée de Gurashah. Et pour finir, Kerim Shah est de retour dans les collines.

Un grognement s'éleva du cercle d'hommes et Yasmina se pencha un peu plus près de la meurtrière en entendant le nom de cet homme dont elle avait commencé à se méfier.

— Où est-il allé ? demanda Yar Afzal.

— Les Dagozai ne le savaient pas ; il était accompagné de trente Irakzai des villages du bas. Ils sont partis dans les collines et ont disparu.

— Ces Irakzai sont des chacals qui suivent un lion pour ramasser les miettes, grogna Yar Afzal. Ils gobent les pièces que Kerim Shah distribue

aux tribus de la frontière pour y acheter aussi bien des hommes que des chevaux. Je ne l'aime pas, bien qu'il soit un de nos frères d'Iranistan.

— Il n'est pas même pas ça, dit Conan. Je le connais depuis longtemps. C'est un Hyrkanien, un espion à la solde de Yezdigerd. Si je l'attrape, je le pendrai à un tamarin !

— Et les Kshatriyas ? s'exclamèrent les hommes dans le demi-cercle. Allons-nous rester sur nos postérieurs à attendre qu'ils viennent nous enfumer pour nous faire sortir ? Ils finiront par apprendre dans quel village la fille est retenue prisonnière. Nous ne sommes pas aimés des Zhaïbari ; ils aideront les Kshatriyas à nous débusquer.

— Qu'ils viennent ! grogna Yar Afzal. Nous pouvons tenir ces défilés contre une armée entière.

L'un des hommes bondit sur ses pieds et brandit son poing vers Conan.

— Allons-nous tous prendre des risques alors que lui seul en tirera une récompense ? hurla-t-il. Devons-nous livrer ses combats à sa place ?

En une enjambée Conan était devant lui et se penchait légèrement pour le regarder droit dans les yeux. Le Cimmérien n'avait pas dégainé son long poignard, mais sa main gauche serrait son fourreau, faisant légèrement saillir la poignée de son épée d'une façon suggestive.

— Je ne demande à personne de se battre à ma place, dit-il doucement. Dégaine ta lame si tu l'oses, sale chien geignard !

Le Wazuli se rejeta en arrière, feulant comme un chat.

— Ose lever la main sur moi et cinquante hommes te taillent en pièces ! hurla-t-il.

— Quoi ? rugit Yar Afzal. (Son visage s'empourpra sous l'effet de la colère. Ses grandes moustaches étaient hérissées et son ventre se soulevait de rage.) C'est toi le chef de Khurum ? Les Wazulis reçoivent-ils leurs ordres de Yar Afzal ou d'un bâtard ignare ?

L'homme recula craintivement devant son chef invincible. Yar Afzal s'avança sur lui à grands pas, le saisit par la gorge et serra jusqu'à ce que le visage de l'homme commence à noircir. Il le jeta alors à terre d'un geste dédaigneux et se planta devant lui, le *tulwar* à la main.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre qui met mon autorité en doute ? rugit-il.

Ses guerriers baissèrent les yeux, penauds, tandis qu'il balayait le demi-cercle d'un regard belliqueux. Yar Afzal poussa un grognement de mépris et rengaina son arme d'un geste qui était le comble de l'insulte.

Puis il frappa l'agitateur étendu à terre d'un coup de pied particulièrement vengeur, qui fit hurler sa victime.

— Descends dans la vallée rejoindre les sentinelles postées sur les hauteurs et fais-moi savoir si elles ont aperçu quoi que ce soit, lui ordonna Yar Afzal.

L'homme se mit en marche, tremblant de peur et serrant les dents dans sa rage.

Yar Afzal s'assit alors lourdement sur une pierre, grognant dans sa barbe. Conan se tenait près de lui, les jambes solidement plantées dans le sol, les pouces passés dans sa ceinture, examinant l'assemblée de guerriers d'un air inquisiteur. Ils le regardèrent en silence, n'osant affronter la rage de Yar Afzal, mais haïssant l'étranger avec une haine dont seul est capable un homme des collines.

— Maintenant écoutez-moi, fils de chien sans nom, pendant que je vous explique ce que Conan et moi avons prévu pour tromper les Kshatriyas...

Le grondement de la voix de taureau de Yar Afzal suivit le guerrier déconfit alors que celui-ci s'éloignait.

L'homme passa devant les cabanes du village, où les femmes qui avaient assisté à sa défaite se moquèrent de lui et lui lancèrent des remarques blessantes. Il poursuivit en hâte en direction de la piste qui serpentait entre les éperons rocheux et les cailloux, en direction de l'entrée de la vallée.

Alors qu'il arrivait à proximité du premier coude, qui le mettait hors de vue du village, il s'immobilisa net, regardant stupidement. Il n'aurait jamais cru possible qu'un étranger puisse entrer dans la vallée de Khurum sans être repéré par les sentinelles aux yeux de rapace qui guettaient depuis les hauteurs. Pourtant un homme était là, assis en tailleur sur une petite saillie rocheuse aux abords de la piste... un homme vêtu d'une robe en poil de chameau et coiffé d'un turban vert.

La bouche du Wazuli s'ouvrit pour pousser un cri d'alerte et sa main se porta vivement sur la poignée de son couteau. Mais à cet instant ses yeux rencontrèrent ceux de l'inconnu. Le cri mourut dans sa gorge et ses doigts se détendirent. Il resta immobile comme une statue, les yeux vitreux et perdus dans le vague.

La scène se figea l'espace de plusieurs minutes, puis l'homme sur la saillie dessina un mystérieux symbole dans la poussière de la roche avec son index. Le Wazuli ne le vit pas placer quoi que ce soit dans le

périmètre du symbole ainsi dessiné, mais il y avait désormais quelque chose de luisant à l'intérieur de celui-ci... une petite boule, noire et brillante, qui ressemblait à du jade poli. L'homme au turban la prit et la jeta au Wazuli qui l'attrapa par réflexe.

— Apporte ceci à Yar Afzal, dit-il.

Le Wazuli fit demi-tour tel un automate et repartit dans l'autre sens le long du sentier, tenant la boule de jade noir dans la paume de sa main ouverte. Il ne tourna même pas la tête lorsque les femmes renouvelèrent leurs railleries alors qu'il repassait devant les cabanes. Il ne semblait pas les entendre.

L'homme sur la saillie rocheuse le suivit du regard avec un sourire énigmatique. La tête d'une femme apparut par-dessus la crête ; elle le regarda avec admiration et un soupçon de crainte qu'elle n'avait pas éprouvé la nuit précédente.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-elle.

Il passa ses doigts entre les mèches sombres de la jeune fille en les caressant.

— As-tu toujours le vertige après ton vol sur le cheval-des-air au point de douter de ma sagesse ? dit-il en riant. Aussi longtemps que vivra Yar Afzal, Conan pourra rester sain et sauf parmi les combattants wazulis. Il serait plus facile, même pour moi, de piéger le Cimmérien s'il s'enfuyait seul avec la fille que d'essayer de le tuer et de l'arracher aux griffes des Wazulis. Il ne faut pas être sorcier pour prédire ce que feront les Wazulis et ce que fera Conan, lorsque ma victime remettra le globe de Yezud au chef de Khurum.

Devant la cabane, Yar Afzal s'arrêta en plein milieu de quelque harangue, tout à la fois surpris et mécontent de voir l'homme qu'il avait envoyé dans la vallée se frayer un chemin dans la foule.

— Je t'ai demandé d'aller voir les sentinelles ! beugla le chef. Tu n'as pas eu le temps d'y aller et de revenir !

L'autre ne répondit pas. Il resta, debout et raide, à fixer le visage du chef de son regard vide, présentant dans la paume de sa main ouverte la boule de jade. Conan, regardant par-dessus l'épaule de Yar Afzal, marmonna quelque chose et voulut toucher le bras du chef mais au même instant, Yar Afzal, au paroxysme de sa colère, frappait l'homme du poing, le terrassant comme un bœuf. Tandis que celui-ci s'écroulait à terre, la sphère de jade roula aux pieds de Yar Afzal. Le chef, semblant l'apercevoir pour la première fois, se baissa et la ramassa. Les hommes,

qui regardaient leur camarade inanimé d'un air perplexe, virent leur chef se pencher, mais ils ne virent pas ce qu'il ramassait par terre.

Yar Afzal se redressa, regarda le jade et esquissa un geste pour le glisser dans sa ceinture.

— Portez cet imbécile dans sa cabane, grogna-t-il. Il ressemble à un mangeur de lotus. Ses yeux étaient hagards quand il m'a regardé. Je... *Aie!*

Dans sa main droite, qu'il était en train de porter vers sa ceinture, il avait brusquement senti un mouvement là où il n'aurait dû y avoir aucun mouvement. Sa voix s'étrangla et il resta immobile, regardant dans le vide. Il sentait un frémissement dans sa main fermée ; quelque chose *changeait, se déplaçait, s'animait*. Ce n'était plus une sphère polie et luisante qu'il avait entre les doigts. Et il n'osait pas regarder. Sa langue se colla à son palais, et il ne parvenait pas à ouvrir son poing. Ses guerriers abasourdis virent les yeux de Yar Afzal se dilater et la couleur refluer de son visage. Soudain, un beuglement de douleur jaillit d'entre ses lèvres barbues ; il vacilla et s'écroula à terre, comme frappé par la foudre, son bras droit tendu droit devant lui. Comme il gisait face contre terre, une araignée sortit en rampant d'entre ses doigts entrouverts, une chose noire et hideuse, aux pattes velues, dont le corps luisait comme du jade noir. Les hommes poussèrent un cri et refluèrent brusquement. La créature se précipita vers une fissure entre les rochers et disparut.

Les guerriers réagirent enfin, lançant des regards affolés, et une voix s'éleva au-dessus du vacarme, une voix impérieuse et qui portait loin, venue de nulle part. Après les faits, tous les hommes – tous ceux qui survécurent – nièrent avoir poussé ce cri, mais tous l'avaient entendu.

— Yar Afzal est mort ! Tuons l'étranger !

Ce cri focalisa leurs esprits désorientés. Le doute, l'incompréhension et la peur s'évanouirent pour laisser place à un irrésistible élan sanguinaire. Un cri furieux déchira le ciel alors que les hommes de la tribu répondaient instantanément à cette suggestion. Ils se précipitèrent comme un seul homme dans l'espace découvert, cape au vent, yeux étincelants, poignard brandi.

Conan réagit à la même vitesse qu'eux. Au moment où la voix poussait le cri, il bondit en direction de la porte de la cabane. Mais ils étaient plus près de lui qu'il ne l'était de la porte et au moment où il mettait un pied sur le seuil, il dut se retourner et parer l'attaque d'une lame longue de trois pieds. Il fendit le crâne de l'homme en deux,

esquiva un second coup de couteau et éventra son propriétaire, terrassa un homme de son poing gauche et enfonça sa lame dans le ventre d'un autre. Il se jeta violemment sur la porte fermée qu'il heurta de toute la force de ses puissantes épaules. Des lames s'abattirent à côté de ses oreilles, fendant le bois du chambranle, mais la porte s'ouvrit sous l'impact de son coup d'épaule et il bascula à la renverse dans la pièce. Un homme de tribu barbu se précipita sur Conan alors que celui-ci bondissait en arrière, mais il rata son coup et tomba la tête la première sur le seuil. Conan se pencha, l'attrapa par les replis de ses vêtements, le jeta au fond de la pièce, et referma violemment la porte au nez des hommes qui surgissaient sur lui. Des os se brisèrent sous ce choc et l'instant d'après Conan mettait les verrous en place d'un coup sec et pivotait à toute allure pour faire face à l'homme qui s'était relevé et se jetait à l'attaque comme un dément.

Yasmina était recroquevillée dans un coin, regardant avec horreur les deux hommes qui échangeaient leurs coups dans toute la pièce, manquant la piétiner à plusieurs reprises. L'éclat et le fracas de leurs lames emplissaient la pièce et, à l'extérieur, la horde hurlait comme une meute de loups, abattant dans un vacarme infernal ses longues lames sur la porte de bronze et jetant sur celle-ci de gros blocs de pierre. Quelqu'un apporta un tronc d'arbre et la porte trembla sous cet assaut retentissant. Yasmina se boucha les oreilles, le regard affolé. La violence et la fureur à l'intérieur, une folie fracassante à l'extérieur. L'étalon dans sa stalle hennit et se cabra, frappant les murs à coups de sabots. Il pivota et lança ses sabots contre les barreaux juste au moment où le guerrier, se reculant devant les assauts meurtriers de Conan, butait contre ceux-ci avec ses épaules. La colonne vertébrale de l'homme se brisa en trois endroits comme une branche pourrie et il fut catapulté contre le Cimmérien, entraînant celui-ci dans le mouvement. Tous deux s'écrasèrent sur le sol de terre battue. Yasmina poussa un hurlement et se précipita en avant ; dans son égarement, il lui semblait que les deux hommes étaient morts. Elle arriva près d'eux juste au moment où Conan poussait sur le côté le corps de son adversaire et se redressait. Elle lui prit le bras, tremblant de la tête aux pieds.

— Oh, tu es vivant ! Je pensais... Je pensais que tu étais mort !

Il posa rapidement un regard sur elle, fixant ce visage tourné vers lui, pâle, et qui le regardait avec de grands yeux sombres.

— Pourquoi trembles-tu ? demanda-t-il. Pourquoi te soucieraistu que je vive ou que je meure ?

Un vestige de sa morgue d'antan lui revint, et elle s'écarta de lui, dans une tentative assez pitoyable pour jouer la Devi.

— Vous êtes préférable à ces loups qui hurlent à l'extérieur, répondit-elle, faisant un geste vers la porte, dont le chambranle de pierre commençait à se fendre.

— Elle ne résistera pas bien longtemps, murmura-t-il.

Il se tourna et alla rapidement vers la stalle de l'étalon. Yasmina serra les poings et retint sa respiration lorsqu'elle le vit arracher les barreaux fendus et pénétrer dans la stalle de l'animal affolé. L'étalon se cabra au-dessus de lui, poussant un formidable hennissement, les sabots en l'air. Ses yeux et ses dents lançaient des éclairs et ses oreilles étaient rejetées en arrière. Conan bondit et l'attrapa par la crinière. Dans une impressionnante démonstration de force qui dépassait l'entendement, il força l'animal à poser ses jambes avant à terre. La monture renâcla et frissonna, mais resta immobile lorsque l'homme la brida et fixa la selle ouvragée d'or aux larges étriers d'argent.

Faisant tourner la bête dans la stalle, Conan appela vivement Yasmina et la jeune femme arriva, passant nerveusement à côté des talons du cheval. Conan était aux prises avec le mur de pierre, et il parla rapidement tandis qu'il était ainsi affairé :

— Une porte secrète dans le mur à cet endroit, dont même les Wazulis ne connaissent pas l'existence. Yar Afzal me l'a montrée un jour alors qu'il était ivre. Elle débouche sur l'entrée du ravin derrière la cabane. Ha !

Comme il tirait sur une aspérité qui semblait faire partie du mur, un pan entier s'ouvrit vers l'arrière, glissant sur des montants de fer bien huilés. En regardant de l'autre côté, la jeune fille aperçut un étroit défilé qui fendait la muraille de pierre nue à quelques pas de l'arrière de la cabane. Conan bondit alors en selle et la hissa devant lui. Derrière eux, la grande porte gémit comme un être vivant et s'écrasa vers l'intérieur. Un hurlement résonna jusqu'au toit tandis que l'entrée était submergée d'hommes au visage hirsute brandissant des couteaux dans leurs mains poilues. À ce moment-là le grand étalon franchit le mur telle une javeline lancée par une catapulte pour s'enfoncer dans le défilé dans un fracas de tonnerre, la tête baissée, de l'écume s'échappant des anneaux de son mors.

Ce retournement prit les Wazulis totalement au dépourvu. Ce fut également une surprise pour ceux qui approchaient furtivement par le ravin. Ceci se passa si rapidement — le grand étalon chargeait avec

la puissance d'un ouragan – qu'un homme en turban vert n'eut pas le temps de s'écarter. Il fut catapulté sous les sabots impétueux et une jeune fille hurla. Conan n'eut que le temps de l'apercevoir tandis qu'ils s'éloignaient à toute allure : une fille mince, à la peau mate, portant des pantalons de soie, une bande d'étoffe incrustée de bijoux passée autour de ses seins. Elle se plaqua contre la paroi rocheuse, et le cheval noir et ses deux cavaliers disparurent à l'autre bout du défilé, telle l'écume chassée par le vent avant la tempête. Les guerriers venaient de franchir le mur et ils s'enfoncèrent tant bien que mal dans le défilé, mais ce qu'ils y trouvèrent changea leurs cris sanguinaires en hurlements suraigus de terreur et de mort.





VI

LA MONTAGNE DES PROPHÈTES NOIRS

— **O**ù allons-nous maintenant ?
Yasmina tentait de se tenir droite sur l'arçon de selle. Elle était ballottée et s'accrochait à son ravisseur. Elle réalisa avec une certaine honte qu'elle ne trouvait pas désagréable de sentir sa peau musclée sous ses doigts, et elle ne pouvait nier que cela lui procurait un petit frisson d'excitation.

— En Afghulistan, répondit-il. C'est une route dangereuse, mais l'étalon nous portera sans problème, sauf si nous tombons sur quelques-uns de tes amis ou sur mes ennemis tribaux. Maintenant que Yar Afzal est mort, ces satanés Wazulis seront sur nos talons. Je suis étonné que nous ne les ayons pas déjà aperçus derrière nous.

— Qui était cet homme que tu as renversé ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Ce qui est sûr, c'est que ce n'était pas un Ghuli. Ce que diable il faisait là, je n'en ai pas la moindre idée. Il y avait aussi une fille avec lui.

— Oui, dit-elle, et son regard s'assombrit. Je n'arrive pas à comprendre. Cette fille était ma servante, Gitara. Penses-tu qu'elle venait à mon aide ? Que l'homme était un ami à elle ? Si c'est le cas, les Wazulis doivent les avoir capturés tous les deux.

— De toute façon, répondit-il, nous ne pouvons rien y faire. Si nous rebroussons chemin, ils nous étripent tous les deux. Je n'arrive

pas à comprendre comment une fille comme elle a pu pénétrer aussi loin dans les montagnes accompagnée d'un seul homme, un savant en robe, qui plus est, car c'est bien à ça qu'il ressemblait. Il y a quelque chose de satanément étrange dans toute cette histoire. Cet individu que Yar Afzal a frappé et renvoyé marchait comme un somnambule. J'ai vu les prêtres de Zamora accomplir leurs abominables rituels dans leurs temples interdits, et leurs victimes avaient le même regard que cet homme. Les prêtres les regardaient dans les yeux et marmonnaient des incantations, et alors les gens devenaient pareils à des cadavres ambulants, avec des yeux vitreux, faisant ce qu'on leur ordonnait de faire.

» De plus j'ai vu ce que l'homme tenait dans sa main et que Yar Afzal a ramassé. C'était une sorte de grosse perle de jade, semblable à celles que portent les servantes du temple de Yezud lorsqu'elles dansent devant l'araignée de pierre noire qui est leur dieu. Yar Afzal la tenait dans sa main et il n'a rien ramassé d'autre. Pourtant, quand il s'est écroulé, mort, c'est une araignée qui s'est échappée de ses doigts, et elle ressemblait à un modèle réduit du dieu de Yezud. Ensuite, tandis que les Wazulis restaient là à ne pas savoir quoi faire, une voix a retenti, leur ordonnant de me tuer, et je sais que cette voix n'était celle d'aucun des guerriers, ni d'aucune des femmes qui observaient la scène, près des cabanes. Elle semblait venir *d'en haut*.

Yasmina ne répondit rien. Elle regarda les contours déchiquetés tout autour d'eux et frissonna. Son âme se déroba, confrontée à l'aride âpreté de ces roches. C'était une terre sinistre et désolée, où tout pouvait arriver. Pour qui était né dans les plaines chaudes et luxuriantes du Sud, des traditions immémoriales avaient fait de cette contrée un synonyme d'« horreur sans nom ».

Le soleil était haut dans le ciel, dardant ses rayons implacables, mais le vent qui soufflait par rafales semblait descendre de pentes glacées. À un moment, elle entendit un étrange bruissement au-dessus d'elle qui n'était pas le fait du vent et, à la façon dont Conan leva les yeux, elle comprit que le son ne lui était pas non plus familier. Elle eut l'impression qu'un bout de ciel bleu était devenu flou l'espace d'un instant, comme si quelque objet invisible se déplaçait entre elle et le ciel. Mais elle n'en était pas certaine. Ni lui ni elle ne firent de commentaires, mais Conan desserra la sangle de son poignard dans son fourreau.

Ils ne suivaient pas des pistes tracées, s'enfonçant le long de ravins si profonds que les rayons du soleil ne venaient jamais en éclairer le

fond, remontant des pentes ardues où des blocs de schiste menaçaient à tout instant de s'effriter à leur passage, et s'avancant le long de crêtes acérées, bordées de chaque côté par des abîmes insondables baignés d'une brume bleutée.

Le soleil avait dépassé le zénith lorsqu'ils tombèrent sur un sentier étroit serpentant entre les rochers. Conan tira sur les rênes et bifurqua presque à angle droit, vers le sud, empruntant le sentier.

— Un village galzai se trouve au bout de cette piste, expliqua-t-il. Les femmes l'empruntent pour aller puiser de l'eau. Tu as besoin de changer de vêtements.

Baissant les yeux sur ses parures légères, Yasmina parvint à la même conclusion. Ses sandales brodées de fils d'or étaient en lambeaux. Sa robe et ses sous-vêtements de soie étaient déchirés et tenaient ensemble sans plus guère de décence. Les vêtements faits pour les rues de Peshkhauri n'étaient pas véritablement appropriés pour les roches déchiquetées des montagnes himéliennes.

À un tournant de la piste, Conan mit pied à terre, aida Yasmina à descendre et attendit. Peu après, il hochait la tête, mais elle n'avait rien entendu.

— Une femme approche sur la piste, fit-il remarquer.

Prise d'une panique soudaine, elle lui saisit le bras.

— Tu ne vas pas la... la tuer ?

— Je n'ai pas pour habitude de tuer les femmes, grogna-t-il, bien que certaines de ces femmes des collines soient de véritables louves. Non... (il ricana comme après une bonne plaisanterie), par Crom, je vais lui *acheter* ses vêtements ! Ça te va ?

Il produisit une poignée de pièces d'or, puis les rangea à l'exception de la plus grosse. La Devi hocha la tête, particulièrement soulagée. Il était peut-être naturel que les hommes tuent et soient tués, mais ses chairs se hérissèrent à l'idée d'assister au massacre d'une femme.

Une jeune fille apparut bientôt, émergeant du coude de la piste. C'était une Galzai, grande et mince, aussi souple qu'un jeune arbre, portant une grande gourde vide. Elle s'immobilisa sur place et laissa échapper la gourde de ses mains en les apercevant. Elle fit mine de s'enfuir en courant, puis réalisa que Conan était bien trop proche d'elle pour qu'elle puisse s'échapper. Elle resta donc là où elle se trouvait, les regardant avec un sentiment de peur teinté de curiosité.

Conan lui montra la pièce d'or.

— Si tu donnes tes vêtements à cette femme, dit-il, je te donnerai cet argent.

La réponse fut instantanée. La jeune fille eut un large sourire de surprise et de joie puis, avec tout le dédain d'une femme des collines pour les conventions pudibondes, se débarrassa promptement de sa veste brodée sans manches, fit glisser ses amples pantalons le long de ses jambes et s'en dégagea, retira sa camisole à manches bouffantes et se libéra de ses sandales d'une torsion du pied. Elle en fit un tas, qu'elle apporta à Conan, qui le remit à son tour à la Devi abasourdie.

— Va derrière ce rocher et mets ces vêtements, lui ordonna-t-il, confirmant un peu plus par là même qu'il n'était pas un homme des collines. Mets tes vêtements en boule et apporte-les moi quand tu sortiras.

— L'argent ! demanda la fille des collines, tendant les mains avec impatience. L'or que tu m'as promis !

Conan lui jeta la pièce. Elle l'attrapa, la mordit et la glissa dans ses cheveux. Elle se pencha ensuite d'un geste souple pour ramasser sa gourde et reprit sa progression le long du chemin, aussi dépourvue de gêne que de vêtements. Conan attendit avec une certaine impatience le temps que la Devi, pour la première fois de sa vie dorée, s'habille seule. Lorsqu'elle émergea de derrière le rocher, il poussa un juron de surprise, et elle sentit une curieuse vague d'émotion l'envahir devant l'admiration non dissimulée qui enflammait les féroces yeux bleus. Elle ressentit de la honte, de l'embarras, mais aussi une certaine touche de vanité qu'elle n'avait jamais encore éprouvée, et ce même frisson licencieux qu'elle avait déjà senti lorsqu'elle sentait le poids de son regard ou qu'il la tenait dans ses bras. Il posa une main lourde sur son épaule et la fit tourner devant lui, se repaissant d'elle sous tous les angles.

— Par Crom ! dit-il. Dans ces robes vaporeuses et mystérieuses, tu étais aussi éloignée, froide et distante qu'une étoile ! Désormais tu es une femme bien vivante, faite de chair et de sang ! Tu es partie derrière ce rocher en tant que Devi de Vendhya ; tu en ressors en fille des collines, mais un millier de fois plus belle qu'une simple fille de Zhaïbar ! Tu étais une déesse... et te voilà bien réelle !

Il lui assena une claque retentissante sur les fesses. Elle comprit que ce n'était pour lui qu'une autre façon d'exprimer son admiration, et ne se sentit pas particulièrement outragée. C'était effectivement comme si le fait d'avoir changé de vêtements avait amené un changement dans sa personnalité. Les sentiments et les sensations qu'elle avait refoulés jusque-là prenaient désormais le dessus, comme si les robes princières

dont elle s'était débarrassée étaient la matérialisation de ses chaînes et de ses inhibitions.

En dépit de l'admiration nouvelle qu'il portait à la Devi, Conan n'oubliait pas que le danger rôdait tout autour d'eux. Plus ils s'éloignaient de la région de la Zhaïbar, moins ils étaient susceptibles de tomber sur des troupes kshatriyas. En revanche, il n'avait cessé de tendre l'oreille tout au long de leur fuite, guettant les bruits qui lui indiqueraient que les Wazulis vindicatifs de Khurum étaient sur leurs talons.

Quand il eut mis la Devi en selle, il monta derrière elle et tira sur les rênes de l'étalon pour reprendre la route de l'Ouest. Il jeta le tas de vêtements qu'elle lui avait donné dans un précipice ; il tomba au fond d'une gorge profonde de plusieurs centaines de pieds.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-elle. Pourquoi ne pas les avoir donnés à la fille ?

— Les cavaliers de Peshkhauri passent ces collines au peigne fin, dit-il. On leur tendra des embuscades et ils seront harcelés à chaque recoin. En représailles, les cavaliers détruiront tous les villages qu'ils pourront prendre d'assaut. Ils peuvent bifurquer vers l'ouest à tout instant. S'ils venaient à trouver une jeune fille portant tes vêtements, ils la tortureraient jusqu'à la faire parler et elle pourrait bien les mettre sur notre piste.

— Que va-t-elle faire ? demanda Yasmina.

— Rentrer à son village et raconter aux gens qu'un inconnu l'a dépouillée de ses vêtements et l'a violée, répondit-il. Elle les mettra sur notre piste, bien sûr, mais il lui fallait tout d'abord continuer son chemin et puiser l'eau. Si elle osait rentrer sans eau, ils la fouetteraient jusqu'au sang. Cela nous donne une confortable avance. Ils ne nous rattraperont jamais. À la tombée de la nuit, nous franchirons la frontière afghuli.

— Il n'y a aucun sentier ni aucun signe d'habitation dans ces endroits, fit-elle remarquer. Même pour les montagnes himéliennes, cette région semble singulièrement déserte. Nous n'avons aperçu aucune piste depuis que nous avons quitté celle où nous avons trouvé la jeune Galzai.

Pour toute réponse il pointa un doigt en direction du nord-ouest, où elle aperçut un pic qui se découpait entre les roches déchiquetées.

— Yimsha, grogna Conan. Les tribus installent leurs villages aussi loin de cette montagne qu'elles le peuvent.

Elle se raidit aussitôt, attentive.

— Yimsha ! murmura-t-elle. La montagne des Prophètes Noirs !

— C'est ce qu'on dit, répondit-il. Je ne m'en suis jamais approché de si près. J'ai fait un détour par le Nord pour éviter les éventuelles troupes kshatriyas qui pourraient rôder dans les collines. La piste régulière qui relie Khurum à l'Afghulistan se trouve plus loin au sud.

Elle regardait le pic lointain avec un intérêt soutenu. Ses ongles s'enfoncèrent dans la paume rosée de ses mains.

— Combien de temps nous faudrait-il pour rejoindre Yimsha de cet endroit ?

— Le reste de la journée et toute la nuit, répondit-il, puis il grimaça. Veux-tu aller là-bas ? Par Crom, ce n'est pas un endroit pour une femme ordinaire, d'après ce qu'en disent les gens des collines.

— Pourquoi ne s'unissent-ils pas pour aller massacrer les diables qui y habitent ? demanda-t-elle.

— Exterminer des sorciers à coups d'épée ? De toute façon, ils ne se mêlent jamais des affaires des gens, sauf si ceux-ci viennent à se mêler des leurs. Je n'en ai jamais vu un seul, bien que j'aie parlé à des hommes qui m'ont juré l'avoir fait. Ils disent avoir aperçu des gens sur la tour, entre les rochers, au lever ou au coucher du soleil, des hommes grands et silencieux, vêtus d'une robe noire.

— Pourquoi aurais-tu peur de les attaquer ?

— Moi ? (L'idée semblait nouvelle pour lui.) Eh bien, s'ils s'en prenaient à moi, ce serait ma vie ou la leur. Mais je n'ai rien à faire avec eux. Je suis venu dans ces montagnes pour lever une armée d'hommes, pas pour faire la guerre à des sorciers.

Yasmina ne répondit pas tout de suite. Elle avait le regard rivé sur le sommet comme s'il s'agissait d'un ennemi humain, et elle sentit toute sa rage et sa haine s'agiter de nouveau en elle. Mais un autre sentiment commençait également à prendre forme. L'homme qu'elle avait prévu d'envoyer à l'assaut des maîtres de Yimsha était celui qui la tenait entre ses bras. Il y avait peut-être une autre solution, différente de ce qu'elle avait projeté initialement, pour mener son plan à bien. Il n'y avait pas à se méprendre sur le regard qui commençait à briller au fond des yeux de cet homme farouche quand il la regardait. Des royaumes s'étaient déjà écroulés lorsque les mains blanches et fines d'une femme avaient tiré sur les cordes du destin... Soudain elle se raidit et pointa un doigt.

— Regarde !

Un nuage à l'aspect étrange, d'un pourpre glacé veiné d'or étincelant, venait d'apparaître sur le pic lointain. Ce nuage se déplaçait, tournant sur

lui-même, et se contractait au fur et à mesure de ses rotations. Il se réduisit peu à peu jusqu'à prendre l'aspect d'une grande bougie tournoyant et miroitant au soleil. Soudain, le nuage se détacha du sommet enneigé, flotta sur le vide telle une plume aux couleurs vives et devint invisible sur le ciel azuré.

— Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? demanda la fille, mal à l'aise

Un piton rocheux cacha la lointaine montagne à leur vue. Le phénomène avait été perturbant, même dans sa beauté.

— Les hommes des collines l'appellent « le Tapis de Yimsha », et que je sois damné si je sais ce que ça veut dire, répondit Conan. J'ai vu cinq cents d'entre eux courir comme si le diable était à leurs trousses pour aller se cacher dans des cavernes et des anfractuosités, parce qu'ils venaient de voir ce nuage pourpre s'élever du sommet... en flottant Quoi encore !

Ils venaient de franchir un étroit défilé comme taillé au couteau entre deux tours de pierre et avaient émergé sur un large promontoire, flanqué de parois abruptes d'un côté et par un gigantesque précipice de l'autre. La piste à peine tracée s'avavançait sur ce promontoire et disparaissait derrière un coude pour ne réapparaître que par intervalles, bien plus bas, s'enfonçant dans les profondeurs en serpentant le long des parois rocheuses. En émergeant du boyau qui donnait sur ce promontoire, l'étalon noir s'immobilisa et renâcla. Conan le pressa d'un geste impatient pour le faire avancer, mais le cheval renâcla et agita la tête de bas en haut, frémissant et tremblant comme s'il se trouvait face à une barrière invisible.

Conan jura et mit pied à terre, faisant descendre Yasmina avec lui. Il s'avança, une main tendue vers l'avant comme s'il s'attendait à rencontrer un obstacle invisible, mais rien ne vint arrêter sa progression. Pourtant, lorsqu'il tenta de faire avancer le cheval, celui-ci poussa un hennissement aigu et se débattit. Yasmina poussa alors un cri et Conan pivota sur ses talons, sa main se portant sur le manche de son couteau.

Ils ne l'avaient pas vu venir, mais il était là, les bras croisés... un homme vêtu d'une robe en poil de chameau et coiffé d'un turban vert. Conan grogna de surprise en reconnaissant l'individu que son étalon avait renversé dans le ravin, à l'extérieur du village wazuli.

— Qui es-tu, par tous les diables ? demanda-t-il.

L'homme ne répondit pas. Conan remarqua que ses yeux étaient dilatés, fixes, qu'ils possédaient une étrange luminosité et qu'ils attiraient les siens comme un aimant.

La sorcellerie de Khemsa se basait sur l'hypnose, comme c'est le cas de la plupart des magiciens de l'Orient. La voie de l'hypnotiseur était jalonnée depuis des centaines de générations par des gens qui naissaient et mouraient en étant fermement convaincus de la réalité et de la puissance de l'hypnotisme. Ceux-ci, par leur conviction et leur pratique intense de celle-ci, avaient contribué à créer une atmosphère propice à l'hypnose, qui faisait qu'un simple individu, ayant baigné dans les traditions de ces contrées, y était vulnérable.

Mais Conan n'était pas fils de l'Orient. Ces traditions n'avaient aucun sens pour lui ; il était le produit d'un environnement totalement différent. L'hypnose n'était même pas un mythe en Cimmérie. L'héritage qui avait pavé la voie de la soumission à l'hypnotiseur pour un Oriental ne signifiait rien pour lui.

Il comprenait ce que Khemsa essayait de faire, mais il ne ressentit la force de l'incroyable pouvoir de l'homme que sous la forme d'une vague impulsion, un tiraillement et une traction dont il se débarrassa aussi facilement qu'un homme balaie les toiles d'araignées de ses vêtements.

Conscient de l'hostilité de l'homme et de la présence de magie noire, il dégaina son long poignard et s'élança en avant, aussi rapide qu'un lion des montagnes.

Mais la magie de Khemsa ne se réduisait pas à l'hypnotisme. Yasmina, qui observait la scène, ne vit pas par quelle ruse de mouvement ou d'illusion l'homme au turban vert évita le terrible coup qui aurait dû l'éventrer. Mais la lame acérée s'abattit en sifflant entre son flanc et son bras levé. Yasmina eut l'impression que Khemsa n'avait fait qu'apposer délicatement la paume de sa main sur le cou de taureau de Conan, mais le Cimmérien s'écroula comme un bœuf terrassé.

Mais Conan n'était pas mort ; amortissant sa chute avec sa main gauche, il porta un coup en direction des jambes de Khemsa alors même qu'il tombait. Le Rakhsha oublia sa magie un instant, n'évitant ce terrible coup de faux qu'en bondissant en arrière. C'est alors que Yasmina poussa un cri retentissant. Elle venait de voir une femme – en qui elle reconnut Gitara – se faufiler hors des rochers et s'approcher de l'homme. Les paroles amicales moururent sur les lèvres de la Devi quand elle vit la malveillance qui se dessinait sur les traits splendides de la fille.

Conan se relevait lentement, sonné et étourdi par l'habileté cruelle de ce coup, oublié des hommes depuis avant l'engloutissement de l'Atlantide, et qui aurait brisé le cou d'un autre que lui comme une branche pourrie. Khemsa le regardait avec prudence, d'un air quelque

peu incertain. Le Rakhsha avait pris la mesure de ses propres pouvoirs lorsqu'il avait dû faire face aux Wazulis déchaînés et à leurs couteaux dans le ravin près du village de Khurum, mais la résistance du Cimmérien avait sans doute quelque peu ébranlé sa confiance en soi. La sorcellerie se nourrit de succès, pas d'échecs.

Il fit un pas en avant, leva la main... et soudain s'immobilisa, comme pétrifié, la tête rejetée en arrière, les yeux grands ouverts et la main levée. Conan ne put s'empêcher de suivre son regard et les femmes firent de même, celle qui se blottissait contre l'étalon tremblant et celle qui se trouvait près de Khemsa.

Descendant les pentes de la montagne, telle une volute de poussière étincelante chassée par le vent, un nuage pourpre de forme conique arrivait en dansant. Le visage foncé de Khemsa prit un teint cireux ; sa main se mit à trembler, puis retomba le long de son corps. La fille à côté de lui, sentant le changement qui venait de s'opérer en lui, le regarda d'un air interrogateur.

La forme pourpre quitta la pente de la montagne pour fondre sur eux en décrivant une large courbe. Elle toucha le promontoire entre Conan et Khemsa, et le Rakhsha poussa un cri étouffé. Il se recula, agrippant Gitara de ses mains crispés, et l'entraîna avec lui.

Le nuage pourpre resta en équilibre comme une toupie pendant quelques instants, tournoyant sur sa base en étincelant. Puis, sans transition, il n'était plus là, ayant disparu comme une bulle que l'on crève. Quatre hommes se tenaient sur le promontoire. C'était miraculeux, incroyable, impossible, et pourtant c'était vrai. Il ne s'agissait pas de fantômes ou de spectres, mais de quatre hommes de grande taille, à la tête rasée, avec des traits de vautour, vêtus d'une grande robe noire qui dissimulait leurs pieds. Leurs mains étaient passées dans les manches amples de leur robe. Ils restèrent silencieux, leur tête nue se balançant légèrement d'avant en arrière à l'unisson. Ils faisaient face à Khemsa, mais, derrière eux, Conan sentit son sang se glacer dans ses veines. Il se redressa et se recula discrètement jusqu'à ce qu'il sente l'épaule tremblante de l'étalon dans son dos. La Devi vint trouver refuge dans le creux de ses bras. Aucune parole n'était échangée. Le silence enveloppait la scène tel un suaire étouffant.

Les quatre hommes en robe noire avaient le regard fixé sur Khemsa. Leurs têtes, semblables à celle d'un vautour, étaient immobiles, leurs yeux semblaient méditatifs et contemplatifs. Khemsa, en revanche, tremblait comme s'il était atteint de fièvre. Ses pieds étaient solidement

plantés dans la roche, ses mollets tendus comme s'il était en train de lutter. La sueur ruisselait sur son visage sombre. Sa main droite serrait quelque chose sous sa robe marron avec une telle force que le sang reflua de sa main et qu'elle parut blanche. Sa main gauche se posa sur l'épaule de Gitara et il l'agrippa désespérément, comme un homme qui se noie. Elle ne flancha pas et ne gémit pas, pourtant les doigts s'enfonçaient comme des serres dans sa chair ferme.

Conan avait assisté à des centaines de batailles dans sa vie tumultueuse, mais aucune ne ressemblait à celle-ci, dans laquelle quatre volontés diaboliques cherchaient à terrasser une volonté inférieure, quoique tout aussi diabolique, qui s'opposait à eux. Mais il ne faisait que deviner vaguement la nature véritablement monstrueuse de ce terrible combat. Dos au mur, poussé dans ses derniers retranchements par ses anciens maîtres, Khemsa luttait pour sa vie, faisant appel à toute sa science occulte, tout ce savoir terrifiant qu'ils lui avaient inculqué durant toutes les longues et pénibles années où il n'était qu'un néophyte et leur serviteur.

Il était plus fort que même lui ne le soupçonnait. Ayant pu laisser libre cours à l'exercice de ses pouvoirs, il avait libéré des réserves d'énergie insoupçonnées. En outre, ses forces étaient décuplées sous l'effet de sa peur et de sa détresse paniques. Il chancela sous l'assaut de ces yeux hypnotiques, mais il tint bon. Ses traits étaient déformés par une grimace bestiale de douleur. De la sueur mêlée de sang ruisselait de son visage et ses membres étaient tordus comme sous l'effet d'un chevalet de torture. C'était un conflit d'âmes, de cerveaux terrifiants, nourris d'un savoir interdit aux hommes depuis un million d'années, une guerre entre des esprits qui avaient sondé les abîmes et exploré les étoiles noires où sont engendrées les ombres.

Yasmina comprenait tout ceci mieux que Conan. Et elle comprit vaguement pourquoi Khemsa était capable de supporter l'impact conjugué de ces quatre volontés infernales qui aurait pu annihiler le rocher sur lequel il se trouvait. La raison en était la jeune fille qu'il agrippait de toute la force de son désespoir. Elle était comme une ancre pour son âme vacillante, fouettée par les ondes de ces émanations psychiques. Ce qui avait été sa faiblesse était désormais sa force. Son amour pour cette jeune femme, aussi violent et maléfique soit-il, était cependant un point d'ancrage qui le liait au reste de l'humanité, fournissant un levier terrestre à sa volonté, une chaîne que ses ennemis inhumains ne pouvaient briser. Du moins, pas à travers lui, Khemsa.

Ils s'en rendirent compte avant lui. Et l'un d'entre eux détourna son regard du Rakhsha pour le poser en plein sur Gitara. Et là, il n'y eut aucune bataille. La jeune fille se rétrécit et se fana comme une feuille pendant la sécheresse. Obéissant à une volonté irrésistible, elle s'arracha aux bras de son amant avant que celui-ci comprenne ce qui se passait. Il se produisit alors une chose horrible. Elle commença à reculer vers le précipice, faisant face à ses bourreaux, les yeux dilatés et vides, pareils à une vitre à l'éclat sombre derrière laquelle on vient d'éteindre une lampe. Khemsa poussa un gémissement et avança vers elle en vacillant, tombant dans le piège qui lui avait été tendu. Un esprit divisé ne pouvait espérer poursuivre cette lutte inégale. Il était vaincu, n'était plus qu'un fétu de paille entre leurs mains. La jeune fille recula, marchant tel un automate, et Khemsa tituba vers elle comme un homme ivre, les mains tendues en vain, gémissant, sanglotant dans sa douleur, se déplaçant avec peine sur ses pieds qui semblaient deux choses mortes.

Elle s'immobilisa au bord du précipice, se tenant raide, ses talons à deux doigts du vide. Il tomba à genoux et rampa vers elle en gémissant, tendant les mains vers elle pour la tirer vers lui et la sauver de la mort. Et juste avant que ses doigts maladroits l'atteignent, un des sorciers éclata de rire. Ce fut comme si une cloche de bronze venait de résonner en enfer. La fille vacilla soudain et, summum d'une exquise cruauté, la raison et l'entendement réapparurent au fond de ses yeux, qui s'enflammèrent alors d'une crainte abjecte. Elle hurla, tentant désespérément de s'accrocher aux mains tendues de son amant, puis, incapable de se sauver, elle bascula la tête la première en poussant un cri plaintif.

Khemsa se traîna jusqu'au précipice et regarda en bas d'un air hagard, ses lèvres remuant comme s'il se parlait à lui-même. Puis il se retourna et, pendant une longue minute, fixa ses bourreaux de ses yeux dilatés où toute lueur d'humanité avait disparu. Et alors, poussant un cri à faire exploser la roche, il se leva tant bien que mal et se précipita sur eux, brandissant un couteau.

L'un des Rakhshas fit un pas en avant et frappa le sol du pied. Au même moment un grondement se fit entendre, qui se transforma rapidement en un formidable craquement. Puis, dans un bruit assourdissant, un pan tout entier du promontoire céda. On aperçut Khemsa une dernière fois, les bras levés, puis il fut englouti dans le fracas de l'avalanche qui roula en rugissant jusqu'au fond du ravin.

Les quatre hommes regardèrent d'un air songeur le bord déchiqueté de ce qui constituait la nouvelle arête du précipice, et firent soudain

demi-tour. Conan, jeté à terre par la convulsion de la montagne, était en train de se relever, aidant Yasmina à faire de même. Il avait l'impression de se déplacer aussi lentement que son esprit semblait fonctionner. Son cerveau était hagard et confus. Il comprit qu'il lui fallait hisser la Devi sur l'étalon noir sans perdre de temps et s'enfuir à bride abattue, mais un inexplicable engourdissement paralysait son corps et son esprit.

Les sorciers venaient de se tourner vers lui ; ils levèrent les bras et, horrifié, il vit leurs contours s'estomper, fondre et devenir indistincts et vaporeux, tandis que de la fumée pourpre tournoyait à leurs pieds et commençait à s'élever en volutes pour les envelopper. Ils furent totalement occultés à sa vue par un brusque tourbillon. Il se rendit compte alors qu'il était lui aussi enveloppé d'une brume pourpre et aveuglante. Il entendit Yasmina hurler et l'étalon poussa un hennissement qui ressemblait au cri de souffrance d'une femme. La Devi fut arrachée de son bras et tandis qu'il fendait l'air de son couteau à l'aveuglette, un coup violent, aussi puissant qu'une bourrasque dans une tempête, l'envoya buter contre un rocher. À demi assommé, il vit un nuage pourpre et conique s'élever en tournoyant et disparaître par-dessus les flancs de la montagne. Yasmina avait disparu, ainsi que les quatre hommes en noir. Il était seul avec l'étalon sur le promontoire rocheux.





VII

EN ROUTE POUR YIMSHA

Comme un grand vent chasse les brumes, les vapeurs se dissipèrent du cerveau de Conan. Poussant un terrible juron, il bondit en selle et l'étalon se cabra et hennit sous son poids. Il regarda en direction de la montagne, hésita, puis s'élança sur la piste dans la direction qu'il était sur le point d'emprunter lorsque la tromperie de Khemsa l'avait fait s'arrêter. Mais cette fois il n'avancait plus à un pas mesuré. Il relâcha les rênes et l'étalon s'élança à la vitesse de l'éclair, comme s'il cherchait désespérément à évacuer sa frayeur au moyen d'un violent effort physique. À une vitesse effrénée, il dépassa le promontoire, contourna le rocher déchiqueté puis descendit le long de la piste étroite qui frangeait le grand précipice. Celle-ci s'enfonçait dans le flanc de la montagne en suivant un repli montagneux, étage après étage, zébrant la paroi rocheuse. À un moment, Conan aperçut une énorme masse de pierre brisée et de rochers au pied du précipice vertigineux, résultat de l'avalanche.

Le bas de la vallée était encore loin en dessous lorsqu'il parvint sur une longue arête qui saillait du flanc de la montagne comme une chaussée

naturelle. Il s'y engagea, avec des ravins à pic sur sa gauche et sa droite. Il pouvait voir la piste qu'il devait suivre. Loin devant lui, elle quittait l'arête et faisait un vaste détour en forme de fer à cheval avant de rejoindre le lit de la rivière sur sa gauche. Il se maudit d'avoir à parcourir tout ce chemin, mais il n'avait pas le choix. Essayer de descendre directement au niveau inférieur de la piste aurait été tenté l'impossible. Seul un oiseau aurait pu atteindre le lit de la rivière sans se briser le cou.

Il pressa donc son étalon, qui montrait des signes de fatigue, jusqu'au moment où un fracas de sabots parvint à ses oreilles, provenant d'en contrebas. Il arrêta sa monture et avança jusqu'au bord du précipice, d'où il regarda en bas, en direction du lit asséché de la rivière sinueuse. Une horde bigarrée avançait à cheval le long de cette gorge, des hommes barbus juchés sur des chevaux à moitié sauvages. Ils étaient cinq cents, armés jusqu'aux dents. Conan poussa alors un grand cri, penché sur le bord du précipice à trois cents pieds au-dessus d'eux.

En entendant son cri, ils tirèrent sur leurs rênes et cinq cents visages barbus se levèrent dans sa direction. Une puissante clameur féroce envahit le canyon. Conan ne mâcha pas ses mots.

— J'étais en route pour Ghor ! rugit-il. Je ne pensais pas vous trouver sur la piste, chiens ! Suivez-moi aussi vite que vos canassons le pourront ! Je vais à Yimsha et...

— Traître !

Il reçut ce hurlement comme un jet d'eau glacé sur le visage.

— Quoi ?

Il baissa son regard vers eux, muet de stupéfaction. Il vit des yeux féroces s'enflammer en le regardant, des visages déformés par la haine, des poings brandissant des épées.

— Traître ! rugirent-ils en retour, du fond de leurs gorges. Où sont les sept chefs qui sont emprisonnés à Peshkhauri ?

— Mais, dans la prison du gouverneur, je suppose, répondit-il.

Leur réponse lui parvint sous la forme d'un hurlement sanguinaire poussé par une centaine de gorges, accompagné d'un tel raffut d'armes brandies et de clameurs qu'il ne parvint pas à comprendre ce qu'ils disaient. Il endigua leur tumulte en poussant un mugissement de taureau, et beugla :

— À quoi diable jouez-vous ? Que l'un d'entre vous parle, que je puisse comprendre ce que vous racontez !

Un vieux chef décharné s'attribua ce rôle, brandit son *tulwar* vers Conan en guise de préambule, et lança en un cri accusateur :

— Tu ne voulais pas nous laisser lancer un raid sur Peshkhauri pour délivrer nos frères !

— Bien sûr que non, imbéciles ! rugit le Cimmérien, furieux. Même si vous étiez parvenus à faire une brèche dans le mur, ce qui est peu probable, ils auraient pendu les prisonniers avant que vous puissiez les atteindre.

— Et tu es allé seul pour marchander avec le gouverneur ! hurla l'Afghuli, se laissant emporter dans une colère rageuse.

— Et alors ?

— Où sont les sept chefs ? hurla le vieux chef, faisant tournoyer son *tulwar* au-dessus de sa tête en un cercle d'acier étincelant. Où sont-ils ? Morts !

— Quoi ?

Conan, sous l'effet de la surprise, faillit tomber de cheval

— Oui, morts ! lui confirmèrent cinq cents voix sanguinaires.

Le vieux chef leva les bras, et reprit son rôle de porte-parole.

— Ils n'ont pas été pendus ! cria-t-il d'une voix aiguë. Un Wazuli les a vus mourir depuis sa cellule. Le gouverneur a envoyé un sorcier pour qu'il les tue à l'aide de sa magie !

— Ce doit être un mensonge, dit Conan. Le gouverneur n'oserait pas faire ça. J'ai parlé avec lui la nuit dernière...

Ce fut un aveu bien malheureux. Un hurlement haineux et accusateur fendit l'air.

— C'est ça ! Tu es parti le voir seul ! Pour nous trahir ! Ce n'est pas un mensonge. Le Wazuli s'est enfui en passant par la porte que le sorcier avait brisée en arrivant. Il a raconté son histoire à nos éclaireurs, qu'il a rencontrés en Zhaïbar. Nous les avons envoyés à ta recherche en voyant que tu ne revenais pas. Lorsqu'ils ont entendu le récit du Wazuli, ils sont retournés en hâte à Ghor, et nous avons alors sellé nos montures et passé nos épées à nos ceintures !

— Et que comptez-vous faire, bande d'imbéciles ? demanda le Cimmérien.

— Venger nos frères ! hurlèrent-ils. Mort aux Kshatriyas ! Tuons-le, frères, c'est un traître !

Des flèches commencèrent à siffler autour de lui. Conan se redressa sur ses étriers, tentant de se faire entendre par-dessus le vacarme, puis, poussant un rugissement mêlé de rage, de défi et de dégoût, il fit demi-tour et repartit au galop sur la piste, dans la direction opposée. Derrière lui et en dessous de lui, les Afghulis l'abreuverent d'insultes,

hurlant leur rage, trop furieux pour se rappeler que la seule façon qu'ils avaient d'atteindre la hauteur sur laquelle il se trouvait était de rebrousser chemin, de repasser par le lit de la rivière, et de remonter de l'autre côté en suivant la grande boucle, jusqu'à parvenir au niveau de l'arête. Lorsqu'ils s'en souvinrent enfin et firent demi-tour, leur chef déchu avait presque atteint l'endroit où l'arête rejoignait le contrefort rocheux.

Parvenu à la falaise, il ne suivit pas la piste par laquelle il était descendu, mais en prit une autre, à peine visible, qui s'enfonçait dans une anfractuosité de la roche et sur laquelle l'étalon avait peine à garder l'équilibre. Il n'était pas allé bien loin lorsque l'étalon renâcla et fit un écart pour éviter quelque chose qui se trouvait sur la piste. Conan baissa les yeux et aperçut une parodie d'être humain, une masse sanglante, brisée et déchiquetée, qui bredouillait quelques paroles en crachant des bouts de dents brisées.

Seuls les dieux noirs qui président aux sombres destinées des sorciers savent comment Khemsa avait traîné sa carcasse broyée depuis ce sinistre cairn de roches éboulées, gravi ensuite cette pente ardue et rejoint la piste.

Mû par quelque obscure raison, Conan descendit de cheval et posa son regard sur cette forme hideuse, sachant qu'il était témoin d'un fait miraculeux et contraire aux lois de la nature. Le Rakhsha leva sa tête ensanglantée et posa ses yeux – rendus vitreux par la douleur et l'imminence de la mort – sur Conan, le reconnaissant.

— Où sont-ils ?

C'était un croassement de douleur atroce qui n'avait rien en commun avec une voix humaine.

— Repartis dans leur satané château sur Yimsha, grogna Conan. Ils ont emporté la Devi avec eux.

— J'irai ! murmura l'homme. Je les suivrai ! Ils ont tué Gitara ; je les tuerai, les acolytes, les Quatre du Cercle Noir, le Maître lui-même ! Je les tuerai... Je les tuerai tous !

Il tentait désespérément de traîner sa carcasse mutilée sur les rochers, mais même sa volonté inflexible ne pouvait animer cette masse sanglante plus longtemps. Ses os brisés n'étaient maintenus ensemble que par les fibres déchirées de ses muscles et le tissu lacéré de ses chairs.

— À leur poursuite ! dit Khemsa dans un murmure de délire, une bave sanglante aux lèvres. Suis-les !

— C'est ce que je vais faire, grogna Conan. J'étais parti rassembler mes Afghulis, mais ils se sont retournés contre moi. Je vais à Yimsha seul.

Je ramènerai la Devi même si je dois abattre cette satanée montagne de mes mains nues. Je ne pensais pas que le gouverneur oserait tuer mes chefs, puisque la Devi était entre mes mains, mais apparemment c'est ce qu'il a fait. Il le paiera de sa tête. Elle ne m'est plus d'aucune utilité en tant qu'otage désormais, mais...

— Que la malédiction de Yizil soit sur eux ! haleta Khemsa. Pars ! Je meurs. Attends, prends ma ceinture. (Il essaya de passer sa main mutilée dans ses vêtements en loques. Conan, comprenant le sens de ses paroles, se pencha et retira de sa taille ensanglantée une ceinture à l'aspect étrange.) Suis la veine dorée à travers le gouffre, murmura Khemsa. Porte la ceinture sur toi. Je l'ai obtenue d'un prêtre stygien. Elle t'aidera, même si elle m'a fait défaut en fin de compte. Brise le globe de cristal aux quatre grenades dorées. Prends garde aux transmutations du Maître... Je pars rejoindre Gitara... Elle m'attend en enfer... *Aie, ya Skelos yar !*

Et, sur ces mots, il mourut.

Conan examina la ceinture. Elle n'avait pas été tressée avec du crin de cheval. Il était persuadé qu'elle avait été faite à partir des cheveux, noirs et épais, d'une femme. Elle était incrustée de minuscules bijoux tels qu'il n'en avait jamais vu, sertis dans les mailles épaisses. La boucle dorée était d'étrange facture, ayant la forme d'une tête de serpent plate et cunéiforme, dont les écailles étaient rendues avec un étrange réalisme. Un puissant frisson parcourut le corps de Conan quand s'il s'en empara. Il se tourna et fit mine de la jeter dans le précipice, puis hésita, et finalement il la fixa autour de sa taille, sous sa ceinture *bakhariot*. Il enfourcha alors sa monture et reprit son chemin.

Le soleil avait sombré derrière les crêtes. Le Cimmérien poursuivait son ascension sur la piste. L'ombre immense des falaises ressemblait à un vaste manteau bleu foncé posé sur les vallées et les arêtes en contrebas. Il n'était plus très loin de la crête lorsque, contournant un épaulement rocheux, il entendit le tintement métallique de sabots, quelque part devant lui. Il ne fit pas demi-tour. De toute façon, la piste était si étroite que son étalon massif n'aurait pas pu manœuvrer. Il contourna l'avancée rocheuse et parvint sur une portion de la piste qui s'élargissait quelque peu. Une volée de cris menaçants parvint à ses oreilles et son étalon repoussa violemment un cheval terrifié contre la paroi rocheuse. Conan saisit le bras du cavalier en une prise de fer, arrêtant le mouvement de l'épée brandie.

— Kerim Shah ! murmura Conan, ses yeux étincelant de reflets rouge-braise.

Le Turanien ne lutta pas. Ils étaient juchés sur leurs montures respectives, pratiquement à la même hauteur, les doigts de Conan serrant le bras armé de l'autre. Derrière Kerim Shah s'avancait en file indienne un groupe de cavaliers décharnés sur leurs montures efflanquées. Ils le fixèrent, telle une meute de loups, caressant du doigt leurs arcs et leurs couteaux. Mais l'étroitesse du sentier et la périlleuse proximité du précipice qui s'ouvrait sous leurs pieds les rendaient indécis.

— Où est la Devi ? demanda Kerim Shah.

— Qu'est ce que ça peut te faire, espèce d'espion hyrkanien ? siffla Conan.

— Je sais que tu l'as, répondit Kerim Shah. J'étais en route vers le nord avec quelques guerriers lorsque nous avons été pris en embuscade par des ennemis à la passe de Shalizah. La plupart de mes hommes ont été tués, et le reste d'entre eux s'est enfui dans les collines comme autant de chacals. Une fois nos poursuivants semés, nous avons bifurqué vers l'ouest, en direction de la passe d'Amir Jehun, et ce matin, nous sommes tombés sur un Wazuli qui errait dans les collines. Il était comme fou, mais j'ai appris beaucoup de choses de ses délires incohérents, avant qu'il meure. J'ai appris qu'il était le seul survivant d'un groupe d'hommes qui avait suivi un chef afghuli et sa prisonnière kshatriya dans une gorge située derrière le village de Khurum. Il a beaucoup déliré au sujet d'un homme coiffé d'un turban vert que l'Afghuli a renversé avec son cheval, mais qui, une fois attaqué par les Wazulis à la poursuite de l'autre, les a frappés d'un sort innommable qui les a anéantis aussi sûrement qu'un feu attisé par le vent balaie un nuage de sauterelles.

» Comment cet homme-là en a réchappé, je n'en ai aucune idée, et c'était pareil pour lui ; cependant ses divagations m'ont permis d'apprendre que Conan de Ghor s'était rendu à Khurum avec sa captive royale. Et tandis que nous progressions à travers les collines, nous sommes tombés sur une Galzai, totalement nue, qui portait une gourde remplie d'eau. Elle nous a expliqué qu'elle avait été déshabillée de force et violée par un géant d'étranger vêtu comme un chef afghuli et qui, nous a-t-elle dit, avait donné ses vêtements à une femme de Vendhya qui l'accompagnait. Elle a ajouté que tu étais parti vers l'ouest.

Kerim Shah ne jugea pas nécessaire d'expliquer qu'il était en chemin pour le lieu de rendez-vous qu'il avait fixé aux troupes venant de Secunderam lorsqu'il avait trouvé sa route barrée par des guerriers

hostiles. La route qui menait de la vallée de Gurashah en passant par la passe de Shalizah était plus longue que celle qui serpentait à travers la passe d'Amir Jehun, mais cette dernière traversait en partie le territoire des Afghulis, et Kerim Shah était soucieux d'éviter ces derniers jusqu'à ce qu'il ait une armée à ses côtés. La route de Shalizah lui étant barrée, il s'était rabattu sur la route interdite, jusqu'à ce que lui parvienne la nouvelle que Conan n'était pas encore parvenu en Afghulistan avec sa captive. Il avait alors décidé de bifurquer vers le sud et d'avancer à marche forcée, avec l'espoir de rattraper le Cimmérien dans les collines.

— Tu ferais donc mieux de me dire où se trouve la Devi, suggéra Kerim Shah. Nous sommes plus nombreux que toi...

— Qu'un seul de tes chiens essaie d'ajuster une flèche et je te jette dans le précipice, lui promit Conan. De toute façon, ça ne me servirait à rien de te tuer. Cinq cents Afghulis sont sur ma piste et, s'ils découvrent que tu les as bernés, ils t'écorcheront vivant. De plus, je n'ai pas la Devi. Elle est entre les mains des Prophètes Noirs de Yimsha.

— *Tarim!* jura doucement Kerim Shah, surpris et en oubliant pour la première fois son ton suffisant. Khemsa...

— Khemsa est mort, grogna Conan. Ses maîtres l'ont expédié en enfer sur une avalanche. Et maintenant, hors de mon chemin! Je serais heureux de te tuer si j'en avais le temps, mais je suis en route vers Yimsha.

— Je viens avec toi, annonça brusquement le Turanien.

Conan se moqua de lui.

— Tu crois vraiment que je te ferai confiance, chien d'Hyrkanien?

— Je ne te le demande pas, rétorqua Kerim Shah. Nous voulons tous les deux la Devi. Tu connais mes raisons: le roi Yezdigerd désire ajouter le royaume de la Devi à son empire, et cette dernière à son harem. Et je te connaissais déjà du temps où tu étais un *hetman* des plaines *kozaki*, et je sais donc que tu ne cherches qu'à piller à grande échelle. Tu as l'intention de dévaliser Vendhya et d'extorquer une énorme rançon en échange de Yasmina. Eh bien, faisons alliance pour l'instant, sans nous bercer d'illusions l'un sur l'autre. Unissons nos forces et tentons d'arracher la Devi aux griffes des Prophètes. Si nous réussissons et sommes encore en vie, un duel devrait suffire à nous départager et à savoir qui de nous deux la gardera.

L'espace d'un instant Conan examina le visage de l'autre en détail, puis il hocha la tête et relâcha le bras du Turanien.

— C'est d'accord. Et pour tes hommes?



Kerim Shah se retourna en direction des Irakzai silencieux et il leur parla brièvement :

— Ce chef et moi allons à Yimsha pour combattre les sorciers. Venez-vous avec nous ou préférez-vous rester ici et vous faire écorcher vifs par les Afghulis qui sont à la poursuite de cet homme ?

Ils le regardèrent avec des yeux sinistrement fatalistes. Ils étaient perdus et ils le savaient, ils le savaient depuis que les flèches sifflantes des Dagozai embusqués les avaient contraints à rebrousser chemin à la passe de Shalizah. Il y avait trop de dettes de sang entre eux et les hommes des tribus qui habitaient la partie basse du Zhaïbar. Ils n'étaient pas assez nombreux pour se frayer un chemin à l'épée à travers les collines jusqu'aux villages de la frontière, s'ils n'étaient pas guidés par le rusé Turanien. Ils s'estimaient déjà morts. Ils donnèrent donc la seule réponse que pouvaient donner des hommes morts :

— Nous t'accompagnerons et mourrons à Yimsha.

— Alors, au nom de Crom, en route, grogna Conan, qui s'impatiait de plus en plus en regardant les profondeurs bleutées que l'obscurité commençait à envahir. Mes loups étaient à des heures de route derrière moi, mais nous avons perdu un temps infernal.

Kerim Shah fit reculer sa monture entre l'étalon noir et la falaise, rengaina sa lame et fit prudemment faire demi-tour à son coursier. Peu après, le petit groupe avançait en file indienne, allant aussi rapidement qu'il l'osait. Il déboucha sur la crête à près d'un *mile* de l'endroit où Khemsa avait arrêté le Cimmérien et la Devi. La piste qu'ils avaient suivie était périlleuse, même pour des hommes des collines, et c'était pour cette raison que Conan l'avait évitée ce jour-là, alors qu'il avait la Devi avec lui. Kerim Shah, qui le suivait, l'avait empruntée en supposant que le Cimmérien avait fait de même. Même Conan poussa un soupir de soulagement lorsque les chevaux parvinrent enfin au sommet. Ils se déplaçaient tels des cavaliers fantomatiques dans un royaume enchanté de ténèbres. Le craquement léger du cuir et le tintement de l'acier marquaient leur passage, puis le flanc sombre de la montagne redevenait nu et silencieux à la clarté des étoiles.



VIII

YASMINA ÉPROUVE UNE TERREUR INDICIBLE

Yasmina n'eut que le temps de pousser un cri lorsqu'elle se sentit enveloppée dans ce tourbillon pourpre et arrachée à son protecteur avec une force incroyable. Elle cria une fois et n'eut plus alors de souffle pour crier. Elle ne voyait et n'entendait plus rien, était devenue muette et elle finit par perdre connaissance sous l'effet du terrifiant rugissement d'air qui l'entourait. Elle eut confusément conscience de hauteurs vertigineuses, d'une vitesse paralysante, une impression trouble de sensations normales devenues comme folles, puis ce fut le vertige et l'oubli.

Un vestige de ces sensations s'accrochait toujours à elle quand elle reprit conscience. Elle poussa un cri et s'agrippa sauvagement comme pour faire cesser une course effrénée sur laquelle elle n'avait aucun contrôle. Ses doigts se refermèrent sur une étoffe douce et un sentiment de stabilité se fit enfin jour en elle. Elle prit connaissance du décor qui l'entourait.

Elle était allongée sur une couche recouverte de velours noir, posée sur un podium. Cette couche se trouvait dans une grande pièce obscure dont les murs étaient recouverts de tentures sombres sur lesquelles rampaient des dragons, reproduits avec un réalisme terrifiant. Des ombres flottantes ne faisaient que suggérer le plafond élevé ; des ténèbres qui se prêtaient à toutes sortes d'illusions rôdaient dans les recoins de la pièce. Il semblait n'y avoir ni porte ni fenêtre dans les murs, ou alors elles étaient dissimulées par les tentures. D'où provenait la faible lumière, Yasmina ne pouvait le savoir avec certitude. La grande pièce était un royaume de mystères, d'ombres et de formes sombres au sein desquels elle n'aurait pu jurer déceler quelque mouvement, mais qui néanmoins envahissaient son esprit d'une obscure terreur amorphe.

Son regard se porta cependant sur un objet tangible. Sur un autre podium, plus petit et couleur de jais, à quelques pas de l'endroit où elle se trouvait, un homme était assis en tailleur, la regardant de ses yeux contemplatifs. Sa longue robe de velours noir, brodée de fils d'or, tombait amplement autour de lui, masquant les contours de son corps. Ses mains étaient glissées dans ses manches et il portait une toque de velours. Son visage était serein et placide, pas désagréable à regarder, et ses yeux luisants étaient légèrement obliques. Il ne bougeait pas le moindre muscle tandis qu'il la regardait, et son expression ne se modifia pas lorsqu'il vit qu'elle avait repris conscience.

Yasmina sentit la peur descendre tel un filet d'eau glacée le long de son échine souple. Elle s'appuya sur ses coudes et fixa l'étranger d'un regard plein de crainte.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. (Sa voix lui parut frêle et inappropriée.)

— Je suis le Maître du Yimsha.

Le ton de sa voix était riche et il résonnait comme les notes mélodieuses d'une cloche de temple.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? demanda-t-elle.

— Ne me cherchiez-vous pas ?

— Si vous êtes l'un des Prophètes Noirs... Oui ! répondit-elle témérairement, étant de toute façon convaincue qu'il pouvait lire dans les esprits.

Il rit doucement et des frissons parcoururent de nouveau la colonne vertébrale de la Devi.

— Vous lanceriez les enfants sauvages des collines contre les Prophètes de Yimsha ! dit-il en souriant. Je l'ai lu dans votre esprit, princesse, dans votre faible cerveau humain, plein de rêves mesquins de haine et de vengeance.

— Vous avez tué mon frère ! (Sa colère naissante commençait à rivaliser avec sa peur ; elle serrait ses mains et son corps souple se raidissait.) Pourquoi l'avez-vous persécuté ? Il ne vous a jamais fait de mal. Les prêtres disent que les Prophètes sont au-dessus des affaires humaines. Pourquoi alors avoir tué le roi de Vendhya ?

— Comment un simple humain pourrait-il comprendre les motivations d'un Prophète ? rétorqua le Maître sur un ton égal. Mes acolytes dans les temples de Turan, qui se cachent en réalité derrière les prêtres de Tarim, m'ont pressé d'agir en faveur de Yezdigerd. Pour des raisons qui ne concernent que moi, j'ai accédé à leur requête. Comment pourrais-je faire comprendre mes raisons mystiques à un cerveau aussi chétif que le vôtre ? Vous ne pourriez comprendre.

— Je comprends ceci : mon frère est mort !

Des larmes de chagrin et de rage firent trembler sa voix. Elle se mit à genoux et le regarda de ses grands yeux brillants. À cet instant-là, elle était aussi souple et dangereuse qu'une panthère.

— Ainsi que le désirait Yezdigerd, acquiesça le Maître sur un ton neutre. Pendant un certain temps, il m'a plu de l'aider dans ses ambitions.

— Yezdigerd est-il donc votre vassal ?

Yasmina tentait de conserver un ton de voix égal. Elle avait senti quelque chose sous son genou, quelque chose de dur et de symétrique. Elle avait alors discrètement changé de position, avançant sa main sous le repli de l'étoffe.

— Le chien qui vient manger les restes des offrandes dans la cour du temple est-il le vassal du dieu ? répondit le Maître.

Il semblait ne pas avoir remarqué les gestes qu'elle s'efforçait de dissimuler. Cachés par le velours, ses doigts se refermèrent sur ce qu'elle savait être le manche en or d'un poignard. Elle inclina la tête pour dissimuler la lueur de triomphe au fond de ses yeux.

— Je suis las de Yezdigerd, dit le Maître. Je me suis tourné vers d'autres formes d'amusement... Ha!

Avec un cri féroce, Yasmina bondit comme un fauve, brandissant son poignard d'une façon meurtrière. Mais elle trébucha et tomba à terre, où elle se recroquevilla, levant les yeux vers l'homme assis en tailleur. Il n'avait pas bougé; son sourire énigmatique était toujours là. Elle leva la main en tremblant et la regarda avec des yeux exorbités. Il n'y avait pas de poignard dans sa main; elle serrait une tige de lotus doré, dont les fleurs écrasées retombaient mollement sur la tige meurtrie.

Elle la laissa tomber comme s'il s'était agi d'une vipère, et s'éloigna de son tourmenteur en s'aidant des pieds et des mains. Elle retourna à sa place, car là, au moins, elle pouvait adopter une attitude plus digne d'une reine que si elle restait à ramper craintivement aux pieds d'un sorcier. Elle le regarda d'un air apeuré, s'attendant à des représailles.

Mais le Maître ne fit pas un geste.

— Toute substance n'est qu'une pour qui détient les clés du cosmos, dit-il mystérieusement. Pour un adepte, rien n'est immuable. À volonté, des tiges d'acier fleurissent dans des jardins sans nom ou des épées de fleur étincellent à la clarté lunaire.

— Vous êtes un démon, sanglota-t-elle.

— Pas moi! dit-il en riant. Je suis né sur cette planète il y a bien longtemps. Autrefois, j'étais un homme comme les autres, et je n'ai pas perdu tous mes attributs humains au cours des ères innombrables de mon apprentissage. Un être humain versé dans les arts occultes est plus grand qu'un démon. Je suis d'origine humaine, mais je règne sur des démons. Vous avez vu les Seigneurs du Cercle Noir... Votre âme serait foudroyée si vous deviez apprendre de quel royaume lointain je les ai fait venir, et de quel sort funeste je les protège au moyen de mon cristal ensorcelé et de mes serpents d'or.

» Mais je suis le seul à pouvoir les commander. Mon imbécile de Khemsa pensait pouvoir s'élever à la grandeur... Pauvre fou, briser des portes matérielles et se jeter dans les airs, lui et sa maîtresse, pour passer d'une colline à une autre! Et pourtant, s'il n'avait pas été tué, son pouvoir aurait peut-être augmenté jusqu'à devenir l'égal du mien. (Il rit de nouveau.) Et vous, pauvre petite chose ridicule! Envoyer un chef hirsute des collines pour prendre Yimsha d'assaut! C'est le genre de farce que j'aurais pu élaborer moi-même, si j'y avais songé, pour vous faire tomber entre ses mains. De toute façon, j'ai lu dans votre esprit puéril votre tentative de séduction: user de vos artifices féminins

afin de parvenir à votre but. Mais en dépit de votre stupidité, vous êtes une femme agréable à regarder. Mon caprice est de vous garder ici comme esclave.

La fille d'un millier d'orgueilleux empereurs suffoqua de honte et de rage à ces mots.

— Vous n'oseriez pas !

— Le roi n'oserait-il pas écraser un ver de terre sur sa route ? Petite idiote, réalisez-vous que votre fierté royale n'a pas plus de valeur pour moi qu'un fétu de paille emporté par le vent ? Moi, qui ai connu les baisers des reines de l'enfer ! Vous avez vu ce que j'ai fait d'un rebelle !

Intimidée et effrayée, la jeune femme se recroquevilla sur le velours de sa couche. La luminosité de la pièce se fit moins forte, plus fantomatique. Les traits du Maître devinrent indistincts. La voix de la Devi prit un ton impérieux qu'elle n'avait pas encore eu :

— Jamais je ne me soumettrai à vous !

Sa voix tremblait de peur, mais elle contenait un accent de fermeté.

— Vous vous soumettrez, répondit-il avec une horrible assurance. La peur et la douleur vous l'apprendront. Je vais vous fouetter à coups d'horreur et de souffrance jusqu'aux dernières limites frémissantes de votre endurance, jusqu'à ce que vous deveniez une cire molle, malléable à l'envi, et que je puisse vous modeler entre mes doigts comme bon me semble. Vous serez soumise à des contraintes telles que nulle mortelle n'en a jamais connu, jusqu'à ce que le moindre de mes ordres soit pour vous pareil à l'inflexible volonté des dieux. Et tout d'abord, pour dompter votre fierté, vous allez voyager en arrière dans le temps, et voir toutes ces formes qui ont été vous. *Aie, yil la khosa !*

À ces mots, la pièce obscure tangua sous les yeux effrayés de Yasmina. Les racines de ses cheveux tiraillèrent son cuir chevelu, et sa langue vint se coller à son palais. Quelque part retentit l'écho d'un gong, grave et sinistre. Les dragons sur les tentures émirent une lueur tel un feu bleuté, puis disparurent. Le Maître sur son podium n'était plus qu'une ombre informe. La lumière tamisée se transforma en une douce et épaisse obscurité, presque tangible, qui vibrait d'étranges radiations. Yasmina ne pouvait plus voir le Maître. Elle ne pouvait rien voir. Elle eut la sensation étrange que les murs et le plafond s'étaient éloignés d'elle à une distance incommensurable.

De quelque part dans les ténèbres apparut une lueur, pareille à une luciole, apparaissant et disparaissant à intervalles réguliers. Elle grossit

jusqu'à devenir une boule dorée et, au fur et à mesure qu'elle prenait du volume, sa lueur se fit plus intense. Soudain, elle éclata, éclaboussant les ténèbres d'étincelles blanches qui n'illuminèrent pas les ombres. Mais, telle une lueur rémanente, une faible luminosité persista, révélant une mince colonne sombre qui surgit du sol enténébré. Sous les yeux dilatés de la jeune femme, la colonne s'élargit, prit forme ; des tiges et des grandes feuilles apparurent, et de grandes fleurs vénéneuses, qui s'élevèrent au-dessus d'elle alors qu'elle se recroquevillait, terrifiée, sur sa couche de velours. Un parfum subtil imprégna l'atmosphère. C'était le redoutable lotus noir qui venait de pousser sous ses yeux, tout comme il pousse dans jungles interdites et hantées des Khitaï.

Les grandes feuilles murmurèrent, comme animées d'une vie maléfique. Les fleurs se penchèrent sur elle telles des choses vivantes, se balançant sur leurs tiges souples comme des serpents. Se découpant sur les ombres impénétrables et veloutées, la plante géante la dominait, et elle pouvait inexplicablement la voir dans toute sa noirceur. Son cerveau vacilla sous l'effet des effluves drogués et elle tenta de ramper pour s'éloigner de sa couche, mais l'instant d'après elle s'y accrochait de toutes ses forces, comme il lui semblait que l'estrade s'inclinait irrésistiblement à un angle impossible. Elle poussa un cri de terreur en s'accrochant au velours, mais elle sentit qu'on arrachait ses doigts à leur prise. Ce fut comme si toute sa raison et son équilibre s'écroulaient et disparaissaient. Elle n'était plus qu'un atome de conscience projeté à travers un vide noir, glacé et rugissant par une bourrasque qui menaçait d'éteindre la flamme vacillante de sa vie comme une bougie soufflée au cours d'une tempête.

Puis il y eut un temps d'impulsions et de mouvement aveugles, lorsque l'atome qu'elle était se confondit et se mélangea avec des myriades d'autres atomes de vie naissante. Dans le limon en fermentation de l'existence, elle fut modelée par des forces créatrices jusqu'à ce qu'elle émerge de nouveau sous la forme d'un individu conscient, tournoyant le long d'une spirale ininterrompue de vies.

Dans une brume de terreur, elle revécut toutes ses existences antérieures, reconnut, et *fut* de nouveau, tous ces corps qui avaient porté son *ego* à travers les ères successives. Elle meurtrit de nouveau ses pieds sur la longue, longue route épuisante de la vie qui s'étirait devant et derrière elle jusque dans le Passé immémorial. Au-delà des aubes primordiales du Temps, elle se blottit en frissonnant dans des jungles primitives, pourchassée par des fauves aux mâchoires écumantes.

Vêtue de peaux de bête, elle pataugea dans des rizières, de l'eau jusqu'aux cuisses, luttant contre des oiseaux aquatiques qui poussaient des cris et lui disputaient les précieux grains. Elle peina au côté du bétail pour faire avancer le soc pointu dans la terre revêche, et elle resta courbée sans fin sur des métiers à tisser dans des cabanes de paysans.

Elle vit des cités entourées de murailles partir en flammes, et s'enfuit en hurlant devant les tueurs. Elle vacilla, nue et ensanglanté, dans des déserts de sable brûlant, fut traînée, accrochée aux étriers du négrier, et connut la poigne de mains ardentes et féroces sur ses chairs frémissantes, la honte et les souffrances d'être la victime des pulsions sexuelles de brutes. Elle hurla sous la morsure du fouet, gémit sur le chevalet de torture ; folle de terreur, elle se débattit contre ces mains qui la forçaient inexorablement à poser sa tête sur le billot sanglant.

Elle connut les douleurs de l'enfantement, et l'amère souffrance de l'amour trahi. Elle endura toutes les afflictions et les torts et les brutalités que l'homme inflige aux femmes depuis la nuit des temps ; et elle endura par-dessus tout la méchanceté de la femme pour la femme. Et, telle la douleur du claquement répété du fouet, elle garda tout le temps conscience d'être Devi. Elle était toutes les femmes qu'elle avait été, tout en sachant qu'elle était Yasmina. Cette partie-là de sa conscience n'était pas perdue dans les affres de ses réincarnations. Elle était tout à la fois une esclave nue qui gémissait sous le fouet et l'orgueilleuse Devi de Vendhya. Et elle souffrait, non seulement parce que l'esclave souffrait, mais aussi en tant que Yasmina, pour l'orgueil de laquelle le fouet était comme la brûlure d'un tison ardent.

La vie se mêla à la vie dans un chaos mouvant, chacune avec son fardeau de malheur, de honte et de souffrance, jusqu'à ce qu'enfin, faiblement, elle entende le son de son hurlement déchirant, comme un interminable cri de souffrance se répercutant à travers les âges.

Et alors elle se réveilla sur sa couche de velours dans l'étrange pièce.

Dans une lueur grise et spectrale, elle aperçut de nouveau le podium et l'étrange silhouette en robe, assise sur celui-ci. Sa tête encapuchonnée était penchée, ses épaules se découpaient faiblement sur la pénombre incertaine. Elle ne pouvait voir avec précision, mais la capuche, qui remplaçait la toque de velours, éveillait en elle un sentiment de malaise diffus. Tandis qu'elle regardait, elle fut envahie par une peur sans nom et sa langue vint se coller à son palais... l'impression que ce n'était pas le Maître qui était assis dans un tel silence sur ce podium noir.

C'est alors que la silhouette s'anima et se dressa, la dominant de toute sa taille. Celle-ci se pencha sur elle et ses grands bras dans leurs grandes manches noires se tendirent vers elle. Elle lutta contre ceux-ci, en proie à une terreur muette, surprise par leur maigreur et leur dureté. La tête encapuchonnée se pencha vers son visage, qu'elle détournait. Et alors elle hurla, et hurla encore, saisie d'une terreur et d'un dégoût innommables. Des bras osseux étreignirent son corps délicat. Sous cette capuche lui apparut un visage de mort et de pourriture... des traits qui ressemblaient à un parchemin en décomposition collé sur un crâne moisi. Elle hurla de nouveau, puis, alors que les mâchoires claquantes et grimaçantes se penchaient sur ses lèvres, elle perdit connaissance.



IX

LE CHÂTEAU DES SORCIERS

Le soleil s'était levé sur les cimes enneigées des montagnes himéliennes. Au pied d'une longue descente, un groupe de cavaliers s'arrêta pour regarder vers les hauteurs. Loin au-dessus d'eux une tour de pierre saillait sur la pente de la montagne. Au-delà et au-dessus de celle-ci luisaient les murailles d'une grande forteresse,

près de la ligne où commençait la neige qui couronnait le sommet du Yimsha. L'ensemble présentait un aspect quelque peu irréel ; des pentes purpurines se dressant à pic jusqu'à ce fantastique château rendu minuscule par la distance et, au-dessus de celui-ci, la cime blanche et étincelante qui côtoyait l'azur glacé.

— Nous allons laisser les chevaux ici, grogna Conan. Cette pente traître sera plus sûre si nous la gravissons à pied. De plus, les montures n'en peuvent plus.

Il sauta de son étalon noir qui resta immobile, jambes écartées et tête penchée vers le bas. Ils n'avaient pas ménagé leurs efforts, avançant la nuit durant, grignotant les restes de provision qui se trouvaient au fond de leurs sacoches, ne s'arrêtant que pour donner aux montures le peu de repos qui leur était absolument nécessaire.

— Cette première tour est tenue par les acolytes des Prophètes Noirs, dit Conan. Du moins, c'est ce qu'on dit ; les chiens de garde de leurs maîtres, des sorciers de rang inférieur. Ils ne vont pas rester à se tourner les pouces pendant que nous gravissons la pente.

Kerim Shah jeta un coup d'œil vers le sommet de la montagne, puis vers le chemin qu'ils venaient de parcourir. Ils étaient déjà à une certaine hauteur des flancs de Yimsha, et une série de pics moins élevés et de rochers escarpés s'étendait sous eux. Le Turanien scruta en vain ces labyrinthes, à la recherche de la moindre trace de mouvements ou tache de couleur, qui auraient trahi la présence d'êtres humains. De toute évidence les Afghulis qui les pourchassaient avaient perdu la piste de leur chef dans la nuit.

— Alors, en avant.

Ils attachèrent les chevaux fourbus près d'un bosquet de tamarins et, sans plus de commentaires, se lancèrent à l'assaut des hauteurs. Ils étaient à découvert. C'était une pente nue, ponctuée de rochers qui n'étaient pas suffisamment imposants pour dissimuler un homme. Cependant, ils dissimulaient autre chose.

Le petit groupe n'avait pas fait cinquante pas qu'une forme jaillit de derrière un des rochers en aboyant. C'était l'un de ces chiens sauvages et décharnés qui infestaient les villages des collines. Ses yeux brillaient d'une lueur rouge et ses mâchoires écumaient de bave. Conan avançait en tête, mais le chien ne l'attaqua pas. Il passa devant lui et sauta sur Kerim Shah. Le Turanien bondit sur le côté, et le grand chien tomba sur l'Irakzai qui se trouvait derrière celui-ci. L'homme poussa un cri et leva un bras, qui fut instantanément arraché par les crocs de la bête

féroce qui le fit basculer en arrière dans son élan. L'instant d'après une demi-douzaine de *tulwars* taillait le chien en pièces. Pourtant la hideuse créature ne cessa ses efforts pour saisir et lacérer ses assaillants que lorsqu'elle fut totalement démembrée.

Kerim Shah passa un bandage autour du bras mutilé du guerrier blessé, l'examina, puis se détourna sans dire un mot. Il rejoignit Conan et ils reprirent leur ascension en silence. Peu après Kerim Shah déclarait :

— Curieux de trouver un chien des villages à cet endroit.

— Il n'y a pas beaucoup de viande à se mettre sous la dent dans les parages, grogna Conan.

Tous deux se retournèrent pour jeter un coup d'œil au guerrier blessé qui s'avavançait péniblement à leur suite au milieu de ses compagnons. De la sueur luisait sur son visage sombre et ses lèvres étaient retroussées en un rictus de douleur. Les deux hommes regardèrent alors de nouveau vers la tour de pierre saillant de la roche au-dessus d'eux.

Un calme engourdissant régnait sur les hauteurs. Il n'y avait aucun signe de vie dans la tour, ni sur l'étrange structure pyramidale au-dessus de celle-ci. Mais les hommes qui grimpaient avec peine étaient aussi tendus que s'ils marchaient sur le bord d'un cratère. Kerim Shah avait détaché son puissant arc turanien, mortel jusqu'à cinq cents pas, et les Irakzai gardaient un œil sur leurs propres arcs, plus légers et moins meurtriers.

Ils n'étaient cependant pas à portée de flèche de la tour lorsque quelque chose jaillit du ciel sans prévenir. Cela passa si près de Conan qu'il sentit le battement des ailes lancées à toute vitesse, mais ce fut un Irakzai qui tituba et tomba à la renverse, du sang giclant par saccades de sa jugulaire sectionnée. Le faucon aux ailes couleur d'acier poli s'élança dans les cieux, du sang dégoulinant de son bec recourbé, puis il vacilla soudain dans les airs. La corde de l'arc de Kerim Shah avait claqué et l'oiseau tomba alors comme une masse, mais aucun des hommes ne vit l'endroit où il atterrit.

Conan se pencha sur la victime de l'attaque, mais l'homme était déjà mort. Personne ne parla ; il était inutile de faire remarquer qu'on n'avait jamais entendu parler d'un faucon qui a attaqué un homme. Une colère furieuse s'empara des Irakzai, submergeant l'inertie de leur fatalisme. De leurs doigts velus, ils passèrent leurs flèches dans leurs arcs, jetant des coups d'œil vengeurs en direction de la tour qui les narguait de son silence.

L'attaque suivante survint rapidement et directement. Tous virent la vesse-de-loup blanche tomber du sommet de la tour pour

rouler le long de la pente, dans leur direction. D'autres suivirent. Elles semblaient inoffensives, de simples globes cotonneux et nébuleux, mais Conan s'écarta pour éviter la première. Derrière lui, l'un des Irakzai s'approcha et enfonça sa lame dans cette masse instable. Immédiatement une vive détonation secoua le flanc de la montagne. Il y eut une explosion aveuglante de flammes. La boule blanche avait disparu, et de l'Irakzai trop curieux il ne restait qu'un tas d'os noircis et carbonisés. Sa main raidie agrippait toujours la poignée de son épée, mais la lame avait disparu, fondue et détruite par l'horrible chaleur. Pourtant les hommes qui se tenaient presque à côté de la victime n'avaient pas souffert, n'ayant été qu'éblouis et à demi aveuglés par la lueur soudaine.

— Elles explosent au contact de l'acier, grogna Conan. Attention, les voici !

La pente au-dessus d'eux était presque recouverte par les sphères brumeuses. Kerim Shah ajusta son arc et décocha un trait dans le tas. Celles qui furent touchées par la flèche crevèrent comme des bulles au contact d'une flamme. Ses hommes suivirent son exemple et, pendant les minutes qui suivirent, ce fut comme si un orage avait éclaté sur la montagne, avec une succession d'éclairs et d'explosions suivies de pluies de flammes. Lorsque le barrage cessa, il ne restait plus que quelques flèches dans les carquois des archers.

Ils reprirent leur route, l'âme farouche, progressant sur un sol noirci et carbonisé, et sur lequel les pierres nues s'étaient transformées en lave sous l'effet de l'explosion de ces bombes démoniaques.

Ils se trouvaient désormais à bonne portée de flèche de la tour silencieuse. Ils se déployèrent, les nerfs tendus à craquer, prêts à affronter n'importe quelle horreur qui pourrait fondre sur eux.

Une silhouette solitaire apparut sur la tour, soutenant une corne de bronze longue de dix pieds. Son mugissement strident envahit les pentes de la montagne, telles les trompettes du Jugement. Et l'écho lui répondit. Le sol trembla sous les pieds des envahisseurs, et des grondements et des craquements montèrent des profondeurs souterraines.

Les Irakzai hurlèrent, vacillant tels des hommes ivres sur le sol instable. Conan, les yeux enflammés, se lança désespérément à l'assaut de la pente, lame en main, fonçant droit sur la porte qu'il apercevait au bas de la tour. Au-dessus de lui, la grande corne mugissait et beuglait, paraissant se moquer de lui. C'est alors que Kerim Shah ajusta son arc et décocha un trait.

Seul un Turanien pouvait réussir ce tir. Le mugissement de la corne cessa soudain et fut remplacé par un cri perçant et suraigu. La silhouette en robe verte au sommet de la tour vacilla, agrippant le long trait qui saillait de sa poitrine, puis elle bascula par-dessus le parapet. La grande corne tomba sur le rempart, en équilibre précaire, et une autre silhouette en robe se précipita pour la saisir en poussant un cri d'horreur. Une seconde fois l'arc Turanien claqua, et un second cri d'agonie vint lui répondre. Le second acolyte heurta la corne de son coude dans sa chute, faisant basculer celle-ci par-dessus le parapet. Elle tomba et s'écrasa dans un fracas de tonnerre sur les rochers en contrebas.

Conan avait franchi la distance à une telle vitesse qu'il attaquait la porte à coups d'épée avant que cessent les échos de cette chute assourdissante. Son instinct sauvage le prévint soudain et il recula juste au moment où une pluie de plomb fondu s'abattait depuis les hauteurs. L'instant d'après, il reprenait sa position et attaquait les panneaux avec une fureur renouvelée. Il était galvanisé par le fait que ses ennemis avaient eu recours à des armes terrestres. La sorcellerie des acolytes était limitée. Leurs ressources nécromantiques étaient peut-être bien épuisées. Kerim Shah gravissait la pente en toute hâte, et ses hommes faisaient de même derrière lui, avançant en un arc de cercle irrégulier. Ils décochaient leurs traits tout en progressant et leurs flèches venaient se briser sur les murs ou passaient par-dessus le parapet.

L'épaisse porte de teck céda sous les assauts du Cimmérien, et celui-ci jeta un coup d'œil à l'intérieur, prêt à tout. Il découvrit une pièce circulaire de laquelle montait un escalier en colimaçon. À l'autre bout de la pièce une porte était ouverte, révélant la pente montagneuse... et le dos d'une demi-douzaine de silhouettes en robe verte en pleine débandade.

Conan poussa un cri et fit un pas à l'intérieur de la tour. Une prudence instinctive le fit reculer juste au moment où un énorme bloc de pierre venait s'écraser à l'endroit où il se tenait à la seconde précédente. Il poussa un cri pour avertir ceux qui le suivait puis il contourna la tour en courant.

Les acolytes avaient évacué leur première ligne de défense. Comme Conan faisait le tour de l'édifice, il aperçut leurs robes vertes qui scintillaient tandis qu'ils escaladaient la montagne, loin devant lui. Il se mit en chasse, haletant et envahi d'un désir sanguinaire. Derrière lui, Kerim Shah et les Irakzai le suivaient avec peine, ces derniers hurlant comme des loups en voyant leurs ennemis s'enfuir, leur fatalisme momentanément submergé par ce triomphe temporaire.

La tour se trouvait sur un étroit plateau qui s'élevait imperceptiblement. À quelques centaines de pieds de là, ce plateau se terminait brutalement par un ravin, invisible depuis le bas de la montagne. Les acolytes sautèrent apparemment dans le ravin sans ralentir leur course. Leurs poursuivants virent leurs robes vertes voleter et disparaître par-dessus le bord du précipice.

Quelques instants plus tard ils parvenaient à leur tour sur le bord de cette gigantesque douve qui les séparait du château des Prophètes Noirs. C'était un ravin aux parois abruptes, s'étendant de chaque côté aussi loin que portait leur vue, et faisant apparemment le tour de la montagne, large de près de mille deux cents pieds et profond de mille cinq cents. À l'intérieur de ce gouffre, d'un bord à l'autre, une étrange brume translucide scintillait et étincelait.

Regardant vers le fond, Conan poussa un grognement. Loin en dessous de lui, se déplaçant sur le sol qui luisait comme de l'argent poli, il aperçut les silhouettes des acolytes dans leur robe verte. Elles étaient mouvantes et indistinctes, comme entrevues au fond de l'eau. Elles marchaient en file indienne, avançant vers la paroi opposée.

Kerim Shah ajusta une flèche et décocha un trait sifflant vers les profondeurs. Mais à l'instant où la flèche s'enfonça dans les brumes qui emplissaient le ravin elle sembla perdre sa force et sa direction, déviant inexplicablement de sa trajectoire.

— S'ils ont pu descendre, nous le pouvons aussi ! grogna Conan, tandis que Kerim Shah suivait la course de sa flèche, stupéfait. Je les ai vus pour la dernière fois à cet endroit...

Scrutant le fond du ravin, il vit quelque chose qui brillait, comme un fil doré tendu en travers de la gorge, tout en bas. Les acolytes semblaient suivre ce fil, et c'est alors que lui revinrent en mémoire les paroles énigmatiques de Khemsa : « Suis la veine dorée ! » Il s'accroupit au bord de la falaise et la vit : une mince veine dorée qui partait d'un affleurement de minerais, avançait jusqu'au précipice et descendait le long de la paroi jusque vers le fond argenté du ravin. Et il vit autre chose qui avait jusque-là échappé à son œil, en raison de la réfraction inhabituelle de la lumière. La veine dorée suivait une rampe étroite qui descendait au fond du ravin en pente inclinée, pourvue de prises pour les mains et les pieds.

— C'est par là qu'ils sont descendus, grogna-t-il à l'adresse de Kerim Shah. Ce ne sont pas des adeptes, capables de flotter dans les airs ! Nous allons les suivre...

À cet instant, l'homme qui avait été mordu par le chien enragé poussa un cri horrible et sauta sur Kerim Shah, la bave aux lèvres et grinçant des dents. Le Turanien, aussi agile qu'un chat, bondit de côté et le dément tomba la tête la première dans le précipice. Les autres accoururent vers le bord et le regardèrent avec de grands yeux étonnés. Le dément n'était pas tombé comme une masse. Il flottait dans les brumes rosées, tombant lentement, comme s'il était en train de couler. Ses bras s'agitaient comme ceux d'un homme qui tente de nager, et ses traits étaient empourprés et déformés d'une façon que sa folie ne suffisait pas à expliquer. Son corps finit par atteindre le fond étincelant du ravin, où il resta immobile.

— La mort rôde dans ce ravin, murmura Kerim Shah, en s'éloignant à reculons de cette brume rosée qui scintillait presque au niveau de ses pieds. Que faisons-nous à présent, Conan ?

— Nous avançons ! répondit farouchement le Cimmérien. Ces acolytes sont des êtres humains ; si la brume ne les tue pas, elle ne me tuera pas.

Il assura sa ceinture, et ses mains touchèrent le tressage de celle que Khemsa lui avait donnée ; il fronça les sourcils, puis eut un sourire morne. Il avait oublié cette ceinture ; or la mort l'avait épargné par trois fois allant frapper une autre victime.

Les acolytes venaient de parvenir à la paroi opposée dont ils gravissaient la pente, ressemblant à de grandes mouches vertes. Il posa avec précaution un pied sur la rampe. Le nuage rosé vint lécher ses chevilles, puis ses genoux, ses cuisses, sa taille et ses aisselles au fur et à mesure qu'il descendait. Il le sentait comme on sent un épais brouillard par une nuit moite. Lorsque le nuage parvint au niveau de son menton, il hésita un instant, puis plongea. Au même instant, il ne put plus respirer ; l'air ne lui parvint plus et il sentit ses côtes compresser ses organes vitaux. Dans un effort désespéré, il se hissa vers le haut, luttant pour sa vie. Sa tête jaillit à la surface et il aspira de grandes goulées d'air.

Kerim Shah se pencha sur lui et lui adressa la parole, mais soit Conan n'entendit pas, soit il n'y prêta pas attention. Avec entêtement, son esprit fixé sur ce que Khemsa lui avait dit avant de mourir, le Cimmérien chercha à tâtons la veine dorée, et se rendit compte qu'il s'en était éloigné au cours de sa descente. Toute une série de poignées étaient creusées dans la rampe. Il se plaça juste au-dessus du mince filet, et descendit une seconde fois. La brume rosée s'éleva tout autour de lui et l'engloutit. Sa tête était désormais sous la surface, mais il respirait toujours de l'air pur.

Au-dessus de lui, il vit ses compagnons qui le regardaient, leurs traits rendus flous par la brume qui étincelait au-dessus de sa tête. Il leur fit signe de le suivre, et il s'enfonça plus avant, sans attendre de voir s'ils le suivaient ou pas.

Kerim Shah rengaina son épée sans faire de commentaires et s'engagea à son tour. Les Irakzai, plus effrayés encore à l'idée de rester seuls que par les horreurs qui pouvaient bien les attendre en contrebas, se précipitèrent à sa suite. Aucun homme ne dévia d'un pouce du mince filet doré comme tous avaient vu Conan le faire.

Ils descendirent au fond du ravin, puis traversèrent la grande surface horizontale et brillante, marchant sur le filet d'or tels des funambules. C'était comme s'ils marchaient le long d'un tunnel invisible à travers lequel l'air circulait librement. Ils sentaient la mort se presser au-dessus et à côté d'eux, mais elle ne venait pas les toucher.

La veine remontait en suivant une rampe similaire sur la paroi opposée, en haut de laquelle les acolytes avaient disparu. Ils suivirent le même chemin, les nerfs tendus, ne sachant pas ce qui pouvait bien les attendre entre les éperons rocheux qui saillaient sur le bord du précipice.

Ce qui les attendait, c'étaient les acolytes en robe verte, le couteau à la main. Ils avaient peut-être atteint la limite au-delà de laquelle ils ne pouvaient plus battre en retraite. La ceinture stygienne qui enserrait la taille de Conan était peut-être la raison pour laquelle leurs pouvoirs nécromantiques s'étaient révélés si faibles et s'étaient si rapidement épuisés. Ou peut-être était-ce parce qu'ils se savaient condamnés pour avoir échoué qu'ils bondirent des rochers, yeux brillants et poignards étincelants, s'en remettant à des armes matérielles dans leur désespoir.

Ce ne fut pas un combat de sorciers qui se déroula entre ces pitons rocheux au bord du précipice. Ce fut un tourbillon de lames, où de l'acier bien réel s'enfonça dans les corps, faisant jaillir un sang bien réel, où des bras musclés portèrent des bottes franches qui sectionnèrent des chairs frémissantes, et dans lequel des hommes ne tombèrent à terre que pour être piétinés, tandis que la bataille faisait rage au-dessus d'eux.

L'un des Irakzai se vidait de son sang entre les rochers, mais les acolytes étaient à terre, tailladés, mutilés ou avaient été précipités par-dessus le bord pour flotter lentement jusqu'au fond argenté du ravin, qui brillait si loin en contrebas.

Puis les vainqueurs chassèrent le sang et la sueur de leur visage et se regardèrent les uns les autres. Conan, Kerim Shah et quatre des Irakzai se tenaient encore debout.

Ils se trouvaient entre les éperons rocheux qui crénelaient le bord du précipice. Une piste partait de cet endroit et serpentant le long d'une pente douce qui menait jusqu'à un large escalier qui comprenait une demi-douzaine de marches espacées d'une centaine de pieds chacune, taillées dans une substance vert jade. Ces marches conduisaient sur une large terrasse, à moins qu'il ne s'agisse d'une galerie dépourvue de toit, construite avec la même pierre polie. Au-dessus de celle-ci s'élevait, sur plusieurs étages, le château des Prophètes Noirs. On aurait dit qu'il était taillé à même le flanc de la montagne. Son architecture était parfaite, mais dénuée de tout ornement. Les nombreuses fenêtres étaient munies de barreaux et la vue était masquée par des rideaux tirés de l'intérieur. Il n'y avait aucun signe de vie, amical ou hostile.

Ils gravirent la pente en silence, précautionneusement, tels des hommes s'approchant du repaire d'un serpent. Les Irakzai étaient muets, comme s'ils s'avançaient vers leur inéluctable destin. Même Kerim Shah était silencieux. Seul Conan ne semblait pas se rendre compte du monstrueux revirement, du reniement d'idées et de faits communément admis, de la violation sans précédent des traditions, que constituait leur intrusion. Il n'était pas originaire de l'Orient, mais était issu d'une race qui se battait contre les démons et les sorciers aussi promptement et sans plus d'arrière-pensées que contre des ennemis humains.

Il gravit les marches brillantes et traversa la large galerie verte, avançant droit sur la grande porte de teck aux montants de fer qui donnait sur celle-ci. Il ne jeta qu'un regard vers les étages supérieurs de la grande structure pyramidale qui se dressait de toute sa hauteur au-dessus de lui. Il tendit une main vers le butoir de bronze qui saillait sur la porte et qui semblait en être la poignée, puis il se ravisa et grimaça farouchement. La poignée avait la forme d'un serpent, la tête dressée sur un cou tendu, et Conan eut le pressentiment que cette tête de métal allait s'animer d'une vie hideuse au contact de sa main.

Il l'abattit d'un coup d'épée, et le bruit métallique qu'elle renvoya en touchant le sol vitrifié ne l'empêcha pas de rester tout aussi prudent. Il l'écarta de la pointe de son couteau, puis se tourna de nouveau vers la porte. Un silence absolu régnait sur les tours. Loin en dessous d'eux, les pentes montagneuses disparaissaient au loin dans une brume pourpre. Le soleil faisait étinceler les cimes enneigées de part et d'autre. Haut dans les airs, un vautour était suspendu tel un point noir dans le bleu glacé du ciel. À l'exception de l'animal, les hommes qui se tenaient dans la porte aux montants dorés étaient le seul signe de vie, silhouettes minuscules

posées sur une galerie de jade suspendue à une hauteur vertigineuse, et que dominait cette formidable masse de pierre.

Une bourrasque glacée les cingla, faisant claquer leurs guenilles au vent. Les coups d'épée de Conan résonnèrent sur les panneaux de teck, réveillant brusquement les échos assoupis. Il frappa encore et encore, entaillant le bois verni comme les barres de métal. Il regarda à l'intérieur à travers les restes de la porte, aussi suspicieux et sur le qui-vive qu'un loup. Il découvrit une pièce vaste, dont les murs de pierre étaient dépourvus de tentures et le sol en mosaïque de tapis. Des tabourets carrés en ébène et un piédestal de pierre constituaient le seul ameublement. Il n'y avait personne dans la pièce. On voyait une autre porte dans le mur opposé.

— Laisse un homme de garde à l'extérieur, grogna Conan. J'entre.

Kerim Shah désigna un guerrier pour cette tâche et celui-ci rebroussa chemin vers le centre de la galerie, arc en main. Conan s'avança à grandes enjambées dans le château, suivi du Turanien et des trois Irakzai qui restaient. Celui qui était à l'extérieur cracha, marmonna dans sa barbe et tressauta soudain tandis qu'un rire grave et moqueur parvenait à ses oreilles.

Il leva la tête et vit, à l'étage supérieur, une grande silhouette en robe noire, hochant légèrement sa tête nue tandis qu'il baissait les yeux vers lui. Tout dans son attitude respirait la dérision et la méchanceté. Aussi rapide que l'éclair, l'Irakzai tendit son arc et décocha un trait. La flèche fendit l'air pour aller se ficher en plein dans la poitrine du prêtre en robe noire. Le sourire moqueur ne s'altéra pas. Le Prophète retira le projectile de son corps et le relança en direction de l'archer, pas comme on lance une arme, mais d'un geste dédaigneux. L'Irakzai se baissa, levant instinctivement le bras. Ses doigts se refermèrent sur la flèche qui tournoyait dans l'air.

Et il hurla. La flèche de bois dans sa main venait de *s'animer*. Son contour rigide devint mou, fondant entre ses doigts. Il tenta de la jeter au loin, mais c'était trop tard. Il tenait dans sa main nue un serpent qui se contorsionnait, qui s'était déjà enroulé autour de son poignet. Sa tête perfide et triangulaire s'abattit sur le bras musclé. Le guerrier cria de nouveau ; ses yeux se dilatèrent et ses traits s'empourprèrent. Il tomba à genoux, secoué d'horribles convulsions, puis s'écroula à terre, immobile.

À l'intérieur, les hommes s'étaient retournés au moment où il avait poussé son premier cri. Conan s'avança à grandes enjambées vers la porte d'entrée, puis s'immobilisa, décontenancé. Pour les hommes derrière lui,

il avait l'air de lutter contre le vide. Mais bien qu'il ne puisse rien voir, il sentait une surface dure, lisse et polie sous ses doigts, et il comprit qu'une paroi de cristal avait été abaissée à la place de la porte d'entrée. À travers celle-ci, il vit l'Irakzai gisant immobile sur le sol vitrifié de la galerie, une flèche ordinaire enfoncée dans son bras. Naturellement, il ne pouvait pas voir l'homme à l'étage supérieur.

Conan brandit sa lame et frappa. Les autres regardaient et furent abasourdis de voir son coup apparemment arrêté à mi-course et d'entendre le bruit retentissant de l'acier qui rencontre une substance qu'il ne peut entamer. Il ne renouvela pas ses efforts. Il savait que même le légendaire *tulwar* d'Amir Khurum n'aurait pu venir à bout de ce rideau invisible.

En quelques mots il expliqua la situation à Kerim Shah et le Turanien haussa les épaules.

— Eh bien, si la sortie nous est barrée, nous allons devoir en trouver une autre. Pour le moment, c'est en avant que nous allons, non ?

Poussant un grognement, le Cimmérien fit demi-tour et franchit la pièce à grandes enjambées en direction de la porte opposée, avec l'impression d'avancer vers le seuil du destin. Alors qu'il levait son grand poignard pour briser la porte, celle-ci s'ouvrit en silence, comme d'elle-même. Il avança dans un grand vestibule, flanqué de grandes colonnes translucides. À une centaine de pieds de la porte s'élevaient les premières marches d'un large escalier de jade qui montait en se rétrécissant au fur et à mesure. Ce qui se trouvait en haut de cet escalier, il n'aurait su le dire. Mais, entre lui et le pied étincelant de l'escalier, se trouvait un curieux autel de jade noir et luisant. Quatre grands serpents dorés enroulaient leurs queues autour de cet autel, dressant leurs têtes triangulaires face aux points cardinaux, tels les gardiens enchantés d'un trésor fabuleux. Mais sur l'autel, entre les cous tendus, ne se trouvait qu'un globe de cristal rempli d'une substance nébuleuse qui ressemblait à de la fumée, et à l'intérieur duquel flottaient quatre grenades dorées.

Ce spectacle éveilla un vague souvenir enfoui dans son esprit, mais l'instant d'après Conan ne se préoccupait plus de l'autel, car sur les marches inférieures de l'escalier se tenaient quatre silhouettes enveloppées d'une robe noire. Il ne les avait pas vues arriver. Les sorciers étaient simplement là, grands, décharnés, leurs têtes de vautour dodelinant à l'unisson, leurs pieds et leurs mains dissimulés par leur ample vêtement.

L'un d'entre eux leva le bras, faisant glisser sa manche et révélant sa main... qui n'avait rien d'une main. Conan s'arrêta dans son élan,

comme contre son gré. Il venait de rencontrer une force qui était subtilement différente des pouvoirs hypnotiques de Khemsa, et il ne pouvait plus avancer, mais il sentait cependant qu'il lui serait possible de battre en retraite s'il le désirait. Ses compagnons s'étaient eux aussi immobilisés et paraissaient encore plus impuissants que lui, incapables de faire un mouvement en avant ou en arrière.

Le Prophète au bras levé fit un signe à l'un des Irakzai, et celui-ci s'avança vers lui comme un homme en transe, les yeux grands ouverts et fixes, son épée pendant au bout de ses doigts. Comme il arrivait à la hauteur de Conan, le Cimmérien passa un bras autour de lui pour l'arrêter. Conan était tellement plus fort que l'Irakzai qu'en temps normal il aurait pu lui briser le dos de ses mains nues. Mais là son bras musclé fut écarté d'une chiquenaude et l'Irakzai continua à avancer d'une démarche saccadée et mécanique vers l'escalier. Il atteignit les marches et, s'agenouillant en un geste raide, il présenta sa lame et baissa la tête. Le Prophète prit la lame qui étincela lorsqu'il la leva et l'abattit. La tête de l'Irakzai se détacha de son épaule et tomba avec un bruit sourd sur le sol de marbre noir. Une fontaine de sang jaillit des artères sectionnées et le corps s'affaissa à terre, où il resta immobile, les bras grands écartés.

De nouveau une main difforme se leva et fit un signe, et un deuxième Irakzai tituba d'une démarche raide vers son destin. L'horrible scène se répéta et un deuxième corps décapité s'affaissa à côté du premier.

Le troisième guerrier dépassa Conan en avançant maladroitement vers sa propre mort. Les veines du Cimmérien saillaient sur ses tempes dans ses efforts pour briser la barrière invisible qui le retenait prisonnier. Il prit soudain conscience de forces alliées, invisibles, mais qui s'agitaient autour de lui. Cette prise de conscience fut subite, sans signe avant-coureur, mais elle était si puissante qu'il ne pouvait douter de ses instincts. Sa main gauche glissa involontairement sous sa ceinture bakhariot et se referma sur le ceinturon stygien. Et au moment où il serra celui-ci entre ses doigts, il sentit une force et une puissance nouvelles se répandre dans ses membres engourdis. La volonté de vivre devint un fer chauffé à blanc, vibrant d'une intensité qui n'était égale que par la rage qui le consumait.

Le troisième Irakzai était désormais un cadavre décapité, et le doigt hideux se levait une nouvelle fois lorsque Conan sentit que la barrière invisible explosait. Un cri farouche jaillit involontairement de ses lèvres alors qu'il bondissait, laissant exploser toute sa férocité enfin libérée. Sa main gauche agrippait la ceinture du sorcier avec autant de force qu'un homme qui se noie s'accroche à un rondin de bois flottant, et le long

poignard étincela dans sa main droite. Les hommes sur les marches ne firent pas un mouvement. Ils le regardaient d'un air détaché et cynique. S'ils avaient éprouvé la moindre surprise, ils n'en laissèrent rien paraître. Conan ne prit pas le temps de réfléchir à ce qu'il adviendrait lorsqu'ils seraient à portée de lame. Son sang battait à ses tempes, une brume rouge flottait devant ses yeux. Il était embrasé du désir de tuer, d'enfoncer sa lame au plus profond de la chair et des os et de fouailler sang et entrailles.

Encore une douzaine de pas et il serait sur les marches sur lesquelles se tenaient les démons narquois. Il inspira profondément, saisi d'une rage furieuse qui ne fit qu'augmenter alors qu'il chargeait. Il dépassait l'autel aux serpents dorés lorsque les mots énigmatiques de Khemsa traversèrent son esprit dans un éclair, aussi distincts si on les avait prononcés à son oreille : « Brise la boule de cristal ! »

Il réagit presque indépendamment de sa volonté. Le geste suivit l'impulsion avec tant de spontanéité que même le plus grand sorcier de cette époque n'aurait pas eu le temps de lire dans son esprit et de l'empêcher d'agir. Il interrompit sa charge brutale, pivota sur ses jambes tel un félin et abattit son couteau sur le cristal. Aussitôt l'air retentit d'un hurlement de terreur. Il n'aurait su dire s'il provenait de l'escalier, de l'autel ou du cristal lui-même. Des sifflements envahirent ses oreilles comme les serpents dorés, soudain animés d'une vie hideuse, se tordirent et le frappèrent. Mais il était fou de rage et plus rapide encore qu'un tigre furieux. Un tourbillon d'acier trancha les troncs hideux qui oscillaient devant lui, et il frappa encore et encore la sphère de cristal. Et enfin le globe se brisa dans un bruit de tonnerre, faisant pleuvoir des éclats enflammés sur le jade noir. Les grenades dorées, comme libérées de leur captivité, jaillirent vers le haut plafond et disparurent.

Un cri de démence, bestial et terrifiant, se répercuta à travers la grande galerie. Sur les marches, quatre silhouettes en robe noire se tordaient, parcourues de convulsions, de la bave s'écoulant de leurs lèvres livides. Puis, dans le *crescendo* éperdu d'un long hurlement suraigu et inhumain, ils se raidirent et s'immobilisèrent, et Conan sut qu'ils étaient morts. Il regarda la base de l'autel et les éclats de cristal. Quatre serpents dorés et décapités étaient toujours enroulés autour de l'autel, mais aucune vie *autre* n'animait plus le métal qui luisait faiblement.

Kerim Shah se redressait lentement. Il avait été frappé aux genoux par quelque force invisible. Il secoua la tête pour chasser le bourdonnement de ses oreilles.

— As-tu entendu ce fracas quand tu as frappé ? C'était comme si un millier de panneaux de cristal s'étaient brisés dans le château tout entier au moment où ce globe s'est brisé. Les âmes des sorciers étaient-elles emprisonnées dans ces boules de cristal ? Ha !

Conan pivota sur ses talons au moment où Kerim Shah dégainait son épée et la pointait devant lui.

Une autre silhouette se dressait en haut des marches. Sa robe était, elle aussi, noire, mais faite en un velours richement décoré, et il avait une toque, de velours également, sur la tête. Son visage était posé et n'était pas laid.

— Qui diable es-tu ? demanda Conan, levant les yeux vers lui, le poignard à la main.

— Je suis le Maître de Yimsha !

Sa voix faisait penser au carillon d'une cloche de temple, mais elle était empreinte d'une joie cruelle.

— Où est Yasmina ? demanda Kerim Shah.

Le Maître baissa son regard vers lui et éclata de rire.

— Qu'est ce que cela peut bien te faire, homme mort ? As-tu si rapidement oublié ma force, dont je t'ai autrefois fait profiter, pour venir ici avec des armes, pauvre imbécile que tu es ? Je pense que je vais prendre ton cœur, Kerim Shah !

Il tendit la main comme pour recevoir quelque chose, et le Turanien poussa un cri aigu tel un homme à l'agonie. Il vacilla, comme ivre, puis, avec un bruit d'os brisés, un déchirement de chair et de muscles et un bruit de cotte de mailles qui cède, sa poitrine s'ouvrit dans un violent craquement. À travers l'horrible ouverture quelque chose de rouge et de dégoulinant jaillit en l'air pour arriver dans la paume de la main ouverte du Maître, comme un bout d'acier semble bondir vers un aimant. Le Turanien s'affaissa à terre, immobile. Le Maître éclata de rire et jeta la chose aux pieds de Conan... un cœur humain encore palpitant.

Poussant un rugissement et un juron Conan s'élança vers l'escalier. Il sentait une force et une haine immortelles émaner de la ceinture de Khemsa, l'envahissant tout entier et le poussant à combattre la terrible incarnation de pouvoir qui l'attendait sur les marches. L'air fut empli d'une brume luisante comme l'acier. Il plongea dedans comme un nageur se jette dans le ressac, la tête baissée, le bras gauche passé sur son visage pour le protéger, et le poignard dans sa main droite. Ses yeux à demi aveuglés, regardant par-dessus l'angle de son coude, distinguèrent

la silhouette haïe du Prophète devant et au-dessus de lui, ses contours ondulant comme un reflet dans une eau troublée.

Le Cimmérien était écartelé et déchiré par des pouvoirs qui dépassaient son entendement, mais il sentait une force tout à la fois extérieure et supérieure à la sienne qui le poussait inexorablement vers l'avant, vers le haut des marches, en dépit de la force du sorcier et de ses propres souffrances.

Il était parvenu au sommet des marches. Le visage du Maître flottait dans la brume d'acier devant lui et une étrange peur vint voiler ses yeux insondables. Conan avançait avec peine à travers la brume, comme s'il luttait contre le ressac, et son couteau jaillit vers le haut comme animé d'une vie propre. La pointe acérée déchira la robe du Maître alors que celui-ci bondissait en arrière en poussant un cri sourd. À ce moment-là, le sorcier disparut tout simplement à la vue de Conan, comme une bulle qui éclate. Une chose longue et sinueuse glissa vers l'un des petits escaliers qui montaient de part et d'autre du palier.

Conan se lança à sa poursuite par l'escalier de gauche, ne sachant pas exactement ce qu'il avait vu gravir les marches à toute vitesse. Sa folie meurtrière submergeait la nausée et la terreur qui rôdaient au fond de sa conscience.

Il déboucha sur un large couloir dont les murs et le sol, dépourvus de tentures et de tapis, étaient en jade poli. Une chose longue et furtive avançait devant lui, glissant sur le couloir, puis elle franchit une porte masquée par des rideaux. À l'intérieur de la pièce retentit un cri affolé de terreur. Ce bruit donna des ailes à Conan qui courut écarter les rideaux et s'engouffra dans la pièce.

Une scène horrible s'offrit à son regard. Yasmina était recroquevillée à l'extrémité d'un podium recouvert de velours, hurlant de dégoût et d'horreur. Elle levait un bras, comme pour repousser l'attaque du serpent gigantesque qui oscillait de la tête, son cou luisant dressé sur ses panneaux sombres. En poussant un cri étouffé, Conan lança son poignard.

Le monstre se retourna et fut sur lui en un instant, aussi rapide que le vent dans les hautes herbes. Le grand poignard vibra dans son cou, la pointe et un pied de lame sortant d'un côté, le manche et une largeur de main d'acier de l'autre, mais ceci ne semblait qu'avoir rendu le reptile un peu plus fou encore. L'énorme tête domina l'homme qui lui faisait face, puis s'abattit d'un coup, ouvrant grande sa gueule aux crocs ruisselants de venin. Mais Conan avait tiré un couteau de sa ceinture et il frappa vers le haut alors que la tête s'abattait sur lui. La pointe traversa la mâchoire

inférieure et se planta dans la supérieure, les clouant l'une à l'autre. L'instant suivant le grand tronc s'était enroulé autour du Cimmérien. Le serpent, désormais privé de ses crocs, utilisait la forme d'attaque qui lui restait.

Le bras gauche de Conan était emprisonné sous les panneaux qui écrasaient ses os, mais sa main droite était libre. Plantant ses pieds à terre, Conan parvint à rester debout et il tendit alors son bras au maximum pour saisir la garde du long poignard qui saillait du cou du reptile. Il le libéra dans une pluie de sang. Comme s'il devinait son intention, faisant preuve d'une intelligence qui était plus qu'animale, le serpent se tordit et se noua, tentant d'enrouler ses panneaux autour du bras droit de Conan. Mais la longue lame se leva et s'abattit à la vitesse de l'éclair, tranchant à moitié le tronc géant du reptile.

Avant qu'il puisse frapper une seconde fois, les grands panneaux sinueux se relâchèrent et le monstre se laissa tomber sur le sol, le sang jaillissant de ses horribles blessures. Conan bondit sur lui, son poignard brandi, mais son coup féroce ne rencontra que le vide. Le serpent s'éloignait en se tordant, et il frappa une cloison en bois de santal du bout de son nez camus. L'un des panneaux se renversa en arrière, et le long tonneau ensanglanté s'engouffra dans le passage et disparut.

Conan attaqua aussitôt la cloison. Il lui suffit de quelques coups pour l'arracher et il jeta alors un coup d'œil dans l'alcôve sombre située derrière. Aucune forme de terreur n'y était tapie ; il y avait du sang sur le sol de marbre, et ces traces sanglantes conduisaient vers une mystérieuse porte voûtée. Ces traces étaient celles des pieds nus d'un homme...

— *Conan!*

Il fit demi-tour et revint dans la pièce juste à temps pour recevoir la Devi de Vendhya dans ses bras. Celle-ci s'était précipitée à travers la pièce pour se jeter sur lui. Elle passa ses bras autour de son cou en une étreinte désespérée, rendue à demi hystérique par la peur, la reconnaissance et le soulagement.

Le sang bouillant de Conan avait été agité au plus haut point par tout ce qui venait de se passer. Il la serra contre lui dans une étreinte qui autrefois aurait fait grimacer la jeune fille et plaqua ses lèvres sur les siennes. Elle n'offrit aucune résistance ; la Devi était submergée par la femme primordiale en elle. Elle ferma les yeux et s'abreuva à ses baisers impétueux et brûlants avec tout l'abandon d'une soif passionnée. Elle haletait sous l'effet de la violence de la passion du Cimmérien quand celui-ci s'arrêta pour reprendre son souffle et la regarder tandis qu'elle était alanguie entre ses bras puissants.

— Je savais que tu viendrais pour moi, murmura-t-elle. Tu ne m'aurais jamais laissée, abandonnée dans cet antre de démons.

En entendant ces mots, il se rappela soudain où il était. Il leva la tête et écouta avec attention. Le silence régnait sur le château de Yimsha, mais c'était un silence lourd de menaces. Le danger rôdait dans chaque recoin, les espionnait depuis chaque tenture.

— Nous ferions mieux de partir tant que nous en avons la possibilité, murmura-t-il. Ces blessures étaient suffisantes pour tuer n'importe quel animal – ou *homme* – ordinaire, mais un sorcier a une douzaine de vies. Tu en blesses un, et il s'enfuit en se tordant comme un serpent mutilé pour aller tremper ses crocs dans le venin de quelque nouvelle source magique.

Il souleva la jeune fille et, la portant dans ses bras comme s'il se fût agi d'une enfant, traversa le long couloir de jade luisant, descendit les marches, tous ses sens en alerte, épiant le moindre bruit ou le moindre mouvement.

— J'ai vu le Maître, dit-elle dans un murmure, en s'accrochant à lui et en frissonnant. Il a lancé ses sortilèges sur moi afin de briser ma volonté. Le plus affreux était un cadavre en putréfaction qui m'a saisie dans ses bras... C'est alors que je me suis évanouie et suis restée allongée, comme morte, pendant je ne sais combien de temps. Peu après avoir



recouvré mes esprits, j'ai entendu des bruits de lutte en bas, et des cris, et alors ce serpent a glissé à travers les rideaux... Ah ! (Elle frissonna à ce souvenir horrible.) Je savais sans pouvoir me l'expliquer qu'il ne s'agissait pas d'une illusion, mais d'un véritable serpent qui en voulait à ma vie.

— Au moins ce n'était pas une ombre, répondit Conan, énigmatiquement. Il savait qu'il était vaincu, et il préférait te tuer plutôt que de te voir secourue.

— Que veux-tu dire par « il » ? demanda-t-elle, mal à l'aise.

Et alors elle se blottit un peu plus étroitement contre lui, poussant un cri et oubliant sa question. Elle avait vu les cadavres au pied des marches. Ceux des Prophètes n'étaient pas beaux à voir. Tordus et déformés, leurs mains et leurs pieds étaient visibles, et à cette vue Yasmina blêmit et enfouit son visage contre la puissante épaule de Conan.



X

YASMINA ET CONAN

Conan dépassa assez rapidement le vestibule et traversa la pièce qui donnait sur l'extérieur. Alors qu'il s'approchait avec une certaine appréhension de la porte qui donnait sur la galerie, il vit que le sol était jonché de minuscules fragments étincelants. La paroi de cristal qui s'était abaissée à la place de la porte s'était brisée en mille morceaux. Il se rappela du grand fracas qui avait retenti lorsqu'il avait détruit le globe de cristal. Il était convaincu que tous les éléments en cristal du château s'étaient brisés à ce moment-là. Un instinct obscur – ou le souvenir de quelque tradition ésotérique – semblait lui confirmer

la vérité du monstrueux lien qui unissait les Seigneurs du Cercle Noir et les grenades dorées. Il sentit les courts poils de sa nuque se hérissier et, frémissant, chassa le plus rapidement possible ces pensées de son esprit.

Il poussa un profond soupir de soulagement quand il posa le pied à l'extérieur, sur la grande galerie de jade. Il lui fallait encore franchir la gorge, mais au moins il pouvait voir les sommets blancs qui étincelaient à la lueur du soleil et les longues pentes qui disparaissaient au loin dans les brumes azurées.

L'Irakzai gisait toujours là où il était tombé, tache sanglante sur la surface lisse et vitrifiée. Alors que Conan s'engageait sur le chemin sinueux, il fut surpris de noter la position du soleil. Il n'avait pas encore atteint le zénith ; pourtant il lui semblait que des heures s'étaient écoulées depuis qu'il s'était enfoncé dans le château des Prophètes Noirs.

Il ressentit le besoin de se hâter. Pas une simple panique aveugle, mais l'instinct qu'un danger grandissait dans son dos. Il ne dit rien à Yasmina, qui semblait se contenter de nicher sa tête à la noire chevelure contre son torse puissant et de trouver du réconfort dans ses bras d'acier. Il s'arrêta un instant au bord du précipice, fronçant les sourcils en regardant vers le bas. La brume qui dansait dans la gorge n'avait plus sa couleur rose ni son aspect scintillant. Elle était vaporeuse, sombre, spectrale, comme la force vitale qui vacille dans le corps d'un homme blessé. Conan se dit vaguement que les sorciers étaient bien plus étroitement liés à leurs sortilèges que les êtres humains à leurs propres faits et gestes.

Mais, loin en contrebas, le sol avait des reflets d'argent terni et le mince filet d'or étincelait sans avoir perdu son éclat. Conan posa Yasmina sur son épaule, où elle resta docilement, et il commença sa descente. Il descendit la rampe en hâte et traversa le fond de la vallée tout aussi rapidement, au rythme de l'écho de ses pas. Il était convaincu qu'ils étaient lancés dans une course contre le temps et que leurs chances de survie dépendaient de leur capacité à franchir cette horrible gorge avant que le Maître du château, blessé, regagne suffisamment de pouvoirs pour pouvoir lâcher quelque autre sort fatal sur eux.

Il entreprit de remonter la rampe du versant opposé et lorsqu'il parvint sur la crête, il poussa un profond soupir de soulagement et remit Yasmina sur ses pieds.

— Tu marches à partir d'ici, lui dit-il. Ce n'est que de la descente.

Elle jeta un coup d'œil à la pyramide luisante de l'autre côté de l'abîme, dressée sur la pente enneigée telle la citadelle du silence et du mal éternel.

— Serais-tu un magicien pour avoir vaincu les Prophètes Noirs de Yimsha, Conan de Ghor ? demanda-t-elle tandis qu'ils descendaient le long de la piste, le bras épais du Cimmérien passé autour de sa taille fine.

— C'est grâce à une ceinture que Khemsa m'a donnée avant de mourir, répondit Conan. Oui, j'ai trouvé celui-ci sur la piste. C'est un modèle très curieux que je te montrerai quand j'en aurai le temps. Elle était faible contre certains sortilèges, puissante contre d'autres, alors qu'une bonne lame constitue toujours une puissante incantation.

— Mais si la ceinture t'a aidé à vaincre le Maître, répliqua-t-elle, pourquoi n'a-t-elle pas aidé Khemsa ?

Il secoua la tête.

— Qui sait ? Khemsa avait été l'esclave du Maître ; peut-être cela avait-il affaibli ses pouvoirs magiques. Il n'avait pas sur moi l'emprise qu'il avait sur Khemsa. Pourtant je ne peux pas dire que je l'ai vaincu. Il a battu en retraite, mais j'ai la sensation que nous n'en avons pas fini avec lui. Je veux mettre autant de *miles* que possible entre nous et son repaire.

Il éprouva un nouveau soulagement lorsqu'il vit que les chevaux étaient toujours attachés au tamaris comme ils les avaient laissés. Il les détacha rapidement et monta sur le grand étalon noir, hissant la jeune femme devant lui. Les autres chevaux suivirent, revigorés par leur repos.

— Et maintenant ? demanda-t-elle. Nous allons en Afghulistan ?

— Pas tout de suite ! dit-il en grimaçant. Quelqu'un – peut-être le gouverneur – a tué mes sept chefs. Mes imbéciles de partisans pensent que j'ai quelque chose à voir avec ça, et à moins que je sois capable de les convaincre du contraire, ils vont me pourchasser comme un chacal blessé.

— Que va-t-il advenir de moi, alors ? Si les chefs sont morts, je ne te sers plus à rien comme otage. Vas-tu me tuer pour venger leur mort ?

Il baissa les yeux vers elle, ses yeux brillèrent d'un éclat farouche, et il rit à cette idée.

— Alors, galopons vers la frontière, dit-elle. Tu seras en sécurité et hors d'atteinte des Afghulis là-bas...

— Oui, au bout d'une potence de Vendhya.

— Je suis reine de Vendhya, lui rappela-t-elle avec un soupçon de son ton régalien d'autrefois. Tu m'as sauvé la vie et vengé – au moins en partie – mon frère. Tu seras récompensé.

Ses paroles ne sonnèrent pas comme elle l'aurait voulu, mais il grogna, mécontent :

— Garde ta récompense pour tes chiens civilisés, princesse ! Si tu es bien la reine des plaines, je suis moi chef des collines, et je ne ferai pas un seul pas pour te rapprocher de la frontière !

— Mais tu serais en sécurité..., commença-t-elle, déconcertée.

— Et tu serais de nouveau la Devi, l'interrompit-il. Non, ma fille, je te préfère comme tu es en ce moment... une femme de chair et de sang, assise en travers de ma selle.

— Mais tu ne peux *pas* me garder ! s'écria-t-elle. Tu ne peux pas...

— C'est ce qu'on va voir ! lui répondit-il farouchement.

— Mais je te verserai une énorme rançon...

— Le diable emporte ta rançon, lui dit-il d'un ton grossier, serrant un peu plus ses bras autour de son corps délicat. Le royaume de Vendhya n'a rien à m'offrir que je puisse désirer autant que je te désire, toi, loin de là. Je t'ai capturée au péril de ma vie ; si les gens de ta cour veulent te récupérer, qu'ils viennent en Zhaïbar et se battent pour toi.

— Mais tu n'as plus de partisans, désormais ! protesta-t-elle. Tu es pourchassé ! Comment pourras-tu sauver ta vie, sans parler de la mienne ?

— J'ai toujours des amis dans les collines, répondit-il. Il y a un chef des Khurakzai qui te gardera. Tu seras en sécurité le temps que j'aie réglé mes querelles avec les Afghulis. S'ils ne veulent plus de moi, eh bien, par Crom, nous partirons vers le nord en direction des steppes des *kozaki*. J'étais un *hetman* des Francs Compagnons avant de partir pour le Sud. Je ferai de toi la reine du fleuve Zaporoska !

— Mais ce n'est pas possible ! rétorqua-t-elle. Tu ne dois pas me retenir...

— Si l'idée te répugne tant, demanda-t-il, pourquoi t'es-tu laissé embrasser aussi facilement ?

— Même une reine est humaine, répondit-elle en rougissant. Mais, comme je suis reine, je dois aussi prendre mon royaume en considération. Ne m'emmène pas au loin dans quelque pays étranger. Reviens en Vendhya avec moi !

— Et tu feras de moi ton roi ? demanda-t-il, narquois.

— Eh bien, il y a des coutumes..., bégaya-t-elle.

Il l'interrompit d'un rire cruel.

— Oui ! Des coutumes civilisées qui t'empêchent de faire ce que tu veux. Tu finiras par épouser un vieux roi des plaines desséchées, et je pourrai alors partir en n'emportant avec moi que le souvenir de quelques baisers arrachés à tes lèvres. Ha !

— Mais je dois retourner à mon royaume ! répéta-t-elle, désespérée.

— Pourquoi ? demanda-t-il, énervé. Pour t'y frotter le postérieur sur des trônes en or et entendre les acclamations d'imbéciles aux sourires hypocrites en justaucorps de velours ? Quel intérêt ? Écoute : je suis né dans les collines de Cimmérie, là où tous les hommes sont des barbares. J'ai été mercenaire, corsaire, *kozak*, et une centaine d'autres choses encore. Quel roi a parcouru autant de pays, livré autant de batailles, aimé les femmes et autant pillé, que moi ?

» Je suis venu au Ghulistan pour y lever une horde et piller les royaumes du Sud, dont le tien. Devenir le chef des Afghulis n'était que le début. Si je peux me réconcilier avec eux, j'aurai une douzaine de tribus derrière moi d'ici un an. Et si je n'y arrive pas, je repartirai dans les steppes et j'irai piller les frontières turaniennes avec les *kozaki*. Et tu partiras avec moi. Au diable ton royaume ; les gens se débrouillaient bien tout seuls avant que tu naisses.

Elle resta dans ses bras, levant les yeux vers lui, et elle sentit son âme la tirailler, un besoin intrépide, oublieux de tout le reste, suscité par celui du Cimmérien, et à sa mesure. Mais un millier de générations de souverains pesèrent lourdement sur ses épaules.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! répéta-t-elle, impuissante.

— Tu n'as pas le choix, lui confirma-t-il. Tu... Par tous les diables !

Ils avaient laissé Yimsha à plusieurs *miles* derrière eux, et avançaient le long d'une crête élevée qui séparait deux vallées encaissées. Ils venaient juste de franchir une hauteur de laquelle ils pouvaient apercevoir le fond de la vallée sur leur droite. Et un combat y faisait rage. Un puissant vent soufflait dans la direction opposée, chassant les sons avec lui, mais même ainsi, le fracas de l'acier et le grondement de tonnerre des sabots montaient jusqu'à eux depuis les profondeurs.

Ils virent le soleil étinceler sur les pointes des lances et les casques à cimier. Trois mille cavaliers en armure poussaient devant eux une horde dépenaillée de cavaliers en turban, qui s'enfuyaient en ripostant et en défiant leurs ennemis, frappant comme des loups.

— Des Turaniens ! murmura Conan. Des régiments de Secunderam. Que diable font-ils ici ?

— Qui sont les hommes qu'ils pourchassent ? demanda Yasmina. Et pourquoi luttent-ils avec autant d'acharnement ? Ils ne peuvent pas espérer l'emporter contre une telle force.

— Ce sont cinq cents de mes enragés d'Afghulis, grogna-t-il, en regardant vers le bas en fronçant les sourcils. Ils sont pris au piège et ils le savent.

La vallée se terminait en effet par un cul-de-sac. Elle se rétrécissait vers une gorge aux parois élevées, qui donnait sur une cuvette cernée de hautes parois qu'il était impossible d'escalader.

Les cavaliers enturbannés étaient repoussés vers cette gorge, car c'était la seule voie possible, et ils avançaient à contrecœur, sous une pluie de flèches et dans un tourbillon d'épées. Les cavaliers casqués les y contraignaient en évitant de se jeter sur eux. Ils connaissaient la furie des hommes des collines quand ils sont réduits à leur dernière extrémité, et étaient parfaitement conscients que leurs proies étaient prises dans un piège d'où nulle évasion n'était possible. Ils savaient que leurs adversaires étaient des Afghulis et avaient l'intention de les cerner pour les forcer à négocier leur reddition. Ils avaient un objectif en tête et avaient pour cela besoin d'otages.

Leur émir était un homme sage et plein d'initiative. Lorsqu'il était arrivé dans la vallée de Gurashah et n'y avait trouvé ni guide ni émissaire pour l'accueillir, il avait poursuivi sa route, se reposant sur sa bonne connaissance du pays. Ses hommes et lui s'étaient battus depuis qu'ils avaient quitté Secunderam, et les hommes des tribus pansaient leurs blessures dans plus d'un village haut perché des montagnes. Il savait qu'il y avait de fortes chances pour que ni lui ni aucun de ses lanciers casqués ne revoient jamais les murs de Secunderam, car les tribus s'étaient sans doute soulevées derrière son passage, mais il était déterminé à mener à bien sa mission, qui consistait à prendre la Devi aux Afghulis à tout prix et à la ramener prisonnière à Secunderam. Et au cas où cela se révélerait impossible, à la décapiter avant de mourir lui-même.

Les deux spectateurs sur la crête ne pouvaient bien évidemment pas savoir tout cela. Mais Conan s'agitait nerveusement.

— Pourquoi diable se sont-ils laissé piéger de la sorte ? demanda-t-il à l'Univers tout entier. Je sais ce qu'ils faisaient dans cette région... Ils étaient à ma poursuite, les chiens ! Ils fouillaient chaque vallée... et ce sont eux qui se sont trouvés cernés avant de s'en rendre compte. Maudits imbéciles ! Ils vont livrer bataille dans la gorge, mais ils ne pourront pas

résister très longtemps. Lorsque les Turaniens les auront repoussés dans la cuvette, ils les massacreront à leur guise.

Le fracas augmenta en intensité et en volume. Dans le boyau étroit du défilé, les Afghulis, luttant désespérément, parvenaient encore à contenir les cavaliers cuirassés qui ne pouvaient lancer toutes leurs forces contre eux.

Conan fronçait les sourcils, l'air sévère, ne tenant pas en place, caressant la poignée de sa lame du bout des doigts, puis enfin, il dit brusquement :

— Devi, je dois descendre les rejoindre. Je vais te trouver un endroit où tu pourras te cacher jusqu'à ce que je revienne te chercher. Tu parlais de ton royaume... eh bien, je n'ai pas la prétention de considérer ces diables hirsutes comme mes enfants mais, après tout, tous autant qu'ils sont, ce sont mes hommes. Un chef ne devrait jamais abandonner ses hommes, même si ceux-ci l'ont abandonné les premiers. Ils pensaient avoir raison en me chassant... Par l'enfer, je ne me ferai pas destituer ! Je suis toujours chef des Afghulis, et je le prouverai ! Je peux descendre à pied dans la gorge.

— Mais, et moi ? demanda-t-elle. Tu m'as arrachée à *mon* peuple ; me laisseras-tu donc mourir seule dans les collines pendant que tu descendras te sacrifier pour rien ?

Les veines du Cimmérien saillirent, trahissant ses émotions contradictoires.

— Tu as raison, dit-il, désespéré. Crom seul sait ce que je peux faire.

Elle tourna légèrement la tête, et une expression curieuse illumina son splendide visage. Puis...

— Écoute ! s'écria-t-elle. Écoute !

Une lointaine fanfare de trompettes parvenait faiblement à leurs oreilles. Ils baissèrent les yeux vers la vallée qui se trouvait sur leur gauche et aperçurent le reflet de l'acier près du versant opposé. Une longue ligne de lances et de casques polis avançait dans la vallée, étincelant au soleil.

— Les cavaliers de Vendhya ! s'écria-t-elle d'un air triomphal. Même à cette distance je peux les reconnaître !

— Ils sont des milliers ! murmura Conan. Il y avait bien longtemps qu'une armée kshatriya ne s'était enfoncée aussi loin dans les collines.

— Ils sont à ma recherche ! s'exclama-t-elle. Donne-moi ton cheval ! Je vais galoper au-devant de mes guerriers. La pente n'est pas

trop raide sur la gauche, et je peux atteindre la vallée. Pars rejoindre tes hommes et fais les tenir un peu plus longtemps. Je conduirai mes cavaliers à l'entrée de la vallée et les lancerai sur les Turaniens ! Ils seront pris en tenaille ! Vite, Conan ! Vas-tu sacrifier tes hommes à cause de tes envies personnelles ?

Le désir ardent des steppes et des forêts battues par les vents enflamma ses yeux, mais finalement il secoua la tête, sauta de sa selle et plaça les rênes dans les mains de la Devi.

— Tu as gagné ! grogna-t-il. Galope à la vitesse du diable !

Elle fit demi-tour et descendit la pente par la gauche. Il courut le long de la crête jusqu'à ce qu'il parvienne à la longue crevasse déchiquetée qu'était le défilé dans lequel la bataille faisait rage. Il descendit le long de la paroi de pierre accidentée comme un singe, s'aidant des anfractuosités et des aspérités, pour finalement sauter, les pieds en avant, et atterrir au milieu de la bataille qui faisait rage à l'entrée de la gorge. Les lames sifflaient et résonnaient tout autour de lui ; les chevaux se cabraient et ruaient, les plumes des casques s'agitaient entre les turbans maculés de sang.

Alors qu'il touchait le sol, il poussa un hurlement de loup, attrapa des rênes ouvragées d'or puis, évitant le coup de moulinet d'un cimenterre, enfonça la lame de son grand poignard dans les entrailles du cavalier. L'instant d'après il était en selle et hurlait ses ordres aux Afghulis. Ils le regardèrent, ahuris, l'espace d'un instant, mais quand ils virent les dégâts qu'il infligeait dans les rangs de leurs ennemis, ils se remirent à l'œuvre, l'acceptant parmi eux sans faire de commentaires. Dans cet enfer de lames qui s'entrechoquaient et de sang qui éclaboussait de toutes parts, il n'y avait pas de temps pour poser des questions ou donner des réponses.

Les cavaliers dans leurs casques à cimier et leurs hauberts ouvragés d'or affluèrent vers l'entrée de la gorge, hachant et tailladant, et l'étroit défilé se remplit et fut encombré de chevaux et d'hommes ; les guerriers se pressèrent les uns contre les autres, frappant de leurs courtes lames, et faisant pleuvoir des coups d'épée meurtriers dès qu'un espace se libérait suffisamment longtemps pour permettre de frapper. Lorsqu'un homme tombait à terre, il ne se relevait jamais, sous les sabots qui s'agitaient et martelaient le sol. Le poids et la force brute étaient primordiaux, et le chef des Afghulis valait dix hommes. En de tels moments, les hommes réagissent principalement par la force de l'habitude, et les guerriers qui

avaient l'habitude de voir Conan à leur tête, reprirent courage en dépit de la méfiance qu'ils éprouvaient envers lui.

Mais la supériorité du nombre avait aussi son importance. La pression des hommes qui arrivaient sans cesse des arrières forçait les cavaliers du Turan à s'avancer toujours plus loin dans la gorge, sous les dents étincelantes des *tulwars*. Pied après pied, les Afghulis étaient repoussés, laissant le sol du défilé jonché de cadavres, que piétinaient les cavaliers. Tandis qu'il frappait et tailladait comme un possédé, Conan eut le temps d'être rongé par le doute... Yasmina tiendrait-elle parole? Elle n'avait qu'à rejoindre ses guerriers et partir vers le Sud, et l'abandonner, lui et ses hommes, à leur sort.

Mais enfin, après ce qui lui parut être des siècles d'une bataille acharnée, une clameur s'éleva en provenance de l'autre vallée, noyant le tonnerre des armes et les hurlements du massacre. Et alors, dans un fracas de trompettes qui ébranlèrent les parois rocheuses et dans le bruit de tonnerre des chevaux lancés au galop, cinq mille cavaliers de Vendhya tombèrent sur l'armée de Secunderam.

Cette charge fendit les régiments turaniens, les écrasa, les déchira, et les disloqua, dispersant les survivants dans toute la vallée. En un instant la vague avait reflué de la gorge; il y eut un tourbillon confus et chaotique de combats, de cavaliers tournoyant et frappant, seuls ou en petits groupes, puis l'émir tomba à terre, une lance kshatriya fichée dans sa poitrine. Les cavaliers aux casques à cimiers firent volte-face et s'enfuirent dans la vallée, éperonnant leurs montures et tentant de se frayer un chemin à coups d'épée à travers les essaims qui s'étaient abattus sur leurs arrières. Et comme ils s'enfuyaient en rangs dispersés, leurs vainqueurs se dispersèrent à leur tour et se lancèrent à leur poursuite; dans toute la vallée, sur les pentes qui débouchaient dessus et sur les crêtes se répandirent fugitifs et poursuivants. Les Afghulis, du moins ceux qui pouvaient encore galoper, se précipitèrent hors de la gorge et se joignirent à ceux qui pourchassaient leurs ennemis, acceptant cette alliance inattendue sans se poser de questions, tout comme ils avaient accepté le retour de leur chef déchu.

Le soleil s'enfonçait au loin entre les sommets déchiquetés lorsque Conan – ses vêtements réduits à l'état de lambeaux, sa cotte de mailles couverte de sang, empestant de partout, son poignard rougi et couvert de sang séché jusqu'à la garde – enjamba les cadavres pour rejoindre la Devi Yasmina, qui était sur sa monture, entourée des nobles du royaume, près de la crête de l'arête, aux abords d'un précipice vertigineux.



— Tu as tenu parole, Devi ! rugit-il. Par Crom, j'ai quand même eu quelques moments difficiles dans cette gorge... *Attention !*

Un vautour d'une taille prodigieuse fondit du ciel, s'abattant dans un bruit de tonnerre et faisant tomber les hommes à terre par le simple battement de ses ailes.

Le bec en forme de cimeterre visait le cou tendre de la Devi, mais Conan fut plus rapide... Une brève course, un bond de tigre, un puissant coup de son poignard dégoulinant de sang, et le vautour poussa un cri horriblement humain, bascula sur le côté et tomba dans le précipice. Il rebondit sur les rochers et s'écrasa dans la rivière, mille pieds plus bas. Et tandis qu'il tombait, battant sauvagement le ciel de ses ailes noires, il prit la forme, non d'un oiseau, mais d'un être humain vêtu d'une robe noire, ses bras aux amples manches noires lancés dans les airs.

Conan se tourna vers Yasmina, tenant toujours son poignard sanglant à la main. Ses yeux bleus étaient embrasés et du sang coulait de blessures sur ses bras et ses cuisses musclés.

— Tu es redevenue la Devi, dit-il en grimaçant farouchement, apercevant la fine robe de gaze aux pressions en or qu'elle avait revêtue par-dessus son accoutrement de fille des collines.

En aucune manière intimidé par l'imposante délégation de chevalerie qui l'entourait, il poursuivit :

— Je dois te remercier pour les vies de mes quelque trois cent cinquante bandits, qui sont enfin convaincus que je ne les ai pas trahis. Tu as remis entre mes mains les rênes de la conquête.

— Je te dois toujours ma rançon, dit-elle. (Ses yeux sombres brillèrent quand ils se posèrent sur lui.) Je te paierai dix mille pièces d'or...

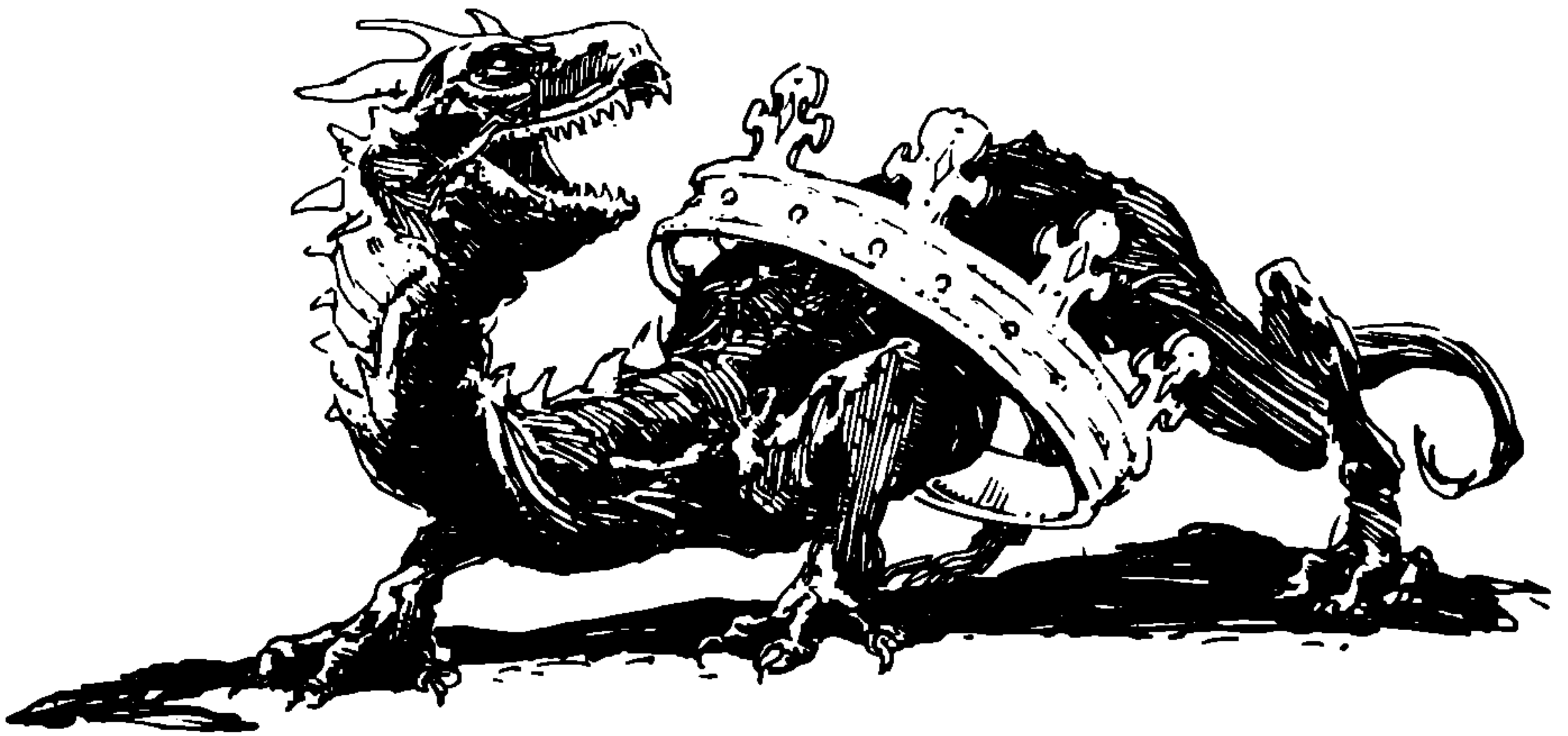
Il eut un violent geste d'impatience, secoua le sang de son poignard et replaça celui-ci dans son fourreau, puis il essuya ses mains sur sa cotte de mailles.

— Je viendrai chercher ma rançon à ma façon et quand je l'aurai décidé, dit-il. J'irai la chercher dans ton palais d'Ayodhya et je viendrai accompagné de cinquante mille hommes afin de m'assurer que les plateaux de la balance soient équitables.

Elle éclata de rire et prit les rênes dans ses mains.

— Je viendrai à ta rencontre sur les berges de la Jhumda avec cent mille hommes !

Les yeux de Conan brillèrent d'une admiration féroce. En se reculant, il leva la main en un geste qui pouvait être celui d'un roi, et lui indiqua que la voie était libre devant elle.



L'Heure du dragon

La bannière au Lion vacille,
S'enfonce dans l'horreur des ténèbres ;
Un dragon écarlate frémit et s'anime,
Porté par les vents du destin.
Dans leurs armures étincelantes
Les chevaliers gisent ensemble,
Transpercés par les lances meurtrières.
Au plus profond des montagnes hantées
Des dieux noirs et oubliés s'éveillent.
Des mains mortes tâtonnent dans l'obscurité,
Les étoiles pâlisent de peur,
Car c'est là l'Heure du dragon,
Le triomphe de la Peur et de la Nuit.

I

Ô DORMEUR, RÉVEILLE-TOI !

La lueur des longues bougies vacilla, faisant frémir les ombres noires sur les murs. Les tentures de velours ondoyèrent. Pourtant nul courant d'air n'agitait la pièce. Quatre hommes se tenaient autour d'une table d'ébène sur laquelle était posé un sarcophage vert qui luisait tel du jade ciselé. Chacun d'eux brandissait dans sa main droite une curieuse bougie noire qui dispensait une étrange lueur verdâtre.

C'était la nuit et à l'extérieur un vent perdu gémissait entre les arbres noyés dans l'obscurité.

Un silence tendu régnait dans la pièce aux ombres mouvantes. Quatre paires d'yeux fébriles étaient rivées sur ce long cercueil vert. Les hiéroglyphes du sarcophage semblaient se contorsionner, comme si la lumière vacillante leur prêtait vie. L'homme qui se tenait au pied du sarcophage se pencha sur celui-ci, inscrivant des signes dans l'air avec sa bougie, comme s'il écrivait quelque symbole mystique. Il reposa ensuite la bougie dans son chandelier d'or noir, au pied du sarcophage et, marmonnant quelque incantation inintelligible pour ses compagnons, glissa une main large et blanche dans sa robe bordée d'hermine. Lorsqu'il la ressortit, ce fut comme s'il tenait dans le creux de sa main une boule de feu vivant.

Ses trois compagnons retinrent soudain leur souffle, et celui qui se tenait à la tête du sarcophage, un homme robuste à la peau mate, chuchota :

— Le Cœur d'Ahriman !

L'homme à la robe garnie d'hermine leva immédiatement la main, réclamant ainsi le silence. Quelque part, un chien hurla lugubrement. Un bruit de pas furtifs retentit de l'autre côté de la porte verrouillée et barrée. Pas un ne détourna le regard du sarcophage, au-dessus duquel l'homme à la robe à l'hermine déplaçait la grande gemme flamboyante tout en murmurant une incantation déjà ancienne quand les océans engloutirent l'Atlantide. L'éclat du joyau heurtait leurs yeux et ils ne furent pas certains de ce qu'ils virent. Comme si une formidable poussée était exercée de l'intérieur, le couvercle sculpté du sarcophage céda et fut projeté au sol dans un fracas épouvantable. Les quatre hommes se penchèrent en hâte et découvrirent ce qui gisait à l'intérieur : une forme rabougrie et racornie, recroquevillée sur elle-même, dont les membres bruns, encore visibles sous les bandages en décomposition, étaient secs comme du bois mort.

— Ramener cette chose *à la vie* ? murmura le petit homme au teint mat qui se tenait sur la droite, en accompagnant ses propos d'un éclat de rire narquois. Cette chose tombera en poussière à la seconde où nous la toucherons. Nous sommes des imbéciles...

— Shhh ! siffla impérieusement l'homme à forte carrure qui tenait le joyau dans sa main.

Son front blanc et large dégoulinait de sueur et ses yeux étaient dilatés. Il se pencha en avant et, sans toucher la momie, déposa la gemme

flamboyante sur la poitrine de celle-ci. Il se recula et contempla la scène avec une intensité fiévreuse, tandis que ses lèvres remuaient en une invocation muette.

C'était comme si un globe de feu vivant flamboyait et brûlait sur cette poitrine morte et flétrie. Les quatre hommes serrèrent les dents et leur respiration se fit sifflement. Une horrible transmutation s'accomplissait sous leurs yeux. La forme flétrie du sarcophage commençait à prendre du volume, à croître et s'allonger. Les bandages se rompirent et tombèrent, se réduisant en une poussière marron. Les membres ratatinés enflèrent et se raidirent. Leur teinte cuivrée commença à s'estomper.

— Par Mitra! murmura le grand homme blond qui se tenait sur la gauche. Ce n'était *pas* un Stygien. Cette portion de l'histoire était vraie, au moins...

De nouveau un doigt tremblant exigea le silence. À l'extérieur, le chien avait cessé de hurler. Il gémit, comme en proie à un cauchemar, puis ce fut de nouveau le silence. L'homme aux cheveux blonds entendit alors distinctement la lourde porte ployer, comme soumise à une formidable pression depuis l'extérieur. Il fit mine de porter la main à son épée, mais l'homme à la robe bordée d'hermine l'interpella vivement :

— Reste ici! Ne brise pas la chaîne! Et, sur ta vie, ne va pas à la porte!

L'homme aux cheveux blonds haussa les épaules et reprit sa position initiale. Il resta cloué sur place et ouvrit de grands yeux. C'était un homme vivant qui gisait dans le sarcophage. Un homme robuste, de grande taille, entièrement nu, dont la peau blanche contrastait avec ses cheveux et sa barbe foncés. Il était immobile et ses yeux grands ouverts semblaient vides et inexpressifs, comme ceux d'un nouveau-né. Sur sa poitrine la grande gemme vibrait d'un feu sombre, lançant des éclairs étincelants.

L'homme à la robe à l'hermine vacilla, comme sous le contrecoup d'une tension trop longtemps accumulée.

— Ishtar! s'exclama-t-il. C'est Xaltotun! *Et il est en vie!* Valerius! Tarascus! Amalric! Voyez-vous? Voyez-vous? Vous doutiez de moi... mais je n'ai pas échoué! Nous étions à proximité des portes béantes de l'enfer ce soir, et les formes des Ténèbres se sont approchées très près de nous. Elles ont poursuivi *cet homme-là* jusqu'à la porte de cette pièce, mais nous avons réussi à ramener le grand magicien à la vie.

— Et condamné nos âmes à un purgatoire éternel au passage, je n'en doute pas, murmura le petit homme au teint mat, Tarascus.

L'homme aux cheveux blonds, Valerius, eut un rire cruel.

— Quel purgatoire pourrait être pire que la vie ? Nous sommes tous damnés depuis le jour de notre naissance. De plus, qui ne vendrait son âme misérable en échange d'un trône ?

— Son regard est vide et inexpressif, Orastes, indiqua le plus robuste d'entre eux.

— Il est mort depuis longtemps, rétorqua Orastes. Il est comme quelqu'un qui vient de se réveiller. Son esprit est vide après le grand sommeil. Que dis-je ? Il était *mort*, pas endormi. Nous avons ramené son esprit par-delà les abîmes et les gouffres de la nuit et de l'oubli. Je vais lui parler.

Il se pencha sur le sarcophage et posa son regard sur les grands yeux sombres de l'homme qui gisait à l'intérieur. Puis il dit, lentement :

— Réveille-toi, Xaltotun !

Les lèvres de l'homme remuèrent machinalement.

— Xaltotun ! murmura-t-il avec difficulté après Orastes.

— *C'est toi, Xaltotun !* s'exclama Orastes tel un hypnotiseur cherchant à convaincre son sujet. Tu es Xaltotun de Python, en Acheron.

Une lueur fugitive passa au fond des yeux noirs.

— J'étais Xaltotun, murmura-t-il. Je suis mort.

— Tu es Xaltotun ! s'écria Orastes. Tu n'es pas mort ! Tu vis !

— Je suis Xaltotun, répondit l'autre en un sinistre murmure. Mais je suis mort. Dans ma maison de Khemi, en Stygie, c'est là que je suis mort.

— Les prêtres qui t'ont empoisonné ont momifié ton corps grâce à leurs arts maléfiques, laissant intacts tous tes organes ! s'exclama Orastes. Mais désormais tu vis à nouveau ! Le Cœur d'Ahriman t'a rendu la vie et a rappelé ton esprit par-delà l'espace et l'éternité.

— Le Cœur d'Ahriman ! (La lueur au fond des yeux se fit plus vive comme les souvenirs remontaient à la surface.) Les barbares me l'ont volé !

— Il se souvient, murmura Orastes. Sortez-le du sarcophage.

Les autres obéirent à contrecœur, comme s'ils étaient réticents à toucher un homme qu'ils venaient de recréer, et ils ne parurent pas plus à leur aise lorsqu'ils sentirent la chair ferme et musclée, vibrante de vie, sous leurs doigts. Ils le soulevèrent néanmoins et l'installèrent sur la table. Orastes le vêtit d'une étrange robe en velours foncé, piquetée

d'étoiles dorées et de croissants de lune, puis il fixa un bandeau tressé de fils d'or autour de ses tempes, retenant les mèches de cheveux noirs qui tombaient sur les épaules de Xaltotum. Celui-ci les laissa faire et resta silencieux, même lorsqu'ils l'installèrent sur un fauteuil sculpté qui ressemblait à un trône, avec son haut dossier d'ébène, ses larges accoudoirs en argent et ses pieds qui ressemblaient à des griffes dorées. Il resta assis, immobile, et la lueur d'intelligence se fit plus vive dans ses yeux noirs, les rendant profonds, étranges et lumineux. On aurait dit des feux magiques depuis longtemps engloutis venant affleurer lentement à la surface de sombres étangs nocturnes.

Orastes jeta un rapide coup d'œil sur ses compagnons immobiles, absorbés dans leur fascination morbide pour leur étrange hôte. Leurs nerfs d'acier avaient résisté à une épreuve qui aurait conduit des hommes plus faibles à la folie. Il savait que les hommes avec lesquels il conspirait n'étaient pas des lâches, mais des hommes dont le courage était à la mesure de leurs ambitions criminelles et de leur inclinaison au mal. Il porta son attention sur l'individu calé dans le fauteuil noir comme l'ébène, et ce dernier prit enfin la parole.

— Je me souviens, dit-il d'une voix forte et sonore, s'exprimant dans un némédien aux curieuses intonations archaïques. Je suis Xaltotun, et j'étais Grand Prêtre de Set à Python, qui se trouvait en Acheron. Le Cœur d'Ahriman... J'ai rêvé que je l'avais retrouvé... Où est-il ?

Orastes plaça la pierre dans le creux de la main du sorcier. Celui-ci inspira plongeant son regard dans les profondeurs du terrible joyau qui flamboyait dans sa paume.

— Ils me l'ont volé, il y a bien longtemps, dit-il. Le cœur rouge de la nuit, capable de sauver ou de damner, voilà ce que c'est. Il vient de loin et de la nuit des temps. Tant qu'il était mien, nul ne pouvait s'opposer à moi. Mais il me fut volé ; Acheron tomba et je dus m'exiler dans la sombre Stygie. Je me souviens de bien des choses, mais il est également bien des choses que j'ai oubliées. J'ai séjourné dans une lointaine contrée, par-delà des gouffres brumeux et des océans plongés dans les ténèbres. En quelle année sommes-nous ?

— Nous approchons de la fin de l'année du Lion, trois mille ans après la chute d'Acheron, lui répondit Orastes.

— Trois mille ans ! murmura l'autre. Si longtemps ? Qui êtes-vous ?

— Je suis Orastes, autrefois prêtre de Mitra. Cet homme est Amalric, baron de Tor, en Némédie ; cet autre est Tarascus, frère cadet

du roi de Némédie ; et enfin cet homme de grande taille est Valerius, héritier légitime du trône d'Aquilonie.

— Pourquoi m'avoir donné la vie ? l'interrogea Xaltotun. Qu'attendez-vous de moi ?

L'homme était désormais en pleine possession de ses moyens ; ses yeux vifs étaient ceux d'un homme dont le cerveau n'était plus embrumé. Il n'y avait aucune hésitation ou incertitude dans ses manières. Il allait droit au but, sachant que nul ne donne quelque chose sans en espérer un retour. Orastes fut tout aussi direct dans sa réponse :

— Nous avons ouvert les portes de l'enfer ce soir afin de libérer ton âme et qu'elle rejoigne ton corps car nous avons besoin de ton aide. Nous souhaitons installer Tarascus sur le trône de Némédie et faire obtenir à Valerius la couronne de l'Aquilonie. Tu peux nous aider avec ta nécromancie.

Xaltotun avait l'esprit retors et il pouvait se montrer surprenant.

— Tu dois être bien loin d'être novice, Orastes, pour avoir été capable de me ramener à la vie. Comment se fait-il qu'un prêtre de Mitra connaisse le Cœur d'Ahriman et les incantations de Skelos ?

— Je ne suis plus prêtre de Mitra, lui répondit Orastes. J'ai été chassé de mon ordre du fait de mes incursions dans la magie noire. Sans Amalric ici présent, on m'aurait sans doute brûlé comme sorcier.

» Cela m'a cependant permis de poursuivre mes études. J'ai voyagé en Zamora, en Vendhya, en Stygie, et j'ai séjourné dans les jungles hantées de Khitaï. J'ai lu les livres aux reliures de fer de Skelos. Je me suis entretenu avec des créatures invisibles dans les profondeurs de leurs puits et avec des formes sans visage dans des jungles noires et putrides. Un jour j'aperçus ton sarcophage, dans les cryptes hantées par les démons, sous les murs colossaux du temple de Set, aux confins de la Stygie, et j'appris alors les arts qui me permettraient de ramener à la vie ton corps ratatiné. J'appris l'existence du Cœur d'Ahriman dans des manuscrits poussiéreux. Une année durant j'ai cherché l'endroit où il était dissimulé et, un jour, enfin, je le découvris.

— Pourquoi alors prendre la peine de me ramener à la vie ? lui demanda Xaltotun, ses yeux perçants fixés sur le prêtre. Pourquoi ne t'es-tu pas servi du Cœur pour augmenter tes propres pouvoirs ?

— Plus aucun homme ne connaît les secrets du Cœur, répliqua Orastes. Même les légendes ne nous apprennent rien sur la façon de libérer tous ses pouvoirs. Je savais qu'il pouvait restaurer la vie, mais

je ne sais rien de ses secrets plus profonds. Je m'en suis seulement servi pour te ramener à la vie. C'est ton savoir que nous désirons mettre à profit. Quant au Cœur, toi seul connais ses secrets innommables.

Xaltotun répondit négativement de la tête, plongeant son regard dans les profondeurs flamboyantes du joyau d'un air maussade.

— Mon savoir en nécromancie est plus grand que la somme des connaissances de tous les hommes réunis, dit-il ; pourtant je ne mesure pas l'étendue des pouvoirs de ce joyau. Je ne l'invoquais jamais dans les temps anciens ; je le conservais de peur qu'on ne l'utilise contre moi. Finalement, il me fut dérobé. Il tomba entre les mains d'un shaman emplumé des hordes barbares qui s'en servit pour vaincre ma puissante sorcellerie. Puis le joyau disparut, et je fus empoisonné par les prêtres stygiens, jaloux, avant que je puisse apprendre où il avait été dissimulé.

— Il était caché dans une caverne située sous le temple de Mitra, à Tarantia, indiqua Orastes. Je l'ai appris par des voies détournées, après avoir localisé tes restes dans le temple souterrain de Set, en Stygie.

» Des voleurs zamoriens, en partie protégés par certains charmes que j'avais appris – mieux vaut ne pas dire où et comment – dérobèrent ton sarcophage, l'extirpant des griffes de ceux qui veillaient dessus dans les ténèbres. Après avoir voyagé à dos de chameau, sur une galère et enfin sur un chariot à bestiaux, ton sarcophage est finalement arrivé à destination, ici, dans cette ville.

» Ces mêmes voleurs... du moins ceux qui étaient encore en vie à l'issue de leur terrifiante épreuve, s'emparèrent du Cœur d'Ahriman dans sa caverne hantée sous le temple de Mitra. Pourtant il s'en est fallu de peu pour que l'habileté humaine alliée à la sorcellerie n'échoue. Un seul d'entre eux vécut assez longtemps pour me retrouver et déposer le joyau entre mes mains avant de mourir, la bave aux lèvres, balbutiant des propos incohérents sur ce qu'il avait vu dans cette crypte maudite. Nul ne peut prétendre rivaliser avec les voleurs de Zamora dans l'art du vol. Même aidé par mes sortilèges, personne d'autre n'aurait pu soustraire le joyau aux ténèbres peuplées de démons où il reposait depuis la chute d'Acheron, il y a trois mille ans de cela.

Xaltotun releva sa tête léonine et laissa son regard se perdre au loin dans l'espace, comme s'il sondait les siècles disparus.

— Trois mille ans ! murmura-t-il. Par Set ! Parle-moi de ce qui s'est passé sur cette terre.

— Les barbares qui renversèrent Acheron ont fondé de nouveaux royaumes, commença Orastes. Là où s'étendait autrefois l'empire

apparurent des royaumes nouveaux appelés Aquilonie, Némédie et Argos, du nom des tribus qui s'y installèrent. Les royaumes plus anciens d'Ophir, de Corinthe et du Koth Occidental, qui avaient été assujettis par les rois d'Acheron, recouvrèrent leur indépendance au moment de la chute de l'empire.

— Qu'est-il advenu du peuple d'Acheron ? demanda Xaltotun. Au moment de ma fuite en Stygie, Python était en ruine, et les superbes cités aux tours purpurines d'Acheron étaient souillées de sang et piétinées par les sandales des barbares.

— Quelques clans des collines se targuent encore de descendre d'Acheron, lui répondit Orastes. Quant aux autres, la marée de mes ancêtres barbares les a submergés et complètement balayés. Ils – mes ancêtres, je veux dire – avaient beaucoup souffert aux mains des rois d'Acheron.

Un sourire sinistre et terrifiant se dessina sur les lèvres du Pythonien.

— En effet ! Plus d'un barbare, homme ou femme, est mort de ma main en hurlant sur l'autel. J'ai vu leurs têtes que l'on empilait pour former une pyramide sur la grand-place de Python lorsque les rois revenaient de l'Ouest avec leur butin et leurs prisonniers nus.

— En effet. Et lorsque vint le jour de la vengeance, les épées ne restèrent pas dans leurs fourreaux. Acheron cessa donc d'exister ; Python aux tours purpurines ne fut plus qu'un souvenir des temps révolus. Des royaumes neufs se dressèrent sur les ruines impériales et prospérèrent grandement. Et aujourd'hui nous t'avons ramené à la vie pour nous aider à régner sur ces royaumes qui, s'ils sont moins étranges et merveilleux que l'antique Acheron, sont pourtant riches et puissants et valent bien la peine qu'on se batte pour s'en emparer. Regarde !

Orastes dépla sous les yeux de l'étranger une carte dessinée avec soin sur du vélin.

Xaltotun la regarda attentivement, puis secoua la tête, décontenancé.

— Même les contours du monde ont changé. C'est comme si j'entrevois une chose familière dans un rêve, mais incroyablement déformée.

— Quoi qu'il en soit, lui répondit Orastes, voici Belverus, la capitale de la Némédie, où nous nous trouvons présentement. Ici, ce sont les frontières de la Némédie. Ophir et Corinthe se trouvent au sud et au sud-est, la Brythunie à l'est, et l'Aquilonie à l'ouest.

— C'est la carte d'un monde qui m'est inconnu, répondit calmement Xaltotun, mais Orastes nota la vive lueur de haine qui embrasa les yeux sombres.

— C'est une carte que tu vas nous aider à remodeler, répondit Orastes. Notre premier désir est d'installer Tarascus sur le trône de Némédie. Nous voulons accomplir ceci sans coup férir et d'une telle façon que nul ne puisse soupçonner Tarascus. Nous ne voulons pas que le pays soit déchiré par des guerres civiles, afin de réserver nos forces en vue de la conquête de l'Aquilonie.

» Si le roi Nimed et ses fils venaient à mourir de cause naturelle, au cours d'une épidémie par exemple, Tarascus monterait sur le trône pacifiquement et sans contestation, car il deviendrait le successeur légitime à la couronne.

Xaltotun hocha la tête sans répondre, et Orastes poursuivit :

— L'autre tâche sera plus ardue. Nous ne pouvons installer Valerius sur le trône d'Aquilonie sans déclencher une guerre, et ce royaume-là est un ennemi formidable. Ses habitants sont courageux, c'est une race guerrière, endurcie par des guerres perpétuelles avec les Pictes, les Zingaréens et les Cimmériens. Cela fait cinq cents ans que l'Aquilonie et la Némédie se font la guerre par intermittence, et les Aquiloniens ont toujours eu le dernier mot.

» Leur roi actuel est le plus fameux guerrier des nations occidentales. C'est un étranger, un aventurier qui s'est emparé de la couronne par la force au cours d'une période de guerre civile. Il a étranglé le roi Namedides de ses mains sur le propre trône de ce dernier. Son nom est Conan, et nul ne peut rivaliser avec lui au combat.

» Valerius est aujourd'hui l'héritier légitime de la couronne. Namedides l'avait contraint à l'exil en dépit de leur lien de sang, et cela fait des années qu'il n'a pas remis les pieds dans son pays natal. Mais le sang de l'ancienne dynastie coule dans ses veines, et nombre de barons se réjouiraient secrètement à l'annonce de la chute de Conan, qui est un moins que rien, n'ayant pas une seule goutte de sang royal – ou même noble – dans les veines. Cependant, les gens du peuple lui sont fidèles, ainsi que l'aristocratie des provinces les plus éloignées. Mais si ses troupes venaient à être décimées au cours de cette bataille qui devra nécessairement avoir lieu et que Conan lui-même soit tué, il ne serait alors pas difficile de placer Valerius sur le trône. Avec la mort de Conan, c'est tout le cœur du gouvernement qui disparaît : il n'appartient à aucune dynastie ; ce n'est qu'un aventurier solitaire.



— Il me plairait de voir ce roi, songea Xaltotun à voix haute, en regardant en direction d'un miroir argenté qui constituait l'un des panneaux du mur.

Ce miroir ne renvoyait aucune image, mais l'expression du visage de Xaltotun indiquait clairement qu'il en comprenait le fonctionnement. Orastes acquiesça de la tête avec toute la fierté d'un artisan dont les talents sont reconnus et appréciés par un maître en la matière.

— Je vais tenter de te le montrer, dit-il.

Il s'assit devant la glace et plongea son regard hypnotique dans ses profondeurs ; une ombre indistincte commença alors à prendre forme.

Cela semblait tout à la fois étrange et incroyable, mais ceux qui contemplaient ce spectacle savaient qu'il ne s'agissait que du reflet de la pensée d'Orastes qui se matérialisait sur ce miroir, tout comme un sorcier peut se servir d'une boule de cristal magique. L'image flotta tout d'abord de manière indistincte puis prit soudain une netteté époustouflante : un homme de grande taille, aux épaules larges et puissantes, à la poitrine robuste, avec un cou de taureau et des membres épais et musclés. Il était vêtu de soie et de velours ; les lions royaux d'Aquilonie étaient brodés en fil d'or sur son justaucorps, et la couronne d'Aquilonie brillait sur ses longs cheveux noirs, coupés au carré. Pourtant, il semblait porter la grande épée qui pendait à son côté plus naturellement que son accoutrement royal. Son front était bas et large, et ses yeux d'un bleu volcanique semblaient couvrir quelque feu intérieur. Son visage, sombre, balafré, presque sinistre, était celui d'un combattant, et ses vêtements de velours ne pouvaient dissimuler les lignes dures et dangereuses de ses membres.

— Cet homme n'est pas un Hyborien ! s'exclama Xaltotun.

— En effet, c'est un Cimmérien, un représentant de ces tribus féroces qui habitent les collines grises du Nord.

— J'ai combattu ses lointains ancêtres, murmura Xaltotun. Même les rois de Xaltotun ne parvinrent pas à les soumettre.

— De nos jours encore ils sont une menace terrifiante pour les nations du Sud, répondit Orastes. C'est un digne représentant de cette race sauvage et, jusqu'à présent, il s'est révélé impossible à vaincre.

Xaltotun ne répondit rien ; il resta assis à contempler le globe de feu vivant qui luisait dans le creux de sa main. À l'extérieur, le chien se remit à hurler, d'un long glapisement aux accents sinistres.



II

UN VENT NOIR SOUFFLE

L'année du Dragon débuta dans la guerre, la pestilence et l'agitation. La peste noire rôdait dans les rues de Belverus, terrassant le marchand dans son échoppe, le serf dans son logis, le chevalier à sa table de banquet. Toute la science des médecins était impuissante à l'enrayer. On disait qu'elle avait été envoyée de l'enfer en punition des péchés d'orgueil et de luxure. Elle était aussi foudroyante et mortelle que la morsure d'une vipère. Le corps du malade devenait violacé, puis noir et l'agonie survenait en quelques minutes. La puanteur de sa propre putréfaction envahissait ses narines avant même que la

mort arrache son âme à sa carcasse pourrissant. Un vent brûlant en provenance du sud rugissait continuellement, flétrissant les récoltes et foudroyant le bétail sur place.

Les hommes invoquaient Mitra et murmuraient contre le roi ; car, d'une façon mystérieuse, à travers tout le royaume il se chuchotait que celui-ci se livrait en secret à des pratiques abominables et à des débauches sans nom à l'abri des murs de son palais envahi par la nuit. C'est alors que la mort grimaçante vint arpenter les couloirs de ce palais, accompagnée de monstrueuses vapeurs pestilentielles qui tourbillonnaient à ses pieds. En une seule nuit le roi et ses trois fils furent emportés. Le grondement des tambours funèbres qui marquèrent leur trépas recouvrit le tintement sinistre et fatidique des clochettes accrochées sur les charrettes qui avançaient péniblement de rue en rue, et sur lesquelles on entassait les cadavres en décomposition.

Cette même nuit, juste avant l'aube, le vent brûlant qui avait soufflé pendant des semaines cessa d'agiter lugubrement les rideaux de soie en s'insinuant dans les demeures. Une bourrasque se leva du nord pour venir rugir entre les tours ; un orage cataclysmique éclata, accompagné d'éclairs aveuglants et d'une pluie diluvienne. Quand l'aube vint briller, tout était purifié, vert et dégagé. Les sols calcinés se parèrent de verdure, les récoltes desséchées se redressèrent et la peste avait disparu, ses miasmes chassés hors du pays par le vent puissant.

Certains déclarèrent que les dieux étaient satisfaits car le roi maléfique et ses rejetons avaient péri et lorsque son frère cadet, Valerius, fut couronné dans la grande salle du palais, le peuple acclama avec des vivats à faire trembler les tours ce monarque auquel les dieux souriaient.

Une vague d'enthousiasme et d'allégresse telle que celle qui traversa le pays tout entier est fréquemment le signal d'une guerre d'expansion. Aussi, personne ne fut surpris lorsque l'on annonça que le roi Tarascus avait déclaré nulle et non avenue la trêve conclue avec le voisin de l'Ouest par son défunt prédécesseur, et qu'il rassemblait ses armées en vue d'une invasion de l'Aquilonie. La raison en était simple, et ses motivations, clamées haut et fort, paraient sa décision d'un vernis aux airs de croisade. Il épousait la cause de Valerius, « héritier légitime de la couronne ». Il venait, disait-il, non en ennemi de l'Aquilonie, mais en ami, afin de libérer le peuple de la tyrannie d'un usurpateur doublé d'un étranger.

Il y eut bien quelques sourires cyniques dans certains milieux, accompagnés de messes basses au sujet du bon ami du monarque, Amalric, dont l'immense fortune personnelle semblait renflouer les

caisses royales, jusqu'alors singulièrement vides, mais nul n'y prêta attention dans la vague de ferveur fanatique dont jouissait Tarascus. Si certains individus plus perspicaces se doutaient qu'Amalric était le véritable maître de la Némédie, régnant en coulisse, ils se gardaient bien de proférer une telle hérésie à haute voix. Et les préparatifs de guerre continuèrent dans l'enthousiasme.

Le roi et ses alliés firent route vers l'Ouest, à la tête de cinquante mille hommes, chevaliers en armure étincelante, leurs étendards flottant au vent au-dessus de leurs casques, piquier au casque d'acier dans leur brigandine, arbalétriers en pourpoint de cuir. Ils franchirent la frontière, s'emparèrent d'un château frontalier et incendièrent trois villages de montagne. Peu après, dans la vallée de la Valkia, à dix *miles* à l'ouest de la ligne frontalière, ils trouvaient en face d'eux les armées de Conan, roi d'Aquilonie : quarante-cinq mille hommes, chevaliers, archers et fantassins, la fleur de la chevalerie et de la puissance aquilonienne. Seuls les chevaliers de Poitain, sous le commandement de Prospero, n'étaient pas encore arrivés, car ils venaient des confins sud-ouest du royaume et avaient donc un long chemin à parcourir. Tarascus avait frappé sans prévenir. L'invasion avait immédiatement succédé à l'annonce de son couronnement, sans aucune déclaration de guerre en bonne et due forme.

Les deux armées se faisaient face de part et d'autre d'une large vallée encaissée, entre des falaises abruptes, que traversait un cours d'eau peu profond qui serpentait au milieu, entre des roseaux et des saules. Les hommes de l'intendance de chacune des armées descendirent jusqu'aux berges pour puiser de l'eau, échangèrent des insultes et se jetèrent des pierres. Les derniers rayons de soleil vinrent frapper la bannière dorée de la Némédie, ornée de son dragon pourpre, qui s'agitait sous le vent au-dessus du pavillon du roi Tarascus, installé sur une butte près des falaises à l'est. À l'ouest, l'ombre des falaises recouvrait tel un suaire les tentes, les armées aquiloniennes et la bannière noire frappée du lion d'or qui flottait au-dessus du pavillon royal de Conan.

Toute la nuit les feux de camp illuminèrent la vallée tout entière, et le vent apporta avec lui l'appel des trompettes, le fracas des armes et les qui-vive des patrouilleurs qui étaient à cheval le long des berges bordées de saules.

Dans les ténèbres qui précèdent l'aube, Conan s'agita sur sa couche – un simple tas de soieries et de fourrures jetées sur quelques planches – et se réveilla. Il sursauta, poussa un cri aigu et se saisit de son épée. À ce

cri, Pallantides, le commandant en chef de ses armées, se précipita sous la tente et y trouva le roi assis, la main sur la garde de son épée, son visage étrangement pâle et ruisselant de sueur.

— Majesté ! s'exclama Pallantides. Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien dans le campement ? demanda Conan. Les sentinelles montent-elles la garde ?

— Cinq cents cavaliers patrouillent le long de la rivière, Majesté, lui répondit le général. Les Némédiens n'ont pas fait mine de vouloir avancer contre nous cette nuit. Ils attendent l'aube, tout comme nous.

— Par Crom ! murmura Conan. Je me suis réveillé avec le pressentiment qu'un malheur allait s'abattre sur moi dans l'obscurité.

Il regarda la grande lampe dorée qui diffusait une lumière tamisée sur les tentures de velours et les tapis de la tente richement décorée. Ils étaient seuls ; pas même un esclave ou un page ne dormait sur le sol recouvert de tapis. Pourtant les yeux de Conan avaient la même intensité fiévreuse que lorsqu'il sentait un péril imminent, et son épée tremblait dans sa main. Pallantides le regarda d'un air incertain. Conan semblait être en train d'écouter quelque chose.

— Écoute ! siffla le roi. L'as-tu entendu ? Un bruit de pas furtifs !

— Sept chevaliers gardent votre tente, Majesté, répondit Pallantides. Nul ne pourrait s'en approcher sans être immédiatement interpellé.

— Pas à l'extérieur, grogna Conan. C'est comme si le son venait *de l'intérieur* de la tente.

Pallantides jeta un coup d'œil autour de lui, surpris. Les tentures de velours se confondaient avec les ombres dans les recoins obscurs de la tente, mais s'il y avait eu quelqu'un avec eux à l'intérieur du pavillon, le général l'aurait aperçu. De nouveau il secoua la tête.

— Il n'y a personne ici, Sire. Vous dormez en plein milieu de votre armée.

— J'ai vu la mort frapper un roi entouré de milliers d'hommes, murmura Conan. Quelque chose qui s'avance sur des pieds invisibles et que l'on ne peut apercevoir.

— C'était peut-être un rêve, Majesté, suggéra Pallantides, quelque peu perturbé.

— Je rêvais bien, maugréa Conan. Et de plus, c'était un rêve diablement étrange. Je parcourais de nouveau ces routes longues et ardues du chemin qui m'a conduit à la royauté.

Il se tut, et Pallantides resta à le regarder sans mot dire. Le roi était une énigme pour le général, comme pour la plupart de ses sujets

civilisés. Pallantides savait que Conan avait emprunté bien des chemins étranges au cours de sa vie mouvementée, riche en péripéties, et qu'il avait été beaucoup de choses avant qu'un caprice du Destin le place sur le trône d'Aquilonie.

— J'ai revu le champ de bataille sur lequel je suis né, dit Conan, appuyant son menton sur son poing massif, l'air maussade. Je me suis vu avec un pagne en peau de panthère, jetant ma lance sur les fauves des montagnes. J'étais de nouveau un mercenaire, un *hetman* des *kozaki* qui vivent le long du fleuve Zaporoska, un corsaire pillant les côtes de Kush, un pirate des îles Baracha, un chef des hommes des collines himéliennes. J'ai été tout ceci, et de tout ceci j'ai rêvé ; toutes les formes qui ont été *moi* ont défilé devant mes yeux en une interminable procession, et leurs pieds martelant le sol poussiéreux battaient la cadence d'un chant funèbre.

» Mais dans mes rêves se mouvaient des formes voilées et d'étranges ombres fantomatiques, et une voix lointaine se moquait de moi. Vers la fin, il m'a semblé me voir sous cette tente, étendu sur ma couche, et voir une forme se pencher sur moi, dissimulée par une cape et une cagoule. J'étais incapable de bouger. La capuche est alors retombée en arrière et c'était un crâne putréfié qui se penchait sur moi en grimaçant. C'est à ce moment-là que je me suis réveillé.

— Voilà un bien mauvais rêve, Majesté, déclara Pallantides en réprimant un frisson de peur, mais il est passé.

Conan secoua la tête, plus en signe de doute que de déni. Il venait d'une race barbare, et les superstitions et les instincts qui étaient l'apanage de celle-ci n'étaient jamais bien loin de la surface de sa conscience.

— J'ai déjà fait bien des mauvais rêves, dit-il, et la plupart ne voulaient rien dire. Mais, par Crom ! celui-là ne ressemblait pas aux autres ! J'aimerais que cette bataille soit déjà gagnée et derrière nous, car j'ai un sinistre pressentiment depuis que le roi Nimed est mort de cette peste noire. Pourquoi celle-ci a-t-elle pris fin au moment où le roi est mort ?

— Les gens disent qu'il avait péché...

— Les gens sont des imbéciles, comme d'habitude, grogna Conan. Si l'épidémie avait frappé tous les pécheurs, par Crom, il n'y aurait plus assez d'hommes pour compter les survivants ! Pourquoi donc les dieux — que les prêtres me disent être justes — massacraient-ils cinq cents paysans, marchands et aristocrates avant de tuer le roi, si la pestilence était destinée à lui seul ? Les dieux frapperaient-ils au hasard, tels des combattants qui lancent des coups d'épée dans le brouillard ? Par Mitra,

si je visais avec autant d'adresse, cela ferait longtemps que l'Aquilonie aurait un nouveau roi.

» Non ! La peste noire n'est pas une épidémie comme une autre. Elle rôde dans les tombes stygiennes, et seuls des sorciers peuvent la conjurer. Je servais dans l'armée du prince Almuric lorsque celui-ci a envahi la Stygie et, sur ses trente mille hommes, quinze mille ont péri sous les flèches stygiennes ; le reste a été terrassé par la peste noire qui a déferlé sur nous par un vent venu du sud. Je suis le seul à en avoir réchappé.

— Pourtant cinq cents personnes seulement sont mortes en Némédie, contra Pallantides.

— Celui qui l'a invoquée, quelle que soit son identité, savait également la faire s'arrêter à volonté, répondit Conan. Je sais donc qu'il y avait quelque chose de prémédité et de diabolique derrière celle-ci. Quelqu'un l'a conjurée, quelqu'un la fait disparaître une fois le travail effectué, c'est-à-dire lorsque Tarascus était assis bien confortablement sur le trône et qu'on l'acclamait en libérateur, comme celui qui avait sauvé le peuple du courroux des dieux. Par Crom, je sens un esprit subtil et démoniaque à l'œuvre derrière tout cela. Que sait-on de cet étranger qui ferait office de conseiller auprès de Tarascus ?

— Il porte un voile, répondit Pallantides. On dit que c'est un étranger, un étranger venu de Stygie.

— Un étranger venu de Stygie ! répéta Conan en prenant un air renfrogné. Un étranger venu de l'enfer plutôt ! Ha ! Qu'est-ce ?

— Les trompettes némédiennes ! s'exclama Pallantides. Entendez comme les nôtres leur répondent ! L'aube se lève et les commandants préparent leurs troupes pour l'assaut ! Que Mitra les accompagne, car nombre d'entre eux ne verront pas le soleil se coucher derrière les rochers.

— Fais venir mes écuyers ! s'exclama Conan

Il se leva en hâte et se débarrassa de ses vêtements de nuit en velours ; il semblait avoir oublié ses pressentiments à l'approche de l'action.

— Va voir les commandants et vérifie que tout est en ordre. Je te retrouve dès que j'aurai revêtu mon armure.

Bien des habitudes de Conan étaient incompréhensibles aux yeux des hommes civilisés qu'il gouvernait, et l'une de celles-ci était son insistance à dormir seul dans sa chambre ou sous sa tente. Pallantides sortit en hâte du pavillon royal dans le cliquetis de son armure, qu'il

avait revêtue à minuit après quelques heures de sommeil. Il jeta un coup d'œil rapide sur le campement, qui commençait à s'animer d'une activité fébrile. Les hommes se déplaçaient entre les longues rangées de tentes dans la clarté encore incertaine et les mailles de leurs armures résonnaient d'un son métallique. Des étoiles brillaient encore faiblement à l'ouest, mais de grandes bandes rosées s'étendaient sur toute la ligne d'horizon à l'est, où la bannière frappée du dragon de Némédie flottait au vent en replis soyeux.

Pallantides se dirigea vers une tente proche, de dimensions plus modestes, et sous laquelle dormaient les écuyers du roi. Ceux-ci en sortaient déjà, réveillés par les trompettes. Alors que Pallantides leur demandait de se hâter, il se figea sur place, incapable de terminer sa phrase. Un puissant cri rauque et l'impact d'un coup terrifiant venaient de retentir sous la tente du roi, immédiatement suivis du bruit terrifiant d'un corps qui s'écrase à terre. À l'intérieur de la tente tonna un rire caverneux qui glaça le sang dans les veines du général.

Pallantides poussa un cri à son tour, pivota sur ses talons et se rua sous le pavillon. Il poussa à son tour un cri en apercevant le corps massif de Conan étendu sur sa couche. La grande épée à deux mains du roi gisait à faible distance, et un mât de tente brisé semblait indiquer que c'était là qu'il avait porté son coup. Pallantides dégaina son épée, fouilla la tente du regard, mais ne décela rien d'anormal. Lui et le roi exceptés, la tente était aussi déserte que lorsqu'il l'avait quittée peu de temps avant.

— Majesté !

Pallantides s'agenouilla près du géant terrassé. Les yeux de Conan étaient grands ouverts et s'illuminèrent lorsqu'ils se posèrent sur le général. Le Cimmérien était en pleine possession de ses facultés mentales. Ses lèvres se tordirent, mais aucun son n'en sortit. Il semblait incapable de faire le moindre mouvement.

Des voix parvinrent de l'extérieur. Pallantides se leva en hâte et s'avança jusqu'à l'entrée de la tente où il trouva les écuyers royaux et l'un des chevaliers qui y montaient la garde.

— Nous avons entendu un bruit à l'intérieur, dit ce dernier comme pour s'excuser. Le roi va-t-il bien ?

Pallantides le sonda du regard.

— Personne n'est entré ou sorti de la tente cette nuit ?

— Personne à part vous, seigneur, répondit le chevalier, et Pallantides n'avait aucune raison de douter de sa loyauté.

— Le roi a trébuché et fait tomber son épée, dit Pallantides brièvement. Retourne à ton poste.

Comme le chevalier tournait les talons, le général fit un signe discret aux cinq écuyers royaux et, une fois ceux-ci à l'intérieur, il referma soigneusement le pan de toile qui en fermait l'entrée. Ils blémirent à la vue du roi allongé sur le tapis, mais un geste brusque de Pallantides étouffa leurs exclamations.

Le général se pencha de nouveau sur le roi, et de nouveau Conan s'efforça de parler. Les veines de ses tempes et les tendons de son cou enflèrent sous l'effort, et il parvint à lever un peu la tête. Sa voix se fit enfin entendre, un murmure à demi intelligible :

— *La chose, la chose dans le coin !*

Pallantides leva la tête et jeta un coup d'œil apeuré autour de lui. Il vit les visages pâles des écuyers, éclairés par la lueur de la lampe, les ombres veloutées qui se terraient le long des murs du pavillon. C'était tout.

— Il n'y a rien ici, Majesté, déclara-t-il.

— C'était là, dans le coin, marmonna le roi, en rejetant sa crinière léonine de part et d'autre de sa tête dans ses efforts pour se relever. Un homme – du moins il ressemblait à un homme – enveloppé de guenilles pareilles aux bandages d'une momie, avec une cape en lambeaux sur les épaules et une cagoule. Tout ce que je pouvais voir, c'étaient ses yeux, alors qu'il se tenait là, tapi dans les ombres. Je pensais qu'il était une ombre lui-même, jusqu'à ce que j'aperçoive ses yeux. On aurait dit des joyaux noirs.

» Je me suis jeté sur lui et lui ai donné un coup d'épée, mais je l'ai raté de beaucoup – comment, Crom seul le sait – et j'ai fendu ce mât à la place. Il a saisi mon poignet comme je perdais l'équilibre, et ses doigts étaient brûlants comme du fer chauffé à blanc. Toutes mes forces m'abandonnèrent alors, le sol est venu à ma rencontre et me frappa comme un coup de massue. L'instant d'après il avait disparu, j'étais à terre et – qu'il soit maudit ! – je ne peux plus bouger ! Je suis paralysé !

Pallantides souleva la main du géant et eut la chair de poule. On apercevait distinctement sur le poignet du roi l'empreinte bleutée de doigts longs et maigres. Quelle main pouvait donc serrer avec une force suffisante pour laisser son empreinte sur ce poignet épais ? Pallantides se souvint de ce rire caverneux qu'il avait entendu alors qu'il se précipitait dans la tente, et il fut inondé d'une sueur glacée. Ce n'était pas Conan qui avait ri.

— Une créature diabolique ! chuchota un écuyer, tremblant de peur. On dit que les enfants des ténèbres combattent aux côtés de Tarascus !

— Silence ! ordonna sèchement Pallantides.

À l'extérieur, l'aube faisait pâlir les étoiles. Une brise se leva sur les hauteurs, apportant avec elle la fanfare d'un millier de trompettes. À ce son strident, un frisson convulsif traversa le corps tout entier du roi. De nouveau, les veines de ses tempes saillirent tandis qu'il s'efforçait de briser les chaînes invisibles qui le clouaient au sol.

— Aidez-moi à revêtir mon armure et attachez-moi sur ma selle, murmura-t-il. Je mènerai la charge quoi qu'il en soit !

Tandis que Pallantides secouait la tête, un écuyer le tira par son justaucorps.

— Seigneur, nous sommes perdus si l'armée venait à apprendre que le roi a été terrassé ! Il était le seul à pouvoir nous mener à la victoire en ce jour.

— Aidez-moi à mieux l'installer sur sa couche, répondit le général.

Ils s'exécutèrent, allongeant le géant impuissant sur les fourrures, et le recouvrirent d'une cape de soie. Pallantides se tourna vers les cinq écuyers et les étudia longuement du regard avant de leur adresser la parole.

— Nos lèvres doivent rester scellées à jamais quant à ce qui se passe sous cette tente, dit-il enfin. Il en va de la survie du royaume d'Aquilonie. Que l'un d'entre vous aille me chercher l'officier Valannus, capitaine des lanciers de Pellia.

L'écuyer qu'il désigna s'inclina respectueusement et sortit en hâte de la tente, tandis que Pallantides restait là à regarder le roi prostré. À l'extérieur, les trompettes sonnaient, les tambours grondaient, et la clameur de la multitude s'élevait avec l'aube naissante. Peu après, l'écuyer était de retour, accompagné de l'officier que Pallantides avait désigné, un homme de grande taille, puissant et fortement charpenté, bâti comme le roi. Tout comme ce dernier, il avait des cheveux noirs et épais, mais ses yeux étaient gris et ses traits n'avaient rien de commun avec ceux de Conan.

— Une étrange affliction frappe le roi, lui expliqua brièvement Pallantides. Il t'est fait un grand honneur : tu vas porter son armure et conduire l'armée à la victoire aujourd'hui. Nul ne doit savoir que ce n'est pas le roi qui galope à la tête des troupes.

— C'est un honneur pour lequel un homme donnerait sa vie avec joie, balbutia le capitaine, comblé par une telle faveur. Que Mitra me vienne en aide afin de ne pas faillir à cette extraordinaire marque de confiance !

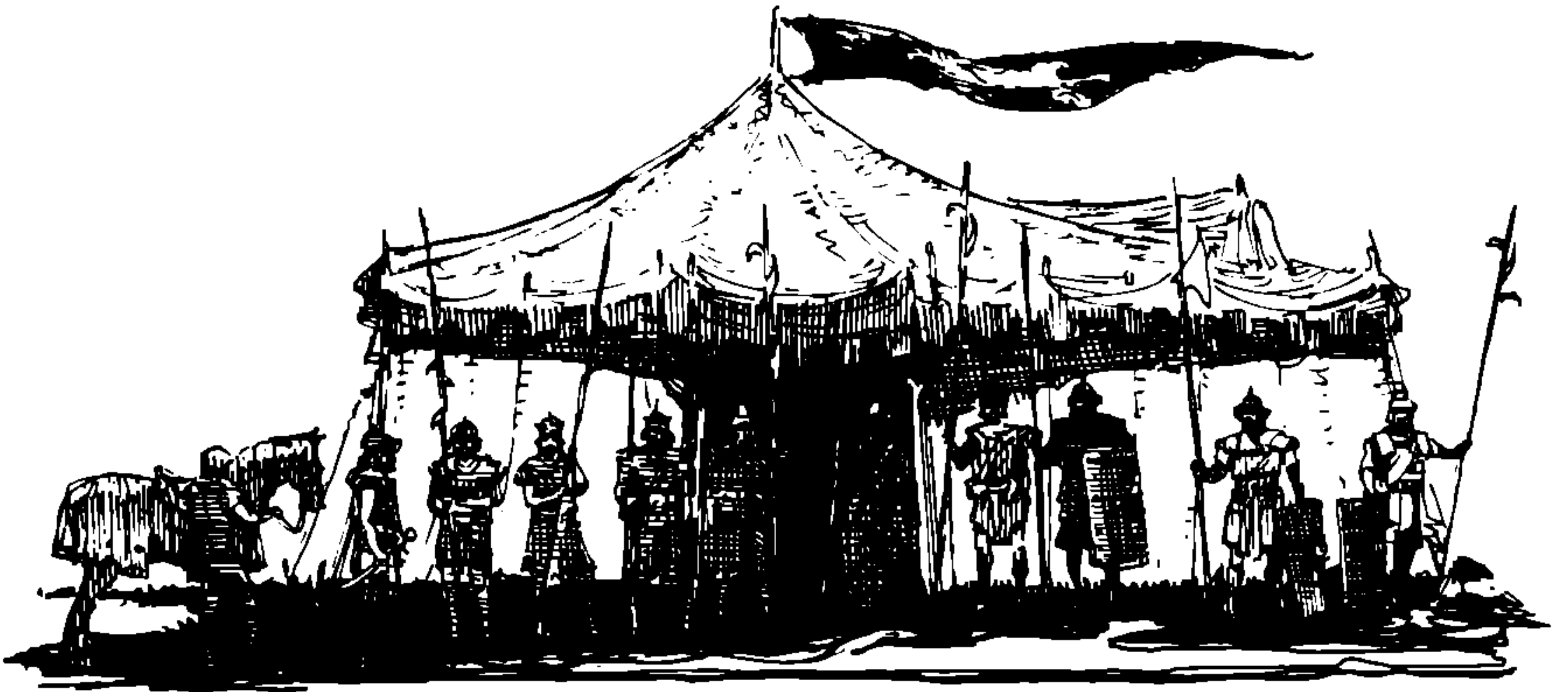
Sous le regard du roi terrassé, dont les yeux reflétaient la rage amère et l'humiliation qui rongeaient son cœur, les écuyers débarrassèrent Valannus de sa cotte de mailles, de son casque à visière et de ses jambières, pour le revêtir de l'armure de Conan, toute de plaques noires, avec sa salade à visière dont les plumes noires ondoyaient au-dessus du cimier à guivre. Ils lui passèrent ensuite le surcot de soie au lion royal brodé en fils d'or, puis la large ceinture à boucle dorée. Celle-ci soutenait une large épée au pommeau incrusté d'or dans son fourreau, lui aussi ouvragé d'or. Tandis qu'ils étaient ainsi affairés, les trompettes retentissaient et le cliquetis des armes s'amplifiait à l'extérieur. De l'autre côté de la rivière s'éleva une clameur rauque. Les bataillons se mettaient en position de combat les uns après les autres.

Armé de pied en cap, Valannus posa un genou à terre, faisant ondoyer ses plumes au-dessus de la forme qui était allongée sur la couche.

— Seigneur roi, Mitra fasse que je me montre digne de l'armure que je porte en ce jour !

— Apporte-moi la tête de Tarascus et je fais de toi un baron !

Dans le supplice de son angoisse, le vernis civilisé de Conan s'était craquelé, laissant apparaître son regard fiévreux, ses dents grinçant de rage et d'une fureur sanguinaire. Il était redevenu le barbare des collines de Cimmérie.



III

LES FALAISES VACILLEN

L'armée aquilonienne était en ordre de bataille, disposée en lignes compactes de piquiers et de cavaliers aux armures étincelantes, lorsqu'une silhouette géante en armure noire émergea du pavillon royal. Au moment où celle-ci se hissa sur la selle de son étalon noir maintenu immobile par quatre écuyers, un rugissement à faire trembler les montagnes jaillit de l'armée tout entière. Tous les soldats entrechoquèrent leurs lames et acclamèrent avec force leur roi guerrier : chevaliers en armure rehaussée d'or, piquiers en cotte de mailles et bassinot, archers dans leur justaucorps de cuir, leur arc long dans la main gauche.

L'armée qui leur faisait face de l'autre côté de la vallée était en mouvement, descendant au trot la pente douce qui l'amenait vers la rive ; l'acier étincelait, perçant les brumes matinales qui tourbillonnaient entre les sabots de chevaux.

L'armée aquilonienne se mit en branle, avançant lentement. Le pas cadencé des chevaux caparaçonnés fit trembler le sol. Les bannières flottaient au vent en longs replis soyeux ; les lances, forêt aux cimes d'acier, s'abaissaient et se relevaient, pennons au vent.

Dix hommes d'armes, des vétérans farouches et taciturnes qui savaient tenir leur langue, gardaient les abords du pavillon royal. Un écuyer était sous la tente, regardant par une fente dans le rabat ce qui se passait à l'extérieur. À l'exception de la poignée d'hommes qui étaient dans le secret, personne dans cette immense armée ne savait que ce n'était pas Conan qui chevauchait le grand étalon à la tête des troupes.

L'armée aquilonienne venait d'adopter sa formation habituelle : le gros de la troupe, composé uniquement de chevaliers lourdement armés, était au centre ; les ailes étaient constituées de détachements de cavalerie légère, des hommes d'armes à cheval pour la majeure partie, flanqués de piquiers et d'archers. Ces derniers étaient des Bossoniens des marches occidentales, des hommes robustes, de taille moyenne, vêtus de vestes de cuir et coiffés de casques d'acier.

L'armée némédienne s'avavançait vers eux dans une formation sensiblement identique. Les deux armées s'approchaient de la rivière, les ailes précédant le centre. Au milieu de l'armée aquilonienne, la grande bannière au lion flottait au vent, ses replis noirs s'agitant au-dessus de la silhouette bardée d'acier sur son grand étalon noir.

Sur sa couche, sous le pavillon royal, Conan grognait d'angoisse et de désespoir, et jurait en invoquant d'étranges dieux païens.

— Les armées s'avancent l'une vers l'autre, annonça l'écuyer, qui regardait depuis l'entrée de la tente. Entendez le son des trompettes ! Ha ! Les rayons du soleil levant viennent enflammer la pointe des lances et les casques, et m'éblouissent. La rivière en deviendrait rouge... en vérité, elle sera devenue rouge avant que cette journée s'achève !

» L'ennemi vient d'arriver au cours d'eau. Désormais les flèches pleuvent entre les deux armées telles des nuées piquantes qui obscurcissent le soleil. Ha ! Bien visé, archers ! Les Bossoniens ont le dessus. Entendez-les s'exclamer !

À peine distinct à ses oreilles, le roi entendit le rugissement féroce et puissant des Bossoniens, presque noyé par le bruit des trompettes et le fracas de l'acier ; au même instant, ils décochèrent leurs traits.

— Leurs archers semblent vouloir occuper les nôtres tandis que leurs chevaliers traversent la rivière, déclara l'écuyer. Les berges sont en pente douce ; ils descendent aux abords de l'eau. Les chevaliers continuent à avancer, foulant les saules avec les sabots de leurs chevaux. Par Mitra, les longs traits de nos archers trouvent la moindre faille de leurs armures ! Hommes et chevaux s'écroulent, luttant et se débattant dans l'eau. Elle n'est pas profonde et le courant est léger, mais les hommes s'y noient pourtant, alourdis par leur armure et piétinés par leur monture affolée. Les chevaliers aquiloniens s'avancent. Ils se lancent dans la rivière et livrent combat aux chevaliers de Némédie. Les eaux tourbillonnent autour des flancs de leurs chevaux et le fracas de l'acier contre l'acier est assourdissant.

— *Crom !*

Le cri de souffrance s'était échappé des lèvres de Conan. La vie affluait de nouveau dans ses veines, lentement, mais il était toujours cloué sur sa couche.

— Les ailes se referment, annonça l'écuyer. Les piquiers et les fantassins sont au corps à corps au milieu du cours d'eau, et derrière eux les archers font pleuvoir leurs traits.

» Par Mitra, les arbalétriers némédiens sont mis à rude épreuve, et les Bossoniens orientent leurs flèches de façon à les faire pleuvoir sur leurs arrières. Leur centre ne parvient pas à gagner un pouce, et leurs ailes sont repoussées de l'autre côté de la rivière.

— Crom, Ymir et Mitra! pesta Conan. Dieux et démons, si seulement je pouvais atteindre le champ de bataille, même si je devais tomber au premier coup!

À l'extérieur, et tout au long de la journée, la bataille gronda et tonna. La vallée trembla sous les assauts et les contre-attaques, sous le sifflement des traits et le fracas des boucliers fendus et des lances brisées. Cependant les troupes aquiloniennes tenaient bon. À un moment, elles furent contraintes de refluer de la rivière, mais une contre-attaque leur permit de regagner le terrain perdu, la grande bannière noire flottant au-dessus de leurs rangs. Tel un rempart d'acier, elles tinrent la rive droite, et enfin l'écuyer annonça à Conan que les Némédiens refluaient de l'autre côté.

— Leurs ailes sont désorientées! s'écria-t-il. Leurs chevaliers reculent sous les coups d'épée. Mais qu'est-ce donc que ceci? Votre bannière s'agite et se déplace... Tout le centre s'enfonce dans le cours d'eau! Par Mitra, Valannus fait traverser la rivière à l'armée!

— Imbécile! grogna Conan. C'est peut-être une ruse. Il devrait garder ses positions; Prospero sera là à l'aube avec les soldats de Poitain.

— Les chevaliers essuient une pluie de flèches! s'écria l'écuyer. Mais ils ne flanchent pas! Ils avancent, balayant tout devant eux... Ça y est, ils sont de l'autre côté! Ils gravissent la pente opposée! Pallantides a jeté les ailes dans la mêlée, les faisant traverser la rivière pour venir renforcer le centre! C'est tout ce qu'il peut faire. La bannière au lion disparaît et réapparaît dans la mêlée.

» Les chevaliers némédiens résistent à l'assaut. Ils sont brisés! Ils battent en retraite! Leur aile gauche tout entière est en fuite, et nos piquiers les fauchent dans leur fuite! Je vois Valannus, il galope et frappe tel un dément. Il est emporté par la frénésie de la bataille. Les hommes

ne regardent plus Pallantides. Ils suivent Valannus, persuadés qu'il s'agit de Conan, car sa visière est toujours baissée.

» Mais voyez ! Il y a de la méthode dans sa folie ! Il contourne les premiers rangs némédiens avec cinq mille chevaliers, la fine fleur de l'armée. Le gros de la troupe némédienne est plongé dans la confusion la plus totale et, voyez ! son flanc est protégé par les falaises, mais il y a un défilé qui n'est pas gardé ! On dirait une grande faille dans la muraille, et elle donne sur l'arrière des lignes némédiennes. Par Mitra, Valannus l'a aperçue et saisit cette chance ! Il a fait reculer l'aile devant lui, et il mène ses chevaliers vers ce défilé, contournant le champ de bataille principal ; ils se taillent un chemin à travers une ligne de lanciers et s'enfoncent dans le défilé en chargeant !

— Une embuscade ! s'écria Conan, en tentant désespérément de se relever.

— *Non !* s'écria joyeusement l'écuyer. Toute l'armée némédienne est en vue ! Ils ont oublié le défilé ! Ils ne s'attendaient pas à être repoussés aussi loin. Oh, c'est bête, bien bête, Tarascus, de commettre une telle erreur ! Ah, je vois les lances et les pennons resurgir à l'autre bout du défilé, derrière les lignes némédiennes. Ils vont balayer leurs lignes par l'arrière et les réduire en miettes. *Mitra, que se passe-t-il ?*

Il tituba et les parois de la tente tanguèrent vertigineusement. Au loin, par-delà le fracas du combat retentit un grondement terrifiant, aux implications sinistres.

— Les falaises vacillent ! glapit l'écuyer. Oh, grands dieux, que se passe-t-il ? La rivière sort de son lit en bouillonnant et les pics s'affaissent. Le sol tremble. Chevaux et cavaliers en armure sont renversés. Les falaises ! Les falaises s'écroulent !

Ses dernières paroles furent accompagnées d'un bruit d'éboulement et d'un choc qui résonna comme un coup de tonnerre. Des hurlements de terreur s'élevèrent dans le grondement de la bataille.

— Les falaises se sont écroulées ! s'exclama l'écuyer, livide. Elles se sont éboulées dans le défilé et ont broyé tout ce qui vivait dans leur chute ! J'ai vu la bannière au lion s'agiter un instant dans la poussière et les rochers qui s'abattaient, puis elle a disparu ! Ha ! Les Némédiens poussent un cri de victoire ! Et ils ont bien raison, car la chute des falaises a anéanti cinq mille de nos meilleurs chevaliers... Écoutez !

Un déluge de voix parvint aux oreilles de Conan, et rien ne semblait devoir arrêter ce cri qui allait crescendo :

— *Le roi est mort ! Le roi est mort ! Fuyez ! Fuyez ! Le roi est mort !*

— Menteurs ! haleta Conan. Chiens ! Gueux ! Couards ! Ô Crom, si seulement je pouvais me tenir debout, si seulement je pouvais ramper jusqu'à la rivière en serrant mon épée entre les dents. Dis-moi, mon garçon, s'enfuient-ils ?

— Oui ! sanglota l'écuyer. Ils détalent à toutes jambes vers le cours d'eau ; ils sont brisés, balayés telle l'écume à l'approche de la tempête. Je vois Pallantides qui tente d'enrayer la déroute ; il est à terre ; des chevaux le piétinent ! Ils se jettent à corps perdu dans la rivière, chevaliers, archers, piquiers, tous autant qu'ils sont, dans un torrent déchaîné de destruction. Les Némédiens sont sur leurs talons et les fauchent comme du blé.

— Mais ils vont résister de ce côté-ci de la rivière ! s'écria le roi.

Avec un effort qui fit perler la sueur à ses tempes, il se redressa sur ses coudes.

— Non ! s'écria l'écuyer. Ils ne peuvent pas ! Ils sont brisés ! Vaincus ! Ô dieux, dire que j'aurai vécu pour voir ce jour !

Il se souvint alors de son devoir et héla les hommes d'armes qui assistaient à la déroute de leurs camarades.

— Trouvez un cheval, vite, et aidez-moi à mettre le roi en selle. Nous ne devons pas nous attarder ici.

Mais avant qu'ils puissent mettre l'ordre à exécution, les prémices de la tempête étaient sur eux. Chevaliers et piquiers s'enfuyaient entre les tentes, trébuchant sur les cordes et les bagages. Des cavaliers némédiens étaient déjà parmi eux, frappant à droite et à gauche sur tous ceux qui leur étaient étrangers. Les cordes des tentes furent sectionnées, des incendies éclatèrent en une centaine d'endroits. Le pillage avait déjà commencé. Les hommes aux traits sévères qui veillaient sur la tente de Conan moururent sur place, après avoir haché et tailladé, et les sabots de leurs vainqueurs piétinèrent leurs carcasses déchiquetées.

Entre-temps, l'écuyer avait refermé le pan de toile à l'entrée de la tente. Dans la folie et la confusion du massacre, personne n'avait remarqué que le pavillon abritait un occupant. Fuyards et poursuivants le dépassèrent et disparurent au loin, à l'autre bout de la vallée en poussant des cris. Lorsque l'écuyer regarda de nouveau au dehors, il vit un groupe d'hommes approcher d'un pas résolu en direction de la tente royale.

— Voici venir le roi de Némédie, accompagné de quatre hommes et de son écuyer, déclara-t-il. Il acceptera votre reddition, mon bon seigneur...

— Plutôt me vendre au diable ! grinça le roi.

Il avait réussi à s'asseoir, au prix d'un effort terrible. Il parvint alors à poser ses pieds sur le sol et il se redressa, chancelant vertigineusement de tout son être. L'écuyer accourut à son aide, mais Conan l'écarta d'un geste brusque.

— Donne-moi cet arc ! dit-il en grinçant des dents, montrant un puissant arc et un carquois qui étaient suspendus à un mat de la tente.

— Mais, majesté ! s'écria l'écuyer en proie au plus grand désarroi. La bataille est perdue ! Il sied à un roi de se rendre avec la dignité que l'on attend d'une personne de sang royal !

— Je n'ai pas de sang royal ! grogna Conan. Je suis un barbare et le fils d'un forgeron.

Après avoir attrapé l'arc et une flèche, il s'avança en titubant jusqu'à l'ouverture du pavillon. Son aspect était redoutable. Il était nu à l'exception de courtes braies de cuir et d'une chemise ouverte, sans manches, révélant son torse puissant et velu, ses membres robustes et ses yeux bleus qui fulminaient sous sa crinière noire. L'écuyer recula en frémissant à cette vision, plus effrayé par son roi que par l'armée némédienne tout entière.

Vacillant sur ses jambes arc-boutées, Conan arracha le pan de toile de la tente et s'avança en vacillant sous l'auvent. Le roi de Némédie et ses compagnons étaient descendus de cheval. Ils se figèrent, stupéfaits de l'apparition à laquelle ils se trouvaient confrontés.

— Je suis là, bande de chacals ! rugit le Cimmérien. Je suis le roi ! Mort à vous, bande de chiens !

D'un geste tremblant il ajusta la flèche et décocha. Le trait vint s'enfoncer dans la poitrine du chevalier qui se tenait à côté de Tarascus. Conan jeta l'arc en direction du roi de Némédie.

— Maudite soit cette main tremblante ! Approchez donc et venez me capturer si vous l'osez !

En se reculant, titubant sur ses jambes instables, il bascula en arrière et ses épaules butèrent contre un mât de la tente. En se redressant, il brandit sa grande épée des deux mains.

— Par Mitra, c'est *bien* le roi ! jura Tarascus. (Il jeta un rapide coup d'œil alentour, et éclata de rire.) L'autre là-bas n'était qu'un chacal ayant revêtu son armure. En avant, chiens, et ramenez-moi sa tête !

Les trois soldats, des combattants portant l'emblème de la garde royale, se ruèrent sur le roi. L'un d'entre eux tua l'écuyer d'un coup de massue. Les deux autres eurent moins de chance. Tandis que le premier

se ruait à l'attaque en brandissant son épée, Conan para le coup d'un puissant moulinet, transperçant les mailles de sa cotte comme du tissu et sectionnant le bras et l'épaule du Némédien. Celui-ci bascula en arrière et tombant en travers des jambes de son compagnon, qui trébucha. Avant qu'il puisse recouvrer son équilibre, la grande épée le traversait de part en part.

Conan dégagea sa lame dans un halètement rauque et revint s'adosser en titubant contre le mât de la tente. Ses membres puissants frémissaient, sa poitrine se soulevait, et la sueur inondait son visage et son cou, mais ses yeux brûlaient d'une joie sauvage. Il parla en haletant :

— Pourquoi restes-tu donc à l'écart, chien de Belverus ? Je ne peux pas t'atteindre ; approche donc et viens mourir !

Tarascus hésita, jeta un coup d'œil au dernier combattant encore en vie et à son écuyer, un homme décharné et taciturne portant une armure noire, puis il fit un pas en avant. Il était inférieur en taille et en force au géant cimmérien, mais il était couvert d'acier de la tête aux pieds et était connu comme un bretteur hors pair dans toutes les nations occidentales. Son écuyer le retint par le bras.

— Non, Majesté, ne gaspillez pas votre vie. Je vais faire appeler des archers qui abattront ce barbare comme nous abattons les lions.

Nul n'avait remarqué qu'un char s'était approché lors du combat et que celui-ci venait de faire halte devant eux. Conan l'avait vu, en regardant par-dessus leurs épaules, et un frisson glacé parcourut son échine. Il y avait quelque chose de vaguement surnaturel dans l'aspect des chevaux noirs qui tiraient le véhicule, mais c'était l'occupant du chariot qui mobilisait toute l'attention du roi.

C'était un homme de grande taille, superbement bâti, vêtu d'une longue robe de soie dénuée de tout ornement. Il portait un couvre-chef shémite dont les replis inférieurs dissimulaient ses traits, à l'exception de ses yeux, sombres et magnétiques. Les mains qui tenaient les rênes et qui firent se cabrer les chevaux, étaient blanches et puissantes. Conan dévisagea l'étranger, tous ses sens primitifs en alerte. Il sentait l'aura de menace et de puissance qui émanait de cette forme voilée aussi distinctement que l'ondoiement des hautes herbes par une journée sans vent signale la progression d'un serpent.

— Salut à toi, Xaltotun ! s'exclama Tarascus. Voici le roi d'Aquilonie ! Il n'est pas mort dans l'éboulement comme nous le pensions.

— Je sais, répondit l'autre, sans prendre la peine d'indiquer comment il était au courant. Que comptez-vous faire ?

— Je vais faire venir les archers pour l'abattre, répondit le Némédien. Tant qu'il sera en vie, il sera un danger pour nous.

— Pourtant même un chien peut être utile, répondit Xaltotun. Prenez-le vivant.

Conan éclata d'un rire grinçant.

— Approche et essaie ! le défia-t-il. Si mes jambes ne me trahissaient pas, je t'abattrais dans ton char comme un bûcheron abat un arbre. Mais tu ne me prendras jamais vivant. Maudit sois-tu !

— Il dit vrai, j'en ai bien peur, dit Tarascus. Cet homme est un barbare, avec toute la furie aveugle d'un tigre blessé. Laisse-moi appeler les archers.

— Regarde et apprends la sagesse, lui conseilla Xaltotun.

Sa main plongea dans sa robe et en ressortit avec quelque chose de brillant... Une sphère luisante, qu'il jeta soudain vers Conan. Le Cimmérien l'écarta avec dédain d'un coup d'épée. Au moment où la lame entra en contact avec la boule, une détonation sèche retentit ; une flamme aveuglante et blanche jaillit, et Conan s'affaissa, inconscient.

— Il est mort ? demanda Tarascus, plus affirmatif qu'interrogateur.

— Non. Il n'est qu'inconscient. Il recouvrera ses sens dans quelques heures. Demande à tes hommes de le hisser dans mon char, pieds et poings liés.

D'un geste, Tarascus s'exécuta et ses hommes hissèrent le roi inconscient dans le char, grimaçant à cet effort. Xaltotun jeta une cape de velours sur le corps du Cimmérien, le dissimulant entièrement à la vue de quiconque aurait voulu jeter un coup d'œil. Puis il s'empara des rênes.

— Je pars pour Belverus, dit-il. Dis à Amalric que je serai auprès de lui s'il a besoin de moi. Mais Conan n'étant plus en travers de notre chemin et son armée étant brisée, les lances et les épées devraient suffire pour la suite de la conquête. Prospero ne peut pas amener plus de dix mille hommes avec lui sur le champ de bataille, et il rebrousse très certainement chemin vers Tarantia lorsqu'il aura vent de l'issue de la bataille. Ne dis rien à Amalric, à Valerius, ou à quiconque à propos de notre prise. Qu'ils pensent que Conan est mort lors de l'éboulement des falaises.

Il regarda le soldat pendant un long moment, jusqu'à ce que le garde s'agite nerveusement, inquiet de ce regard inquisiteur.

— Qu'y a-t-il autour de ta taille, lui demanda Xaltotun.

— Mais voyons, c'est ma ceinture, sans vous offenser, seigneur! bégaya le garde, étonné.

— Tu mens! (Le rire de Xaltotun était aussi tranchant que le fil d'une épée). C'est un serpent venimeux! Quel fou tu fais de porter un reptile ainsi autour de ta taille!

Avec des yeux distendus, l'homme baissa les yeux et à son indicible horreur, il vit la boucle de son ceinturon se dresser vers lui. Il s'agissait *bien* d'une tête de serpent! Il vit les yeux maléfiques et les crocs dégouttant, entendit le sifflement et sentit le contact répugnant de la chose sur son corps. Il poussa un cri hideux et frappa la bête de sa main nue; il sentait les crocs se planter dans cette même main. Puis il se raidit et tomba lourdement à terre. Tarascus le regarda d'un air neutre. Il ne voyait que le ceinturon de cuir et la boucle, dont la pointe dardée était enfoncée dans la paume de l'homme. Xaltotun porta alors son regard hypnotique sur l'écuyer de Tarascus; celui-ci pâlit et se mit à trembler, mais le roi s'interposa :

— Non, nous pouvons lui faire confiance.

Le sorcier serra les rênes et fit faire un demi-tour aux chevaux.

— Fais en sorte que tout ceci reste secret. Si on a besoin de moi, qu'Altaro, le domestique d'Orastes, me contacte comme je lui ai appris à le faire. Je serai dans ton palais de Belverus.

Tarascus leva la main en guise de salut, mais l'expression de son visage tandis qu'il regardait partir l'hypnotiseur n'était pas plaisante à voir.



— Quelles raisons avait-il d'épargner le Cimmérien ? murmura l'écuyer terrifié.

— Je me le demande bien, moi aussi, grogna Tarascus.

Le char avança en grondant, laissant derrière lui le bruit sourd de la bataille et de la poursuite qui diminuait peu à peu ; le soleil couchant couronna les falaises d'une flamme écarlate, et le char s'enfonça dans les immenses ténèbres bleutées qui s'élevaient à l'est.



IV

DE QUEL ENFER AS-TU RAMPÉ ?

De ce long périple dans le char de Tarascus, Conan n'eut aucune connaissance. Tandis qu'il était étendu, aussi immobile qu'un cadavre, les roues de bronze résonnaient sur les pierres des routes de montagne et fendaient l'herbe grasse des vallées fertiles. Le char quitta enfin les sommets escarpés et s'engagea avec un grondement sourd et régulier sur la grande route blanche qui serpente à travers les riches prairies jusqu'aux murailles de Belverus.

Juste avant l'aube, il commença à reprendre ses esprits. Il entendit un murmure de voix, le craquement de lourds gonds. À travers une fente dans la cape qui le recouvrait, il put distinguer la grande voûte noire d'un portail, éclairée par la lueur blafarde des torches, ainsi que les visages de soldats barbus, les flammes venant se refléter sur leurs casques et la pointe de leurs lances.

—Comment s'est déroulée la bataille, mon bon seigneur? interrogea une voix impatiente, s'exprimant en némédien.

—Assez bien, fut la réponse laconique. Le roi d'Aquilonie est mort et son armée anéantie.

Un concert de voix excitées s'éleva, noyé l'instant d'après par le grondement des roues du char sur les pavés. Xaltotun cingla son attelage pour lui faire franchir la voûte et des étincelles jaillirent de sous les jantes du char. Conan put cependant entendre l'un des gardes marmonner :

—D'au-delà la frontière jusqu'à Belverus entre le coucher du soleil et l'aube! Et les chevaux qui transpirent à peine! Par Mitra, ils...

Puis le silence engloutit les voix, et l'on n'entendit plus que le martèlement des sabots et le fracas des roues dans la rue plongée dans les ténèbres.

Le cerveau de Conanregistra ces propos, mais il ne savait qu'en penser. Il était tel un automate privé de cerveau, ayant la faculté d'entendre et de voir, mais pas celle de comprendre. Sons et images flottaient autour de lui, et il était incapable de leur donner un sens. Il sombra de nouveau dans une profonde léthargie et ne se rendit pas presque pas compte que le char venait de s'arrêter dans une cour entourée de murs épais et hauts. De nombreuses mains le soulevèrent et le portèrent au sommet d'un escalier de pierre en colimaçon, puis vers le bas le long d'un long couloir obscur. Murmures, bruits de pas furtifs et sons d'origine inconnue bruissaient et parvenaient à ses oreilles, lointains et décousus.

Son réveil définitif fut brutal, mais il avait recouvré tous ses sens. Il se rappelait parfaitement la bataille dans les montagnes, ce qui avait suivi et il avait une assez bonne idée de l'endroit où il se trouvait.

Il était allongé sur un divan de velours, vêtu comme la veille, mais ses membres étaient alourdis de chaînes que même lui n'aurait pu briser. La pièce dans laquelle il se trouvait était richement mais sombrement décorée. Les murs étaient recouverts de lourdes tentures en velours noir et les sols d'épais tapis pourpres. On n'apercevait ni porte ni fenêtre. Une lampe dorée, ciselée d'une étrange façon, pendait du plafond ouvragé, baignant la pièce tout entière d'une lueur blafarde.

Éclairée de la sorte, la silhouette enfoncée dans le fauteuil d'argent en forme de trône et qui lui faisait face paraissait irréaliste et fantastique. Sa légère robe de soie accentuait cette impression de flou dans ses contours. Mais ses traits étaient, eux, parfaitement distincts, bien plus

qu'ils n'auraient dû l'être dans cette lumière incertaine. C'était comme si un nimbe entourait cette tête, faisant ressortir nettement ce visage barbu, qui devenait l'unique réalité tangible et distincte dans cette pièce mystique et spectrale.

Son visage était magnifique et ses traits bien découpés étaient empreints d'une beauté classique. Il y avait, en effet, quelque chose d'inquiétant qui émanait de cette apparence paisible et tranquille, quelque chose qui dépassait l'entendement, une certitude profonde au-delà du savoir humain. Il y avait aussi cette sensation désagréable de familiarité qui s'agitait au plus profond de la conscience de Conan. Il n'avait jamais vu cet homme auparavant, il en était sûr ; pourtant, ces traits lui rappelaient quelque chose ou quelqu'un. C'était comme se retrouver face à l'incarnation de quelque image qui peuple et hante vos cauchemars.

— Qui es-tu ? demanda le roi sur un ton belliqueux, tentant tant bien que mal de s'asseoir en dépit de ses chaînes.

— On m'appelle Xaltotun, répondit l'autre d'une voix dorée et puissante.

— Où sommes-nous ? demanda ensuite le Cimmérien.

— Dans une pièce du palais du roi Tarascus, à Belverus.

Conan n'en fut pas étonné. Belverus, la capitale, était tout à la fois la plus grande cité némédienne et la plus proche de la frontière.

— Et où est Tarascus ?

— Avec l'armée.

— Bien, répondit Conan, si tu as l'intention de me tuer, pourquoi ne le fais-tu pas, histoire d'en finir une fois pour toutes ?

— Je ne t'ai pas sauvé des archers du roi pour t'assassiner à Belverus, répondit Xaltotun.

— Que diable m'as-tu fait ? interrogea Conan.

— J'ai foudroyé ta conscience, répondit Xaltotun. De quelle manière, tu ne pourrais le comprendre. Appelle cela de la magie noire, si tu veux.

Conan était déjà parvenu à cette conclusion, et ruminait autre chose.

— Je pense savoir pourquoi tu m'as épargné, grogna-t-il. Amalric désire me garder sous la main pour pouvoir faire pression sur Valerius si l'impossible venait à se produire et qu'il devienne roi d'Aquilonie. Il est de notoriété publique que le baron de Tor est derrière ces manœuvres pour asseoir Valerius sur mon trône. Et, si je connais bien Amalric, il ne

compte pas faire de Valerius autre chose qu'un pantin, tout comme c'est le cas pour Tarascus en ce moment.

— Amalric ne sait rien de ta capture, répondit Xaltotun. Pas plus que Valerius. Tous deux pensent que tu as péri à Valkia.

Les yeux de Conan se rétrécirent tandis qu'il regardait l'homme en silence.

— Je sentais bien qu'il y avait un cerveau derrière tout cela, marmonna-t-il, mais je pensais que c'était celui d'Amalric. Amalric, Tarascus et Valerius ne sont-ils donc que des marionnettes qui dansent au bout de tes fils ? Qui es-tu ?

— Quelle importance ? Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Et si je te disais que je peux te réinstaller sur le trône d'Aquilonie ?

Les yeux de Conan se posèrent sur lui, aussi brûlants que ceux d'un loup.

— Quel est ton prix ?

— Une totale obéissance envers moi.

— Va au diable avec ton offre ! siffla Conan. Je ne suis pas un pantin. J'ai gagné ma couronne avec mon épée. De plus, tu n'es pas en mesure d'acheter et de vendre le trône d'Aquilonie comme bon te semble. Le royaume n'est pas vaincu ; une bataille ne décide pas de l'issue de la guerre.

— Tu te bats contre bien plus que des épées, lui répondit Xaltotun. Était-ce l'épée d'un mortel qui t'a terrassé sous ta tente avant le combat ? Non, c'était un enfant des ténèbres, un rejeton errant du cosmos, dont les doigts brûlaient du froid gelé des gouffres noirs et qui a glacé le sang dans tes veines et la moelle dans tes os. Un froid si intense qu'il a brûlé tes chairs comme du fer chauffé à blanc !

» Était-ce le hasard qui a amené l'homme qui portait ton armure à conduire ses chevaliers à la charge dans le défilé ? Le hasard qui a fait s'écrouler les falaises pour les broyer ?

Conan le regarda sans rien dire, sentant un frisson glacé parcourir son échine. Les mages et les sorciers étaient légion dans sa mythologie barbare, et n'importe quel imbécile aurait pu dire que cet homme n'était pas un homme ordinaire. Conan pressentait quelque chose d'inexplicable à son propos, quelque chose qui le mettait dans une catégorie à part ; l'aura d'un Temps et d'un Espace autres, venus d'ailleurs, la sensation d'un âge incroyablement ancien et sinistre. Mais son esprit entêté refusait d'en démordre.

— C'est le hasard qui a fait s'écrouler les falaises, dit-il d'un ton de défiance. Quant à la charge dans le défilé, tout homme à sa place aurait fait la même chose.

— Je ne le pense pas. Tu n'aurais pas lancé une charge à travers ce défilé. Tu aurais flairé quelque piège. Pour commencer, tu n'aurais jamais franchi la rivière avant d'être certain que la déroute némédienne n'était pas qu'une feinte. Même dans la folie de la bataille, ton esprit n'aurait pas cédé aux suggestions hypnotiques au point de te rendre fou et de te précipiter aveuglément dans le piège qui t'était tendu, comme cela fut le cas pour l'homme qui se faisait passer pour toi, mais qui était loin d'avoir ton envergure.

— Alors, si tout ceci était prévu, grogna Conan, sceptique, si tout n'était qu'un subterfuge pour capturer mon armée, pourquoi cet « enfant des ténèbres » ne m'a-t-il pas tué sous la tente ?

— Parce que je désirais te prendre vivant. Il ne fallait pas être sorcier pour prédire que Pallantides enverrait un autre homme au combat dans ton armure. Je te voulais sain et sauf. Tu pourrais peut-être avoir un rôle à jouer dans mes projets. Il y a en toi une force vitale qui dépasse les talents et la malice de mes alliés. Tu es un ennemi redoutable, mais tu pourrais faire un bon vassal.

À ce mot, Conan cracha avec colère. Xaltotun, ne prêtant pas attention à cet élan de rage, s'empara d'un globe de cristal posé sur une table toute proche, et le plaça devant lui. Il ne le tenait pas, ni ne le posa sur quoi que ce soit, mais il restait dans les airs, immobile, aussi stable que s'il avait été posé sur un socle de fer. Conan renifla de mépris devant cette démonstration de nécromancie, mais il était pourtant impressionné.

— Aimerais-tu savoir ce qui se passe en ce moment même en Aquilonie ? demanda-t-il.

Conan ne répondit pas, mais il se raidit de tout son être, trahissant ainsi son intérêt.

Xaltotun plongea son regard dans les profondeurs brumeuses et déclara :

— Nous sommes à présent le soir de la journée qui a suivi la bataille de Valkia. La nuit dernière, le gros des troupes a campé à Valkia, tandis que des détachements de chevaliers pourchassaient les Aquiloniens en fuite. À l'aube, l'armée a levé le camp pour marcher vers l'ouest, à travers les montagnes. Prospero, avec dix mille Poitaniens, était à des *miles* du champ de bataille lorsqu'il est tombé sur les premiers

fuyards, aux premières lueurs de l'aube. Il avait avancé à marche forcée toute la nuit, espérant rejoindre le champ de bataille avant que les combats commencent. Dans l'incapacité de rallier ce qu'il restait de l'armée disloquée, il s'est replié sur Tarantia. Galopant à bride abattue, changeant ses chevaux fourbus contre des montures réquisitionnées dans les campagnes, il approche en ce moment même de Tarantia.

» Je vois ses chevaliers éreintés, leur armure grise de poussière, leurs pennons pendant tristement, poussant leur monture à travers la plaine. Je vois également les rues de Tarantia. La cité est en effervescence. D'une façon ou d'une autre, les habitants ont eu vent de la défaite et de la mort du roi Conan. Le peuple est fou de peur, hurle que le roi est mort, et qu'il n'y a plus personne pour le mener au combat contre les Némédiens. Des ombres titanesques en provenance de l'est fondent sur l'Aquilonie, et le ciel est noir de vautours.

Conan poussa un juron féroce.

— Des mots ! Rien que des mots ! Le plus misérable des mendiants qui traînent dans les rues pourrait faire de telles prédictions. Si tu declares avoir vu tout cela dans la boule de verre, alors tu es tout aussi menteur que tu es fourbe, et ce dernier point ne fait pas l'ombre d'un doute ! Prospero tiendra Tarantia, et les barons se rallieront à lui. Le comte Trocero de Poitain a la charge du royaume pendant mon absence ; il repoussera ces chiens de Némédiens et les renverra dans leurs chenils en hurlant. Que sont cinquante mille Némédiens ? L'Aquilonie les engloutira. Ils ne reverront pas Belverus. Ce n'est pas l'Aquilonie qui a été vaincue à Valkia ; ce n'est que Conan.

— L'Aquilonie est condamnée, répondit Xaltotun, imperturbable. La lance, la hache et la torche la soumettront et, si ces moyens échouent, les puissances des âges sombres marcheront contre elle. Tout comme les falaises se sont écroulées à Valkia, les murailles fortifiées des cités et les montagnes s'écrouleront si besoin est, et les rivières déborderont de leur lit en rugissant pour recouvrir des provinces tout entières.

» Il serait préférable que l'acier et la corde de l'arc soient suffisants, que l'on ne sollicite pas l'aide des arts ; un usage répété de puissants sortilèges déclenche parfois des forces capables de faire chanceler l'univers.

— De quel enfer as-tu rampé, chien de la nuit ? murmura Conan, en fixant l'homme.

Le Cimmérien frissonna malgré lui ; il sentait quelque chose d'incroyablement ancien, d'incroyablement maléfique.

Xaltotun leva la tête, comme s'il écoutait des murmures par-delà le vide cosmique. Il semblait avoir oublié son prisonnier. Puis il secoua la tête d'un air impatient et regarda Conan d'un air absent.

— Que dis-tu ? Mais voyons, si je te le disais, tu ne me croirais pas. Mais je suis las de cette conversation avec toi. Il est moins fatigant de détruire une cité fortifiée que d'exprimer mes pensées en des termes qu'un barbare sans cervelle puisse comprendre.

— Si j'avais les mains libres, l'avisa Conan, il ne me faudrait pas longtemps pour faire de toi un cadavre sans cervelle.

— Je n'en doute pas... si j'étais assez stupide pour t'en laisser l'occasion, répondit Xaltotun en frappant dans ses mains.

Ses manières avaient changé ; il y avait une certaine impatience dans le ton de sa voix, et une certaine nervosité dans ses gestes ; pourtant Conan était persuadé que cela n'avait rien à voir avec lui.

— Réfléchis à ce que je viens de te dire, barbare, dit Xaltotun. Tu auras amplement le temps de le faire. Je n'ai pas encore décidé de ce que je ferai de toi. Cela dépend de circonstances qui sont encore à venir. Mais retiens bien ceci : si je décide de t'utiliser dans le cadre de mes projets, il vaudra mieux pour toi que tu te soumettes sans résistance que de subir mon courroux.

Conan lui cracha un juron au visage. Des tentures qui masquaient une porte venaient de s'écarter et quatre Noirs gigantesques entrèrent. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'un pagne de soie retenu à la taille par une ceinture, à laquelle pendait une grande clé.

Xaltotun indiqua le roi d'un geste impatient et se détourna, comme s'il chassait cette affaire de son esprit. Ses doigts s'agitaient étrangement. Il prit une poignée de poudre noire scintillante dans une boîte en jade vert ciselé, et la déposa sur un brasero posé sur un trépied en or au niveau de son coude. Le globe de cristal, qu'il avait apparemment oublié, tomba soudain à terre, comme s'il s'était retrouvé privé de son support.

Les Noirs s'étaient saisis de Conan, si lourdement chargé de chaînes qu'il ne pouvait marcher, et l'emmenèrent hors de la pièce. Un coup d'œil en arrière, avant que la lourde porte de teck aux gonds dorés se referme, lui montra Xaltotun, renversé dans son fauteuil aux allures de trône, les bras croisés, tandis qu'une fine volute de fumée s'échappait en spirale du brasero. Les poils de la nuque de Conan se hérissèrent. En Stygie, ce sinistre et antique royaume qui se trouvait loin au sud, il avait déjà vu une poudre noire semblable. C'était le pollen du lotus noir, qui

procure un sommeil semblable à la mort et des rêves monstrueux. Il savait que seuls les redoutables magiciens du Cercle Noir, qui est le nadir du mal, recherchent volontairement les cauchemars écarlates du lotus noir afin de raviver leurs pouvoirs de nécromanciens.

Le Cercle Noir était une fable et une tromperie pour la plupart des gens du monde occidental, mais Conan connaissait son effroyable réalité ainsi que celle de ses sinistres adeptes qui pratiquaient leur abominable sorcellerie dans les cryptes noires de Stygie et les dômes enténébrés de Sabatea la maudite.

Il regarda de nouveau vers la mystérieuse porte noire aux gonds dorés, tremblant à l'idée de ce qu'elle dissimulait.

Le roi n'aurait su dire s'il faisait jour ou nuit. Le palais du roi Tarascus semblait être un lieu de ténèbres et d'obscurité, évitant la lumière naturelle. L'esprit des ténèbres et de l'ombre planait en ce lieu, et cet esprit, Conan le sentait, s'incarnait dans l'étranger qu'était Xaltotun. Les Noirs portèrent le roi le long d'un couloir sinueux si faiblement éclairé qu'on aurait dit des fantômes noirs emportant un cadavre, puis ils descendirent le long d'un interminable escalier de pierre en colimaçon. L'un d'entre eux avait une torche à la main, et celle-ci projetait sur les murs de grandes ombres déformées ; on aurait dit la descente aux Enfers d'un corps soutenu par de sombres démons.

Ils atteignirent enfin le bas de l'escalier, puis ils traversèrent un long couloir. D'un côté, la paroi nue était percée de quelques rares ouvertures voûtées derrière lesquelles on pouvait apercevoir un escalier qui menait vers le haut. De l'autre côté, le mur était ponctué à intervalles réguliers et rapprochés de portes munies de lourds barreaux.

Ils s'arrêtèrent devant l'une de ces portes, et l'un des Noirs produisit la clé accrochée à sa ceinture, qu'il glissa dans la serrure. Poussant la grille, ils entrèrent avec leur prisonnier. Ils se trouvaient dans un cachot de taille modeste dont les murs, le sol et le plafond étaient en pierre de taille. Une seconde grille se trouvait face à l'entrée. Ce qui se trouvait derrière cette porte, Conan n'aurait su le dire, mais il ne pensait pas qu'il s'agissait d'un autre couloir. La lueur incertaine dispensée par la torche filtrait de l'autre côté des barreaux, laissant deviner un grand espace et des profondeurs caverneuses.

Dans un des coins de la cellule, près de la porte par laquelle ils étaient entrés, un amas de chaînes rouillées pendait d'un grand anneau de fer enchâssé dans la pierre. Un squelette était pris dans celles-ci. Conan le regarda avec une certaine curiosité, notant l'état des os, dont

la plupart étaient fendus et brisés, et sur lesquels toute trace de chair avait disparu. Le crâne, qui s'était détaché des vertèbres, était écrasé, comme si on lui avait assené un coup sauvage avec une force titanesque.

D'un air impassible, l'un des Noirs – pas celui qui avait ouvert la porte – retira les chaînes de l'anneau, utilisant sa clé pour ouvrir l'imposant cadenas, puis il écarta la masse de métal rouillé et les ossements brisés. Ils fixèrent alors les chaînes de Conan à l'anneau, et un troisième Noir glissa sa clé dans la serrure de la porte à l'autre bout de la pièce, poussant un grognement de satisfaction quand il se fut assuré qu'elle était solidement verrouillée.

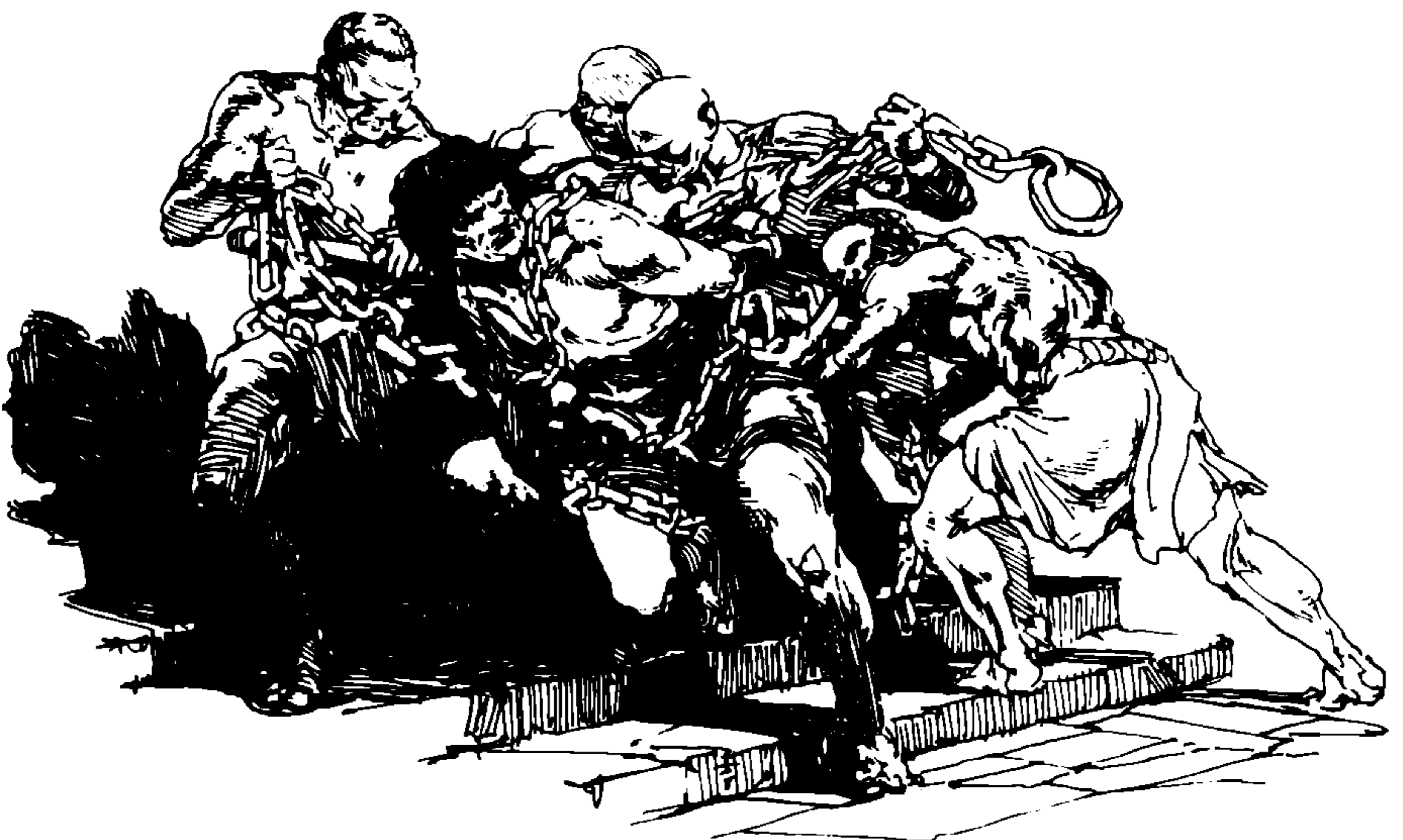
Enfin, les géants d'ébène regardèrent Conan d'une façon énigmatique, leurs yeux réduits à l'état de fentes, tandis que l'éclat de la torche venait jouer et se refléter sur leur peau luisante.

Celui qui détenait la clé de la porte la plus proche ne résista pas à l'impulsion de faire un commentaire, de sa voix gutturale :

— Ton nouveau palais, chien de roi blanc ! Personne ne sait, à part le maître et nous. Tout le palais endormi. Nous garder le secret. Tu vis ici ; peut-être tu meurs ici aussi. Comme lui !

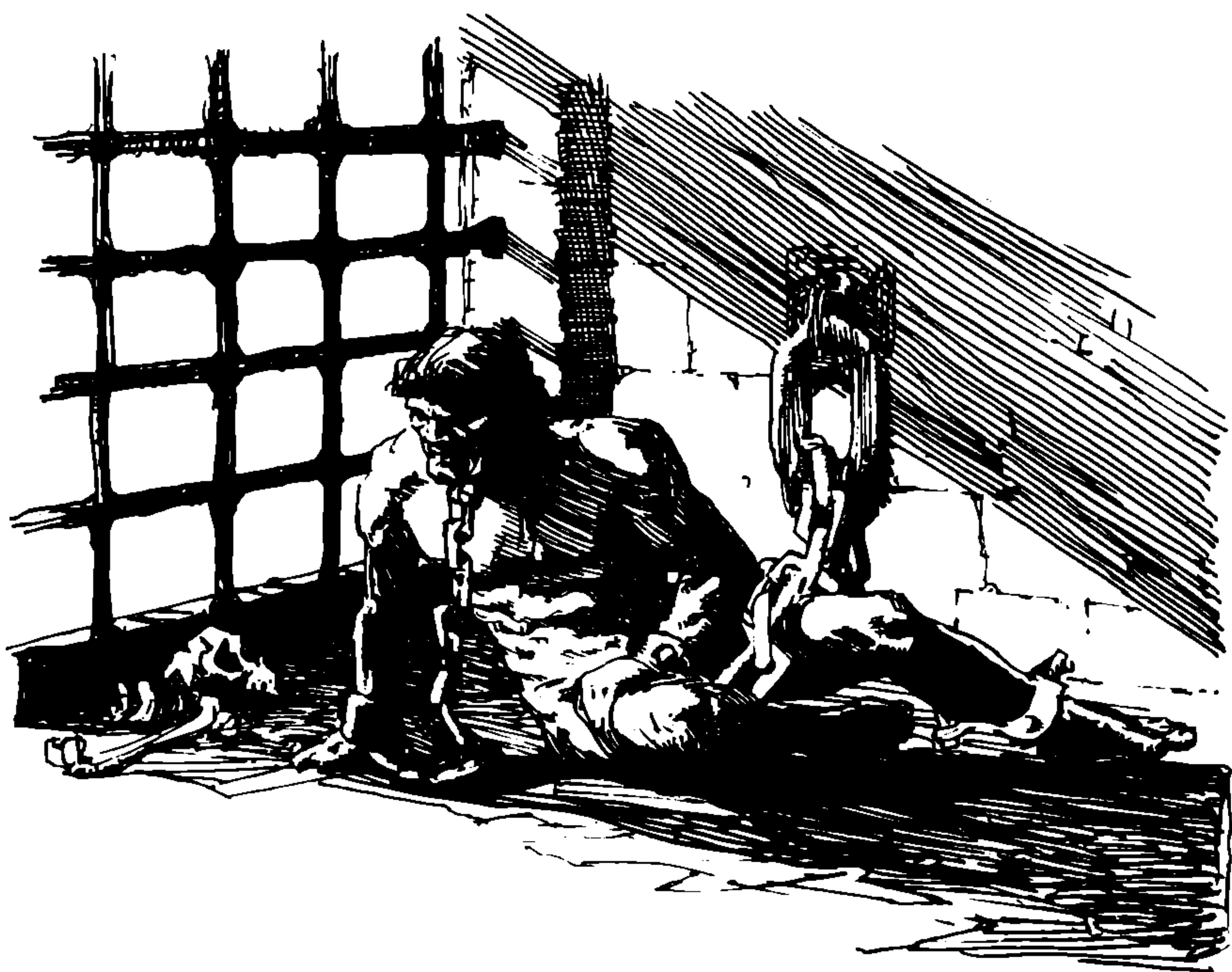
Et il donna un coup de pied dédaigneux sur le crâne brisé, l'envoyant rouler bruyamment à l'autre bout de la cellule.

Conan ne daigna pas répondre à cette pique. Le Noir, peut-être vexé du silence de son prisonnier, marmonna un juron, se pencha et cracha au visage du roi. Ce fut un geste malheureux de sa part. Conan



était assis au sol, sa taille entourée par les chaînes, ses poignets et ses chevilles entravés par l'anneau fixé au mur. Il ne pouvait ni se lever ni s'écarter du mur de plus de trois pieds. Mais il y avait du mou dans les chaînes qui enserraient ses poignets et, avant que le Noir puisse mettre sa tête ronde hors de portée, le roi saisit ses chaînes de sa puissante main et le frappa sur la tête. L'homme fut terrassé comme un bœuf à l'abattoir ; ses compagnons le regardèrent, gisant, le cuir chevelu ouvert, du sang coulant de son nez et de ses oreilles.

Ils n'esquissèrent aucunes représailles, pas plus qu'ils ne répondirent aux invitations pressantes de Conan à s'approcher de la chaîne sanglante qu'il tenait dans sa main. Puis, grognant dans leur langue simiesque, ils soulevèrent le Noir inconscient et l'emportèrent avec eux comme un sac de blé, bras et jambes ballants. Ils utilisèrent sa clé pour verrouiller la porte derrière eux, mais sans l'ôter de la chaîne en or qui la retenait à sa ceinture. Ils prirent la torche avec eux et, comme ils remontaient le long du couloir, les ténèbres se glissèrent derrière eux, comme animées d'une vie propre. Le frottement léger de leurs pas mourut au loin, ainsi que la lueur de leur torche. L'obscurité et le silence régnaient en maîtres incontestés.



V

CELUI QUI HANTAIT LES FOSSES

Conan restait immobile, endurant le poids de ses chaînes et le désespoir de sa situation avec tout le stoïcisme de ceux qui sont nés dans les contrées sauvages du monde. Il ne bougeait pas, car au moindre mouvement ses chaînes résonnaient de manière étonnamment forte dans les ténèbres et le silence. Son instinct, hérité d'un millier d'ancêtres tout aussi barbares que lui, lui dictait de ne pas trahir sa position quand il était sans défense. Il ne s'agissait pas là de la conclusion d'un raisonnement logique ; il ne restait pas immobile parce qu'il pensait que les ténèbres abritaient des dangers tapis dans l'ombre et qu'on pourrait peut-être le découvrir dans cette position vulnérable. Xaltotun l'avait assuré qu'aucun mal ne lui serait fait, et Conan pensait qu'il était dans l'intérêt de celui-ci de le garder en vie, du moins pour l'instant. Mais ses instincts sauvages étaient en alerte, ces mêmes instincts qui, dans son enfance, le faisaient se cacher et rester silencieux au moment où des bêtes féroces rôdaient aux abords de sa cachette.

Même ses yeux perçants ne pouvaient sonder les ténèbres compactes. Pourtant, après un laps de temps qu'il n'avait aucun moyen d'estimer, une faible lueur apparut, une espèce de rayon gris tombant en

oblique, grâce auquel Conan put vaguement entrevoir les barres fixées à la porte qui se trouvait au niveau de son coude. Il put même distinguer le squelette qui gisait près de l'autre grille. Tout ceci l'intrigua, jusqu'à ce qu'il en trouve l'explication. Il était loin en dessous de la surface, dans les fosses sous le palais ; et pourtant on avait creusé un conduit depuis quelque endroit situé au-dessus de lui. À l'extérieur, la lune s'était levée et avait atteint un point dans le ciel où sa lumière pénétrait en oblique dans le conduit. Il se dit qu'ainsi il serait à même de compter le passage des jours et des nuits. Peut-être le soleil brillerait-il, lui aussi, le long de ce conduit. Il était aussi possible qu'il soit fermé dans la journée. Il s'agissait peut-être d'une forme subtile de torture, ne laissant le prisonnier entrapercevoir que la lumière du jour ou la clarté lunaire.

Son regard se posa sur les os brisés qui luisaient faiblement dans un coin à l'autre bout de sa cellule. Il ne se perdit pas en conjectures inutiles quant à l'identité du pauvre diable et la raison pour laquelle il avait été condamné, mais il était intrigué par l'état des os. Ils n'avaient pas été brisés sur un chevalet de torture. Puis, alors qu'il continuait à les observer, un autre détail devint apparent. Les tibias étaient fendus dans le sens de la longueur. Il n'y avait qu'une explication à cela : ils avaient été brisés de cette façon afin qu'on puisse en extraire la moelle. Mais quelle créature briserait des os pour leur moelle excepté un être humain ? Ces restes étaient-ils donc la preuve muette de quelque horrible festin cannibale, le fait d'un pauvre diable que la famine avait conduit à la folie ? Conan se demanda si quelqu'un trouverait un jour ses propres os, accrochés à ses chaînes rouillées. Il combattit l'accès de panique qui menaçait de s'emparer de lui comme cela peut arriver à un loup pris au piège.

Le Cimmérien ne perdit pas son temps à jurer, hurler, pleurer ou délirer comme un homme civilisé l'aurait sans doute fait. Pourtant, la douleur et les tourments qui l'agitaient n'en étaient pas moins violents. Ses membres puissants tressaillaient sous l'intensité des émotions qui l'assaillaient. Quelque part, loin vers l'ouest, l'armée némédienne se frayait un chemin d'acier et de flammes vers le cœur de son royaume. La petite armée des Poitaniens n'était pas de taille à les contenir. Prospero serait peut-être à même de tenir Tarantia pendant des semaines, voire des mois, mais au final, si la garnison n'était pas relevée, il devrait s'incliner devant la supériorité numérique de ses adversaires. Les barons se rallieraient sans doute à lui pour s'opposer à l'envahisseur. Mais entre-temps, lui – Conan – était condamné à rester impuissant dans un sombre cachot, tandis que d'autres commandaient à ses troupes et

se battaient pour son royaume. Le roi grinça des dents, submergé par une rage écarlate.

Soudain, il se raidit. Au-delà de la porte la plus éloignée, il venait d'entendre un bruit de pas furtifs. Scrutant les ténèbres, il distingua vaguement une silhouette penchée de l'autre côté de la grille. Il y eut le bruit clinqant du métal qui résonne contre le métal, et il entendit le cliquetis d'une gorge de serrure, comme si une clé venait d'être tournée dans le verrou. Puis la silhouette disparut de son champ de vision. *Quelque sentinelle, supposa-t-il, qui vérifie la serrure.* Peu de temps après le bruit se répéta, plus diffus, plus lointain. Une porte fut ouverte avec précaution, puis il entendit le frottement léger de sandales s'éloignant. Le silence régna de nouveau.

Conan prêta l'oreille pendant ce qui lui parut être un long moment. Il savait qu'en réalité peu de temps s'était écoulé car la lune illuminait toujours le conduit, mais aucun autre bruit ne parvint à ses oreilles. Il changea enfin de position et ses chaînes résonnèrent avec un bruit métallique. C'est alors qu'il entendit de nouveau un bruit de pas... un pas léger de l'autre côté de la porte la plus proche, celle par laquelle il était entré dans la cellule. Un instant plus tard, une frêle silhouette se découpait, noire dans la lumière grisâtre.

— Roi Conan ! l'appela une voix délicate d'un ton pressant. Ô mon seigneur, êtes-vous là ?

— Et où pourrais-je être à part ici ? répondit-il, sur ses gardes, se tordant le cou afin de pouvoir regarder l'apparition.

C'était une jeune fille ; elle agrippait les barreaux de ses doigts minces. La faible lueur derrière elle dessinait les contours de son corps souple à travers le vêtement de soie serré à la taille et faisait briller doucement ses plaques pectorales rehaussées de pierreries. Ses yeux sombres brillaient dans les ténèbres et ses membres blancs luisaient doucement, pareils à de l'albâtre. Sa chevelure était une masse d'écume noire, dont la lumière incertaine ne faisait que suggérer l'éclat.

— Les clés de vos chaînes et celle de la porte là-bas ! murmura-t-elle, en glissant une fine main blanche à travers la grille et en laissant tomber trois objets qui tintèrent en heurtant les dalles aux pieds du roi.

— À quoi joues-tu ? demanda-t-il. Tu t'exprimes en némédien, or je n'ai aucun ami en Némédie. Quelle diablerie ton maître a-t-il concoctée cette fois ? T'a-t-il envoyée ici pour se moquer de moi ?

— Ce n'est pas une ruse ! dit la fille en tressaillant violemment. (Ses bracelets et ses plaques pectorales tintèrent contre les barreaux

qu'elle agrippait fermement.) Je le jure par Mitra ! J'ai volé les clés des geôliers noirs. Ce sont les gardiens de ces souterrains. Chacun d'eux a sur lui une clé qui ne permet d'ouvrir qu'un type de serrure. Je les ai enivrés. Celui dont vous avez fracassé le crâne a été conduit chez un médecin, et je n'ai pas pu m'emparer de sa clé. Mais j'ai pu dérober les autres. Oh, je vous en conjure, hâtez-vous ! Derrière ces cachots se trouvent les fosses qui mènent en enfer.

Quelque peu impressionné, Conan essaya les clés sans trop y croire, s'attendant à découvrir qu'elles ne marchaient pas et à entendre l'instant d'après un éclat de rire moqueur. Il fut galvanisé lorsqu'il s'aperçut que l'une d'elles le délivra de ses chaînes, lui permettant d'ouvrir non seulement le cadenas fixé à l'anneau mural, mais aussi ceux qui immobilisaient ses membres. Quelques secondes plus tard, il était debout, tout entier à sa joie féroce d'avoir recouvré sa liberté. Il gagna la grille d'un pas rapide, et ses doigts se refermèrent sur un barreau et sur le frêle poignet qui y était appuyé, emprisonnant ainsi sa propriétaire, qui leva courageusement la tête pour affronter son regard féroce.

— Qui es-tu, jeune fille ? lui demanda-t-il. Pourquoi fais-tu cela ?

— Je ne suis que Zenobia, murmura-t-elle dans un souffle, comme sous l'emprise de la terreur. Je ne suis que l'une des filles du sérail du roi.

— À moins que tout ceci ne soit qu'une satanée ruse, murmura Conan, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu m'apportes ces clés.

Elle baissa sa tête sombre, puis la releva et regarda le roi suspicieux droit dans les yeux. Des larmes brillaient, pareilles à des bijoux, sur ses longs cils noirs.

— Je ne suis qu'une fille du sérail du roi, dit-elle avec une certaine humilité teintée de fierté. Il ne m'a jamais gratifiée d'un seul regard, et il ne le fera sans doute jamais. Pour lui, je compte moins que l'un de ses chiens qui rongent les os dans la salle des festins.

» Mais je ne suis pas une poupée fardée, je suis un être de chair et de sang. Je respire, je connais la haine, la peur, la joie et l'amour. Et je vous aime, roi Conan, depuis ce jour où je vous ai vu dans les rues de Belverus, avançant à la tête de vos chevaliers, quand vous avez rendu visite au roi Nimed, il y a des années de cela. Mon cœur a bondi dans ma poitrine et a menacé de s'envoler pour venir tomber dans la poussière de la rue sous les sabots de votre cheval.

Ses traits s'empourpraient au fur et à mesure qu'elle parlait, mais ses yeux noirs ne vacillèrent pas. Conan ne répondit pas toute de suite.

Aussi sauvage, passionnée et indomptée soit-elle, il aurait fallu être une brute insondable pour ne pas être ému, et même quelque peu intimidé et émerveillé, par cette femme qui mettait son âme à nu.

Elle inclina alors la tête, pressant ses lèvres rouges sur les doigts qui emprisonnaient son poignet menu. Puis elle la releva vivement comme si elle venait soudain de se souvenir de la situation présente et la terreur fit briller ses yeux noirs.

— Vite ! murmura-t-elle en le pressant. Il est plus de minuit. Vous devez partir.

— Mais ne vont-ils pas t'écorcher vive pour avoir volé ces clés ?

— Ils n'en sauront jamais rien. Si à l'aube les Noirs se souviennent de la personne qui leur a donné le vin, ils n'oseront jamais admettre qu'on leur a volé les clés pendant qu'ils étaient saouls. La clé que je n'ai pas pu obtenir est celle qui ouvre cette porte. Vous devez trouver votre chemin vers la liberté en passant par les souterrains. Quels affreux périls vous y attendent, je ne peux même pas l'imaginer. Mais des dangers encore plus grands vous guettent si vous restez dans cette cellule. Le roi Tarascus est revenu...

— Quoi ? Tarascus ?

— Oui ! Il est rentré, en grand secret, et il n'y a pas longtemps il est descendu dans les souterrains puis en est ressorti, pâle et tremblant, comme un homme qui vient de braver un grand péril. Je l'ai entendu chuchoter à son écuyer Arideus qu'en dépit de ce que disait Xaltotun, vous deviez mourir.

— Et Xaltotun ? murmura Conan.

Il la sentit frissonner.

— Ne parlez pas de lui ! dit-elle à voix basse. Il suffit souvent de prononcer son nom pour faire apparaître un démon. Les esclaves disent qu'il est étendu dans sa chambre, derrière sa porte verrouillée, plongé dans les rêves du lotus noir. Je pense que même Tarascus le craint en secret, sinon il vous aurait exécuté au grand jour. Toutefois, il s'est rendu dans les souterrains ce soir, et ce qu'il y a fait, Mitra seul le sait.

— Je me demande si ce n'est pas Tarascus qui s'est approché de la porte de ma cellule tout à l'heure, murmura Conan.

— Voici un poignard ! dit-elle dans un souffle, faisant passer quelque chose à travers les barreaux. (Les doigts avides du Cimmérien se refermèrent sur un objet dont le contact lui était familier.) Franchissez rapidement cette porte, là-bas, puis prenez sur la gauche et poursuivez en longeant les cellules jusqu'à ce que vous tombiez sur

un escalier de pierre. Si vous tenez à la vie, ne vous écartez pas de ce couloir qui longe les cellules ! Montez les marches et ouvrez la porte qui se trouve en haut ; l'une des clés l'ouvrira. Si Mitra le veut, je serai là à vous attendre.

Puis elle disparut dans un bruit léger de pieds chaussés de sandales.

Conan haussa les épaules et se tourna vers la grille opposée. Tout ceci n'était peut-être qu'un piège diabolique tendu par Tarascus, mais il lui répugnait moins par nature de se jeter tête baissée dans un traquenard que de rester assis et passif à attendre la mort. Il examina l'arme que la jeune fille lui avait fournie et il eut un sourire farouche. Qui qu'elle soit, ce poignard prouvait au moins qu'elle était dotée d'un solide bon sens. Ce n'était pas un mince stylet, choisi pour sa poignée incrustée de bijoux ou sa garde en or, approprié seulement pour quelque meurtre délicat dans le boudoir d'une grande dame ; c'était un véritable poignard, une arme de guerrier, à la large lame de quinze pouces de long, et dont la pointe effilée était aussi tranchante qu'un diamant.

Il grogna de satisfaction. Sentir cette poignée entre ses mains le rassurait et lui donnait une raison de garder confiance. Quelles que soient les toiles de conspiration que l'on avait pu tisser autour de lui, quels que soient les traquenards et les trahisons qui l'attendaient, ce couteau était bien réel. Les muscles puissants de son bras droit se tendirent comme pour anticiper les coups mortels qu'il aurait à porter.

Il essaya la porte à l'autre bout, maniant maladroitement les clés. Elle n'était pas fermée à clé, or il se rappelait distinctement avoir vu le Noir la verrouiller. Alors, cette silhouette courbée et furtive n'était pas celle d'un geôlier qui s'assurait que les verrous étaient bien tirés. Au contraire, l'inconnu avait déverrouillé la porte. Il émanait de cette porte qui n'était pas fermée à clé quelque chose de sinistre, mais Conan n'hésita pas. Il ouvrit la grille et quitta le cachot pour s'engager dans les ténèbres qui l'attendaient de l'autre côté.

Comme il l'avait deviné, la porte ne donnait pas sur un autre couloir. Le sol dallé s'étendait sous ses pieds. La rangée de cellules se poursuivait derrière lui sur la droite et sur la gauche, mais il ne distinguait pas les autres limites de l'endroit où il venait de mettre les pieds. Il ne pouvait voir ni le plafond ni aucun autre mur. La clarté lunaire ne filtrait en cet espace que par les grilles des cellules et elle était presque totalement engloutie par les ténèbres. Des yeux moins perçants que les

siens auraient eu du mal à discerner les taches gris sombre qui flottaient devant chacune des cellules.

Tournant à gauche, il avança rapidement et sans bruit le long de la rangée de cellules ; ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur les dalles. Il jetait un rapide coup d'œil dans chacun des cachots au fur et à mesure qu'il passait devant. Tous étaient vides, mais fermés à clé. À l'intérieur de certains, il aperçut le reflet luisant d'ossements blanchis. Ces souterrains étaient les reliques d'une ère plus sinistre encore ; ils avaient été creusés il y a bien longtemps lorsque Belverus ressemblait plus à une forteresse qu'à une ville, mais il devenait évident que leur utilisation récente était plus intensive que les gens ne le supposaient.

Devant lui, Conan aperçut alors la forme vague d'un escalier particulièrement raide qui donnait vers le haut, et il comprit que c'était celui qu'il cherchait. Soudain il pivota sur ses talons et se ramassa sur lui-même, se dissimulant à la faveur des ombres.

Quelque chose se déplaçait derrière lui, quelque chose d'à la fois massif et furtif, qui s'avavançait sur des pieds qui n'étaient pas ceux d'un être humain. Il parcourut du regard le long alignement de cellules. Devant chacune d'elles il voyait le petit carré de lumière grise qui n'était guère plus qu'une tache de ténèbres un peu moins sombre que le reste. Quelque chose avançait le long de ces carrés. Ce dont il s'agissait, il n'aurait pu le dire, mais c'était quelque chose de lourd et d'imposant, qui pourtant se déplaçait plus agilement et plus rapidement que ne l'aurait fait un homme. Il devinait la créature quand elle passait dans un des carrés et la reperdait de vue au moment où elle disparaissait dans les ténèbres. Cette progression avait quelque chose de surnaturel. La créature apparaissait puis disparaissait comme si ce n'était qu'un mirage.

Il entendit les barreaux des cellules résonner comme la créature les inspectait les uns après les autres. Elle venait d'arriver devant la cellule qu'il avait quittée quelques instants auparavant, et la porte de celle-ci s'ouvrit quand elle tira dessus. L'espace d'un instant, Conan vit une masse volumineuse se découper sombrement, encadrée dans l'ouverture grisâtre, puis la chose s'enfonça dans le cachot. Les mains et le visage de Conan ruisselaient de sueur. Il savait désormais pourquoi Tarascus s'était approché avec tant de précautions de sa porte pour s'enfuir en toute hâte quelques instants plus tard. Le roi avait déverrouillé la porte de sa cellule puis, quelque part dans ces souterrains infernaux, il avait ouvert une autre cellule, ou une cage, qui abritait quelque sinistre et monstrueuse créature.

La créature ressortit du cachot et s'avança de nouveau de long du couloir, sa tête difforme penchée à ras le sol. Elle ne prêtait plus aucune attention aux portes verrouillées. Elle flairait la trace de Conan. Il pouvait la voir de manière plus distincte maintenant ; la lumière révéla une créature anthropoïde de taille colossale, bien plus massive et imposante qu'un homme. Elle avançait sur deux jambes, bien que penchée vers l'avant, et était couverte d'un pelage épais, gris et strié d'argent. Sa tête était une sinistre parodie de celle d'un homme, et ses longs bras pendaient presque jusqu'au sol.

Conan la reconnut enfin pour ce qu'elle était ; il comprit la signification de ces os broyés et brisés dans la cellule ; il était face à la créature qui hantait les souterrains. C'était un singe gris, l'un de ces sinistres mangeurs d'hommes des forêts qui vivent à la frange des régions montagneuses de la rive orientale de la mer de Vilayet. À demi légendaires et particulièrement horribles, ces singes étaient les gobelins des mythes hyboriens ; en réalité, ils étaient les ogres du monde naturel, les mangeurs d'hommes et les assassins des forêts peuplées de ténèbres.

Conan savait que le singe avait senti sa présence, car il s'approchait plus rapidement, faisant rouler son corps en forme de barrique, avançant sur ses puissantes jambes arquées et courtaudes. Conan jeta un coup d'œil vers l'escalier, mais il savait que la chose serait sur son dos avant qu'il puisse arriver à la porte en haut des marches. Il décida de faire face à la créature.

Conan s'avança jusqu'au carré de lumière le plus proche, afin de pouvoir profiter au mieux de l'avantage que lui procurerait la clarté lunaire. Il savait que le fauve voyait mieux dans le noir que lui. La créature le repéra instantanément ; ses grands crocs jaunes luisaient dans les ténèbres, mais elle n'émit pas le moindre son. Créatures de la nuit et du silence, les singes gris de Vilayet étaient muets, mais sur ces traits hideux et sinistres, immonde parodie du visage humain, se lisait une exultation sans bornes.

Conan se tenait prêt pour l'assaut, parfaitement immobile, les yeux fixés sur le monstre qui chargeait. Il savait qu'il devrait jouer sa vie sur un seul coup ; il n'aurait pas de deuxième chance, ni même la possibilité de frapper et de bondir instantanément en arrière pour se mettre hors de portée. Le premier coup devait être fatal et tuer la bête sur-le-champ s'il espérait sortir vivant de ce terrible corps à corps. Il balaya du regard la gorge épaisse et courte, la panse velue et le torse puissant et gonflé,

ressemblant à deux gigantesques arches pareilles à des boucliers jumeaux. Il n'avait pas le choix : il devait viser le cœur ; mieux valait risquer voir le coup dévier sur une côte que de frapper là où le coup n'avait aucune chance d'être fatal au moment de l'impact. Pleinement conscient des enjeux, Conan compara son temps de réaction et sa force musculaire à la férocité et à la puissance du mangeur d'hommes. Il devait se jeter sur la bête, donner le coup mortel, et espérer ensuite que sa carcasse serait à même de résister à la terrible épreuve qu'il allait devoir subir.

Tandis que le singe déboulait sur lui, balançant ses terribles bras d'un côté et de l'autre, Conan plongea entre ceux-ci et frappa de toutes ses forces. Il sentit la lame s'enfoncer jusqu'à la garde dans la poitrine velue. Il la relâcha instantanément, baissa la tête et tout son corps ne forma plus qu'une masse compacte de muscles noués. Dans le même mouvement, il se saisit des bras qui se refermaient sur lui, donna un violent coup de genou dans le ventre du monstre et affronta la terrible étreinte de la créature.

Pendant quelques instants, il eut l'impression que ses membres étaient arrachés et d'être emporté dans un tremblement de terre. Soudain, il se retrouva libre, étendu sur le sol. À ses côtés le monstre poussait ses derniers soupirs ; ses yeux rouges étaient révulsés, le manche du poignard vibrait encore dans sa poitrine. Le coup porté avec l'énergie du désespoir avait atteint sa cible.

Conan haletait comme s'il sortait d'un combat aussi long qu'épuisant, tremblant de tous ses membres. Quelques-unes de ses articulations étaient disjointes, et du sang coulait de plusieurs estafilades, là où les griffes du monstre l'avaient lacéré. Ses muscles et ses tendons avaient



presque été déformés et avaient été soumis à rude épreuve. La puissance du Cimmérien lui avait permis de résister, ne serait-ce que pendant l'instant fugitif qu'avait duré le combat, aux dernières convulsions d'un monstre qui aurait déchiqueté tout autre que lui, membre après membre.



VI

LE COUP DE POIGNARD

Conan se pencha et arracha le couteau de la poitrine du monstre. Il gagna alors rapidement le haut des marches. Il n'avait aucun moyen de savoir quelles autres créatures de cauchemar pouvaient abriter les ténèbres, mais il n'avait nulle envie d'en trouver une deuxième sur sa route. Ce type de lutte brève et intense était bien trop épuisant, même pour le géant cimmérien. La clarté lunaire était en train de disparaître du sol et les ténèbres de gagner du terrain. Il fut envahi par un sentiment proche de la panique tandis qu'il gravissait les marches. Il poussa un profond soupir de soulagement lorsqu'il arriva en haut et vit que la troisième clé s'emboîtait dans la serrure. Il entrebâilla la porte et tendit le cou à l'extérieur pour jeter un coup d'œil, s'attendant à moitié à être pris à partie par quelque ennemi, humain ou animal.

Un long couloir vide s'offrait à sa vue, faiblement éclairé, et une mince et frêle silhouette l'attendait devant la porte.

— Majesté!

C'était un cri rauque et vibrant, mélange de soulagement et de peur. La jeune femme bondit près de lui, puis eut un moment d'hésitation, comme si elle était déconcertée.

— Vous saignez, dit-elle. Vous êtes blessé !

Il minimisa la gravité de ses blessures d'un geste de la main.

— De simples égratignures qu'un enfant ne sentirait même pas. Ta lame m'a été bien utile, cependant. Si je ne l'avais pas eue, le singe de Tarascus serait en ce moment même occupé à briser mes tibias pour en extraire la moelle. Que faisons-nous maintenant ?

— Suivez-moi, murmura-t-elle. Je vais vous conduire à l'extérieur des murs de la ville. J'ai caché un cheval là-bas.

Elle fit demi-tour pour le conduire le long du couloir, mais il posa une main pesante sur son épaule.

— Marche à côté de moi, l'enjoignit-il avec douceur, en passant son bras musclé autour de sa taille souple. Jusqu'à présent, tu as été digne de confiance et j'aurais tendance à te faire confiance, mais si j'ai vécu si longtemps, c'est parce que je n'ai jamais accordé toute ma confiance à quiconque, homme ou femme. Voilà ! Et si tu essaies de me trahir, tu ne vivras pas assez longtemps pour te réjouir de la plaisanterie.

Elle ne flancha pas à la vue du poignard rougi de sang ou au contact des muscles fermes autour de son corps souple.

— Tuez-moi sans pitié si je vous trahis, répondit-elle. Le simple fait de sentir vos bras autour de moi, même si c'est pour me surveiller, est comme un rêve devenu réalité.

Le couloir voûté se terminait sur une porte, qu'elle ouvrit. De l'autre côté se trouvait un Noir, un géant enturbanné, vêtu d'un pagne de soie. Un cimeterre était à portée de sa main, sur les dalles. Il ne bougea pas.

— J'ai versé une drogue dans son vin, murmura-t-elle, en décrivant un détour pour éviter la silhouette allongée. C'est le dernier garde des souterrains, celui posté à l'extérieur. Nul n'a jamais réussi à s'échapper des fosses, et aucun homme n'a jamais souhaité s'y retrouver un jour ; c'est la raison pour laquelle seuls ces Noirs en sont les gardiens. De tous les serviteurs du palais, seuls ceux-ci savaient que c'est le roi Conan que Xaltotun a ramené captif dans son char. Je regardais à l'extérieur, incapable de trouver le sommeil, depuis un des appartements des étages supérieurs, qui donne sur la cour, pendant que les autres filles dormaient ; car je savais qu'une bataille se livrait, ou venait d'être livrée, à l'ouest, et je craignais pour vous...

» J'ai vu les Noirs emmener quelqu'un en haut des marches, et je vous ai reconnu à la lueur des torches. Je me suis faufilée dans cette aile du palais ce soir, juste à temps pour les voir vous emmener dans les souterrains. Je n'ai pas osé venir ici avant la tombée de la nuit. Vous avez dû rester drogué et inconscient toute la journée dans les appartements de Xaltotun.

» Oh, soyons prudents ! Il se passe d'étranges choses dans le palais ce soir. Les esclaves ont dit que Xaltotun dort comme il le fait souvent, plongé dans la torpeur du lotus de Stygie, mais Tarascus est dans le palais. Il est rentré secrètement, par la poterne, dissimulé par sa cape. Elle était recouverte de poussière, comme s'il avait fait un long trajet, et était seulement accompagné d'Arideus, son écuyer silencieux et décharné. Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais j'ai peur.

Ils débouchèrent au pied des marches d'un étroit escalier en colimaçon, qu'ils gravirent. Une fois en haut, elle fit glisser un panneau étroit. Ils passèrent de l'autre côté et elle remit alors le panneau en place, qui redevint ainsi un simple pan dans un mur aux riches décorations. Ils se trouvaient désormais dans un couloir plus vaste, dont le sol et les murs étaient recouverts de tapis et de tentures, que des lampes pendant du plafond baignaient d'une lueur dorée.

Conan tendit l'oreille, mais il n'entendit aucun bruit. Il ne savait pas dans quelle partie du palais ils étaient, où dans quelle direction se trouvaient les appartements de Xaltotun. La fille tremblait tandis qu'elle le conduisait le long du couloir, puis elle s'arrêta enfin devant une alcôve dont l'entrée était masquée par un rideau de satin. Elle écarta celui-ci, et fit signe à Conan de s'avancer dans l'alcôve. Elle chuchota :

— Attendez ici ! Derrière cette porte au bout du couloir, nous pouvons tomber sur des esclaves ou des eunuques à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je vais aller voir si la voie est libre, plutôt que nous tentions notre chance tous les deux.

Ses soupçons latents resurgirent sur-le-champ.

— Me conduis-tu dans un piège ?

Des larmes jaillirent des yeux sombres de Zenobia. Elle tomba à genoux et saisit la main musclée de Conan.

— Ô mon roi, ne doutez pas de moi en cet instant ! (Sa voix vibrait dans sa prière désespérée). Si vous vous méfiez et hésitez, nous sommes perdus ! Pourquoi vous aurais-je fait sortir des souterrains pour vous trahir maintenant ?

— C'est bon, marmonna-t-il. Je vais te faire confiance, mais, par Crom ! il n'est pas facile d'oublier les habitudes de toute une vie. Cependant, même si tous les soldats de Némédie devaient me tomber dessus par ta faute, je ne te ferais pas le moindre mal. Sans toi, le satané singe de Tarascus m'aurait trouvé enchaîné et sans défense. Fais comme bon te semble, ma fille.

Elle baisa ses mains, se releva prestement et s'enfonça en courant le long du couloir, disparaissant derrière une porte massive à double battant.

Il la suivit du regard, se demandant s'il n'était pas stupide de lui faire confiance, puis il haussa ses puissantes épaules et remit en place le rideau de satin, se retrouvant ainsi à l'abri des regards. Il n'y avait rien d'étrange à ce que cette jeune beauté risque sa vie pour lui venir en aide ; ce n'était pas la première fois qu'un épisode de ce genre se produisait. De nombreuses femmes l'avaient regardé d'un œil bienveillant, tant à l'époque de sa vie errante que durant son règne.

Il ne resta cependant pas immobile dans l'alcôve, à attendre son retour. Suivant ses instincts, il explora l'alcôve à la recherche d'une autre issue et son entreprise fut couronnée de succès. Il trouva un passage étroit, caché par les tentures, qui donnait sur une porte. Celle-ci était ornée de sculptures recherchées et était à peine visible dans la lumière ténue qui filtrait depuis le couloir extérieur. Comme il examinait la porte, il entendit, venant de quelque part derrière celle-ci, le bruit d'une autre porte que l'on ouvre et que l'on ferme, puis le murmure de voix sourdes. L'une de celles-ci lui était familière et instantanément une expression sinistre envahit son visage sombre. Il se glissa sans hésitation dans le passage et s'accroupit telle une panthère près la porte. Celle-ci n'était pas verrouillée. Il l'entrouvrit délicatement et sans faire de bruit, avec un mépris des conséquences éventuelles de son geste que lui seul aurait pu expliquer ou justifier.

La porte était dissimulée de l'autre côté par des tentures, mais à travers une fente dans l'étoffe il pouvait apercevoir la pièce, que seule éclairait une bougie posée sur une table d'ébène. Deux hommes se trouvaient dans cette pièce. L'un était un ruffian balafre à l'air sinistre, vêtu de braies de cuir et d'une cape en piteux état. L'autre était Tarascus, roi de Némédie.

Tarascus semblait mal à l'aise. Il était légèrement pâle et il ne cessait de sursauter et de jeter des coups d'œil à droite et à gauche, comme s'il s'attendait craintivement à entendre quelque chose ou un bruit de pas.

— Hâte-toi et pars sur-le-champ, disait-il. // est plongé dans la torpeur de la drogue, mais je ne sais pas quand il va se réveiller.

— Étonnant d'entendre des paroles apeurées sortir des lèvres de Tarascus, marmonna l'autre, d'une voix grave et rauque.

Le roi fronça les sourcils.

— Comme tu le sais, je ne crains aucun homme ordinaire. Mais, lorsque j'ai vu les falaises s'écrouler à Valkia, j'ai compris que ce démon que nous avions ramené à la vie était tout sauf un charlatan. Je crains ses pouvoirs, parce que je suis incapable d'en sonder l'étendue. Ce que je sais en revanche, c'est qu'ils sont liés avec cette chose maudite que nous lui avons subtilisée. C'est ce qui l'a ramené à la vie ; ce doit donc être la source de sa sorcellerie.

» Il l'avait bien cachée ; mais un esclave, obéissant à mes instructions secrètes, l'a espionné et l'a vu la placer dans un coffre en or. Il a vu aussi l'endroit où il cachait ce coffre. Même ainsi, je n'aurais pas osé le dérober si Xaltotun n'avait été plongé dans le sommeil du lotus.

» Je suis convaincu que c'est le secret de son pouvoir. Avec ça, Orastes l'a ramené à la vie, et c'est avec ça qu'il fera de nous ses esclaves si nous n'y prenons pas garde. Donc, prends-le et jette-le dans la mer, ainsi que je te l'ai demandé. Prends bien soin de te trouver suffisant loin du rivage pour que ni la marée ni une tempête ne puissent le faire s'échouer sur la plage. Tu as déjà été payé.

— En effet, grogna le bandit. Et je te dois plus que l'or que tu m'as donné, Tarascus ; j'ai une dette de reconnaissance envers toi. Même un voleur peut faire preuve de gratitude.

— Quelle que soit la dette que tu penses avoir envers moi, lui répondit Tarascus, elle sera acquittée lorsque tu auras jeté cette chose au loin dans la mer.

— Je vais galoper jusqu'en Zingara et embarquer au port de Kordava, lui promit l'autre. Je n'ose pas me montrer en Argos, à cause de cette histoire pour un meurtre ou deux...

— Peu m'importe tant que tu accomplis ta tâche. Tiens, prends. Un cheval t'attend dans la cour. Pars et ne traîne pas !

Ils échangèrent quelque chose, quelque chose qui flamboyait comme un feu vivant. Conan n'eut que le temps de l'apercevoir brièvement. Puis le ruffian rabattit un chapeau à large bord sur son visage, dissimulant ses yeux, ramena sa cape sur ses épaules et quitta la pièce en hâte. Et, comme la porte se refermait derrière lui, Conan entra en action, laissant libre

cours à toute sa furie dévastatrice et sanguinaire. Il s'était retenu aussi longtemps qu'il avait pu. La vue de son ennemi si près de lui embrasa son sang sauvage, balayant toute précaution et toute retenue.

Tarascus s'en allait vers une porte intérieure lorsque Conan arracha les tentures et bondit dans la pièce telle une panthère assoiffée de sang. Tarascus pivota sur ses talons, mais avant même qu'il ait eu le temps de reconnaître son agresseur, le poignard de Conan s'enfonçait dans ses chairs.

Cependant, ce n'était pas un coup mortel, comme Conan s'en rendit compte au moment même de l'impact. Son pied s'était pris dans les replis d'une tenture, le faisant trébucher dans son élan. La pointe s'enfonça dans l'épaule de Tarascus et glissa vers le bas en labourant les côtes. Le roi de Némédie poussa un hurlement.

L'impact de ce coup, doublé de la masse de Conan emporté par son élan, l'envoya buter contre la table, qui se renversa sous le choc. La bougie s'éteignit. Les deux hommes basculèrent à terre sous la violence de la ruée du Cimmérien, tous deux gênés par les replis de la tenture à leurs pieds. Conan frappait à l'aveuglette dans l'obscurité et Tarascus poussait des cris frénétiques, gagné par une terreur panique. Comme si la peur le dotait d'une énergie surhumaine, Tarascus se dégagea et s'éloigna tant bien que mal dans l'obscurité en poussant des cris suraigus :

— Au secours ! Gardes ! Arideus ! Orastes ! *Orastes !*

Conan se releva, se dégageant à coups de pied de la tenture et de la table brisée, jurant amèrement de n'avoir pu satisfaire sa soif de sang. Il était désorienté, incapable de s'orienter dans le palais. Les cris de Tarascus résonnaient encore au loin, et une clameur retentit en écho à ses hurlements. Le Némédien lui avait faussé compagnie dans l'obscurité et Conan ne savait pas dans quelle direction il s'était enfui. L'attaque irraisonnée du Cimmérien s'était soldée par un échec et il ne lui restait plus qu'à sauver sa peau s'il le pouvait.

Tout en proférant des jurons bien sentis, Conan courut le long du couloir et regagna l'alcôve. Comme il regardait dans le couloir éclairé, il aperçut Zenobia qui revenait en courant, ses grands yeux noirs dilatés par l'effroi.

— Oh, que s'est-il passé ? s'écria-t-elle. Tout le palais est en émoi ! Je jure que je ne vous ai pas trahi...

— Non, c'est moi qui ai réveillé ce nid de frelons, grogna-t-il. J'ai tenté de régler une dette. Quel est le chemin le plus court pour sortir d'ici ?

Elle lui saisit le poignet et l'entraîna en courant dans le couloir. Mais avant qu'ils parviennent à la lourde porte à l'autre bout, des cris étouffés leur parvinrent de derrière celle-ci et les portes se mirent à trembler alors qu'on cherchait à les enfoncer. Zenobia se tordit les mains et gémit.

— La voie est coupée ! J'ai verrouillé cette porte quand je suis revenue, mais elle va céder d'un instant à l'autre. Il fallait passer par là pour se rendre à la poterne.

Conan pivota sur ses talons. De l'autre côté du couloir, une clameur venait de monter. Bien qu'encore invisibles, ses ennemis étaient devant et derrière lui.

— Vite ! Par cette porte ! s'écria désespérément la jeune fille en s'élançant de l'autre côté du couloir, ouvrant une porte qui donnait sur une chambre.

Conan la suivit à l'intérieur et il referma la targette en or derrière eux. Ils se trouvaient dans une chambre somptueusement décorée, dont ils étaient les seuls occupants. Elle l'attira jusqu'à une fenêtre aux barreaux en or, par laquelle il aperçut des arbres et des fourrés.

— Vous êtes fort, dit-elle en haletant. Si vous pouvez tordre ces barreaux, vous pourrez peut-être vous échapper malgré tout. Le jardin fourmille de gardes, mais les buissons sont épais et vous pourrez peut-être éviter les sentinelles. Le mur sud sert aussi de mur d'enceinte à la ville. Une fois que vous l'aurez franchi, vous aurez une chance de pouvoir vous échapper. Il y a un cheval qui vous attend, caché dans un fourré près de la route qui va vers l'ouest, à quelques centaines de pas au sud de la fontaine de Thrallos. Vous savez où elle se trouve ?

— Oui ! Mais, et toi ? J'avais l'intention de t'emmener avec moi. Son splendide visage irradia de joie à ces propos.

— Alors, il ne m'en faut pas plus ; je suis comblée ! Je ne veux pas compromettre votre évasion. Je ne ferais que vous gêner et vous échoueriez. Non, n'ayez aucune crainte en ce qui me concerne. Jamais ils ne se douteront que je vous ai aidé de mon plein gré. Partez ! Ce que vous venez de dire illuminera mon existence durant les longues années qui m'attendent.

Il la prit dans ses bras d'acier, écrasant sa mince silhouette frémissante contre son corps et l'embrassa ardemment sur les yeux, les joues, la gorge et la bouche, jusqu'à la rendre pantelante sous son étreinte. Aussi impétueux et fougueux qu'un vent de tempête, il était violent même dans ses démonstrations amoureuses.

— Je vais partir, murmura-t-il, mais, par Crom ! je reviendrai un jour te chercher !

Il se retourna, saisit les barreaux en or et les descella en une puissante traction. Il passa une jambe sur le rebord et descendit en hâte, s'aidant des moulures sur le mur. Au moment où ses pieds touchaient le sol, il partit en courant et se fonda telle une ombre dans le dédale de rosiers et d'arbres aux imposantes frondaisons. Jetant un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, il aperçut Zenobia, penchée sur le rebord de la fenêtre, ses bras tendus en avant, comme en signe d'adieu et de renoncement.

Des gardes traversaient le jardin en courant, convergeant vers le palais, où la clameur venait de se faire plus grande encore ; c'étaient des hommes de grande taille, aux armures et aux casques à cimier en bronze poli. La clarté des étoiles faisait scintiller leurs armures et trahissait leurs moindres mouvements parmi les arbres, et on les entendait venir de loin. Pour Conan, qui avait grandi dans les régions sauvages du monde, leur progression à travers les fourrés ressemblait plus au bruit d'un troupeau de bétail pris de panique qu'à autre chose. Quelques-uns passèrent à quelques pieds de l'endroit où il était dissimulé, étendu à plat ventre sous un épais buisson, et jamais ils ne soupçonnèrent sa présence. Ils ne songeaient qu'au palais et ne prêtaient aucune attention au reste. Ils le dépassèrent sans cesser de crier. Conan se redressa et s'enfuit dans le jardin sans faire plus de bruit qu'une panthère.

Il parvint donc rapidement à la hauteur du mur méridional et gravit les marches qui menaient au parapet. Le mur avait été construit pour empêcher les gens d'entrer, pas de sortir. Il n'aperçut aucun garde en patrouille sur les remparts. Il s'accroupit près d'une embrasure et regarda en direction du grand palais qui s'élevait au-delà des cyprès derrière lui. Des lumières brillaient à chacune des fenêtres, et il pouvait apercevoir des silhouettes allant et venant de l'une à l'autre, telles des marionnettes suspendues à des fils invisibles. Il eut un rictus féroce, brandit son poing tout autant en signe de menace que d'adieu, et enjamba le parapet.

Conan se laissa silencieusement tomber dans les branches d'un arbre pas très hauts, à quelques pieds du parapet. Quelques instants plus tard, il s'élançait dans l'obscurité, adoptant la foulée de l'homme des collines, capable d'avaler de grandes distances sans effort.

Des jardins et des villas de plaisance entouraient les murailles de Belverus. Des esclaves qui somnolaient à côté des sentinelles endormies

ne virent pas la silhouette agile et furtive escalader les murs et traverser les allées bordées d'arbres aux branches entrelacées. Ils ne l'entendirent pas non plus passer dans les vergers et les vignes. Des chiens de garde s'éveillèrent et aboyèrent avec force sur cette ombre mouvante, à demi reniflée, à demi devinée, et déjà disparue.

Dans une pièce du palais, Tarascus poussait des jurons et se tordait de souffrance, étendu sur un divan maculé de sang, tandis qu'Orastes le soignait. Le palais grouillait de serviteurs tremblants, aux yeux grands ouverts, mais la pièce dans laquelle se trouvait le roi était vide à l'exception de lui-même et du prêtre renégat.

— Es-tu sûr qu'il dort encore ? lui demanda de nouveau Tarascus. (Il serra les dents en réaction à la morsure du suc des herbes avec lesquelles Orastes soignait la longue plaie a vif sur son épaule et ses côtes.) Ishtar, Mitra et Set ! Ça brûle comme la poix de l'enfer !

— C'est bien là le sort qui aurait dû être le tien à l'heure actuelle, si la chance n'avait pas été de ton côté, lui fit remarquer Orastes. Celui qui a porté ce coup de poignard a frappé pour tuer. Oui, je t'ai déjà dit que Xaltotun dort toujours. Pourquoi insistes-tu donc sur ce point ? Qu'a-t-il à voir dans cette histoire ?

— Tu ne sais rien de ce qui s'est passé dans le palais ce soir ? lui demanda Tarascus en sondant le visage du prêtre avec des yeux brûlant d'intensité.

— Rien. Comme tu le sais, cela fait des mois que je suis occupé à transcrire des manuscrits pour Xaltotun, traduisant des volumes ésotériques récents dans les langues anciennes qu'il peut lire. Il était très au fait des langues et des écrits de son époque, mais il n'a pas encore appris toutes les langues modernes. Afin de gagner du temps, il me fait traduire ces ouvrages pour lui, afin de découvrir si un savoir nouveau est apparu depuis son époque. Je ne savais pas qu'il était revenu hier soir jusqu'à ce qu'il m'envoie chercher et me parle de la bataille. Ensuite, je suis retourné à mes études, et je ne savais pas non plus que tu étais rentré jusqu'à ce que les clameurs dans le palais me fassent sortir de ma cellule.

— Alors, tu ne sais pas que Xaltotun a ramené le roi d'Aquilonie, captif, dans ce palais ?

Orastes secoua la tête, sans montrer un quelconque étonnement.

— Xaltotun a simplement dit que Conan ne s'opposerait plus à nous. J'ai pensé qu'il était mort, mais je n'ai pas demandé plus de détails.

—Xaltotun lui a sauvé la vie au moment où j'aurais pu l'abattre, siffla Tarascus. J'ai tout de suite compris ses intentions. Il allait se servir de Conan comme d'une matraque contre nous, contre Amalric, contre Valerius et contre moi. Conan sera un danger aussi longtemps qu'il sera en vie; c'est un facteur d'unification pour l'Aquilonie, et Xaltotun pourrait l'utiliser contre nous, nous amenant à faire certaines choses que nous n'envisagerions pas autrement. Je n'avais pas confiance dans ce mort-vivant de Pythonien. Depuis peu, je commence à le craindre.

» Je l'ai suivi, quelques heures après qu'il fut parti vers l'est. Je désirais savoir ce qu'il avait l'intention de faire de Conan. J'ai découvert qu'il l'avait emprisonné dans les souterrains. J'avais l'intention de m'assurer qu'il meure, en dépit de Xaltotun. Et j'ai réussi...

Quelqu'un frappa doucement à la porte.

—C'est Arideus, grogna Tarascus. Laisse-le entrer.

L'écuyer taciturne entra, ses yeux brillant d'une agitation difficilement contenue.

—Alors, Arideus! s'exclama Tarascus, as-tu retrouvé l'homme qui m'a attaqué?

—Vous ne l'avez pas vu, seigneur? lui demanda Arideus, comme un homme qui pose une question dont il connaît déjà la réponse. Vous ne l'avez pas reconnu?

—Non. Cela s'est passé tellement vite et la bougie était éteinte. Tout ce que je me suis dit, c'est qu'il s'agissait de quelque démon conjuré par la magie de Xaltotun...

—Le Pythonien dort dans sa chambre fermée et verrouillée. Mais je suis allé dans les souterrains, dit Arideus en agitant nerveusement ses épaules décharnées.

—Eh bien, parle alors! s'exclama impatiemment Tarascus. Qu'as-tu trouvé là-bas?

—Une cellule vide, murmura l'écuyer, et le cadavre du grand singe!

—*Quoi?* Tarascus bondit du divan, et du sang coula de nouveau de sa plaie.

—C'est bien cela! Le mangeur d'hommes est mort, tué par un coup de poignard dans le cœur et Conan a disparu.

Tarascus devint livide. Il laissa machinalement Orastes le recoucher, et le prêtre s'occupa de nouveau de ses plaies.

—Conan! répéta-t-il. Non pas mort et broyé, mais en fuite! Mitra! Ce n'est pas un homme, mais un démon, lui aussi. Je pensais que c'était

Xaltotun qui était derrière cette blessure. Je comprends tout désormais. Par tous les dieux et démons ! C'est Conan qui m'a poignardé ! Arideus !

— Majesté ?

— Fouille chaque recoin du palais. Il rôde peut-être dans l'obscurité des couloirs tel un tigre affamé. Qu'aucun recoin n'échappe à tes recherches... et prends garde. Ce n'est pas un homme civilisé que tu pourchasses, mais un barbare sanguinaire, dont la force et la férocité sont celles d'une bête sauvage. Passe le palais et la ville au peigne fin. Dresse un cordon de sécurité autour des murailles. Si tu apprends qu'il a quitté la ville, comme c'est peut-être le cas, rassemble une escouade de soldats et pars à sa poursuite. Hors des murs, ce sera comme si tu chassais un loup dans les collines. Si tu te hâtes, tu arriveras peut-être à le capturer.

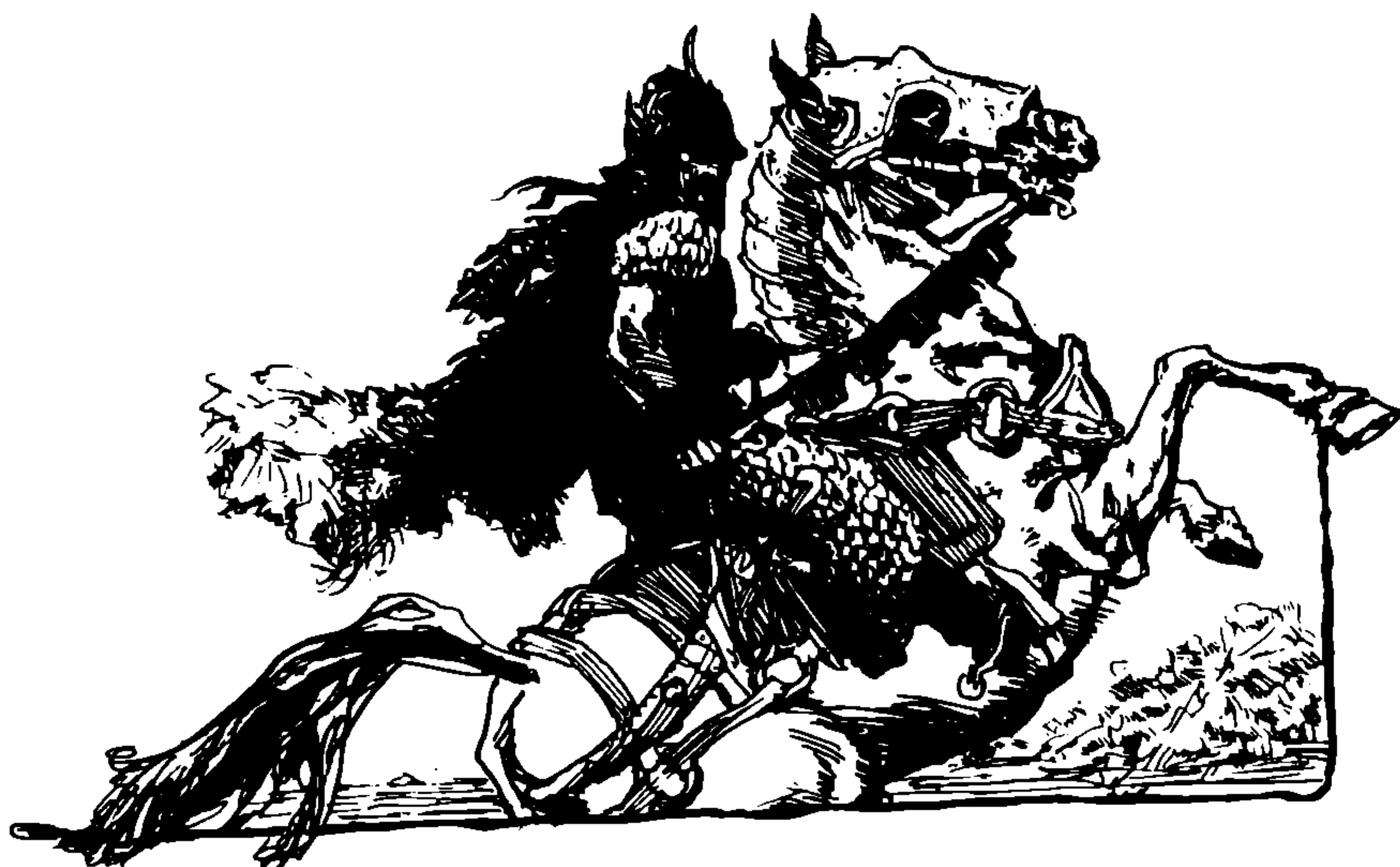
— Cette affaire dépasse les compétences de simples humains, déclara Orastes. Peut-être devrions-nous en aviser Xaltotun.

— Non ! s'exclama violemment Tarascus. Que les hommes de troupe poursuivent Conan et le tuent. Xaltotun ne pourra pas nous tenir rigueur d'avoir dû tuer un prisonnier en fuite.

— Eh bien, dit Orastes, je ne suis pas un homme d'Acheron, mais je suis versé dans certains arts magiques et peux contrôler certains esprits ayant pris une forme matérielle. Je peux peut-être t'aider dans cette affaire.

La fontaine de Thrallos se trouvait au centre d'un groupe de chênes, près de la route, à environ un *mile* de la ville. Son tintement musical parvint aux oreilles de Conan dans le silence de la nuit étoilée. Il s'abreuva longuement à son eau glacée, puis avança en direction du sud, vers le fourré touffu qu'il venait d'apercevoir. En le contournant, il aperçut le cheval blanc attaché à un arbuste. Il poussa un profond soupir de soulagement et l'atteignit en une seule enjambée. Au même moment un rire moqueur le fit se retourner et ses yeux s'illuminèrent.

Une silhouette émergea des ténèbres. Son armure luisait faiblement à la clarté des étoiles. Il ne s'agissait pas d'un garde du palais à l'armure étincelante rehaussée de plumes. L'homme était grand ; il portait un casque et une cotte de mailles grise. C'était un Aventurier, une caste de guerriers qu'on ne trouvait qu'en Némédie, constituée d'hommes qui, soit n'avaient pas la richesse ou le rang nécessaires pour devenir chevaliers, soit étaient d'anciens chevaliers tombés en disgrâce. Des combattants aguerris, qui avaient voué leur vie à la guerre et à l'aventure.



C'était une classe à part, à qui on confiait parfois le commandement de troupes de soldats, mais qui n'avait de comptes à rendre qu'au roi. Conan comprit qu'il n'aurait pas pu être découvert par un homme plus dangereux que celui-ci.

Un regard rapide dans les ombres le convainquit que l'homme était seul. Il gonfla légèrement son torse puissant, enfonçant ses orteils dans l'herbe molle, tandis que tous ses muscles se tendaient, dans l'expectative.

—J'étais en mission pour Amalric et j'arrivais aux abords de Belverus, dit l'Aventurier, en s'avancant avec précaution. (La lumière des étoiles venait se refléter sur la grande épée qu'il tenait à la main.) Un cheval a alors henni au passage du mien, depuis ce buisson. Je me suis approché et j'ai trouvé étrange qu'une monture soit attachée ici. J'ai donc attendu et... quelle belle prise que voilà !

Les Aventuriers vivaient du fil de leur épée.

—Je te connais, murmura le Némédien. Tu es Conan, roi d'Aquilonie. Je pensais t'avoir vu mourir dans la vallée de la Valkia, mais...

Conan bondit comme un tigre à l'agonie. Aussi rompu au combat que puisse être l'Aventurier, il n'avait aucune idée de la vitesse désespérée avec laquelle ces muscles barbares pouvaient réagir. Il fut pris au dépourvu, sa lourde épée encore à mi-hauteur. Avant que son adversaire puisse frapper ou contrer le coup, le roi planta son poignard au-dessus du gorgerin de l'Aventurier. La lame s'enfonça en oblique dans la gorge jusqu'au cœur. Dans un gargouillement étranglé, l'homme vacilla puis

s'écroula à terre, Conan dégagea violemment sa lame alors même que le cadavre s'affaissait. Le cheval blanc renâcla bruyamment et eut un mouvement de recul en voyant et en reniflant le sang sur l'herbe.

Le regard baissé sur son ennemi sans vie, le poignard dégoulinant de sang à la main et son puissant torse luisant de sueur, Conan resta immobile comme une statue, écoutant attentivement. Il n'entendit aucun bruit en provenance des arbres alentour, à l'exception du pépiement timide de quelques oiseaux réveillés par l'incident. Mais dans la ville, à un *mile* de là, retentit la sonnerie stridente d'une trompette.

Il se pencha rapidement sur l'homme. Il ne lui fallut que quelques secondes pour se persuader que le message dont l'homme avait la charge devait être transmis oralement. Il ne s'arrêta pas pour autant dans sa tâche. Il ne restait plus que quelques heures avant l'aube. Quelques minutes plus tard, le cheval blanc galopait vers l'ouest sur la route blanche. Son cavalier portait la cotte de mailles grise d'un Aventurier némédien.



VII

LE VOILE SE DÉCHIRE

Conan savait que sa seule chance de réussir son évasion reposait sur sa rapidité. Il n'envisagea pas une seconde de se cacher aux abords de Belverus et de laisser ses poursuivants le dépasser, car il était certain que l'extraordinaire allié de Tarascus serait capable de le dénicher où qu'il soit. De plus, il n'était pas dans son tempérament de

se terrer comme un rat ou de se cacher ; un combat en terrain découvert ou une poursuite convenaient mieux à son caractère. Il avait conscience d'avoir une confortable avance. Il les entraînerait dans une course impitoyable pour la frontière.

Zenobia avait fait le bon choix en sélectionnant le cheval blanc. Sa rapidité, sa robustesse et son endurance étaient évidentes. La jeune femme s'y connaissait en armes, en chevaux et, se dit Conan non sans satisfaction, en hommes. Il galopait vers l'ouest à une allure qui avalait les *miles*.

Il traversait une terre assoupie, dépassant les villages nichés à l'abri des bosquets ainsi que des villas aux murs blancs au milieu de vastes champs et de vergers. Ceux-ci devenaient de plus en plus rares au fur et à mesure de sa progression vers l'ouest. Comme les villages étaient moins nombreux, le décor se fit plus primitif. Les forteresses qui méditaient sombrement sur les hauteurs étaient les témoins muets de siècles de guerres frontalières. Mais personne ne descendit à sa rencontre de ces châteaux pour le défier ou lui signifier de faire halte. Les seigneurs de ces forteresses étaient sous la bannière d'Amalric ; les pennons qui d'ordinaire s'agitaient en haut de ces tours flottaient en ce moment sur les plaines d'Aquilonie.

Une fois le dernier des petits villages derrière lui, Conan quitta la route, qui commençait à s'infléchir vers le nord-ouest en direction des défilés encore lointains. S'il restait sur la route, il devrait passer par les tours de guet de la frontière. Leurs garnisons étaient, elles, à leur poste, et on ne le laisserait pas passer sans lui poser de questions. Il savait qu'il n'y aurait pas de patrouilles de part et d'autre des marches frontalières, comme c'était généralement le cas, mais il y avait tout de même ces tours. De plus l'aube amènerait probablement avec elle des hordes de soldats s'en retournant dans leur caserne, accompagnés de chariots à bœufs transportant les blessés.

Cette route de Belverus était la seule qui franchisse la frontière sur cinquante *miles* du nord au sud. Elle suivait une série de défilés qui traversaient les collines et était flanquée de chaque côté par des montagnes désertiques et faiblement peuplées. Il ne changea pas de direction, s'enfonçant toujours plus vers l'ouest, avec l'intention de franchir la frontière au cœur des collines sauvages et désolées qui se trouvaient au sud des défilés. Cette route était plus courte et plus ardue, mais plus sûre pour un fugitif activement recherché. Un homme à cheval pouvait se faufiler à travers une région qui aurait été infranchissable à une armée.

À l'aube, cependant, il n'avait pas atteint les collines ; ces dernières formaient toujours un long rempart bleuté qui se découpait sur l'horizon, face à lui. Il n'y avait ni villages, ni fermes dans cette région, et encore moins de villas aux murs blancs nichées au cœur de bosquets. Le vent qui accompagne l'aube faisait ployer les hautes herbes drues. Le paysage était désert, et la perspective se résumait à ces collines de terre brune recouvertes d'herbes sèches et, à l'horizon, aux murailles efflanquées d'une forteresse juchée sur une colline basse. Cette région avait subi bien trop de raids aquiloniens à une époque encore récente pour être aussi peuplée que le pays l'était plus loin à l'est.

L'aube embrasa les hautes herbes comme un feu de prairie. Haut dans les airs, tandis qu'une formation d'oies sauvages fonçait vers le sud à tire d'ailes, résonna un cri étrange. Conan fit halte dans un vallon herbu et y dessella sa monture dont les flancs se soulevaient et dont la robe était trempée de sueur. Il l'avait poussée sans relâche depuis les heures qui avaient précédé l'aube.

Tandis que le cheval broutait avidement l'herbe sèche et se roulait à terre, Conan monta jusqu'au sommet de la petite colline, où il s'installa, regardant en direction de l'est. Loin vers le nord, il pouvait voir la route qu'il avait quittée. Tel un ruban blanc, elle serpentait dans les hauteurs, à l'horizon. Aucune tache noire ne se déplaçait sur ce ruban étincelant, et rien non plus n'indiquait que les occupants du château au loin avaient remarqué la présence du voyageur solitaire.

Une heure plus tard, le paysage était toujours aussi vide et désolé. Les seuls signes de vie étaient un reflet métallique entraperçu sur un créneau lointain et un corbeau qui tournoyait dans le ciel, tour à tour plongeant et remontant dans les airs, comme s'il cherchait quelque chose. Conan sella son cheval et repartit vers l'ouest à un rythme moins soutenu.

Comme il franchissait la dernière crête de la colline, un cri rauque retentit soudain au-dessus de sa tête. Il leva les yeux et aperçut le corbeau qui battait des ailes haut dans le ciel, à sa verticale, croassant sans cesse. Conan poursuivit son chemin et le volatile le suivit, restant toujours au-dessus de lui, rendant la matinée hideuse avec ses cris stridents et se moquant des efforts du Cimmérien pour le chasser.

Cela dura des heures, jusqu'à ce que les nerfs de Conan soient tendus à vifs. Il aurait donné la moitié de son royaume pour qu'on lui permette de tordre ce cou noir.

— Par les diables de l'enfer ! jura-t-il dans une rage futile, en agitant son poing bardé d'acier vers le volatile aux cris frénétiques. Pourquoi me

tourmentes-tu avec tes cris incessants ? Hors de ma vue, engeance des Enfers, et va donc picorer dans les champs de blé des paysans !

Comme il atteignait les premières hauteurs des collines, il lui sembla entendre comme un écho aux cris du volatile, loin derrière lui. Il pivota sur sa selle et aperçut au loin une autre tache noire suspendue dans le ciel. Plus loin encore, le soleil de l'après-midi vint frapper et se refléter sur de l'acier étincelant. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : des hommes en armes. Et ils n'avançaient pas sur la route de terre, celle-ci étant désormais hors de vue, derrière la ligne d'horizon. Ils le suivaient.

Son visage s'assombrit et il fut parcouru d'un léger frisson tandis qu'il regardait le corbeau qui tournoyait haut dans les airs à sa verticale.

— Il ne s'agirait donc pas des caprices d'un volatile sans cervelle ? murmura-t-il. Ces cavaliers ne peuvent pas me voir, engeance des enfers, mais l'autre oiseau peut te voir, lui, et eux peuvent voir le premier oiseau. Tu me suis, il te suit et ils le suivent. N'es-tu donc qu'un volatile savamment dressé, ou es-tu quelque démon ayant pris l'apparence d'un oiseau ? Est-ce Xaltotun qui t'a lancé à mes trousses ? *Es-tu* Xaltotun en personne ?

Un cri strident fut la seule réponse qu'il obtint, un cri empreint d'une cruelle moquerie.

Conan ne gaspilla plus sa salive à invectiver le mouchard noir. Il entreprit de commencer la pénible ascension des collines. Il n'osait pas forcer sa monture ; le repos qu'il lui avait octroyé n'avait pas été suffisant pour lui permettre de reprendre toutes ses forces. Il avait toujours une avance confortable sur ses poursuivants, mais ils allaient progressivement réduire cet écart. Leurs montures étaient très vraisemblablement plus fraîches que la sienne, car ils en avaient probablement changé au château que lui avait évité.

Sa progression devint plus ardue, le paysage encore plus chaotique. Les pentes herbues et abruptes menaient vers des flancs de montagnes recouvertes de forêts denses. Ici, il le savait, il aurait pu semer ses poursuivants s'il n'y avait eu cet oiseau de malheur qui ne cessait de crier au-dessus de lui. Il ne pouvait plus les voir à travers ce paysage déchiqueté, mais il était certain qu'ils étaient toujours à sa poursuite, infailliblement guidés par leur allié à plume. Cette forme noire devint pour Conan l'incarnation d'un incubé démoniaque le traquant à travers des Enfers sans fin. Les pierres qu'il lui jetait passaient loin de lui et

retombaient au sol sans avoir atteint leur but ; pourtant dans sa jeunesse il avait abattu des faucons en plein vol de cette façon.

Le cheval se fatiguait de plus en plus. Conan comprit qu'il se trouvait dans une situation désespérée. Il avait la sensation qu'une inexorable fatalité était à l'œuvre. Il était pris au piège. Il était tout autant prisonnier que dans les souterrains de Belverus. Mais Conan n'était pas un fils de l'Orient ; il ne se soumettrait pas passivement à un destin qui semblait inévitable. S'il ne pouvait s'échapper, il emporterait au moins quelques-uns de ses ennemis avec lui dans l'éternité. Il bifurqua et se dirigea vers un bosquet de mélèzes qui masquaient une pente, en quête d'un endroit où il pourrait s'adosser pour faire face à ses ennemis.

C'est alors que retentit, quelque part devant lui, un cri perçant. Ce cri était certes humain, mais son timbre était étrange. Quelques instants plus tard, Conan avait écarté les branches qui lui masquaient la vue et il aperçut la créature qui avait poussé ce cri fantastique. Dans une petite clairière en contrebas, quatre soldats portant la cotte de mailles némédiennne étaient en train de passer un nœud coulant autour du cou d'une vieille femme décharnée, vêtue comme une paysanne. Un tas de fagots retenus par des cordes était à terre, indiquant clairement ce que faisait la vieille femme au moment où elle avait été surprise par ces ruffians.

Conan sentit la rage le consumer comme il regardait la scène en silence, observant les bandits qui traînaient leur captive vers un arbre dont une branche basse allait de toute évidence faire office de gibet. Il avait franchi la frontière une heure auparavant. Il était sur ses terres, à contempler l'exécution d'un de ses propres sujets. La vieille femme se débattait, faisant preuve d'une force et d'une énergie peu communes. Tandis qu'il l'observait, elle releva la tête et émit de nouveau le cri étrange, fantastique et portant loin qu'il avait entendu auparavant. Le corbeau, qui volait au-dessus des arbres, reprit alors ce cri comme pour s'en moquer. Les soldats éclatèrent d'un rire gras, et l'un d'entre eux frappa la femme en travers de la bouche.

Conan sauta de sa monture éreintée et se laissa tomber sur les rochers, atterrissant sur l'herbe dans un bruit de métal. À ce bruit, les quatre hommes pivotèrent sur leurs talons, dégainant leur épée dans le même mouvement. Ils restèrent bouche bée devant le géant en armure qui leur faisait face, épée en main.

Conan eut un rire féroce. Ses yeux étaient froids comme du silex.

— Chiens ! dit-il, sans émotion ni pitié aucune. Des chacals némédiens s'arrogent-ils donc le titre de bourreau pour pendre mes sujets

comme bon leur semble? Il vous faudra tout d'abord prendre la tête de leur roi. Et me voici devant vous, à attendre votre bon plaisir, mes seigneurs!

Les soldats le regardèrent, interdits, tandis qu'il s'avavançait vers eux.

— Qui est ce fou? grogna un bandit barbu. Il porte une armure némédienne, mais il parle avec un accent aquilonien.

— Peu importe, répondit un autre. Taillons-le en pièces; ensuite nous pendrons la vieille carne.

Sur ces mots, il se jeta sur Conan en brandissant son épée. Mais avant qu'il puisse frapper, la grande épée du roi s'abattit, fendant le casque et le crâne en deux. L'homme tomba à terre aux pieds du Cimmérien, mais les autres étaient de courageux gaillards. Ils glapirent comme des loups et encerclèrent la silhouette solitaire en armure grise. Le fracas et le tintement de l'acier couvrirent les cris du corbeau qui tournoyait au-dessus d'eux.

Conan ne poussa aucun cri. Ses yeux étaient deux charbons de feu bleuté et il arborait un sourire sinistre quand il se lança à l'attaque, frappant à droite et à gauche avec sa grande épée à deux mains. En dépit de sa stature il était aussi agile qu'un chat, sans cesse en mouvement, une cible mouvante qui se jouait des bottes et des moulinets d'épée qui ne rencontraient que le vide. Pourtant, lorsqu'il délivrait ses coups, il était en équilibre parfait et frappait avec des résultats dévastateurs. Trois des quatre bandits étaient à terre, agonisant dans leur sang, et le quatrième, saignant d'une demi-douzaine de blessures, tentait tant bien que mal de battre en retraite tout en parant frénétiquement les coups du Cimmérien, lorsque l'éperon de Conan se prit dans le surcot de l'un des hommes à terre.

Le roi trébucha. Avant qu'il puisse recouvrer son équilibre, le Némédien, avec toute l'énergie du désespoir, se rua sur lui avec une telle sauvagerie que Conan chancela puis tomba à la renverse sur le cadavre à ses pieds. Le Némédien poussa un croassement de triomphe et bondit en avant, brandissant son épée des deux mains au-dessus de son épaule droite, s'arc-boutant sur ses jambes pour porter le coup fatal. À ce moment précis, une énorme chose velue jaillit à la vitesse de l'éclair, bondissant par-dessus le roi étendu à terre pour venir frapper le soldat en plein sur la poitrine. Le cri de triomphe se transforma en hurlement d'agonie.

Conan se releva péniblement et vit que l'homme était mort, la gorge arrachée. Un grand loup gris se tenait au-dessus de lui, la tête penchée, reniflant le sang qui commençait à former une mare sur l'herbe.

Le roi se tourna lorsque la vieille femme lui adressa la parole. Elle se tenait devant lui, droite et grande. Elle avait beau être vêtue de guenilles, ses traits, droits et aquilins, et ses yeux, noirs et perçants, n'étaient pas ceux d'une paysanne ordinaire. Elle appela le loup et celui-ci trotta jusqu'à elle, puis frotta son épaule gigantesque contre son genou, fixant ses grands yeux verts étincelants sur Conan. La femme posa machinalement la main sur le cou puissant de la bête, et tous deux restèrent là à regarder le roi d'Aquilonie. Leurs regards le mirent quelque peu mal à l'aise, bien qu'il ne puisse y déceler nulle trace d'hostilité.

— On raconte que le roi Conan est mort enseveli sous les rochers et la poussière au moment où les falaises se sont écroulées à Valkia, dit-elle d'une voix grave et forte, qui portait loin.

— C'est ce que qu'on dit, grogna-t-il.

Il n'était pas d'humeur à discuter et il ne pouvait s'empêcher de songer à ces cavaliers en armure qui se rapprochaient à chaque seconde. Au-dessus de lui le corbeau poussa un cri strident, et Conan jeta involontairement un regard vers le ciel, serrant les dents dans un spasme de nervosité.

Sur le faite de la colline, le cheval blanc était immobile, la tête baissée. La vieille femme regarda la monture, puis le corbeau ; alors elle poussa de nouveau le cri étrange et fantastique. Comme s'il connaissait la signification de cet appel, le corbeau devint soudain muet, changea de direction et partit vers l'est à tire-d'aile. Mais avant qu'il ait pu disparaître, l'ombre d'ailes gigantesques le recouvrit. Un aigle avait émergé de l'entrelacs des branches d'arbre, était monté haut dans le ciel, au-dessus du corbeau, sur lequel il avait alors fondu, frappant mortellement le noir messenger qui tomba à terre. Le cri strident et traître s'était tu à jamais.

— Crom ! s'exclama Conan, les yeux rivés sur la vieille femme. Es-tu une magicienne, toi aussi ?

— Je suis Zelata, dit-elle. Les gens des vallées disent de moi que je suis une sorcière. Cet enfant des ténèbres guidait-il des soldats sur tes traces ?

— Exactement. (Elle ne sembla pas particulièrement étonnée de cette réponse.) Ils ne sont plus très loin.

— Prends ton cheval et suis-moi, roi Conan, dit-elle laconiquement.

Sans faire de commentaires, il gravit la pente rocailleuse et ramena son cheval dans la clairière en faisant un détour. En revenant, il vit l'aigle

réapparaître, se laissant glisser paresseusement des hauteurs, et se poser quelques secondes après sur l'épaule de Zelata, déployant légèrement ses grandes ailes comme pour ne pas l'écraser de son poids.

Elle ne dit rien et se mit en route, le grand loup trottant à côté d'elle, l'aigle prenant son envol au-dessus d'elle. Précédant le Cimmérien, elle le guida à travers des fourrés épais, le long de promontoires rocheux qui serpentaient au-dessus de ravins encaissés. Ils empruntèrent enfin un chemin bordé sur un côté par un précipice, jusqu'à une curieuse habitation de pierre, mi-hutte, mi-caverne, nichée dans une anfractuosité de la falaise, entre les gorges et les roches escarpées. L'aigle s'envola jusqu'au sommet de cette falaise et s'y percha, telle une sentinelle immobile.

Toujours sans proférer le moindre mot, Zelata conduisit le cheval dans une caverne toute proche, dont le sol était tapissé de feuilles et d'herbes pour le fourrage, et au fond de laquelle une source minuscule faisait entendre son gargouillis.

Quand ils eurent gagné la hutte, elle fit signe au roi de s'installer sur un banc grossier, couvert de peaux, tandis qu'elle s'asseyait sur un tabouret bas posé devant la minuscule cheminée. Après y avoir jeté quelques branches de tamaris, elle alluma un feu puis entreprit de préparer un repas frugal. Le grand loup sommeillait près d'elle, face au feu, son énorme tête enfouie entre ses pattes, ses oreilles s'agitant dans ses rêves.

— Tu ne crains pas de t'asseoir dans la hutte d'une sorcière ? demanda-t-elle, mettant enfin un terme à son long silence.

Pour toute réponse, son hôte haussa ses épaules bardées d'acier gris. Elle posa entre ses mains un plateau de bois rempli de fruits secs, de fromage, de pain d'orge ainsi qu'un grand pot de cette bière forte des montagnes, brassée avec l'orge que l'on trouve sur les hauts plateaux.

— Je trouve le silence songeur des vallées plus agréable à entendre que le babel des rues des villes, dit-elle. Les enfants de la nature sauvage sont bien plus tendres que les enfants des hommes. (Elle caressa brièvement l'encolure du loup assoupi.) Mes enfants étaient loin de moi aujourd'hui, sinon je n'aurais pas eu besoin de ton aide, mon roi. Je les avais appelés et ils arrivaient.

— Pourquoi ces chiens némédiens s'en étaient-ils pris à toi ? l'interrogea Conan.

— Des pillards de l'armée d'invasion ; ils infestent le pays tout entier, de la frontière jusqu'à Tarantia, répondit-elle. Ces idiots de villageois dans les vallées leur ont dit que j'avais une cachette remplie

d'or, espérant ainsi faire diversion et les éloigner de leurs villages. Ils m'ont demandé où se trouvait mon trésor, et mes réponses les ont énervés. Mais ni les pillards, ni les hommes qui te poursuivent, ni même un quelconque corbeau ne pourront te trouver ici.

Il tourna négativement la tête sans cesser de dévorer sa nourriture.

— Je suis en route pour Tarantia.

Elle secoua la tête.

— Tu te jettes dans la gueule du dragon. Mieux vaudrait trouver refuge à l'étranger. Le cœur a disparu de ton royaume.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il. Ce n'est pas parce qu'une bataille est perdue que la guerre est finie. Il faut plus qu'une simple défaite pour perdre un royaume.

— Et tu vas aller à Tarantia ?

— Exactement. Prospero y tiendra Amalric en échec.

— En es-tu bien sûr ?

— Par tous les diables de l'enfer, vieille femme ! s'emporta-t-il. Que ferait-il d'autre ?

Elle secoua la tête.

— J'ai l'impression qu'il en va autrement. Nous allons voir. Il n'est pas aisé de lever le voile, mais je vais l'écarter juste un peu et te montrer ta capitale.

Conan ne vit pas ce qu'elle jetait sur le feu, mais le loup gémit dans son sommeil et une fumée verte se forma et monta en volutes épaisses dans la hutte. Tandis qu'il regardait, les parois et le plafond de la cabane semblèrent s'agrandir, s'éloigner, puis s'évanouir, ne faisant plus qu'un avec l'immensité infinie ; la fumée tournoya autour de Conan, oblitérant tout le reste. Et à l'intérieur de celle-ci, des formes en mouvement apparaissaient puis disparaissaient jusqu'à ce qu'elles se découpent enfin avec une netteté surprenante.

Il contemplait les tours et les rues familières de Tarantia, dans lesquelles la foule se pressait en hurlant ; au même moment, il était capable — il ne savait comment — de voir les bannières némédiennes s'avancer inexorablement vers l'ouest, progressant à travers les flammes et la fumée d'un pays livré au pillage. Sur la grand-place de Tarantia, la foule frénétique se pressait et se lamentait, hurlant que le roi était mort, que les barons s'apprêtaient à se partager le pays et que la fêrûle d'un roi, même s'il s'agissait de Valerius, était préférable à l'anarchie. Prospero, dans son armure étincelante, chevauchait au milieu d'eux,

tendant de ramener le calme, les enjoignant de faire confiance au comte Trocero, les pressant de reprendre leurs postes sur les remparts et d'aider ses chevaliers à défendre la cité. Ils se tournèrent vers lui, vociférant de peur et de rage incontrôlées, hurlant qu'il était un boucher à la solde de Trocero, qui était un ennemi plus maléfique encore qu'Amalric. On jeta des pierres et des abats sur ses chevaliers.

L'image se brouilla un instant, comme pour signifier le passage du temps, et Conan vit alors Prospero et ses chevaliers franchir les portes de la cité en une longue file, partant en direction du sud. Derrière lui, la cité était en proie au chaos le plus total.

— Les imbéciles ! gronda Conan d'une voie épaisse. Les imbéciles ! Pourquoi n'ont-ils pas fait confiance à Prospero ? Zelata, si tu cherches à me tromper avec quelque tour de passe-passe...

— Ceci s'est déroulé, répondit Zelata imperturbable, sur un ton cependant sombre. C'est au soir du jour qui vient de se dérouler que Prospero a quitté Tarantia, alors que les armées d'Amalric étaient presque en vue. Des remparts de la cité, des hommes ont vu les flammes du pillage. C'est cela que j'ai vu dans la fumée. Au coucher du soleil, les Némédiens sont entrés dans Tarantia sans aucune opposition. Vois ! En ce moment même, dans la grande salle royale de Tarantia...

Il n'y eut pas de transition et Conan voyait désormais la grande salle des couronnements. Valerius se tenait sous le dais royal, vêtu d'une robe garnie d'hermine, tandis qu'Amalric, portant encore son armure poussiéreuse et maculée de sang, plaçait sur ses boucles blondes un splendide cercle étincelant : la couronne d'Aquilonie ! La foule l'acclamait ; de longues rangées de guerriers némédiens bardés d'acier contemplaient le spectacle, l'air farouche. Des aristocrates, depuis longtemps tombés en disgrâce à la cour de Conan, paraient et fanfaronnaient, l'emblème de Valerius sur leurs manches.

— Crom !

Le juron impétueux jaillit des lèvres de Conan alors même qu'il bondissait de son siège, ses poings serrés comme des maillets, les veines de ses tempes gonflées par l'émotion, les traits convulsés.

— Un Némédien plaçant la couronne d'Aquilonie sur ce renégat ! Et dans la grande salle de Tarantia !

Comme sous l'effet de la violence du roi, la fumée se dissipa, et il vit les yeux noirs de Zelata briller dans sa direction à travers la fumée.

— Tu as vu. Les habitants de ta capitale ont renié la liberté que tu leur avais apportée au prix de ton sang et de ta sueur ; ils se sont

vendus aux esclavagistes et aux bouchers. Ils viennent de montrer qu'ils ne croyaient pas en leur propre destinée. Peux-tu compter sur eux pour t'aider à regagner ton royaume ?

— Ils pensent que je suis mort, grogna le roi, retrouvant un peu de son assurance coutumière. Je n'ai pas de fils. Les hommes ne peuvent pas être gouvernés par un souvenir. Et quelle importance si les Némédiens ont pris Tarantia ? Il reste encore les provinces, les barons et les gens des campagnes. Tout ce que Valerius a gagné, c'est une gloire vide de sens.

— Tu es têtue, comme il sied à un guerrier. Je ne peux pas te montrer l'avenir, je ne peux pas te montrer tout le passé. En vérité, je ne te montre rien, je te fais seulement voir des fenêtres ouvertes dans le voile par des pouvoirs insoupçonnés. Aimerais-tu avoir un aperçu du passé qui t'offrirait un indice sur le présent ?

— Oui, dit-il en se rasseyant brusquement.

De nouveau la fumée verte s'éleva et tournoya. De nouveau des images défilèrent sous ses yeux, mais cette fois, elles étaient inconnues et ne semblaient pas avoir de rapport avec sa situation. Il vit des murailles noires de taille colossale, des piédestaux à demi noyés dans les ténèbres, sur lesquels étaient posées les représentations de dieux hideux et à demi bestiaux. Des hommes à la peau foncée se mouvaient dans l'obscurité, le corps sec et noueux, vêtus de pagne de soie rouge. Ils transportaient un sarcophage de jade vert le long d'un immense couloir noir. Mais avant que Conan comprenne vraiment à quoi il assistait, la scène se modifia. Il vit une caverne sombre, noyée par les ténèbres, de laquelle émanait une étrange sensation d'horreur presque tangible. Sur un autel de pierre noire était posé un étrange vase en or, ayant la forme d'un coquillage. Quelques-uns des hommes secs et noueux à la peau foncée qui avaient emporté le sarcophage firent irruption dans cette caverne. Ils s'emparèrent du vase doré. À ce moment-là, les ténèbres s'animèrent autour d'eux, et Conan n'aurait pu dire ce qui était en train de se passer. Quelque chose s'illumina dans les ténèbres tourbillonnantes, comme s'il s'agissait d'une boule de feu vivant. Puis la fumée ne fut plus que de la fumée, montant paresseusement du feu de tamaris en des volutes toujours plus fines, jusqu'à disparaître complètement.

— Mais que peut bien signifier tout ceci ? demanda-t-il, interloqué. Ce que j'ai vu à Tarantia, je peux le comprendre. Mais que signifiait cette vision de bandits zamoriens qui se faufilent dans un temple souterrain de Set, en Stygie ? Et cette caverne, je n'ai jamais rien vu de tel, ni entendu parler de quelque chose de semblable au cours de mes errances. Si tu

peux me montrer cela, ces bribes de visions dénuées de sens et décousues, pourquoi ne peux-tu pas me montrer tout ce qui va se passer ?

Zelata attisa le feu sans répondre.

— Ces choses sont gouvernées par des lois immuables, dit-elle finalement. Je ne peux pas te les faire comprendre, pas plus que je ne les comprends parfaitement moi-même, alors que j'ai cherché la sagesse dans les silences des hauts plateaux depuis plus d'années que je ne peux m'en souvenir. Je ne peux pas te sauver, mais je le ferais si j'en avais le pouvoir. C'est l'homme qui, en dernier recours, doit œuvrer à son propre salut. Cependant, la sagesse me viendra peut-être en songe et au matin je pourrai peut-être te donner l'indice qui te permettra de comprendre l'énigme.

— Quelle énigme ? demanda-t-il.

— Ce mystère auquel tu es confronté et qui a eu pour conséquence la perte de ton royaume, répondit-elle.

Elle étendit une peau de mouton sur le sol à côté du foyer.

— Dors, dit-elle simplement.

Sans un mot, il se coucha sur la peau et sombra dans un sommeil agité mais profond, dans lequel des fantômes se mouvaient en silence tandis que rôdaient des ombres titanesques et informes. Une fois, sa silhouette se détachant sur un horizon pourpre d'où le soleil était absent, il vit les murailles et les tours colossales d'une grande cité comme on ne peut en trouver à la surface de ce monde. Ses piliers colossaux et ses minarets pourpres lançaient leurs flèches vers les étoiles et sur la cité tout entière, flottant tel un mirage gigantesque, planait la forme barbue de l'homme qu'on appelait Xaltotun.

Conan se réveilla dans la blancheur glacée de l'aube et aperçut Zelata, accroupie auprès du feu moribond. Il ne s'était pas réveillé une seule fois au cours de la nuit, or les allées et venues du grand loup auraient dû le tirer de son sommeil. Pourtant le loup était là, à côté du foyer, son épais pelage mouillé de rosée... et d'autre chose que de la rosée. Du sang encore humide luisait sur l'épaisse fourrure, et il avait une entaille profonde à l'épaule.

Zelata hocha la tête, sans se retourner, comme si elle pouvait lire dans les pensées de son hôte royal.

— Il est parti chasser avant l'aube et sa chasse a été sanglante. Je pense que l'homme qui chassait un roi ne chassera plus ni hommes ni bêtes.

Alors qu'il se levait pour aller prendre la nourriture que Zelata lui tendait, Conan regarda le grand animal sauvage avec une étrange fascination.

— Je m'en souviendrai quand je remonterai sur mon trône, dit-il simplement. Tu m'as accueilli en ami. Par Crom, je ne me souviens pas de la dernière fois où je me suis allongé et ai dormi à la merci d'un homme ou d'une femme comme je l'ai fait la nuit dernière. Mais, et cette énigme dont tu voulais me faire part ce matin ?

Un long silence s'ensuivit, qui fit ressortir le bruit des craquements du tamaris dans le foyer.

— Trouve le cœur de ton royaume, dit-elle enfin. C'est là que résident ta défaite et ton pouvoir. Tu es opposé à bien plus que de simples mortels. Tu ne remonteras pas sur le trône tant que tu n'auras pas trouvé le cœur de ton royaume.

— Tu veux dire la ville de Tarantia ? lui demanda-t-il.

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

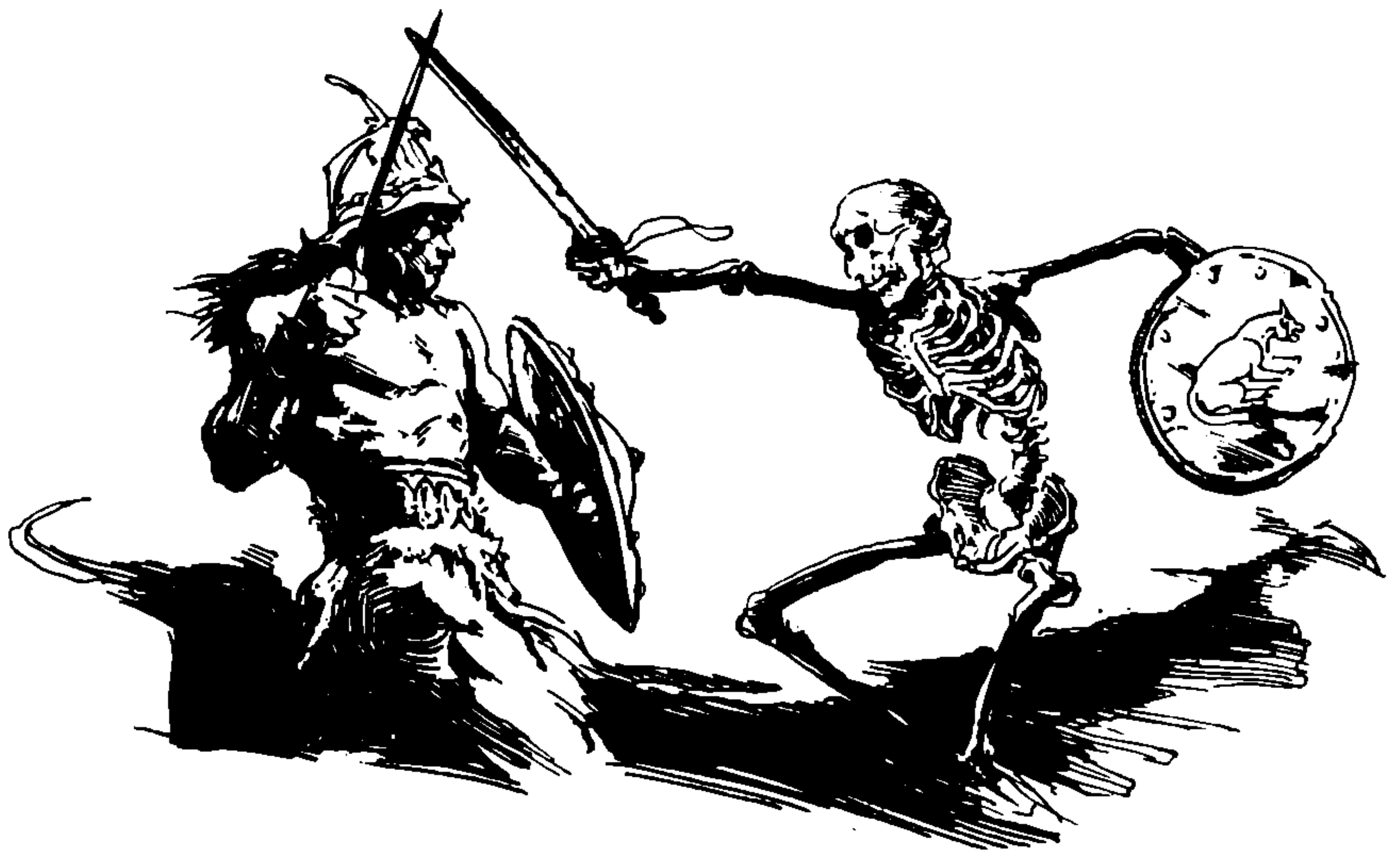
— Je ne suis qu'un oracle, le porte-parole des dieux. Ils ont scellé mes lèvres de crainte que je n'en dise trop. Tu dois trouver le cœur de ton royaume. Je ne peux en dire plus. Mes lèvres s'ouvrent et se ferment selon le bon vouloir des dieux.

L'aube blanchissait encore les sommets lorsque Conan reprit son chemin vers l'ouest. Un coup d'œil en arrière lui montra Zelata qui se tenait debout devant la porte de sa hutte, aussi insondable qu'auparavant, le grand loup à son côté.

Le ciel formait une voûte grisâtre et un vent froid gémissait, annonçant l'arrivée de l'hiver. Des feuilles brunes se détachaient des branches d'arbres dénudées, voletant lentement avant de tomber sur ses épaules cuirassées, puis à terre.

Toute la journée, il poursuivit inlassablement sa progression à travers les collines, évitant routes et villages. Peu avant la tombée de la nuit, il entama sa descente des hauteurs, plateau après plateau, et aperçut les grandes plaines d'Aquilonie se déployer sous ses yeux.

On trouvait autrefois des villages et des fermes sur ce versant des montagnes, à faible distance du pied des collines. C'étaient ceux des Aquiloniens qui, pendant un demi-siècle, avaient lancé la plupart des raids de l'autre côté de la frontière. Là où se dressaient autrefois des granges et des villas, on ne voyait plus que cendres et ruines calcinées.



Conan avança à un rythme plus léger alors que les ténèbres s'amoncelaient autour de lui. Il y avait peu de risques qu'un ami ou un ennemi le découvre, ce qui était sa plus grande crainte. Les Némédiens avaient vidé nombre de vieilles querelles laissées en suspens lors de leur progression vers l'Ouest, et Valerius n'avait pas vraiment cherché à contenir ses alliés. Il n'avait nullement l'intention d'essayer de gagner la faveur des gens du peuple. C'était comme si toute cette région avait été passée à la faux par les envahisseurs. Conan jura comme il traversait des étendues noircies, qui autrefois avaient été des champs fertiles, et apercevait des pignons déchiquetés se découpant sur le ciel, seuls vestiges de maisons incendiées. Il traversait une terre vide et désertée, tel un fantôme surgi d'un passé oublié et révolu.

La vitesse avec laquelle l'armée avait traversé le pays montrait bien le peu de résistance qu'on lui avait opposé. Pourtant, si Conan avait été à la tête de ses Aquiloniens, l'armée d'invasion aurait dû se battre pour arracher chaque pouce de terrain et le payer au prix du sang. Ce constat amer envahissait son âme. Il n'appartenait à aucune dynastie. Il n'était qu'un aventurier solitaire. Même la goutte de sang dynastique dont se targuait Valerius avait plus d'emprise sur l'esprit des gens que le souvenir de Conan, et la liberté et la puissance que celui-ci avait apportées au royaume.

Nul poursuivant n'apparut derrière lui lorsqu'il quitta les collines. Il scruta les alentours pour voir s'il apercevait des troupes némédiennes galopant dans les environs ou s'en retournant dans leur pays, mais il ne vit personne. Les maraudeurs l'évitaient avec soin, pensant qu'il s'agissait

d'un des envahisseurs en raison de son équipement. Les rivières et les bosquets étaient bien plus nombreux du côté occidental des montagnes, et les endroits pour se dissimuler ne manquaient pas.

Il avança donc sur cette terre livrée au pillage, ne faisant halte que pour laisser sa monture se reposer, se nourrissant avec parcimonie des vivres que Zelata lui avait données, jusqu'à ce matin où, dissimulé à l'abri des berges d'un cours d'eau où saules et chênes poussaient en abondance, il entra perçut, de très loin, sur les plaines parsemées de riches vergers, les tours bleutées et dorées de Tarantia.

Le paysage n'avait plus rien de désolé, mais au contraire grouillait de toutes sortes de formes de vie. Il avança donc lentement et avec prudence, sous le couvert de bois touffus, empruntant des chemins de traverse. Le crépuscule tombait au moment où il atteignit la plantation de Servius Galannus.



VIII

LE FEU MOURANT

Aux abords de Tarantia, la campagne avait échappé aux terribles ravages qui avaient été le lot des provinces plus à l'est. L'armée d'invasion avait certes laissé des traces de son passage – haies brisées, champs ravagés, greniers pillés – mais cette partie du pays n'avait pas été livrée aux torches et à l'acier.

Seule une ruine sinistre entachait le paysage, un amas calciné de cendres et de pierre noircie. Conan savait que c'était là qu'autrefois se dressait la somptueuse villa de l'un de ses plus ardents partisans.

Le roi n'osa pas s'approcher à découvert de la ferme de Galannus, qui ne se trouvait qu'à quelques *miles* de la cité. Dans la pénombre, il traversa une vaste forêt jusqu'à ce qu'il aperçoive la cabane d'un gardien à travers les arbres. Il descendit de cheval et attacha sa monture, puis il s'approcha de l'épaisse porte voûtée avec l'intention d'envoyer le garde chercher Servius. Il ne savait pas quels ennemis pouvaient bien occuper la grande demeure. Il n'avait pas vu de troupes, mais les soldats avaient peut-être établi leurs quartiers dans la campagne environnante. Alors qu'il approchait, il vit la porte s'ouvrir ; une silhouette trapue, vêtue de pantalons de soie et d'une veste richement brodée, en sortit et s'engagea dans un chemin qui allait se perdre dans le sous-bois.

— Servius !

En entendant cet appel proféré à voix basse, le propriétaire de la plantation se retourna en poussant une exclamation de surprise. Sa main vola jusqu'à la courte dague de chasseur pendue à sa tunique, et il eut un mouvement de recul devant cette grande silhouette bardée d'acier gris qui se tenait face à lui dans les ténèbres.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Quelle est votre... *Mitra* !

Il inspira en serrant les dents, et son visage rougeaud devint blême.

— Arrière ! s'exclama-t-il. Pourquoi es-tu revenu des grises contrées de la mort pour m'épouvanter ? J'ai toujours été ton serviteur loyal quand tu étais en vie...

— Et j'espère que cela n'a pas changé, répondit Conan. Cesse de trembler, l'ami. C'est bien moi, en chair et en os.

Inondé de sueur, toujours hésitant, Servius s'approcha et dévisagea le géant en armure ; ce n'est qu'alors, convaincu que ses yeux ne lui mentaient pas, qu'il se laissa tomber sur un genou et ôta sa coiffe ornée d'une plume.

— Majesté ! En vérité, c'est là un miracle qui dépasse l'entendement ! La grande cloche de la citadelle a sonné le glas pour annoncer votre trépas, il y a des jours de cela. Les gens disent que vous avez péri à Valkia, broyé par un million de tonnes de terre et de blocs de granit.

— C'était un autre homme, qui avait revêtu mon armure, grogna Conan. Mais nous parlerons plus tard. Si tu as ne serait-ce qu'un quartier de bœuf sur ta table...

— Pardonnez-moi, seigneur ! s'écria Servius, en se relevant vivement. Votre armure est grise de la poussière d'un long voyage, et je vous fais rester debout sans vous offrir de vous reposer et de quoi manger ! Mitra ! Je vois bien maintenant que vous êtes vivant, mais je

vous jure que quand je me suis retourné et vous ai vu là, gris et indistinct dans la pénombre, la moelle de mes genoux s'est liquéfiée. C'est une bien sinistre expérience que de croiser dans un bois à la tombée de la nuit un homme que l'on pensait mort.

— Demande au garde de s'occuper de mon cheval. Il est attaché là-bas, derrière ce chêne, le pria Conan.

Servius acquiesça et conduisit le roi le long du sentier. Le patricien, qui se remettait de son effroi surnaturel, était devenu extrêmement nerveux.

— Je vais envoyer un des domestiques du manoir, dit-il. Le garde est dans sa cabane, mais je n'ose plus faire confiance même à mes serviteurs par les temps qui courent. Il vaut mieux que je sois le seul à être au courant de votre présence.

Alors qu'il s'approchait de la vaste demeure qui luisait sombrement à travers les arbres, ils bifurquèrent et empruntèrent un sentier peu fréquenté, bordé de chaque côté par des chênes rapprochés, dont les branches formaient comme une voûte au-dessus de leurs têtes, occultant les dernières lueurs du crépuscule. Servius pressa le pas, avançant dans l'obscurité sans mot dire, ses gestes trahissant ce qui ressemblait à un sentiment de panique. Peu après, il faisait franchir à Conan une petite porte latérale qui donnait sur un couloir faiblement éclairé, qu'ils traversèrent en silence et en hâte. Ils débouchèrent enfin sur une pièce spacieuse, au plafond élevé, traversé de poutres en chêne massif, et dont les murs étaient recouverts de panneaux richement décorés. Des bûches flambaient dans la grande cheminée, car la nuit s'annonçait glaciale ; sur une grande table en acajou fumait un imposant pâté de viande dans un plat en pierre. Servius verrouilla la porte massive et moucha les bougies fichées dans un chandelier d'argent posé sur la table, ne laissant ainsi que le feu de la cheminée pour éclairer la pièce.

— Pardonnez-moi, Majesté, s'excusa-t-il. Nous vivons une époque périlleuse ; il y a des espions partout. Il vaut mieux que personne ne puisse regarder à travers les fenêtres et risquer de vous reconnaître. Mais ce pâté de viande sort du four, car j'avais l'intention de souper à mon retour, après avoir discuté avec mon gardien. Si votre Majesté veut bien daigner...

— La lumière est suffisante, grogna Conan, en s'asseyant sans beaucoup de cérémonie et en sortant son poignard.

Il attaqua avec voracité le mets appétissant et accompagna son repas de grandes gorgées du vin venant des vignes personnelles de

Servius. Il semblait avoir oublié tout danger extérieur, mais Servius, nerveux, ne tenait pas en place près du feu, tripotant machinalement la lourde chaîne en or autour de son cou. Il jetait des coups d'œil répétés sur les carreaux en losange des fenêtres, qui luisaient sombrement à la lueur de la cheminée, et tendait l'oreille vers la porte, comme s'il s'attendait à moitié à entendre le bruit de pas furtifs dans le couloir.

Son repas terminé, Conan se leva et s'assit dans un autre siège, devant la cheminée.

— Je ne te mettrai pas longtemps en danger du fait de ma présence, Servius, dit-il soudain. À l'aube je serai loin de ta plantation.

— Seigneur..., commença Servius, levant les mains comme pour l'en dissuader.

Conan balaya ses protestations d'un revers de la main.

— Je connais ta loyauté et ton courage. Tous deux sont irréprochables. Mais si Valerius a usurpé mon trône, ce sera la mort assurée pour toi si l'on découvre que tu m'as donné refuge.

— Je ne suis pas assez fort pour le défier ouvertement, admit Servius. Les quelque cinquante combattants dont je dispose seraient balayés comme des fétus de paille. Vous avez vu les ruines de la plantation d'Emilius Scavonius.

Conan acquiesça et ses traits s'assombrirent.

— C'était le plus puissant des patriciens de cette province, comme vous le savez. Il a refusé de jurer allégeance à Valerius. Les Némédiens l'ont brûlé dans les ruines de sa propre villa. Après cela, nous avons compris la futilité de toute résistance, d'autant plus que les habitants de Tarantia ont refusé de se battre. Nous nous sommes soumis, et Valerius nous a épargnés ; cela ne l'a pas empêché de lever un impôt qui ruinera nombre d'entre nous. Mais que pouvions-nous faire ? Nous pensions que vous étiez mort. Nombre de barons avaient été tués, d'autres faits prisonniers. L'armée était brisée et éparpillée. Vous n'aviez aucun héritier pour vous succéder. Il n'y avait personne pour nous conduire...

— N'y avait-il pas le comte Trocero de Poitain ? demanda brutalement Conan.

Servius écarta les mains avec résignation.

— Il est vrai que le général Prospero était en campagne avec une petite armée. Battant en retraite devant les troupes d'Amalric, il pressait les hommes de se rallier à sa bannière. Mais leur roi mort, les hommes se sont souvenu des vieilles querelles et des luttes intestines, et de la

façon dont Trocero et ses Poitaniens avaient fondu sur ces provinces exactement de la même manière que le fait aujourd'hui Amalric : avec torches et acier. Les barons étaient jaloux de Trocero. Quelques hommes, des espions de Valerius peut-être, se sont mis à crier que le seigneur de Poitain avait l'intention de s'emparer de la couronne pour son propre compte. Des vieilles rancunes resurgirent. Si nous avions eu un homme avec du sang royal dans les veines, nous l'aurions couronné et l'aurions suivi contre la Némédie. Mais nous n'en avons pas.

» Les barons qui vous suivaient loyalement refusaient de suivre un des leurs, chacun s'estimant tout aussi capable que son voisin, tous craignant les ambitions des autres. Vous étiez la corde qui maintenait les fagots. Lorsque la corde a été coupée, les fagots sont tombés chacun de son côté. Si vous aviez eu un fils, les barons se seraient fidèlement ralliés à lui. Mais là, ils n'avaient rien à quoi rattacher leur patriotisme.

» Les commerçants et les hommes du peuple, craignant l'anarchie et un retour aux jours féodaux où chaque baron faisait sa loi, ont commencé à crier que n'importe quel roi valait mieux que pas de roi du tout, même s'il s'agissait de Valerius, qui était au moins du même sang que l'ancienne dynastie. Il n'y avait personne pour s'opposer à lui lorsqu'il est arrivé à la tête de son armée bardée d'acier, la bannière au dragon écarlate de Némédie flottant au-dessus de sa tête, et qu'il a frappé aux portes de Tarantia à coups de lance.

» Au contraire, le peuple a ouvert les portes de la ville et s'est agenouillé dans la poussière pour l'accueillir. Ils avaient refusé d'aider Prospero à tenir la cité. Ils déclarèrent qu'ils préféreraient être régis par Valerius que par Trocero. Ils ont dit, et ils n'avaient pas tort, que les barons ne se rallieraient pas à Trocero, mais que nombre d'entre eux épouseraient la cause de Valerius. Ils disaient qu'en se soumettant à Valerius, ils échapperaient aux dévastations qu'entraînerait une guerre civile, et à la furie des Némédiens. Prospero est parti en direction du sud avec ses dix mille chevaliers. Quelques heures plus tard, la cavalerie némédienne franchissait les portes de la cité. Ces derniers ne se lancèrent pas aux troussees de Prospero. Ils restèrent sur place afin de s'assurer que Valerius soit couronné à Tarantia.

— Alors, la fumée de la vieille sorcière montrait la réalité, murmura Conan, sentant un frisson glacé parcourir son échine. C'est Amalric qui a couronné Valerius ?

— En effet, dans la grande salle des couronnements, et le sang des massacres était à peine sec sur ses mains.

— Et le peuple prospère-t-il sous son règne bienveillant ? demanda Conan avec une féroce ironie.

— Il vit comme un prince étranger en terre conquise, répondit amèrement Servius. Sa cour regorge de Némédiens, et c'est la même chose en ce qui concerne la garde du palais. Une importante garnison de soldats némédiens occupe la citadelle. En vérité, l'heure du dragon a fini par sonner.

» Les Némédiens parquent dans les rues comme de grands seigneurs. On porte atteinte aux femmes ; on dévalise les marchands tous les jours, et Valerius ne fait rien, ou ne veut rien faire, pour faire cesser leurs exactions. Non, il n'est que leur pantin, leur homme de paille. Des hommes sensés l'avaient prédit, et le peuple commence à s'en rendre compte.

» Amalric a quitté la ville avec une puissante armée afin de soumettre les provinces éloignées, dans lesquelles quelques barons l'ont défié. Mais ils ne sont pas unis. Leurs jalousies intestines sont plus fortes que leur crainte d'Amalric. Il les écrasera les uns après les autres. De nombreux châteaux et cités en ont pris conscience et ont proposé leur reddition. Ceux qui résistent ne parviennent pas à grand-chose. Les Némédiens laissent libre cours à leur haine ancestrale. De plus, leurs rangs viennent se gonfler de ces Aquiloniens que la peur, l'attrait de l'or ou la nécessité contraignent à rejoindre leurs rangs. C'est une conséquence naturelle.

Conan hocha sombrement la tête, le regard perdu dans les reflets rouges des flammes sur les lambris de chêne richement décorés.

— L'Aquilonie a un roi au lieu de l'anarchie qu'elle craignait, dit enfin Servius. Valerius ne protège pas ses sujets de ses alliés. Des centaines d'entre eux, incapables de payer la rançon qu'on leur imposait, ont été vendus aux négriers de Koth.

Conan leva soudain la tête, et une flamme mortelle embrasa ses yeux bleus. Il proféra un juron bien senti, ses puissantes mains se serrèrent tels des maillets de fer.

— Oui, des hommes blancs vendent des hommes et des femmes blanches, comme c'était le cas lors de l'époque féodale. Ils finiront leurs jours en tant qu'esclaves dans les palais de Shem et de Turan. Valerius est roi, mais l'unité à laquelle le peuple aspirait, même s'il ne s'était agi que d'une unité militaire, est loin d'être complète.

» Le Gunderland au nord et Poitain au sud n'ont pas été envahis, et plusieurs provinces restent insoumises à l'ouest, où les barons des

régions frontalières ont le soutien des archers bossoniens. Pourtant, ces provinces éloignées ne représentent pas une réelle menace pour Valerius. Les habitants sont contraints de rester sur la défensive, et ils auront de la chance s'ils parviennent à conserver leur indépendance. Ici, Valerius, avec ses chevaliers étrangers, règne en maître incontesté.

— Qu'il en profite, alors, dit Conan sur un ton sinistre. Le temps lui est compté. Le peuple se soulèvera lorsqu'il apprendra que je suis en vie. Nous reprendrons Tarantia avant qu'Amalric puisse revenir à la tête de son armée. Et ensuite nous balaierons ces chiens hors de mon royaume.

Servius resta silencieux. Le feu sembla crépiter plus fortement dans le silence.

— Eh bien, s'exclama Conan avec impatience, pourquoi restes-tu donc la tête baissée à regarder la cheminée ? Doutes-tu de ce que je viens de dire ?

Servius évita le regard du roi.

— Ce qu'un mortel peut faire, vous l'accomplirez, Majesté, répondit-il. J'ai chevauché derrière vous à la bataille et je sais que nul mortel ne peut se mesurer à votre épée.

— Quoi, alors ?

Servius ramena sa veste bordée d'hermine sur ses épaules et frissonna en dépit du feu.

— On dit que c'est la sorcellerie qui a provoqué votre chute, dit-il enfin.

— Et alors ?

— Quel mortel peut lutter contre la sorcellerie ? Qui donc est cet homme voilé qui s'entretient à minuit avec Valerius et ses alliés, dit-on, et qui apparaît et disparaît de façon mystérieuse ? Des hommes chuchotent que c'est un grand magicien mort il y a des milliers d'années, mais qui est revenu des grises contrées de la mort pour renverser le roi d'Aquilonie et restaurer la dynastie dont Valerius est l'héritier.

— Quelle importance ? s'exclama Conan, pris de colère. Je me suis échappé de ces souterrains hantés par les démons de Belverus, et j'ai aussi échappé à des sortilèges dans les montagnes. Si le peuple se soulève...

Servius secoua la tête.

— Vos plus fidèles partisans dans les provinces du centre et de l'est sont morts, se sont enfuis ou sont captifs. Le Gunderland est loin au nord, et Poitain, loin au sud. Les Bossoniens se sont retirés sur leurs

marches, loin à l'ouest. Il faudrait des semaines pour rassembler et réunir ces forces et, avant que cela puisse être accompli, chacune de ces troupes serait attaquée séparément par Amalric et taillée en pièces.

— Mais un soulèvement dans les provinces du centre ferait pencher la balance en notre faveur ! s'exclama Conan. Nous pourrions nous emparer de Tarantia et la tenir contre Amalric jusqu'à ce que les hommes du Gunderland et les Poitaniens arrivent ici.

Servius hésita, et sa voix ne fut plus qu'un murmure :

— On dit que vous êtes mort maudit. Les gens disent que cet étranger voilé vous a jeté un sort afin de vous tuer et de briser votre armée. La grande cloche a sonné votre glas. Les gens vous croient mort. De plus, les provinces centrales ne se soulèveraient pas, même si on devait apprendre que vous êtes en vie. Elles n'oseraient pas. C'est la sorcellerie qui vous a vaincu à Valkia. C'est la sorcellerie qui a apporté la nouvelle à Tarantia, car la nouvelle a été criée dans les rues la nuit même de la bataille.

» Un prêtre némédien a usé de nouveau de magie noire dans les rues de Tarantia pour terrasser des hommes qui étaient toujours fidèles à votre souvenir. Je l'ai vu de mes yeux. Des hommes armés tombaient comme des mouches et mouraient dans les rues d'une manière que personne ne pouvait comprendre. C'est alors que ce prêtre efflanqué a ri et a déclaré : « Je ne suis qu'Altaro, un simple acolyte d'Orastes, qui est un acolyte de celui qui porte le voile ; le pouvoir n'est pas mien ; je ne suis qu'un instrument du pouvoir. »

— Eh bien, dit Conan d'une voix cassante, ne vaut-il pas mieux mourir honorablement que de vivre dans l'infamie ? La mort est-elle donc pire que l'oppression, l'esclavage et l'anéantissement total ?

— Lorsque la peur de la sorcellerie s'est installée, la raison déserte, répondit Servius. La peur dans les provinces centrales est bien trop grande pour permettre aux hommes de se soulever pour vous. Les provinces extérieures se battraient pour vous... mais la même sorcellerie qui a anéanti votre armée à Valkia vous frapperait de nouveau. Les Némédiens tiennent les régions les plus vastes, les plus riches et les plus densément peuplées de l'Aquilonie, et ils ne peuvent pas être vaincus par les forces dont vous pourriez éventuellement disposer. Vous sacrifieriez vos loyaux sujets en vain. C'est le cœur triste que je le dis, mais c'est la vérité : roi Conan, vous êtes un roi sans royaume.

Conan regarda le feu sans répondre. Une bûche incandescente s'écrasa dans les flammes dans une gerbe d'étincelles. Cela aurait pu être le symbole de la chute définitive de son royaume.

De nouveau Conan sentit la présence d'une sinistre réalité derrière le voile de l'illusion matérielle. Il sentit la poussée inexorable d'un destin impitoyable. Un sentiment de panique furieuse venait s'agripper à son âme, la sensation d'être pris au piège. Une rage noire le submergea et avec elle l'envie irrésistible de détruire et de tuer.

— Où sont les dignitaires de ma cour ? demanda-t-il enfin.

— Pallantides a été gravement blessé à Valkia ; sa famille a payé sa rançon et il récupère désormais dans son palais d'Attalus. Il aura bien de la chance s'il remonte un jour à cheval. Publius, le chancelier, s'est enfui du royaume sous un déguisement, personne ne sait où. Le Conseil a été dissous. Quelques-uns de ses membres ont été jetés en prison, d'autres bannis. Beaucoup de vos fidèles sujets ont été exécutés. Cette nuit, par exemple, la comtesse Albiona va mourir sous la hache du bourreau.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a refusé de devenir la maîtresse de Valerius. Ses terres ont été saisies, ses serviteurs vendus comme esclaves et, à minuit, dans la Tour de Fer, sa tête doit tomber. Soyez sage, mon roi, car pour moi vous serez toujours mon roi, et fuyez avant qu'on vous découvre. En ces jours, nul n'est à l'abri. Des espions et des délateurs infestent nos rangs, interprétant le moindre geste ou propos de mécontentement comme une trahison ou un acte de rébellion. Si vous vous faites connaître à vos sujets, cela se terminera obligatoirement par votre capture et votre mort.

» Mes chevaux et tous les hommes en qui j'ai confiance sont à votre disposition. Avant l'aube nous pouvons être loin de Tarantia et déjà bien avancés sur la route de la frontière. Si je ne puis vous aider à regagner votre royaume, je peux au moins vous accompagner en exil.

Conan secoua la tête. Servius le regarda d'un air inquiet aussi longtemps que lui-même resta à regarder le feu, le menton appuyé sur son poing massif. La lueur des flammes se reflétait avec des teintes rouges sur l'acier de son armure et sur ses yeux au regard sinistre. Ils brûlaient à la lueur des flammes comme les yeux d'un loup. Servius se rendit de nouveau compte – car cela lui était déjà arrivé dans le passé, mais c'était maintenant encore plus flagrant – de l'aura d'étrangeté qui émanait du roi. Cette carcasse de géant sous sa cotte de mailles était trop rude et trop souple pour être celle d'un homme civilisé ; le feu élémentaire des êtres primordiaux couvait au fond de ces yeux incandescents. Tout ce qui était barbare dans le roi semblait souligné, comme si, réduit à cette extrémité, tout le verni de la civilisation s'écaillait, pour révéler sa nature

profonde et élémentaire. Conan redevenait ce qu'il était réellement. Il n'agissait pas comme un homme civilisé aurait agi en des circonstances similaires, et ses pensées ne suivaient pas le même cheminement. Il était imprévisible. Il n'y avait qu'un pas du roi d'Aquilonie au tueur vêtu de peaux de bête des collines de Cimmérie.

— Je me rendrai en Poitain, si cela doit arriver, dit enfin Conan. Mais j'irai seul. Et j'ai un dernier devoir à accomplir en tant que roi d'Aquilonie.

— Que voulez-vous dire, Majesté ? demanda Servius, saisi d'une prémonition.

— Je pars à Tarantia ce soir pour y délivrer Albiona, répondit le roi. J'ai fait défaut à tous mes autres loyaux sujets, semble-t-il. S'ils prennent sa tête, ils peuvent bien avoir la mienne.

— C'est de la folie ! s'écria Servius, qui se leva en chancelant et en portant la main à sa gorge comme s'il sentait déjà le nœud coulant se resserrer autour de celle-ci.

— Cette tour a des secrets que peu d'individus connaissent, déclara Conan. De toute façon, je ne vaudrais pas mieux qu'un chien si je laissais Albiona mourir en raison de sa loyauté envers moi. Je suis peut-être un roi sans royaume, mais je ne suis pas un homme sans honneur.

— Cela sera notre ruine à tous ! murmura Servius.

— Ce ne sera la ruine de nul autre que moi si j'échoue. Tu as assez pris de risques. Je pars seul ce soir. Voici tout ce que je te demande de faire : trouve-moi un bandeau pour mon œil, un bâton pour ma main, et des vêtements comme en portent les voyageurs.



IX

C'EST BIEN LE ROI, OU ALORS SON FANTÔME !

Nombreux étaient ceux qui passaient sous les grandes portes voûtées de Tarantia entre le coucher du soleil et minuit ; voyageurs attardés, marchands venus de loin avec leurs mules surchargées, travailleurs affranchis arrivant des fermes et des vignobles avoisinants. Maintenant que Valerius régnait en maître incontesté sur les provinces centrales, le contrôle du flux incessant de personnes qui passent sous les grandes portes était moins strict. La discipline s'était relâchée. Les soldats némédiens qui montaient la garde étaient à moitié ivres, et bien plus occupés à lorgner les jolies paysannes et les riches marchands, faciles à intimider, qu'à prêter attention aux ouvriers et aux voyageurs couverts de poussière, et même à ce voyageur de grande taille dont la cape élimée ne parvenait pas à dissimuler la puissante charpente aux lignes dures.

Cet homme avançait d'une démarche hautaine et menaçante, trop naturelle chez lui pour qu'il en ait conscience ; il pensait encore moins à la masquer. Un de ses yeux était recouvert d'un grand bandeau, et ses traits étaient masqués par l'ample chapeau de cuir abaissé sur son front. Il tenait un long et épais bâton dans sa main brune et musclée et il franchit d'un pas tranquille la grande porte voûtée éclairée par la lueur vacillante des torches. Les gardes somnolents l'ignorèrent et il se retrouva dans les grandes rues de Tarantia.

Le long de ces artères bien éclairées se pressait la foule habituelle des gens qui vaquaient à leurs affaires. Les échoppes et les boutiques

étaient ouvertes et les marchandises encore exposées. Une même scène se répétait cependant un peu partout. Des soldats némédiens, seuls ou en groupe, déambulaient dans les rues, l'air crâne, jouant des épaules avec un art consommé. Les femmes s'écartaient de leur chemin et les hommes leur cédaient le passage en fronçant les sourcils et en serrant les poings. Les Aquiloniens étaient des gens fiers, et ces hommes étaient leurs ennemis héréditaires.

Les mains du voyageur de grande taille se crispèrent sur son bâton mais, comme les autres, il s'écarta pour laisser passer les hommes en armure. Il n'attirait pas particulièrement l'attention dans cette foule bigarrée et disparate, avec ses vêtements ternes et couverts de poussière. Cependant, au moment où il passa devant la boutique d'un marchand d'épées, la lumière filtrant des portes grandes ouvertes tomba en plein sur lui. À ce moment-là, il sentit un regard brûlant se poser sur lui. Se retournant rapidement, il aperçut un homme portant le pourpoint marron des travailleurs affranchis qui le dévisageait. Cet homme tourna les talons avec une hâte exagérée et disparut dans la foule mouvante. Conan s'engagea alors dans une ruelle adjacente et pressa le pas. L'homme l'avait peut-être regardé par simple curiosité, mais il ne pouvait pas se permettre de prendre des risques.

La sinistre Tour de Fer se dressait à quelque distance de la citadelle, perdue au milieu d'un dédale de rues étroites et de maisons serrées les unes contre les autres. Les constructions les plus modestes s'étaient peu à peu étendues, empiétant sur des quartiers autrefois réservés aux plus riches, qui les avaient désertés avec horreur, laissant les plus démunis envahir ces quartiers qui ne leur étaient pas destinés. La Tour était en fait un château, une antique et formidable masse de pierre et de fer noir, qui avait servi de citadelle dans des temps reculés et plus rudes.

Non loin de celle-ci, perdue au sein d'un labyrinthe de maisons à moitié inoccupées et d'entrepôts, se trouvait une ancienne tour de guet, si vieille et si ancienne qu'elle n'apparaissait plus sur les plans de la ville depuis plus d'un siècle. Sa fonction première avait été oubliée de tous, et nul, même parmi les rares personnes à en connaître l'existence, n'avait remarqué que l'antique verrou qui y avait été fixé afin d'empêcher que les lieux soient transformés en refuge par des mendiants et des voleurs, était en fait relativement neuf et particulièrement solide. Il n'avait de rouillé et d'ancien que l'apparence. Moins d'une demi-douzaine d'hommes dans le royaume étaient, ou avaient été, au courant de ce secret.

Nul trou de serrure n'était apparent sur le cadenas massif, recouvert d'une sorte de croûte verdâtre. Mais les doigts agiles de Conan parcoururent celui-ci, pressant en divers endroits des boutons invisibles pour un œil non averti. La porte s'ouvrit silencieusement vers l'intérieur et Conan pénétra dans un amas de ténèbres compactes, refermant la porte derrière lui. Une torche lui aurait montré que la tour était vide, qu'il ne s'agissait que d'un cylindre creux, à la paroi de pierre massive.

Tâtonnant dans les ténèbres avec une aisance née de la familiarité, il trouva les aspérités qu'il cherchait sur une des dalles de pierre recouvrant le sol. Il souleva rapidement celle-ci et s'enfonça sans hésiter dans l'ouverture béante. Ses pieds rencontrèrent un escalier de pierre qui descendait vers ce qu'il savait être un tunnel étroit qui amenait directement au niveau des fondations de la Tour de Fer, à trois rues de là.

La cloche de la citadelle, qui ne sonnait que pour annoncer minuit ou la mort d'un roi, résonna soudain. Dans une pièce faiblement éclairée de la Tour de Fer, une porte s'ouvrit et une silhouette émergea dans un couloir. L'intérieur de la Tour était tout aussi sinistre et repoussant que l'extérieur. Ses murs de pierre étaient massifs et bruts, dépourvus de tout ornement. Des générations d'hommes y avaient traîné les pieds, usant et creusant les dalles du sol ; le plafond, une voûte éclairée par la seule lueur de torches posées dans des niches, était sombre et lugubre.

L'homme qui avançait péniblement le long de ce sinistre couloir ne dénotait pas. Il était grand et ses vêtements de soie noire moulèrent son corps puissamment bâti. Il portait une cagoule noire qui lui arrivait aux épaules, avec deux trous à l'emplacement des yeux. Une cape noire flottait sur ses épaules, et il portait une lourde hache sur l'une d'elles, une hache qui n'était celle ni d'un guerrier ni d'un ouvrier...

Comme il s'avancait dans le couloir, une silhouette arriva en sens opposé en boitant. C'était un vieil homme au dos voûté et à l'air acariâtre, peinant sous le poids de sa pique et de la lanterne qu'il tenait dans une main.

— Tu n'es pas aussi rapide que ton prédécesseur, maître bourreau, grogna-t-il. Minuit vient juste de sonner et des hommes masqués sont déjà en route pour la cellule de la noble dame. Ils t'attendent.

— On entend encore les échos de la cloche dans les tours, répondit l'exécuteur. Même si je ne suis pas aussi rapide pour bondir et accourir au moindre coup de sifflet des Aquiloniens que le chien qui officiait avant moi, ils verront bien que ce bras est tout autant à leur service. Mêlè-toi donc de tes affaires, vieil homme, et ne t'occupe pas des miennes. De

nous deux, je pense que c'est moi qui ai la charge la plus agréable, par Mitra, car tu arpentas des couloirs glacés et inspectes de vieilles cellules aux portes rouillées, tandis que moi, je coupe la plus jolie des têtes de Tarantia ce soir.

Le vieux gardien poursuivit sa route en claudiquant le long du couloir, sans cesser de maugréer, et le bourreau reprit son allure tranquille. Encore quelques pas et il arriva à un coude dans le couloir. Il nota machinalement une porte entrouverte sur sa gauche. S'il avait réfléchi un instant, il aurait compris que la porte avait été ouverte après le passage du gardien, mais il n'était pas payé pour penser. Il était déjà arrivé devant cette porte ouverte avant de comprendre que quelque chose n'allait pas. Il était déjà trop tard.

Un pas aussi léger que celui d'un tigre et le bruissement d'une cape l'avertirent, mais avant qu'il puisse se tourner, un bras puissant s'enroula autour de sa gorge par-derrière, étouffant le cri avant qu'il parvienne à ses lèvres. Pendant le bref instant qu'il lui restait à vivre, il évalua dans un accès de panique la force de son attaquant, contre laquelle ses propres muscles d'acier étaient impuissants. Il devina sans la voir la dague tendue.

— Chien de Némédien ! murmura à son oreille une voix déformée par la rage. Tu as tranché ta dernière tête aquilonienne !

Et ce fut la dernière chose qu'il entendit.

Dans un cachot humide, éclairé seulement par une torche à la flamme vacillante, trois hommes se tenaient autour d'une jeune femme. Celle-ci était agenouillée sur les dalles recouvertes de paille, regardant les hommes d'un air affolé. Elle n'avait pour tout vêtement qu'une modeste tunique ; ses cheveux blonds et soyeux tombaient en cascade sur ses épaules blanches et ses poignets étaient attachés dans son dos. Même à la lueur incertaine des torches et en dépit de sa saleté et de la pâleur due à la peur, elle était d'une beauté saisissante. Elle restait agenouillée sans rien dire, fixant ses bourreaux de ses yeux écarquillés. Leurs masques et leurs capes soigneusement ajustées ne laissaient rien deviner de leurs traits. Il faut des masques pour accomplir un tel acte, même dans un pays conquis. Elle connaissait cependant leur identité à tous, mais ce qu'elle savait ne pourrait pas leur nuire, après cette nuit...

— Notre souverain, dans sa clémence, vous offre une dernière chance, comtesse, annonça le plus grand des trois, s'exprimant en aquilonien sans le moindre accent. Il me prie de vous dire que, si vous

adoucissez votre esprit rebelle et fier, il vous accueillera toujours les bras grands ouverts. Sinon...

Il indiqua d'un geste un sinistre billot de bois au centre de la cellule. Il était maculé de taches noires et entaillé en de nombreux endroits, comme si un objet acéré s'était enfoncé à plusieurs reprises dans le bois après s'être enfoncé dans quelque substance molle.

Albiona frissonna et blêmit, se recroquevillant sur elle-même. Toutes les fibres de son jeune corps vibraient de l'envie irrésistible de vivre. Valerius était jeune, lui aussi, et il était beau. De nombreuses femmes en étaient amoureuses, se dit-elle dans une lutte avec elle-même pour sa survie. Mais elle était incapable de prononcer le mot qui ravirait son corps souple et plein de vie au billot et à la hache dégoulinante. Elle ne pouvait pas se l'expliquer. Elle savait simplement que lorsqu'elle imaginait Valerius en train de la serrer dans ses bras, ses chairs se révoltaient avec une horreur plus grande encore que sa crainte de la mort. Elle secoua la tête en signe d'impuissance, mue par une impulsion qui balayait son instinct de conservation.

— Alors, tout est dit ! s'exclama un des trois hommes sur un ton empressé, avec un accent némédien. Où est le bourreau ?

Comme en réponse à cette question, la porte du cachot s'ouvrit silencieusement, et une grande silhouette se découpa dans l'encadrement de la porte, telle une ombre noire montée des Enfers.

Albiona laissa échapper un cri rauque à cette sinistre vision, et les autres regardèrent l'apparition en silence pendant quelques instants, peut-être tout aussi intimidés et saisis d'une crainte superstitieuse à la vue de cette forme silencieuse et encagoulée. Sous la capuche, les yeux de l'homme flamboyaient comme des braises bleutées et, comme ces yeux se posaient successivement sur les trois hommes, chacun d'entre eux sentit un étrange frisson descendre le long de son épine dorsale.

Le grand Aquilonien s'empara alors sans ménagement de la jeune fille et la traîna jusqu'au billot. Elle se mit à pousser des cris hystériques et, folle de terreur, se débattit frénétiquement. En vain. Il la contraignit à s'agenouiller et pencha sa tête blonde sur le billot sanglant.

— Pourquoi tardes-tu, bourreau ? s'exclama-t-il rageusement. Fais ton office !

C'est un éclat de rire bref et sonore qui lui répondit, un rire contenant une menace indescriptible. Tous les occupants de la cellule restèrent figés sur place, regardant la silhouette cagoulée... Les deux hommes en cape, le troisième, masqué et penché sur la jeune fille, et

enfin cette dernière, à genoux, tordant sa tête de côté pour essayer de regarder dans la direction du bourreau.

— Que signifie cet accès de rire déplacé, chien ? lui demanda l'Aquilonien, mal à l'aise.

L'homme vêtu de noir arracha la cagoule de sa tête et la jeta à terre. Il s'adossa contre la porte fermée et leva sa hache de bourreau.

— Me reconnaissez-vous, chiens ? gronda-t-il. Me reconnaissez-vous ?

Le silence tendu fut brisé par un cri.

— Le roi ! s'écria Albiona, échappant à son tourmenteur dont l'étreinte s'était relâchée. Ô Mitra, *le roi* !

Les trois hommes restèrent figés comme des statues, puis l'Aquilonien prit la parole, comme un homme qui n'arrive pas à en croire ses yeux.

— Conan ! dit-il dans un souffle. C'est *bien* le roi, ou alors son fantôme ! Quelle diablerie est à l'œuvre ici ?

— Une diablerie particulièrement adaptée aux démons que vous êtes ! se moqua Conan, dont les lèvres souriaient, mais dans les yeux duquel dansaient des lueurs infernales. Allons, à l'attaque, messieurs. Vous avez vos épées et moi ce couteau de boucher. En fait, je pense que cet instrument de boucher convient parfaitement à ma tâche, messeigneurs !

— Sur lui ! marmonna l'Aquilonien, dégainant son épée. C'est Conan et nous devons tuer ou périr !

Tels des hommes s'éveillant d'une transe, les Némédiens dégainèrent leur lame et se jetèrent sur le roi.

La hache du bourreau n'avait pas été conçue pour un tel travail, mais le roi maniait cette arme lourde et grossière aussi facilement que s'il s'était agi d'une hachette. Sans cesse en mouvement, changeant de position à chaque instant, il empêcha ses ennemis de se jeter sur lui à trois contre un ainsi qu'ils l'avaient prévu.

Bloquant l'épée du premier avec la tête de sa hache, il contre-attaqua d'un coup meurtrier, enfonçant la poitrine de son adversaire avant que celui-ci puisse parer le coup ou s'écarter. Le second Némédien porta une botte sauvage et manqua son coup. Sa cervelle fut réduite en bouillie avant qu'il puisse recouvrer son équilibre. L'instant d'après, l'Aquilonien était acculé dans un coin, tentant désespérément de parer les coups dévastateurs qui pleuvaient tout autour de lui, sans même avoir le temps de crier à l'aide.

Soudain le bras gauche de Conan se tendit de tout son long vers l'avant et il arracha le masque de l'homme, révélant des traits blêmes.

— Chien ! grinça le roi. Je pensais bien te connaître. Traître ! Maudit renégat ! Même ce vil acier est trop honorable pour ta tête impie. Non, tu vas mourir comme meurent les voleurs !

La hache s'abattit en décrivant un arc de cercle dévastateur. L'Aquilonien hurla et tomba à genoux, tenant à la main le moignon sanglant qui avait été son bras droit, tranché au niveau du coude. La lame, ne rencontrant pas d'obstacle, s'était enfoncée profondément dans le flanc de l'homme, faisant jaillir ses entrailles.

— Vide-toi de ton sang et meurs ! grogna Conan, en jetant la hache au loin, dégoûté. Venez, comtesse !

En se penchant, il trancha les cordes qui lui immobilisaient les poignets et, la soulevant comme une enfant, il l'emporta hors du cachot. Elle sanglotait hystériquement, ses bras passés autour de son cou massif, s'accrochant à lui avec frénésie.

— Doucement, murmura-t-il. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire. Si nous pouvons atteindre la cellule où la porte secrète donne sur les marches qui mènent au tunnel... Par tous les diables, ils ont entendu le vacarme, et pourtant ces murs sont épais.

De plus loin dans le couloir arriva un cliquetis d'armes. Des bruits de pas et des cris se répercutèrent sous le plafond voûté. Une silhouette contrefaite s'avavançait d'un pas rapide, et la lueur de sa lanterne tomba en plein sur Conan et la jeune femme. Avec un juron, Conan bondit en direction de l'individu, mais le vieux gardien, laissant tomber lanterne et pique, fit demi-tour et détala vers le fond du couloir, en poussant des couinements suraigus de sa voix croassant pour appeler au secours. Des cris plus puissants lui répondirent.

Conan pivota sur ses talons et partit en courant dans la direction opposée. La voie vers la cellule et la porte secrète par laquelle il était entré dans la Tour était barrée. Il avait espéré pouvoir s'enfuir par le même chemin ; heureusement il connaissait bien ce sinistre édifice. Avant d'avoir été roi, il y avait été emprisonné.

Il emprunta un passage latéral par lequel il émergea rapidement dans un couloir plus vaste, parallèle à celui qu'il avait emprunté à l'aller, et qui était pour le moment désert. Il ne resta dans ce couloir que le temps de faire quelques pas, avant d'emprunter un autre passage latéral, qui le ramènerait à un endroit stratégique du premier couloir. À quelques pas se trouvait une lourde porte verrouillée, devant laquelle se tenait un

Némédien barbu en corselet et casque. Celui-ci regardait vers le fond du couloir, où l'on apercevait des lanternes qui s'agitaient dans tous les sens et d'où montait un vacarme croissant.

Conan n'hésita pas. Faisant glisser la jeune fille à terre, il s'approcha du garde rapidement et sans faire de bruit, épée en main. L'homme se retourna juste au moment où le roi arrivait sur lui. Il poussa un cri de surprise et d'effroi, et leva sa pique ; mais avant qu'il puisse se servir de son arme encombrante, Conan abattit son épée sur son casque, avec une puissance qui aurait terrassé un bœuf. Casque et crâne cédèrent sous le choc, et le garde s'écroula à terre.

En un instant Conan avait ôté la barre massive qui fermait la porte, trop lourde pour qu'un homme ordinaire puisse la déplacer, et il pressait Albiona de le rejoindre. Celle-ci courut jusqu'à lui en trébuchant. Conan l'empoigna sans plus de cérémonie et la transporta sous un bras dans les ténèbres qui régnaient de l'autre côté de la porte.

Ils se trouvaient dans une ruelle étroite, noire comme la poix, flanquée d'un côté par la Tour et de l'autre par le mur arrière d'une rangée de bâtiments. Conan s'enfonça dans l'obscurité aussi vite qu'il l'osait, palpant la paroi dans l'espoir d'y trouver une porte ou une fenêtre, mais il n'en trouva aucune.

Derrière eux, la grande porte fut ouverte avec fracas, dégorgeant un flot d'hommes, épée en main, leurs plaques pectorales reflétant la lueur des torches. Ils balayèrent les environs du regard et poussèrent de grands cris, incapables de percer les ténèbres que leurs flambeaux ne parvenaient pas à repousser de plus de quelques pas à la ronde, et ils se lancèrent au hasard dans la venelle, prenant la direction opposée à celle prise par Albiona et Conan.

— Ils auront tôt fait de comprendre leur erreur, marmonna ce dernier, en accélérant sa cadence. Si nous parvenions seulement à trouver une ouverture dans ce satané mur... Par l'enfer ! Le guet !

Devant eux apparut une faible lueur à l'intersection avec une rue étroite. Il aperçut des silhouettes indistinctes et des reflets métalliques. C'était bien le guet, attiré ici par les bruits qui s'étaient répercutés du fond de la ruelle.

— Qui va là ? cria-t-on.

Conan grinça des dents en entendant le maudit accent némédien.

— Reste derrière moi, ordonna-t-il à la jeune femme. Nous allons devoir nous tailler un chemin à travers leurs rangs avant que les gardes de la prison rebroussent chemin et nous prennent en tenaille.

En agrippant son épée, il se jeta droit sur les silhouettes qui s'approchaient. Il avait l'avantage de la surprise. Il pouvait les voir, car ils se découpaient sur la lueur lointaine, alors qu'ils n'avaient aucun moyen de le voir fondre sur eux depuis les profondeurs noires de l'allée. Il était parmi eux avant qu'ils puissent comprendre ce qui se passait, et il frappa avec toute la fureur silencieuse du lion blessé.

Sa seule chance était de les tailler en pièces avant qu'ils aient pu reprendre leurs esprits. Mais ils étaient une dizaine, en armure de pied en cap, ces vétérans des guerres de frontière, chez qui l'instinct du combat prenait facilement le dessus quand ils étaient désorientés. Trois d'entre eux gisaient à terre avant qu'ils comprennent qu'ils n'avaient qu'un seul adversaire en face d'eux, mais même ainsi, leur réaction fut instantanée. L'acier résonna avec fracas et des étincelles volèrent tandis que l'épée de Conan s'abattait sur les bassinets et les hauberts. Il y voyait mieux qu'eux, et, dans l'obscurité, sa silhouette constamment en mouvement était une cible difficile. Des épées fendaient le vide ou étaient déviées par la lame du Cimmérien. Quand ce dernier frappait, c'était avec la fureur et la certitude d'un ouragan.

De derrière lui, cependant, lui parvenaient les cris de gardes de la prison, qui remontaient la ruelle en courant. Les silhouettes en armure, telle une muraille d'acier hérissé, lui barraient toujours le chemin. Les gardes seraient dans son dos dans quelques instants... Mu par le désespoir, il redoubla ses coups, frappant comme un forgeron sur son enclume. Soudain, un élément nouveau vint modifier la donne. Jaillies de nulle part derrière les gardes, une vingtaine de silhouettes noires apparurent. Le bruit de coups mortels, assenés avec violence, retentit. L'acier étincela dans les ténèbres. Des hommes, frappés par-derrière, poussèrent des cris d'agonie. En un instant la venelle était jonchée de formes qui se tordaient à terre. Une silhouette sombre, enveloppée dans une cape, se précipita vers Conan qui leva instantanément son arme, en apercevant le reflet de l'acier dans la main droite de l'homme. Mais son autre main était tendue vers lui, sans arme. Une voix siffla sur un ton pressant :

— Par ici, Majesté ! Vite !

En poussant un juron de surprise, Conan empoigna Albiona d'un bras puissant et suivit son allié inconnu. Il ne fut pas enclin à hésiter, avec trente gardes de la prison qui se rapprochaient de lui à chaque instant.

Entouré de silhouettes mystérieuses, il se précipita dans la ruelle, portant la comtesse sous son bras comme s'il s'était agi d'une enfant. Il

aurait été incapable de décrire ses sauveurs, si ce n'est qu'ils portaient des capes et des capuchons noirs. Il fut bien effleuré par le doute et la méfiance, mais au moins ils avaient frappé ses ennemis, et il ne voyait pas de meilleure issue que de les suivre.

Comme s'il devinait son trouble, le meneur toucha légèrement son bras et déclara :

— Ne craignez rien, roi Conan. Nous sommes vos loyaux sujets.

La voix lui était inconnue, mais l'accent était celui des provinces centrales de l'Aquilonie.

Derrière eux, les gardes s'étaient mis à crier. Ils venaient de découvrir la boucherie, butant sur les cadavres allongés dans la boue. Ils reprirent leur course dans la venelle en proférant des menaces de vengeance, ayant aperçu une masse noire en mouvement entre eux et les lumières de l'autre bout de la rue. Soudain, les silhouettes encapuchonnées s'arrêtèrent devant un pan de mur apparemment nu, et Conan vit alors qu'il y avait en fait une porte. Il étouffa un juron. Il lui était arrivé de passer dans cette ruelle et il n'avait jamais remarqué la moindre porte. Ils franchirent le seuil et la porte se referma derrière eux en émettant un cliquètement lorsque le verrou se remit en place. Ce bruit n'était pas rassurant, mais ses guides le pressèrent d'aller de l'avant, se déplaçant avec une aisance née de l'habitude. Deux d'entre eux avaient la main posée sur ses coudes pour le guider. C'était comme s'ils traversaient un tunnel. Conan sentit qu'Albiona frissonnait, toute tremblante entre ses bras. Puis, quelque part devant eux, ils distinguèrent une ouverture, une sorte d'arcade un peu moins sombre que le reste, et ils avancèrent dans cette direction.

Après cela il y eut encore une succession déconcertante de cours plongées dans les ténèbres, de ruelles obscures et de couloirs sinueux. Le tout fut traversé en silence, jusqu'à ce qu'enfin ils émergent dans une grande pièce bien éclairée, que Conan était incapable de situer correctement. Le chemin détourné qu'ils venaient d'emprunter avait troublé jusqu'à son sens primitif de l'orientation.



X

UNE PIÈCE DE MONNAIE D'ACHERON

Tous ses guides ne l'accompagnèrent pas dans la pièce. Une fois la porte fermée, Conan ne vit qu'un seul homme en face de lui : une mince silhouette dissimulée sous sa cape noire et sa capuche. L'homme rejeta cette dernière en arrière, révélant un visage pâle et ovale, aux traits sereins et bien dessinés.

Le roi remit Albiona sur ses pieds, mais celle-ci resta collée à lui, jetant des regards apeurés autour d'elle. La pièce était vaste, baignant dans la lueur dorée et tamisée de lampes en bronze. Des tentures de velours noir recouvraient en partie les murs de marbre ; de somptueux tapis moelleux étaient posés sur le sol décoré de mosaïques.

Conan posa instinctivement la main sur la poignée de son épée. Sa main était couverte de sang et du sang séché maculait le haut de son fourreau, car il avait rengainé sa lame sans la nettoyer.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

L'inconnu s'inclina respectueusement, geste dans lequel le roi ne put déceler nulle trace d'ironie.

— Dans le temple d'Asura, Majesté.

Albiona poussa un petit cri et se serra encore plus contre Conan, regardant les portes noires voûtées avec crainte, comme si elle s'attendait à voir entrer quelque abominable créature des ténèbres.

— N'ayez crainte, gente dame, dit leur guide. Rien ni personne ne vous fera de mal ici, contrairement à ce que laissent entendre des superstitions vulgaires. Puisque votre monarque était convaincu de l'innocence de notre religion au point de nous protéger des persécutions des ignorants, un de ses sujets n'a aucune raison d'avoir quelque appréhension que ce soit.

— Qui es-tu ? demanda Conan.

— Je suis Hadrathus, prêtre d'Asura. L'un de mes disciples vous a reconnu quand vous vous êtes introduit dans la cité et il est venu m'en informer.

Conan proféra un juron grossier.

— Ne craignez pas que d'autres aient découvert votre identité, le rassura Hadrathus. Votre déguisement aurait trompé n'importe qui, excepté un disciple d'Asura, car notre vocation est de chercher à percer le voile des apparences. Vous avez été suivi jusqu'à la tour de garde. Quelques-uns de mes hommes se sont introduits dans le tunnel afin de vous aider si vous reveniez par cette voie. D'autres, dont je faisais partie, ont encerclé la tour. Et maintenant, roi Conan, c'est vous qui donnez les ordres. Ici, dans le temple d'Asura, vous êtes toujours roi.

— Pourquoi risqueriez-vous vos vies pour moi ? demanda le roi.

— Vous étiez notre ami lorsque vous étiez sur le trône, répondit Hadrathus. Vous nous avez protégés lorsque les prêtres de Mitra ont tenté de nous chasser du pays.

Conan le regarda d'un air curieux. C'était la première fois qu'il se trouvait dans un temple d'Asura et il ne savait même pas qu'il y en avait un à Tarantia. Les prêtres de cette religion avaient pour habitude de cacher leurs temples avec une habileté rare. Le culte de Mitra était largement prédominant dans les nations hyboriennes, mais le culte d'Asura persistait, en dépit des interdictions officielles et de l'hostilité des gens du peuple. On avait rapporté à Conan de sombres récits évoquant des temples occultes, les vapeurs d'encens s'élevant continuellement d'autels noirs et le rapt d'êtres humains. Ces derniers étaient, disait-on, sacrifiés devant un grand serpent lové sur lui-même, balançant continuellement sa tête hideuse dans ces ténèbres hantées.

Les persécutions avaient conduit les prêtres d'Asura à dissimuler leurs temples avec un art consommé et à voiler leurs rites. Tous ces secrets et ces précautions n'avaient fait qu'attiser les soupçons et avaient donné naissance à des rumeurs plus noires encore.

Conan, avec la grande tolérance du barbare, avait refusé de persécuter les fidèles d'Asura ou de laisser le peuple le faire sur les simples

présomptions qu'on lui avait présentées, rumeurs et accusations sans l'ombre d'une preuve.

— S'il s'agissait d'adeptes de magie noire, avait-il déclaré, croyez-vous qu'ils vous auraient laissé les persécuter sans réagir ? S'ils ne le sont pas, alors ils ne sont pas maléfiques. Par tous les diables de Crom ! Laissez chacun adorer le dieu de son choix !

À l'invitation respectueuse d'Hadrathus, il prit place dans un siège en ivoire et fit signe à Albiona de s'asseoir sur un siège similaire, mais elle préféra s'installer à ses pieds sur un tabouret doré. Elle se pressa contre ses cuisses, comme si ce simple contact la rassurait. Comme la majorité de ceux qui suivaient scrupuleusement les enseignements de Mitra, elle avait une horreur innée des disciples d'Asura et de ce culte en général. Dès sa prime enfance et durant toute sa jeunesse, on lui avait raconté des récits terrifiants de sacrifices humains et de dieux anthropomorphes arpentant lourdement des temples envahis par les ombres.

Hadrathus se tenait debout devant eux, sa tête nue inclinée respectueusement.

— Que désirez-vous, Majesté ?

— Tout d'abord, manger ! grogna-t-il.

Le prêtre frappa sur un gong avec une baguette d'argent.

L'écho des notes mélodieuses résonnait encore à leurs oreilles lorsque quatre silhouettes encapuchonnées firent leur apparition de derrière un passage fermé par un rideau, portant un grand plateau d'argent à quatre pieds sur lequel étaient disposés des plats fumants et des verres de cristal. Ils le posèrent devant Conan, en s'inclinant très bas. Le roi essuya ses mains sur le damas et fit claquer ses lèvres avec un plaisir non dissimulé.

— Prenez garde, Majesté ! lui chuchota Albiona. Ces gens se nourrissent de chair humaine !

— Je parierai ma couronne que ceci n'est rien d'autre qu'un honnête rôti de bœuf, répondit Conan. Allons, ma fille, mange donc ! Tu dois être affamée après le régime de la prison.

Ainsi encouragée, et avec celui qui incarnait la loi ultime à ses yeux pour lui montrer l'exemple, la comtesse s'exécuta et se mit à manger avec appétit, mais sans excès, tandis que son seigneur roi mordait à pleines dents dans les quartiers de viande et buvait de grandes rasades de vin avec autant de plaisir que s'il n'avait pas déjà mangé ce soir-là.

— Tes prêtres sont habiles, Hadrathus, dit-il, la bouche pleine de viande et un grand os de bœuf dans la main. C'est avec joie que j'accepterai vos services dans ma campagne pour regagner mon royaume.

Hadrathus secoua lentement la tête et Conan abattit alors violemment l'os de bœuf sur la table, submergé par un accès de rage impétueuse.

— Par les diables de Crom ! De quelle maladie sont donc atteints les Aquiloniens ? Tout d'abord Servius, et maintenant toi ! Ne savez-vous rien faire d'autre qu'agiter vos têtes stupides quand je vous parle de faire déguerpir ces chiens hors du pays ?

Hadrathus poussa un soupir et répondit posément :

— Mon seigneur, c'est là une pénible vérité, et j'aimerais pouvoir dire autre chose. Mais la liberté de l'Aquilonie touche à sa fin. Non, pas seulement de l'Aquilonie, mais peut-être du monde entier ! Les âges s'enchaînent les uns après les autres dans l'histoire du monde, et nous entrons en ce moment dans une ère d'horreur et d'esclavage, comme ce fut déjà le cas il y a bien longtemps.

— Que veux-tu dire ? demanda le roi, mal à l'aise.

Hadrathus s'enfonça sur une chaise et posa les coudes sur ses cuisses, le regard baissé vers le sol.

— La coalition contre votre personne ne se limite pas aux seigneurs rebelles d'Aquilonie et aux armées de Némédie, répondit Hadrathus. Il y a aussi la sorcellerie, une sinistre magie noire jaillie de l'aube noire de l'humanité. Une forme terrible s'est dressée des ombres du Passé, et nul ne peut se mettre en travers de son chemin.

— Que veux-tu dire, répéta Conan.

— Je parle de Xaltotun d'Acheron, qui est mort il y a trois mille ans de cela et qui pourtant arpente la surface de ce monde en ce moment même.

Conan resta silencieux. Une image flottait devant ses yeux, un visage barbu à la beauté sereine et inhumaine. De nouveau il fut hanté par ce sentiment étrange de familiarité. Acheron. Le mot à lui seul faisait vibrer les cordes de sa mémoire, déclenchant des associations d'idées.

— Acheron, répéta-t-il. Xaltotun d'Acheron. Es-tu fou, l'ami ? Cela fait je ne sais combien de siècles qu'Acheron est un mythe. Je me suis souvent demandé si ce royaume avait existé ne serait-ce qu'un jour.

— C'était une sombre réalité, lui répondit Hadrathus. Un empire de magiciens noirs, versés dans des arts maléfiques oubliés depuis

longtemps. Il fut finalement balayé par les tribus hyboriennes venues de l'Ouest. Les sorciers d'Acheron s'adonnaient à de viles nécromancies, à une thaumaturgie de la pire espèce et à des actes magiques que leur enseignaient des démons. Et de tous les sorciers de ce royaume maudit, nul n'était aussi puissant que Xaltotun de Python.

— Mais alors, comment a-t-il été renversé ? demanda Conan, sceptique.

— D'une façon ou d'une autre, une source de pouvoir cosmique qu'il gardait jalousement lui fut dérobée et on s'en servit contre lui. Cette source lui a été restituée, et il est désormais invincible.

Albiona, drapant la cape noire du bourreau autour d'elle, regardait tour à tour le prêtre et le roi, sans comprendre la conversation. Conan secoua la tête de colère.

— Tu te moques de moi, grogna-t-il. Si Xaltotun est mort depuis trois mille ans, comment tout cela est-il possible ? C'est quelque aventurier qui se sera approprié le nom de l'ancien sorcier.

Hadrathus se pencha vers une table d'ivoire et ouvrit un petit coffre en or qui était posé dessus. Il en sortit quelque chose qui brilla faiblement dans la lumière tamisée... une large pièce d'or apparemment très ancienne.

— Vous avez vu Xaltotun sans son voile ? Alors, regardez ceci. Cette pièce a été frappée dans l'antique Acheron, avant la chute de l'empire. Cet empire maléfique était tellement empreint de sorcellerie que même cette simple pièce est utile pour conjurer des sorts.

Conan la prit entre ses doigts et l'examina, l'air renfrogné. Il n'y avait pas à se méprendre sur son grand âge. Conan avait manipulé de nombreuses pièces durant ses années de pillage et il avait une bonne connaissance pratique de celles-ci. Les contours étaient usés et l'inscription presque effacée. Mais le visage qui apparaissait sur une des faces était toujours net et bien distinct. Et la respiration de Conan siffla entre ses dents. Il ne faisait pas froid dans la pièce dans laquelle il se trouvait, mais il sentit un frisson sur la base de sa nuque, une contraction glacée de ses chairs. Ce visage était celui d'un être barbu, aux traits impénétrables, à la sérénité calme et inhumaine.

— Par Crom ! C'est lui ! murmura Conan. Il comprenait maintenant la signification de ce sentiment de familiarité qui l'avait frappé dès sa première rencontre avec l'homme barbu. Il avait vu une pièce similaire, une fois, il y avait bien longtemps, dans une lointaine contrée. Il haussa les épaules et poussa un grognement.

— La ressemblance n'est qu'une coïncidence... ou alors, si notre homme est assez rusé pour prendre le nom d'un sorcier oublié, il est aussi assez malin pour faire en sorte de lui ressembler.

Cependant, il parlait sans réelle conviction. La vue de cette pièce de monnaie avait ébranlé jusqu'aux fondations de son univers. Il avait la sensation que toute réalité et toute stabilité étaient en train de céder, pour s'écraser dans un abîme d'illusions et de sorcellerie. Un sorcier, c'était concevable, mais ceci était un fait diabolique qui dépassait toute logique et toute raison.

— Il ne nous est pas possible de douter qu'il s'agisse bien de Xaltotun de Python, dit Hadrathus. C'est lui, et personne d'autre, qui a fait s'écrouler les falaises à Valkia, grâce à ses maléfices qui permettent de mettre les êtres élémentaires de la terre à son service. Lui encore qui a envoyé la créature des ténèbres sous votre tente avant l'aube.

Conan le regarda en fronçant les sourcils.

— Comment es-tu au courant de cela ?

— Les adeptes d'Asura ont leurs propres sources secrètes d'information. Peu importe. Mais réalisez-vous la futilité de sacrifier vos sujets en vain pour tenter de regagner votre couronne ?

Conan appuya le menton sur son poing et resta ainsi, le regard perdu dans le vague. Albiona le regardait, nerveuse, tentant désespérément d'appréhender toute l'étendue du problème auquel il était confronté.

— N'y a-t-il aucun sorcier au monde dont la magie pourrait rivaliser avec celle de Xaltotun ? demanda-t-il enfin.

Hadrathus secoua négativement la tête.

— Si un tel homme existait, nous autres, prêtres d'Asura, en aurions entendu parler. On dit que notre religion n'est qu'une survivance de l'antique culte stygien du serpent. Ceci est un mensonge. Nos ancêtres venaient de Vendhya, par-delà la mer de Vilayet et les montagnes himéliennes bleutées. Nous sommes des fils de l'Orient, pas du Sud. Nous connaissons tous les sorciers de l'Orient, et ils sont plus puissants que ceux de l'Occident. Leur pouvoir serait aussi impuissant qu'un fétu de paille face au vent, confronté à la noire puissance de Xaltotun.

— Pourtant il a bien été vaincu une fois, insista Conan.

— En effet. Un pouvoir cosmique fut utilisé contre lui, mais désormais, cette source de pouvoir cosmique est de nouveau entre ses mains et il veillera à ce qu'elle ne lui soit pas dérobée une seconde fois.

— Et quelle est cette satanée source ? demanda Conan, énervé.

— On l'appelle le Cœur d'Ahriman. Lorsque Acheron a été vaincu, le prêtre primitif qui s'en était emparé et l'avait utilisé contre Xaltotun le cacha dans une caverne hantée et construisit un petit temple au-dessus de celle-ci. Par trois fois ce temple fut reconstruit, toujours plus grand et plus somptueux, mais toujours sur l'emplacement du site initial, bien que l'on oubliât sa raison d'être. Le souvenir du symbole caché disparut de la mémoire des hommes, et seuls les livres sacrés et les ouvrages ésotériques conservèrent ce souvenir. D'où il vient, nul ne le sait. Certains disent qu'il s'agit du véritable cœur d'un dieu ; d'autres prétendent qu'il s'agit d'une étoile tombée du ciel il y a bien longtemps. Jusqu'à ce qu'il soit volé, personne ne l'avait vu depuis trois mille ans.

» Lorsque la magie des prêtres de Mitra échoua face à la magie d'Altaro, l'acolyte de Xaltotun, ils se souvinrent alors de la vieille légende du Cœur. Le Grand Prêtre et un acolyte descendirent alors dans la terrible crypte obscure sous le temple, là où aucun prêtre n'avait mis les pieds depuis trois mille ans. Dans les ouvrages antiques aux reliures de fer qui mentionnent le Cœur sous une forme voilée de symboles, on mentionne aussi une créature des ténèbres laissée là par le prêtre d'antan pour garder le trésor.

» Très loin dans les profondeurs, dans une pièce carrée dont les portes voûtées ouvrent sur des ténèbres incommensurables, le prêtre et ses acolytes trouvèrent un autel de pierre noire, qui luisait sombrement d'un éclat inexplicable.

» Sur cet autel se trouvait un vase en or de forme curieuse, ressemblant à un coquillage à deux valves, accroché à la pierre comme une bernacle. Mais il était grand ouvert et vide. Le Cœur d'Ahriman avait disparu. Tandis qu'ils contemplaient ce spectacle, horrifiés, le gardien de la crypte, la créature des ténèbres, leur tomba dessus et déchiqueta le Grand Prêtre, dont les blessures furent mortelles. L'acolyte lutta contre la créature, un enfant des ténèbres égaré, sans âme et sans cervelle, invoqué il y a bien longtemps pour garder le Cœur. Il parvint à s'échapper, remontant l'étroit escalier noyé dans l'obscurité en emportant le prêtre agonisant avec lui. Ce dernier, avant de mourir, annonça la nouvelle à ses disciples, les enjoignit de se soumettre à un pouvoir qu'ils ne pouvaient espérer vaincre, et leur ordonna de garder le secret. Mais le mot fut chuchoté entre les prêtres, et nous autres d'Asura l'avons appris.

— Et Xaltotun tire ses pouvoirs de ce symbole ? demanda Conan, toujours sceptique.

— Non. Son pouvoir lui vient du gouffre nocturne. Le Cœur d'Ahriman provient de quelque univers lointain aux lueurs flamboyantes, et les pouvoirs des ténèbres sont impuissants contre lui s'il est entre les mains d'un adepte. Le joyau est comme une épée capable de lui porter des coups, pas une épée avec laquelle Xaltotun peut frapper. Il restaure la vie, et peut détruire la vie. Il l'a volé, non pour l'utiliser contre ses ennemis, mais pour empêcher ceux-ci de s'en servir contre lui.

— Un vase en or en forme de coquillage, posé sur un autel noir, dans une caverne profonde, murmura Conan, en fronçant les sourcils comme s'il tentait de visualiser la scène. Cela me fait penser à quelque chose que j'ai vu ou entendu. Mais, au nom de Crom, à quoi ressemble donc ce fameux Cœur ?

— Il a la forme d'un gros joyau, une sorte de rubis, brûlant de feux aveuglants. Jamais un rubis ne brillera d'un tel éclat. Il brille comme une flamme vivante...

Soudain Conan bondit de son siège et frappa sa paume gauche de son poing droit avec la force d'un coup de tonnerre.

— Crom ! rugit-il. Quel imbécile j'ai été ! Le Cœur d'Ahriman ! Le cœur de mon royaume ! « Trouve le cœur de ton royaume », m'a dit Zelata. Par Ymir, c'est le joyau que j'ai vu dans la fumée verte, le joyau que Tarascus a dérobé à Xaltotun pendant que celui-ci était plongé dans le sommeil du lotus noir !

Hadrathus s'était également dressé d'un bond, tout son calme habituel envolé.

— Que dites-vous ? Le Cœur volé à Xaltotun ?

— Exactement ! tonna Conan. Tarascus craignait Xaltotun et voulait amoindrir son pouvoir, qu'il pensait résider dans le Cœur. Il pensait peut-être que le sorcier mourrait s'il perdait le Cœur. Par Crom... Ahhh ! (Avec une grimace sauvage de déception et de dégoût, il laissa retomber sa main sur le côté.) J'avais oublié. Tarascus l'a donné à un voleur pour qu'il le jette dans la mer. À l'heure actuelle, le bandit doit être sur le point d'arriver à Kordava. Avant que je puisse le rattraper, il sera monté à bord d'un navire et aura confié le Cœur aux profondeurs de l'océan.

— La mer ne le gardera pas ! s'exclama Hadrathus, tremblant d'excitation. Xaltotun lui-même l'aurait jeté à la mer il y a bien longtemps s'il ne savait pas qu'à la première tempête le joyau s'échouera de nouveau sur le rivage. Mais sur quelle plage inconnue va-t-il donc s'échouer ?

— Eh bien, dit Conan, qui commençait à récupérer un peu de sa confiance en soi, rien ne nous dit que le voleur va le jeter au loin. Si je

connais bien les voleurs – ce qui serait normal, puisque j'ai moi-même été voleur en Zamora du temps de ma jeunesse – il ne le jettera pas. Il le vendra à quelque riche marchand. Par Crom ! (Il faisait les cent pas dans la pièce dans son excitation grandissante.) Ça vaut la peine de s'y intéresser de près ! Zelata m'a conseillé de trouver le cœur de mon royaume, et toutes ses autres révélations se sont avérées. Se pourrait-il donc que le pouvoir qui me permettra de défaire Xaltotun se trouve dans cette babiole écarlate ?

— Oh oui ! J'en donnerais ma tête à couper ! s'écria Hadrathus, son visage illuminé par la ferveur, les yeux brillants et les poings serrés. Avec ceci entre nos mains, nous pourrons défier les pouvoirs de Xaltotun ! Je le jure ! Si nous parvenons à le récupérer, nous avons même une chance de regagner votre couronne et de chasser les envahisseurs de nos murs. Ce ne sont pas les épées de Némédie que craint l'Aquilonie, mais les arts maléfiques de Xaltotun.

Conan le regarda quelques instants, impressionné par la flamme qui s'était emparée du prêtre.

— Cela ressemble à une quête de cauchemar, dit-il enfin. Et pourtant tes propos font écho à ce que pense Zelata, et tout ce qu'elle m'a dit s'est avéré. Je vais partir à la recherche de ce joyau.

— Le destin de l'Aquilonie dépend de ce joyau, dit Hadrathus avec une sincérité évidente. Je vais demander à des hommes de vous accompagner...

— Non ! s'exclama impérieusement le roi, qui n'avait nulle envie d'être encombré par des prêtres lors de sa quête, aussi doués soient-ils pour les arts magiques. C'est une tâche pour un guerrier. Je pars seul. Tout d'abord en Poitain, où je laisserai Albiona aux soins de Trocero. Puis à Kordava, et en mer, si besoin est. Même si le voleur décide de s'en tenir aux ordres de Tarascus, il est possible qu'il rencontre quelque difficulté à trouver un navire en partance à cette époque de l'année.

— Et si vous trouvez le Cœur, s'écria Hadrathus, je paverai la voie de votre conquête. Avant votre retour je ferai circuler la nouvelle – par des voies secrètes – que vous êtes bien vivant et revenez avec une magie plus puissante que celle de Xaltotun. Des hommes seront prêts à se soulever dès votre retour. Ils se soulèveront, *c'est certain*, s'ils ont l'assurance qu'ils seront à l'abri des arts noirs de Xaltotun. Et je vais vous aider durant votre voyage.

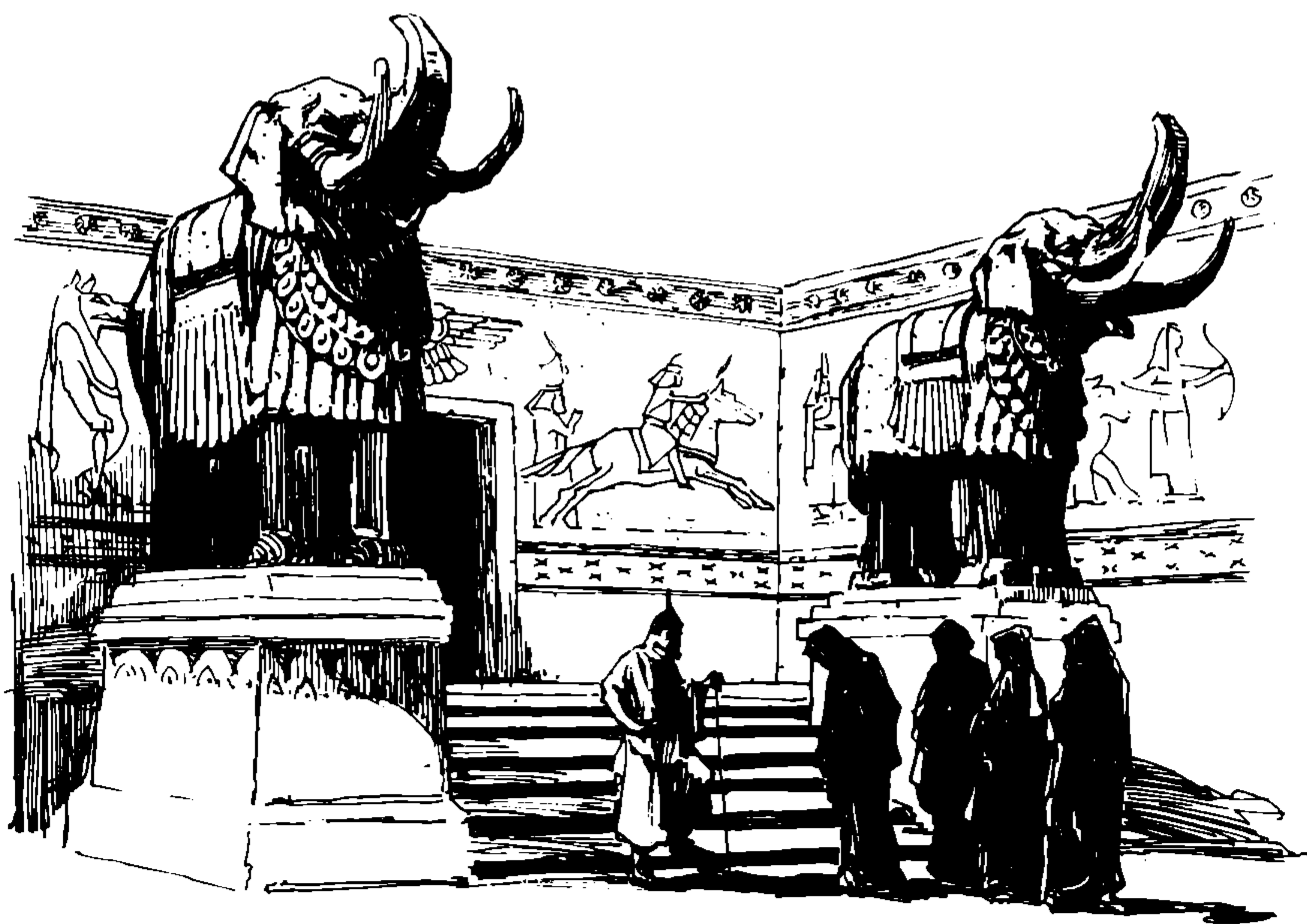
Il se redressa et frappa le gong.

— Un tunnel secret conduit des profondeurs de ce temple jusqu'à un endroit situé en dehors des murs de la ville. Vous partirez en Poitain sur un bateau de pèlerin. Nul n'osera vous importuner.

— Comme tu veux. (Avec un objectif bien défini, l'esprit de Conan brûlait d'impatience et de l'envie de passer à l'action.) Tâche seulement de faire vite.

Pendant ce temps, ailleurs dans la ville, les choses avançaient à une vitesse non moins rapide. À bout de souffle, un messenger venait de faire irruption dans le palais où Valerius prenait du bon temps avec ses danseuses. Se jetant aux genoux de celui-ci, le messenger bafouilla une histoire incohérente dans laquelle il était question d'une évasion sanglante et de la disparition d'une belle captive. Il l'informa aussi que le comte Thespius, à qui on avait confié la charge de l'exécution d'Albiona, agonisait et qu'il demandait un entretien avec Valerius avant de mourir.

Valerius jeta une cape sur ses épaules et accompagna l'homme à travers des couloirs sinueux, pour arriver enfin dans la chambre où gisait Thespius. Il n'y avait aucun doute que le comte allait mourir. Une écume sanglante affleurait à ses lèvres à chaque inspiration. Son bras tranché avait été garrotté pour arrêter le flot de sang, mais même sans cela, la blessure sur son flanc était mortelle.



Seul dans la pièce avec le mourant, Valerius jura à voix basse :

— Par Mitra, j'aurai juré qu'un seul homme sur terre était capable de porter un tel coup.

— Valerius ! l'interrompit le mourant en haletant. Il vit ! Conan est en vie !

— Que dis-tu ? s'exclama l'autre.

— Je le jure sur Mitra ! gargouilla Thespius, s'étouffant avec le sang qui jaillissait de ses lèvres. C'est lui qui a emporté Albiona ! Il n'est pas mort... Ce n'est pas un fantôme revenu de l'enfer pour nous hanter. Il est fait de chair et de sang, et plus terrible encore que jamais. La ruelle derrière la tour est jonchée de cadavres. Prends garde, Valerius... Il est revenu... pour nous tuer tous...

Un long frisson traversa la silhouette ensanglantée, et son corps se détendit.

Valerius regarda le cadavre pendant un instant, l'air sombre. Puis il jeta un coup d'œil dans la pièce vide. Il se dirigea à grands pas vers la porte et l'ouvrit d'un coup sec. Le messenger et un groupe de soldats némédiens se trouvaient à quelques pas de là, dans le couloir. Valerius marmonna quelque chose qui exprimait peut-être une forme de satisfaction.

— Toutes les portes ont-elles bien été fermées ? demanda-t-il.

— Oui, votre Majesté.

— Triplez la garde à chacune des portes. Que personne n'entre ou ne sorte de la ville sans avoir été soumis à un contrôle très sévère. Envoie des hommes patrouiller dans les rues et fouiller tous les quartiers. Un prisonnier très important s'est échappé, avec l'aide d'un rebelle aquilonien. L'un d'entre vous a-t-il reconnu cet homme ?

— Non, Majesté. Seul le vieux gardien a réussi à l'apercevoir, mais tout ce qu'il a pu dire, c'est que c'était un géant portant les habits du bourreau dont nous avons trouvé le corps dépouillé de ses vêtements dans une cellule vide.

— C'est un homme dangereux, dit Valerius. Ne prenez aucun risque avec lui. Vous connaissez tous la comtesse Albiona. Cherchez-la et, si vous la trouvez, tuez-la sur-le-champ ainsi que son compagnon. Ne cherchez pas à les prendre vivants.

Revenu dans ses appartements, Valerius fit appeler quatre hommes à l'aspect étrange et qui venaient de toute évidence d'un autre pays. Ces hommes étaient grands et maigres, leur peau avait une teinte jaunâtre, et leur visage était impassible. Ils se ressemblaient beaucoup les uns les

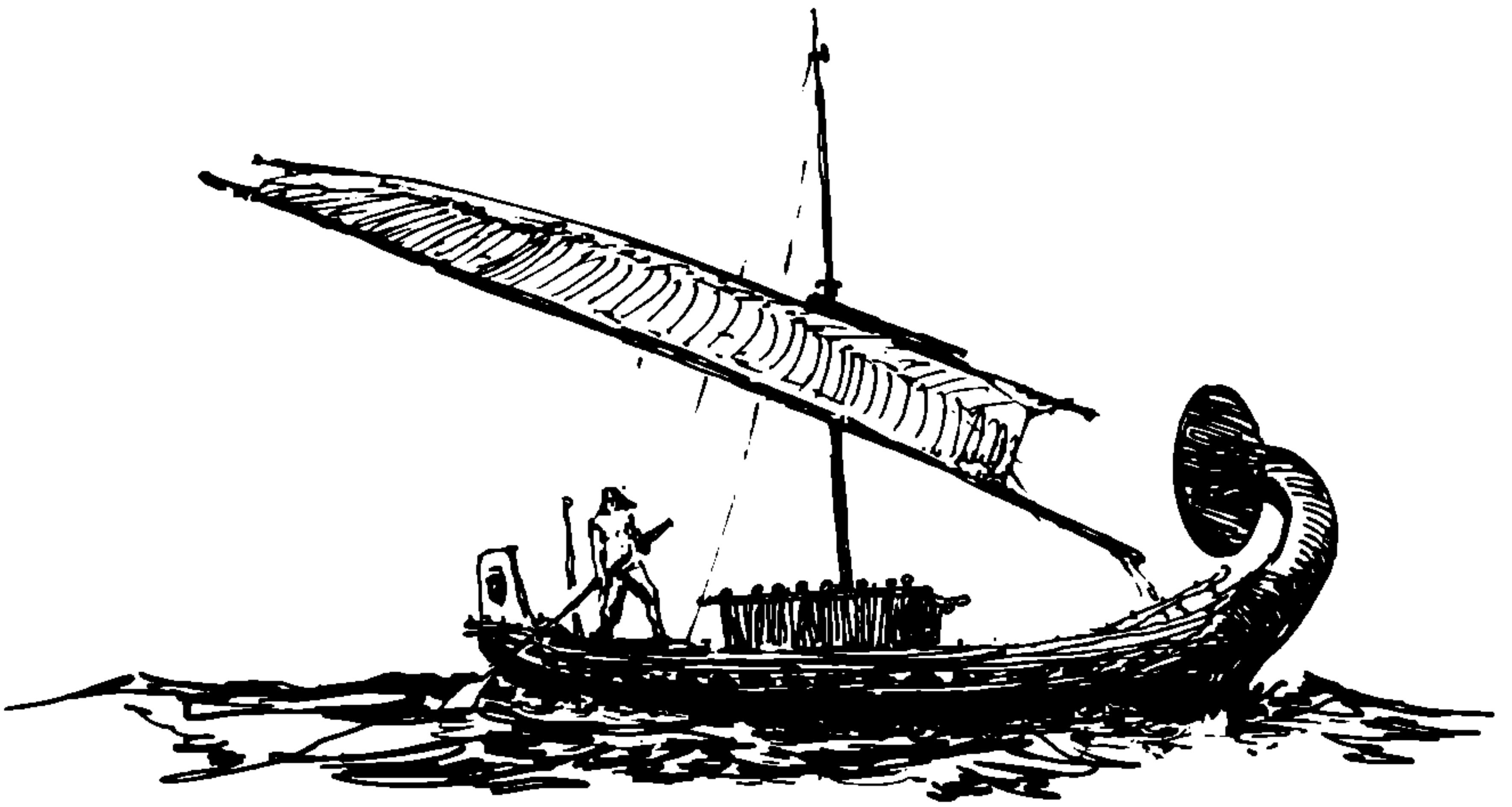
autres, étaient vêtus de la même façon, portant une grande robe noire sous laquelle on apercevait à peine leurs pieds chaussés de sandales. Leurs traits étaient assombris par leur cagoule. Ils se tenaient devant Valerius avec les bras croisés, leurs mains enfoncées dans les manches amples de leur vêtement. Valerius les regarda sans plaisir. Il avait rencontré nombre de races étranges lors de ses périples dans des contrées lointaines.

— Quand je vous ai trouvés, morts de faim, dans les jungles de Khitaï, dit-il soudain, exilés de votre royaume, vous avez juré de me servir. Vous m'avez servi, bien et suffisamment, à votre façon répugnante. Je réclame de vous un ultime service, à l'issue duquel je vous libérerai de votre serment.

» Conan le Cimmérien, roi d'Aquilonie, est toujours en vie en dépit de la sorcellerie de Xaltotun, ou peut-être en raison de celle-ci. Je ne sais pas. L'esprit maléfique de ce démon revenu à la vie est bien trop retors et subtil pour qu'un mortel puisse un jour le sonder. Mais tant que Conan sera en vie, je serai en danger. Les gens m'ont accepté sur le trône comme un moindre mal quand ils ont appris que Conan était mort. Qu'il vienne à réapparaître et mon trône vacillera sous moi et ce sera la révolution avant même que je lève le petit doigt.

» Il est possible que mes alliés veulent se servir de lui pour me remplacer, s'ils décident que je n'ai plus rien à leur apporter. Je ne sais pas. Mais trouvez-le ! Et quand vous l'aurez trouvé, tuez-le !

Les quatre Khithans s'inclinèrent de concert et, toujours sans mot dire, firent demi-tour et sortirent de la pièce sans faire de bruit.



XI

LES ÉPÉES DU SUD

Les lueurs de l'aube qui venait de poindre sur les collines lointaines vinrent frapper les voiles d'une petite embarcation descendant au fil de l'eau. Le fleuve coulait à moins d'un *mile* des murailles de Tarantia, puis s'incurvait pour s'enfoncer vers le sud en sinuant, tel un grand serpent brillant. Ce bateau différait des embarcations qui empruntaient d'ordinaire le large Khorotas – navires de pêche et barges remplies de marchandises précieuses. Ce navire-là était long et effilé, et avait une proue haute et incurvée. Il était noir comme l'ébène, et des crânes blancs étaient peints le long des plats-bords. Sur le pont se trouvait une petite cabine aux fenêtres soigneusement masquées. Les autres embarcations déviaient largement de leur course pour laisser passer le navire aux sinistres ornements. En effet, il s'agissait là de toute évidence d'un de ces « bateaux de pèlerin », ayant à son bord le corps sans vie d'un adepte d'Asura, pour son dernier et mystérieux pèlerinage vers le Sud, là où, bien au-delà des montagnes poitaniennes, le fleuve se jetait enfin dans l'océan bleuté. Assurément le cadavre du fidèle décédé gisait dans cette cabine. Tous les hommes avaient l'habitude de voir ces sinistres embarcations ; et les plus zélés adeptes de Mitra n'auraient jamais osé toucher un tel navire ou interrompre son sombre voyage.

Quant à sa destination ultime, aucun homme ne la connaissait. Certains parlaient de la Stygie ; d'autres évoquaient une île sans nom située au-delà de la ligne d'horizon ; certains autres disaient que c'était

en Vendhya, cette contrée parée d'une aura à la fois merveilleuse et mystérieuse, que le mort parvenait enfin à destination. Mais nul n'en était vraiment sûr. On savait simplement que lorsqu'un adepte d'Asura venait à mourir, le corps partait en direction du Sud sur le grand fleuve, à bord d'un navire noir que barrait un esclave géant, et que nul ne devait jamais revoir ni le navire ni l'esclave ; sauf, bien sûr, si certains sombres récits étaient avérés et c'était toujours le même esclave qui conduisait les bateaux en direction du sud.

L'homme qui manœuvrait ce bateau-là était tout aussi impressionnant et brun de peau que les autres, même si un examen attentif aurait révélé que la teinte de sa peau était due à un pigment appliqué avec soin. Il était vêtu d'un pagne de cuir et portait des sandales, et il maniait la longue perche et les rames avec un art et une puissance peu courant. Mais personne ne s'approcha du sinistre bateau de trop près, car il était bien connu que les adeptes d'Asura étaient maudits ainsi que ces bateaux de pèlerin empreints de sombre magie. Par conséquent, les marins faisaient faire un écart à leurs embarcations, marmonnant une incantation au moment où le sinistre navire les dépassait, et jamais ils n'auraient imaginé qu'ils facilitaient la fuite de leur roi et de la comtesse Albiona.

Ce fut un étrange voyage, dans ce bateau noir et effilé qui descendit le grand fleuve sur près de deux cents *miles* jusqu'à l'endroit où le Khorotas s'incurve vers l'est, longeant les montagnes poitaniennes. Comme dans un rêve, le paysage se déroulait, sans cesse renouvelé. La journée, Albiona restait patiemment allongée dans la petite cabine, aussi paisible que le cadavre qu'elle prétendait être. Ce n'était que tard la nuit, après le passage des navires de plaisance dont les riches occupants étaient étendus sur des coussins de soie, à la lueur de torches tenues par des esclaves, et avant que l'aube amène avec elle les embarcations rapides des pêcheurs, que la jeune femme s'aventurait à l'extérieur. Alors elle tenait la longue perche ; des cordes savamment disposées rendaient sa tâche plus aisée. Pendant ce temps, Conan grappillait quelques heures de sommeil. Il n'avait besoin que de peu de repos. Il était enflammé par le désir de passer à l'action et était de taille à surmonter cette épreuve éreintante. Ils avançaient vers le sud sans faire de haltes ni prendre de repos.

Ils glissèrent donc le long du fleuve. La nuit, les eaux mouvantes du fleuve reflétaient un million d'étoiles ; le jour, le soleil teintait l'eau de son or. Ils laissèrent l'hiver derrière eux au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le sud. La nuit, ils passèrent au large de

viles au-dessus desquelles palpitaient et scintillaient des myriades de lumières. Ils longèrent de majestueuses villas construites sur les berges du fleuve et des vergers fertiles. Finalement les montagnes bleues du Poitain s'élevèrent devant eux, étage après étage, tels les remparts du domaine des dieux, et le grand fleuve, contournant ces falaises crénelées, s'engouffra avec fracas à travers les successions de collines emporté par les rapides et les cataractes mousseuses.

En scrutant la berge avec attention, Conan manœuvra enfin la longue perche pour se diriger vers le rivage à un endroit où une langue de terre s'avancait dans le fleuve. Sur la berge, des sapins formaient un anneau étrangement régulier autour d'un rocher à la forme curieuse.

— Que ces navires arrivent à naviguer sans encombre et à dépasser ces chutes que j'entends gronder devant nous me dépasse, grogna Conan. Hadrathus a dit qu'ils le faisaient, mais nous, c'est ici que nous descendons. Il a dit qu'un homme nous y attendrait avec des chevaux, mais je ne vois personne. De toute façon, je ne vois pas comment la nouvelle de notre arrivée aurait pu nous devancer.

Il accosta et attacha la proue à une racine qui dépassait de la berge peu élevée. Il plongea ensuite dans le fleuve pour débarrasser sa peau de la teinture marron. Il remonta sur le navire, ruisselant d'eau et ayant retrouvé sa couleur naturelle. Il alla dans la cabine pour prendre une cotte de mailles aquilonienne qu'Hadrathus lui avait fournie, ainsi que son épée. Il s'en revêtit pendant qu'Albiona mettait des vêtements appropriés pour un voyage à travers les montagnes. Une fois totalement armé, Conan tourna les yeux vers le rivage et tressaillit, portant la main à son épée. Car, sur la berge, à l'ombre des arbres, se tenait une silhouette vêtue d'une cape noire, tenant les rênes d'un palefroi blanc et d'un cheval de guerre bai.

— Qui es-tu ? demanda le roi.

L'autre s'inclina très bas.

— Un fidèle d'Asura. Un ordre est venu. J'ai obéi.

— Comment ça « est venu » ? lui demanda Conan.

L'autre se contenta de s'incliner de nouveau.

— Je suis venu vous guider à travers les montagnes de Poitain jusqu'à la première forteresse poitanienne.

— Je n'ai pas besoin de guide, répondit Conan. Je connais bien ces collines. Je te remercie pour les chevaux, mais la comtesse et moi attirerons moins l'attention seuls que si nous sommes accompagnés d'un fidèle d'Asura.

L'homme s'inclina très bas et, plaçant les rênes entre les mains de Conan, monta sur le navire. Rejetant les amarres, il partit en se laissant porter par le courant rapide en direction du grondement lointain des rapides invisibles. Conan, éberlué, secoua la tête, hissa la comtesse sur la selle du palefroi, puis s'installa sur le cheval de guerre. Ils se lancèrent alors en direction des sommets qui crénelaient le ciel.

Les plaines ondoyantes au pied des montagnes titanesques étaient désormais une terre frontalière, en état d'agitation perpétuelle. Les barons étaient retournés à leurs pratiques féodales et des bandes de hors-la-loi sévissaient sans être inquiétées. La province de Poitain n'avait pas formellement déclaré sa séparation d'avec l'Aquilonie, mais elle était, de fait, un royaume autonome à part entière, dirigé par Trocero, son comte héréditaire. En théorie, le Sud s'était soumis à Valerius, mais celui-ci n'avait pas essayé de forcer les passes gardées par des places fortes où la bannière pourpre au léopard flottait au vent, comme pour le défier.

Le roi et sa belle compagne gravissaient les pentes bleutées dans la douceur du soir. Au fur et à mesure de leur progression, les plaines en contrebas s'étendaient tel un vaste manteau pourpre veiné des reflets d'argent des lacs et des rivières, nimbé par les lueurs dorées de champs immenses et par les lueurs blanches de tours lointaines. Devant eux, bien au-dessus de leurs têtes, ils aperçurent la première des places fortes poitaniennes, une puissante forteresse dominant une passe étroite, la bannière pourpre s'agitant dans le ciel bleu et dégagé.

Avant qu'ils l'aient atteinte, un groupe de chevaliers en armure étincelante jaillit du sous-bois, et leur commandant ordonna sèchement aux voyageurs de faire halte. Ils étaient de grande taille et avaient les yeux sombres et les mèches noires de jais typique des hommes du Sud.

— Halte, messire. Veuillez décliner votre nom et la raison pour laquelle vous vous rendez en Poitain.

— Poitain serait-il donc en révolte, rétorqua Conan tout en fixant le chevalier du regard, pour qu'un homme portant l'armure aquilonienne soit arrêté et questionné comme un étranger ?

— De nombreux ruffians arrivent d'Aquilonie ces temps-ci, répondit froidement l'autre. Quant à la révolte, si vous voulez parler de notre rejet de l'usurpateur, alors oui, le Poitain est bien en révolte. À choisir, nous préférons servir la mémoire d'un homme mort que le sceptre d'un chien toujours en vie.

Conan ôta son casque d'un mouvement et, secouant sa tignasse noire, posa ses yeux en plein sur l'étranger. Le Poitanien sursauta violemment et blêmit.

— Dieux du ciel ! balbutia-t-il. C'est le roi... *vivant* !

Les autres regardèrent à leur tour, éberlués, et alors un rugissement de joie jaillit de leurs gorges. N'en croyant pas leurs yeux, ils se ruèrent sur Conan, vociférant leur cri de guerre et brandissant leurs épées, en proie à une émotion extrême. L'accueil des guerriers poitaniens était de nature à terrifier un homme timide.

— Comme Trocero va pleurer des larmes de joie en vous voyant, Sire ! s'écria l'un.

— Et Prospero de même ! s'écria un autre. Le général semblait drapé d'un manteau de mélancolie, se maudissant jour et nuit de n'avoir pas pu atteindre Valkia à temps pour mourir aux côtés de son roi !

— Maintenant, c'est pour un empire que nous allons nous battre ! hurla un autre, faisant tournoyer sa grande épée au-dessus de sa tête. Salut à toi, Conan, *roi de Poitain* !

Le fracas de l'acier étincelant autour du roi et le tonnerre de leurs acclamations effrayèrent les oiseaux qui s'envolèrent des arbres avoisinants dans un nuage aux couleurs vives. Le sang vif des hommes du Sud s'était enflammé, et ils ne désiraient rien d'autre que leur nouveau souverain les conduise à la bataille et à la rapine.

— Quels sont vos ordres, Sire ? s'écrièrent-ils. Laissez l'un d'entre nous galoper au devant pour aller annoncer la nouvelle de votre arrivée en Poitain ! Des bannières flotteront sur toutes les tours, votre monture s'avancera sur un tapis de roses, et tout ce que le Sud compte de beautés et de chevaliers vous rendra les honneurs qui vous sont dus...

Conan secoua la tête.

— Qui pourrait douter de votre loyauté ? Mais des vents soufflent par-delà ces montagnes jusque vers les contrées de mes ennemis, et je préfère que ceux-ci ne sachent pas que je suis en vie... du moins, pas encore. Conduisez-moi à Trocero et que mon identité reste un secret.

Ainsi, ce que les chevaliers auraient transformé en procession triomphale ressembla plus à une expédition secrète. Ils voyagèrent en hâte, ne parlant à personne, si ce n'est pour murmurer quelques mots à l'oreille du capitaine de garde à chaque passe. Conan galopait au milieu de la troupe, gardant sa visière baissée.

Personne n'habitait dans les montagnes, à l'exception de bandits et des troupes qui gardaient les passes. Les Poitaniens indolents n'avaient

ni le besoin ni l'envie d'arracher une existence pénible et fruste aux flancs austères de leurs montagnes. Au sud des chaînes de montagnes, les plaines de Poitain, opulentes et magnifiques, s'étiraient jusqu'au fleuve Alimane, au-delà duquel se trouvait le pays de Zingara.

Même à cette époque, alors que l'hiver figeait encore les feuilles sur les arbres au-delà des montagnes, les hautes herbes grasses ondoyaient sur les plaines, où broutaient les chevaux et paissait le bétail, qui faisaient la renommée de Poitain. Des palmeraies et des orangeries souriaient sous le soleil, et les splendides flèches écarlates, dorées et pourpres des châteaux et des cités se reflétaient sous la lueur dorée. C'était une terre de chaleur et d'abondance, de femmes superbes et de guerriers féroces. Il n'y a pas que les terres rudes pour forger une race d'hommes hardis. Poitain était entouré de voisins envieux, et ses fils avaient appris la hardiesse au cours de combats incessants. Au nord, le pays était gardé par les montagnes, mais au sud, seul l'Alimane séparait les plaines de Poitain de celles de Zingara et ce n'était pas une fois, mais un millier de fois, que ce fleuve avait charrié des eaux rougies. À l'est se trouvait Argos et plus loin encore Ophir, deux royaumes fiers et avarés. Les chevaliers de Poitain conservaient leurs terres grâce au poids et au fil de leurs épées, et ils n'avaient guère le loisir de se montrer paresseux ou de se reposer.

Et c'est ainsi que Conan parvint enfin au château du comte Trocero.

Conan était assis sur un divan de soie, dans une pièce richement décorée ; une bise tiède agitait légèrement les rideaux soyeux. Trocero arpentait la pièce comme une panthère ; c'était un homme sec, toujours en mouvement, avec une taille de femme et les épaules d'un guerrier, et sur lequel les ans ne semblaient pas avoir de prise.

— Laisse-nous te proclamer roi de Poitain ! l'enjoignit le comte. Laisse ces porcs du Nord porter le joug pour lequel ils ont courbé l'échine. Le Sud est toujours à toi. Reste ici et gouverne-nous, au milieu des fleurs et des palmiers.

Conan secoua la tête.

— Il n'est aucune contrée plus noble sur terre que Poitain. Mais elle ne peut résister seule, aussi vaillants que soient ses fils.

— Elle *a résisté* pendant des générations, rétorqua Trocero, avec l'orgueil rapidement piqué au vif de sa race. Nous n'avons pas toujours fait partie de l'Aquilonie.

— Je sais. Mais les conditions ont changé ; ce n'est plus comme avant, quand les royaumes étaient morcelés en principautés qui se livraient une guerre perpétuelle. Les jours des duchés et des cités franches sont révolus. Nous sommes à l'heure des empires. Les rois rêvent d'empires, et il n'y a de force que dans l'union.

— Alors annexons Zingara au Poitain, proposa Trocero. Une demi-douzaine de princes s'y opposent, et le pays est déchiré par les guerres civiles. Nous l'envahissons, province par province, et l'ajouterons à tes possessions. Ensuite, avec l'aide des Zingaréens, nous nous lancerons à la conquête d'Argos et d'Ophir. C'est *nous* qui allons bâtir un empire...

De nouveau Conan secoua la tête.

— Que d'autres rêvent d'empires. Je ne souhaite que garder ce qui est à moi. Je n'ai aucune envie de diriger un empire soudé par le feu et le sang. C'est une chose que de s'emparer d'un trône avec l'aide de ses sujets et de les diriger avec leur consentement. C'en est une autre de soumettre un royaume étranger et de le diriger par la peur. Je ne souhaite pas devenir un autre Valerius. Non, Trocero, je régnerai sur toute l'Aquilonie et sur elle seule, ou je ne régnerai sur rien.

— Alors, conduis-nous par-delà les montagnes et nous faucherons les Némédiens.

Les yeux farouches de Conan brillèrent à cette marque d'allégeance.

— Non, Trocero. Ce serait un sacrifice inutile. Je t'ai expliqué ce que je devais faire pour regagner mon royaume. Je dois trouver le Cœur d'Ahriman.

— Mais c'est de la folie ! protesta Trocero. Les délires d'un prêtre hérétique, les divagations d'une sorcière qui n'a pas toute sa tête.

— Tu n'étais pas sous ma tente avant Valkia, répondit farouchement Conan, jetant machinalement un coup d'œil vers son poignet droit, sur lequel des marques bleutées étaient encore visibles. Tu n'as pas vu les falaises s'écrouler en grondant et anéantir la fine fleur de mon armée. Non, Trocero, je suis convaincu. Xaltotun n'est pas un simple mortel et je ne pourrai m'opposer à lui que lorsque j'aurai le Cœur d'Ahriman. Par conséquent, je pars pour Kordava, seul.

— Mais c'est dangereux, protesta Trocero.

— La vie est dangereuse, gronda le roi. Je n'irai pas en tant que roi d'Aquilonie, ni même en tant que chevalier de Poitain, mais en mercenaire vagabond, comme quand je suis arrivé pour la première fois

en Zingara, il y a bien longtemps. Oh, j'ai pas mal d'ennemis au sud de l'Alimane, dans les terres et sur les mers du sud ! Beaucoup de ceux qui ne me reconnaîtront pas en tant que roi d'Aquilonie se rappelleront de moi en tant que Conan des pirates de Baracha, ou Amra des corsaires noirs.

Un rictus apparut sur ses lèvres à l'évocation de ces souvenirs. Trocero laissa retomber ses mains, impuissant, et regarda Albiona, assise sur un divan proche.

— Je comprends vos doutes, seigneur, dit celle-ci. Mais, moi aussi, j'ai vu la pièce de monnaie dans le temple d'Asura et voyez-vous, Hadrathus a dit qu'elle était datée de cinq cents ans *avant* la chute d'Acheron. Donc, si Xaltotun est bien l'homme représenté sur la pièce, comme Sa Majesté jure que c'est le cas, cela signifie qu'il n'était pas un quelconque sorcier, même dans son autre vie, car les années de sa vie se comptaient en siècles, pas en années comme celles des simples mortels.

Avant que Trocero puisse répondre, quelqu'un frappa respectueusement à la porte et une voix s'éleva :

— Seigneur, nous avons capturé un homme qui rodait aux abords du château et il dit qu'il désire s'entretenir avec votre hôte. J'attends vos ordres.

— Un espion venu d'Aquilonie ! siffla Trocero, en s'emparant de son poignard.

Conan intervint et parla d'une voix puissante :

— Ouvrez la porte et laissez-moi le voir.

La porte s'ouvrit. Un homme y était encadré, tenu fermement de chaque côté par des soldats à la mine farouche. L'homme était mince et il était vêtu d'une robe sombre à capuchon.

— Es-tu un fidèle d'Asura ? l'interrogea Conan.

L'homme acquiesça ; les soldats à la mine sombre parurent choqués et regardèrent Trocero d'un air hésitant.

— Le mot est arrivé dans le Sud, déclara l'homme. Au-delà de l'Alimane nous ne pouvons pas vous aider, car notre culte n'est pas représenté dans le Sud, mais il s'étend à l'Est, suivant le Khorotas. J'ai appris ceci : le voleur qui a pris le Cœur d'Ahriman à Tarascus n'est jamais parvenu à Kordava. Il a été tué par des brigands dans les montagnes de Poitain. Le joyau est tombé aux mains de leur chef qui ne savait rien de sa véritable nature. Harcelé par des chevaliers poitaniens après le massacre de sa bande, il l'a vendu à Zorathus, le marchand kothique.

— Ha ! (Conan s'était levé d'un bond, galvanisé.) Et qu'en est-il de Zorathus ?

— Il y a quatre jours de cela, il a traversé l'Alimane, en direction d'Argos, accompagné d'un petit groupe de serviteurs armés.

— Il est fou de traverser l'Alimane en des temps pareils, déclara Trocero.

— En effet, c'est une époque bien troublée de l'autre côté du fleuve. Mais Zorathus est un homme audacieux et téméraire à sa manière. Il a grande hâte de pouvoir gagner Messantia où il espère trouver un acheteur pour le joyau. Peut-être espère-t-il le vendre en Stygie en fin de compte, ayant peut-être deviné sa véritable nature. En tout cas, au lieu de suivre la longue route qui serpente le long des frontières de Poitain pour finalement déboucher en Argos, loin de Messantia, il a choisi de s'enfoncer directement dans la partie orientale de Zingara, prenant la route la plus courte et la plus directe.

Conan frappa la table de son poing serré avec une violence telle que le grand plateau trembla.

— Alors, par Crom, le destin a enfin jeté les dés en ma faveur ! Un cheval, Trocero, et l'équipement d'un Franc Compagnon ! Zorathus a une bonne longueur d'avance, mais pas si grande que je ne puisse le rattraper, dussé-je le suivre jusqu'au bout du monde !





XII

LE CROC DU DRAGON

À l'aube, Conan fit franchir à son cheval les eaux peu profondes de l'Alimane et il s'engagea sur la grande route des caravanes, qui s'enfonçait en direction du sud-est. Derrière lui, sur l'autre rive, Trocero était assis en silence sur sa monture, à la tête de ses chevaliers en armure. La bannière frappée du léopard pourpre de Poitain flottait en longs replis au-dessus de sa tête, agitée par la brise matinale. Ils restèrent immobiles sur leurs montures, ces hommes aux cheveux noirs dans leur armure étincelante, jusqu'à ce que la silhouette de leur roi disparaisse dans le bleu de l'horizon qui blanchissait avec l'arrivée de l'aube.

Conan chevauchait un grand étalon noir, cadeau de Trocero. Il ne portait plus l'armure aquilonienne. Son équipement était celui d'un vétéran des Franches Compagnies, où toutes les races étaient représentées. Son casque était un simple morion, dentelé et bosselé. Le cuir et les mailles de son haubert étaient usés et luisants, comme après de nombreuses batailles. La cape écarlate tombant de ses épaules bardées de fer était déchirée et maculée. Il avait tout du mercenaire, qui a connu tous les revers de fortune, la richesse et le butin un jour, la bourse vide et la ceinture serrée le lendemain.

Il faisait plus que jouer un rôle, en fait. Il *était* son personnage. De vieux souvenirs refaisaient surface, ceux des jours fous, glorieux et échevelés qu'il avait connus autrefois, avant d'emprunter le chemin de sa destinée impériale ; cette époque où il était un mercenaire vagabond, braillard, querelleur, grand buveur, toujours à courir l'aventure en se

moquant du lendemain et ne désirant rien d'autre que de l'ale coulant à flots, des lèvres rouges et une épée affûtée pour se battre sur tous les champs de bataille du monde.

Inconsciemment, il redevint celui qu'il avait été ; une arrogance nouvelle surgit dans son maintien, dans la façon dont il se tenait en selle ; des jurons à demi oubliés lui revenaient naturellement aux lèvres et, tout en avançant, il fredonnait de vieilles chansons qu'il avait beuglées en chœur avec ses intrépides compagnons dans nombre de tavernes, sur des routes poussiéreuses et sur des champs de bataille sanglants.

C'était une contrée bien dangereuse qu'il traversait. Les compagnies de cavalerie qui patrouillaient d'ordinaire le long du fleuve, prêtes à signaler toute incursion armée en provenance de Poitain, n'étaient nulle part en vue. Les luttes intestines avaient eu pour conséquence de laisser les frontières sans protection. La grande route s'étirait, blanche et nue, d'un horizon à l'autre. Nulle caravane aux chameaux lourdement chargés, pas de chariots brinquebalant ni de bétail mugissant, juste quelques rares groupes de cavaliers couverts de cuir et d'acier, des hommes au visage de rapace et au regard cruel, qui restaient soudés les uns aux autres et avançaient en restant sur leurs gardes. Ceux-ci sondèrent Conan d'un regard inquisiteur, mais poursuivirent leur route, car l'équipement du cavalier solitaire ne promettait aucun butin potentiel, mais seulement un combat acharné.

Les villages étaient calcinés et désertés, et il n'y avait personne dans les champs et les prairies. Seuls les plus braves osaient s'aventurer sur les routes en ces jours sombres ; les habitants avaient été décimés lors des guerres civiles et lors d'attaques lancées depuis l'autre rive du fleuve. En des temps plus pacifiques, cette route était encombrée de marchands ralliant Messantia, en Argos, depuis Poitain, ou l'inverse. Mais désormais ceux-ci trouvaient plus prudent de suivre la route de l'est, qui longeait Poitain avant de bifurquer vers le sud en direction d'Argos. Cette route était certes plus longue, mais elle était sûre. Seul un homme particulièrement intrépide aurait osé risquer sa vie et ses marchandises sur la route qui traversait Zingara.

Au sud, l'horizon était rougi par les flammes la nuit et pendant la journée on apercevait des colonnes de fumée s'élever par endroits. Dans les cités et les plaines au sud, des hommes mouraient, des trônes étaient renversés et des châteaux partaient en fumée. Conan sentit le tiraillement familier... Le soldat de métier, qui sommeillait en lui, lui enjoignait de tourner bride et de plonger dans les combats, le pillage

et la rapine comme autrefois. Pourquoi devrait-il lutter avec tant d'acharnement pour tenter de redevenir le souverain d'un peuple qui l'avait déjà oublié ? Pourquoi poursuivre une chimère ? Pourquoi aller chercher une couronne qui était perdue à jamais ? Pourquoi ne pas plutôt chercher l'oubli, se perdre dans les vagues écarlates de la guerre et du pillage qui l'avaient submergé tant de fois auparavant ? Ne pouvait-il donc pas se tailler un autre royaume de toutes pièces ? Le monde entrait dans un âge de fer, une époque de guerre et d'ambitions impérialistes ; un homme décidé pouvait fort bien se dresser sur les ruines des nations et se poser en conquérant suprême. Pourquoi ne serait-il pas cet homme-là ? Voilà ce que lui chuchotait à l'oreille son démon familier, et les fantômes de ses jours sanglants de hors-la-loi se pressèrent autour de lui. Mais il ne changea pas de direction ; il poursuivit sa route, dans une quête qui lui paraissait de plus en plus diffuse au fur et à mesure de sa progression, jusqu'à ce qu'il lui arrive parfois de se dire qu'il était en quête d'un rêve qui n'avait jamais réellement existé.

Il poussait l'étalon noir aussi durement qu'il l'osait, mais la grande route blanche devant lui restait toujours déserte d'un bout à l'autre de l'horizon. Zorathus avait une grande longueur d'avance ; pourtant, Conan ne relâcha pas son rythme, sachant qu'il avançait bien plus vite que ne le pouvaient les marchands, encombrés par leurs marchandises. Et c'est ainsi qu'il parvint au château du comte Valbroso, perché comme un nid de vautour sur une colline aride surplombant la route.

Valbroso galopa au bas de la colline, entouré de ses hommes d'armes. C'était un homme sec et à la peau mate, avec des yeux brillants et un nez crochu d'oiseau de proie. Il portait une plaque pectorale noire et était accompagné de trente lanciers, rapaces aux moustaches noires et vétérans des guerres de frontière, aussi cupides et impitoyables que leur maître. Ces derniers temps, le tribut prélevé sur les caravanes avait été maigre. Valbroso maudissait les guerres civiles qui vidaient les routes de tout trafic, mais d'un autre côté il les bénissait, car elles lui laissaient les mains libres pour faire ce que bon lui semblait avec ses voisins.

Il n'espérait pas grand-chose du cavalier solitaire aperçu depuis sa tour, mais tout était bon à prendre. D'un œil exercé il examina l'armure usée et le visage sombre et balafré de Conan. Il parvint à la même conclusion que les cavaliers qui avaient déjà croisé la route du Cimmérien : une bourse vide et un homme sachant se servir de son épée.

— Qui es tu, gredin ? demanda-t-il.

— Un mercenaire en route pour Argos, répondit Conan. Qu'importe mon nom ?

— Tu galopes dans la mauvaise direction pour un Franc Compagnon, grogna Valbroso. Dans le Sud, les batailles sont tout aussi nombreuses et le butin est à l'avenant. Engage-toi dans ma compagnie. Tu n'auras plus faim. On ne trouve plus de gros marchands à dépouiller sur la route, mais j'ai l'intention de partir vers le Sud avec mes hommes. Nous y vendrons nos épées au plus fort, et peu importe son nom.

Conan ne répondit pas tout de suite, sachant que s'il refusait d'emblée, il serait sans doute attaqué sur l'instant par les hommes d'armes de Valbroso. Avant qu'il puisse se décider, le Zingaréen reprit la parole :

— Vous autres, ruffians des Franches Compagnies, savez vous y prendre pour faire parler les hommes. J'ai un prisonnier... Le dernier marchand que j'ai capturé, par Mitra ! Le seul que j'ai vu en une semaine... et le bougre est têtue. Il avait un coffre de fer en sa possession. Nous ne parvenons pas à en percer le secret et je n'ai pas réussi à convaincre le marchand de l'ouvrir. Par Ishtar, je pensais bien connaître toutes les techniques de persuasion, mais peut-être que toi, un vétéran des Francs Compagnons, tu en connais certaines qui m'auraient échappé. Quoi qu'il en soit, viens avec moi et vois ce que tu peux faire.

Les paroles de Valbroso décidèrent Conan instantanément. Il semblait bien qu'il s'agissait de Zorathus. Conan ne connaissait pas le marchand, mais tout homme capable d'emprunter la route zingaréenne en des temps pareils serait sans doute tout aussi capable de résister à la torture.

Il se rangea à côté de Valbroso et ils gravirent la route grossière qui menait au sommet de la colline, où se trouvait le château aux murs efflanqués. En simple soldat, il aurait dû galoper derrière le comte, mais la force de l'habitude le rendit imprudent. Valbroso n'y accorda cependant aucune importance. Des années sur la frontière avaient appris au comte que la vie dans une telle région n'avait rien à voir avec celle de la cour royale. Il connaissait parfaitement l'indépendance d'esprit des mercenaires, dont les épées avaient amené nombre de rois à accéder au trône.

Les douves étaient à sec, à moitié comblées par des détritues en certains endroits. Les chevaux franchirent le pont-levis dans un grand fracas et ils passèrent sous la voûte de l'entrée. La herse retomba en

résonnant derrière eux. Ils arrivèrent dans une cour nue, parsemée de touffes d'herbes, avec simplement un puits en son centre. Des baraquements pour les soldats étaient adossés au mur d'enceinte ; des femmes, certaines en haillons, d'autres en parure criarde, les regardaient depuis les portes. Des combattants à l'armure rouillée jouaient aux dés sur les dalles, sous les arcades. Tout cela évoquait davantage le repaire de brigands que le château d'un aristocrate.

Valbroso mit pied à terre et fit signe à Conan de le suivre. Ils franchirent une porte et empruntèrent un couloir voûté jusqu'à ce qu'ils parviennent à un escalier de pierre. Un individu balafre au visage dur vint à leur rencontre. De toute évidence, il s'agissait du capitaine de la garde.

— Alors, Beloso, dit Valbroso, a-t-il parlé ?

— Il est têtue, marmonna Beloso, en jetant un regard suspicieux sur Conan.

Valbroso proféra un juron et s'élança furieusement vers l'étage, suivi par Conan et le capitaine. Les gémissements d'un homme à l'agonie se firent entendre alors qu'ils arrivaient en haut des marches. La salle de torture de Valbroso était située bien au-dessus de la cour, et non en contrebas, dans un cachot. Un individu bestial, au corps velu et décharné, et vêtu de braies de cuir, était occupé à ronger un os de bœuf avec voracité. Il était entouré d'engins de torture : chevalets, brodequins, crochets... tous ces instruments que l'homme sait concevoir pour arracher la chair, briser les os et déchirer ou rompre les veines et les ligaments.

Un homme nu était étiré sur un chevalet de torture et il ne fallut qu'un coup d'œil à Conan pour comprendre qu'il était mourant. L'élongation anormale de ses membres et de son corps indiquait sans erreur possible des articulations disjointes et des fractures indicibles. L'homme avait la peau mate ; son visage aux traits droits et réguliers était intelligent ; ses yeux étaient d'ordinaire noirs et vifs, mais, pour l'heure, ils étaient vitreux et injectés de sang en raison de la douleur. Son visage luisait de cette sueur qui est la rosée de la souffrance. Ses lèvres étaient retroussées, révélant des gencives noircies.

— Voici la boîte.

Valbroso donna un coup de pied rageur dans le coffret de fer, petit et lourd, qui était sur le sol, près de lui. Il était orné de ciselures élaborées représentant des crânes minuscules étrangement entrelacés avec des dragons qui se tordaient. Conan n'aperçut aucune serrure ou

fermoir pour soulever le couvercle. Il aperçut des marques de flammes, de hache, de marteau et de burin, mais le métal était à peine entamé.

— C'est la boîte au trésor de ce chien, dit Valbroso sur un ton hargneux. Tous ceux qui habitent dans le Sud ont entendu parler de Zorathus et de son coffret de fer. Mitra seul sait ce qu'il renferme. Mais il refuse obstinément de nous en donner le secret.

Zorathus ! C'était donc vrai ; l'homme qu'il cherchait était celui qui était étendu sous ses yeux. Le cœur de Conan battait à tout rompre quand il se pencha sur la forme qui se tordait dans ses convulsions, mais il ne laissa rien transparaître de son agitation extrême.

— Détends ces cordes, bandit ! ordonna-t-il d'un ton cassant au bourreau.

Valbroso et son capitaine le regardèrent avec étonnement. Dans l'intensité du moment, Conan s'était exprimé en roi, et la brute vêtue de cuir obéit instinctivement au ton impérieux et tranchant de cette voix. Il détendit les cordes graduellement. Les relâcher d'un coup aurait provoqué une douleur tout aussi violente dans les articulations que s'il avait tiré encore un peu plus.

Se saisissant d'un flacon de vin posé à côté de lui, Conan plaça le goulot à la commissure des lèvres du pauvre diable. Zorathus but par saccades, faisant couler le liquide sur sa poitrine agitée de soubresauts. Une lueur d'intelligence passa au fond des yeux injectés de sang et les lèvres écumant de sang s'entrouvrirent, laissant échapper un murmure déchirant en kothique :

— Suis-je donc enfin mort ? La longue agonie est-elle enfin terminée ? Car c'est là le roi Conan qui est mort à Valkia, et je suis parmi les morts.

— Tu n'es pas mort, dit Conan, mais tu agonises. On ne te torturera plus. J'y veillerai. Mais je ne peux pas t'aider davantage. Avant de mourir, dis-moi comment ouvrir ta cassette de fer !

— Ma cassette de fer, répéta Zorathus, qui se mit alors à tenir des propos délirants et incohérents. Le coffret forgé dans des feux impies des montagnes enflammées de Khrosha ; le métal qu'aucun burin ne peut entamer. Combien de trésors il a transportés, dans toutes les régions du monde ! Mais jamais aucun trésor comme celui qu'il renferme en ce moment !

— Dis-moi comment l'ouvrir, le pressa Conan. Il ne te sert plus à rien, alors qu'il pourrait m'aider.

— Oui, tu es bien Conan, murmura le Kothien. Je t'ai vu, assis sur ton trône dans la grande salle publique de Tarantia, ta couronne sur

le front et ton sceptre à la main. Mais tu es mort ; tu as péri à Valkia. Et donc, je sais que ma propre heure est venue.

— Que raconte ce chien ? demanda Valbroso sur un ton impatient, car il ne comprenait pas le kothique. Va-t-il nous dire comment ouvrir le coffret ?

Comme si la voix avait ravivé une étincelle de vie au fond de sa poitrine mutilée, Zorathus tourna ses yeux injectés de sang vers celui qui venait de parler.

— Je ne le dirai qu'à Valbroso, haleta-t-il en zingaréen. La mort est sur moi. Penche-toi, Valbroso !

Le comte s'exécuta, son visage sombre illuminé par la cupidité ; derrière lui, son capitaine, le taciturne Beloso, s'approcha.

— Presse les sept crânes du rebord du coffret l'un après l'autre, haleta Zorathus. Ensuite, appuie sur la tête du dragon qui se contorsionne sur le couvercle et enfin, presse la sphère qui est entre les griffes du dragon. Cela déclenchera le mécanisme secret.

— Vite, la boîte ! s'écria Valbroso en poussant un juron.

Conan souleva le coffret et le posa sur une table. Valbroso poussa le Cimmérien de côté d'un coup d'épaule.

— Laisse-moi l'ouvrir ! s'écria Beloso, s'élançant en avant.

Valbroso le repoussa d'un juron, la cupidité brillant au fond de ses yeux noirs.

— Personne d'autre que moi ne l'ouvrira ! s'écria-t-il.

Conan, dont la main s'était instinctivement portée sur la garde de son épée, regarda Zorathus. Les yeux de l'homme étaient vitreux et injectés de sang, mais ils étaient posés sur Valbroso avec une intensité brûlante. Était-ce l'ombre fugitive d'un sourire sinistre qu'il devinait sur les lèvres du mourant ? Le marchand n'avait pas révélé son secret avant de savoir qu'il était sur le point de mourir. Conan posa alors son regard sur Valbroso, à l'exemple de Zorathus.

Sur le rebord du couvercle étaient gravés sept crânes disposés entre les branches entrelacées d'arbres à l'aspect étrange. Incrusté sur le couvercle, un dragon sinuait entre des arabesques élaborées. Valbroso appuya sur chacun des crânes avec des gestes que l'impatience rendait maladroits. Au moment où il pressait la tête du dragon de son pouce, il poussa un juron sonore et retira vivement sa main et la secoua, irrité.

— Une pointe acérée sur les ciselures, ragea-t-il. Je me suis piqué le pouce.

Il pressa la boule dorée qu'enserraient les griffes du dragon, et le couvercle se souleva d'un coup. Ils furent éblouis par une flamme dorée. L'esprit abasourdi, ils eurent l'impression que la boîte gravée était remplie d'une flamme éclatante, qui débordait de la boîte pour se répandre dans l'air en éclats frémissants. Beloso poussa un cri et Valbroso inspira profondément. Conan resta muet, son esprit captivé par la lueur ardente.

— Mitra, quel joyau ! s'écria Valbroso.

Il plongea une main dans le coffre et l'en ressortit, tenant une grande sphère écarlate et palpitante, qui inonda la pièce d'une lueur scintillante. Dans cette lumière, Valbroso ressemblait à un cadavre. C'est alors que l'homme à l'agonie sur le chevalet de torture éclata d'un rire soudain et démentiel.

— Imbécile ! cria-t-il. Le joyau est à toi ! Et je te donne la mort avec ! Cette égratignure sur ton pouce... Regarde la tête du dragon, Valbroso !

Tous pivotèrent sur leurs talons pour regarder. Une chose minuscule luisait faiblement de l'intérieur de la gueule ouverte du dragon ciselé.

— Le croc du dragon ! s'écria Zorathus d'une voix perçante. Trempé dans le venin du scorpion noir de Stygie ! Imbécile, imbécile que tu es d'avoir ouvert la boîte de Zorathus avec ta main nue ! La mort ! Tu es un homme mort à présent !

Il mourut alors, une écume sanglante aux lèvres. Valbroso chancela et poussa un cri :

— Ah, Mitra, je brûle ! hurla-t-il. Un feu liquide court dans mes veines ! Mes articulations éclatent ! La mort ! La mort !

Il vacilla et s'écrasa de tout son long. L'espace d'un instant son corps fut parcouru d'horribles convulsions et ses membres se tordirent hideusement dans tous les sens. Il s'immobilisa dans cette position. Ses yeux vitreux fixaient le plafond sans le voir, ses lèvres étaient retroussées sur ces gencives noircies.

— Mort ! murmura Conan, en se courbant pour ramasser le joyau que la main raidie de Valbroso avait laissé échapper. Il avait roulé sur le sol, où il ressemblait à une mare frémissante aux couleurs du soleil couchant.

— Mort ! murmura Beloso, une lueur de démence au fond des yeux.

Il passa alors à l'action. Conan fut pris au dépourvu. Ses yeux étaient éblouis et son esprit troublé par le feu ardent de l'énorme gemme.

Il ne comprit les intentions de Beloso qu'au moment où il sentit quelque chose s'écraser sur son casque avec une puissance terrifiante. Le joyau inonda la pièce d'une lueur plus rouge encore. Conan tomba à genoux sous le choc.

Il entendit un bruit de pas précipités et un cri de douleur ressemblant à un mugissement de bovin. Il était sonné, mais pas totalement inconscient. Il comprit que Beloso avait saisi la boîte et s'en était servi pour le frapper à la tête au moment où il se penchait. Son crâne n'avait été épargné que grâce à son bassinet. Il se releva en chancelant et dégaina son épée, secouant la tête pour chasser les brumes qui flottaient devant ses yeux. La pièce tanguait vertigineusement devant lui. La porte était ouverte et un bruit de pas précipités s'éloignait ; quelqu'un dévalait l'escalier en colimaçon. Sur le sol, la brute qui faisait office de bourreau était en train d'agoniser, une grande blessure au ventre. Le Cœur d'Ahriman avait disparu.

Conan sortit de la pièce en vacillant, épée en main ; du sang coulait de sous son casque et ruisselait le long de son visage. Comme il descendait les marches à la volée, manquant de perdre l'équilibre, il entendit un cliquetis d'acier dans la cour en contrebas, puis des cris, suivis du martèlement frénétique des sabots d'un cheval. Il se précipita dans la cour intérieure et y aperçut les hommes d'armes qui allaient et venaient dans la plus grande confusion, tandis que les femmes poussaient des cris aigus. La poterne était ouverte et un soldat gisait en travers de sa pique, la tête fendue en deux. Des chevaux, encore bridés et sellés, piaffaient en hennissant dans la cour, l'étalon noir de Conan parmi eux.

— Il est fou ! hurla une femme, en se tordant les mains et en courant au hasard. Il a quitté le château comme un chien enragé, frappant à droite et à gauche ! Beloso est devenu fou ! Où est le seigneur Valbroso ?

— Par où est-il parti ? rugit Conan.

Tous se tournèrent pour regarder l'étranger au visage ensanglanté, avec son épée à la main.

— Il est passé par cette poterne ! hurla une femme en tendant son doigt vers l'est.

Un autre brama :

— Qui est ce bandit ?

— Beloso a tué Valbroso ! hurla Conan, en sautant sur son étalon et en empoignant sa crinière alors que les hommes d'armes s'avançaient

vers lui d'un pas incertain. Une clameur sauvage accueillit cette nouvelle, et la réaction fut exactement celle à laquelle il s'attendait. Au lieu de fermer les portes pour le retenir captif ou de poursuivre le tueur en fuite pour venger leur seigneur, ses mots plongèrent les soldats dans une confusion plus grande encore. C'étaient des loups ; ils se moquaient du château et de leurs compagnons, et seule la peur que leur inspirait Valbroso les avait soudés. Ils n'avaient prêté serment d'allégeance qu'à lui seul.

Les épées commencèrent à s'entrechoquer dans la cour. Des femmes hurlèrent. Dans la mêlée, personne ne prêta attention à Conan lorsqu'il franchit la poterne au galop et dévala la colline dans un grondement de tonnerre. La plaine immense s'étendait devant lui. Au-delà de la colline, la route des caravanes se scindait en deux, une branche allant vers le sud, l'autre vers l'est. Sur la route de l'Est, il aperçut un autre cavalier, penché sur sa monture qu'il éperonnait durement. La plaine dansait sous les yeux de Conan et la lumière du soleil était une brume épaisse et rouge. Il vacilla et, manquant de glisser de sa selle, s'agrippa à la crinière de son cheval qui flottait au vent. Du sang coulait sur sa cotte de mailles. Inflexible, il éperonna sa monture.

Derrière lui de la fumée commença à s'élever du château sur la colline, où le cadavre du comte gisait dans l'indifférence, oublié de tous, à côté de celui de son prisonnier. Le soleil se couchait. Les deux silhouettes noires se détachaient sur un ciel empourpré.

L'étalon n'était pas très frais, mais le cheval de Valbroso n'était pas en meilleure forme. Le puissant animal galopait toujours, faisant appel à des réserves cachées de vitalité. Pour quelle raison le Zingaréen s'enfuyait-il alors qu'il n'était poursuivi que par un seul homme, Conan ne se le demanda même pas. Son cerveau était encore trop endolori pour se perdre en de telles conjectures. Beloso était peut-être en proie à une panique aveugle, née de la folie qui rôdait dans les profondeurs de ce joyau étincelant. Le soleil avait disparu ; la route blanche n'était plus qu'une lueur indistincte s'enfonçant dans le crépuscule spectral, pour finalement disparaître dans les ténèbres pourpres, loin devant.

L'étalon renâclait, en proie à un effort intense. Alors que les ténèbres s'épaississaient, le paysage commença à se modifier. Les plaines nues laissèrent place à des bosquets de chênes et d'aulnes. Des collines basses apparurent à l'horizon. Les étoiles commencèrent à sortir en

scintillant. L'étalon peina et sa course se faisait moins assurée. Puis apparut une forêt dense qui s'étendait jusqu'aux collines à l'horizon. Conan aperçut la forme sombre du fugitif entre les arbres et lui-même. Il pressa un peu plus son étalon fourbu, voyant qu'il était peu à peu en train de rattraper sa proie. Un cri étrange s'éleva des ombres par-dessus le martèlement des sabots, mais aucun des deux cavaliers n'y prêta attention.

Au moment où ils s'engouffraient sous les branches qui formaient une voûte au-dessus de la route, les deux hommes étaient presque au coude à coude. Un cri farouche s'échappa des lèvres de Conan tandis qu'il brandissait son épée ; l'ovale pâle d'un visage se tourna vers lui, une épée étincela, tenue par une main à demi invisible, et Beloso fit écho au cri de Conan. À ce moment-là, l'étalon fourbu broncha et vacilla. Il fit un écart, perdit l'équilibre et s'écrasa à terre, les quatre fers en l'air, projetant son cavalier à bas de sa selle. La tête déjà endolorie de Conan heurta une pierre. Les étoiles disparurent d'un coup pour laisser place à une nuit plus impénétrable encore.

Combien de temps il resta inconscient, Conan ne le sut jamais. À l'instant où il reprit conscience, sa première sensation fut celle d'être tiré par un bras. On le traînait sur un sol dur et rocailleux, puis à travers d'épais fourrés. Finalement on le jeta à terre sans ménagement, et ce fut peut-être ce choc qui le fit sortir de sa torpeur.

Son casque avait disparu et sa tête le faisait atrocement souffrir. Il avait envie de vomir et ses mèches noires étaient poisseuses de sang séché. Mais comme il était doté de la vitalité d'une créature sauvage, la vie et la conscience affluèrent de nouveau en lui, et il se retrouva en pleine possession de ses facultés.

Une lune pleine et rouge brillait à travers les arbres, et il comprit donc que minuit était passé depuis longtemps. Il était resté inconscient pendant des heures, assez longtemps pour avoir récupéré du terrible coup que lui avait assené Beloso et de la chute qui lui avait fait perdre conscience. Son cerveau était plus clair qu'il ne l'avait été pendant cette folle chevauchée aux trousses du fugitif.

Comme il prenait peu à peu conscience du décor qu'il entourait, il s'aperçut non sans surprise qu'il n'était pas étendu aux abords de la route blanche. La route semblait avoir disparu. Il gisait sur l'herbe, dans une petite clairière délimitée par le rempart noir que constituait une série de troncs d'arbres et de branches enchevêtrées. Son visage et

ses mains étaient égratignés et écorchés comme si on l'avait traîné à travers des ronces. Se tournant sur le côté pour inspecter les alentours, il sursauta violemment : quelque chose était accroupi près de lui...

Dans un premier temps, Conan douta de ses sens, pensant qu'il ne s'agissait que d'une vision engendrée par le délire. Cette chose – grise et immobile, accroupie sur ses pattes arrière à le regarder de ses yeux dépourvus d'âme et qui ne clignaient pas – ne pouvait être réelle.

Conan resta allongé à la regarder, s'attendant à moitié à la voir disparaître comme une créature issue d'un rêve. C'est alors qu'un frisson parcourut son épine dorsale. Des souvenirs à demi enfouis remontèrent à la surface... des récits terrifiants que l'on chuchotait à propos des choses qui hantaient ces forêts inhabitées situées au pied des collines qui délimitent la frontière entre Argos et Zingara. On les appelait des *goules*, des créatures qui se nourrissaient de chair humaine, rejets des ténèbres issus des accouplements impies d'une race perdue et oubliée avec les démons des profondeurs. Quelque part dans ces forêts primitives se trouvaient les ruines d'une antique cité maudite, disait-on, et des ombres grises ayant l'aspect d'êtres humains rôdaient entre les tombes... Conan fut parcouru d'un puissant frisson.

Il resta étendu, examinant la tête difforme qui se dressait sinistrement au-dessus de lui. Il porta lentement la main à la dague fixée à sa hanche. Poussant alors un cri horrible, auquel Conan fit écho, la créature se jeta sur sa gorge.

Conan leva son bras droit et les mâchoires semblables à celles d'un chien se refermèrent dessus, enfonçant les mailles de sa cuirasse dans sa chair raidie. Des mains difformes, bien que ressemblant à celles d'un homme, tentèrent de le saisir à la gorge, mais il parvint à esquiver l'attaque en roulant sur lui-même, dégainant son poignard de sa main gauche dans le même mouvement.

Ils basculèrent et roulèrent sur l'herbe sans cesser de lutter. Les muscles noués sous cette peau grisâtre à l'aspect cadavérique étaient aussi durs et tendus que des câbles d'aciers, et d'une force bien supérieure à celle d'un homme. Mais les muscles de Conan étaient également d'acier. Sa cotte de mailles le protégea des crocs grinçants et des griffes acérées suffisamment longtemps pour qu'il puisse enfoncer sa dague dans le corps de la créature à plusieurs reprises. La terrible vitalité de ce monstre à moitié humain semblait sans bornes. La peau du roi se révolta au toucher de cette chair lisse et glacée. Il poignardait la chose avec toute la force de sa répulsion et de son dégoût. Soudain, la créature fut agitée

de soubresauts. La lame venait de trouver l'effroyable cœur. Peu après le monstre gisait immobile sur le sol, mort.

Conan se leva, pris de nausées. Il resta au centre de la clairière, indécis, son épée dans une main, le poignard dans l'autre. Il n'avait pas perdu son sens instinctif de l'orientation et savait où se situaient les points cardinaux. Cependant, il n'aurait su dire où se trouvait la route. Il n'avait aucun moyen de savoir dans quelle direction la goule l'avait traîné. Conan scruta la forêt silencieuse qui l'entourait. Tout était noir à l'exception de quelques tâches de clarté lunaire. Il sentit une sueur froide recouvrir sa peau. Il n'avait pas de cheval et était perdu dans ces bois hantés. Cette chose difforme aux yeux fixes était la preuve muette des horreurs qui rôdaient dans la forêt. Il resta ainsi, retenant son souffle avec une intensité presque douloureuse, tendant l'oreille, à l'affût du moindre craquement de brindilles, du moindre bruissement dans l'herbe.

Lorsque ce bruit se fit entendre, il eut un violent sursaut. Transperçant le vent nocturne, un cheval venait de pousser un hennissement de terreur. Son étalon ! Il y avait des panthères dans la forêt, ou alors... les goules dévoraient les animaux tout autant que les hommes...

Il se lança en toute hâte dans les fourrés dans la direction du bruit, poussant des sifflements aigus. Sa peur avait été submergée par la rage de combattre. Si son cheval était tué, il emporterait dans la mort la dernière chance de Conan de pouvoir suivre Beloso et de récupérer le joyau. L'étalon poussa un nouveau hennissement de peur et de fureur, plus près du Cimmérien cette fois. Celui-ci entendit le bruit d'un cheval qui ruait et de quelque chose qui venait de recevoir un coup et de lâcher prise.

Conan courait toujours et il se retrouva soudain sur la grande route blanche. Il vit l'étalon se cabrer et plonger au clair de lune, les oreilles rejetées en arrière. Ses yeux et ses dents brillaient d'une lueur mauvaise. Il frappait de ses sabots une ombre furtive qui tournait autour de lui, tentant d'éviter les ruades. À ce moment-là, Conan aperçut d'autres ombres mouvantes : des ombres, grises et furtives, qui se rapprochaient de toutes parts. Une immonde odeur de charnier empestait l'air nocturne.

Poussant un juron, le roi donna des coups d'épée à gauche et à droite, frappant de taille et d'estoc avec sa dague. Des crocs dégouttant de bave étincelèrent dans la clarté lunaire, des pattes répugnantes le saisirent, mais il réussit à se tailler un chemin jusqu'à son étalon, attrapa

les rênes et sauta en selle. Son épée se leva et s'abattit, arc de cercle givré sous la lune, faisant gicler le sang, fendant des têtes difformes et hachant des corps qui se tortillaient. L'étalon se cabra, mordant et ruant. Homme et monture s'élancèrent sur la route dans un fracas de tonnerre. Pendant quelques instants, des ombres grisâtres et répugnantes tentèrent de les rattraper. Puis elles disparurent au loin, derrière eux. Conan arriva sur une crête boisée. Une succession de grandes collines dénuées d'arbres s'étendait à perte de vue devant lui.





XIII

UN FANTÔME SURGI DU PASSÉ

Peu après le lever du soleil, Conan franchit la frontière argosséenne. Il n'avait aperçu aucune trace de Beloso. Soit le capitaine avait réussi son évasion pendant que Conan gisait inconscient, soit il était tombé entre les griffes des sinistres mangeurs d'hommes de la forêt zingaréenne. Conan n'avait cependant rien vu qui lui permette de penser que la dernière hypothèse était la bonne. Le fait que lui-même soit resté aussi longtemps sans avoir été attaqué semblait indiquer que les monstres avaient tenté de capturer le capitaine, mais en vain. Et si l'homme était encore en vie, Conan était certain qu'il se trouvait quelque part sur la route, devant lui. Il n'aurait jamais emprunté la route de l'est s'il avait eu l'intention de se rendre ailleurs qu'en Argos.

Les gardes casqués à la frontière ne posèrent aucune question au Cimmérien. Un simple mercenaire errant n'avait pas besoin de passeport ou de sauf-conduit, d'autant plus que sa cotte de mailles dépourvue de tout emblème indiquait qu'il n'était au service d'aucun seigneur. Il continua sa route, traversant des collines basses et herbues où murmuraient des ruisseaux. Des bosquets de chênes tachetaient la verdure d'ombres et de lumières. Il suivit la longue route qui montait et descendait devant lui, suivant les courbes des vallées et des collines jusqu'à l'horizon bleuté. C'était une route ancienne, très ancienne, cette grande voie qui reliait Poitain à la mer.

Argos était en paix. De lourds chariots à bœufs avançaient dans un grondement sourd sur la route. Des hommes aux bras nus, musclés et bruns, peinaient dans les vergers et les champs qui souriaient et

s'étendaient jusque sous les branches des arbres, aux abords de la route. Des vieillards, assis devant des auberges, à l'ombre des branches de grands chênes, saluaient amicalement le voyageur.

Conan posa des questions au sujet de Beloso aux hommes qui peinaient dans les champs, aux vieillards bavards dans les auberges où il étanchait sa soif à coups de grandes chopes de cuir remplies d'ale mousseuse et aux marchands à l'œil vif qu'il rencontrait en chemin.

Les récits étaient contradictoires, mais Conan apprit qu'un Zingaréen au corps mince et noueux, aux yeux noirs menaçants, et moustachu – portrait typique des gens de l'Ouest – se trouvait quelque part devant lui, apparemment en route pour Messantia. C'était une destination logique; tous les ports maritimes d'Argos étaient cosmopolites, contrairement aux ports fluviaux de l'intérieur des terres, et on parlait plus de langues étrangères à Messantia que nulle part ailleurs. Des vaisseaux de toutes les nations à tradition maritime venaient mouiller dans les eaux de son port, et les réfugiés et les fugitifs de nombreux pays y trouvaient asile. Les lois y étaient tolérantes, car Messantia tirait sa richesse du commerce de la mer, et il était à l'avantage de ses citoyens de ne pas poser trop de questions quand ils faisaient affaire avec les marins. Le commerce licite ne représentait qu'une partie des activités du port de Messantia; boucaniers et contrebandiers y jouaient aussi un rôle non négligeable. Conan savait tout ceci. N'avait-il pas autrefois, du temps où il était un pirate de Baracha, mouillé de nuit dans le port de Messantia pour y décharger d'étranges cargaisons? La plupart des pirates des îles Baracha – des petites îles situées au large de la côte sud-ouest de Baracha – étaient des marins argosséens. Aussi longtemps qu'ils confinaient leurs activités aux navires des autres nations, les autorités d'Argos auraient une interprétation assez souple des lois maritimes.

Cependant Conan n'avait pas limité ses activités à celles pratiquées par les pirates de Baracha. Il avait aussi fait partie des boucaniers zingaréens, et même navigué avec ces cruels corsaires noirs qui surgissent parfois du Sud lointain pour venir piller les côtes des pays du Nord. Cela en revanche était inadmissible aux yeux des lois de n'importe quel pays. Si quelqu'un venait à le reconnaître dans un port d'Argos, cela lui coûterait sa tête. C'est pourtant sans hésitation qu'il continua sa route vers Messantia, ne s'arrêtant, de jour ou de nuit, que pour faire reposer son étalon et grappiller quelques heures de sommeil pour lui-même.

Il pénétra dans la ville sans être inquiété, se mêlant à la foule qui entrait et sortait de ce centre commercial en un flot incessant. Aucune muraille n'entourait Messantia. La mer et les vaisseaux marins veillaient sur la grande cité marchande du Sud.

La nuit était tombée lorsque Conan arriva dans les rues qui donnaient sur le front de mer. Il aperçut les quais, les mâts et les voiles des navires au bout de ces rues. Il renifla l'air marin pour la première fois depuis des années. La brise marine soulevait des franges d'écume au-delà des caps et apportait avec elle le bruissement des cordages et le craquement des vergues. Et de nouveau cette envie irrésistible de partir au loin à l'aventure s'empara de lui.

Cependant il n'alla pas jusque sur les quais. Tirant sur les rênes de son cheval, il bifurqua et gravit une volée de larges marches de pierre, abruptes mais usées. Il se retrouva dans une rue spacieuse dans laquelle de grandes demeures aux murs blancs surplombaient le front de mer et le port en contrebas. C'était ici qui vivaient les hommes qui s'étaient enrichis du commerce difficile de la mer : quelques vieux capitaines qui avaient trouvé un trésor au large, et de nombreux négociants et marchands qui n'avaient jamais mis les pieds sur le pont d'un navire, ni connu les rugissements des tempêtes ou des combats en pleine mer.

Conan guida son cheval vers une certaine porte ouvragée d'or et il déboucha alors sur une cour dans laquelle une fontaine tintait mélodieusement. Des pigeons voletaient, passant d'un chaperon de marbre à une dalle de marbre. Un page vêtu de braies et d'une tunique de soie dentelée s'avança d'un air interrogateur. Les marchands de Messantia faisaient affaire avec nombre de personnages rustres et à l'allure étrange, mais la plupart d'entre eux appartenaient de toute évidence au monde de la mer. Il était donc étonnant qu'un soldat mercenaire fasse irruption de façon si cavalière dans la cour d'un commerçant fortuné.

— Publio, le marchand, habite bien ici ?

C'était plus une affirmation qu'une question, et quelque chose dans le timbre de la voix incita le page à ôter sa coiffe à plumes tandis qu'il s'inclinait et répondait :

— C'est en effet le cas, capitaine.

Conan mit pied à terre et le page appela un domestique, qui accourut et prit les rênes du cheval.

— Ton maître est à l'intérieur ? dit Conan, en ôtant ses gantelets et en s'en frappant pour faire tomber la poussière de la route de son armure et de sa cape.

— Il est bien là, capitaine. Qui dois-je annoncer ?

— Je m'annoncerai tout seul, grogna Conan. Je connais bien le chemin. Tu peux rester ici.

Obéissant à cet ordre péremptoire, le page s'immobilisa, restant à regarder Conan tandis que celui-ci gravissait quelques marches de marbre, se demandant quel lien pouvait bien exister entre son maître et ce géant de combattant qui ressemblait fort à un barbare du Nord.

Des domestiques s'interrompirent dans leurs tâches et restèrent bouche bée tandis que Conan longeait une grande terrasse surplombant la cour et disparaissait dans un large couloir dans lequel s'engouffrait la brise marine. Ayant parcouru la moitié de ce couloir, il entendit gratter une plume et entra dans une pièce spacieuse dont les nombreuses et larges fenêtres donnaient sur le port.

Publio était assis derrière un bureau de teck, en train de tracer des mots sur un coûteux parchemin avec une plume en or. C'était un homme de petite taille, à la tête massive et aux yeux noirs et vifs. Sa robe bleue était en soie moirée de la plus belle facture, bordée de fils d'or. Une lourde chaîne en or pendait de son cou blanc et épais.

Le marchand leva les yeux d'un air agacé au moment où le Cimmérien entra dans la pièce. Il s'immobilisa au milieu de son geste et sa bouche s'ouvrit. C'était comme s'il venait d'apercevoir un fantôme surgi du passé. L'incrédulité et la crainte brillèrent au fond de ses yeux écarquillés.

— Eh bien, dit Conan, tu ne me souhaites pas la bienvenue, Publio ?

Publio passa sa langue sur ses lèvres.

— Conan ! murmura-t-il, incrédule. Mitra ! Conan ! *Amra !*

— En personne ! (Le Cimmérien dégrafa sa cape et jeta celle-ci et ses gantelets sur le bureau.) Et alors, l'ami, s'exclama-t-il, irrité, tu ne m'offres même pas une cruche de vin ? Ma gorge est desséchée, avec toute cette poussière sur la route.

— Oui, oui, du vin ! répondit machinalement Publio.

Sa main se porta instinctivement vers un gong, mais se retira aussi vite que s'il l'avait posée sur des charbons ardents, et il frissonna.

Tandis que Conan l'observait, une lueur d'amusement sinistre au fond des yeux, le marchand se leva et ferma la porte en toute hâte

après avoir tendu le cou et vérifié qu'aucun esclave ne se trouvait dans le couloir. Il revint, prit sur une table un flacon en or plein de vin et s'apprêtait à remplir un gobelet effilé lorsque Conan lui prit le flacon des mains d'un geste brusque. Prenant celui-ci à deux mains, il le porta à ses lèvres et but de grandes gorgées avec avidité.

— Oh oui, c'est bien Conan..., murmura Publio. Es-tu fou, l'ami ?

— Par Crom, Publio, dit Conan, en baissant le flacon qu'il garda néanmoins à la main, ta demeure est bien différente d'autrefois. Seul un marchand argosséen aurait pu s'enrichir sur le front de mer avec cette petite échoppe qui puait le poisson pourri et la vinasse.

— Ces jours appartiennent au passé, marmonna Publio, ramenant sur lui les pans de sa robe et frissonnant involontairement. J'ai rejeté ce passé tout comme on se débarrasse d'une cape trop usée.

— Eh bien, rétorqua Conan, tu ne peux pas te débarrasser de *moi* comme d'une vieille cape. Je ne te demande pas grand-chose, mais c'est important pour moi. Tu ne peux pas me le refuser. Nous avons trop souvent fait affaire dans le passé pour ça. Tu penses que je suis trop stupide pour ne pas avoir compris que cette belle demeure a été bâtie avec ma sueur et mon sang ? Combien de cargaisons déchargées de mes galères sont passées par ton échoppe ?

— Tous les marchands de Messantia ont fait affaire un jour ou l'autre avec les écumeurs des mers, marmonna nerveusement Publio.

— Mais pas avec les corsaires noirs, rétorqua Conan d'un air farouche.

— Au nom de Mitra, tais-toi ! s'exclama Publio.

De la sueur se mit à ruisseler de son front. Ses doigts tripotaient machinalement le bord brodé d'or de sa robe.

— Je voulais juste te rappeler quelques souvenirs, voyons, répondit Conan. Ne prends pas peur. Tu as pris beaucoup de risques dans le passé, quand tu luttais pour survivre et pour gagner de l'argent dans ton échoppe minable sur les quais. Tu étais de mèche avec tous les boucaniers, contrebandiers et autres pirates d'ici aux îles Baracha. La prospérité doit t'avoir ramolli les nerfs.

— Je suis un citoyen respectable, commença Publio.

— Ce qui veut dire que tu es riche à en crever, railla Conan. Mais comment ? Comment t'es-tu enrichi tellement plus vite que tes concurrents ? Serait-ce parce que tu avais un commerce rentable de plumes d'autruche, de cuivre, de peaux, de perles, de parures en or

massif et d'autres choses encore, en provenance de la côte de Kush ? Et où donc te les procurais-tu à un prix aussi bas, pendant que les autres marchands payaient leur poids en argent pour se les procurer auprès des Stygiens ? Je vais te le dire, au cas où tu l'aurais oublié : tu me les achetais, à un prix nettement inférieur à leur valeur réelle, et moi, je les prenais aux tribus de la Côte Noire ou m'en emparais sur les navires stygiens... moi, et les corsaires noirs.

— Au nom de Mitra, arrête ! l'implora Publio. Je n'ai pas oublié. Mais que fais-tu ici ? Je suis le seul homme en Argos à savoir que le roi Conan d'Aquilonie était autrefois Conan le boucanier, il y a bien longtemps. Mais nous avons appris jusqu'ici la nouvelle de la chute de l'Aquilonie et de la mort du roi.

— Mes ennemis m'ont tué une centaine de fois si j'en crois les rumeurs, grogna Conan. Et pourtant me voilà assis en train de siroter du vin de Kyros. (Il joignit le geste à la parole puis reposa le flacon, désormais presque vide, et reprit :) Je ne te demande vraiment pas grand-chose, Publio. Je sais que tu es au courant de tout ce qui se passe à Messantia. Je veux savoir si un Zingaréen du nom de Beloso, mais qui pourrait bien avoir adopté un nouveau nom, se trouve dans cette ville. Il est mat, grand et maigre, comme tous ceux de sa race, et il est très probable qu'il va essayer de vendre une gemme particulièrement rare.

Publio secoua la tête négativement.

— Je n'ai pas entendu parler d'un tel homme, mais ils sont des milliers à aller et venir à Messantia. S'il est ici, mes agents le découvriront.

— Bien. Envoie-les à sa recherche. Entre-temps, fais en sorte que l'on s'occupe de mon cheval et fais-moi apporter de la nourriture ici, dans cette pièce.

Publio acquiesça avec volubilité. Conan vida le reste du flacon, le jeta négligemment dans un coin, et traversa la pièce à grandes enjambées en direction d'une fenêtre proche. Il gonfla involontairement la poitrine en inspirant l'air salé. Il regardait les rues tortueuses du front de mer en contrebas. Il promena un regard appréciateur sur les navires qui mouillaient dans le port, puis il leva la tête et regarda au-delà de la baie, loin au large, vers ces brumes bleutées où la mer et le ciel se rencontrent. Ses souvenirs dépassèrent cet horizon, le transportant jusque dans les mers dorées du Sud, sous des soleils brûlants, où n'existait nulle loi et où la vie était ardente. Quelque odeur d'épice ou de palmier, flottant dans l'air, raviva les images distinctes de côtes



étranges recouvertes de palétuviers où grondaient les tambours, celles de navires abordés dans la bataille et de ponts ruisselant de sang, envahis de fumée et de flammes, et du cri des massacres... Perdu dans ses pensées, il manqua presque de remarquer que Publio sortait furtivement de la pièce.

Le marchand releva le bas de sa robe et se précipita le long des couloirs jusqu'à ce qu'il arrive à une certaine pièce où un homme grand et maigre, avec une cicatrice sur la tempe, écrivait sur un parchemin. Cet homme dégageait quelque chose qui faisait paraître incongru son travail de commis. Publio s'adressa brusquement à lui :

— Conan est revenu !

— Conan ? s'exclama l'homme en sursautant, laissant échapper la plume d'entre ses doigts. Le corsaire ?

— Lui-même !

L'individu décharné blêmit.

— Est-il fou ? Si on le découvre ici, nous sommes perdus ! Ils pendront l'homme qui abrite un corsaire, ou fait affaire avec lui, aussi vite qu'ils pendront le corsaire lui-même ! Et si le gouverneur devait apprendre nos relations passées avec lui ?

— Il n'en saura rien, répondit sinistrement Publio. Envoie tes hommes sur les marchés et dans les bouges du port. Qu'ils tâchent d'apprendre si un certain Beloso, un Zingaréen, se trouve en ce moment à Messantia. Conan a dit qu'il avait une gemme dont il chercherait probablement à se débarrasser. Les joailliers devraient le connaître, si c'est le cas. Je te confie également une autre tâche : trouve une douzaine de gaillards prêts à tout et sur lesquels on peut compter pour se

débarrasser d'un homme d'abord, et tenir leur langue ensuite. Tu m'as bien compris ?

— J'ai compris, dit l'autre en hochant lentement la tête, la mine sombre.

— Je n'ai pas volé, trahi, menti et lutté tout au long du chemin qui m'a mené de la rue jusqu'à ma position actuelle pour tout perdre maintenant à cause d'un fantôme surgi du passé, marmonna Publio.

La noirceur sinistre de son visage à ce moment précis aurait bien surpris les riches aristocrates et les dames de la haute société qui venaient acheter leurs soieries et leurs perles dans ses nombreuses boutiques. Cependant, lorsqu'il retourna auprès de Conan quelque temps plus tard, apportant lui-même un plateau rempli de fruits et de viande, il arborait un visage neutre devant cet invité dont il se serait bien passé.

Conan était toujours à la fenêtre, contemplant les voiles pourpres, écarlates, vermillon ou cramoisies des galions, des caraques, des galères et des dromons.

— C'est une galère stygienne, si je ne m'abuse, fit-il remarquer.

Il pointait du doigt un vaisseau noir, à la coque basse et longiligne qui mouillait à l'écart. Le bateau était ancré à quelque distance de la grande plage de sable qui s'incurvait entre le port et le lointain promontoire.

— Serait-ce la paix entre la Stygie et Argos ?

— Le même genre de paix que nous avons déjà connue, répondit Publio. (Il posa le plateau sur la table en poussant un soupir de soulagement, car celui-ci était lourdement chargé : il connaissait son hôte de longue date.) Les ports stygiens sont temporairement ouverts à nos navires, et les nôtres aux leurs. Mais j'espère que jamais un de mes navires ne croisera la route d'une de leurs satanées galères loin des côtes ! Cette galère s'est glissée dans la baie la nuit dernière. Ce que désirent ses capitaines, je n'en ai pas la moindre idée. Pour l'instant, ils n'ont rien acheté et rien vendu. Je me méfie de ces diables à la peau cuivrée. La perfidie est née dans ce sombre pays.

— Je les ai fait hurler, dit Conan négligemment, s'écartant de la fenêtre. Dans ma galère que manœuvraient les corsaires noirs, je me suis glissé, de nuit, jusque sous les murailles noires qui séparent Khemi de la mer et j'ai incendié les galions qui y étaient ancrés. À propos de perfidie, mon cher hôte, si tu goûtais ces viandes et buvais une gorgée de ce vin, pour me prouver que ton cœur penche du bon côté ?

Publio s'exécuta avec un tel empressement que les soupçons de Conan se dissipèrent, et, sans plus d'hésitation, il s'assit et dévora la nourriture, mangeant comme trois hommes !

Et tandis qu'il mangeait, des hommes arpentaient les marchés et les quais, à la recherche d'un Zingaréen ayant un joyau à vendre ou cherchant un navire pour embarquer à destination d'un port lointain.

Et un homme de grande taille avec une cicatrice sur la tempe était assis, les coudes posés sur une table maculée de vin, dans une auberge sordide. Une lanterne de cuivre pendait des poutres noircies du plafond. Il était en conversation avec dix gaillards prêts à tout, dont les vêtements en lambeaux et les mines sinistres trahissaient la profession.

Et alors que les premières étoiles apparaissaient dans le ciel, leur lueur vint éclairer un étrange groupe de cavaliers qui éperonnaient leurs montures le long de la route arrivant à Messantia par l'ouest. Quatre hommes, grands et décharnés, vêtus d'une robe noire à capuche. Ils n'échangeaient pas un mot. Ils forçaient impitoyablement leurs montures, des montures aussi maigres qu'eux, ruisselant de sueur et fourbues, comme si elles venaient de loin et avaient galopé longtemps.



XIV

LA MAIN NOIRE DE SET

Conan s'éveilla d'un profond sommeil aussi rapidement et prestement qu'un chat. Et tel un félin il était sur ses pieds, épée hors de son fourreau, avant que l'homme qui l'avait touché ait eu simplement le temps de se reculer.

— Quelles nouvelles, Publio ? demanda Conan, reconnaissant son hôte. La lampe en or brûlait faiblement, répandant une douce lumière

dorée sur les épaisses tentures et les couvertures de prix du lit sur lequel il s'était reposé.

Publio, se remettant du choc que lui avait causé le réveil brutal de son hôte, répondit :

— Le Zingaréen a été localisé. Il est arrivé hier, à l'aube. Il y a quelques heures à peine il a tenté de vendre un énorme joyau étrange à un marchand shémite, mais pour le Shémite, c'était hors de question. On dit qu'il a blêmi sous sa barbe noire au moment où il l'a vu, qu'il a aussitôt fermé sa boutique et s'est enfui comme s'il venait de voir une chose maudite.

— Ce doit être Beloso, murmura Conan, qui sentait son sang battre à ses tempes sous l'effet de son impatience incontrôlable. Où est-il maintenant ?

— Il dort dans la maison de Servio.

— Je connais ce bouge depuis bien longtemps, grogna Conan. Je ferais mieux de me hâter avant que quelques-uns de ces voleurs du port lui coupent la gorge pour s'emparer de la gemme.

Il prit sa cape et la jeta sur ses épaules, puis il mit un casque que Publio lui avait trouvé.

— Fais seller mon cheval et qu'il soit prêt dans la cour, dit-il. Il est possible que je revienne en toute hâte. Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi ce soir, Publio.

Quelques instants plus tard, Publio, posté près d'une poterne, regardait la grande silhouette du roi s'éloigner dans la rue ténébreuse.

— Bon vent à toi, corsaire, murmura le marchand. Ce doit être un joyau bien remarquable, pour qu'un homme qui vient de perdre un royaume soit à sa recherche. Si seulement j'avais dit à mes ruffians de lui laisser le temps de s'en emparer avant de faire leur travail. Mais dans ce cas, les choses auraient pu aller de travers. Qu'Argos oublie donc Amra, et que mes affaires avec lui se perdent dans la poussière du passé. Dans la ruelle située derrière la maison de Servio... C'est à cet endroit que Conan cessera de représenter un danger pour moi.

La maison de Servio, un bouge malpropre et mal famé, se trouvait près des quais, face au front de mer. C'était une bâtisse massive, faite de pierres et de lourds baux de navire. On y accédait par une longue ruelle étroite. Conan remonta cette venelle et, alors qu'il approchait de son but, il eut la sensation qu'on l'observait. Il fouilla les ombres des bâtiments sordides du regard, mais ne vit rien. Il entendit cependant un

léger frottement de tissu ou de cuir sur de la peau. Cela n'avait cependant rien d'inhabituel. Les voleurs et les mendiants rôdaient dans ces ruelles la nuit, mais il y avait peu de risques qu'ils s'en prennent à lui, après avoir pris de sa taille et vu son armure.

Soudain une porte s'ouvrit dans le mur devant lui, et il se dissimula à la faveur de l'ombre sous une arcade. Une silhouette émergea de la porte ouverte et s'engagea dans la venelle. L'homme ne fit pas de bruit, mais cette façon de se déplacer silencieusement semblait naturelle chez lui, comme un félin qui s'avance dans la jungle. La clarté des étoiles filtrait suffisamment dans la rue pour que Conan puisse entreapercevoir l'aspect général de l'individu alors qu'il passait à la hauteur de l'arcade sous laquelle il était dissimulé. L'inconnu était un Stygien. Même à la lueur des étoiles, on ne pouvait se méprendre sur ces traits de rapace, cette tête rasée, et sur ce manteau posé sur ses larges épaules. L'homme continua son chemin, prenant la direction de la plage. Conan eut l'impression qu'il portait une lanterne dissimulée sous ses vêtements, car il aperçut l'éclat d'une lueur chatoyante juste au moment où l'homme sortait de son champ de vision.

Cependant le Cimmérien oublia l'inconnu quand il remarqua que la porte par laquelle il était sorti était toujours ouverte. Conan avait eu l'intention d'entrer par la porte principale et de forcer Servio à lui montrer la chambre où dormait le Zingaréen, mais s'il pouvait s'introduire dans la maison sans attirer l'attention de quiconque, ce serait encore mieux.

Quelques enjambées et il se retrouva devant la porte. Alors que sa main se portait sur la poignée, il étouffa un juron involontaire. Ses doigts expérimentés – depuis l'époque où il fréquentait les voleurs de Zamora, il y avait bien longtemps de cela – lui apprirent que la serrure avait été forcée, sans doute par une pression très forte exercée de l'extérieur et qui avait fait ployer les lourds montants de fer, arrachant les gonds de l'assise de la porte. Comment on avait pu causer un tel dommage, avec toute la violence que cela supposait, sans réveiller personne dans le voisinage, Conan n'arrivait pas à le comprendre. En revanche il était persuadé que cela s'était produit cette nuit. Si Servio avait découvert une serrure brisée dans sa maison, il lui aurait paru impensable de ne pas la réparer, dans ce quartier de voleurs et de coupeurs de gorges.

Conan entra furtivement, poignard en main, se demandant comment il allait bien pouvoir trouver la chambre du Zingaréen. Tâtonnant dans l'obscurité la plus totale, il se figea d'un coup. Il sentait la mort dans cette pièce, comme l'aurait fait un animal... Pas sous la

forme d'un danger qui le menacerait, mais une chose morte, quelque chose que l'on venait tout juste de tuer. Dans l'obscurité, son pied buta sur quelque chose de massif et de mou et il le retira immédiatement. Saisi d'une prémonition soudaine, il tâtonna le long du mur jusqu'à ce qu'il trouve l'étagère sur laquelle était posée la lampe de laiton. Du silex, de l'acier et de l'amadou se trouvaient juste à côté. Quelques secondes plus tard, une lumière vacillante et incertaine jaillissait, et il regarda avec attention autour de lui.

Une couchette adossée contre le mur de pierre grossier, une table nue et un banc constituaient tout l'ameublement de la pièce sordide. Il y avait une porte intérieure, fermée et verrouillée. Et sur le sol de terre battue gisait Beloso. Il était étendu sur le dos, sa tête repoussée en arrière entre ses épaules ; il semblait fixer de ses yeux écarquillés et vitreux les poutres noircies, envahies de toiles d'araignées, du plafond. Ses lèvres étaient retroussées, découvrant ses dents, et il était figé dans un rictus de souffrance. Son épée gisait à côté de lui, dans son fourreau. Sa chemise était déchirée, et on apercevait sur sa poitrine brune et musclée l'empreinte d'une main noire. Les cinq doigts étaient parfaitement distincts.

Conan regarda en silence et sentit les courts poils de sa nuque se hérissier.

— Crom ! murmura-t-il. La main noire de Set !

Il y avait bien longtemps qu'il avait vu cette empreinte pour la première fois. L'empreinte des prêtres noirs de Set, ce culte sinistre et tout-puissant de la noire Stygie. Soudain, il se rappela ce curieux éclat de lumière qu'il avait vu émaner du mystérieux Stygien qui était sorti de cette pièce.

— Le Cœur, par Crom ! murmura-t-il. Il l'emportait sous son manteau. Il l'a volé. Il a fait éclater cette serrure grâce à ses pouvoirs magiques, et a tué Beloso. C'était un prêtre de Set.

Un rapide examen lui confirma en partie ses soupçons. Le joyau ne se trouvait pas sur le corps du Zingaréen. Une sensation étrange commença à l'étreindre. Tout cela n'était pas le fruit du hasard, tout cela faisait partie d'un plan. Il pressentit que la mystérieuse galère stygienne était arrivée dans le port de Messantia avec une mission bien précise. Comment les prêtres de Set avaient-ils pu savoir que le Cœur était arrivé dans le Sud ? Et pourtant, ce n'était pas plus incroyable qu'une nécromancie permettant de tuer un homme armé rien qu'en le touchant de la paume de la main.

Un bruit de pas furtifs à l'extérieur le fit pivoter sur lui-même comme un grand chat. D'un geste il éteignit la lampe et dégaina son épée. Ses oreilles lui apprirent qu'il y avait des hommes, là, dans les ténèbres, et qu'ils se rapprochaient de la porte. Comme ses yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité, il put distinguer les silhouettes sombres qui se pressaient à l'entrée. Il ne pouvait deviner leur identité, mais il prit l'initiative, comme toujours. Il bondit soudain de l'autre côté de la porte sans attendre leur attaque.

Son acte imprévu prit les inconnus au dépourvu. Il devina et entendit les individus s'approcher, aperçut une silhouette sombre et masquée devant lui, à la lueur des étoiles. Son épée s'enfonça jusqu'à la garde dans un corps. L'instant d'après il s'enfuyait en courant dans la ruelle avant que ses attaquants, plus lents et moins vifs que lui, puissent l'intercepter.

Alors qu'il courait, il entendit, quelque part devant lui, le léger crissement des dames de nage d'un navire, et il en oublia les hommes qui étaient à sa poursuite. Un navire était en train de s'éloigner dans la baie ! Il serra les dents et força l'allure, mais avant qu'il puisse atteindre la plage, il entendit le frottement et le claquement des cordages, le grincement de la grande godille dans sa cheville.

Des nuages épais, montés de la mer en tourbillonnant, occultaient les étoiles. Dans l'obscurité la plus totale, Conan parvint sur la grève, scrutant les eaux noires et agitées. Quelque chose se déplaçait au loin, une forme longiligne, noire, à la coque basse, qui s'enfonçait dans les ténèbres en prenant de la vitesse. Le claquement régulier des avirons parvint à ses oreilles. Il grinça des dents dans sa rage impuissante. C'était la galère stygienne et elle filait vers la haute mer, emportant avec elle le joyau qui symbolisait pour lui le trône de l'Aquilonie.

Il poussa un juron sauvage et s'avança d'un pas vers les vagues qui venait lécher le sable. Il s'empara de son haubert avec l'intention de l'arracher et de partir à la nage à la poursuite du navire qui disparaissait au loin. C'est alors que le crissement d'un talon sur le sable le fit pivoter sur lui-même. Il avait oublié ses poursuivants.

Des silhouettes sombres se rapprochèrent de lui dans un bruit de pas précipités sur le sable. Le premier assaillant s'écroula, terrassé par le moulinet d'épée du Cimmérien, mais les autres ne fléchirent pas pour autant. Des lames sifflaient lugubrement tout autour de lui dans l'obscurité ou crissaient sur sa cotte de mailles. Du sang et des entrailles

se répandirent sur sa main et un de ses agresseurs poussa un cri quand il l'éventra d'un coup meurtrier porté vers le haut. Une voix grommela, les incitant à poursuivre le combat, et cette voix sembla vaguement familière à Conan. Il se tailla un chemin en direction de la voix à travers les formes qui se pressaient autour lui et tentaient de le transpercer. Une faible lueur passa entre les nuages qui se déplaçaient dans le ciel, éclairant la scène l'espace de quelques instants. Conan aperçut un homme maigre, de grande taille, avec une grande cicatrice blafarde sur la tempe. L'épée de Conan s'abattit et fendit son crâne comme un melon mûr.

C'est à ce moment-là qu'une hache lancée au hasard dans l'obscurité s'abattit sur le bassinet du roi, inondant ses yeux d'étincelles de feu. Il tituba et bondit en avant, sentant son épée s'enfoncer profondément, suivi d'un cri aigu d'agonie. Il trébucha sur un cadavre et un coup de matraque arracha son casque bosselé de sa tête ; l'instant d'après la canne s'abattait sur son crâne sans protection.

Le roi d'Aquilonie s'écroula sur le sable humide. Les silhouettes de loups se penchèrent sur lui, haletant dans les ténèbres.

— Tranchons-lui la tête, murmura l'une.

— Laisse-le où il est, grogna une autre. Aide-moi à mettre un bandage sur mes plaies avant que je me vide de mon sang. La marée emportera son corps dans la baie. Regarde, il est tombé au bord de l'eau. Son crâne est fendu ; aucun homme ne pourrait vivre après avoir reçu de tels coups.

— Aidez-moi à le déshabiller, les pressa un autre homme. Son armure nous rapportera quelques pièces d'argent. Et faisons vite. Tiberio est mort et j'entends des marins chanter et s'avancer en titubant sur la plage. Partons d'ici.

Il s'ensuivit une activité fébrile dans la nuit, suivi du bruit de leurs pas qui s'éloignaient. Le chant des marins ivres se fit plus fort.

Publio arpentait nerveusement ses appartements, passant et repassant devant une fenêtre qui surplombait la baie plongée dans l'obscurité. Il pivota soudain, tous ses nerfs en alerte. Pour autant qu'il le sache, il avait verrouillé sa porte de l'intérieur. Or celle-ci était maintenant ouverte et quatre hommes entraient dans la pièce l'un après l'autre. Lorsqu'il les aperçut, il eut la chair de poule. Publio avait vu bien des individus étranges dans sa vie, mais aucun ne ressemblait à ceux-là. Ils étaient grands, décharnés et vêtus d'une robe noire. Leurs visages étaient des ovales jaune sombre, à moitié dissimulés par leur capuche.

Il ne parvenait pas à mieux voir leurs traits et, d'une façon inexplicable, il était content de ne pas mieux les distinguer. Chacun d'eux tenait un long bâton, étrangement tacheté.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix qui lui parut frêle et creuse. Que désirez-vous en venant ici ?

— Où est Conan, celui qui fut roi d'Aquilonie ? demanda le plus grand des quatre.

Sa voix monocorde et monotone fit frissonner Publio. Elle avait les accents sourds d'une cloche d'un temple de Khitaï.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, balbutia le marchand, sa morgue habituelle battue en brèche par l'aspect étrange de ses visiteurs. Je ne connais personne de ce nom.

— Il est venu ici, rétorqua l'autre sans changer de ton. Son cheval est dans la cour. Dis-nous où il est avant que nous t'infligions une blessure.

— Gebal ! s'écria Publio d'une voix proche de l'hystérie tout en reculant jusqu'à se retrouver blotti contre le mur. *Gebal !*

Les quatre Khitans le regardèrent, impassibles, sans aucune trace d'émotion.

— Si tu appelles ton esclave, il mourra, le prévint l'un d'entre eux, ce qui ne servit qu'à terrifier Publio encore plus.

— Gebal ! hurla-t-il. Où es-tu, maudit ? Des voleurs sont en train d'assassiner ton maître !

Un bruit de pas rapides retentit dans le couloir et Gebal jaillit soudain dans la pièce. C'était un Shémite, de taille moyenne mais particulièrement bien musclé. Sa barbe bleu-noir bouclée était hérissée et il tenait dans sa main une courte épée en forme de feuille.

Il regarda les quatre intrus, ébahi et interdit, incapable de s'expliquer leur présence. Il se rappela vaguement s'être inexplicablement assoupi sur les marches par lesquelles ils avaient dû passer alors qu'il y montait la garde. C'était la première fois qu'il s'endormait en service. Son maître poussait des cris aigus d'une voix où pointait l'hystérie. Le Shémite chargea comme un taureau sur les inconnus, ramenant son bras épais et musclé en arrière pour porter le coup qui les éventrerait. Il ne devait jamais donner ce coup.

Un bras recouvert de noir se tendit devant lui, brandissant le grand bâton. Son extrémité ne fit que toucher la poitrine musclée de l'homme et se retira instantanément. Ce coup faisait immanquablement songer à l'attaque d'un serpent qui frappe et se retire à la vitesse de l'éclair.

Gebal s'arrêta net dans son élan, comme s'il venait de heurter un pan de mur. Sa tête de taureau s'affaissa sur sa poitrine, son épée glissa de ses doigts, et alors il *fondit* lentement jusque sur le sol. C'était comme si tous les os de son corps s'étaient subitement ramollis. Publio fut pris de nausées.

— Ne t'avise pas de crier une nouvelle fois, lui conseilla le plus grand des Khitans. Tes domestiques dorment profondément, mais si tu les réveilles, ils mourront et toi avec eux. Où est Conan ?

— Il est parti à la maison de Servio, près du front de mer, pour y trouver Beloso, le Zingaréen, haleta Publio.

Il n'y avait plus aucune résistance en lui. Le marchand ne manquait pas de courage, mais ces étranges visiteurs liquéfiaient la moelle de ses os. Il eut un soubresaut en entendant soudain un bruit de pas. Quelqu'un montait les marches de l'extérieur quatre à quatre, et ce bruit résonnait avec force dans le silence pesant.

— Ton domestique ? lui demanda le Khitan.

Publio secoua la tête sans rien dire, sa langue collée à son palais. Il ne pouvait pas parler.

L'un des Khitans s'empara d'une couverture de soie sur une couche et la jeta par-dessus le corps. Puis ils se fondirent derrière les tentures, mais avant que le plus grand des quatre disparaisse, il murmura à Publio :

— Parle à l'homme qui arrive et chasse-le rapidement. Si tu nous trahis, ni lui ni toi ne vivrez assez longtemps pour atteindre cette porte. Ne fais aucun signe pour lui faire comprendre que tu n'es pas seul.

Levant son bâton d'une manière suggestive, l'homme jaune disparut derrière les tentures.

Publio frissonna et refréna une envie de vomir. C'était peut-être une illusion d'optique due à la lumière, mais il lui avait semblé que les bâtons avaient légèrement remué d'eux-mêmes, comme s'ils étaient animés d'une vie indicible qui leur était propre.

Il rassembla ses esprits au prix d'un violent effort, et c'est un homme à l'air posé qui accueillit le ruffian en guenilles qui fit irruption dans la pièce.

— Nous avons fait selon vos désirs, seigneur, s'exclama cet homme. Le barbare gît sur le sable au bord de l'eau, mort.

Publio devina un mouvement dans son dos, derrière la tapisserie, et il faillit hurler de peur. L'homme continua son récit sans y prêter attention :

— Votre secrétaire, Tiberio, est mort. Le barbare l'a tué, ainsi que quatre de mes compagnons. Nous avons emporté leurs corps au lieu convenu. Le barbare n'avait rien de valeur sur lui, excepté quelques pièces d'argent. Avez-vous d'autres ordres à nous donner ?

— Non ! haleta Publio, blême. Pars, maintenant !

Le bandit s'inclina et sortit précipitamment, avec ce sentiment vague que Publio n'était ni très courageux ni très bavard.

Les quatre Khitans sortirent de derrière la tapisserie.

— De qui parlait cet homme, lui demanda le plus grand.

— D'un vagabond. Un étranger qui m'a fait une offense, haleta Publio.

— Tu mens, dit le Khitan posément. Il a parlé du roi d'Aquilonie. Je le lis dans ton regard. Assieds-toi sur ce divan et ne t'avise pas de parler ou de bouger. Je vais rester avec toi le temps que mes trois compagnons aillent chercher le cadavre.

Publio resta donc assis, tout son corps parcouru de tremblements, face à cette silhouette impénétrable et silencieuse qui le regardait, jusqu'à ce que les trois Khitans réapparaissent dans la pièce, en file indienne, annonçant que le corps de Conan ne se trouvait pas sur la plage. Publio ne sut s'il devait s'en réjouir ou s'en attrister.

— Nous avons trouvé le lieu où s'est déroulé le combat, dirent-ils. Il y avait du sang sur le sable. Mais le roi n'était plus là.

Le quatrième Khitan traça des symboles sur le tapis à l'aide de son bâton, qui luisait comme un serpent à la clarté de la lampe.

— N'avez-vous rien pu apprendre en lisant dans le sable ? demanda-t-il

— Si, répondirent-ils. Le roi est vivant et il est parti vers le Sud à bord d'un navire.

Le grand Khitan leva la tête et plongea son regard dans celui de Publio, qui se mit à suer abondamment.

— Qu'attendez-vous de moi ? bafouilla-t-il.

— Un navire, répondit le Khitan. Un navire équipé pour un long voyage.

— De quelle durée, le voyage ? balbutia Publio, qui n'imaginait même pas une seconde de ne pas satisfaire leur requête.

— Un voyage jusqu'aux confins du monde, peut-être, répondit le Khitan, ou jusqu'aux mers en fusion de l'enfer, qui se trouvent au-delà du soleil levant.



XV

LE RETOUR DU CORSAIRE

Lorsque Conan reprit connaissance, sa première sensation fut celle du mouvement. Il n'y avait rien de solide sous lui, juste la sensation de se soulever puis de s'abaisser continuellement. Puis il entendit le vent murmurer à travers les cordages et les espars. Il comprit alors qu'il se trouvait à bord d'un navire avant même que sa vue ne se clarifie. Il entendit un murmure de voix, puis il fut aspergé d'eau, ce qui lui fit recouvrer d'un coup toutes ses facultés. Se levant d'un bond, il poussa un juron bien senti, s'arc-bouta sur ses jambes et regarda autour de lui. Ses oreilles résonnaient encore des éclats de rire grossiers et la puanteur de corps malpropres envahit ses narines.

Il se trouvait sur la dunette d'une galère longiligne. Le vent du nord soufflait fort, faisant gonfler ses voiles à rayures, tendues à leur maximum. Le soleil se levait tout juste, embrasant le ciel d'or, de bleu et de vert. Le rivage à l'est n'était plus qu'une ombre pourpre et indistincte. Sur sa droite s'étendait l'océan sans limites. Conan vit tout cela en un instant, dans un coup d'œil qui lui permit également de mieux voir le navire sur lequel il se trouvait.

C'était un navire long et étroit, typique des navires marchands des côtes méridionales, à la proue et la poupe surélevées et dotées de cabines. Conan jeta un coup d'œil sur le pont à ciel ouvert, d'où émanait cette terrible odeur, nauséabonde à en vomir. Il la connaissait bien. C'était l'odeur corporelle des rameurs, enchaînés à leurs bancs. C'étaient des Noirs, quarante hommes de chaque côté, avec autour de la taille

une chaîne dont l'autre extrémité était fixée dans un solide anneau de fer enchâssé dans le bau massif qui s'étendait de l'avant à l'arrière du navire, passant entre les bancs. La vie d'un esclave à bord d'une galère argosséenne était un enfer inimaginable. La plupart d'entre eux étaient des Kushites, mais une trentaine de Noirs, qui pour l'heure se reposaient en prenant appui sur leurs rames immobiles, regardaient l'inconnu avec une morne curiosité. Ceux-là venaient des îles du Sud, patrie des corsaires. Conan les reconnaissait grâce à leurs traits plus réguliers et à leurs cheveux plus souples, ainsi qu'à leur corps élancé et bien dessiné. Et il reconnut alors parmi eux certains de ceux qui l'avaient suivi il y avait bien longtemps.

Il vit tout ceci en l'espace d'un instant, embrassant cette scène tout entière du regard, avant de porter son attention sur les individus qui l'entouraient. Vacillant momentanément sur ses jambes arc-boutées, ses poings serrés dans un geste rageur, il examina les silhouettes qui se pressaient autour de lui. Le marin qui l'avait aspergé d'eau grimaçait devant lui, tenant toujours à la main le seau désormais vide. Conan l'insulta copieusement, et sa main se porta instinctivement sur la poignée de son épée. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il était sans arme, et nu à l'exception de ses courtes braies de cuir.

— Quel est ce rafiot pourri ? rugit-il. Comment suis-je arrivé à bord ?

Les marins éclatèrent d'un rire moqueur. Tous se ressemblaient, des marins argosséens petits et trapus. L'un d'entre eux, dont les vêtements plus coûteux et l'air dominateur indiquaient clairement qu'il s'agissait du capitaine, croisa les bras et s'adressa à lui sur un ton hautain :

— Nous t'avons trouvé étendu sur le sable. Quelqu'un t'avait donné un sacré coup sur le crâne et avait pris tes vêtements. J'avais besoin d'un homme supplémentaire et nous t'avons donc amené à bord.

— Quel est ce bateau ? demanda Conan.

— *L'Aventurier*, qui vient de quitter Messantia avec une cargaison de miroirs, de capes de soie écarlate, de boucliers, de casques ouvragés d'or et d'épées. Nous allons troquer tout cela avec les Shémites en échange de cuivre et de minerai d'or. Mon nom est Demetrio, capitaine de ce navire, et désormais ton maître.

— Alors, je vais dans la bonne direction, en fin de compte, murmura Conan, se moquant de la dernière remarque du capitaine.

Ils filaient vers le sud-ouest, suivant la longue ligne incurvée de la côte argosséenne. Ces navires marchands ne s'éloignaient jamais bien

loin des côtes. Quelque part devant lui se trouvait cette longue galère stygienne noire, et elle fonçait vers le sud.

— Avez-vous aperçu une galère stygienne..., commença Conan.

La barbe du capitaine se hérissa. Son visage respirait la brutalité et la violence. Il se moquait éperdument des questions qu'un de ses prisonniers pouvait lui poser, et il estima qu'il était grand temps de remettre ce vaurien insubordonné à sa place.

— Hors de ma vue ! rugit-il. J'ai assez perdu de temps avec toi ! Je t'ai fait l'honneur de te faire monter sur le pont pour y être ranimé, et j'ai répondu à suffisamment de tes satanées questions. Descends de ce pont tout de suite ! Tu travailleras sur cette galère pour...

— J'achète ton bateau..., commença Conan, avant de se rappeler qu'il n'était plus qu'un vagabond sans le sou.

Un rugissement de joie épaisse accueillit cette proposition, mais le capitaine s'empourpra, pensant qu'on se moquait de lui.

— Espèce de porc ! Tu te mutines ? beugla-t-il, s'avançant d'un pas menaçant et portant la main sur le manche du couteau à sa ceinture. Au travail avant que je te fasse fouetter ! Tu vas rester plus poli que ça, sinon, par Mitra, tu vas te retrouver enchaîné avec les Noirs pour y manier la rame !

Son peu de patience à bout, le tempérament volcanique de Conan prit le dessus, et il explosa de rage. Cela faisait des années, depuis avant même qu'il soit devenu roi, qu'on ne lui avait pas parlé de la sorte.

— Ne t'avise pas d'élever le ton avec moi, sale chien des mers ! rugit-il d'une voix aussi impétueuse que le vent du large, sous les yeux ébahis des autres marins. Essaie seulement de dégainer ton jouet, et je te jette en pâture aux poissons !

— Pour qui te prends-tu ? balbutia le capitaine.

— Tu vas voir ! rugit le Cimmérien, hors de lui.

Il pivota et bondit vers la lisse, où les armes étaient placées dans leurs râteliers.

Le capitaine dégaina son couteau et se jeta sur lui en beuglant. Avant qu'il puisse frapper, Conan agrippa son poignet et le tordit si violemment qu'il lui déboîta l'épaule. Le capitaine mugit comme un bœuf à l'agonie. Conan le repoussa avec mépris et le capitaine alla rouler sur le pont. Le Cimmérien arracha une lourde hache du râtelier et pivota sur ses talons pour affronter les marins qui se jetaient sur lui. Ils accoururent en aboyant comme des chiens, maladroits et gauches dans leurs mouvements, tandis que le Cimmérien se déplaçait avec l'aisance

d'une panthère. Avant qu'ils puissent le frapper avec leurs couteaux, il bondit parmi eux, frappant à droite et à gauche bien trop rapidement pour qu'ils puissent le suivre du regard. Du sang et de la cervelle éclaboussèrent le pont au moment où deux formes s'écrasaient au sol.

Les couteaux fendaient sauvagement l'air alors que Conan s'ouvrait un chemin à travers la meute maladroite et dépassée. Il bondit sur la passerelle étroite qui reliait la poupe à la proue, tout juste hors de portée des esclaves qui se trouvaient au-dessous. Les quelques marins qui étaient encore sur la dunette se lancèrent maladroitement après lui, quelque peu refroidis par la mort de leurs camarades, tandis que le reste de l'équipage, une trentaine d'hommes en tout, s'élançait sur la passerelle, armes à la main.

Conan se laissa tomber et se retrouva alors au-dessus des visages noirs levés vers lui, brandissant sa hache, sa crinière noire au vent.

— Qui suis-je ? hurla-t-il. Regardez, chiens ! Regardez ! Ajonga, Yasunga, Laranga ! *Qui suis-je ?*

Un cri si puissant qu'il en devint une formidable clameur s'éleva alors de la coursive :

— Amra ! C'est Amra ! Le Lion est revenu !

Les marins entendirent et comprirent toute la signification de ce cri. Ils blémirent et reculèrent, lançant des regards terrifiés en direction de la forme sauvage plantée sur le pont. S'agissait-il vraiment de cet ogre sanguinaire des mers du Sud, qui avait disparu si mystérieusement des années auparavant, mais dont le souvenir était toujours vivace dans des récits sanglants ? Les Noirs écumaient désormais de fureur, agitant leurs chaînes et tentant de les arracher, hurlant le nom d'Amra comme une invocation. Des Kushites qui n'avaient jamais vu Conan auparavant reprirent le cri avec les autres. Les esclaves enfermés à fond de cale sous la cabine arrière commencèrent à marteler les murs, hurlant comme des damnés.

Demetrio, se traînant sur le pont en s'appuyant sur une main et sur les genoux, livide en raison des souffrances que lui valait son bras déboîté, hurla à son tour :

— À l'attaque ! Tuez-le, bande de chiens, avant que les esclaves se libèrent !

Ces mots enflammèrent les marins de l'énergie du désespoir. C'était là la plus grande crainte de l'équipage d'une galère. Ils s'élançèrent sur le pont, chargeant des deux côtés à la fois. Bondissant comme un lion

Conan sauta du pont et atterrit comme un chat dans l'allée qui passait entre les bancs des rameurs.

— Mort aux maîtres ! tonna-t-il.

Sa hache se leva et s'abattit dans un bruit de tonnerre sur une chaîne reliée à un anneau. Elle coupa celle-ci en deux, la sectionnant comme une branche. Un instant plus tard, le premier esclave poussait un hurlement, libre, et brisait sa rame pour en faire une matraque. Des hommes couraient dans tous les sens sur le pont au-dessus d'eux. Et alors la démence et le chaos le plus total s'emparèrent de *L'Aventurier*. La hache de Conan se levait et s'abattait sans discontinuer, et chacun de ses coups libérait un géant noir furieux, l'écume aux lèvres, fou de haine et de la rage de se retrouver libre pour assouvir sa vengeance.

Des marins, bondissant dans la coursive pour immobiliser ou frapper le géant blanc et nu qui frappait les chaînes à coups de hache tel un possédé, se retrouvèrent traînés au sol par les mains d'esclaves qui n'avaient pas encore été libérés, tandis que d'autres, cinglant l'air de leurs chaînes brisées, jaillissaient de la coursive comme un torrent noir et aveugle, hurlant comme des démons, frappant à coups de rames brisées et de barres de métal, arrachant des chairs avec leurs ongles ou les déchiquetant avec leurs dents. Au cours de cette mêlée, les esclaves enfermés abattirent les murs de leur prison et se précipitèrent sur le pont. Après avoir libéré une cinquantaine d'esclaves de leurs bancs, Conan cessa de briser les chaînes à coups de hache et bondit sur le pont pour ajouter sa hache ébréchée aux matraques de ses partisans.

La scène se transforma en massacre. Les Argosséens étaient des hommes forts, braves et intrépides, comme tous ceux de leur race, élevés à la dure école de la mer. Mais ils ne pouvaient résister à ces géants devenus fous, commandés par ce barbare aussi redoutable qu'un tigre. Les Noirs rachetèrent les coups, les mauvais traitements et les souffrances infernales qu'ils avaient subis en un violent holocauste qui ravagea le navire de la proue à la poupe tel un typhon. Quand le calme fut revenu, pas un seul homme blanc ne restait en vie sur *L'Aventurier* à l'exception du géant maculé de sang entouré par les Noirs qui se massaient près de lui, s'agenouillant au sol en chantant, frappant le pont sanglant de leurs têtes, et se prosternant devant cette silhouette en une adoration extatique.

La puissante poitrine de Conan se soulevait, ruisselant de sueur. Il tenait toujours fermement sa hache rougie et dégoulinant de sang. Il regarda autour de lui comme aurait pu le faire le premier chef des

hommes à l'aube des temps, et il secoua sa crinière noire. À cet instant précis, il n'était plus roi d'Aquilonie. Il était redevenu le seigneur des corsaires noirs, celui qui était devenu capitaine par la torche et le sang.

— Amra ! Amra ! chantaient les Noirs en délire, du moins ceux qui pouvaient encore chanter. Le Lion est revenu ! Désormais les Stygiens vont hurler comme des chiens pendant la nuit, et les chiens noirs de Kush hurleront aussi ! Bientôt les villages s'embraseront dans les flammes et les bateaux navigueront dans la crainte ! *Ha !* Les femmes vont se lamenter et les lances résonneront comme le tonnerre !

— Cessez vos jérémiades, chiens ! rugit Conan d'une voix qui couvrit le claquement du vent dans les voiles. Que dix d'entre vous descendent libérer les rameurs qui sont toujours enchaînés. Que les autres s'occupent des voiles, des rames et des drisses. Par tous les diables de Crom, ne voyez-vous pas que nous avons dérivé près du rivage pendant le combat ? Voulez-vous vous échouer sur la plage et que les Argosséens viennent vous capturer de nouveau ? Jetez ces carcasses par-dessus bord. Au travail, bande de brigands, ou je vous écorche moi-même !



Ils se mirent au travail avec des cris, des éclats de rire et entonnèrent des chants sauvages. Les cadavres, noirs ou blancs, furent jetés par-dessus bord. Des ailerons triangulaires fendaient déjà les eaux.

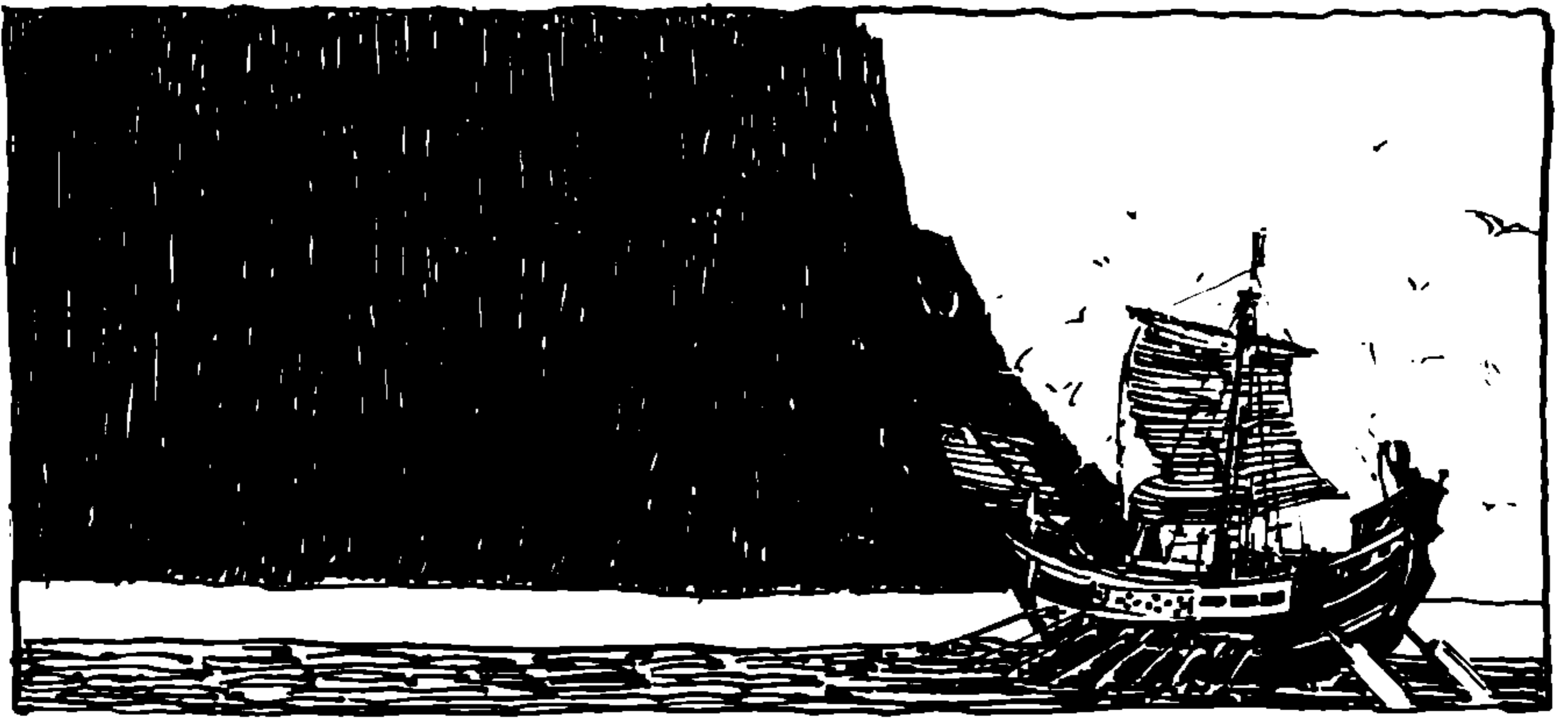
Conan se tenait à la poupe, les sourcils froncés, face aux Noirs qui le regardaient attendant. Ses bras, puissants et bruns, étaient croisés, ses cheveux noirs, qui avaient poussé au cours de son équipée, flottaient au vent. Jamais une silhouette aussi barbare n'avait arpenté le pont d'un navire, et rares étaient les gens de la cour d'Aquilonie qui auraient reconnu leur roi dans ce féroce corsaire.

— Il y a de la nourriture dans la réserve ! hurla-t-il. Et aussi des armes en grande quantité car ce navire transporte des lames et des armures pour les Shémities qui vivent près des côtes. Nous sommes suffisamment nombreux pour manœuvrer le navire et, c'est vrai, pour nous battre ! Vous avez ramé, enchaînés, pour ces chiens d'Argosséens. Ramerez-vous en hommes libres pour Amra ?

— Oui ! rugirent-ils. Nous sommes tes enfants ! Conduis-nous où tu voudras !

— Alors au travail, et commencez par nettoyer la coursive, ordonna-t-il. Des hommes libres ne travaillent pas dans une saleté pareille. Que trois d'entre vous viennent m'aider à prendre de la nourriture dans la cabine arrière. Par Crom, on ne verra plus vos côtes quand ce navire touchera terre de nouveau !

Un second cri d'approbation lui répondit, et les Noirs à demi affamés s'empressèrent de faire ce qu'il avait demandé. La voile se gonfla comme le vent reprenait de la force. Les crêtes blanches dansèrent, soulevées par la puissante brise. Comme le navire prenait de la vitesse, Conan planta ses pieds sur le pont, inspira profondément et écarta ses bras puissants. Il n'était peut-être plus roi d'Aquilonie, mais il était toujours le roi de l'océan azuré.



XVI

LES MURAILLES NOIRES DE KHEMI

L'*Aventurier* filait vers le sud tel un être vivant, ses rames maniées par des hommes libres de leur plein gré. Le paisible navire marchand s'était transformé, autant que possible, en galère de guerre. Les rameurs étaient désormais assis à leur banc avec une épée à leur côté et un casque ouvragé d'or posé sur leur tête crépue. Des boucliers étaient accrochés le long de la lisse, et le mât était orné de faisceaux de lances, d'arcs et de flèches. Désormais, même les éléments semblaient jouer en faveur de Conan. La grande voile pourpre était gonflée par une puissante brise qui ne faiblissait pas, jour après jour. Les rames étaient pratiquement inutiles.

Bien que Conan ait laissé une vigie en poste jour et nuit, ils n'aperçurent aucune galère longiligne, noire et basse, filer vers le sud devant eux. Jour après jour les eaux bleues restaient vides. Ils ne rencontraient de temps à autre que quelques bateaux de pêcheurs qui s'enfuyaient tels des oiseaux apeurés à leur approche à l'instant où l'équipage apercevait les boucliers accrochés sur la lisse. La saison commerciale touchait pratiquement à sa fin, et ils ne virent aucun autre navire.

Lorsque la vigie aperçut enfin une voile, ce fut au nord, pas au sud. Loin derrière eux, sur la ligne d'horizon, apparut une galère rapide, ses voiles pourpres gonflées par le vent. Les Noirs pressèrent Conan de faire demi-tour et de la prendre d'abordage, mais il secoua la tête. Quelque part devant lui une fine galère noire glissait rapidement vers les ports de Stygie. Ce soir-là, juste avant que tombe la nuit, la vigie

aperçut encore la galère rapide, à l'horizon. Lorsque l'aube survint, elle était toujours derrière eux, loin derrière, rendue minuscule par la distance. Conan se demanda si elle le suivait, mais il ne parvenait pas à trouver une explication logique à cette hypothèse. De toute façon, il ne s'en inquiétait pas. Chaque jour qui passait le rapprochait de sa destination et faisait croître son impatience. Il ne fut jamais assailli par le doute. Tout comme il croyait au lever et au coucher du soleil, il croyait qu'un prêtre de Stygie avait dérobé le Cœur d'Ahriman. Et où un prêtre de Set l'amènerait-il, si ce n'était en Stygie ? Les Noirs devinaient son impatience et peinaient comme jamais ils n'avaient peiné sous le fouet, bien qu'ignorant tout de son objectif. Ils anticipaient une sanglante carrière faite de pillages et de rapines, et cela leur suffisait. Les hommes des îles du Sud ne connaissaient pas d'autre forme de commerce, et les Kushites de l'équipage embrassaient pleinement la joie de leurs camarades à l'idée d'aller piller leur propre peuple, avec toute la perfidie de leur race. Les liens du sang ne signifiaient pas grand-chose pour eux, alors qu'un chef allant de victoire en victoire et l'enrichissement personnel...

Bientôt l'aspect de la côte se modifia. Ils ne naviguaient plus au large de falaises abruptes et de collines bleutées se dressant derrière celles-ci. D'immenses prairies, qui s'étendaient jusqu'à se perdre dans les brumes de l'horizon, s'approchaient du rivage presque jusqu'à la mer. Il y avait peu de havres pour les navires et encore moins de ports, mais la plaine verdoyante était ponctuée par les villes des Shémites. La mer verte venait lécher l'extrémité des grandes plaines et les ziggourats des villes étincelaient, blanches au soleil, certaines rendues minuscules par la distance.

Des troupeaux de bétail traversaient ces pâturages. Des cavaliers trapus, portant des casques cylindriques et des barbes frisées bleu-noir, s'y déplaçaient aussi, l'arc à la main. Ils étaient au large des terres de Shem, où les seules lois étaient celles que pouvait imposer chaque cité-État. Loin à l'est, Conan le savait, ces prairies se transformaient en désert, où nulle ville ne se dressait, et dans lequel les tribus nomades se déplaçaient en toute liberté.

Ils poursuivirent leur route, dépassant enfin l'interminable panorama de prairies et de villes, et le paysage changea encore. Des bosquets de tamarins apparurent et les palmeraies se firent plus nombreuses. La côte était plus accidentée, muraille verte de frondaisons, derrière laquelle s'élevaient des collines sablonneuses et désertiques. Des

fleuves venaient se jeter dans la mer, et le long de leurs berges poussait une végétation aussi luxuriante que variée.

Et c'est ainsi qu'ils dépassèrent enfin l'embouchure d'un fleuve qui venait déverser ses eaux dans l'océan, et qu'apparurent les grandes murailles et les tours noires de Khemi, se profilant sur l'horizon, au sud.

Ce fleuve était le Styx et il délimitait les frontières de la Stygie. Khemi était le plus grand port de Stygie et, à cette époque, la plus grande ville du pays. Le roi résidait dans la ville plus ancienne de Luxur, mais c'étaient les prêtres qui dirigeaient Khemi, bien que l'on dise que le cœur de leur sombre religion se situait loin à l'intérieur des terres, dans une ville mystérieuse et désertée près des berges du Styx. Ce fleuve, qui prenait sa source quelque part dans les pays inconnus situés au sud de la Stygie, coulait vers le nord sur un millier de *miles* avant de bifurquer brusquement vers l'ouest, pour enfin se jeter dans l'océan quelques centaines de *miles* plus loin.

L'Aventurier, tous feux éteints, se glissa furtivement dans le port à la faveur de la nuit. Avant que l'aube le trahisse, il était ancré dans une petite baie à quelques *miles* au sud de la ville. Entouré comme il l'était de marécages, d'enchevêtrements de palétuviers, de palmiers et de lianes, dans une zone infestée de serpents et de crocodiles, il y avait bien peu de chances qu'on le découvre. Conan connaissait cet endroit depuis longtemps ; il s'y était déjà dissimulé, au temps où il était corsaire.

Tandis qu'ils glissaient sur l'eau en silence, dépassant la ville dont les gigantesques bastions noirs se dressaient sur les langues de terre ceignant la baie, ils aperçurent des torches qui brûlaient et projetaient une lueur blafarde en se consumant. Le grondement sourd de tambours parvint à leurs oreilles. Il n'y avait que peu de navires dans le port, contrairement à ceux d'Argos. Les Stygiens ne tiraient ni leur fierté ni leur pouvoir de leurs navires de leurs flottes. Ils disposaient bien de navires marchands et de galères de guerre, mais leur flotte n'était guère en rapport avec leur puissance intérieure. La plupart de leurs navires montaient et descendaient le fleuve, plutôt que de s'aventurer le long des côtes.

Les Stygiens appartenaient à une race ancienne. Ils étaient sombres et insondables, puissants et impitoyables. Il y avait bien longtemps de cela, leur territoire s'étendait bien plus loin au nord que le Styx, au-delà des prairies de Shem, jusque dans les plateaux fertiles désormais habités par les peuples de Koth, d'Ophir et d'Argos. Leurs frontières avaient jouxté celles de l'antique Acheron. Mais Acheron était tombé, et les

ancêtres barbares des Hyboriens avaient déferlé sur le Sud, vêtus de peaux de loup et coiffés de casques à cornes, chassant devant eux les anciens maîtres de ces pays. Les Stygiens ne l'avaient pas oublié.

Toute la journée, *L'Aventurier* resta ancré dans la minuscule baie, encerclé par les branches vertes et les plantes grimpantes enchevêtrées. Des oiseaux au plumage bariolé voletaient entre celles-ci en poussant des petits cris aigus, tandis que s'y glissaient des reptiles silencieux aux écailles luisantes. Alors que le soleil se couchait, une petite embarcation s'aventura en dehors de la baie et longea la rive pour chercher, et finalement trouver, ce que Conan désirait : un pêcheur stygien à bord de son embarcation, peu profonde et à la proue plate.

Ils l'emmenèrent sur le pont de *L'Aventurier*. C'était un homme grand, à la peau foncée et bien bâti. Il était livide, terrifié par ses ravisseurs, considérés comme les ogres de cette côte. Il était nu à l'exception de ses braies de soie car, tout comme les Hyrkaniens, même les gens du peuple et les esclaves portaient de la soie en Stygie. Il avait en outre un grand manteau dans son bateau, semblable à ceux que les pêcheurs stygiens passent sur leurs épaules pour se protéger du froid de la nuit.

Il se laissa tomber à genoux devant Conan, s'attendant à être torturé puis mis à mort.

— Relève-toi, l'ami, et cesse de trembler, déclara le Cimmérien sur un ton impatient, incapable de comprendre une telle terreur abjecte. Il ne te sera fait aucun mal. Dis-moi simplement si une galère rapide, de couleur noire, en provenance d'Argos, a jeté l'ancre à Khemi ces derniers jours ?

— Oui, seigneur, répondit le pêcheur. Pas plus tard qu'hier, à l'aube, le prêtre Thutothmes est revenu d'un long voyage vers le nord. On dit qu'il est allé à Messantia.

— Qu'a-t-il rapporté de Messantia ?

— Hélas, seigneur, je n'en sais rien.

— Pourquoi est-il allé à Messantia ? lui demanda Conan.

— Seigneur, je ne suis qu'un homme du peuple. Qui suis-je pour savoir ce que pensent les prêtres de Set ? Je ne peux parler que de ce que j'ai vu et entendu chuchoter sur les quais. On dit qu'une nouvelle d'une importance capitale est parvenue dans le Sud, mais nul n'en connaît la teneur. Il est de notoriété publique que le seigneur Thutothmes s'est empressé de partir dans sa galère noire. Il est désormais de retour, mais ce qu'il a fait en Argos et la nature de la cargaison qu'il en a ramenée,

personne ne le sait, pas même les marins qui manœuvraient sa galère. On dit qu'il s'est opposé à Thoth-Amon, qui est le maître de tous les prêtres de Set et habite à Luxur, et que Thutothmes est à la recherche d'un pouvoir caché qui lui permettrait de renverser ce Grand Maître. Mais qui suis-je pour en parler ? Lorsque les prêtres se font la guerre, un homme du peuple ne peut que se coucher à terre et espérer que ni l'un ni l'autre ne lui marche dessus.

Conan ragea, incapable de comprendre cette philosophie servile, et il se retourna vers ses hommes.

— Je pars à Khemi, seul, pour aller trouver ce bandit de Thutothmes. Gardez cet homme prisonnier, mais veillez à ne lui faire aucun mal. Par tous les diables de Crom, cessez vos jérémiades ! Croyez-vous que nous pourrions entrer dans le port et prendre la ville d'assaut ? Je dois y aller seul.

Faisant taire leurs cris de protestation, il se débarrassa de ses vêtements et revêtit les braies de soie du prisonnier, chaussa ses sandales, fixa sur sa tête le bandeau qui ceignait la chevelure de l'homme, mais dédaigna son couteau de pêcheur. En Stygie, les gens du peuple n'étaient pas autorisés à porter des épées, et le manteau n'était pas assez ample pour pouvoir dissimuler la grande lame du Cimmérien. Conan fixa donc à sa hanche un couteau ghanata, l'arme de ces féroces hommes du désert qui vivaient au sud de la Stygie. C'était une lame large, lourde, et



légèrement incurvée, faite d'un acier de qualité, aussi acérée qu'un rasoir et suffisamment longue pour pouvoir démembrer un homme.

Laissant le Stygien à la garde des corsaires, Conan grimpa sur l'embarcation du pêcheur.

— Attendez-moi jusqu'à l'aube, dit-il. Si je ne suis pas revenu d'ici là, c'est que je ne reviendrai jamais. Quittez alors les lieux en toute hâte et rentrez chez vous dans le Sud.

Quand il passa une jambe par-dessus la coque, ils entamèrent une lamentation lugubre. Il releva alors la tête et les fit taire d'un juron. Il se laissa tomber dans le bateau, saisit les rames et se mit à l'œuvre. La minuscule embarcation s'élança sur les vagues avec une vitesse que son propriétaire ne lui avait jamais imposée.



XVII

IL A TUÉ LE FILS SACRÉ DE SET !

Le port de Khemi se trouvait entre deux grandes langues de terre qui avançaient sur l'océan. Conan contourna la pointe sud, où se dressaient les grandes forteresses noires, semblables à des collines artificielles, et pénétra dans le port alors que tombait la nuit. Il y avait encore suffisamment de lumière pour que les sentinelles puissent reconnaître l'embarcation et le manteau du pêcheur, mais pas assez pour leur permettre de distinguer des détails trop révélateurs. Il manœuvra sans être inquiété entre les grandes galères de guerre, mouillant silencieusement et sans éclairage, puis il s'approcha d'un escalier de pierre dont les marches monumentales émergeaient de l'eau pour donner sur le quai. Il amarra son navire à un anneau de fer fixé dans la pierre,

à l'exemple des nombreuses embarcations identiques à la sienne. Il n'y avait rien d'étrange à ce qu'un pêcheur laisse son bateau à cet endroit. Seul un pêcheur pouvait avoir l'utilité d'une telle embarcation, et ils n'avaient pas pour habitude de se voler les uns les autres.

Personne ne prêta particulièrement attention à lui tandis qu'il gravissait les grandes marches, évitant discrètement les torches qui flamboyaient à intervalles réguliers au-dessus des eaux noires qui venaient lécher les murs. Il ressemblait à un pêcheur ordinaire, rentrant les mains vides après une journée de pêche infructueuse le long des côtes. Si quelqu'un l'avait observé de près, il aurait pu se dire que ses foulées étaient trop amples et assurées, son port un peu trop altier et confiant pour un humble pêcheur. Mais il ne s'attarda pas, restant dans l'ombre. De toute façon, on ne prêtait pas plus d'attention aux gens du peuple en Stygie qu'on ne le faisait dans des contrées moins exotiques.

Par sa stature, il n'était pas sans rappeler les hommes des castes guerrières de Stygie, qui étaient, eux aussi, grands et musclés. Sa peau, brunie par le soleil, était presque aussi foncée que celle de la plupart d'entre eux. Ses cheveux noirs, coupés au carré et retenus par un bandeau de cuivre, accentuaient encore la ressemblance. Les caractéristiques qui le singularisaient étaient la subtile différence dans sa démarche, ses traits étrangers et ses yeux bleus.

Cependant, le manteau faisait un bon déguisement et Conan restait dans l'ombre autant que possible, tournant la tête lorsqu'un indigène approchait de trop près.

C'était un jeu de dupes, et il savait qu'il ne pourrait pas les berner très longtemps. Khemi ne ressemblait pas aux villes portuaires des Hyboriens, qui fourmillaient de représentants de toutes les races du monde. Les seuls étrangers que l'on trouvait ici étaient les esclaves noirs et shémites, et il ne ressemblait ni aux uns ni aux autres autant qu'il ressemblait aux Stygiens. Les étrangers n'étaient pas les bienvenus dans les villes de Stygie et étaient tout juste tolérés lorsqu'il s'agissait d'ambassadeurs ou de marchands accrédités. Même ces derniers n'étaient pas admis à terre après la tombée de la nuit. Or, il n'y avait actuellement aucun navire hyborien dans le port. Une étrange agitation s'était emparée de la ville, de vieilles ambitions semblaient renaître, un murmure que nul n'aurait su définir exceptés ceux-là même qui murmuraient. Tout ceci, Conan le sentait plus qu'il ne le savait. Tous ses instincts primitifs aiguisés percevaient cette agitation trouble autour de lui.

Si on venait à le découvrir, son sort serait horrible. On le tuerait simplement parce qu'il était étranger. Si on reconnaissait en lui Amra, le chef corsaire qui avait dévasté ces côtes grâce à l'acier et aux flammes... un frisson involontaire parcourut ses larges épaules. Il ne craignait pas les ennemis humains, ni la mort par le feu ou l'acier. Mais il s'agissait là d'une noire contrée de sortilèges et d'horreurs sans nom. On disait que Set, l'Antique Serpent, banni il y a bien longtemps par les races hyboriennes, rôdait toujours dans les ombres des temples mystérieux ; terribles et mystérieux étaient les actes que l'on commettait dans ces sanctuaires de ténèbres.

Il s'était écarté des rues jouxtant le front de mer et de leurs grandes marches qui descendaient au niveau de l'eau, et il s'enfonçait désormais dans les longues rues peuplées d'ombres du cœur de la ville. Le spectacle qu'elles offraient était bien différent de celui d'une ville hyborienne : pas de lampes ou de torchères, ni de gens aux habits colorés déambulant en riant sur les voies pavées ; pas non plus d'échoppes ou de boutiques aux portes grandes ouvertes avec des commerçants exposant leurs marchandises.

Ici, les échoppes fermaient au crépuscule. Les seules lumières de la rue étaient celles des torches qui brûlaient en dégageant un nuage de fumée, disposées à intervalles espacés. Les passants étaient peu nombreux ; ils semblaient pressés et ne parlaient pas. Leur nombre allait décroissant au fur et à mesure que l'heure avançait. Conan trouva ce spectacle sinistre et irréel ; le silence de ces gens, leur précipitation furtive, les grands murs de pierre noire de part et d'autre des rues. L'architecture stygienne avait un aspect massif et austère qui était oppressant et intimidant.

On ne voyait que peu de lumières excepté aux étages supérieurs des bâtiments. Conan savait que la plupart des habitants étaient allongés sur les toits en terrasse, entre les palmiers des jardins suspendus, avec les étoiles pour plafond. On entendait le murmure d'une étrange musique, au loin. De temps à autre passait un char de bronze, ses roues résonnant bruyamment sur les pavés. On apercevait alors un aristocrate de grande taille, aux traits de faucon, enveloppé dans une grande cape de soie, un bandeau d'or incrusté d'un emblème à tête de serpent dressé retenant ses cheveux noirs ; à ses côtés se trouvait le conducteur du char, noir comme l'ébène et nu, arquant ses jambes musclées pour contrôler la course des fougueux chevaux stygiens.

À cette heure-ci, ceux qui marchaient encore dans les rues étaient les gens du peuple, les esclaves, les marchands, les prostituées et les

ouvriers, et ceux-ci se faisaient moins nombreux au fur et à mesure qu'il avançait. Il se rapprochait du temple de Set, là où il savait qu'il avait le plus de chances de trouver le prêtre qu'il cherchait. Il pensait qu'il reconnaîtrait Thutothmes s'il le voyait, bien qu'il ne l'ait aperçu que fugitivement dans la semi-obscurité de la ruelle de Messantia. Il était en effet certain que l'homme qu'il avait vu était bien le prêtre. Seuls les occultistes haut placés dans les arcanes de l'horrible Cercle Noir étaient investis du pouvoir de la main noire, qui permettait de tuer par un simple toucher ; et seul un homme tel que lui oserait défier Thoth-Amon, un homme que le monde occidental ne connaissait que par la terreur et les légendes qu'il inspirait.

La rue s'élargit, et Conan prit conscience qu'il arrivait dans le secteur de la ville réservé aux temples. Les grandes masses noires que formaient leurs édifices se profilaient sur les étoiles blêmes, indescritiblement menaçantes à la lueur des rares torches. Soudain, il entendit le cri étouffé que venait de pousser une femme, un peu plus loin et de l'autre côté de la rue. C'était une courtisane. Elle était nue à l'exception de la grande coiffe à plumes de sa profession. Elle se reculait contre le mur, le regard fixé sur quelque chose qu'il ne pouvait pas encore voir. En entendant son cri, les rares passants s'immobilisèrent, comme figés sur place. Au même instant Conan entendit une sinistre reptation quelque part devant lui. Une hideuse tête triangulaire sortit de l'angle sombre du bâtiment. Quelques instants plus tard, le corps tout entier, luisant et noir, avança en glissant sur les pavés, anneau après anneau.

Le Cimmérien recula, se remémorant certaines histoires qu'on lui avait racontées : les serpents étaient sacrés aux yeux de Set, dieu de Stygie, qui était, disait-on, lui aussi un serpent. Des monstres tels que celui-ci habitaient les temples de Set. Lorsque la faim les saisissait, ils étaient autorisés à ramper dans les rues pour s'emparer de la proie de leur choix. Leurs horribles festins étaient considérés comme des sacrifices en l'honneur du dieu squameux.

Les Stygiens qui se trouvaient non loin de Conan se mirent à genoux, les hommes comme les femmes, attendant passivement leur sort. Le grand serpent choisirait sa victime, enroulerait autour d'elle ses anneaux écailleux et la broierait, la réduisant en une pulpe sanglante, pour enfin l'avaler comme une couleuvre avale une souris. Les autres vivraient. Telle était la volonté des dieux.

Mais telle n'était pas la volonté de Conan. Le python glissait dans sa direction, sans doute attiré par le fait qu'il était le seul humain des parages encore debout. Saisissant sous sa cape son grand couteau, Conan espéra que le monstre visqueux le dépasserait sans s'arrêter. Mais celui-ci s'arrêta devant lui et se redressa, vision d'horreur dans la lueur tremblante des torches. Sa langue bifide apparut et disparut, ses yeux froids brillant de cette antique cruauté qui est celle du peuple-serpent. Son cou se tendit, mais avant qu'il puisse frapper, Conan fit jaillir son couteau de sa cape et frappa à la vitesse de l'éclair. La large lame fendit la tête triangulaire en deux et s'enfonça profondément dans le cou du reptile.

Conan dégagea sa lame et s'écarta d'un mouvement brusque, tandis que le grand corps se repliait sur lui-même et cinglait l'air, agité de terribles spasmes d'agonie. Il resta quelques instants à regarder ce spectacle, dans une fascination morbide. Le seul bruit était celui du serpent qui battait et fouettait les pierres.

C'est alors que les adeptes, choqués par ce qui venait de se passer, poussèrent un terrible cri :

— Blasphémateur ! Il a tué le fils sacré de Set ! Tuez-le ! À mort ! À mort !

Des pierres sifflèrent autour de lui, et les Stygiens se précipitèrent sur lui dans leur fureur, poussant des cris hystériques, tandis que de toutes parts d'autres silhouettes émergeaient des maisons et reprenaient leurs cris en chœur. En poussant un juron, Conan pivota sur ses talons et se précipita dans l'ouverture d'une ruelle sombre. Il entendit le martèlement de pieds nus sur les dalles derrière lui tandis qu'il courait, se fiant plus à son instinct qu'à ses yeux. Les murs résonnaient des cris vengeurs de ses poursuivants. Sa main gauche rencontra une brèche dans le mur. Il s'y engagea à toute allure et se retrouva dans une autre ruelle, plus étroite celle-là. De hauts murs de pierre noire se dressaient de chaque côté. Au-dessus de sa tête, haut dans le ciel, il pouvait voir une fine rangée d'étoiles. Ces murs cyclopéens, il le savait, étaient ceux des temples. Il entendit, derrière lui, la meute dépasser l'entrée sombre de la ruelle en poussant des cris. Les hurlements s'éloignèrent, puis s'estompèrent. Ses poursuivants n'avaient pas vu la ruelle et avaient continué leur chemin dans l'obscurité, droit devant eux. Il avança à son tour, bien que l'idée de tomber à nouveau sur un « fils » de Set dans l'obscurité le fit frissonner.

C'est alors qu'il aperçut une lueur qui se balançait étrangement devant lui, tel un ver luisant. Il s'immobilisa, se plaqua contre le mur et se

saisit de son couteau. Il savait ce que c'était : un homme qui s'approchait dans sa direction en tenant une torche. Ils étaient désormais si proches l'un de l'autre qu'il pouvait distinguer sa main sombre qui agrippait celle-ci, et l'ovale de son visage foncé. Encore quelques pas et l'homme ne pourrait pas manquer de le voir. Conan se ramassa sur lui-même à la façon d'un tigre. Soudain, la torche s'immobilisa. Une porte se dessina l'espace d'un instant tandis que l'homme à la torche se préparait à l'ouvrir. Quelques secondes plus tard, la haute silhouette s'engouffrait à l'intérieur, et les ténèbres retombèrent dans la venelle. Il y avait quelque chose de sinistre et d'inquiétant dans cette silhouette furtive qui avait ouvert la porte dans l'obscurité la plus totale... Un prêtre, peut-être revenant d'une sinistre mission.

Conan tâtonna jusqu'à la porte. Si un homme avait remonté cette ruelle une torche à la main, il était possible que d'autres surgissent à tout instant. Revenir sur ses pas l'aurait fait retomber sur la meute dont il cherchait à se libérer. Elle pouvait faire demi-tour à tout instant, apercevoir la ruelle étroite et s'y engouffrer en hurlant. Il se sentit pris au piège de ces murs nus et impossibles à escalader. Il ne désirait qu'une chose, s'enfuir, même si pour cela il devait s'introduire dans un bâtiment inconnu.

La lourde porte de bronze n'était pas verrouillée. Elle s'ouvrit sous ses doigts et il jeta un coup d'œil par l'entrebâillement. Une vaste pièce carrée aux murs de pierre noire s'offrit à son regard. Une torche se consumait, fichée dans une niche creusée dans la paroi. La pièce était vide. Il se glissa à l'intérieur et referma la porte laquée derrière lui.

Ses pieds chaussés de sandales ne firent aucun bruit sur le sol de marbre noir. Une porte en teck était entrouverte. Il se glissa par cette ouverture, son poignard à la main, et déboucha sur une salle immense plongée dans l'obscurité dont les murs, noirs et nus, s'élevaient jusqu'à un plafond noyé de ténèbres. Sur tous les côtés, des portes aux voûtes noires s'ouvraient sur cette immense salle silencieuse. Celle-ci était éclairée par de curieuses lampes de bronze qui répandaient une étrange et faible lumière. De l'autre côté de la grande salle s'élevait un large escalier aux marches de marbre, sans rampe, qui allait se perdre dans la pénombre. Au-dessus de lui et sur tous les côtés s'étendait une série de galeries, surplombant l'ensemble telles des corniches de pierre.

Conan frissonna. Il se trouvait dans le temple de quelque dieu stygien, qui n'était certes pas celui de Set, mais qui n'en était pas moins

sinistre. Le sanctuaire n'était pas vide. Au centre de la grande salle se trouvait un grand autel de pierre, massif, sombre, dépourvu de toute décoration, et sur lequel se lovait un des grands serpents sacrés, ses écailles iridescentes luisant à la lumière des lampes. Il ne bougeait pas, et Conan se souvint alors qu'on disait que les prêtres droguaient régulièrement ces créatures. Le Cimmérien avança d'un pas hésitant, puis se recula soudain. Il ne revint pas dans la pièce qu'il venait de quitter, mais trouva refuge dans un recoin caché par des tentures de velours. Il avait entendu un léger bruit de pas qui approchaient.

D'une des arches noires émergea une silhouette puissante et de grande taille, portant un pagne de soie et des sandales. Un ample manteau posé sur ses épaules descendait jusque sur le sol. Sa tête et ses traits étaient dissimulés par un masque monstrueux représentant un visage mi-bestial, mi-humain, surmonté d'une masse de plumes d'autruche.

Les prêtres stygiens se rendaient à certaines cérémonies en étant masqués. Conan espérait que l'homme n'allait pas le découvrir, mais quelque instinct avertit le Stygien. Il se détourna brusquement de sa destination initiale, qui semblait avoir été les escaliers, et s'avança droit sur le recoin. Comme il écartait les tentures d'un geste violent, une main jaillit de l'ombre et étouffa le cri dans sa gorge. Brusquement attiré dans l'alcôve, le prêtre s'empala sur la lame.

Ce fut la logique qui dicta le geste suivant de Conan. Il enleva le masque grimaçant et l'ajusta sur son propre visage. Il jeta le manteau du pêcheur sur le cadavre du prêtre et dissimula celui-ci derrière les tentures. Il passa ensuite le manteau du prêtre sur ses épaules massives. Le destin lui avait donné un déguisement. Tout Khemi pouvait bien chercher le blasphémateur qui avait osé se défendre face à un serpent sacré, car qui songerait à aller dénicher le coupable sous le masque d'un prêtre ?

Il sortit d'un pas assuré de l'alcôve et se dirigea vers l'une des portes voûtées, choisie au hasard. Il n'avait pas fait une dizaine de pas qu'il pivotait de nouveau sur ses talons, tous ses sens en alerte, face à un péril imminent.

Un groupe d'individus masqués descendait les marches en file indienne, présentant exactement le même aspect que lui. Il hésita. Il était à découvert. Finalement, il resta immobile, faisant confiance à son déguisement, bien qu'une sueur glacée vienne perler à son front et sur le dos de ses mains. Aucun mot ne fut échangé. Tels des fantômes,



les prêtres descendirent jusque dans la grande salle et le dépassèrent, marchant en direction d'une voûte obscure. Leur chef avait à la main un bâton noir au bout duquel se trouvait un crâne blanc et grimaçant. Conan comprit qu'il s'agissait là d'une de ces processions rituelles, totalement incompréhensibles à un étranger, mais qui jouent un rôle important, et souvent sinistre, dans la religion stygienne. Le dernier tourna légèrement la tête en direction du Cimmérien immobile, comme s'il s'attendait que celui-ci lui emboîte le pas. Ne pas faire ce que, de toute évidence, on attendait de lui, aurait immédiatement attiré les soupçons. Conan vint se placer derrière le dernier prêtre et régla son allure sur leurs pas mesurés.

Ils traversèrent un long couloir voûté et obscur. Conan nota avec un certain malaise que le crâne sur le bâton brillait d'une lueur phosphorescente. Il sentit une vague de terreur panique monter en lui, le poussant irrésistiblement à dégainer son couteau et à frapper de tous les côtés ces silhouettes étranges et inquiétantes, à s'enfuir de ce sinistre temple obscur comme un dément. Mais il se retint, combattant et repoussant les intuitions monstrueuses qui surgissaient au fond de son esprit et peuplaient les ténèbres de sombres formes d'horreur. Il parvint tout juste à retenir un soupir de soulagement au

moment où ils franchirent en file indienne une grande porte à deux battants, haute comme trois hommes, pour enfin émerger à l'extérieur, à la clarté des étoiles.

Conan se demanda s'il allait oser se fondre dans quelque ruelle obscure, mais il resta indécis. Ils descendirent le long de la rue ténébreuse en silence, et les rares passants qu'ils rencontraient détournaient le regard et s'enfuyaient. La procession restait à l'écart des murs. S'il tournait et tentait de s'enfoncer dans la première ruelle venue, il éveillerait instantanément les soupçons des prêtres. Tandis qu'il rageait et pestait en silence, ils parvinrent jusqu'à une porte basse et voûtée du mur sud, et ils s'engouffrèrent par celle-ci. Devant eux et autour d'eux se trouvaient des maisons de terre sèche, basses et au toit plat ainsi que des palmiers éclairés à la lueur des étoiles. C'était maintenant ou jamais, songea Conan, qu'il devait fausser compagnie aux prêtres silencieux.

Mais à peine la porte s'était-elle refermée derrière eux que ceux-ci sortirent de leur silence. Ils commencèrent à parler avec excitation. Ils oublièrent leur pas mesuré et rituel. Leur chef passa le bâton orné du crâne sous son bras sans plus de cérémonie, et le groupe tout entier se disloqua et se mit à avancer en toute hâte. Et Conan se hâta avec eux. Car, au milieu de leurs chuchotements, il avait entendu un mot qui l'avait galvanisé. Ce mot était « Thutothmes ! »



XVIII

JE SUIS LA FEMME QUI N'EST JAMAIS MORTE !

Conan jeta un regard brûlant sur ses compagnons masqués. Soit l'un d'entre eux était Thuthmes, soit le groupe avait rendez-vous avec l'homme qu'il recherchait. Il comprit quelle était leur destination lorsqu'il aperçut, au-delà des palmiers, une masse triangulaire qui se profilait sur le ciel obscur.

Ils franchirent la ceinture de cabanes et de bosquets, et si quelqu'un les aperçut, cette personne prit soin de ne pas se montrer. Les cabanes étaient plongées dans l'obscurité. Derrière celles-ci se dressaient les tours noires de Khemi, se profilant sinistrement contre les étoiles, et leur lueur se reflétait dans les eaux de la baie. Devant eux s'étendait le désert qui allait se perdre au loin dans les ténèbres. Quelque part, un chacal se mit à japper. Les sandales des néophytes silencieux ne faisaient aucun bruit sur le sable tandis qu'ils avançaient à vive allure. On aurait dit des fantômes se rapprochant de la pyramide colossale surgie des brumes du désert. Pas un bruit ne venait troubler cette contrée endormie.

Le cœur de Conan battit plus rapidement quand il observa le sinistre triangle noir qui se découpait sur les étoiles. Son impatience à en découdre, d'une façon ou d'une autre, avec Thuthmes lorsqu'ils se rencontreraient, n'était pas sans être teintée de la peur de l'inconnu. Aucun homme ne pouvait s'approcher de ces sombres masses de pierre noire sans éprouver quelque appréhension. Leur nom même était un repoussant symbole d'horreur pour toutes les nations du Nord. Les légendes laissaient entendre que ce n'était pas les Stygiens qui les avaient érigées, qu'elles étaient déjà là à l'époque pourtant incroyablement

reculée qui avait vu l'arrivée du peuple à la peau sombre dans le pays au grand fleuve.

Alors qu'ils s'approchaient de la pyramide, il aperçut une lueur diffuse au niveau de la base de l'édifice, lueur qui se révéla bientôt être une porte, gardée de chaque côté par des lions de pierre à tête de femme, mystérieux cauchemars insondables gravés dans la pierre. Le chef du groupe se dirigea droit sur la porte, et Conan aperçut une silhouette enténébrée se profiler dans le long couloir sur lequel elle donnait.

Le chef s'arrêta un instant à côté de cette sombre silhouette, puis s'engouffra dans le tunnel obscur. Un par un, les autres suivirent. Chaque fois qu'un prêtre masqué passait au niveau du sinistre portail, le mystérieux gardien le faisait s'arrêter, et ils échangeaient quelque chose, un mot ou un geste que Conan n'arrivait pas à déchiffrer. Voyant ceci, le Cimmérien s'attarda volontairement. Il se pencha, faisant mine de resserrer la lanière de sa sandale. Il ne se redressa pas avant que la dernière silhouette masquée ait disparu à l'intérieur, et il s'approcha à son tour de la porte.

Il se demandait avec inquiétude si le gardien du temple était humain, se remémorant certains récits qu'on lui avait faits. Mais ses craintes furent vite apaisées. Une torchère en bronze, posée juste après l'entrée, répandait une lueur diffuse qui révélait un grand couloir étroit qui allait se perdre dans les ténèbres et l'homme qui se tenait à l'entrée, silencieux et enveloppé d'une ample cape noire. Il n'y avait personne d'autre en vue. De toute évidence les prêtres masqués avaient disparu au bout du couloir.

Par-dessus la cape ramenée sur la partie inférieure de son visage, les yeux perçants du Stygien regardèrent Conan d'un air pénétrant. Il fit un geste curieux de sa main gauche. À tout hasard Conan imita le geste, mais de toute évidence le garde attendait un autre geste. La main droite du Stygien jaillit de sous sa cape et il y eut un reflet d'acier. Son coup de dague meurtrier aurait transpercé le cœur d'un homme ordinaire.

Il avait cependant affaire à un homme dont les muscles puissants étaient couplés à une vitesse digne d'un félin de la jungle. Alors que la dague étincelait dans la pénombre, Conan attrapa l'homme par le poignet et écrasa son poing droit sur la mâchoire du Stygien. La tête de l'homme alla percuter le mur de pierre, produisant un bruit sourd. L'homme avait le crâne brisé.

Restant immobile au-dessus de lui pendant quelques instants, Conan tendit l'oreille. La torchère luisait faiblement, lançant des lueurs

diffuses aux abords de la porte. Rien ne bougea dans les ténèbres au-delà. Cependant, bien loin et bien en dessous de lui, lui sembla-t-il, il entendit l'écho étouffé d'un gong.

Il se pencha et traîna le cadavre derrière la grande porte de bronze, grande ouverte vers l'intérieur. Le Cimmérien s'avança alors rapidement mais prudemment le long du couloir, sans chercher à savoir quel destin funeste l'attendait.

Il n'était pas allé bien loin quand il s'arrêta, perplexe. Le couloir se divisait en deux branches, et il n'avait aucun moyen de savoir laquelle avait été empruntée par les prêtres masqués. Au hasard, il prit celle de gauche. Le sol s'inclinait légèrement vers le bas et était usé et lisse, comme si de nombreux pieds l'avaient foulé. Çà et là une torchère venait éclairer son chemin d'une faible lueur crépusculaire et cauchemardesque. Conan se demanda avec inquiétude dans quel but ces masses colossales avaient été élevées et à quelle époque oubliée. Ce pays était ancien, très ancien. Nul ne savait depuis combien d'ères révolues les temples noirs de Stygie se dressaient face aux étoiles.

Des arches étroites et noires s'ouvraient de temps à autre sur la droite et la gauche, mais il resta sur le passage principal. Il avait cependant de plus en plus l'impression de s'être engagé sur la mauvaise voie. Ils avaient beau avoir de l'avance sur lui, il aurait logiquement dû avoir rattrapé les prêtres. Il était gagné par la nervosité. Le silence ressemblait presque à une chose tangible, et pourtant il avait le sentiment de ne pas être seul. Plus d'une fois, alors qu'il passait devant une des arches, il eut la sensation de sentir des yeux invisibles posés sur lui. Il s'immobilisa, à moitié tenté de rebrousser chemin jusqu'à l'endroit où le couloir se divisait en deux. Soudain, il pivota sur ses talons et leva son couteau, tous ses sens en alerte.

Une jeune fille se tenait à l'entrée d'un tunnel étroit, les yeux rivés sur lui. Sa peau d'ivoire indiquait qu'elle appartenait à quelque ancienne famille de l'aristocratie stygienne. Comme toutes les femmes de sa caste, elle était grande, souple, avec un corps voluptueux. Ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules ; un rubis étincelait dans ses mèches noires. À l'exception de ses sandales violettes et de la ceinture, large et incrustée de bijoux, qui enserrait sa taille, elle était totalement nue.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

Lui répondre eût été trahir le fait qu'il était un étranger. Il resta immobile, silhouette farouche et sinistre, avec ce masque hideux dont

les plumes ondoyaient au-dessus de sa tête. Son regard exercé scrutait les ténèbres derrière elle et n'y décela rien, mais il y avait peut-être des hordes de combattants à proximité, prêts à surgir à son appel.

Elle s'avança vers lui, avec méfiance, mais apparemment sans appréhension aucune.

— Tu n'es pas un prêtre, dit-elle. Tu es un combattant. C'est évident, même avec le masque que tu portes. Il y a autant de différences entre toi et un prêtre qu'entre un homme et une femme. Par Set! s'exclama-t-elle, se figeant soudainement sur place, les yeux écarquillés, je crois que tu n'es même pas stygien!

D'un mouvement trop rapide pour que l'œil le suive, la main de Conan se referma autour de la gorge ronde avec la légèreté d'une caresse.

— Ne fais pas un bruit! murmura-t-il.

La peau, douce et ivoirine, était froide comme du marbre, mais pourtant nulle crainte ne se lisait au fond des grands yeux noirs et splendides qui le regardaient.

— N'aie crainte, répondit-elle calmement. Je ne te trahirai pas. Mais tu es fou de venir dans le temple interdit de Set, toi, un inconnu et un étranger?

— Je suis à la recherche du prêtre Thutothmes, répondit-il. Est-il dans ce temple?

— Pourquoi es-tu à sa recherche? répondit-elle, éludant la question.

— Il a quelque chose qui m'appartient et que l'on m'a volé.

— Je vais te conduire à lui, proposa-t-elle, si spontanément que les soupçons de Conan se ravivèrent sur-le-champ.

— Ne joue pas avec moi, jeune fille, grogna-t-il.

— Je ne joue pas avec toi. Je n'ai aucune estime pour Thutothmes.

Il hésita, puis se décida. Après tout, elle était tout autant en son pouvoir que lui dépendait d'elle.

— Marche à côté de moi, lui ordonna-t-il, ne desserrant sa prise sur sa gorge que pour enserrer son poignet, mais fais attention quand tu marches. Un seul mouvement douteux et...

Elle le conduisit le long du couloir, qui ne cessait de s'enfoncer sous terre. Bientôt il n'y eut plus de torches pour éclairer leur progression, et il tâtonna dans les ténèbres. Il devinait et sentait la présence de la femme près de lui plus qu'il ne la voyait. Lorsqu'il lui adressa la parole, elle se tourna vers lui pour lui répondre. Il tressaillit alors en s'apercevant

que ses yeux luisaient comme du feu doré dans les ténèbres. Son esprit fut assailli de vagues soupçons monstrueux, mais il continua de la suivre, dans ce dédale de couloirs noirs qui mettaient à mal son sens primitif de l'orientation. Il se maudit en silence, se traitant de fou pour s'être ainsi laissé conduire dans cet antre de mystère, mais il était désormais trop tard pour faire demi-tour. Il sentit de nouveau la vie et le mouvement dans les ténèbres qui l'entouraient ; il pressentit le danger... une faim ardente tapie dans le noir. Si ses oreilles ne lui jouaient pas des tours, il entendit le bruit étouffé de quelque chose qui se glissait dans les ténèbres, puis se retira d'un coup sur un ordre murmuré par la jeune femme.

Elle le conduisit enfin dans une pièce éclairée par un étrange candélabre à sept branches, dans lequel étaient plantées sept bougies noires qui se consumaient étrangement. Il savait qu'ils étaient loin en dessous du niveau du sol. La pièce était carrée. Ses murs et son plafond étaient de marbre noir et poli, et elle était meublée à la façon des Stygiens d'autrefois ; on y trouvait un divan d'ébène, recouvert de velours noir, et sur un piédestal de pierre noire était posé un sarcophage sculpté.

Conan resta immobile, dans l'expectative, promenant son regard sur toutes les arches noires qui donnaient sur la pièce. Mais la fille ne fit pas mine de vouloir aller plus loin. Elle s'étendit sur la couche avec une souplesse toute féline, croisa ses doigts derrière sa tête à la chevelure soyeuse et le regarda de sous ses longs cils recourbés.

— Eh bien ? demanda-t-il, impatient. Que fais-tu ? Où est Thutothmes ?

— Inutile de se presser, répondit-elle nonchalamment. Qu'est-ce qu'une heure... une journée, une année... ou même un siècle d'ailleurs ? Ôte ton masque. Laisse-moi voir ton visage.

Avec un grognement ennuyé, Conan retira la volumineuse parure, et la jeune femme hocha la tête en signe d'appréciation en se repaissant de son visage sombre et balaféré et de ses yeux flamboyants.

— Il y a de la force en toi... une grande force ; tu pourrais étrangler un bouvillon.

Il eut un geste d'impatience et ses soupçons s'éveillèrent de nouveau. Il porta la main à son épée et scruta les ouvertures noires.

— Si tu m'as conduit dans quelque piège, dit-il, tu ne vivras pas assez longtemps pour en savourer le résultat. Vas-tu te lever de ce divan et faire ce que tu as promis, ou dois-je...

Sa voix se perdit dans un murmure alors qu'il regardait le sarcophage fermé. Les traits de son occupant étaient sculptés dans

l'ivoire avec une netteté et une force que seul un art oublié avait été capable de produire. Il émanait de ce masque sculpté une inquiétante familiarité, et soudain, Conan sursauta en comprenant pourquoi. Il y avait une ressemblance étonnante entre celui-ci et le visage de la jeune femme nonchalamment étendue sur la couche d'ébène. C'était comme si elle avait servi de modèle à celui qui l'avait sculpté. Il savait cependant que ce masque datait de plusieurs centaines d'années. Il apercevait des hiéroglyphes archaïques sur le couvercle laqué. Fouillant son esprit à la recherche de bribes de savoir, de choses apprises au détour de sa vie tumultueuse, il parvint à les déchiffrer, et dit à voix haute :

— Akivasha !

— Tu as entendu parler de la princesse Akivasha ? lui demanda la jeune fille sur la couche.

— Qui n'en a pas entendu parler ? grogna-t-il.

Le souvenir de cette antique princesse, aussi belle que maléfique, était toujours bien vivace dans le monde entier, dans les chants et les légendes. Pourtant, dix mille années s'étaient écoulées depuis que la fille de Tuthamon se livrait à des orgies obscènes à l'abri des murs noirs de l'antique Luxur.

— Son seul péché était d'aimer la vie, tous les aspects de la vie, déclara la Stygienne. Pour se concilier la vie, elle courtisa la mort. Elle ne pouvait supporter l'idée de devenir vieille, flétrie, usée, et enfin de mourir comme le font les vieilles femmes. Elle fit la cour aux Ténèbres comme à un amant et elle reçut la vie en cadeau... Une vie différente de celle des mortels, une vie qui ne peut ni vieillir ni disparaître. Elle s'enfonça dans l'ombre pour duper la vieillesse et la mort...

Conan la regarda avec des yeux réduits à l'état de fentes brûlantes. Il pivota sur ses talons et arracha le couvercle du sarcophage. Celui-ci était vide. Derrière lui, la jeune fille riait et ce son glaça le sang dans ses veines. Il pivota de nouveau pour lui faire face, les courts poils de sa nuque hérissés.

— *Tu es Akivasha !* s'exclama-t-il d'une voix grinçante.

Elle éclata de rire et rejeta en arrière ses cheveux lustrés, écartant ses bras en un geste sensuel.

— Je suis Akivasha ! Je suis la femme qui n'est jamais morte, qui n'a jamais vieilli ! Celle dont les imbéciles disent qu'elle a été ravie à la Terre par les dieux dans la fraîcheur de sa jeunesse et de sa beauté, pour parader à jamais telle une reine dans quelque demeure céleste ! Oh, non !

C'est dans les ombres que les mortels trouvent l'immortalité ! Il y a dix mille ans de cela, je suis morte pour pouvoir vivre à jamais ! Offre-moi tes lèvres, toi qui es fort !

Elle se leva d'un geste souple et s'approcha de lui. En se dressant sur la pointe des pieds, elle passa ses bras autour de son cou de taureau. Il abaissa son regard courroucé vers le splendide visage tourné vers lui, et il prit conscience de la terrible fascination mêlée d'une terreur glacée qu'elle exerçait sur lui.

— Aime-moi ! chuchota-t-elle, la tête rejetée en arrière, yeux fermés et lèvres entrouvertes. Donne-moi de ton sang pour renouveler ma jeunesse et ainsi perpétuer ma vie éternelle ! Je te rendrai immortel, toi aussi ! Je t'enseignerai la sagesse des ères passées, tous les secrets qui ont survécu aux éons dans l'obscurité qui règne sous ces temples obscurs. Je ferai de toi le roi de cette horde des ténèbres qui festoie entre les tombes des anciens quand la nuit recouvre le désert de son voile et que les chauves-souris volent sous la lune. Je suis lasse des prêtres et des magiciens, de ces jeunes captives hurlantes que l'on traîne à travers les portes de la mort. Je veux un homme. Aime-moi, barbare !

Elle pressa sa tête à la chevelure sombre contre le torse puissant de Conan, et il sentit une douleur aiguë à la base de sa gorge. Poussant un juron, il la repoussa violemment et la jeta en travers du divan.

— Satanée vampire !

Du sang ruisselait d'une minuscule blessure à sa gorge. Akivasha se redressa sur la couche, tel un serpent sur le point d'attaquer, ses yeux embrasés par toutes les flammes dorées de l'enfer. Ses lèvres se retroussèrent, révélant ses dents blanches et pointues.

— Imbécile ! hurla-t-elle. Penses-tu pouvoir m'échapper ? Tu vivras et mourras dans les ténèbres ! Je t'ai amené bien en dessous du temple. Tu ne pourras jamais retrouver ton chemin tout seul. Tu ne pourras jamais te frayer un chemin à travers les rangs de ceux qui gardent les tunnels. Sans ma protection, tu serais depuis bien longtemps dans le ventre d'un fils de Set. Imbécile, je boirai tout de même ton sang !

— Tiens-toi à l'écart sinon je te découpe en morceaux, grogna-t-il, toutes ses chairs révulsées. Tu es peut-être immortelle, mais l'acier te coupera en morceaux.

Tandis qu'il reculait en direction de l'arche par laquelle il était entré, la lumière disparut soudain. Toutes les bougies furent mouchées en même temps, bien qu'il n'aurait su dire comment, car Akivasha ne les avait pas touchées. Mais le rire de la femme-vampire s'éleva derrière lui,

moqueur, aussi doux et empoisonné que les violes de l'enfer. Il se mit à suer alors qu'il tâtonnait dans les ténèbres à la recherche de l'arche, dans un état proche de la panique. Ses doigts rencontrèrent une ouverture et il s'y engouffra. Était-ce la porte par laquelle il était arrivé, il n'en savait rien, et il s'en moquait d'ailleurs assez. Sa seule pensée était de sortir de cette pièce hantée qui abritait ce démon femelle, à la fois hideux et splendide, depuis des siècles innombrables.

Sa course le long des tunnels sombres et sinueux fut un cauchemar. En nage, il entendit derrière lui et autour de lui des bruits étouffés de reptation et de glissements, et une fois il perçut l'écho de ce rire infernal et mélodieux qu'il avait entendu dans la chambre d'Akivasha. Il fendait l'air de coups furieux quand il entendait, ou croyait entendre, des mouvements dans les ténèbres qui l'entouraient. Une fois sa lame s'enfonça dans une substance molle et ténue, qui n'était peut-être qu'une toile d'araignée. Il avait la sensation terrible qu'on jouait avec lui, qu'on l'attirait toujours plus profondément dans la nuit ultime, jusqu'au moment où il serait attaqué par des griffes et des crocs démoniaques.

À sa peur s'ajoutait la répulsion indicible de la découverte qu'il venait de faire. La légende d'Akivasha était très ancienne et dans tous les noirs récits qui tournaient autour d'elle, on parlait régulièrement de beauté, de l'idéal de la jeunesse éternelle. Pour nombre de rêveurs, de poètes et d'amants, elle n'était pas que la princesse perverse des légendes stygiennes, elle était aussi le symbole de la jeunesse éternelle et de la beauté, illuminant à jamais quelque lointain domaine des dieux. Mais la réalité était hideusement autre. Cette perversion impie était la réalité de ce qu'était la vie éternelle. À ce dégoût physique s'ajoutait cette sensation d'avoir perdu une des illusions humaines ; ce qui paraissait être de l'or étincelant n'était que fange et souillure cosmiques. Une vague de futilité le submergea, cette crainte que tous les rêves et les aspirations des hommes ne soient qu'autant de duperies.

C'est alors qu'il comprit que ses oreilles ne le trompaient pas. On le suivait, et ses poursuivants se rapprochaient. Au sein des ténèbres, il entendait des pas traînants et des glissements que jamais un être humain n'aurait pu produire, ni d'ailleurs un animal normal. Le monde des profondeurs abritait peut-être son propre règne animal. On le talonnait. Il fit demi-tour pour faire face au danger, bien qu'il ne puisse rien voir, et il recula lentement. Les bruits cessèrent avant même qu'il ait tourné la tête et aperçu, quelque part devant lui, au fond du long couloir, une lumière.



XIX

DANS LA SALLE DES MORTS

Conan s'avanceit prudemment dans la direction de la lumière qu'il avait aperçue, tendant l'oreille, à l'écoute du moindre bruit de poursuite, mais il n'entendit rien. Pourtant il *sentait* que les ténèbres étaient habitées d'une vie intelligente.

La lueur n'était pas immobile ; elle se déplaçait, oscillant d'un côté et de l'autre de façon grotesque. C'est alors qu'il en découvrit la source. Le tunnel qu'il était en train de longer en croisait un autre, plus grand, à quelque distance de lui. Une étrange procession s'avanceit le long de ce second tunnel : quatre hommes, grands et maigres, vêtus d'une robe noire à capuche, s'avançaient en prenant appui sur des bâtons. Celui qui était en tête brandissait une torche qui brûlait d'un étrange éclat régulier. Tels des fantômes, ils passèrent devant lui puis disparurent de son champ de vision réduit. Bientôt, seule une lueur allant s'amenuisant témoignait de leur récent passage. Leur aspect était inexplicablement étrange. Il ne s'agissait pas de Stygiens ; ils étaient différents de tout ce que Conan avait pu rencontrer jusqu'alors, et il se demandait même s'ils étaient bien humains. Ils ressemblaient à des spectres noirs, rodant telles des goules le long de ces tunnels maudits.

Cependant sa position ne pouvait être plus désespérée qu'elle l'était à ce moment-là. Sans attendre que les pieds inhumains qui s'avançaient dans son dos reprennent leur reptation, une fois la lueur lointaine totalement disparue, Conan s'était élancé en courant dans le couloir. Il s'engouffra dans le second tunnel et aperçut, loin devant et rendue minuscule par la distance, l'étrange procession qui avançait

dans son halo de lumière. Il se glissa sans bruit à sa suite, mais se plaqua soudain contre le mur en voyant les hommes s'arrêter brutalement et se rassembler, comme pour s'entretenir de quelque chose. Ils firent demi-tour, comme sur le point de retourner sur leurs pas, et Conan se dissimula sous l'arcade la plus proche, tâtonnant dans les ténèbres. Il s'était si bien accoutumé à l'obscurité qu'il y voyait assez distinctement. Il s'aperçut que le tunnel ne continuait pas en ligne droite, mais formait une succession de coudes, et il se dissimula derrière le premier de ceux-ci, de façon que la lueur de la torche des étrangers ne tombe pas sur lui au moment où ils arriveraient à sa hauteur.

Tandis qu'il se tenait là, il perçut un bourdonnement sourd qui provenait de quelque part derrière lui. On aurait dit le murmure de voix humaines. Quand il avança dans le couloir dans cette direction, cette impression se confirma. Il abandonna son intention première de suivre les créatures aux allures de goules jusqu'à leur destination finale, quelle qu'elle fût, et s'avança en direction des voix.

Il aperçut peu après un faible halo de lumière quelque part devant lui. Il bifurqua dans le tunnel d'où venait cette lumière et aperçut une grande arche, vaguement éclairée par la lueur d'une torche de l'autre côté. Sur sa gauche s'élevait un étroit escalier de pierre, et une prudence instinctive lui dicta de quitter le tunnel et de gravir les marches. Les voix qu'il avait entendues provenaient de ce grand espace éclairé par la torche qui se trouvait derrière la grande arche.

Les sons moururent derrière lui au fur et à mesure de son ascension. Il franchit bientôt une porte basse et voûtée, derrière laquelle il trouva un vaste espace nimbé d'une étrange lueur.

Il se tenait dans une galerie plongée dans l'obscurité, et de laquelle il pouvait apercevoir une salle aux dimensions colossales et faiblement éclairée, en contrebas. C'était une salle mortuaire, que peu d'hommes avaient l'occasion de voir, à l'exception des prêtres de Stygie. Le long des murs noirs s'élevaient, rangée après rangée, des sarcophages gravés et peints. Chacun de ceux-ci se trouvait dans une niche creusée dans la pierre noire, et ces rangées s'élevaient le long des murs jusqu'à se perdre dans les ténèbres de la voûte. Des milliers de masques sculptés plongeaient leurs regards impassibles sur le groupe d'hommes qui se tenaient au milieu de la salle, rendus insignifiants et anodins par cette impressionnante galerie de morts.

Dix des hommes de ce groupe étaient des prêtres et, bien qu'ils se soient débarrassés de leur masque, Conan savait qu'il s'agissait de ceux

qu'il avait accompagnés jusqu'à la pyramide. Ils se tenaient autour d'un homme de grande taille et aux traits de rapace, à proximité d'un autel noir sur lequel était étendue une momie dans ses bandelettes en décomposition. L'autel semblait baigner au sein d'un feu vivant, qui palpitait et scintillait tout en faisant pleuvoir des éclats dorés de flammes frémissantes sur les pierres noires autour. Cette lueur éblouissante émanait du grand joyau rouge qui était posé sur l'autel. Par contraste, les visages des prêtres semblaient cendreaux et cadavériques. Alors qu'il contemplait ce spectacle, Conan sentit le poids oppressant de tout le long chemin parcouru, toutes ces nuits et toutes ces journées interminables qui avaient marqué sa longue quête, et il frémit, saisi de l'impulsion subite de se précipiter sur ces prêtres silencieux, de se frayer un chemin parmi eux à coups puissants d'épée et de s'emparer de la gemme écarlate de ses doigts raidis par la passion. Il parvint cependant à rester maître de lui-même au prix d'un effort violent, et il s'accroupit à la faveur de l'ombre sur la balustrade de pierre. Un regard rapide lui apprit qu'un escalier descendait de la galerie jusque dans la grande salle, longeant le mur et à demi dissimulé dans l'ombre. Il scruta les recoins sombres de l'immense salle, cherchant d'autres prêtres ou adeptes, mais il ne vit que le groupe qui entourait l'autel.

Dans cet immense espace vide, la voix de l'homme qui se tenait près de l'autel résonna, caverneuse et spectrale :

— ... et c'est ainsi que la nouvelle est parvenue jusque dans le Sud. Le vent nocturne l'a murmurée, les corbeaux l'ont croassée dans leur vol, et les sinistres chauves-souris l'ont répétée aux hiboux et aux serpents qui hantent les ruines. Les loups-garous et les vampires l'apprirent, ainsi que les démons au corps noir qui rôdent de nuit. Le Vent de la Nuit, qui était assoupi, s'est étiré et a secoué sa lourde crinière, et alors un sourd grondement de tambours se fit entendre dans les profondes ténèbres, et les échos de cris étranges et lointains effrayèrent les hommes qui marchaient à l'heure du crépuscule. Car le Cœur d'Ahriman était revenu au monde pour accomplir sa mystérieuse destinée.

» Ne me demandez pas comment moi, Thutothmes de Khemi et de la Nuit, j'ai appris la nouvelle avant Thoth-Amon, qui se fait appeler « prince de tous les sorciers ». Il est des secrets qui ne sont pas destinés à des oreilles telles que les vôtres, et Thoth-Amon n'est pas le seul seigneur du Cercle Noir.

» Je l'appris donc et partis à la rencontre du Cœur qui arrivait dans le Sud. C'était comme un aimant qui m'attirait irrésistiblement. Il

voyageait de mort en mort, naviguant sur une rivière de sang humain. Le sang le nourrit, le sang l'attire. Son pouvoir est au plus fort lorsque les mains qui le saisissent sont couvertes de sang, lorsque l'on doit massacrer celui qui le détient pour s'en emparer. Quel que soit l'endroit où il brille, le sang est versé et les royaumes vacillent, et les forces de la nature sont en émoi.

» Je me tiens devant vous, moi, le maître du Cœur, et je vous ai demandé de venir en secret, vous qui m'êtes fidèles, pour être partie intégrante de ce royaume noir qui est à naître. Ce soir, vous serez témoins de la dissolution des chaînes par lesquelles Thoth-Amon nous asservit et de la naissance d'un empire.

» Qui suis-je donc, même moi, Thuthomes, pour savoir quelles puissances sont tapies et rêvent au cœur de ces profondeurs écarlates ? Il renferme des secrets oubliés depuis trois mille ans. Mais j'apprendrai. Ceux-là m'apprendront !

Il pointa sa main vers les formes silencieuses alignées le long des murs de la salle.

— Regardez comme ils dorment, nous observant derrière leur masque sculpté ! Rois, reines, généraux, prêtres, sorciers... les dynasties et la noblesse de la Stygie sur plus de dix mille ans ! Le simple contact du Cœur les éveillera de leur long sommeil. Pendant longtemps, très longtemps, le Cœur a battu dans l'ancienne Stygie. Il résida ici pendant des siècles avant d'entreprendre son voyage vers Acheron. Les anciens connaissaient toute l'étendue de ses pouvoirs, et ils me les révéleront lorsque je les aurai ramenés à la vie afin qu'ils œuvrent pour moi, grâce à sa magie.

» Je les ranimerai, les réveillerai. J'apprendrai leur sagesse perdue, le savoir enfermé dans ces crânes desséchés. Grâce aux connaissances des morts, nous enchaînerons les vivants ! Oui, les rois, les généraux et les sorciers d'antan seront nos aides et nos esclaves. Qui pourra s'opposer à nous ?

» Regardez ! Cette chose desséchée et ratatinée sur l'autel était autrefois Thothmekri, un Grand Prêtre de Set, mort il y a trois mille ans. C'était un des adeptes du Cercle Noir. Il connaissait l'existence du Cœur. Il nous parlera de ses pouvoirs.

Il leva le grand joyau, le déposa sur le torse flétri de la momie et leva la main comme il débutait une incantation. Mais il ne devait jamais achever cette incantation. Il se figea sur place, la main en l'air et la bouche béante, regardant derrière ses acolytes, qui se retournèrent pour regarder dans la même direction que lui.

Passant sous la voûte noire d'une porte, quatre silhouettes décharnées et vêtues d'une robe noire venaient d'entrer en file indienne dans la grande salle. Sous leur capuche, leur visage ressemblait à un ovale couleur jaune pâle.

— Qui êtes-vous ? s'exclama Thutothmes d'une voix aussi menaçante que le sifflement d'un cobra. Êtes-vous donc fous pour vous introduire de la sorte dans le temple sacré de Set ?

Le plus grand des intrus prit la parole, et sa voix était aussi monotone qu'une cloche d'un temple de Khitaï :

— Nous suivons Conan d'Aquilonie.

— Il n'est pas ici, répondit Thutothmes, rejetant son manteau en arrière de sa main droite en un geste curieusement menaçant, telle une panthère sortant ses griffes.

— Tu mens. Il est dans ce temple. Nous avons suivi sa piste, depuis le cadavre derrière la porte de bronze du portail extérieur jusque dans un dédale de couloirs. Nous suivions sa piste sinueuse lorsque nous apprîmes la présence de ce conclave. Nous partons désormais reprendre notre quête, mais avant cela, donne-nous le Cœur d'Ahriman.

— La mort est le lot des fous, murmura Thutothmes, en s'approchant de celui qui venait de s'exprimer.

Ses prêtres se rapprochèrent, aussi silencieux que des chats, mais les intrus ne parurent pas s'en soucier.

— Qui pourrait le contempler sans le convoiter ? déclara le Khitan. Nous en avons entendu parler en Khitaï. Il nous donnera la suprématie sur ceux qui nous ont exilés. La gloire et l'émerveillement rêvent au fond de ses profondeurs écarlates. Donne-le nous, si tu ne veux pas que nous te tuions.

Un cri féroce retentit alors qu'un prêtre bondissait, faisant étinceler une lueur d'acier. Avant qu'il puisse frapper, un bâton à écailles se tendit et toucha sa poitrine. L'homme s'écroula à terre, déjà mort. En un instant les momies se retrouvèrent en train de contempler une scène horrible et sanglante. Des poignards incurvés jaillirent et se teintèrent d'écarlate, des bâtons ophidiens se tendaient vers l'avant et se retiraient presque en un seul mouvement. Chaque fois qu'ils touchaient un homme, celui-ci poussait un cri et mourait.

Conan s'était redressé d'un bond au premier coup et il dévalait les marches. Il ne fit qu'entrapercevoir ce bref combat infernal... Il aperçut des hommes vaciller, aux prises avec leur adversaire, dégoulinant de

sang ; il aperçut un Khitan taillé en pièces et pourtant toujours debout et donnant toujours la mort. Soudain Thutothmes frappa ce dernier sur la poitrine de la paume de sa main. La créature s'écroula, morte, alors que l'acier n'avait pu venir à bout de sa vitalité surnaturelle.

Conan avait juste eu le temps de bondir au bas de l'escalier que le combat était déjà pratiquement terminé. Trois des Khitans étaient à terre, tailladés, lacérés et éventrés, mais Thutothmes était le seul des Stygiens encore debout.

Il se précipita sur le dernier Khitan, sa main ouverte brandie comme une arme, et cette main était aussi foncée que celle d'un Noir. Avant qu'il puisse frapper, le bâton que tenait le Khitan se tendit sur lui, semblant s'allonger alors même que l'homme à la peau jaune frappait. Le bout du bâton toucha la poitrine de Thutothmes au niveau du cœur et celui-ci chancela ; le bâton jaillit encore par deux fois et Thutothmes vacilla et s'écroula, mort. Ses traits étaient méconnaissables, tout son corps étant devenu aussi noir que sa main magique.

Le Khitan se tourna vers le joyau qui flamboyait sur la poitrine de la momie, mais Conan le devança.

Dans un silence tendu, les deux individus se firent face dans cet abattoir, sous le regard des momies sculptées.

— Je t'ai suivi bien loin, ô roi d'Aquilonie, déclara posément le Khitan. J'ai descendu le grand fleuve, franchi les montagnes, traversé Poitain et Zingara et les collines d'Argos jusqu'à la côte. Il ne nous a pas été facile de trouver ta trace depuis Tarantia, car les prêtres d'Asura sont rusés. Nous l'avons perdue en Zingara, mais nous avons trouvé ton casque dans la forêt au bas des collines de la frontière, où tu t'étais battu contre les goules de la forêt. Nous avons presque perdu ta trace ce soir, dans ce labyrinthe.

Conan songea qu'il avait eu de la chance d'emprunter un autre chemin en sortant de la chambre de la vampire. S'il avait repris le même, il serait immanquablement tombé sur ces démons jaunes au lieu de les apercevoir de loin alors qu'ils flairaient sa piste tels des limiers humains, aidés de leurs mystérieux pouvoirs.

Le Khitan secoua lentement la tête, comme s'il parvenait à lire dans son esprit.

— Cela importe peu ; la longue piste s'arrête ici.

— Pourquoi m'avez-vous traqué ? demanda Conan, prêt à bondir dans n'importe quelle direction avec une redoutable vélocité.

— Nous avons une dette à régler, répondit le Khitan. À toi qui es sur le point de mourir je ne cacherai pas les faits. Nous étions les vassaux du roi d'Aquilonie, Valerius. Nous l'avons servi longtemps, mais nous sommes désormais dégagés de nos obligations ; mes frères par la mort, et moi parce que j'ai rempli ma tâche. Je vais retourner en Aquilonie avec deux cœurs ; le Cœur d'Ahriman pour ma personne, le cœur de Conan pour Valerius. Un baiser du bâton taillé dans l'Arbre Vivant de la Mort...

Le bâton se tendit telle la langue dardée d'une vipère, mais Conan fut plus rapide encore. Il coupa le bâton en deux d'un coup de couteau. Les deux moitiés tombèrent alors à terre en se contorsionnant. Tel un éclair, l'acier fusa de nouveau et la tête du Khitan vint rouler sur le sol.

Conan pivota sur ses talons et tendit le bras vers le joyau. Il eut alors un mouvement de recul, ses poils se hérissèrent et le sang se glaça dans ses veines.

Ce n'était plus une chose brune et flétrie qui était étendue sur l'autel. Le joyau scintillait sur la poitrine pleine et bombée d'un homme vivant dont le corps nu était recouvert de bandelettes pourries. Vivant ? Conan n'aurait su le dire. Les yeux ressemblaient à du verre foncé et trouble et au fond brillaient de sombres feux inhumains.

L'homme se leva avec lenteur, prenant le joyau dans sa main. Il était debout à côté de l'autel, nu, la peau foncée, avec un visage ressemblant à une sculpture. Sans mot dire, il tendit la main vers Conan ; le joyau palpitait tel un cœur vivant dans sa paume. Conan le prit, avec la sensation étrange de recevoir un cadeau des mains d'un mort. Il se rendait confusément compte que les incantations appropriées n'avaient pu être prononcées jusqu'au bout... La vie n'avait pas été complètement rendue à ce cadavre.

— Qui es-tu ? demanda le Cimmérien.

La réponse lui parvint sur un ton monocorde et monotone, comme des gouttes d'eau qui s'écoulaient d'une stalactite dans une caverne profonde :

— J'étais Thothmekri ; je suis mort.

— Veux-tu bien me conduire à l'extérieur de ce satané temple ? demanda Conan qui avait la chair de poule.

D'un pas mesuré et mécanique, l'homme mort partit en direction d'une arche noire. Conan lui emboîta le pas. Un regard en arrière lui montra de nouveau la salle immense et obscure avec ses rangées de

sarcophages, les cadavres qui jonchaient le sol autour de l'autel, la tête du Khitan qu'il avait tué et dont le regard fixait les ombres de la voûte sans les voir.

La radiance du joyau illuminait les tunnels noirs telle une lampe magique, répandant un feu doré. Une fois, Conan aperçut un bout de chair couleur ivoire dans les ténèbres, et il crut qu'il voyait la femme vampire, Akivasha, se reculer craintivement devant la lueur du joyau. D'autres formes, moins humaines, s'enfuirent ou se traînèrent hors de sa vue dans les ténèbres.

Le mort avançait tout droit, ne regardant ni sur sa droite, ni sur sa gauche, et son pas était aussi régulier que la marche inéluctable du destin. Une sueur glacée recouvrit la peau de Conan. Le doute le rongait et le terrifiait. Comment pouvait-il être sûr que cette terrible forme surgie du passé le conduisait bien vers la liberté? Cependant il savait que s'il était livré à lui-même, il ne pourrait jamais retrouver son chemin dans ce maudit dédale de couloirs et de tunnels. Il suivit son guide terrifiant à travers les ténèbres qui régnaient en maîtresses devant et derrière eux, dans lesquelles se tapissaient des formes d'horreur et de folie qui fuyaient et craignaient la lueur aveuglante dispensée par le Cœur.

La grande porte de bronze apparut soudain devant eux. Conan sentit le vent nocturne qui soufflait en provenance du désert, aperçut les étoiles, et le désert qu'elles éclairaient de leur clarté et sur lequel planait la grande ombre de la pyramide. Toujours silencieux, Thothmekri pointa du doigt le désert, puis fit demi-tour et s'en retourna sans bruit dans les ténèbres. Conan resta à regarder cette silhouette muette disparaître progressivement dans l'obscurité, marchant silencieusement et inexorablement, comme si elle savait qu'elle allait à la rencontre de son destin, ou s'en retournait vers le sommeil éternel.

Avec un juron, le Cimmérien bondit à l'extérieur et s'enfuit vers le désert comme s'il avait des démons à ses trousses. Il ne tourna pas les yeux vers la pyramide ni vers les tours noires de Khemi qui se dressaient, indistinctes, au-delà de l'étendue de sable. Il allait vers le sud en direction de la côte, courant comme un homme saisi d'une panique incontrôlable. L'effort violent qu'il fournit chassa les toiles noires de son cerveau, et le vent du désert balaya les cauchemars qui hantaient son âme. Son dégoût s'était transformé en exultation sauvage avant que le désert se transforme en une zone de marécages à la végétation luxuriante. De l'autre côté de laquelle il aperçut les eaux noires où *L'Aventurier* avait jeté l'ancre.

Il s'élança dans les fourrés et se retrouva dans le marécage avec de l'eau jusqu'aux hanches. Il plongea alors dans les eaux profondes, sans se soucier des requins et des crocodiles, et nagea jusqu'à la galère. Avant que la vigie l'ait aperçu, il était déjà en train de se hisser le long de la chaîne et il sauta sur le pont, ruisselant et exultant.

— Réveillez-vous, bande de chiens! rugit Conan, écartant violemment la lance que l'homme de quart étonné pointait sur sa poitrine. Levez l'ancre! Tous à vos avirons! Donnez à ce pêcheur un casque rempli d'or et déposez-le sur le rivage! L'aube se lèvera bientôt, et nous devons foncer toutes voiles dehors vers le port de Zingara le plus proche avant que le soleil se lève!

Il fit tourner le grand joyau au-dessus de sa tête et ses flammes vinrent éclabousser le pont du navire de taches de feu doré.





XXI

L'ACHERON RENAÎTRA DE LA LOUSIERE

L'Aquilonie avait laissé l'hiver derrière elle. Les branches se paraient de verdure et les tiges d'herbe s'inclinaient en souriant à la chaleur des brises venues du sud. Cependant nombreux étaient les champs déserts et laissés à l'abandon ; nombreux les tas de cendres marquant l'endroit où se dressaient autrefois de fières villas ou des villes prospères. Des loups rôdaient ouvertement le long des routes envahies par la végétation, et des bandes d'hommes décharnés, sans foi ni loi, infestaient les forêts. Les festins, l'opulence et la splendeur étaient réservés à Tarantia.

Valerius régnait comme un homme frappé de démence. De nombreux barons qui avaient accueilli son retour avec joie avaient fini par protester contre lui. Ses collecteurs d'impôts écrasaient indifféremment riches et pauvres. La richesse d'un pays vidé de ses richesses venait s'entasser à Tarantia, qui devenait moins la capitale d'un royaume qu'une caserne de soldats en pays conquis. Les marchands prospéraient, mais c'était un état précaire, car nul ne savait s'il ne serait pas accusé de trahison sur la foi d'accusations montées de toutes pièces, ses biens confisqués et lui-même jeté en prison ou traîné sur le billot sanglant.

Valerius ne faisait aucun effort pour s'attirer les bonnes grâces de ses sujets. Il se maintenait au pouvoir grâce à l'armée némédienne et à ses troupes de mercenaires prêts à tout. Il avait conscience d'être le pantin d'Amalric. Il savait qu'il régnait uniquement parce que les Némédiens le voulaient bien. Il savait qu'il n'avait aucun espoir de rassembler l'Aquilonie sous son nom et de rejeter le joug de ses maîtres, car les provinces extérieures lui résisteraient jusqu'à leur dernière goutte de sang. De toute façon, les Némédiens le chasseraient du trône à la moindre tentative pour consolider son royaume. Il était pris à son propre piège. Le fiel de son orgueil blessé rongait son âme et il se lança dans un règne de débauche, vivant au jour le jour, sans penser au lendemain, ni même s'en soucier.

Il y avait pourtant une forme de subtilité dans sa folie, si profonde que même Amalric ne s'en doutait pas. Les errances de ses années sauvages et chaotiques, lors de sa période d'exil, avaient sans doute engendré chez lui une amertume hors du commun. Son dégoût de sa situation actuelle avait sans doute contribué à transformer cette amertume en une forme de démence. En tout cas, il n'était habité que par un seul désir : provoquer la perte de tous ses alliés.

Il savait que son règne s'achèverait à l'instant où il ne serait plus utile à Amalric ; il savait également qu'aussi longtemps qu'il continuerait à opprimer le royaume qui l'avait vu naître, le Némédien le laisserait régner, car Amalric désirait briser l'Aquilonie, l'amener à la soumission la plus totale, arracher ses derniers vestiges d'indépendance. Il pourrait alors s'en emparer et la reconstruire à sa guise grâce à son immense fortune, et utiliser ses habitants et ses ressources naturelles pour arracher la couronne de Némédie de la tête de Tarascus. L'ambition ultime d'Amalric était de devenir empereur, ce que Valerius savait. Valerius ignorait si Tarascus se doutait de cela, mais il savait que le roi de Némédie approuvait la ligne impitoyable qu'il avait adoptée. Tarascus détestait l'Aquilonie, d'une haine née des conflits passés. Il ne désirait qu'une seule chose : l'anéantissement du royaume occidental.

Valerius avait l'intention de ruiner le pays d'une façon si définitive que même la fortune d'Amalric ne suffirait jamais à le reconstruire. Il détestait le baron presque autant qu'il détestait les Aquiloniens, et il espérait seulement survivre jusqu'au jour où l'Aquilonie ne serait plus qu'une ruine totalement dévastée, et où Tarascus et Amalric seraient pris au piège d'une guerre civile sans issue qui détruirait la Némédie tout aussi complètement que l'Aquilonie.

Il pensait que l'invasion des provinces qui résistaient encore, le Gunderland, Poitain et les marches bossoniennes, marquerait la fin de son règne. Il deviendrait dès lors inutile à Amalric, qui se débarrasserait de lui. C'est pourquoi il retardait l'invasion de ces provinces, limitant ses actes à des raids et à des incursions sans but précis, répondant aux demandes pressantes d'Amalric par toutes sortes d'excuses plausibles, demandant des délais supplémentaires.

Sa vie était une série de fêtes et de folles débauches. Il faisait venir dans son palais les plus belles femmes du pays, consentantes ou non. Il blasphémait et se vautrait sur le plancher de la salle des banquets, complètement ivre, la couronne dorée sur sa tête, tachant ses robes pourpres avec le vin qu'il renversait. Dans des accès sanguinaires, il ornait les gibets de la place du marché de corps qui se balançaient au bout de la corde, il inondait de sang la hache des bourreaux ; sur ses ordres, les cavaliers némédiens partaient avec fracas pour aller piller et incendier le pays tout entier. Réduit à sombrer dans la folie, le pays tout entier se soulevait et lorsque des émeutes éclataient, elles étaient impitoyablement réprimées. Valerius saccagea, viola, pilla et détruisit jusqu'à ce qu'Amalric en personne intervienne et s'oppose à lui, le prévenant qu'il allait irrémédiablement ruiner le royaume, ignorant que telle était précisément son intention.

Pendant qu'en Aquilonie et en Némédie les hommes parlaient de la folie du roi, en Némédie on parlait beaucoup de Xaltotun, l'être masqué. Pourtant rares étaient ceux à l'avoir aperçu dans les rues de Belverus. On disait qu'il passait beaucoup de temps dans les collines, dans de curieux conclaves avec les survivants d'une ancienne race : des gens silencieux, sombres, qui se targuaient de descendre d'un ancien royaume. On parlait à mots couverts de tambours qui battaient sur les hauteurs des collines rêveuses, de feux qui brillaient dans les ténèbres et d'étranges chants portés par les vents, de psaumes et de rituels oubliés à la signification perdue depuis des siècles, et répétés comme autant de formules sans signification autour des feux dans ces villages de montagne dont les habitants différaient étrangement des gens des vallées.

La raison d'être de ces conclaves, nul ne la connaissait, à part peut-être Orastes, qui accompagnait fréquemment le Pythonien, et dont les traits étaient de plus en plus émaciés et tirés.

Cependant, au beau milieu du printemps, un murmure passa soudain sur le royaume qui sombrait dans l'abîme, réveillant et ranimant

une contrée impétueuse. Cela vint comme un murmure porté par le vent, montant depuis le Sud. Les hommes, ayant sombré dans l'apathie du désespoir, s'éveillèrent. Pourtant nul n'aurait su dire comment cela était arrivé. Certains parlaient d'une vieille femme, étrange et sinistre, qui était descendue des montagnes, cheveux au vent, accompagnée d'un grand loup gris qui la suivait comme un chien. D'autres parlaient des prêtres d'Asura qui se faufilaient, tels des spectres furtifs, du Gunderland jusqu'aux marches de Poitain et jusque dans les villages nichés dans les forêts des Bossoniens.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle se répandit, et la révolte courut telle une flamme le long des frontières. Des garnisons némédiennes isolées furent prises d'assaut et les soldats passés au fil de l'épée. Des troupes envoyées en reconnaissance furent taillées en pièces. L'Ouest prenait les armes et se soulevait, mais cette fois le soulèvement était différent. Ce n'était pas un profond désespoir qui l'animait, comme c'était le cas lors des soulèvements qui avaient précédé, mais une farouche résolution et une colère bien mûrie. Les gens du peuple n'étaient pas les seuls concernés : des barons fortifiaient leur château et défiaient ouvertement les gouverneurs des provinces. On aperçut des groupes de Bossoniens en mouvement aux abords des marches frontalières : des hommes trapus à l'air résolu, vêtus de brigandines et de casques de fer, leurs grands arcs à la main. Plongé dans une torpeur proche de la dissolution, le royaume venait soudain de se réveiller, vibrant de vie, dangereux. Amalric envoya donc chercher Tarascus en toute hâte. Et celui-ci vint à la tête d'une armée.

Dans le palais royal de Tarantia, les deux rois et Amalric discutaient du soulèvement. Ils n'avaient pas fait venir Xaltotun, plongé dans ses mystérieuses études dans les collines némédiennes. Ils n'avaient pas fait appel à lui et à sa magie depuis ce jour sanglant dans la vallée de Valkia, et celui-ci s'était mis à l'écart, ne s'entretenant que rarement avec eux et apparemment indifférent à leurs intrigues.

Ils n'avaient pas non plus invité Orastes, mais celui-ci vint quand même, et il était aussi blanc que l'écume chassée par la tempête qui s'annonce. Ils se tenaient tous les trois dans la pièce à la coupole dorée dans laquelle les rois s'étaient réunis pour discuter. Leurs regards s'immobilisèrent avec stupéfaction devant son air hagard et la peur qui s'y lisait, une peur dont jamais ils n'auraient jamais cru Orastes susceptible.

— Tu es épuisé, Orastes, dit Amalric. Assieds-toi sur ce divan ; je vais demander à un esclave de t'apporter du vin. Tu n'as pas ménagé ta monture...

Orastes repoussa l'invitation d'un geste.

— Trois chevaux sont morts sous moi pour arriver de Belverus. Je ne peux pas boire de vin, je ne peux pas me reposer, avant d'avoir dit ce que j'ai à dire.

Il arpentait la pièce dans un sens et dans l'autre, comme si quelque feu intérieur le consumait et l'empêchait de se tenir immobile devant ses compagnons, perplexes.

— Lorsque nous avons utilisé le Cœur d'Ahriman pour ramener un homme mort à la vie, lança-t-il soudain, nous ne mesurons pas les conséquences de notre geste. Nous avons remué les poussières noires du passé. La faute est mienne, le péché aussi. Nous ne songions qu'à nos ambitions, et avons oublié les ambitions que cet homme pourrait lui aussi avoir. Nous avons lâché un démon sur cette terre, une créature diabolique qui dépasse l'entendement l'humain. J'ai acquis un profond savoir des arts maléfiques, mais il y a une limite à ce que je peux faire et apprendre, comme pour tout homme de mon âge et de ma race. Mes ancêtres étaient des êtres purs et sains, dépourvus de toute souillure démoniaque. Je ne peux plonger dans l'abîme que dans les limites de ma seule personne. Xaltotun, en revanche, a hérité d'une tradition maléfique de magie noire et d'actes diaboliques vieille d'un millier de siècles. Il se situe au-delà de notre entendement non seulement parce qu'il est un sorcier, mais aussi parce qu'il est le rejeton d'une race de sorciers.

» J'ai vu des choses qui ont pétrifié mon âme. Au cœur des collines assoupies j'ai vu Xaltotun communier avec les âmes des damnés et invoquer les antiques démons du royaume oublié d'Acheron. J'ai vu les descendants maudits de cet empire maudit le vénérer et l'encenser, l'accueillant comme leur Grand Prêtre. J'ai vu ce qu'il a l'intention de faire... Et je vous l'annonce, ce n'est rien de moins que la résurrection de cet empire noir et ancien, la résurrection du sinistre royaume d'Acheron !

— Que veux-tu dire ? lui demanda Amalric. Acheron n'est que poussière. Il n'y a pas assez de survivants pour rebâtir un empire. Même Xaltotun ne peut pas remodeler de la poussière vieille de trois mille ans.

— Tu ne sais pas grand-chose de ses pouvoirs maléfiques, répondit Orastes, la mine sombre. J'ai vu les collines elles-mêmes prendre un aspect

étrange et différent sous l'action de ses incantations. J'ai entraperçu, comme des ombres se superposant au monde réel, les formes et les contours indistincts de vallées, de forêts, de montagnes et de lacs, avec une configuration différente de celle qui est la leur de nos jours, et qui était celle qu'ils avaient dans cet âge sombre. J'ai même deviné, plutôt qu'aperçu, les tours purpurines de la cité oubliée de Python, luisant telles des colonnes de brume dans l'obscurité.

— Au cours de cette dernière assemblée où je l'ai accompagné, alors que résonnaient les tambours et que ses adorateurs bestiaux hurlaient en se prosternant face contre terre, j'ai enfin compris le pouvoir de sa sorcellerie. Je vous dis qu'il va tenter de restaurer Acheron à l'aide de sa magie, au moyen du sortilège d'un gigantesque sacrifice sanglant tel que le monde n'en a jamais connu. Il voudrait asservir le monde et *noyer le présent dans un déluge de sang pour restaurer le passé!*

— Tu es fou ! s'exclama Tarascus.

— Fou ? (Orastes le regarda de ses yeux hagards.) Crois-tu qu'un homme peut voir ce que j'ai vu et rester totalement sain d'esprit ? Pourtant, j'ai dit la vérité. Il prépare le retour d'Acheron, avec ses tours, ses sorciers, ses rois et son cortège d'horreurs, comme il y a bien longtemps. Les descendants d'Acheron seront les fondations à partir desquelles il entamera la reconstruction, mais c'est le sang et les cadavres des habitants du monde actuel qui lui fourniront le mortier et les pierres dont il a besoin. Je ne saurais vous dire comment il va s'y prendre. Mon cerveau vacille quand j'essaie de comprendre. *Mais j'ai vu!* Acheron sera de nouveau Acheron, et même les collines, les forêts et les rivières reprendront leur ancienne configuration. Pourquoi pas ? Si avec mon maigre savoir je suis arrivé à ramener à la vie un homme mort depuis trois mille ans, pourquoi le plus grand des sorciers de la terre ne serait-il pas capable de ramener à la vie un royaume mort il y a trois mille ans de cela ? Acheron renaîtra de la poussière sur son ordre.

— Comment pouvons-nous l'en empêcher ? demanda Tarascus, impressionné.

— Il n'y a qu'une seule solution, répondit Orastes. Nous devons lui voler le Cœur d'Ahriman !

— Mais j'ai..., laissa échapper Tarascus, qui se tut aussitôt.

Personne n'avait prêté attention à lui, et Orastes poursuivit :

— C'est un pouvoir qui peut être utilisé contre lui. Si je l'avais entre mes mains, je pourrais peut-être le défier. Mais comment le voler ? Il l'a caché dans quelque endroit secret, et même un voleur de Zamora

ne pourrait le subtiliser. Je n'arrive pas à savoir où se trouve sa cachette. Si seulement il se décidait à sombrer de nouveau dans le sommeil du lotus noir... Mais la dernière fois qu'il s'y est plongé, c'était après la bataille de Valkia, parce qu'il était épuisé à la suite des grands sortilèges qu'il avait lancés, et...

La porte était fermée et verrouillée, mais elle s'ouvrit en silence et Xaltotun se retrouva devant eux, calme, serein, caressant sa barbe de patriarche. Ses yeux, en revanche, étaient traversés par les flammes dansantes de l'enfer.

— Je t'ai appris trop de choses, dit-il calmement, en pointant son index comme s'il pointait le doigt du destin.

Avant que quiconque ait eu le temps de faire un seul mouvement, il avait jeté une poignée de poussière sur le sol, aux pieds du prêtre, qui semblait s'être pétrifié. Elle s'enflamma et se consuma. Une volute de fumée bleutée s'éleva dans les airs en serpentant et vint se balancer autour d'Orastes en décrivant une mince spirale. Lorsqu'elle se fut élevée au-dessus de ses épaules, elle frappa comme un fouet, aussi rapide qu'un serpent, et s'enroula autour de son cou. Le cri d'Orastes s'étrangla dans sa gorge, se transforma en gargouillis. Ses mains se portèrent vivement à son cou, ses yeux devinrent exorbités et sa langue sortit de sa bouche. La fumée formait comme une corde bleutée autour de son cou ; puis elle commença à se dissiper et disparut totalement, et Orastes s'affaissa à terre, mort.

Xaltotun frappa dans ses mains et deux hommes entrèrent alors, des individus qu'on voyait souvent à ses côtés, petits, à la peau d'un noir repoussant, aux yeux rouges et obliques, et aux dents effilées de rongeurs. Ils ne dirent rien. Ils soulevèrent simplement le corps et l'emportèrent avec eux.

Chassant cette affaire de ses pensées d'un geste de la main, Xaltotun s'assit à la table d'ivoire autour de laquelle étaient installés les rois, blêmes.

— Pourquoi cette réunion ? demanda-t-il.

— Les Aquiloniens se sont soulevés dans l'Ouest, répondit Amalric, se remettant tout juste du sinistre choc causé par la mort d'Orastes. Ces imbéciles croient que Conan est en vie et qu'il arrive à la tête d'une armée poitanienne pour reconquérir son royaume. S'il était réapparu immédiatement après Valkia, ou si une rumeur disant qu'il était en vie avait circulé, les provinces centrales ne se seraient pas

soulevées pour soutenir sa cause, tant elles craignaient tes pouvoirs. Mais elles ont tellement souffert sous la férule de Valerius qu'elles sont désormais prêtes à suivre le premier homme qui sera capable de les unir contre nous. Les gens préfèrent une mort rapide à la torture et à la misère continuelle.

» Il est bien évident que la rumeur disant que Conan n'était pas vraiment mort à Valkia circulait de façon persistante dans tout le pays, mais ce n'est que depuis peu que les masses ont commencé à y accorder crédit. Pallantides est revenu de son exil en Ophir, jurant que ce jour-là le roi était malade sous sa tente et que c'était un homme d'armes qui portait son armure. De plus, un écuyer qui vient tout juste de se remettre d'une blessure consécutive à coup de masse reçu lors de la bataille de Valkia, confirme ses dires... en tout cas, c'est ce qu'il prétend.

» Une vieille femme accompagnée de son loup apprivoisé arpente le pays de long en large, proclamant que le roi Conan est bien vivant et qu'il va revenir un jour pour reconquérir sa couronne. Et récemment les maudits prêtres d'Asura ont commencé à chanter le même refrain. Ils affirment que la nouvelle leur est parvenue par quelque mystérieuse voie : Conan revient pour s'emparer de nouveau de ses terres. Je ne parviens pas à mettre la main ni sur la femme ni sur les prêtres d'Asura. Tout cela n'est bien sûr qu'une ruse de Trocero. Mes espions m'informent qu'il y a des signes indiscutables indiquant que les Poitaniens se préparent à envahir l'Aquilonie. Je pense que Trocero fera sortir de son chapeau quelque prétendant qu'il affirmera être le roi Conan.

Tarascus éclata de rire, mais son rire manquait singulièrement de conviction. Il palpa subrepticement une cicatrice sous son pourpoint et se souvint de corbeaux croissant tandis qu'ils étaient à la poursuite d'un fugitif. Il se souvint de son écuyer, Arideus, dont on lui avait ramené le corps depuis les montagnes frontalières. Il avait été horriblement déchiqueté par un grand loup gris, lui avaient rapporté ses soldats terrifiés. Mais il se souvint aussi d'une grande gemme rouge, volée dans un coffre en or pendant le sommeil d'un sorcier, et il se tut.

Valerius, quant à lui, se rappela un aristocrate dont le dernier soupir avait été une histoire terrifiante. Il se souvint de quatre hommes de Khitaï qui avaient disparu dans les dédales du Sud et n'étaient jamais revenus. Mais il retint sa langue, car la haine et la méfiance qu'il

éprouvait envers ses alliés le rongeaient comme un ver, et il ne désirait rien autant que de voir les deux rebelles et les Némédiens en venir aux prises et s'entre-tuer.

Mais Amalric, lui, s'exclama :

— Il est absurde de songer un seul instant que Conan puisse être en vie !

Pour toute réponse, Xaltotun déplia sur la table un rouleau de parchemin.

Amalric s'en empara et le parcourut du regard. Un cri furieux et incohérent jaillit de ses lèvres. Il lut :

« À l'attention de Xaltotun, grand fakir de Némédie. Chien d'Acheron, je reviens dans mon royaume et j'ai l'intention de pendre ta carcasse à une branche d'arbre.

CONAN »

— Un faux ! s'exclama Amalric.

Xaltotun secoua la tête.

— Il est authentique. J'ai comparé la signature avec celle des documents royaux conservés dans les bibliothèques de la cour. Personne ne pourrait imiter ces gribouillages en gros caractères.

— Mais alors, si Conan est en vie, marmonna Amalric, ce soulèvement ne sera pas comme les précédents, car il est le seul homme à même d'unir les Aquiloniens. Mais, protesta-t-il, ceci ne ressemble pas à Conan. Pourquoi nous met-il sur la défensive avec ses fanfaronnades ? On aurait pu s'imaginer qu'il aurait frappé sans prévenir, comme le font les barbares.

— Nous avons déjà été prévenus, lui fit remarquer Xaltotun. Nos espions nous ont informés des préparatifs de guerre en Poitain. Il ne pouvait pas traverser les montagnes sans que nous l'apprenions ; par conséquent, il me lance ce défi de façon caractéristique.

— Pourquoi à toi ? demanda Valerius. Pourquoi pas à moi, ou à Tarascus ?

Xaltotun posa son regard impénétrable sur le roi.

— Conan est plus sage que toi, dit-il enfin. Il sait déjà ce que vous autres, rois, avez encore à apprendre : ce n'est pas Tarascus, ni Valerius, non, et encore moins Amalric, mais Xaltotun qui est le véritable maître des nations occidentales.

Ils ne répondirent rien. Comme engourdis, ils restèrent assis à le regarder, tandis qu'ils réalisaient lentement la vérité de cette assertion.

— La seule voie qui m'est destinée est celle de l'empire, dit Xaltotun, mais il nous faut tout d'abord écraser Conan. Je ne sais pas comment il a pu m'échapper à Belverus, car il m'est impossible de savoir ce qui s'est passé lorsque j'étais plongé dans le sommeil du lotus noir, mais il est dans le Sud, où il rassemble une armée. C'est sa dernière chance, une tentative désespérée, que seule la détresse de ceux qui ont souffert sous le régime de Valerius a rendue possible. Qu'ils se soulèvent : ils sont tous à ma merci ! Nous attendrons qu'ils fassent le premier pas, et alors nous les détruirons une fois pour toutes.



» Ensuite, nous écraserons Poitain et le Gunderland, et ces stupides Bossoniens. Et après eux, Ophir, Argos, Zingara, Koth... Nous souderons toutes les nations du monde en un immense empire. Vous serez mes satrapes. Vous, mes lieutenants, serez plus puissants que n'importe quel roi d'aujourd'hui. Je suis invincible, car le Cœur d'Ahriman est dissimulé en un endroit où nul ne pourra s'en servir contre moi, comme cela était le cas autrefois.

Tarascus évita son regard, de crainte que Xaltotun ne lise ses pensées. Il comprit que le sorcier n'avait pas ouvert son coffre en or, gravé de serpents qui semblaient endormis, depuis qu'il y avait déposé le Cœur. Aussi étrange que cela puisse paraître, Xaltotun ne savait pas que le Cœur avait été volé ; l'étrange joyau était au-delà ou au-dehors du cercle de sa noire sagesse ; ses talents étranges ne l'avaient pas prévenu que le coffre était vide. Tarascus ne pensait pas que Xaltotun était au courant de l'étendue des révélations d'Orastes, car le Pythonien n'avait pas mentionné la renaissance d'Acheron. Il avait seulement parlé de la construction d'un nouvel empire à la surface du monde. Tarascus ne croyait pas que Xaltotun soit aussi confiant que cela en l'étendue de ses pouvoirs. S'ils avaient besoin de lui pour satisfaire leurs ambitions, il avait lui aussi besoin de leur aide. La magie dépendait, en tout cas jusqu'à un certain point, des coups d'épée et de lance. Le roi lut quelque chose dans le regard furtif que lui lança Amalric... « Laisser le sorcier utiliser ses arts magiques pour nous aider à vaincre notre plus dangereux ennemi. » Il serait alors temps de se retourner contre lui. Ils trouveraient peut-être une solution pour se débarrasser de ce sombre pouvoir qu'ils avaient fait renaître.



XXII

LES TAMBOURS DU DANGER

La guerre se confirma lorsque l'armée de Poitain, forte de dix mille hommes, se mit en marche, traversant les passes du Sud, bannières au vent et armures étincelant au soleil. À sa tête, jurèrent les espions, se trouvait un homme à la taille de géant, en armure noire, et le lion royal d'Aquilonie était brodé de fils d'or sur son riche surcot de soie. Conan était vivant ! Le roi était vivant ! Nul n'en doutait plus désormais, ami ou ennemi.

La nouvelle de l'invasion venue du sud coïncida avec l'arrivée de courriers qui avaient galopé à bride abattue, annonçant qu'une armée d'hommes du Gunderland marchait en direction du sud, appuyée par les barons du Nord-Ouest et les Bossoniens du Nord. Tarascus se porta à leur rencontre avec trente et un mille hommes, ralliant Galparan, sur le Shirki, que l'armée du Gunderland devait franchir avant de pouvoir frapper les villes encore aux mains des Némédiens. Le Shirki était un fleuve impétueux, au cours rapide, qui dévalait les canyons et les gorges montagneuses en direction du sud-ouest. Il n'y avait que peu d'endroits où une armée pouvait traverser le fleuve à cette époque de l'année, lorsque la fonte des neiges menaçait de le faire sortir de son lit. À l'est du Shirki, toutes les terres étaient aux mains des Némédiens, et il était logique de supposer que les hommes arrivant du Gunderland tenteraient de traverser le fleuve, soit à Galparan, soit à Tanasul, au sud de Galparan. On y attendait l'arrivée de renforts envoyés de la frontière sud de la Némédie d'un jour à l'autre, jusqu'à ce qu'on les informe que le roi d'Ophir se livrait à des démonstrations hostiles sur la frontière sud

de la Némédie. Vider un peu plus les garnisons aurait exposé la Némédie au risque d'une invasion venue du Sud.

Amalric et Valerius quittèrent Tarantia à la tête de vingt-cinq mille hommes, laissant derrière eux une garnison qu'ils espéraient suffisamment importante pour dissuader toute idée de soulèvement dans les villes pendant leur absence. Ils espéraient retrouver puis écraser Conan avant que celui-ci soit rejoint par les forces rebelles du royaume.

Le roi et ses Poitaniens avaient franchi les montagnes, mais il n'y avait encore eu aucun affrontement, aucune attaque de ville, aucun assaut de forteresse. Conan était apparu, puis avait disparu. Il semblait qu'il avait bifurqué vers l'ouest, s'enfonçant dans la région des collines, qui était faiblement peuplée, et qu'il était parvenu jusqu'aux marches bossoniennes, gonflant ses rangs de recrues au fur et à mesure de sa progression. Amalric, Valerius et leur armée composée de Némédiens, de renégats aquiloniens et de mercenaires féroces, s'avançaient à travers le pays, décontenancés et furieux, à la recherche d'un ennemi qui ne voulait pas se montrer.

Amalric ne parvint pas à obtenir autre chose que des renseignements vagues et superficiels sur les déplacements de l'armée de Conan. Les groupes d'éclaireurs avaient la fâcheuse habitude de partir au galop pour ne jamais revenir, et il n'était pas rare de trouver un espion cloué au tronc d'un chêne. La région se soulevait, et les paysans et les gens de la campagne frappaient de la seule manière qu'ils connaissaient : féroce, mortellement et furtivement. Tout ce dont Amalric était sûr, c'était qu'une importante force armée, composée de Gundermen et de Bossoniens du Nord, se trouvait quelque part au nord de ses positions, sur l'autre rive du Shirki, et que Conan, à la tête d'une force moins nombreuse, composée de Poitaniens et de Bossoniens du Sud, se trouvait, lui, au sud-ouest.

Il commença à redouter que si lui et Valerius continuaient à s'enfoncer plus avant dans ce pays sauvage, Conan puisse leur échapper en les contournant, puis envahir les provinces centrales dans leur dos. Amalric rebroussa chemin, quittant la vallée du Shirki pour établir son campement sur une plaine à une journée à cheval de Tanasul et ne plus en bouger. Tarascus resta en position à Galparan, car il craignait que les manœuvres de Conan ne soient destinées à l'attirer vers le Sud. Il laissa donc les Gundermen franchir le fleuve par le gué septentrional et pénétrer ainsi dans le royaume.

Xaltotun arriva au camp d'Amalric dans son chariot tiré par ces chevaux surnaturels qui ne semblaient jamais être fourbus. Il pénétra sous la tente d'Amalric et y trouva le baron en train de discuter avec Valerius ; ils étaient penchés au-dessus d'une carte dépliée sur une table de campagne en ivoire.

Xaltotun se saisit de cette carte, la froissa et la jeta au loin.

— Ce que vos éclaireurs ne peuvent pas vous apprendre, déclarait-il, mes espions me l'ont rapporté, bien que leurs informations soient étrangement floues et imprécises, comme si des forces invisibles œuvraient contre moi.

» Conan longe le Shirki avec dix mille Poitaniens, trois mille Bossoniens du Sud, ainsi que des barons de l'Ouest et du Sud avec leurs partisans, ce qui représente cinq mille hommes. Une armée de trente mille hommes, composée de Gundermen et de Bossoniens du Nord, avance à marche forcée vers le sud pour faire jonction avec lui. Les deux armées ont établi le contact par le biais de ces voies secrètes de communication qu'utilisent les maudits prêtres d'Asura, qui semblent vouloir s'opposer à moi. Je les livrerai en pâture à un serpent une fois la bataille terminée... Je le jure au nom de Set !

» Les deux armées se préparent à traverser à Tanasul, mais je ne pense pas que l'armée du Gunderland traverse le fleuve. Je pense que c'est plutôt Conan qui va le traverser pour la rejoindre.

— Pourquoi Conan traverserait-il le fleuve ? demanda Amalric.

— Car c'est tout à son avantage de retarder le moment de l'affrontement. Plus il attend, plus il sera puissant, et plus notre position sera précaire. Les collines de l'autre côté du fleuve sont remplies de gens qui lui sont farouchement loyaux : des hommes brisés, des réfugiés, des individus qui ont fui les cruautés de Valerius. De chaque recoin du royaume des hommes se précipitent pour rejoindre son armée, seuls, ou par régiments entiers. Il ne se passe pas un jour sans que des escouades de nos soldats soient prises en embuscade et taillées en pièces par les paysans. La révolte gronde dans les provinces centrales et ne tardera pas à se transformer en rébellion ouverte. Les garnisons que nous y avons laissées ne sont pas suffisantes, et pour l'heure nous ne pouvons pas espérer de renforts de la Némédie. Je devine la main de Pallantides dans ces escarmouches à la frontière ophirienne. Il a de la famille en Ophir.

» Si nous ne rattrapons et n'anéantissons pas Conan rapidement, la révolte embrasera les provinces dans notre dos. Il nous faudra alors retourner à Tarantia pour défendre ce que nous avons déjà pris. Pour

cela, il nous faudra peut-être nous tailler un chemin à coups d'épée à travers un pays en rébellion, avec toutes les forces de Conan sur nos talons, puis soutenir le siège de la ville elle-même, avec des ennemis à l'intérieur comme à l'extérieur des murs. Non, nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre. Nous devons écraser Conan avant que son armée prenne trop d'ampleur, avant que les provinces centrales se soulèvent. Une fois sa tête se balançant aux portes de Tarantia, vous verrez avec quelle rapidité la rébellion se disloquera.

— Pourquoi ne lances-tu pas un sortilège sur son armée pour les tuer tous ? demanda Valerius, à demi moqueur.

Xaltotun fixa l'Aquilonien comme s'il pouvait lire toute la folie moqueuse qui se tapissait au fond de ces yeux sournois.

— N'aie crainte, dit-il enfin. Mes arts magiques finiront par écraser Conan comme un lézard sous un talon. Mais même la sorcellerie peut être aidée par les piques et les épées.

— S'il traverse le fleuve et prend position dans les collines goraliennes, il sera peut-être difficile de l'en déloger, dit Amalric. Mais si nous tombons sur lui dans la vallée de ce côté-ci du fleuve, nous pouvons le balayer. À quelle distance de Tanasul se trouve Conan ?

— À l'allure qui est la sienne à l'heure actuelle, il devrait arriver au gué dans la nuit de demain. Ses hommes sont endurcis, et il leur fait mener un train d'enfer. Il devrait arriver là-bas au moins un jour avant l'armée du Gunderland.

— Bien ! dit Amalric en frappa la table du poing. Je peux atteindre Tanasul avant lui. J'enverrai un messenger à Tarascus, lui demandant de me suivre à Tanasul. Le temps qu'il arrive, j'aurai empêché Conan de franchir le fleuve et l'aurai anéanti. Nos forces combinées pourront alors traverser et s'occuper des Gundermen.

Xaltotun secoua la tête d'un mouvement impatient.

— Un très bon plan si tu avais affaire à un autre que Conan. Mais tes vingt-cinq mille hommes ne seront pas suffisants pour anéantir ses dix-huit mille avant l'arrivée des Gundermen. Ils se battront avec toute l'énergie de panthères blessées. Et imagine que les Gundermen arrivent au moment où les deux armées sont engagées l'une contre l'autre ? Tu seras alors pris entre deux feux et anéanti avant que Tarascus puisse intervenir. Il atteindra Tanasul trop tard pour pouvoir t'aider.

— Que faire, alors ? demanda Amalric.

— Fais route avec toutes tes forces contre Conan, répondit l'homme venu d'Acheron. Envoie un messenger demander à Tarascus de

venir nous rejoindre. Nous attendrons qu'il arrive, puis nous marcherons ensemble sur Tanasul.

— Mais pendant que nous attendrons, protesta Amalric, Conan franchira le fleuve et rejoindra les Gundermen.

— Conan ne traversera pas le fleuve, répondit Xaltotun.

Amalric releva brusquement la tête et plongea son regard dans les yeux sombres et énigmatiques.

— Que veux-tu dire ?

— Imagine que des pluies torrentielles s'abattent loin au nord, à la source du Shirki. Imagine que le fleuve se transforme en un torrent tel qu'il rend la traversée à Tanasul impossible. Ne pourrions-nous pas alors faire progresser toutes nos forces à notre rythme, rejoindre Conan sur cette rive, et l'écraser ? Puis, lorsque la décrue sera amorcée, ce qui devrait à mon sens se produire le lendemain, ne pourrions-nous pas alors traverser le fleuve pour détruire les Gundermen ? Ainsi nous pourrions disposer de toutes nos forces, écrasant l'une après l'autre deux armées inférieures en nombre.

Valerius éclata de rire comme il éclatait systématiquement de rire à la perspective de la défaite de quelqu'un, ami ou ennemi, et il passa une main impatiente dans ses mèches blondes et rebelles en un geste nerveux. Amalric fixait l'homme d'Acheron d'un regard où la crainte le disputait à l'admiration.

— Si nous tombons sur Conan dans la vallée du Shirki, coincé entre les collines sur sa droite et le fleuve en crue sur sa gauche avec toutes nos forces, reconnut-il, nous pourrions l'annihiler. Penses-tu... Es-tu sûr... Crois-tu vraiment que de telles pluies vont s'abattre ?

— Je retourne sous ma tente, répondit Xaltotun, en se redressant. Ce n'est pas en agitant une baguette magique que l'on peut accomplir une telle nécromancie. Envoie un messenger à Tarascus. Et ne laisse personne s'approcher de ma tente.

Cette dernière recommandation était superflue. Personne dans cette armée ne se serait approché de ce mystérieux pavillon de soie noire dont les portes de toile étaient toujours soigneusement rabattues ; même pour de l'argent. Nul n'y pénétrait jamais à l'exception de Xaltotun, et pourtant on entendait des voix s'en échapper. Ses parois de toile se gonflaient parfois alors que nul vent ne soufflait, et on entendait alors une étrange musique. Parfois, au cœur de la nuit, les parois de soie rougeoyaient à la lueur des flammes qui brûlaient

à l'intérieur, faisant apparaître en ombres chinoises des créatures contrefaites qui allaient et venaient.

Étendu sous sa propre tente cette nuit-là, Amalric entendit le grondement cadencé d'un tambour, provenant de la tente de Xaltotun. Il résonnait à intervalles réguliers, et parfois le Némédien aurait pu jurer qu'une voix grave et croassant venait se mêler aux battements du tambour. Il frissonna alors, car il savait que cette voix n'était pas celle de Xaltotun. Le tambour ne cessa pas de bruissier et de chuchoter sourdement, comme un grondement de tonnerre entendu de loin. Avant l'aube, Amalric aperçut depuis l'intérieur de sa tente les zébrures rouges d'éclairs, loin au nord, sur la ligne d'horizon. Partout ailleurs dans le ciel les grandes étoiles étaient visibles, brillant d'un éclat blanc. Mais au loin, le ciel était fendu d'éclairs incessants, tel le reflet écarlate de flammes sur une minuscule lame que l'on tourne.

Le lendemain, au crépuscule, Tarascus arriva à la tête de son armée, couvert de poussière et épuisé par sa marche forcée. Les fantassins arrivèrent à la traîne, plusieurs heures après la cavalerie. Tous campèrent sur la plaine à proximité du campement d'Amalric, et à l'aube les deux armées firent route vers l'ouest.

De nombreux éclaireurs étaient partis en reconnaissance, et Amalric attendait avec impatience qu'ils reviennent pour lui apprendre que les Poitaniens étaient pris au piège devant un fleuve torrentiel en crue. Mais lorsque les éclaireurs rejoignirent la colonne, ce fut pour annoncer que Conan avait franchi le fleuve !

— Quoi ? s'exclama Amalric. A-t-il traversé le fleuve avant la crue ?

— Il n'y a pas de crue, répondirent les éclaireurs, décontenancés. Tard dans la nuit il est arrivé aux abords de Tanasul et a fait franchir le fleuve à ses troupes.

— Pas de crue ? s'exclama Xaltotun. (C'était la première fois qu'Amalric le voyait pris au dépourvu.) Impossible ! Il y a eu des pluies diluviennes en amont du Shirki la nuit dernière et celle qui l'a précédée !

— Cela est bien possible, votre seigneurie, répondit l'éclaireur. Il est vrai que l'eau était bourbeuse et que les habitants de Tanasul ont dit que le niveau s'était élevé d'environ un pied hier, mais ce n'était pas suffisant pour empêcher Conan de passer.

La sorcellerie de Xaltotun avait échoué ! Cette pensée résonna dans le cerveau d'Amalric. Le sentiment d'horreur qu'il éprouvait pour cet homme étrange surgi du passé n'avait fait que croître depuis cette nuit à Belverus au cours de laquelle il avait vu une momie brune et

ratatinée enfler et se transformer en un homme bien vivant. Et la mort d'Orastes avait métamorphosé cette horreur latente en une peur bien réelle. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit la sinistre conviction que cet homme, ou ce démon, était invincible. Mais là, il venait d'avoir la preuve indiscutable de son échec.

Même les plus grands des nécromants peuvent parfois échouer, se disait le baron. En tout cas, il n'osait pas affronter l'homme venu d'Acheron. Du moins, pas encore. Orastes était mort, se tordant dans Mitra seul savait quel enfer sans nom, et Amalric savait que son épée ne saurait réussir là où la noire magie du prêtre renégat avait échoué. Quelle sinistre abomination Xaltotun était-il en train de concocter, seul l'avenir pouvait le dire. Conan et son armée représentaient un danger immédiat contre lequel la magie de Xaltotun serait sans doute nécessaire avant que cette pièce soit jouée dans son intégralité.

Ils parvinrent à Tanasul, petit village fortifié situé en un endroit où une série de rochers affleurant à la surface formait un pont naturel sur le fleuve, praticable à longueur d'année sauf en cas de crue importante. Des éclaireurs annoncèrent que Conan avait pris position dans les collines goraliennes, qui s'élevaient quelques *miles* plus loin. Ils annoncèrent aussi que juste avant le coucher du soleil les Gundermen étaient arrivés à son campement.

Amalric regarda Xaltotun, impénétrable et inaccessible à la lueur des torches. La nuit était tombée.

— Que faisons-nous maintenant ? Ta magie a échoué. Conan s'oppose à nous avec une armée presque aussi importante que la nôtre, et il a l'avantage de la position. Nous devons choisir le moindre mal ; soit camper ici et attendre qu'il attaque, soit nous replier vers Tarantia et y attendre des renforts.

— Nous sommes perdus si nous attendons, répondit Xaltotun. Traversez le fleuve et campez sur la plaine. Nous attaquerons à l'aube.

— Mais ses positions sont bien trop fortes ! s'exclama Amalric.

— Imbécile ! (Un accès de colère venait de faire craquer le vernis de sérénité du sorcier.) As-tu oublié Valkia ? Me crois-tu réduit à l'impuissance parce que quelque principe élémentaire obscur a empêché la crue ? Il était dans mes intentions que tes lances exterminent mes ennemis, mais n'aie crainte : ce sont mes arts magiques qui vont briser leur armée. Conan est pris au piège. Il ne verra pas le soleil se lever. Traverse la rivière !

Ils traversèrent à la lueur des torches. Les sabots des chevaux résonnaient en heurtant le pont rocailleux et s'enfonçaient dans les eaux peu profondes. L'éclat des torches sur les boucliers et les plaques pectorales se reflétait dans les eaux noires avec des teintes rougeâtres. Le pont de rochers sur lequel ils traversaient était large ; il était cependant plus de minuit avant que l'armée ait dressé son campement dans la plaine, sur l'autre rive. Les soldats pouvaient voir des feux rougeoyer au loin, dans les hauteurs. Conan avait fait voler ses troupes et elles faisaient désormais face à leurs ennemis dans les collines goraliennes, où nombre de rois aquiloniens avaient livré leur dernière bataille.

Amalric quitta son pavillon et parcourut le camp à grandes enjambées, fébrile. Une lueur étrange dansait sous la tente de Xaltotun, et de temps à autre un cri démoniaque déchirait le silence. On entendait aussi le murmure sourd et sinistre d'un tambour qui bruissait plus qu'il ne grondait.

Amalric, tous ses instincts aiguisés par la nuit et les circonstances présentes, pressentait que Xaltotun n'était pas confronté qu'à des forces physiques. Des doutes quant à l'étendue des pouvoirs du sorcier l'assaillirent. Il jeta un coup d'œil sur les feux dans les collines, et ses traits se durcirent. Lui et son armée étaient en plein cœur d'une région hostile. Là-haut dans ces collines rôdaient des milliers de formes carnassières ; des êtres dont le cœur et l'âme avaient été vidés de toute trace d'émotion et d'espoir, à l'exception d'une haine viscérale envers leurs vainqueurs et d'un désir frénétique de se venger. Une défaite signifierait l'anéantissement et une retraite dans un pays grouillant d'ennemis ivres de sang. Et le lendemain il devait lancer son armée contre le plus féroce guerrier des nations occidentales et sa horde désespérée... Si Xaltotun venait à faillir à ce moment...

Une demi-douzaine d'hommes d'armes surgit des ombres. La lueur des feux de camp se reflétait sur leur plaque pectorale et leur casque à cimier. Ils poussaient autant qu'ils traînaient une silhouette décharnée vêtue de haillons.

Ils saluèrent et dirent :

— Seigneur, cet homme s'est présenté à l'avant-poste et a déclaré vouloir s'entretenir avec le roi Valerius. C'est un Aquilonien.

Il ressemblait davantage à un loup... un loup portant les stigmates de pièges. De vieilles cicatrices, comme seuls peuvent en produire les fers, couturaient ses poignets et ses chevilles. Son visage était défiguré par

une cicatrice, marque évidente du fer chauffé à blanc. Ses yeux émirent une lueur à travers ses cheveux en broussaille et emmêlés tandis qu'il s'inclinait presque jusqu'à terre devant le baron.

— Qui es-tu, espèce de chien galeux ? demanda le Némédien.

— Appelle-moi Tiberias, répondit l'homme, et ses dents claquèrent dans un spasme involontaire. Je suis venu te dire comment prendre Conan au piège.

— Un traître, hein ? tonna le baron.

— On dit que tu as de l'or, dit l'homme, frissonnant dans ses guenilles. Donne-m'en un peu ! Donne-moi de l'or et je te montrerai comment vaincre le roi !

Il fixait le baron de ses pupilles dilatées ; ses mains, grandes ouvertes et tendues, paume vers le haut, ressemblaient à des griffes frémissantes.

Amalric haussa les épaules de dégoût. Mais aucun instrument n'était trop vil à ses yeux s'il pouvait en tirer quelque chose.

— Si tu dis vrai, tu auras plus d'or que tu ne pourras en emporter, dit-il. Si tu mens et que tu es un espion, je te ferai crucifier la tête en bas. Amenez-le donc.

Sous la tente de Valerius, le baron pointa du doigt l'homme accroupi devant eux. Il frissonnait et serrait ses guenilles contre son corps.

— Il dit qu'il connaît un moyen pour nous aider demain. Nous aurons besoin d'aide, si le plan de Xaltotun n'est pas plus efficace que le dernier. Parle donc, chien.

Le corps de l'homme fut secoué d'étranges convulsions. Les mots lui vinrent en se bousculant, dans un flot ininterrompu :

— Conan campe à l'entrée de la vallée des Lions. Celle-ci est en forme d'éventail et est flanquée de collines abruptes. Si vous l'attaquez demain, vous devrez y entrer de front. Il est impossible de gravir ces collines, ni d'un côté ni de l'autre. Mais si le roi Valerius daigne me prendre à son service, je le guiderai à travers les collines et lui montrerai comment il peut prendre le roi Conan à revers. Mais si nous voulons avoir une chance de réussir, nous ne devons pas tarder. De nombreuses heures à cheval sont nécessaires, car il faut marcher des *miles* vers l'ouest, puis des *miles* vers le nord, et enfin tourner en direction de l'est, et ainsi déboucher dans la vallée des Lions par l'arrière, à l'endroit par où sont arrivés les Gundermen.

Amalric hésita et passa sa main sur son menton. En cette époque chaotique, il n'était pas rare de trouver des hommes prêts à vendre leur âme pour une poignée de pièces d'or.

— Si tu cherches à me berner, tu mourras, dit Valerius. Tu sais cela, n'est-ce pas ?

L'homme frissonna, mais ses yeux dilatés restèrent inchangés.

— Si je te trahis, alors tue-moi !

— Conan n'osera pas diviser ses forces, réfléchit Amalric. Il aura besoin de tous ses hommes pour repousser notre attaque. Il ne peut se permettre d'envoyer ne serait-ce qu'un seul homme pour aller tendre des embuscades dans les collines. De plus, cet individu sait que, s'il tient à sa peau, il doit t'amener là où il l'a promis. Crois-tu qu'un chien dans son genre irait se sacrifier ? Absurde ! Non, Valerius, je pense que cet homme est de bonne foi.

— Ou un plus grand bandit que les autres, car il est prêt à vendre celui qui vient le libérer, dit Valerius en riant. Très bien. Je vais suivre ce chien. Combien d'hommes peux-tu mettre à ma disposition ?

— Cinq mille devraient suffire, répondit Amalric. Une attaque surprise sur leurs arrières les plongera dans la confusion, et ce sera suffisant. J'attends ton attaque aux environs de midi.

— Tu sauras quand je frapperai, répondit Valerius.

Tandis qu'Amalric retournait à son pavillon, il remarqua avec joie que Xaltotun était toujours sous sa tente, à en juger par les cris à glacer le sang qui en sortaient de temps à autre, hurlements d'horreur qui allaient se perdre dans la nuit. En entendant le cliquetis de l'acier et le tintement des brides qui lui parvenaient des ténèbres, un sourire farouche passa sur ses lèvres. Valerius était sur le point d'avoir servi tous ses desseins. Le baron savait que Conan était capable, tel un lion blessé, de lacérer et déchirer jusque dans les spasmes de l'agonie. Lorsque Valerius frapperait par l'arrière, la résistance farouche du Cimmérien pourrait bien coûter la vie à son rival avant que Conan succombe aussi. Tant mieux. Amalric sentait qu'il pourrait facilement se passer de Valerius, une fois que ce dernier aurait assuré la victoire némédienne.

Les cinq mille cavaliers qui accompagnaient Valerius étaient pour la plupart des renégats aquiloniens endurcis. Dans le silence de la nuit étoilée, ils quittèrent le camp endormi, marchant vers l'ouest en direction des imposantes masses sombres qui se découpaient sur les étoiles. Valerius chevauchait à leur tête. Tiberias était à côté de lui, une lanière de cuir serrée autour de son poignet, tenue par un homme d'armes qui se trouvait de l'autre côté. D'autres hommes étaient juste derrière lui, épée au poing.

— Tu nous joues un tour et tu meurs sur-le-champ, lui fit remarquer Valerius. Je ne connais pas tous les chemins de bergers dans ces collines, mais j'ai une assez bonne connaissance générale de la région pour connaître les directions que nous devons suivre pour parvenir sur l'arrière de la vallée des Lions. Fais en sorte de ne pas te tromper de direction.

L'homme baissa la tête et ses dents claquèrent lorsqu'il l'assura avec force mots de sa fidélité, regardant stupidement la bannière qui flottait au-dessus de lui, le serpent doré de l'ancienne dynastie.

Longeant l'extrémité des collines qui ceinturaient la vallée des Lions, ils décrivirent un vaste arc de cercle vers l'ouest. Ils avancèrent ainsi pendant une heure, puis bifurquèrent en direction du nord, se frayant un passage à travers les collines sauvages et escarpées, suivirent des pistes à demi effacées et des sentiers sinueux. L'aube les trouva à quelques *miles* au nord-ouest des positions de Conan. Le guide les conduisit alors vers l'est, à travers un dédale inextricable de rochers escarpés. Valerius hocha la tête, estimant leur position d'après certains pics plus hauts que d'autres. Il avait une assez bonne idée de l'endroit où ils se trouvaient et il savait qu'ils avançaient dans la bonne direction.

Soudain, sans que rien ne vienne l'annoncer, une masse grise et floconneuse descendit du nord en tourbillonnant, enveloppant les pentes et se répandant dans les vallées. Elle occulta le soleil et le monde se transforma en un abîme aveugle et grisâtre où l'on ne pouvait rien voir au-delà de quelques pieds. La progression se transforma en une série de tâtonnements et de trébuchements confus. Valerius poussa un juron. Il ne pouvait plus apercevoir les pics qui lui avaient servi de repères. Il devait s'en remettre entièrement au guide renégat. Le serpent doré pendait mollement sur sa bannière que le vent ne venait plus gonfler.

À son tour Tiberias parut désorienté. Il fit halte et regarda autour de lui, incertain.

— Es-tu donc perdu, chien ? lui demanda Valerius sur un ton cassant.

— Écoute !

De quelque part devant eux une légère vibration se faisait entendre, le grondement sourd et régulier de tambours.

— Le tambour de Conan ! s'exclama l'Aquilonien.

— Si nous sommes suffisamment proches pour entendre le tambour, déclara Valerius, pourquoi n'entendons-nous pas les cris et le fracas des armes ? La bataille a très certainement commencé.

— Les gorges et les vents jouent d'étranges tours, répondit Tiberias. (Il claquait des dents, souffrant de cette fièvre qui est fréquemment le lot des hommes qui ont longtemps séjourné dans des cachots souterrains et humides.) Écoute !

Un grondement sourd et étouffé parvint à leurs oreilles.

— Ils se battent dans la vallée en contrebas ! s'écria Tiberias. Le tambour résonne sur les hauteurs. Hâtons-nous !

Il se dirigea droit dans la direction du son du lointain tambour tel un homme qui vient enfin de retrouver son chemin. Valerius le suivit, maudissant le brouillard. Puis il se rendit compte que celui-ci masquerait leur progression. Conan ne les verrait pas venir. Ils seraient dans le dos du Cimmérien avant que le soleil de midi ait dispersé les brumes.

Pour l'heure, il était incapable de dire ce qu'il y avait de chaque côté du chemin, s'il s'agissait de falaises, de fourrés ou de gorges. Le tambour battait continuellement, résonnant de plus en plus fort au fur et à mesure de leur progression, mais ils n'entendaient plus le fracas de la bataille. Valerius n'avait aucune idée de la direction qu'ils prenaient. Il eut un sursaut au moment où il aperçut des remparts de pierre, rendus grisâtres par les bancs de brouillard, de part et d'autre du chemin. Il comprit qu'ils avançaient à travers un défilé étroit. Le guide ne montrait cependant aucun signe de nervosité et Valerius poussa un soupir de soulagement lorsque les parois s'élargirent et furent de nouveau englouties par le brouillard. Ils avaient franchi le défilé. Si on avait dû leur tendre un piège, c'est dans cette passe qu'aurait eu lieu l'embuscade.

Tiberias fit cependant de nouveau halte. Le grondement du tambour allait en s'accroissant et Valerius n'arrivait pas à savoir de quelle direction provenait le son. Un instant il semblait venir de devant lui, le suivant de derrière, et enfin d'un côté ou de l'autre. Valerius jetait des coups d'œil impatients à droite et à gauche, assis sur son destrier. Des filaments de brume s'enroulaient autour de lui et l'humidité faisait briller son armure. Derrière lui les longues lignes de cavaliers bardés d'acier disparaissaient peu à peu à sa vue, tels des fantômes engloutis par le brouillard.

— Pourquoi ralentis-tu, chien ? demanda-t-il.

L'homme paraissait écouter le tambour spectral. Il se redressa lentement sur sa selle et tourna la tête pour faire face à Valerius. Le sourire qu'il arborait était terrible à voir.

— Le brouillard se dissipe, Valerius, dit-il d'une voix transformée, tout en tendant un doigt osseux. Regarde !

Le tambour s'était tu. Le brouillard se levait rapidement. Les crêtes des falaises, majestueuses et spectrales, apparurent les premières au-dessus des volutes grises. Les brumes descendirent inexorablement vers le sol, s'effilochant et disparaissant. Valerius se dressa sur ses étriers en poussant un cri que répercutèrent les cavaliers derrière lui. Ils étaient entourés de toutes parts par les remparts des falaises. Ils ne se trouvaient pas dans une grande vallée à ciel ouvert comme il l'avait supposé. Ils se trouvaient dans une gorge qui se terminait en cul-de-sac, entourés de tous les côtés par des falaises à pic, hautes de plusieurs centaines de pieds. La seule entrée ou sortie de la gorge était cet étroit défilé par lequel ils étaient venus.

— Chien ! (Valerius frappa Tiberias sur la bouche de son poing bardé de fer.) Quelle diablerie est-ce là ?

Tiberias cracha du sang et éclata d'un rire effrayant.

— Un piège qui va débarrasser la terre d'une bête fauve ! Regarde, chien !

Valerius poussa un second cri, plus de rage que de peur cette fois.

Le défilé était obstrué par une horde terrifiante et sauvage. Des hommes aussi immobiles que des statues, vêtus de guenilles, les cheveux en bataille, la lance à la main. Ils étaient des centaines. Sur les crêtes des falaises apparurent alors d'autres visages, des milliers de visages, sauvages, décharnés, féroces, portant les stigmates du feu, de l'acier et de la famine.

— Une ruse de Conan ! pesta Valerius.

— Conan ignore tout de ceci, dit Tiberias en riant. C'est là le plan d'hommes brisés, d'hommes que tu as conduits à la ruine et transformés en bêtes sauvages. Amalric avait raison. Conan n'a pas divisé son armée. Nous sommes les va-nu-pieds qui suivaient son armée, les loups qui rôdaient dans ces collines, les hommes sans logis, les hommes sans espoir. Ceci était notre idée et les prêtres d'Asura nous ont aidés avec la brume. Regarde-les, Valerius ! Chacun d'entre eux porte l'empreinte de ta main, sur son corps ou dans son cœur !

» Regarde-moi ! Tu ne me reconnais pas, bien sûr, car ton bourreau a brûlé mon visage et m'a laissé cette cicatrice. Mais tu me connaissais, avant. Autrefois j'étais le seigneur d'Amilius, l'homme dont tu as assassiné les fils, dont les filles ont été enlevées et tuées par tes mercenaires. Tu as dit que je ne me sacrifierais pas pour te piéger ? Dieux tout-puissants, si j'avais un millier de vies, je les donnerais toutes en échange de ta mort !

» Et j'y suis parvenu ! Regarde donc ces hommes que tu as brisés, ces cadavres ambulants qui autrefois étaient pleins de superbe ! Leur heure est venue ! Cette gorge est ton tombeau. Essaie d'escalader les falaises : elles sont abruptes, elles sont hautes. Essaie de rebrousser chemin à coups d'épée : des lances bloqueront ton passage, des rochers s'écrouleront sur toi et t'écraseront ! Chien ! Je t'attendrai en enfer !

Il rejeta sa tête en arrière et rit jusqu'à ce que les rochers renvoient l'écho de son rire. Valerius se pencha de sa selle et abattit sa grande épée, fendant les omoplates et la poitrine de Tiberias qui s'écroula à terre, riant encore affreusement alors que le sang jaillissait par saccades de sa gorge.

Le tambour résonna de nouveau, envahissant le défilé de son tonnerre guttural. Alors les rochers s'écroulèrent et des nuées aveuglantes de flèches s'abattirent en sifflant des hauteurs, noyant les cris d'agonie des mourants.





XXIII

LA ROUTE QUI MÈNE EN ACHERON

L'aube blanchissait tout juste l'horizon à l'est quand Amalric disposa ses troupes à l'entrée de la vallée des Lions. Cette vallée était flanquée de collines basses et ondoyantes, aux pentes ardues, et le terrain montait progressivement, en une succession de terrasses naturelles irrégulières. Sur la plus haute de ces terrasses, l'armée de Conan était en position, attendant l'assaut. L'armée qui l'avait rejoint, après avoir marché depuis le Gunderland, n'était pas composée exclusivement de lanciers. Sept mille archers bossoniens et les barons du Nord et de l'Ouest, accompagnés de quatre mille de leurs gens, étaient venus grossir les rangs de sa cavalerie.

Les piquiers étaient disposés en un fer de lance compact, près de l'étroite entrée de la vallée. Ils étaient au nombre de dix-neuf mille, pour la plupart des Gundermen, mais quatre mille d'entre eux étaient des Aquiloniens des autres provinces. Cinq mille archers bossoniens étaient répartis de chaque côté de cette troupe. Derrière les lignes des piquiers, les chevaliers attendaient sur leurs montures, immobiles, lances levées : dix-neuf mille chevaliers de Poitain et neuf mille Aquiloniens, des barons et leurs gens.

L'armée de Conan occupait une solide position. Il était impossible de l'attaquer par les flancs, car il aurait fallu gravir des pentes ardues et boisées à portée des flèches et des épées des Bossoniens. Son campement était situé juste derrière lui, dans une vallée étroite et encaissée, qui n'était en fait que le prolongement de la vallée des Lions, à un niveau plus élevé.

Il ne craignait aucune surprise venue de l'arrière, car les collines dans son dos fourmillaient de réfugiés et d'hommes brisés dont la loyauté ne pouvait être mise en doute.

Mais s'il était difficile de le déloger de sa position, il lui était tout aussi difficile de s'en échapper. C'était tout à la fois un piège et une forteresse pour les défenseurs, un ultime retranchement désespéré pour des hommes qui savaient que la seule façon d'en réchapper était de sortir victorieux de la bataille. La seule voie de retraite possible passait par l'étroite vallée sur leurs arrières.

Xaltotun gravit une colline sur la gauche, à proximité de la large entrée de la vallée. Cette colline était plus élevée que les autres, et était connue sous le nom d'« Autel du Roi », pour une raison oubliée depuis bien longtemps. Seul Xaltotun le savait, et ses souvenirs dataient d'il y a trois mille ans.

Il n'était pas seul. Ses deux familiers, velus et à la peau foncée, silencieux et furtifs, l'accompagnaient, portant une jeune aquilonienne, pieds et poings liés. Ils déposèrent celle-ci sur un antique bloc de pierre, qui ressemblait curieusement à un autel et qui couronnait le sommet de la colline. Ce bloc de pierre était là depuis des siècles, tellement usé par les éléments que nombreux étaient ceux qui pensaient qu'il ne s'agissait que d'un simple rocher à la forme étrange. Ce que c'était, et la raison pour laquelle il se trouvait à cet endroit, Xaltotun le savait depuis bien longtemps. Les familiers s'éloignèrent, le dos voûté, tels des gnomes silencieux. Xaltotun se retrouva seul à proximité de l'autel de pierre, dominant toute la vallée, sa barbe sombre flottant au vent.

Son regard portait jusqu'au Shirki, qui serpentait au loin, et jusque sur les collines au-delà de l'entrée de la vallée. Il pouvait voir le triangle d'acier étincelant, disposé en ordre de bataille sur la première des terrasses. Il vit les heaumes des archers étinceler entre les rochers et les fourrés, les chevaliers, silencieux et immobiles sur leurs destriers, leurs étendards flottant au vent au-dessus de leurs casques, et leurs lances dressées vers le ciel qui formaient un buisson d'acier hérissé.

Regardant dans l'autre direction, il aperçut les longues lignes compactes des Némédiens qui s'avançaient en rangs successifs d'acier étincelant, s'enfonçant dans la vallée. Derrière ceux-ci les pavillons multicolores des seigneurs et des chevaliers et les tentes ternes des hommes du rang s'étiraient presque jusqu'au cours d'eau.

Tel un fleuve d'acier en fusion, l'armée némédienne se déversa dans la vallée, le grand dragon écarlate flottant au vent en replis soyeux. Les archers s'avançaient les premiers, en rangs ordonnés, arbalète levée à mi-hauteur, carreau encoché, doigt sur la détente. Derrière eux venaient les piquiers et, derrière ceux-ci, ce qui constituait la véritable force de l'armée : les chevaliers, bannière au vent, lance dressée, faisant avancer leurs destriers au pas comme s'ils se rendaient à un simple banquet.

Plus haut, sur les pentes, l'armée aquilonienne, inférieure numériquement, restait immobile sur ses positions, farouche et silencieuse.

Les chevaliers némédiens étaient au nombre de trente mille et comme dans la plupart des armées hyboriennes, c'était la chevalerie qui déciderait de l'issue de la bataille. Les fantassins n'étaient là que pour dégager la voie et permettre aux chevaliers en armure de lancer leur charge. Les piquiers et archers étaient au nombre de vingt et un mille.

Les archers commencèrent à décocher leurs traits tout en avançant, sans rompre leur formation, au rythme du sifflement et du claquement de leurs carreaux. Cependant leurs traits ne portaient pas assez loin ou rebondissaient sans dommages sur les boucliers dressés des Gundermen. Avant que les arbalétriers arrivent suffisamment près pour pouvoir décocher des traits mortels, les flèches des Bossoniens décrivirent un arc de cercle dans le ciel et firent des ravages en s'abattant dans leurs rangs.

Après quelques instants de ce tir croisé, les archers némédiens se mirent à refluer en désordre. Ils portaient une armure légère, et leurs armes n'étaient pas de taille à rivaliser avec les grands arcs bossoniens. Les archers occidentaux profitaient du couvert des buissons et des rochers. De plus, les fantassins némédiens n'étaient pas animés de la même ardeur que la cavalerie, sachant parfaitement qu'ils ne servaient qu'à dégager la voie pour les chevaliers.

Les arbalétriers battirent en retraite et les piquiers s'avancèrent entre leurs rangs disloqués. Ces derniers étaient pour la plupart des mercenaires, et leurs maîtres n'avaient aucun scrupule à les sacrifier. Leur rôle était de masquer l'avance des chevaliers jusqu'à ce que ceux-ci soient à distance de frappe. Ainsi, tandis que les arbalétriers décochaient des traits puissants qui frappaient sur les flancs et au loin, les piquiers avançaient sous cette pluie de mort, suivis par les chevaliers.

Lorsque les piquiers commencèrent à faiblir, terrassés par la terrible grêle mortelle qui s'abattait des hauteurs en sifflant pour les faucher, une trompette retentit, et ils s'écartèrent, ouvrant une voie dans laquelle les chevaliers s'engouffrèrent dans un fracas de tonnerre.

Ils se jetèrent en plein sur un nuage aux pointes d'acier mortelles. Les traits longs de plus de trois pieds trouvaient le moindre interstice dans les armures et les caparaçons des destriers. Des chevaux, grimpant péniblement les pentes ardues, se cabraient et retombaient en arrière, emportant leur cavalier avec eux. Des formes bardées de fer jonchaient les pentes. La charge faiblit, puis reflua.

Tout en bas, dans la vallée, Amalric reforma ses rangs. Tarascus donnait des coups d'épée, sous le dragon écarlate, mais c'était le baron de Tor qui menait la bataille en ce jour. Almuric poussa un juron en voyant la forêt de lances hérissées qu'il apercevait au-dessus et au-delà des casques des Gundermen. Il avait espéré que sa retraite aurait amené les chevaliers à se lancer à sa poursuite, en ainsi à être décimés de part et d'autre par ses archers et noyés sous le nombre de ses cavaliers. Mais ils étaient restés immobiles. Les serviteurs apportaient des outres contenant de l'eau puisée dans le fleuve. Les chevaliers ôtaient leur casque et aspergeaient d'eau leur tête ruisselant de sueur. Sur les pentes, les blessés hurlaient en vain, réclamant de l'eau. Dans les hauteurs coulaient de nombreuses sources. Les défenseurs ne souffriraient pas de la soif en cette longue et chaude journée de printemps.

Sur l'Autel du Roi, à proximité de l'antique pierre gravée, Xaltotun regardait les vagues d'acier aller et refluer. Les chevaliers s'avancèrent, plumes ondoyant au vent, lances abaissées. Ils s'élancèrent dans une nuée de flèches sifflantes mais leur charge se brisa sur le mur d'acier des lances hérissées et des boucliers. Des haches se levaient et s'abattaient sur les casques emplumés aux lances pointées vers le haut, faisant chuter chevaux et cavaliers. La farouche fierté des Gundermen était au moins égale à celle des chevaliers. Ils n'étaient pas là pour mourir sous les lances ennemies et pour la plus grande gloire de la chevalerie. Ils constituaient la meilleure infanterie du monde, et leurs traditions rendaient leur moral inébranlable. Les rois d'Aquilonie avaient depuis bien longtemps compris la valeur d'une infanterie que rien ne pouvait briser. Les hommes tenaient leur position et rien ne pourrait les en déloger. La grande bannière au lion d'or flottait au-dessus de leurs rangs étincelants, et à l'extrémité de ce triangle d'acier une silhouette gigantesque en armure noire rugissait et frappait comme un ouragan, sa hache dégoulinant de sang brisant l'acier et s'enfonçant dans les os.

Les Némédiens se battirent avec toute la bravoure qu'on pouvait attendre d'hommes fidèles à leurs traditions héroïques, mais ils ne purent

briser ce triangle de fer. Des flèches décochées depuis les buttes couvertes d'arbres sur leur droite et leur gauche décimaient impitoyablement leurs rangs compacts. Leurs propres archers étaient inutiles et leurs piquiers étaient incapables de gravir les collines pour en venir aux prises avec les Bossoniens. Lentement, récalcitrants et maussades, les chevaliers battirent en retraite, la mine sinistre, comptant le nombre de selles vides. Au-dessus d'eux, les Gundermen ne poussèrent aucun cri de victoire. Ils resserrèrent leurs rangs, comblant les trous laissés par ceux qui étaient tombés. La sueur ruisselait de sous leur casque d'acier et les aveuglait. Ils saisirent fermement leur lance et attendirent, leur cœur féroce gonflé de fierté d'avoir un roi qui avait mis pied à terre pour se battre à leurs côtés. Derrière eux, la chevalerie aquilonienne était restée sur ses positions. Les chevaliers étaient assis sur leurs destriers, farouches, immobiles.

Un chevalier éperonna sa monture fourbue jusqu'au sommet de la colline que l'on appelait l'Autel du Roi. Il fixa Xaltotun de ses yeux amers.

— Amalric me charge de te dire qu'il est temps de faire intervenir ta magie, sorcier, dit-il. Nous tombons comme des mouches en bas, dans la vallée. Nous ne parvenons pas à briser leurs lignes.

Xaltotun parut enfler et grandir, devenant plus impressionnant et terrifiant encore.

— Retourne auprès d'Amalric, dit-il. Dis-lui de reformer ses rangs pour la charge, mais d'attendre mon signal. Avant que ce signal soit donné, il contempera un spectacle qui restera gravé dans sa mémoire jusqu'au jour de sa mort !

Le chevalier salua comme malgré lui, et dévala la colline dans un fracas de tonnerre.

Xaltotun resta à côté du sombre autel de pierre. Il laissa son regard errer sur l'autre côté de la vallée, sur les morts et les blessés gisant sur les terrasses, sur le groupe d'hommes maculés de sang et à l'air sinistre au sommet de la colline, sur les lignes de chevaliers à l'armure couvertes de poussière qui reformaient leurs rangs dans la vallée en contrebas. Il leva son regard vers le ciel, puis le baissa pour regarder la forme mince et blanche sur l'autel. Levant une dague gravée de hiéroglyphes archaïques, il entonna une invocation sans âge :

— Set, dieu des Ténèbres, seigneur des ombres couvert d'écailles, par le sang d'une vierge et par le symbole septuple, j'en appelle à tes fils sous la terre noire ! Enfants des Profondeurs, sous la terre rouge, sous la terre noire, éveillez-vous et secouez vos terribles crinières ! Que les

collines tremblent et que les pierres basculent sur mes ennemis ! Que le ciel noircisse au-dessus d'eux et que la terre s'ouvre sous leurs pieds ! Qu'un vent venu des profondeurs de la terre noire s'enroule autour de leurs pieds pour les noircir et les ratatiner...

Il s'interrompit soudain, sa dague levée. Dans le silence tendu, la clameur des armées monta du bas de la vallée, portée par le vent.

De l'autre côté de l'autel se tenait un homme vêtu d'une robe noire dont la coiffe dissimulait en partie les traits délicats et les yeux sereins et méditatifs.

— Chien d'Asura ! murmura Xaltotun, dont la voix était pareille au sifflement d'un serpent en colère. Es-tu devenu fou pour venir ainsi au-devant de ta mort ? Ho, Baal ! Chiron !

— Appelle-les encore, chien d'Acheron ! répondit l'autre, qui se mit à rire. Hausse la voix si tu veux les faire venir. Ils n'entendront pas, à moins que tes cris se répercutent jusqu'en enfer.

D'un buisson près de la crête surgit une vieille femme à la mine sévère, aux habits de paysanne. Ses cheveux flottaient sur ses épaules et un grand loup gris se tenait à côté d'elle.

— Une sorcière, un prêtre et un loup ! dit Xaltotun dans un murmure sinistre, riant à son tour. Imbéciles que vous êtes de vouloir opposer vos tours de passe-passe à mes arts magiques ! D'un simple geste de la main, je vous balaierai de mon chemin !

— Tes arts magiques sont autant de fétus de paille dispersés au vent, chien de Python, rétorqua l'homme d'Asura. Ne t'es-tu pas demandé pourquoi le Shirki n'est pas entré en crue pour piéger Conan sur l'autre rive ? Quand j'ai vu les éclairs dans la nuit, j'ai compris quel était ton plan, et mes sortilèges ont dissipé tes nuages avant qu'ils puissent déverser leurs torrents d'eau. Tu ne savais même pas que ta sorcellerie avait échoué et que la pluie n'était pas tombée.

— Tu mens ! s'écria Xaltotun, mais sa voix n'avait plus la même assurance. J'ai bien senti qu'une puissante magie se confrontait à la mienne, mais aucun homme sur cette Terre n'aurait pu défaire le sortilège de la pluie une fois celui-ci lancé, à moins qu'il ne possède ce qui constitue le cœur même de la sorcellerie.

— Et pourtant la crue que tu avais préparée ne s'est jamais produite, répondit le prêtre. Regarde donc tes alliés dans la vallée, Pythonien ! Tu les as menés à la boucherie ! Ils sont pris dans les mâchoires d'un piège, et tu ne peux pas leur venir en aide. Regarde !

Il pointa du doigt. Au-dessus de la gorge étroite, sur le plus élevé des plateaux, derrière les Poitaniens, un cavalier venait de surgir au galop, faisant tournoyer quelque chose au-dessus de sa tête, quelque chose qui étincelait au soleil. Il dévala les pentes à bride abattue, traversa les rangs des Gundermen, qui poussèrent alors un rugissement rauque et entrechoquèrent leurs lances et leurs épées, secouant les collines d'un véritable grondement de tonnerre. Sur les terrasses qui séparaient les deux armées, le cheval ruisselant de sueur se cabra, puis plongea en avant, son cavalier hurlant comme un fou en brandissant la chose dans ses mains. C'étaient les vestiges d'une bannière écarlate, et le soleil vint frapper et étinceler sur les écailles dorées du serpent qui se tordait sur l'étoffe.

— Valerius est mort ! s'écria Hadrathus d'une voix sonore. Un brouillard et un tambour l'ont conduit à sa perte ! J'ai fait venir ce brouillard, chien de Python, et je l'ai fait se dissiper ! Moi, avec ma magie qui est plus grande que ta magie !

— Quelle importance ? rugit Xaltotun, offrant la vision terrible d'un homme aux yeux enflammés et aux traits convulsés. Valerius était un imbécile. Je n'ai pas besoin de lui. Je peux écraser Conan sans aide humaine !

— Pourquoi avoir tant attendu ? se moqua Hadrathus. Pourquoi as-tu laissé tant de tes alliés se faire transpercer de flèches et se faire embrocher sur des lances ?

— Parce que le sang aide la grande sorcellerie ! tonna Xaltotun, d'une voix qui fit frémir les rochers. (Un nimbe aux couleurs vives auréolait ses horribles traits.) Car aucun sorcier ne gaspille inconsidérément sa force. Car je désire préserver mes pouvoirs pour les jours glorieux qui s'annoncent, plutôt que de les employer pour régler une simple rixe dans les collines. Mais maintenant, par Set, je vais les déchaîner à leur puissance maximale ! Regarde, chien d'Asura, faux prêtre d'un dieu qui a fait son temps, et contemple un spectacle qui va foudroyer ta raison à jamais !

Hadrathus rejeta sa tête en arrière et éclata d'un rire qui contenait l'enfer en lui.

— Regarde, diable noir de Python !

Sa main jaillit de sa robe, tenant quelque chose qui flamboyait et brûlait au soleil, altérant la lumière du jour en une radiance dorée qui faisait ressembler la chair de Xaltotun à celle d'un cadavre.

Xaltotun poussa un cri comme si on venait de le poignarder :

— Le Cœur ! Le Cœur d'Ahriman !

—Exactement! Le seul pouvoir qui soit plus grand que ton pouvoir!

Xaltotun parut se ratatiner et vieillir d'un coup. Soudain, sa barbe se moucheta de blanc, les boucles de ses cheveux grisonnèrent.

—Le Cœur! marmonna-t-il. Tu l'as volé! Chien! Voleur!

—Pas moi! Il a fait un long voyage, loin au sud. Mais désormais il est entre mes mains, et ta magie noire ne peut rien contre lui. Tout comme il t'a ramené à la vie, il te rejettera dans la nuit dont il t'a extirpé. Tu vas emprunter la sombre route d'Acheron, qui est la route du silence et de la nuit. Le noir empire ne renaîtra pas et restera une légende et un sinistre souvenir. Conan va régner de nouveau. Quant au cœur d'Ahriman, il retournera dans la caverne sous le temple de Mitra, où il brûlera, symbole du pouvoir de l'Aquilonie, pendant un millier d'années!

Xaltotun poussa un cri inhumain et contourna l'autel à vive allure, brandissant sa dague. Alors, de quelque part, peut-être du ciel, ou alors du grand joyau qui flamboyait dans la main d'Hadrathus, jaillit un rayon aveuglant de lumière bleutée. Il tomba en plein sur la poitrine de Xaltotun, et les collines répercutèrent le choc violent. Le sorcier d'Acheron s'écroula comme si la foudre venait de le terrasser. Avant que son corps touche le sol, une horrible transformation avait eu lieu. Ce n'était pas un homme tout juste mort qui gisait à côté de l'autel, mais une momie ratatinée, une carcasse brune et desséchée, méconnaissable dans ses bandelettes tombant en poussière.

Zelata baissa les yeux dans sa direction, la mine sombre.

—Ce n'était pas un homme vivant, dit-elle. Le Cœur ne lui prêtait qu'un simulacre de vie, auquel lui-même s'était laissé prendre. Je ne l'ai jamais vu autrement que sous la forme d'une momie.

Hadrathus se pencha sur l'autel pour détacher la jeune femme. Elle était au bord de l'évanouissement. C'est alors que surgit une étrange apparition entre les arbres : le char de Xaltotun tiré par les extraordinaires chevaux. Ils avancèrent silencieusement vers l'autel et s'arrêtèrent, les roues du char touchant presque la chose flétrie qui gisait sur l'herbe. Hadrathus souleva le corps du sorcier et le plaça dans le char. Sans hésitation, les inquiétantes montures firent demi-tour et s'élancèrent en direction du sud, dévalant la colline. Hadrathus, Zelata et le loup gris les regardèrent disparaître sur la longue route qui mène en Acheron, qui se situe en un lieu au-delà de l'entendement humain.

En bas, dans la vallée, Amalric s'était raidi sur sa selle lorsqu'il avait vu ce cavalier dément qui faisait la courbette et cabriolait sur les pentes, brandissant cette bannière au serpent maculé de sang. Quelque instinct lui fit tourner brusquement la tête en direction de la colline que l'on appelait l'Autel du Roi, et alors il resta bouche bée. Tous les hommes dans la vallée virent la même chose : un rayon de lumière qui jaillit vers le ciel du faîte de la colline, accompagné d'une gerbe de feu doré. Il éclata bien au-dessus des armées avec une lueur aveuglante qui fit pâlir un instant le soleil.

— Ce n'est pas le signal de Xaltotun ! rugit le baron.

— Non ! cria Tarascus. C'est un signal pour les Aquiloniens ! Regarde !

Dans les collines en face d'eux, les rangs immobiles venaient enfin de se mettre en mouvement. Un puissant rugissement, qui résonna jusqu'à l'autre bout de la vallée, jaillit du fond de leur gorge.

— Xaltotun a échoué ! Il ne nous aidera pas ! beugla Amalric, furieux. Valerius a échoué lui aussi ! Nous sommes tombés dans un piège ! Que la malédiction de Mitra s'abatte sur Xaltotun pour nous avoir conduits ici ! Sonnez la retraite !

— *Trop tard !* hurla Tarascus. *Regarde !*

Sur les hauteurs, la forêt de lances venait de s'abaisser à l'horizontale. Les rangs des Gundermen s'écartèrent sur la gauche et sur la droite, comme un rideau que l'on tire. Dans un fracas de tonnerre, tel un ouragan qui se met à rugir, les chevaliers d'Aquilonie chargèrent en dévalant les pentes.

L'élan de cette charge était irrésistible. Des carreaux décochés par les arbalétriers de Tarascus découragés ricochèrent sur les boucliers et les casques à la visière rabattue. Plumes et étendards au vent, lances abaissées, les chevaliers enfoncèrent les lignes mouvantes des piquiers et dévalèrent les pentes en rugissant, en une vague irrésistible.

Amalric poussa un cri, donnant le signal de la charge, et les Némédiens, avec l'énergie du désespoir, éperonnèrent leurs montures et s'élancèrent sur les pentes. Ils avaient toujours l'avantage du nombre.

Il s'agissait cependant d'hommes fatigués lançant des montures fourbues à l'assaut d'une colline. Les chevaliers qui dévalaient la pente n'avaient pas encore porté un seul coup de la journée. Leurs montures étaient fraîches. Ils descendirent la colline et tombèrent sur leurs ennemis comme un coup de tonnerre. Et ils heurtèrent les Némédiens qui tentaient de s'opposer à eux comme la foudre : ils frappèrent,

disloquèrent leurs rangs, les broyèrent et les déchiquetèrent, rejetant les survivants au bas des pentes.

Les Gundermen accoururent derrière eux, ivres de sang, tandis que les Bossoniens envahissaient les collines, décochant leurs traits sur tous les ennemis qui bougeaient encore, tout en dévalant la colline.

La vague de la bataille déferla au bas des pentes, et les Némédiens désorientés furent balayés par cette marée. Leurs archers avaient jeté leur arbalète à terre et s'enfuyaient. Les quelques piquiers qui avaient survécu à la charge dévastatrice des chevaliers furent taillés en pièces par les impitoyables Gundermen.

Dans une confusion sauvage, la bataille se déporta jusque vers l'entrée de la vallée et dans la plaine au-delà de celle-ci. Les guerriers recouvraient la plaine de leur multitude, les uns fuyant, les autres les pourchassant. La bataille se transforma en séries de combats singuliers ou d'affrontements entre petits groupes. Les chevaliers hachaient et tailladaient, et leurs montures se cabraient et voltaient. Les Némédiens étaient anéantis, brisés, incapables de reformer leurs rangs ou de tenir leurs positions. Ils s'enfuyaient par centaines, galopant à bride abattue vers le fleuve. Ils furent nombreux à l'atteindre, à le traverser en toute hâte et à partir vers l'est au galop. Toute la campagne s'était soulevée contre eux ; les gens les traquèrent comme des loups. Rares furent ceux qui parvinrent à Tarantia.

Le coup de grâce ne survint pas avant la chute d'Amalric. Le baron, essayant en vain de rallier ses hommes à lui, fonça droit sur le groupe de cavaliers qui suivaient le géant en armure noire dont le surcot était orné du lion royal, au-dessus de la tête duquel flottait la bannière au lion d'or et, à côté de celle-ci, celle au léopard écarlate de Poitain. Un guerrier de grande taille en armure étincelante abaissa sa lance et chargea en direction du seigneur de Tor. Le choc résonna comme un coup de tonnerre. La lance du Némédien, frappant le casque de son ennemi, fit céder rivets et fixations, arrachant le casque et révélant ainsi les traits de Pallantides. La pointe de la lance de l'Aquilonien avait quant à elle transpercé le bouclier et la plaque pectorale de son ennemi, perforant le cœur du baron.

Un rugissement s'éleva au moment où Amalric fut éjecté de sa selle, brisant la lance sur laquelle il était empalé. Les Némédiens cédèrent alors, comme un barrage cède sous l'impact soudain d'une lame de fond. Ils partirent au galop vers le fleuve dans une fuite aveugle et désespérée qui balaya la plaine comme un tourbillon. L'heure du dragon venait de toucher à sa fin.

Tarascus ne prit pas la fuite. Amalric était mort, son porte-étendard l'était aussi, et la bannière royale de Némédie était à terre, maculée de sang et de poussière. La plupart de ses chevaliers étaient en fuite et les Aquiloniens les pourchassaient pour les faucher. Tarascus savait que la bataille était perdue, mais il se frayait un chemin dans la mêlée, accompagné de quelques hommes restés fidèles jusqu'au bout, animé d'un seul désir : trouver Conan le Cimmérien sur son chemin. Et il finit par le trouver...

Les formations étaient totalement disloquées, les petits groupes compacts de combattants avaient été brisés, broyés et éparpillés. La crête du casque de Trocero étincelait à un endroit de la plaine, celles de Prospero et de Pallantides ailleurs. Conan était seul. La garde personnelle de Tarascus avait succombé, homme après homme. Les deux rois étaient face à face, seuls.

Alors qu'ils galopaient l'un vers l'autre, le cheval de Tarascus poussa un hennissement et s'écroula sous lui. Conan bondit à bas de sa propre monture et se jeta sur lui en courant, tandis que le roi de Némédie se dégageait et se redressait. L'acier scintilla au soleil, lançant des reflets étincelants. Les lames résonnèrent avec fracas et des étincelles bleutées jaillirent ; puis il y eut un formidable bruit de métal au moment où Tarascus s'étalait de tout son long sur le sol après que le Cimmérien lui eut assené un puissant coup de sa large épée.

Le Cimmérien posa un pied chaussé de fer sur le torse de son ennemi et leva son épée. Il avait perdu son casque. Il secoua sa tignasse noire et ses yeux bleus s'embrasèrent, retrouvant leur flamme d'antan.

— Te rends-tu ?

— Me feras-tu grâce ? demanda le Némédien.

— Oui. Mes conditions seront meilleures que celles que tu m'aurais imposées, sale chien. Je te laisse la vie ainsi qu'à tous ceux de tes hommes qui déposeront les armes. Pourtant tu mériterais que je te fende le crâne en deux, maudit bandit, ajouta le Cimmérien.

Tarascus tourna la tête et jeta un coup d'œil sur la plaine. Les restes de l'armée némédienne s'enfuyaient de l'autre côté du pont de rochers, talonnés par des hordes d'Aquiloniens victorieux qui les fauchaient avec toute la furie d'hommes assouvissant leur vengeance. Les Bossoniens et les Gundermen investissaient en masse le camp de leurs ennemis, réduisant leurs tentes en lambeaux, à la recherche de butin, capturant des prisonniers, ouvrant les bagages et renversant les chariots.

Tarascus poussa un juron, puis haussa les épaules du mieux qu'il le pouvait, étant donné sa position.

— Très bien. Je n'ai pas le choix. Qu'exiges-tu ?

— Remets-moi toutes tes possessions actuelles en Aquilonie. Ordonne à tes troupes d'évacuer les châteaux et les villes sous leur contrôle, sans armes, et fais sortir tes satanées armées d'Aquilonie aussi vite que possible. En outre, tu devras me renvoyer tous ceux qui ont été vendus comme esclaves et t'acquitter d'une indemnité dont le montant te sera donné plus tard, une fois l'ampleur des dommages causés par ton occupation du pays correctement évaluée. Tu resteras mon otage tant que ces conditions n'auront pas été remplies.

— Très bien, concéda Tarascus, je restituerai tous les châteaux et les villes actuellement occupés par mes troupes sans résistance, et je ferai toutes les choses que tu me demandes. Quelle rançon pour ma personne ?

Conan éclata de rire et ôta son pied de la poitrine bardée de fer de son ennemi ; il l'attrapa par les épaules et le remit sur ses pieds. Il allait dire quelque chose, mais se tourna, en voyant arriver Hadrathus. Le prêtre était aussi calme et serein qu'à l'accoutumée, avançant avec précaution entre les rangées de cadavres et de chevaux morts.

Conan essuya la sueur mêlée de poussière de son visage d'une main maculée de sang. Il avait combattu tout au long de la journée, tout d'abord à pied avec les piquiers, puis en selle, menant la charge. Son surcot avait disparu, son armure était maculée de traînées de sang et cabossée par les coups d'épée, de masse et de hache. Il se dressait, pareil à un géant sur fond de sang et de massacre, comme un sombre héros païen des légendes.

— Beau travail, Hadrathus ! dit-il d'une voix puissante. Par Crom, j'ai été content de voir ton signal ! Mes chevaliers étaient rendus fous par l'impatience et se rongeaient le cœur de se trouver si proches des combats. Je n'aurais pu les contenir guère plus longtemps. Qu'est-il advenu du sorcier ?

— Il est parti emprunter la route sombre qui mène en Acheron, répondit Hadrathus. Quant à moi, je pars pour Tarantia. Mon travail ici est terminé, et j'ai une tâche à accomplir au temple de Mitra. Tout notre travail ici est accompli. Sur ce champ de bataille nous avons sauvé l'Aquilonie... et plus que l'Aquilonie. Votre chevauchée sur la capitale sera une procession triomphale à travers un pays fou d'allégresse. Toute l'Aquilonie se réjouira du retour de son roi. Sur ce, jusqu'à notre prochaine rencontre dans la grande salle royale, adieu !

Conan resta immobile et silencieux à regarder le prêtre s'en aller. De divers endroits du champ de bataille des chevaliers accouraient vers lui. Il aperçut Pallantides, Trocero, Prospero, Servius Galannus, leur armure teinte d'écarlate. Le grondement de la bataille faisait place à une grande clameur de triomphe et de joie. Tous les yeux, luisant de l'ardeur du combat et brillant de joie, étaient tournés vers la grande silhouette noire du roi. Des bras gantés de fer brandissaient des épées rougies de sang. Confus dans un premier temps, un torrent d'acclamations aussi profond et assourdissant que le ressac s'éleva peu à peu :

— Salut à toi, Conan, roi d'Aquilonie !

Tarascus prit la parole :

— Tu n'as toujours pas fixé le montant de ma rançon.

Conan éclata de rire et remit d'un coup son épée en place dans son fourreau. Il étira ses bras puissants et fit courir ses doigts maculés de sang dans ses épaisses mèches noires, comme s'il pouvait déjà sentir sa couronne, reconquise, sur sa tête.

— Il y a dans ton sérail une jeune fille nommée Zenobia.

— Oui, c'est en effet le cas.

— Parfait. (Le roi sourit comme s'il venait de se remémorer un agréable souvenir.) Ce sera elle le prix de ta rançon, et rien d'autre. J'irai la chercher à Belverus en personne, comme je le lui ai promis. Elle était une esclave en Némédie, mais j'en ferai la reine d'Aquilonie !





Une sorcière viendra au monde

I

LE CROISSANT ÉCARLATE

Taramis, reine du Khauran, émergea d'un sommeil peuplé de mauvais rêves. Le profond silence qui régnait autour d'elle était davantage celui de catacombes obscures que le calme qui règne d'ordinaire dans un palais endormi. Elle resta allongée ainsi, le regard perdu dans les ténèbres, se demandant pourquoi les bougies fichées dans leurs candélabres dorés étaient éteintes. Quelques étoiles scintillaient au dehors, révélant l'emplacement d'une fenêtre aux barreaux en or, qui ne laissait filtrer aucune lumière dans la chambre. Toujours allongée, Taramis aperçut une tache lumineuse qui brillait dans la pénombre, juste en face d'elle. Elle regarda, intriguée. La tache se mit à grandir, gagnant en intensité au fur et à mesure qu'elle s'élargissait. C'était désormais un disque de lumière crue, suspendu dans les airs, contrastant vivement avec les sombres tentures de velours du mur opposé. Taramis retint son souffle et se redressa pour s'installer en position assise. Une forme sombre s'inscrivait dans ce cercle lumineux, et c'était *une tête humaine*.

Prise d'une soudaine panique, la reine ouvrit la bouche pour appeler ses servantes, mais nul son ne franchit sa gorge. La lueur était

plus vive encore, la tête mieux découpée. C'était une tête de femme, petite, finement ciselée, altière, à l'opulente chevelure noire et soyeuse. Le visage prit une forme distincte alors même qu'elle le regardait, et c'était cette vision qui avait étouffé le cri de Taramis dans sa gorge. Ces traits étaient les siens ! C'était comme si elle se contemplait dans un miroir qui aurait subtilement modifié son reflet, donnant à ses yeux une lueur féline et à ses lèvres un rictus vindicatif.

— Ishtar ! s'exclama Taramis. Je suis ensorcelée !

D'une façon effroyable, l'apparition se mit à parler, sur un ton venimeux enrobé de miel.

— Ensorcelée ? Pas du tout, ma douce sœur ! Il ne s'agit pas là de sorcellerie.

— Sœur ? balbutia la jeune femme, décontenancée. Je n'ai pas de sœur.

— N'as-tu jamais eu une sœur ? lui répondit la voix suave et empoisonnée, sur un ton moqueur. N'as-tu jamais eu une sœur jumelle dont la peau était aussi douce à caresser ou facile à meurtrir que la tienne ?

— J'ai bien eu une sœur autrefois, répondit Taramis, toujours persuadée d'être sous l'emprise de quelque cauchemar, mais elle est morte.

Le splendide visage dans le disque se déforma sous l'effet d'une soudaine fureur ; son expression devint si infernale que Taramis se replia sur elle-même, s'attendant à moitié à voir des mèches reptiliennes siffler et se tordre autour de ce front d'ivoire.

— Tu mens ! siffla l'intruse en retroussant ses lèvres écarlates. Elle n'est pas morte. Idiote ! Oh, cette mascarade a assez duré ! Regarde... et que cette vision te foudroie sur place !

Un long serpent de lumière courut soudain le long des rideaux et les bougies dans leurs candélabres dorés se rallumèrent inexplicablement. Taramis se recroquevilla sur sa couche de velours, repliant ses jambes souples sous elle, regardant de ses yeux écarquillés cette silhouette féline et moqueuse qui se tenait devant elle. C'était comme si elle contemplait une seconde Taramis, identique à elle-même dans chacun des contours de ses traits et de ses membres, mais habitée par une personnalité inconnue et maléfique. Le visage de cette inconnue reflétait l'exact opposé de tout ce que celui de la reine dégageait. La luxure et le mystère scintillaient au fond de ses yeux lumineux, la cruauté affleurait dans la courbe de ses lèvres rouges et pleines. Chaque mouvement de son

corps souple était subtilement provocateur. Sa coiffure imitait celle de la reine, et elle avait aux pieds des sandales identiques à celles que portait d'ordinaire Taramis dans son boudoir. Sa tunique de soie, sans manches et décolletée, retenue à la taille par un lien tissé d'or, était l'exacte réplique du vêtement de nuit de la reine.

— Qui es-tu ? balbutia Taramis, son échine parcourue d'un frisson glacé qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. Explique ta présence en ces lieux avant que j'appelle mes suivantes et qu'elles alertent la garde !

— Hurle à en faire craquer les poutres du plafond, rétorqua durement l'inconnue. Tes traînées ne se réveilleront pas avant l'aube, même si le palais devait être dévoré par les flammes. Tes gardes n'entendront pas tes couinements ; ils ont été éloignés de cette aile du palais.

— Que dis-tu ? s'exclama Taramis, en se raidissant avec un air de majesté outragée. Qui a osé donner un tel ordre à mes gardes ?

— Mais moi, chère sœur, se moqua la jeune femme. Il y a peu, juste avant mon arrivée ici. Ils pensaient que c'était leur chère reine adorée. Ah ! J'ai joué mon rôle à merveille ! Avec quelle dignité régaliennne, adoucie par une douceur toute féminine, me suis-je adressée à ces grands lourdauds qui s'agenouillaient devant moi, avec leur armure et leur casque à plumes !

Taramis avait l'impression de suffoquer, comme prise dans les mailles d'un filet insensé.

— Qui es-tu ? s'écria-t-elle désespérément. Quelle folie est-ce là ? Pourquoi es-tu ici ?

— Qui suis-je ? rétorqua son sosie d'une voix douce mais aussi fielleuse que le sifflement d'un cobra.

Elle s'approcha du bord de la couche, saisit brutalement les épaules blanches de la reine et se pencha pour plonger son regard droit dans les yeux effarés de Taramis. Comme ensorcelée par ce regard hypnotique, la reine en oublia l'outrage sans précédent qu'elle venait de subir, ces mains posées avec violence sur son corps royal.

— Petite imbécile ! siffla la femme entre ses dents. Faut-il que tu le demandes ? Que tu t'interroges ? Je suis Salomé !

— Salomé !

Taramis souffla le mot plus qu'elle ne le prononça, et les courts poils de sa nuque se hérissèrent comme elle comprenait enfin avec stupéfaction que l'autre disait vrai, aussi incroyable que cela paraisse.

— Je pensais que tu étais morte dans l'heure qui a suivi ta naissance, dit-elle faiblement.

— Et tu étais loin d'être la seule dans ce cas, répondit la femme qui répondait au nom de Salomé. Ils m'ont emmenée dans le désert pour que j'y meure, qu'ils soient maudits ! Moi qui n'étais qu'un nourrisson geignant et gémissant, si jeune en ce monde que ma vie était aussi vacillante que la flamme d'une bougie. Et sais-tu pourquoi ils m'ont emmené là afin que j'y meure ?

— Je... J'ai entendu l'histoire, balbutia Taramis.

Salomé eut un rire féroce et se frappa la poitrine. La tunique décolletée glissa de ses épaules, découvrant la partie supérieure de ses seins fermes, entre lesquels brillait une curieuse marque en forme de croissant, de couleur rouge sang.

— La marque de la sorcière ! s'écria Taramis avec un mouvement de recul.

— En effet ! (Le rire haineux de Salomé était aussi tranchant qu'une lame.) La malédiction des rois du Khauran ! Oui, ils racontent cette histoire sur les places de marché, roulant des yeux et la barbe frémissante, ces pauvres imbéciles ! Ils racontent comment la première reine de notre lignée fit commerce avec un démon des ténèbres, donnant naissance à une fille dont le souvenir s'est perpétué dans des légendes impies jusqu'à aujourd'hui. Dès lors, chaque siècle, une fille de la dynastie ashkhaurienne naquit avec un croissant de lune écarlate entre les seins, scellant par là même son destin.

— « Une sorcière viendra au monde à chaque siècle », disait la vieille malédiction. Et il en fut ainsi. Certaines furent exécutées à la naissance, tout comme on a voulu me tuer. D'autres devinrent des sorcières, d'orgueilleuses filles du Khauran, la lune de l'enfer brûlant entre leurs seins d'ivoire. Toutes furent appelées Salomé. Je suis, moi aussi, Salomé. Cela a toujours été Salomé, la sorcière. Ce sera toujours Salomé, la sorcière, même lorsque les glaciers seront descendus du pôle en grondant pour écraser les civilisations et les réduire à l'état de ruines et qu'un monde nouveau sera né sur les cendres et la poussière du précédent. À cette époque encore, il y aura des Salomé à la surface de la terre, pour asservir le cœur des hommes avec leurs sortilèges, pour danser devant les monarques de ce monde et pour voir tomber les têtes des sages selon leur bon plaisir.

— Mais, mais toi..., balbutia Taramis.

— Moi ? (Les yeux scintillants s'enflammèrent tels de sombres feux de mystère.) Ils m'ont emmenée dans le désert, loin de la ville, et m'ont laissée sur le sable brûlant, nue sous un soleil de plomb. Puis ils

ont enfourché leurs montures et sont partis, me laissant à la merci des chacals, des vautours et des loups du désert.

» Mais la vie qui m'anime est plus forte que celle qui anime le commun des mortels ; elle participe de l'essence des forces qui bouillonnent dans les gouffres noirs, au-delà du savoir humain. Les heures passèrent. Telle la fournaise de l'enfer, les rayons du soleil lacéraient mes chairs, mais je survécus... Oui, j'ai quelques souvenirs de ce tourment, vagues et lointains, comme on se souvient d'un rêve obscur et indistinct. C'est alors qu'apparurent des chameaux et des hommes à la peau jaune, vêtus de robes de soie et qui s'exprimaient dans une langue étrange. Ils s'étaient écartés de la route des caravanes et quand ils passèrent à proximité, leur chef m'aperçut et reconnut le croissant écarlate sur ma poitrine. Il me recueillit et me donna la vie.

» C'était un magicien de la lointaine Khitaï, retournant au royaume qui l'avait vu naître après un voyage en Stygie. Il m'emmena jusqu'à Paikang, la ville aux tours pourpres qui dresse ses minarets au-dessus des jungles de bambous festonnée de lianes. C'est là que je grandis et devins femme, tout en suivant ses enseignements. Au fil des ans, il avait accumulé un vaste savoir occulte et l'âge n'avait en rien diminué ses pouvoirs maléfiques. Il m'apprit de nombreuses choses...

Elle marqua une pause et eut un sourire énigmatique, ses yeux noirs étincelant d'une mystérieuse perversité. Puis elle secoua la tête.

— Il me chassa enfin, déclarant qu'en dépit de tous ses enseignements, je n'étais qu'une vulgaire sorcière, indigne des puissants sortilèges qu'il aurait voulu m'enseigner. Il aurait fait de moi la reine du monde et aurait dirigé les nations à travers moi, m'expliqua-t-il, mais je n'étais qu'une catin des ténèbres. Mais que m'importait ? Je n'aurais jamais supporté de me cloîtrer dans une tour dorée, à passer de longues heures à contempler un globe de cristal, à lire des incantations sur des peaux de serpent, écrites avec le sang de vierges, et à compulser des livres moisis rédigés en des langues oubliées.

» Il disait que je n'étais qu'un esprit terrestre, ne connaissant rien aux gouffres plus profonds de la sorcellerie cosmique. Mais ce monde renferme tout ce que je désire, le pouvoir, l'apparat et les fastes dorés ; des hommes beaux et des femmes douces pour en faire mes amants et mes esclaves. Il m'avait dit qui j'étais, m'avait parlé de la malédiction et de mon héritage. Je suis revenue pour prendre ce à quoi j'ai tout autant droit que toi. Et maintenant, tout cela m'appartient légitimement.

— Que veux-tu dire ? s'exclama Taramis. (Soudainement libérée de ses peurs et de son trouble, elle se redressa d'un coup pour faire face à sa sœur.) Tu t'imagines qu'avoir drogué quelques-unes de mes suivantes et piégé quelques hommes de ma garde a suffi à faire de toi une prétendante au trône du Khauran ? N'oublie pas que je suis reine du Khauran ! Je te donnerai une place d'honneur, car tu es ma sœur, mais...

Salomé éclata d'un rire haineux.

— Comme c'est généreux de ta part, ma chère, ma douce sœur ! Mais avant que tu me remettes à ma place, peut-être voudras-tu bien m'expliquer quels sont ces soldats qui campent sur la plaine, à l'extérieur de l'enceinte de la ville ?

— Ce sont les mercenaires shémites de Constantius, le *voïvode* kothique des Franches Compagnies.

— Et que font-ils au Khauran ? roucoula Salomé

Taramis sentit qu'on se moquait subtilement d'elle, mais elle répondit en prenant un air digne qu'elle était loin de ressentir :

— Constantius a demandé la permission de longer les frontières du Khauran pour aller en Turan. Il s'est livré à moi, pour se porter garant de la bonne conduite de ses soldats et restera aussi longtemps que ses troupes seront sur mes terres.

— Et Constantius, poursuivit Salomé, n'a-t-il pas demandé ta main aujourd'hui ?

Taramis lui décocha un regard voilé de méfiance.

— Comme sais-tu cela ?

Un haussement d'épaules insolent fut la seule réponse qu'elle obtint.

— Tu as refusé, ma chère sœur ?

— Bien sûr que j'ai refusé ! s'exclama rageusement Taramis. Peux-tu imaginer, toi qui es aussi une princesse ashkhaurienne, que la reine du Khauran pourrait accueillir une telle proposition autrement qu'avec mépris ? Épouser un aventurier aux mains rougies de sang, un homme exilé de son propre royaume en raison de ses crimes, le chef d'une bande organisée de pillards et de tueurs mercenaires ?

» Je n'aurais jamais dû l'autoriser à faire entrer ses tueurs à la barbe noire au Khauran. Mais il est pour ainsi dire mon prisonnier, dans la tour sud, sous la garde de mes soldats. Demain, je lui demanderai d'ordonner à ses troupes de quitter mon royaume. Quant à lui, il restera captif ici jusqu'à ce qu'ils aient franchi la frontière. En attendant, mes troupes sont sur les remparts de la cité, et je l'ai prévenu qu'il aurait à

répondre de tout acte de violence perpétré à l'encontre des villageois ou des bergers par ses mercenaires.

— Il est confiné dans la tour sud ? demanda Salomé.

— Je te l'ai déjà dit. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Pour toute réponse, Salomé frappa dans ses mains puis, dans un gloussement de joie cruelle, lança en haussant la voix :

— La reine t'accorde une audience, Faucon !

Une porte aux arabesques dorées s'ouvrit et un individu de grande taille pénétra dans la pièce, à la vue duquel Taramis poussa un cri de surprise et de rage.

— Constantius ! Tu oses t'introduire dans ma chambre !

— Comme vous le voyez, Majesté ! dit-il, inclinant sa sombre tête de rapace dans un geste d'humilité feinte et moqueuse.

Constantius, que l'on surnommait « le Faucon », était un homme de grande taille, aux épaules larges et à la taille fine, aussi souple et résistant qu'une lame d'acier flexible. C'était un bel homme dans son genre, avec ses traits de rapace impitoyable. Son visage était tanné par le soleil et ses cheveux, implantés très en arrière de son front haut et étroit, étaient d'un noir corbeau. Ses yeux sombres étaient pénétrants et vifs, et sa fine moustache noire ne parvenait pas à adoucir l'expression dure de ses lèvres fines. Ses bottes en cuir de Kordava, son pantalon et son pourpoint, de soie noire ordinaire, étaient ternis par l'usure liée à la vie dans un campement et par les taches de rouille dues à son armure.

En tordant sa moustache, il laissa son regard se repaître du corps de la reine apeurée avec une effronterie qui la fit tressaillir.

— Par Ishtar, Taramis, dit-il sur un ton doux, je te trouve plus appétissante dans ta tunique de nuit que dans tes robes princières. En vérité, cette nuit s'annonce bien !

La panique gagna les yeux noirs de la reine. Elle n'était pas stupide ; elle savait que Constantius ne se permettrait jamais de lui faire un tel outrage s'il n'était pas sûr de lui.

— Tu es fou, dit-elle. Si je suis à ta merci dans cette chambre, tu n'en es pas moins sous le pouvoir de mes sujets, et ceux-ci te tailleront en pièces si tu portes la main sur moi. Pars immédiatement, si tu tiens à la vie.

Tous deux éclatèrent d'un rire moqueur et Salomé eut un geste d'impatience.

— Cette farce a assez duré ; passons à l'acte suivant de notre comédie. Écoute, ma chère sœur : c'est moi qui ai envoyé Constantius ici. Lorsque

j'ai décidé de m'emparer du trône du Khauran, j'ai cherché un homme qui pourrait m'aider, et j'ai choisi le Faucon, car il est totalement dépourvu de toutes ces caractéristiques que les hommes appellent « bonnes ».

— C'est trop d'honneur, princesse, murmura Constantius, narquois, en s'inclinant profondément.

— Je l'ai envoyé au Khauran ; une fois ses hommes installés dans leur campement à l'extérieur et lui dans le palais, j'ai pénétré dans la ville par cette petite porte dans le mur ouest ; les imbéciles qui la gardaient ont pensé que c'était toi qui revenais de quelque escapade nocturne...

— Espèce de putain !

Les joues de Taramis s'empourprèrent et sa colère prit le dessus sur sa réserve royale. Elle tenait à sa réputation de femme vertueuse.

Salomé sourit durement.

— Ils ont bien été surpris et choqués, mais ils m'ont laissé passer sans me poser de questions. Je suis rentrée dans le palais de la même façon, et j'ai donné ordre aux gardes de s'éloigner, ce qui les a bien surpris. J'ai fait de même avec les hommes qui gardaient Constantius dans la tour sud. Puis je suis venue ici, m'occupant des demoiselles d'honneur au passage.

Taramis serra les poings et blêmit, devinant l'ampleur sinistre du monstrueux complot qui se tramait.

— Et que va-t-il se passer maintenant ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Écoute ! dit Salomé, en inclinant la tête.

Le cliquetis des armures d'hommes en marche parvenait faiblement de la fenêtre ; des voix rudes vociféraient dans une langue étrangère, et des cris alarmés venaient se mêler à ces hurlements.

— Les gens s'éveillent et commencent à prendre peur, déclara Constantius, narquois. Il serait temps que tu ailles les rassurer, Salomé !

— Appelle-moi Taramis, répondit Salomé. Nous devons nous y habituer.

— Qu'avez-vous fait ? cria Taramis. Qu'avez-vous fait ?

— Je suis allée aux portes de la cité et j'ai ordonné aux soldats de les ouvrir, lui répondit Salomé. Ils étaient abasourdis, mais ils ont obéi. C'est l'armée du Faucon que tu entends, en train de pénétrer dans la ville.

— Diabliesse ! s'écria Taramis. Tu as trahi mon peuple, en te faisant passer pour moi ! Je vais passer pour une traîtresse à ses yeux ! Oh, je vais les retrouver...

Salomé l'empoigna et la rejeta en arrière avec un rire cruel. Toute la superbe souplesse de la reine était impuissante face à la force vengeresse qui conférait aux membres graciles de Salomé la dureté de l'acier.

— Tu sais comment rejoindre les cachots depuis le palais, Constantius? demanda la sorcière. Bien. Prends cette mégère et enferme-la dans la plus sûre des cellules. Les geôliers sont tous drogués et profondément endormis, j'y ai veillé. Envoie un homme leur trancher la gorge avant qu'ils se réveillent. À partir de maintenant je suis Taramis, et Taramis est une prisonnière anonyme dans un cachot inconnu de tous.

Constantius sourit, et ses dents blanches et solides brillèrent sous sa fine moustache.

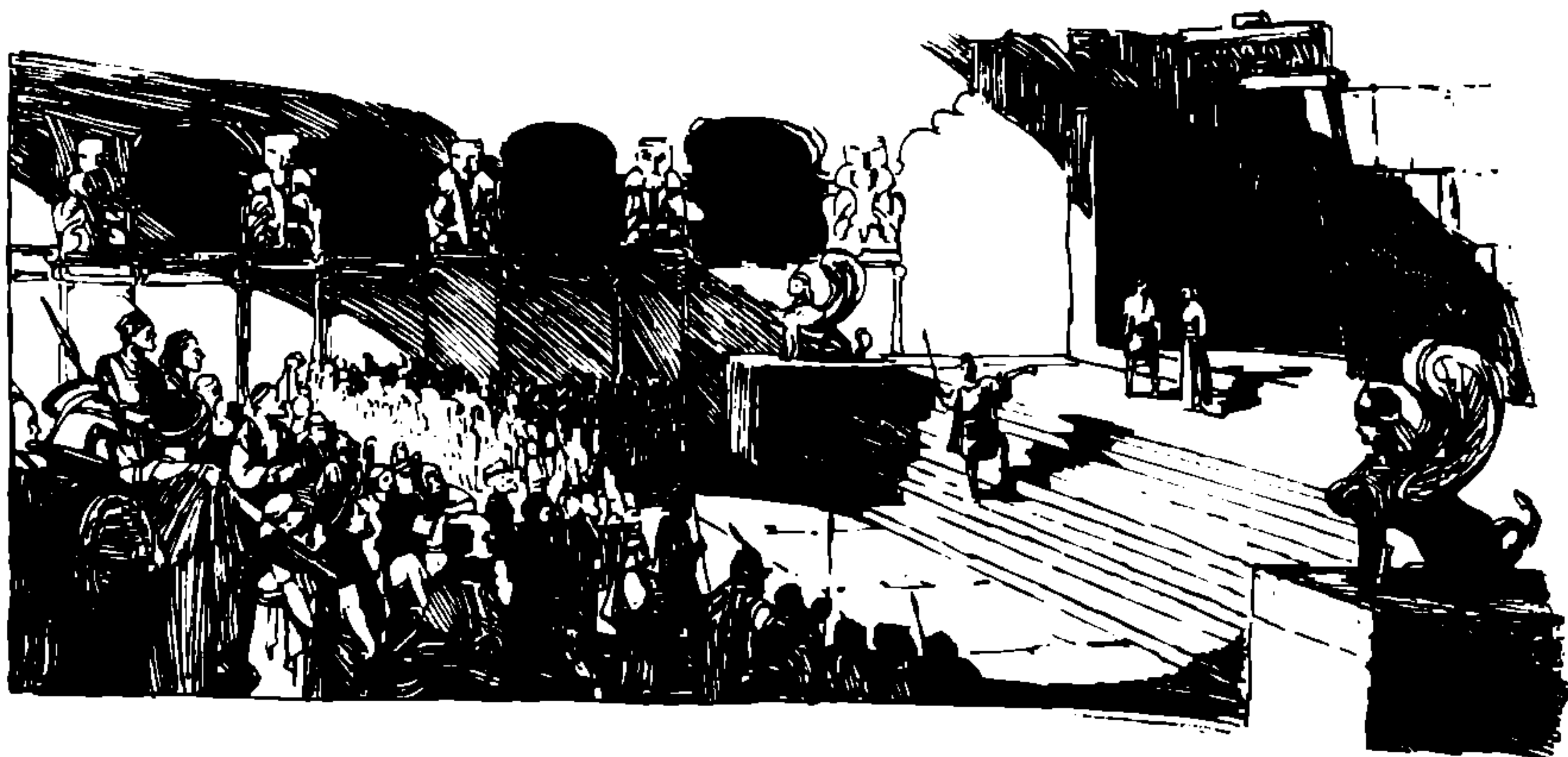
— Très bien... mais tu ne me refuserais pas un petit, euh, divertissement, avant?

— Pas avec moi! Essaie plutôt d'apprivoiser cette traînée insolente.

Avec un rire pervers, Salomé jeta sa sœur dans les bras du Kothien, tourna les talons et franchit la porte qui donnait sur le couloir. La terreur dilata les yeux adorables de Taramis, son corps souple se raidissant et se crispant pour résister à l'étreinte de Constantius. Elle oublia les hommes qui défilaient dans les rues et oublia aussi les outrages faits à son rang, face à cette menace contre sa féminité. Elle oublia toute sensation à l'exception de la terreur et de la honte, confrontée au cynisme absolu du regard ardent et moqueur de Constantius, dont elle sentait les bras d'acier se presser contre son corps tandis qu'elle se débattait.

Salomé, qui avançait avec hâte le long du couloir, eut un sourire dédaigneux en entendant retentir le cri de désespoir et d'angoisse qui se répercuta sinistrement à travers le palais.





II

L'ARBRE DE MORT

Les braies et la chemise du jeune soldat étaient maculées de sang séché, trempées de sueur et rendues grises par la poussière. Du sang écoulait de sa profonde plaie à la cuisse et des estafilades sur son torse et à son épaule. La transpiration faisait briller son visage blafard et ses doigts serraient convulsivement la couverture du divan sur lequel il était étendu. Pourtant ses propos trahissaient une souffrance mentale bien plus aiguë que la douleur physique.

— Elle doit être devenue folle ! répétait-il sans cesse, comme un homme encore sous le choc d'un incroyable et monstrueux événement. On se croirait dans un cauchemar ! Taramis, adulée de tout le Khauran, trahissant son peuple au profit de ce démon de Koth ! Oh, Ishtar, pourquoi ne suis-je pas mort au combat ? Plutôt mourir que vivre et voir notre reine se transformer en traîtresse et en putain !

— Ne bouge pas, Valerius, le supplia la jeune femme qui nettoyait et pansait ses plaies avec des mains tremblantes. Oh, s'il te plaît, ne bouge pas, mon bien-aimé ! Tu vas aggraver l'état de tes blessures. Je n'ai pas osé faire venir un médecin...

— Non, marmonna le jeune homme blessé. Les diables à la barbe bleutée de Constantius vont assurément fouiller les maisons pour débusquer les Khaurani blessés ; ils pendront tous ceux dont les blessures montreront qu'ils se sont battus contre eux. Oh, Taramis, comment as-tu pu trahir ces gens qui te vénéraient ?

Il se tordait dans des souffrances atroces, pleurant de rage et de honte ; la jeune femme, terrifiée, saisit sa tête entre ses mains et la posa contre sa poitrine, l'implorant de se calmer.

—Plutôt la mort que la honte noire qui s'est abattue sur le Khauran en ce jour, gémit-il. As-tu vu ce qui s'est passé, Ivga ?

—Non, Valerius. (Ses doigts délicats et agiles avaient repris leur tâche, nettoyant délicatement et refermant les plaies béantes des blessures à vif.) J'ai été réveillée par le bruit des combats dans les rues... J'ai regardé par une fenêtre et j'ai vu les Shémites tailler les gens en pièces... et ensuite je t'ai entendu m'appeler faiblement depuis la porte qui donne sur l'allée.

—J'étais à bout de forces, murmura-t-il. Je suis tombé dans l'allée et je ne pouvais plus me relever. Je savais qu'ils me retrouveraient rapidement si je restais étendu là... J'ai tué trois de ces fauves à la barbe bleutée, par Ishtar ! Jamais ils ne paraderont dans les rues de Khauran, par les dieux ! Ces démons sont en train de s'arracher le cœur en enfer !

La jeune fille tremblante lui parla d'une voix apaisante, comme si elle s'adressait à un enfant blessé, puis elle referma les lèvres frémissantes du soldat en y apposant sa bouche fraîche et douce. Mais le feu qui consumait son âme empêchait le jeune homme de rester étendu en silence.

—Je n'étais pas sur les remparts lorsque les Shémites sont entrés, lança-t-il soudain. Je dormais dans les baraquements, avec ceux qui n'étaient pas de garde. Notre capitaine est entré juste avant l'aube et son visage était blême sous son casque. « Les Shémites sont dans la ville », a-t-il déclaré. « La reine s'est présentée à la porte sud et a donné l'ordre de les laisser entrer. Elle a fait descendre les hommes postés sur les remparts, où ils montaient la garde depuis l'arrivée de Constantius dans le royaume. Je n'en comprends pas la raison, et d'ailleurs personne ne la comprend, mais je l'ai entendue donner l'ordre, et nous avons obéi comme nous le faisons en toutes circonstances. Nous avons ordre de nous rassembler sur la place devant le palais. Formez vos rangs à l'extérieur des baraquements et faites marche... Laissez vos armes et vos armures ici. Ishtar seule sait ce que cela signifie, mais tels sont les ordres de la reine. »

» Lorsque nous arrivâmes sur la place, les Shémites étaient alignés en face du palais, dix mille diables à la barbe bleutée, en tenue de combat. On voyait des gens passer la tête à travers chaque porte et chaque fenêtre de la place. Les rues donnant sur celle-ci étaient envahies d'une foule éberluée. Taramis se tenait sur les marches du palais, accompagnée seulement de Constantius, lissant sa moustache tel un grand chat élancé qui vient de dévorer un moineau. En revanche, cinquante Shémites étaient alignés quelques marches plus bas, arc en main.

» C'est là qu'auraient dû se trouver les gardes de la reine, mais ceux-ci étaient rassemblés au bas des marches du palais, tout aussi intrigués que nous, bien qu'eux soient venus armés de pied en cap, en dépit des ordres de la reine.

» Taramis s'est alors adressée à nous et nous a expliqué qu'elle avait reconsidéré la proposition que lui avait faite Constantius... Et dire que pas plus tard qu'hier elle lui avait renvoyé sa proposition dans les dents devant toute la cour ! Elle nous a aussi annoncé qu'elle avait décidé d'en faire le prince consort. Elle n'a pas expliqué pourquoi elle avait fait entrer les Shémites dans la ville d'une manière aussi perfide, mais elle déclara qu'étant donné que Constantius avait le commandement d'un corps d'armée composé de professionnels, l'armée du Khauran devenait inutile et que, par conséquent, elle était dissoute. Puis elle nous a ordonné de rentrer chez nous dans le calme.

» L'obéissance à notre reine est comme une seconde nature, mais là, nous étions stupéfaits et nous ne sûmes pas quoi répondre. Nous avons rompu les rangs presque avant de savoir ce que nous faisons, comme des hommes en transe.

» Mais lorsqu'on ordonna aux gardes du palais de déposer les armes et de rompre les rangs à leur tour, le capitaine de la garde, Conan, les en empêcha. On dit qu'il n'était pas de garde la nuit précédente et qu'il était ivre. Mais il était bien réveillé à ce moment-là. Il a hurlé aux gardes de garder leur position jusqu'à ce qu'ils reçoivent un ordre de sa part, et il a un tel ascendant sur ses hommes qu'ils ont obéi en dépit de la reine.

» Il a gravi les marches du palais et a bien regardé Taramis. Et alors il a rugi : « Ce n'est pas la reine ! Ce n'est pas Taramis ! C'est quelque démon qui a pris son aspect ! »

» Puis ce fut l'enfer ! Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé. Je pense qu'un Shémite a frappé Conan et que Conan l'a tué. L'instant d'après, la place était devenue un champ de bataille. Les Shémites se sont jetés sur la garde, et leurs lances et leurs flèches fauchèrent nombre de soldats qui avaient déjà rompu les rangs.

» Quelques-uns d'entre nous s'emparèrent des armes qu'ils purent trouver sur place, et nous avons riposté. Nous ne savions pas vraiment ce pour quoi nous nous battions, mais c'était contre Constantius et ses diables, je le jure. Pas contre Taramis ! Constantius a hurlé de tailler les traîtres en pièces. Nous n'étions pas des traîtres !

Le désespoir et l'hébétude faisaient trembler sa voix. La jeune fille

lui murmura quelques mots apitoyés, ne comprenant pas tout ce qu'il disait, mais partageant la souffrance de l'homme qu'elle aimait.

— Les gens ne savaient pas quel camp choisir. Tout n'était que confusion et désarroi. Nous n'avions aucune chance, nous battant en ordre dispersé, sans armure et à demi équipés. Les gardes étaient, eux, armés de pied en cap, en formation carrée, mais ils n'étaient que cinq cents. Ils prélevèrent un lourd tribut avant de succomber, mais cette bataille ne pouvait avoir qu'une seule conclusion. Et tandis que ses sujets étaient massacrés sous ses yeux, Taramis restait sur les marches du palais, sans bouger, le bras de Constantius passé autour de sa taille, et elle riait comme un impitoyable et séduisant démon. Par les dieux, tout cela est fou... fou!

» Je n'avais jamais vu un homme se battre comme Conan l'a fait. Il s'est adossé au mur de la cour et les cadavres s'empilèrent autour de lui jusqu'à la hauteur de ses cuisses avant qu'ils parviennent à le maîtriser. Ils finirent par le capturer, à cent contre un. Lorsque je l'ai vu tomber, je me suis éclipsé avec le sentiment que le monde se disloquait entre mes doigts. J'ai entendu Constantius ordonner à ses chiens de prendre le capitaine vivant. Il était toujours là à lisser ses moustaches, avec ce sourire détestable sur ses satanées lèvres!

À ce moment précis, Constantius arborait le même sourire. Il était assis sur son cheval au milieu de ses hommes, des Shémites trapus à la barbe frisée bleu-noir et au nez crochu ; les rayons du soleil couchant faisaient étinceler leurs casques pointus et les plaques argentées de leurs corselets. À près d'un *mile* derrière lui se dressaient les murailles et les tours de la cité de Khauran, paraissant surgir de la plaine.

Une croix massive avait été plantée aux abords de la route des caravanes. Un homme était suspendu là, mains et pieds transpercés par des pointes de fer qui le clouaient à cet arbre macabre. Nu à l'exception d'un pagne, l'homme était presque un géant ; ses muscles puissants saillaient sur son corps et ses membres, depuis longtemps brunis par le soleil. Son visage et son torse étaient inondés de sueur sous l'effet de la souffrance, mais sous sa tignasse noire hirsute qui tombait sur son front bas et large, ses yeux bleus brûlaient d'un feu inextinguible. Du sang s'écoulait lentement de ses blessures aux mains et aux pieds.

Constantius le salua d'un air moqueur.

— Je suis désolé, capitaine, dit-il, de ne pas pouvoir rester et rendre tes dernières heures moins pénibles, mais le devoir m'appelle dans cette

ville là-bas... Je ne peux me permettre de faire attendre notre délicieuse reine! (Il rit doucement.) Donc, je te laisse à tes propres affaires... et à ces beautés! (D'un air éloquent, il pointa un doigt vers les ombres sombres qui allaient et venaient sans arrêt, haut dans le ciel.)

» Sans eux, j'imagine qu'une brute aussi puissante que toi pourrait survivre plusieurs jours sur la croix. Ne caresse pas l'espoir que quelqu'un vienne te libérer parce que je te laisse sans surveillance. J'ai fait proclamer que quiconque chercherait à te détacher de la croix, mort ou vif, serait écorché vif en place publique, et tous les membres de sa famille avec lui. Ma réputation est si bien assise au Khauran qu'un ordre de ma part est aussi efficace qu'un régiment de gardes. Je ne laisse pas de sentinelles car les vautours n'approcheront jamais tant que quelqu'un restera à proximité et je ne voudrais pas qu'ils se sentent gênés! C'est aussi la raison pour laquelle je t'ai emmené aussi loin de la ville. Ces vautours du désert ne s'approchent jamais plus près des murailles.

» Sur ce, brave capitaine, adieu! Je penserai à toi dans une heure, quand Taramis sera dans mes bras.

Le sang s'écoula de nouveau des paumes transpercées du supplicié, dont les poings massifs venaient de se refermer convulsivement sur la tête des clous. Des muscles saillirent et se nouèrent sur ses bras puissants; Conan pencha la tête en avant et cracha sauvagement sur Constantius. Le *voïvode* éclata d'un rire détaché, essuya la salive sur son gorgerin et fit volter sa monture.

— Souviens-toi de moi au moment où les vautours déchireront tes chairs palpitantes, lança-t-il sur un ton moqueur. Ces charognards du désert sont une espèce particulièrement vorace. J'ai vu des hommes rester suspendus à la croix pendant des heures, sans yeux, sans oreilles, sans cuir chevelu, avant que leurs becs acérés trouvent le chemin de leurs organes vitaux.

Sans un regard en arrière, il se dirigea vers la ville, silhouette souple et droite, luisante dans son armure polie, ses comparses barbus à ses côtés, impassibles. Un léger nuage de poussière s'éleva de la piste usée, marquant leur disparition progressive.

L'homme suspendu à la croix était le seul atome de vie de ce paysage que la nuit tombante rendait encore plus désolé et désert. Khauran, distante de moins d'un *mile*, aurait tout autant pu se situer à l'autre bout du monde et à une autre époque. Secouant les gouttes de sueur de ses cils, Conan regarda d'un air inexpressif le paysage familier. De chaque côté de la ville et derrière celle-ci s'étendaient les prairies

fertiles ; du bétail paissait au loin, là où les champs alternaient avec les vignes. À l'ouest et au nord, la ligne d'horizon était ponctuée de villages, rendus minuscules par la distance. Plus près, en direction du sud-est, un reflet argenté indiquait le cours d'une rivière, et au-delà de cette rivière commençait brusquement le désert, qui s'étirait au loin, bien au-delà de la ligne d'horizon. Conan regardait cette étendue désolée, luisant d'une couleur fauve dans les rayons du soleil couchant, la fixant tel un faucon captif qui regarde le ciel qui lui est interdit. Il fut saisi de dégoût en apercevant les murailles étincelantes de Khauran. La cité l'avait trahi – l'avait enchaîné à des événements qui l'avaient conduit à se retrouver suspendu à une croix de bois comme un lièvre cloué sur un arbre. Si seulement il avait pu descendre de cet arbre de torture et se perdre au sein de cette immensité désolée, tourner le dos pour de bon à ces rues tortueuses et à ces repaires dans lesquels les hommes complotaient derrière leurs murs pour trahir l'humanité.

Un désir sanguinaire de vengeance balaya cette pensée. Des jurons décousus s'échappèrent de ses lèvres. Tout son univers se contracta, se focalisa, s'incarna dans ces quatre clous qui le séparaient de la vie et de la liberté. Ses muscles puissants frémirent, se nouant comme des câbles d'acier. Il tenta de trouver un point d'appui pour arracher les clous enfoncés dans le bois, faisant jaillir la sueur sur sa peau grisâtre dans son effort. En vain. Ils avaient été enfoncés profondément. Il tenta alors d'arracher ses mains des clous, et ce ne fut pas l'atroce et déchirante douleur qui lui fit cesser ses efforts, mais la futilité même du geste. Les têtes des clous étaient bien trop larges et épaisses ; il était impossible de faire passer ses mains meurtries par celles-ci. Pour la première fois de sa vie, une vague d'impuissance submergea le géant. Il resta immobile, la tête penchée sur sa poitrine, fermant les yeux pour se protéger du douloureux éclat du soleil.

Un battement d'ailes lui fit lever les yeux juste au moment où une ombre emplumée jaillit du ciel pour fondre sur lui. Un bec acéré, visant ses yeux, lacéra sa joue. Conan jeta brusquement la tête de côté, fermant les yeux par réflexe. Il hurla un cri de menace, véritable croassement de désespoir. Les vautours s'écartèrent et s'éloignèrent, effrayés par ce bruit, puis ils se remirent à tournoyer prudemment au-dessus de sa tête. Du sang s'écoula de la bouche de Conan ; il passa machinalement sa langue sur ses lèvres et cracha quelque chose au goût salé. Une soif intenable le tirait. Il avait bu de grosses quantités de vin la nuit précédente. De plus, pas une goutte d'eau n'avait franchi ses lèvres depuis la bataille sur la place, à

l'aube, et tuer fait transpirer et donne soif... Il regarda la rivière au loin tel un damné qui regarde à travers les grilles de l'enfer. Il pensa aux torrents glacés qu'il avait remontés à la nage, plongé jusqu'aux épaules dans ce jade liquide. Il se rappela les grandes cornes remplies d'ale mousseuse, les outres de vin pétillant vidées à grands traits avec insouciance ou renversées sur le plancher des tavernes. Il mordit sa lèvre afin de ne pas mugir comme un animal torturé, dans sa souffrance insupportable.

Le soleil sombra, globe blafard s'enfonçant dans une mer de sang embrasée. Se découpant sur cette muraille écarlate qui envahissait l'horizon tout entier, les tours de la cité semblaient aussi irréelles que dans un rêve. Même le ciel paraissait sanglant à son regard voilé. Il lécha ses lèvres noircies et regarda de ses yeux injectés de sang la rivière lointaine. Elle aussi semblait d'une couleur rouge sang, et les ténèbres qui gagnaient l'Est semblaient noires comme de l'ébène.

Il entendit vaguement que le battement d'ailes venait de se faire plus fort. Levant la tête, il scruta les ombres qui tournoyaient au-dessus de lui avec le regard brûlant d'un loup. Il savait que ses cris ne les effraieraient plus. L'une d'entre elles plongea, plongea, toujours plus bas. Conan rejeta sa tête le plus en arrière possible, attendant et guettant avec cette terrible patience qui est l'héritage des contrées sauvages et de ceux qui y sont nés. Le vautour s'abattit dans un puissant frémissement d'ailes. Son bec plongea brusquement, écorchant le menton de Conan au moment où ce dernier tournait la tête d'un coup. Avant que l'oiseau puisse s'éloigner, Conan plongea la tête en avant, les muscles du cou tendus à l'extrême, et ses dents se refermèrent d'un coup sec sur le cou nu et rebondi du rapace, claquant comme celles d'un loup.

En un instant, le vautour était devenu comme fou, caquetant et battant frénétiquement des ailes, aveuglant Conan et lacérant son torse de ses serres. Inflexible, le Cimmérien ne desserra pas les dents, les muscles de sa mâchoire saillant en des blocs massifs. Les os du cou du charognard cédèrent alors, broyés par ces dents puissantes. Après un dernier spasme convulsif, l'oiseau s'immobilisa et pendit mollement. Conan lâcha sa prise et cracha le sang. Les autres vautours, terrifiés par le sort de leur congénère, partirent à tire d'aile se percher sur un arbre au loin, ressemblant à de noirs démons réunis en conclave.

Un féroce sentiment de triomphe envahit le cerveau hébété de Conan. La vie battait, forte et sauvage, dans ses veines. Il était encore capable de tuer ; il vivait encore. La moindre sensation, même de souffrance, était une négation de la mort.

— Par Mitra! (Soit il entendait une voix, soit il souffrait d'hallucinations.) De toute ma vie, je n'avais jamais rien vu de tel!

Secouant la sueur et le sang qui coulaient devant ses yeux, Conan vit quatre cavaliers assis sur leurs montures dans le soleil couchant, occupés à le regarder. Trois étaient des faucons émaciés vêtus de robes blanches; il s'agissait sans nul doute de Zuagirs, une tribu venant de l'autre côté de la rivière. Le dernier était lui aussi vêtu de blanc, portant une *khalat* serrée à la ceinture et un couvre-chef retenu par un triple anneau de poil de chameau tissés, qui lui arrivait aux épaules et volait au vent. Celui-ci n'était pas un Shémite. Les ténèbres n'étaient pas si denses, ni la vue de Conan si embrumée qu'il ne pouvait distinguer les traits de l'homme.

Il était aussi grand que Conan, quoique moins massif. Ses épaules étaient larges et son corps souple était aussi dur que l'acier. Sa courte barbe ne parvenait pas à masquer l'air arrogant que lui conférait un menton proéminent; ses yeux, gris et froids, aussi pénétrants qu'une épée, luisaient dans l'ombre de sa *kafieh*. En rassurant son étalon d'une main preste et assurée, cet homme prit la parole :

— Par Mitra, cet individu me dit quelque chose!

— En effet! dit un Zuagir, qui s'exprimait dans sa langue gutturale. C'est le Cimmérien qui était le capitaine de la reine!

— Elle doit se défaire de tous ses anciens favoris, marmonna le cavalier. Qui aurait pu imaginer cela de la reine Taramis? J'aurais préféré une guerre longue et sanglante. Cela nous aurait donné, à nous autres du désert, l'occasion de piller. Nous voilà tout près des murs et qu'avons-nous trouvé? Cette rosse... (il jeta un coup d'œil sur un cheval hongre tenu par l'un des nomades)... et ce chien moribond.

Conan leva sa tête ensanglantée.

— Si je pouvais descendre de cette poutre, c'est moi qui ferais de toi un chien moribond, espèce de voleur zaporoskien! siffla-t-il entre ses lèvres noircies.

— Mitra! Le bougre sait qui je suis! s'exclama l'autre. Comment donc me connais-tu, gredin?

— Tu es le seul de ton espèce dans les parages, murmura Conan. Tu es Olgerd Vladislav, le chef des pillards.

— Exactement! Et autrefois *hetman* des *Kozaki* du fleuve Zaporoska, comme tu l'as deviné. Cela te plairait-il de vivre?

— Seul un imbécile poserait une telle question, haleta Conan.

— Je suis un homme dur, déclara Olgerd, et la résistance est la seule qualité que je respecte chez un homme. Je vais donc devoir juger

si tu es un homme, ou finalement rien de plus qu'un chien, juste bon à rester ici et à y crever.

— Si nous le détachons, nous risquons d'être aperçus depuis les murailles, objecta l'un des nomades.

Olgerd secoua la tête.

— Le crépuscule est trop avancé. Tiens, prends cette hache, Djebal, et abats la croix à sa base.

— Si elle tombe en avant, il sera écrasé, lui opposa Djebal. Je peux la couper de telle façon qu'elle tombe en arrière, mais alors le choc qui en résultera pourrait bien lui fracasser le crâne et lui déchirer les entrailles.

— S'il est digne de chevaucher à mes côtés, il y survivra, répondit, imperturbable, Olgerd. Sinon, c'est qu'il ne mérite pas de vivre. Coupe !

Le premier impact de la hache de guerre sur la croix et les vibrations qui en résultèrent envoyèrent des ondes de douleur atroce dans les pieds et les mains enflés de Conan. La lame s'abattit encore et encore, et chaque coup se répercutait dans son cerveau endolori, vrillant ses nerfs déjà à vif. Mais il serra les dents et ne laissa échapper aucun son. La hache traversa le bois, la croix oscilla sur sa base fendue, puis bascula vers l'arrière. Conan se raidit de la tête aux pieds, bandant chacun de ses muscles d'acier, plaqua sa tête contre le bois et la maintint de toutes ses forces à cet endroit. La poutre s'écrasa lourdement au sol et rebondit légèrement. L'impact rouvrit les blessures de Conan et l'étourdit l'espace d'un instant. Il lutta contre la vague de ténèbres qui montait vers lui, pris de nausées et de vertiges, mais il comprit que les muscles d'acier qui entouraient ses organes vitaux l'avaient préservé de blessures qui lui auraient été fatales.

De plus, il n'avait pas laissé échapper le moindre son, même si du sang s'écoulait de ses narines et que les muscles de son ventre se soulevaient spasmodiquement, alors qu'il résistait à l'envie de vomir.



Avec un grognement approbateur, Djebal se pencha sur lui, armé d'une pince utilisée d'ordinaire pour ôter les clous des sabots des chevaux. Il se saisit de la tête du clou planté dans la main droite de Conan, déchirant la peau afin de s'assurer une prise sur la pointe profondément enfoncée. Les pinces étaient trop petites pour ce genre de travail. Djebal transpira et tira, jurant tout en luttant avec ce bout de fer qui ne voulait pas sortir, le faisant aller d'avant en arrière... dans les chairs enflées tout autant que dans le bois. Le sang jaillit de nouveau, coulant le long des doigts du Cimmérien. Celui-ci était si immobile qu'on aurait pu le croire mort si son torse puissant ne s'était soulevé et abaissé spasmodiquement. La pointe céda, et Djebal brandit cette chose maculée de sang avec un grognement de satisfaction ; puis il la jeta loin et se pencha sur la seconde.

La même opération fut répétée, puis, alors que Djebal dirigeait son attention vers les pieds embrochés de Conan, ce dernier, parvenant tant que bien à mal à se retrouver en position assise, lui arracha les pinces des mains et le repoussa violemment d'un coup qui envoya l'homme vaciller plusieurs pas en arrière. Les mains boursouflées de Conan avaient presque doublé de volume. Tous ses doigts ressemblaient à des pouces difformes et le simple fait de refermer ses mains lui causa une douleur si atroce que du sang jaillit de ses gencives alors qu'il serrait les dents. Cependant, maniant maladroitement les pinces des deux mains, il réussit à extirper le premier clou, puis le second. Ils n'avaient pas été enfoncés si profondément dans le bois que les deux autres.

Il se redressa avec raideur et se tint debout sur ses pieds enflés et lacérés, titubant vertigineusement. Une sueur glacée coulait le long de son visage et de son corps. Il fut pris de nausées et serra les dents afin de résister à une envie de vomir.

Olgerd, le regardant d'un air détaché, lui indiqua le cheval volé. Conan s'avança maladroitement jusqu'à celui-ci ; chacun de ses pas était un supplice, un coup de poignard infernal, qui faisait venir à ses lèvres une mousse sanglante. Une main difforme tâtonna et saisit maladroitement l'arçon de la selle, un pied ensanglanté parvint à trouver l'étrier. Le supplicié serra les dents et se hissa sur la monture, manquant de s'évanouir au moment où son corps se soulevait, mais il parvint à retomber sur la selle. À cet instant précis, Olgerd frappa le cheval d'un coup sec de son fouet. Surpris, l'animal se cabra ; son cavalier se balança puis retomba sur la selle comme un sac de sable, presque désarçonné. Conan avait passé les rênes autour de ses mains, les maintenant en place de son pouce replié. Sur le point de basculer, il exerça toute la force de

ses biceps noués, contraignant le cheval à se calmer ; la bête hennit, la mâchoire presque disloquée.

L'un des Shémites produisit une gourde remplie d'eau, adressant un regard interrogateur à Olgerd, qui secoua la tête.

— Qu'il attende jusqu'à ce que nous soyons arrivés au camp. Il n'y a que dix *miles*. S'il est digne de vivre dans le désert, il pourra survivre jusque-là sans eau.

Le groupe s'éloigna en direction de la rivière, tels des fantômes furtifs ; au milieu, Conan vacillait comme un homme ivre sur sa selle, ses yeux injectés de sang et vitreux, de l'écume séchant sur ses lèvres noircies.



III

UNE LETTRE POUR LA NÉMÉDIE

Astreas, le savant, en voyage dans l'Est pour satisfaire son infatigable soif de connaissances, envoya une lettre à son ami et collègue, le philosophe Alcemides, dans sa Némédie natale. Cette lettre constitue la seule source d'information des nations occidentales quant aux événements qui se déroulèrent alors à cette époque en Orient, une partie du monde toujours mystérieuse et à demi mythique dans l'esprit des peuples occidentaux.

Astreas écrivit, entre autres :

« Tu ne peux guère concevoir, mon cher et vieil ami, les conditions qui prévalent dans ce minuscule royaume depuis que Taramis a accueilli Constantius et ses mercenaires, épisode dont je t'ai brièvement parlé dans

ma dernière missive, écrite en hâte. Sept mois se sont écoulés depuis, période durant laquelle il semble bien que le diable s'en soit donné à cœur joie dans cet infortuné royaume. Taramis semble avoir bel et bien sombré dans la folie. Alors qu'auparavant elle était renommée pour sa vertu, son sens de la justice et sa sérénité, elle est devenue notoire pour des qualités qui sont précisément à l'opposé de celles que je viens de citer. Sa vie privée est un scandale, et le terme "privée" ne semble guère approprié, puisque la reine ne se donne aucune peine pour dissimuler la débauche perpétuelle de sa cour. Elle se complaît dans les orgies les plus abjectes, auxquelles les infortunées dames de la cour sont contraintes de prendre part, qu'elles soient jeunes mariées ou encore vierges.

Elle-même n'a pas daigné épouser son amant en titre, Constantius, qui siège sur le trône à ses côtés et règne en tant que prince consort. Ses officiers suivent son exemple et n'ont aucun scrupule à débaucher les femmes qu'ils convoitent, quel que soit leur rang ou leur position sociale. Le malheureux royaume gémit sous le poids d'impôts exorbitants, les fermes sont dépouillées, et les marchands ne sont plus vêtus que de guenille, tout ce qui leur reste après le passage des collecteurs d'impôts. En fait, ils ont de la chance d'en réchapper sans avoir été écorchés.

Je devine ton incrédulité, mon bon Alcemides ; tu vas craindre que j'exagère les conditions qui prévalent au Khauran. De telles conditions de vie seraient impensables dans n'importe quel pays occidental, je le concède. Mais tu dois prendre conscience du fossé énorme qui sépare l'Est de l'Ouest, et tout spécialement cette partie de l'Est. Tout d'abord, Khauran est un royaume de petite taille, l'une des nombreuses principautés qui autrefois constituaient la partie orientale de l'empire de Koth et retrouvèrent par la suite l'indépendance qui était la leur à une époque plus ancienne. Cette partie du monde fourmille de ces minuscules royaumes, ridiculement petits comparés aux grands royaumes occidentaux ou aux grands sultanats de l'Extrême-Est, mais ils sont importants car ils contrôlent la route des caravanes et regorgent de richesses.

Le Khauran est situé à l'angle sud-est de ces principautés, à la frontière même des déserts de l'est de Shem. La ville de Khauran est la seule cité de quelque importance du royaume, et elle se dresse à proximité de la rivière qui sépare les régions verdoyantes du désert de sable, telle une tour de garde protégeant les plaines fertiles sur ses arrières. La terre y est si riche qu'on y fait trois ou quatre récoltes par an, et les plaines au nord et à l'ouest de la cité fourmillent de villages. Pour quelqu'un qui a l'habitude des grandes plantations et des imposantes fermes de l'Occident, il est

étrange de contempler ces minuscules champs et vignobles ; et pourtant, on y produit des céréales et des fruits en quantités dignes d'une corne d'abondance. Les villageois sont tous agriculteurs, et rien d'autre. D'une race indigène métissée, ils sont pacifiques, incapables de se défendre par eux-mêmes, et on leur interdit de posséder des armes. Ils dépendent totalement des soldats de la cité pour ce qui est de leur protection, et se retrouvent donc totalement impuissants dans la situation présente. Et donc, un soulèvement féroce des zones rurales, qui serait inévitable dans n'importe quel pays occidental, est ici impossible.

Ils travaillent sans broncher sous la férule de Constantius, dont les cavaliers shémites à la barbe noire patrouillent sans relâche les champs, le fouet à la main, tels ces contremaîtres qui surveillent le labeur des esclaves noirs dans les plantations du sud de Zingara.

Les gens de la ville ne s'en sortent pas mieux. On les a dépouillés de leurs richesses, leurs plus belles filles leur ont été ravies afin de satisfaire les insatiables pulsions charnelles de Constantius et de ses mercenaires. Ses hommes sont dépourvus de la moindre once de pitié ou de compassion, et présentent toutes les caractéristiques que nos armées ont appris à détester lors de nos guerres contre les alliés shémites d'Argos : la cruauté envers son prochain, la concupiscence et une férocité digne d'une bête sauvage. Les citadins forment la caste dirigeante du Khauran, et sont majoritairement des Hyboriens, valeureux et guerriers. Mais la trahison de leur reine les a fait tomber aux mains de leurs oppresseurs. Les Shémites constituent la seule force armée du Khauran, et les sévices les plus infernaux sont infligés à tout Khaurani trouvé en possession d'une arme. On y poursuit activement une politique de persécutions systématiques des jeunes hommes khaurani en âge de se battre, afin de les exterminer. Nombre d'entre eux ont été massacrés sans pitié, d'autres vendus comme esclaves aux Turaniens. Des milliers d'entre eux se sont enfuis du royaume et sont soit entrés au service d'autres monarques, soit devenus des bandits, rôdant en bandes nombreuses le long des frontières.

Il existe en ce moment une possibilité d'invasion venue du désert, peuplé par des tribus de nomades shémites. Les mercenaires de Constantius sont des Shémites originaires des villes de l'ouest : Pelishtim, Anakim, Akkharim ; les Zuagirs et les autres tribus nomades les détestent avec une haine féroce. Comme tu le sais, mon bon Alcemides, les terres de ces barbares sont divisées : d'une part, les prairies occidentales qui s'étendent loin jusqu'à l'océan, où l'on trouve les villes des sédentaires, et d'autre part, les déserts orientaux, où les

nomades efflanqués sont prédominants. Ces citadins et les peuples du désert se livrent une guerre perpétuelle.

Les Zuagirs se battent contre les Khaurani depuis des siècles ; leurs raids se sont toujours soldés par des échecs, mais ils n'acceptent pas que le royaume ait été conquis par leurs frères de race de l'Ouest. La rumeur veut que leur antagonisme naturel ait été attisé par l'homme qui était auparavant le capitaine de la garde de la reine. Ayant échappé d'une façon ou d'une autre à la haine de Constantius, qui l'avait pourtant mis sur la croix, l'homme s'est enfui pour rejoindre les nomades. Il s'appelle Conan, et c'est, lui aussi, un barbare, un de ces sinistres Cimmériens dont nos soldats ont plus d'une fois pu mesurer la férocité, à leurs amers dépens. On dit aussi qu'il est devenu le bras droit d'Olgerd Vladislav, l'aventurier *kozak* descendu des steppes du Nord et qui s'est hissé au rang de chef d'une bande de Zuagirs. Les rumeurs disent que cette horde a vu ses rangs augmenter de façon très nette ces derniers mois, et qu'Olgerd, sans doute sur les conseils de ce Cimmérien, envisagerait même de lancer un raid sur Khauran.

Ce ne pourra être autre chose qu'un raid, puisque les Zuagirs ne disposent pas d'engins de siège, n'ont pas les connaissances pour investir une cité par la force, et l'Histoire nous a prouvé à de nombreuses reprises qu'une horde de nomades attaquant de façon désorganisée – je devrais dire sans formation tactique – n'est pas de taille à affronter les guerriers des cités shémites, bien disciplinés et parfaitement équipés, dans un corps à corps. Les habitants du Khauran verraient peut-être cette invasion d'un bon œil, puisque les nomades ne pourraient pas les traiter de façon plus cruelle que leurs maîtres actuels, et même une extermination totale serait préférable aux tourments qu'ils doivent endurer. Mais ils sont tellement intimidés et impuissants qu'ils ne pourraient pas aider les envahisseurs.

Leur condition est ce qu'il y a de plus pitoyable. Taramis, apparemment possédée par un démon, ne recule devant rien. Elle a aboli le culte d'Ishtar et a transformé le temple en sanctuaire voué à l'idolâtrie. Elle a détruit la statue d'ivoire de cette déesse que vénèrent ces Hyboriens de l'Est (bien qu'inférieur au culte de Mitra que nous autres des nations occidentales reconnaissons comme seule vraie religion, ce culte est supérieur à celui de l'adoration du diable des Shémites) et rempli les temples d'Ishtar de représentations obscènes de toutes les formes imaginables : des dieux et déesses de la nuit, représentés dans tout un éventail de poses lubriques et perverses, avec toutes les caractéristiques

révoltantes que peut concevoir un cerveau dégénéré. Beaucoup de ces statues sont reconnaissables, ce sont les divinités impies des Shémites, des Turaniens, des Vendhyans et des Khitans, mais d'autres suggèrent une antiquité hideuse et à demi oubliée, des formes viles dont se souviennent les légendes les plus obscures. Où la reine en a-t-elle eu connaissance, je n'ose même pas avancer une hypothèse.

Elle a instauré les sacrifices humains et, depuis que Constantius partage sa couche, ce ne sont pas moins de cinq cents hommes, femmes et enfants qui ont été immolés. Certains d'entre eux sont morts sur l'autel qu'elle a fait ériger dans le temple, et c'est elle-même qui tenait la dague sacrificielle, mais la plupart ont connu un sort plus funeste encore.

Taramis a installé une sorte de monstre dans une crypte du temple. Ce que c'est, d'où cela vient, nul ne le sait. Mais peu après qu'elle eut écrasé le soulèvement désespéré de ses soldats contre Constantius, elle a passé une nuit dans le temple désacralisé, seule, à l'exception d'une douzaine de prisonniers ligotés. Les gens, tremblant de peur, ont vu une épaisse fumée nauséabonde monter en volutes de la coupole et ont entendu la nuit durant les chants frénétiques de la reine et les cris de douleur éperdus de ses prisonniers soumis à la torture. Vers l'aube une seconde voix vint se mêler à ces sons, un croassement strident, inhumain, qui glaça le sang dans les veines de tous ceux qui l'entendirent. L'aube venue, Taramis est sortie en vacillant du temple, ses yeux brillant d'une joie démoniaque. On ne devait plus jamais revoir les prisonniers, ni entendre le croassement. Mais il y a dans le temple une pièce dans laquelle nul ne pénètre à l'exception de la reine, précédée de l'individu qu'elle va sacrifier. Et on ne revoit plus jamais cette victime. Tous savent que dans cette sinistre pièce rôde quelque monstre surgi de la nuit noire des temps, qui dévore les humains hurlant de peur que Taramis lui amène.

Je ne peux plus la considérer comme une simple mortelle ; c'est un démon femelle implacable aux serres écarlates, tapi dans son repaire ensanglanté entre les os et les restes de ses victimes. Que les dieux lui permettent de continuer ses exactions sans intervenir ébranle ma foi en la justice divine.

Quand je compare son comportement actuel avec celui qui était le sien lorsque je suis arrivé au Khauran, il y a sept mois, je me perds en conjectures, et je serais presque enclin à être du même avis que beaucoup de gens : un démon s'est emparé du corps de Taramis. Un jeune soldat, Valerius, était d'un autre avis. Il croyait qu'une sorcière avait pris l'apparence de la souveraine adulée du Khauran. Il pensait qu'on

avait fait disparaître Taramis à la faveur de la nuit pour l'enfermer dans quelque cachot et que la créature qui règne à sa place n'est qu'une sorcière. Il jurait qu'il retrouverait la véritable reine, si elle était encore en vie, mais j'ai bien peur que lui aussi ait succombé à la cruauté de Constantius. Il était impliqué dans la révolte des gardes du palais, s'est échappé et est resté caché pendant quelque temps, refusant obstinément de trouver refuge à l'étranger ; c'est à cette époque que j'ai fait sa connaissance et qu'il m'a fait part de ce qu'il pensait.

Cependant, il a disparu, comme tant d'autres, dont nul n'ose s'imaginer le sort, et je crains qu'il n'ait été arrêté par les espions de Constantius.

Je dois conclure cette missive et la faire sortir de la ville au moyen d'un pigeon voyageur, qui l'emportera au relais où je l'ai acheté, sur la frontière de Koth. Elle voyagera avec un cavalier puis dans une caravane de chameaux avant de te parvenir enfin. Je dois me hâter avant que n'arrive l'aube. Il est tard et les étoiles baignent d'une lumière blanche les jardins en terrasses des maisons de Khauran. Un silence frissonnant recouvre la ville, mais j'entends le battement sourd d'un tambour sinistre en provenance du temple lointain. Je ne doute pas que Taramis soit là-bas, concoctant quelque nouvelle diablerie. »

Le savant avait cependant tort quant à l'endroit où se trouvait la femme qu'il appelait Taramis. La jeune femme que tout le monde pensait être la reine du Khauran se trouvait dans une cellule, faiblement éclairée par une torche dont la lueur vacillante venait jouer sur ses traits, accentuant la cruauté diabolique qui émanait de son superbe visage.

À ses pieds, sur le sol de pierre nue, était recroquevillée une forme dont la nudité était à peine dissimulée par des hardes.

Salomé toucha dédaigneusement cette forme du bout incurvé de sa sandale dorée, et eut un sourire vengeur quand sa victime se recula craintivement.

— Tu n'aimes pas mes caresses, ma douce sœur ?

Taramis était toujours belle, en dépit de ses haillons, de sa captivité et des traitements qu'on lui avait fait subir pendant ces sept interminables mois. Elle ne répondit pas aux sarcasmes de sa sœur, mais baissa la tête, comme si elle s'était habituée à ces railleries.

Une telle résignation déplut à Salomé. Elle mordit sa lèvre écarlate et resta là, tapotant le bout de sa sandale sur les dalles tout en regardant la forme passive d'un air renfrogné. Salomé était vêtue avec la splendeur

barbare d'une femme de Shushan. Les bijoux de ses sandales dorées, de ses plaques pectorales en or et des chaînettes qui maintenaient celles-ci en place, étincelaient à la lueur des torches. Des anneaux en or étaient passés autour de ses chevilles, tintant à chacun de ses pas. De lourds bracelets ornés de gemmes étincelaient sur ses bras. Ses cheveux étaient coiffés en hauteur, à la façon de ceux d'une Shémite, et les pendentifs de jade accrochés aux anneaux d'or de ses oreilles lançaient des éclats lumineux et scintillants à chaque mouvement impétueux de sa tête hautaine. Une ceinture incrustée de gemmes retenait une jupe de soie si transparente qu'il s'agissait plus de se moquer cyniquement des conventions pudiques qu'autre chose.

Une cape d'un rouge foncé pendait de ses épaules, tombant jusqu'à terre ; un des pans de cette cape était négligemment posé sur son bras replié et sur l'objet qu'elle y dissimulait.

Salomé se pencha brusquement et saisit les cheveux décoiffés de sa sœur de sa main libre, forçant la jeune fille à la regarder droit dans les yeux. Taramis soutint ce regard de tigresse sans flancher.

— Tu ne pleures plus aussi facilement qu'avant, douce sœur, murmura la jeune sorcière.

— Tu ne m'arracheras plus aucune larme, lui répondit Taramis. Tu t'es trop amusée du spectacle de la reine du Khauran sanglotant et demandant grâce à genoux. Je sais que tu m'as épargnée dans le seul but de me tourmenter ; c'est pourquoi tu as limité tes tortures à des supplices qui n'allaient ni me tuer ni me défigurer. Mais je ne crains plus rien désormais ; tu as arraché les derniers vestiges d'espoir, de crainte et de honte qui me restaient. Tue-moi et qu'on en finisse, car j'ai versé ma dernière larme pour toi, diablesse de l'enfer !

— Tu te flattes toi-même, ma chère sœur, ronronna Salomé. Jusqu'à présent je n'ai fait souffrir que ton superbe corps et n'ai broyé que ta fierté et ton amour-propre. Tu oublies que, contrairement à moi, tu peux souffrir mentalement. Je m'en suis rendu compte lorsque je t'ai régälée de mes histoires au sujet des farces que j'ai mises en scène avec quelques-uns de tes stupides sujets. Mais, cette fois-ci, je t'ai apporté une preuve plus éclatante encore de ces farces. Savais-tu que Krallides, ton fidèle conseiller, était rentré en cachette du Turan et avait été capturé ?

Taramis blêmit.

— Que... Que lui as-tu fait ?

Pour toute réponse Salomé produisit le mystérieux paquet qu'elle dissimulait sous sa cape. Elle arracha les bandes de soie qui l'enveloppait

et brandit la chose : la tête d'un jeune homme, ses traits figés dans une grimace de douleur, comme si la mort l'avait frappé au milieu de souffrances inhumaines.

Taramis poussa un cri comme si on venait de la poignarder en plein cœur.

— Ô Ishtar ! Krallides !

— En effet ! Il cherchait à soulever le peuple contre moi, le pauvre imbécile. Il racontait que Conan disait la vérité lorsqu'il disait que je n'étais pas Taramis. Comment le peuple pourrait-il se soulever contre les Shémites du Faucon ? Avec des bâtons et des pierres ? Bah ! Des chiens se repaissent de sa carcasse décapitée sur la place du marché et cette charogne impie sera jetée dans les égouts pour y pourrir.

» Voyons, ma sœur ! (Elle marqua un temps d'arrêt, souriant à sa victime prostrée). Viens-tu donc de découvrir qu'il te restait des larmes à pleurer ? Bien ! J'ai réservé les tortures mentales pour la fin. Désormais, je te montrerai beaucoup de choses telles que... celle-ci !

Se tenant debout ainsi, à la lueur des torches, la tête coupée dans sa main, elle ne ressemblait plus à une créature enfantée par une mortelle, en dépit de sa terrible beauté. Taramis ne leva pas les yeux. Elle était allongée, la face contre le sol fangeux, son corps gracile parcouru de sanglots de souffrance, et frappait les dalles de ses mains serrées. Salomé s'en retourna vers la porte d'un pas léger, les anneaux passés à ses chevilles s'entrechoquant avec une tonalité sinistre à chacun de ses pas, ses pendentifs étincelant à la lueur des torches.

Quelques instants plus tard elle émergeait par une porte sous une arche voûtée qui donnait sur une cour, ouvrant à son tour sur une allée sinueuse. Un homme se tenait là, et il s'avança dans sa direction ; c'était un Shémite géant, aux yeux foncés et au cou massif de taureau. Sa barbe, noire et fournie, tombait jusque sur son torse puissant protégé par un corselet de fer.

— Elle a pleuré ? gronda-t-il d'une voix caverneuse et impatiente, pareille au mugissement d'un taureau.

Il s'agissait du général des mercenaires, l'un des rares hommes parmi les seconds de Constantius à être au courant du secret des reines du Khauran.

— Elle a pleuré, en effet, Khumbanigash. Il reste des pans entiers de sa sensibilité auxquels je n'ai pas touché. Lorsqu'un sens s'émousse à force de lacérations, je découvre inmanquablement une autre souffrance, plus poignante encore. Tiens, chien ! (Une silhouette tremblante, vêtue

de hardes crasseuses, à la chevelure hirsute, s'approcha. C'était l'un de ces mendiants qui dormaient dans les allées et les cours à ciel ouvert. Les mendiants étaient désormais nombreux à Khauran. Salomé lui lança la tête.) Tiens, le sourd. Jette ça dans l'égout le plus proche. Fais-lui comprendre par signes, Khumbanigash. Il ne peut pas entendre.

Le général s'exécuta, et l'homme acquiesça en baissant la tête et en s'éloignant avec peine.

— Pourquoi faire durer encore cette farce ? gronda Khumbanigash. Ta position sur le trône est tellement bien assurée que plus rien ne peut te détrôner. Qu'importe si ces imbéciles de Khaurani apprennent la vérité ? Ils ne peuvent rien faire. Révèle publiquement ta véritable identité ! Montre-leur leur ex-reine bien-aimée, et tranche-lui la tête sur la place publique !

— Pas encore, mon bon Khumbanigash...

La porte voûtée se referma bruyamment sur les accents cruels de Salomé et les échos de la voix tonitruante de Khumbanigash. Le mendiant muet s'accroupit dans la cour. Personne ne pouvait voir que les mains qui tenaient la tête tranchée étaient agitées de tremblements fiévreux... Des mains foncées, musclées, qui détonnaient étrangement avec ce corps voûté et ces guenilles dégoûtantes.

— Je le savais ! dit-il dans un souffle enfiévré, à peine audible. Elle est en vie ! Ô, Krallides, ton martyr ne sera pas vain ! Ils l'ont enfermée dans ce donjon ! Ô, Ishtar, si tu aimes les hommes justes, c'est maintenant qu'il faut m'aider !





IV

LES LOUPS DU DÉSERT

Olgerd Vladislav remplit son gobelet incrusté de bijoux, versant le vin couleur pourpre d'un flacon doré, et poussa la flasque de l'autre côté de la table d'ébène jusqu'à l'endroit où se tenait Conan le Cimmérien. La tenue d'Olgerd aurait satisfait la vanité de n'importe quel *hetman* de la Zaporoska.

Sa *khalat* était en soie blanche, ornée de boutons de nacre cousus au niveau de sa poitrine. Retenues à la taille par une ceinture *bakhauriot*, ses jupes étaient retroussées, exposant ses amples braies de soie, qui rentraient dans de courtes bottes de cuir vert et souple, rehaussées d'un filet d'or. Il était coiffé d'un turban de soie de couleur verte, enroulé autour de son casque pointu ouvragé d'or. Sa seule arme était un large poignard *cherkess* à lame incurvée, glissé dans un fourreau d'ivoire et attaché au niveau de sa hanche gauche, à la façon *kozak*. En s'enfonçant dans son fauteuil orné de ciselures représentant des aigles, Olgerd écarta ses jambes bottées devant lui, poussa un puissant soupir de satisfaction, et vida bruyamment le vin pétillant d'un seul trait.

Le géant Cimmérien qui lui faisait face offrait un contraste frappant à sa magnificence, avec sa tignasse noire coupée au carré, son visage sombre et balafre et ses yeux bleus et brûlants. Il était vêtu d'une cotte de mailles noire, et la seule chose qui brillait sur lui était la large boucle en or de la ceinture qui maintenait son épée dans son fourreau de cuir usagé.

Ils étaient seuls sous la tente aux parois de soie, sous laquelle étaient accrochées des tentures ouvragées d'or, et dont le sol était recouvert d'une profusion de riches tapis et de coussins de velours, butin prélevé sur les caravanes. De l'extérieur leur parvenait un murmure continu et bas, ce son qui accompagne toujours la présence d'une multitude d'hommes, que ce soit dans un campement ou ailleurs. Un courant d'air venait parfois agiter les feuilles des palmiers.

— Aujourd'hui dans l'ombre, demain en plein soleil, déclara Olgerd, en desserrant légèrement son ceinturon écarlate et tendant la main vers la carafe de vin. La vie est comme ça. Autrefois j'étais un *hetman* sur les rives de la Zaporoska ; désormais je suis un chef du désert. Il y a sept mois tu étais suspendu à une croix à l'extérieur de Khauran. Désormais tu es le second du plus puissant des pillards entre Turan et les plaines de l'Ouest. Tu devrais m'être reconnaissant !

— Pour avoir compris à quoi je pouvais être utile ? dit Conan en riant et en soulevant le flacon. Quand tu permets à un homme de s'élever, on peut être sûr que tu vas tirer profit de son avancement. J'ai mérité tout ce que j'ai obtenu, au prix de mon sang et de ma sueur.

Il jeta un coup d'œil sur les cicatrices des paumes de ses mains. Il y avait aussi d'autres cicatrices sur son corps, qui n'étaient pas là sept mois auparavant.

— Tu te bats comme un régiment de démons, lui concéda Olgerd, mais ne va pas commencer à t'imaginer que tu as quelque chose à voir avec le nombre de recrues qui sont venues en masse gonfler nos rangs. Leur ralliement est dû au succès de nos raids, préparés et supervisés par moi. Ces nomades sont toujours à la recherche du chef qui saura les mener à la réussite, et ils ont plus confiance en un étranger qu'en quelqu'un de leur propre race.

» Il n'y a aucune limite à ce que nous pouvons accomplir ! Nous disposons désormais de onze mille hommes. D'ici un an nous serons trois fois plus nombreux. Pour l'instant nous nous sommes contentés de raids sur les avant-postes turaniens et les cités-États de l'Ouest. Avec trente ou quarante mille hommes dans nos rangs, nous n'effectuerons plus de raids. Nous lancerons des invasions, conquerrons et nous régnerons. Je serai bien empereur de tout Shem, en fin de compte, et tu seras mon vizir, aussi longtemps que tu continueras à suivre mes ordres sans poser de questions. En attendant, je pense que nous allons galoper vers l'est et prendre d'assaut cet avant-poste turanien à Vezek, là où les caravanes paient leur droit de passage.

Conan secoua la tête.

— Je ne le pense pas.

Olgerd le fixa du regard ; il était prompt à s'irriter facilement.

— Que veux-tu dire par *tu* ne penses pas ? C'est *moi* qui m'occupe de penser pour cette armée !

— Il y a maintenant assez d'hommes dans cette bande pour parvenir à mes objectifs, répondit le Cimmérien. J'en ai plus qu'assez d'attendre. J'ai un compte à régler.

— Oh ! (Olgerd fronça les sourcils, but une gorgée de vin, puis grimaça.) Tu penses toujours à cette croix, c'est ça ? Eh bien, j'aime les hommes à la haine tenace. Mais ça pourra attendre.

— Tu m'as dit un jour que tu m'aiderais à prendre Khauran, dit Conan.

— Oui, mais c'était avant que je me rende compte de l'étendue de nos pouvoirs, répondit Olgerd. Je ne pensais qu'au butin de la ville. Je ne veux pas gaspiller nos forces pour un objectif qui n'amène pas de bénéfices. Khauran est une noix qu'il nous est encore trop difficile de casser. Peut-être d'ici un an...

— D'ici la fin de la semaine, répondit Conan.

Le *kozak* ouvrit de grands yeux, surpris du ton assuré de l'autre.

— Écoute, dit Olgerd, même si j'acceptais de hasarder la vie de mes hommes pour une tentative aussi écervelée, que pourrais-tu espérer ? Penses-tu que ces loups seraient capables d'assiéger et de s'emparer d'une ville telle que Khauran ?

— Il n'y aura pas de siège, répondit le Cimmérien. Je sais comment attirer Constantius dans la plaine.

— Et alors ? s'écria Olgerd en poussant un juron. Quand les flèches voleront, notre cavalerie s'en tirera très mal, alors que l'armure des *Asshuri* est bien meilleure, et lorsqu'on en viendra au combat à l'épée, leurs rangs serrés de fantassins aguerris se tailleront un chemin d'acier à travers nos lignes irrégulières et disperseront nos hommes aux quatre vents.

— Pas si trois mille cavaliers hyboriens résolus prennent part à la bataille, disposés en fer de lance, comme je pourrais le leur apprendre, répondit Conan.

— Et où trouverais-tu trois mille Hyboriens ? demanda Olgerd sur un ton particulièrement sarcastique. Les feras-tu apparaître par magie ?

— Je les ai *déjà*, répondit Conan, imperturbable. Trois mille hommes du Khauran campent à l'oasis d'Akrel, attendant mes ordres.

— *Quoi ?* explosa Olgerd, fixant son interlocuteur tel un loup pris au dépourvu.

— Oui. Des hommes qui ont fui la tyrannie de Constantius. La plupart d'entre eux vivent depuis comme des bandits dans le désert à l'est du Khauran ; ils sont aussi maigres et résolus que des tigres mangeurs d'hommes. Chacun d'entre eux sera de taille à se mesurer à trois de ces mercenaires trapus. L'oppression et les privations endurcissent le cœur d'un homme et embrasent son corps du feu de l'enfer. Ils étaient éparpillés, en petits groupes. Tout ce dont ils avaient besoin, c'était d'un meneur. Ils ont eu confiance dans le message que je leur ai fait passer par mes cavaliers et se sont rassemblés à l'oasis pour s'y mettre à ma disposition.

— Et tout ceci à mon insu ?

Une lueur carnassière commençait à briller au fond des yeux d'Olgerd. Il resserra la ceinture qui supportait son arme.

— C'est moi qu'ils désirent suivre, pas toi.

— Et qu'as-tu raconté à ces exilés pour obtenir leur allégeance ? dit Olgerd d'une voix aux accents menaçants.

— Je leur ai dit que j'utiliserai cette horde de loups du désert pour les aider à briser Constantius et remettre le Khauran aux mains de ses citoyens.

— Espèce d'imbécile ! murmura Olgerd. Tu te crois déjà devenu chef ?

Les deux hommes étaient debout et se faisaient face, séparés par la table d'ébène, une lueur démoniaque dansant au fond des yeux gris et froids d'Olgerd, un sourire sinistre sur les lèvres dures du Cimmérien.

— Je vais te faire écarteler entre quatre palmiers, déclara posément le *kozak*.

— Appelle les hommes et demande-leur de le faire ! le défia Conan. Vois s'ils t'obéissent !

Découvrant les dents dans son rictus, Olgerd leva la main, puis arrêta son geste. Il y avait quelque chose dans le visage sombre et sûr de lui du Cimmérien qui l'ébranla. Ses yeux s'enflammèrent tels ceux d'un loup.

— Espèce de déchet des collines occidentales, murmura-t-il. Aurais-tu tenté de saper mon autorité ?

— Je n'ai pas eu à le faire, répondit Conan. Tu as menti en disant que je n'avais rien à voir avec l'arrivée des nouvelles recrues. J'avais tout

à y voir. Ils prenaient leurs ordres de toi, mais ils se battaient pour moi. Il n'y a pas de place pour deux chefs des Zuagirs. Ils savent que je suis le plus fort de nous deux. Je les comprends mieux que toi, et eux me préfèrent, car je suis aussi un barbare.

— Et que diront-ils quand tu leur demanderas de se battre pour les Khaurani ? demanda Olgerd, narquois.

— Ils me suivront. Je leur prometterai une caravane de chameaux chargés d'or pris dans le palais. Le Khauran sera disposé à payer cette somme pour les récompenser de l'avoir débarrassé de Constantius. Après cela, je les conduirai à la bataille contre les Turaniens, comme tu l'as prévu. Ils veulent du butin, et ils se battront contre Constantius ou n'importe qui d'autre pour l'obtenir.

Une lueur de défaite commença à se faire jour au fond des yeux d'Olgerd. Tout à ses rêves écarlates d'empire, il avait manqué de voir ce qui se tramait autour de lui. Des épisodes et des incidents qui lui avaient semblé anodins lui revenaient brutalement à l'esprit et prenaient leur véritable dimension. Il réalisa alors que Conan ne se vantait pas sans raison. Le géant en cotte de mailles qui se tenait devant lui était le véritable chef des Zuagirs.

— Sauf si tu meurs ! murmura Olgerd.

Sa main esquissa un mouvement vers la poignée de son arme. Conan frappa avec la rapidité d'un félin. Son bras sembla jaillir jusqu'à l'autre côté de la table et ses doigts se refermèrent sur l'avant-bras d'Olgerd. On entendit distinctement des os se briser, et la scène sembla figée l'espace d'un instant : deux hommes se faisant face, aussi immobiles que des statues, la sueur perlant sur le front d'Olgerd. Conan éclata de rire, sans jamais relâcher sa prise sur le bras cassé.

— Es-tu digne de vivre, Olgerd ?

Conan ne cessa pas de sourire. Ses muscles noués saillirent sur son avant-bras, formant des crêtes épaisses, et il broya de ses doigts les chairs frémissantes du *kozak*. On entendit le bruit grinçant d'os brisés qui venaient frotter les uns contre les autres et le visage d'Olgerd prit une teinte cendrée ; du sang coula de la lèvre qu'il mordait, mais il ne proféra pas le moindre son.

Conan le relâcha en riant et recula. Le *kozak* chancela et se rattrapa au bord de la table de sa main valide pour ne pas tomber.

— Je te laisse la vie sauve, Olgerd, comme tu m'as laissé la vie, dit Conan tranquillement, bien que tu ne m'aies détaché de la croix que dans ton seul intérêt. C'était une épreuve bien amère que tu me fis subir

ce jour-là ; tu n'aurais pas pu y survivre ; ni personne d'autre d'ailleurs, excepté un barbare de l'Ouest.

» Prends ton cheval et va-t'en. Il est attaché à l'arrière de la tente, et il y a des vivres et de l'eau dans les sacoches de la selle. Personne ne te verra partir, mais presse-toi. Il n'y a pas de place pour un chef déchu dans le désert. Si les guerriers t'aperçoivent, mutilé et déposé, ils ne te laisseront pas quitter le campement en vie.

Olgerd ne répondit pas. Lentement, sans un mot, il se retourna, traversa la tente d'un pas lourd, écarta le pan de toile à l'entrée et sortit. Il enfourcha en silence le grand étalon blanc qui était attaché là, à l'ombre de grandes palmes ; toujours muet, son bras cassé glissé dans les replis de sa *khalat*, il saisit les rênes du cheval et partit en direction de l'est, vers le vaste désert, sortant à jamais de l'existence du peuple zuagir.

À l'intérieur de la tente, Conan vida le flacon de vin et fit claquer ses lèvres de plaisir. Après avoir jeté le flacon vide dans un coin, il ajusta sa ceinture et sortit de la tente à grandes enjambées. Il s'arrêta un instant et laissa son regard se promener sur les rangées de tentes en poil de chameau qui s'étendaient sous ses yeux, et sur les silhouettes en robe blanche qui se déplaçaient entre celles-ci, occupées à discuter, à chanter, à réparer des brides ou à affûter des *tulwars*.

Il parla d'une voix tonitruante qui porta jusqu'aux confins du campement :

— Holà, bande de chiens ! Prêtez l'oreille et écoutez attentivement ! Rassemblez-vous autour de moi. J'ai une histoire à vous raconter.





V

LA VOIX DANS LE CRISTAL

Dans une pièce de la tour à proximité de la muraille d'enceinte de la ville, un groupe d'hommes écoutait avec attention les paroles de l'un d'entre eux. C'étaient des hommes jeunes, au corps dur et sec, avec cette démarche qui est celle des hommes que l'adversité a rendus prêts à tout. Ils portaient des cottes de mailles et des vêtements de cuir élimés. Une épée pendait à leur ceinturon.

— Je savais que Conan disait la vérité lorsqu'il disait que ce n'était pas Taramis ! s'exclama celui qui parlait.

— Pendant des mois, j'ai hanté les abords du palais, me faisant passer pour un mendiant sourd. Et, enfin, j'ai appris ce dont j'étais convaincu depuis le début : que notre reine est prisonnière dans les cachots qui jouxtent le palais. J'ai attendu le moment propice et j'ai capturé un geôlier shémite — je l'ai assommé au moment où il quittait la cour, tard un soir —, je l'ai traîné dans une cave proche et je l'ai questionné. Avant de mourir il m'a dit ce que je viens de vous raconter et confirmé ce que nous suspicions depuis le départ, à savoir que la femme qui règne sur le Khauran est une sorcière : Salomé. Taramis, a-t-il ajouté, est emprisonnée dans le cachot le plus profond de la prison.

» L'invasion des Zuagirs nous fournit l'occasion que nous attendions. Ce que Conan compte faire, je ne saurais le dire. Il cherche peut-être tout simplement à se venger de Constantius. Peut-être a-t-il l'intention de mettre la ville à sac et de la détruire. C'est un barbare et personne ne peut comprendre ce qui se passe dans la tête de tels hommes.

» Mais voici ce que nous devons faire : secourir Taramis pendant que la bataille fait rage ! Constantius va faire une sortie et livrer bataille dans la plaine. En ce moment même, ses hommes enfourchent leurs montures. Il agit ainsi car il n'y a pas suffisamment de provisions dans la cité pour pouvoir soutenir un siège. Conan a jailli du désert tellement soudainement qu'il n'a pas été possible de faire rentrer des provisions. Et le Cimmérien est équipé pour dresser un siège. Des éclaireurs ont rapporté que les Zuagirs ont des machines de siège, sans nul doute construites d'après les instructions de Conan, qui a appris les arts de la guerre dans les nations occidentales.

» Constantius ne souhaite pas que le siège dure longtemps ; il va donc faire avancer ses troupes dans la plaine, où il espère bien balayer les forces de Conan en une seule fois. Il ne laissera que quelques centaines d'hommes dans la ville, et ceux-ci seront sur les murailles et dans les tours qui commandent les portes de la cité.

» La prison sera pour ainsi dire laissée sans gardes. Une fois Taramis libérée, nous agirons en fonction des circonstances. Si Conan gagne, nous devons montrer Taramis au peuple et lui demander de se soulever. Et ils le feront ! Oh oui, ils le feront ! Rien qu'avec leurs mains nues, ils sont suffisamment nombreux pour maîtriser les Shémites restés en ville et fermer les portes de la cité, à la fois contre les mercenaires et les nomades ! Ni les uns ni les autres ne doivent franchir ces murs ! Ensuite, nous parlementerons avec Conan. Il a toujours été loyal envers Taramis. S'il apprend la vérité, et si elle en appelle à lui, je pense qu'il épargnera la cité. Si, ce qui est plus probable, c'est Constantius qui devait l'emporter et que Conan soit mis en déroute, alors nous devons nous faufiler hors de la ville avec la reine et trouver refuge dans la fuite. Tout cela est-il bien clair ?

Ils répondirent comme un seul homme.

— Alors dégainons nos lames, recommandons nos âmes à Ishtar et partons pour la prison, car les mercenaires sont déjà en train de franchir la porte sud.

Il disait vrai. Les lueurs de l'aube étincelaient sur les casques pointus du flot d'hommes qui s'écoulait sous la grande arche, et sur les riches caparaçons des destriers. Ce serait une de ces batailles de cavaliers auxquelles on ne peut assister qu'en Orient. Les cavaliers franchissaient les portes de la ville tel un fleuve d'acier, silhouettes sombres en cotte de mailles noire et grise, avec leur barbe bouclée et leurs nez crochus, leurs yeux inflexibles au fond desquels se reflétait

ce fatalisme qui est l'apanage de leur race, cette absence totale d'hésitation ou de pitié.

La foule se pressait dans les rues et sur les murailles, regardant en silence ces guerriers d'une autre race qui s'en allaient défendre la ville dans laquelle eux étaient nés. Ils ne faisaient aucun bruit ; ils regardaient, impassibles, l'air morne, ces gens décharnés dans leurs habits miteux, leur coiffe à la main. Dans une tour qui surplombait la grande rue qui menait à la tour sud, Salomé était nonchalamment étendue sur une couche de soie, observant Constantius pendant que celui-ci ajustait le large ceinturon auquel était accrochée son épée sur ses hanches fines et qu'il mettait ses gantelets. Ils étaient seuls dans la pièce. Le cliquetis cadencé des harnais et le martèlement des sabots leur parvenaient du dehors, à travers les fenêtres aux barreaux d'or.

— Avant la tombée de la nuit, déclara Constantius, en tordant sa fine moustache, tu auras quelques captifs pour satisfaire l'appétit de ton démon dans le temple. Ne se lasse-t-il pas de la chair molle des citadins ? Peut-être apprécierait-il les membres fermes d'un homme du désert ?

— Prends garde de ne pas devenir la proie d'une créature plus féroce que Thaug, le prévint la jeune femme. N'oublie pas qui commande ces bêtes du désert.

— Je ne suis pas près de l'oublier, répondit-il. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je sors à sa rencontre. Le chien a combattu dans l'Ouest, et il connaît l'art des sièges. Mes éclaireurs ont eu quelques difficultés à s'approcher des colonnes de son armée car les hommes de ses détachements avancés de cavalerie ont des yeux d'aigle. Ils sont cependant parvenus assez près pour voir les engins montés sur des chariots tirés par des chameaux : des catapultes, des béliers, des balistes, des mangonneaux. Par Ishtar ! Il a dû faire travailler dix mille hommes jour et nuit pendant un mois entier. Où il s'est procuré le matériel nécessaire pour les construire, c'est plus que je ne peux comprendre. Peut-être a-t-il signé un traité avec les Turaniens et obtenu ses approvisionnements par leur biais ?

» Quoi qu'il en soit, tout ça ne lui servira à rien. Ce ne sera pas la première fois que je me battrai contre ces loups du désert, tout d'abord des échanges de volées de flèches, dans lesquels mes guerriers seront protégés par leur armure, puis une charge et mes escadrons déferleront sur les essaims dispersés des nomades, feront demi-tour et chargeront dans l'autre sens, les éparpillant aux quatre vents. Je serai de retour à la porte sud avant le coucher du soleil, avec des centaines de prisonniers

nus et titubants derrière mon cheval. Nous donnerons une fête ce soir, sur la grand-place. Mes soldats prennent grand plaisir à écorcher leurs ennemis vivants ; nous allons organiser une séance publique à grande échelle et obligerons ces pleutres de citadins à regarder. Quant à Conan, cela me procurera le plus grand des plaisirs de l'empaler sur les marches du palais, si nous parvenons à le capturer vivant.

— Écorches-en autant que tu veux, lui répondit, indifférente, Salomé. Il me plairait d'avoir une robe en peau humaine, soigneusement tannée. Mais tu dois me donner au moins une centaine de prisonniers... pour l'autel et pour Thaug.

— Accordé, répondit Constantius, en repoussant de sa main gantée de fer les cheveux épars qui poussaient sur son crâne dégarni et bruni par le soleil. Pour la victoire et pour l'honneur de la gente Taramis ! dit-il, narquois.

Glissant son casque à visière sous son bras, il leva une main en signe de salut et sortit de la pièce en faisant cliqueter son armure. Sa voix se fit entendre alors qu'il criait des ordres à ses officiers.

Salomé s'allongea de nouveau sur sa couche, bâilla, s'étira comme un grand félin souple et appela :

— Zang !

Un prêtre aux pas furtifs, et dont le visage ressemblait à un parchemin jauni qu'on aurait étiré sur son crâne, entra en silence.

Salomé se tourna vers un piédestal en ivoire sur lequel se trouvaient deux globes de cristal. Elle s'empara du plus petit et donna la sphère luisante au prêtre.

— Pars avec Constantius, dit-elle. Tiens-moi au courant du déroulement de la bataille. Va !

L'homme à tête de crâne s'inclina profondément, d'un air entendu et, dissimulant le globe dans les replis de son manteau foncé, s'éclipsa en hâte de la pièce.

À l'extérieur, dans la cité, tout était silencieux, à l'exception du fracas des sabots et, quelque temps après, du bruit des portes de la ville qui se refermèrent en résonnant. Salomé monta un large escalier de marbre qui donnait sur un toit en terrasse fermé par des créneaux de marbre et surmonté d'un dais. Elle surplombait tous les autres bâtiments de la ville. Les rues étaient désertes, la grande place en face du palais était vide. En temps normal, les gens évitaient le sinistre temple qui s'élevait de l'autre côté de cette place, mais désormais, la cité ressemblait à une ville morte. On ne voyait signes de vie que sur le mur d'enceinte sud et

sur les terrasses qui surplombaient celui-ci. Les gens y étaient agglutinés. Ils étaient calmes, ne sachant s'ils devaient souhaiter la victoire ou la défaite de Constantius. Une victoire signifierait la prolongation de leur misère sous le règne intolérable de celui-ci ; une défaite signifierait probablement que la ville serait pillée et qu'il y aurait un carnage. Conan n'avait envoyé aucun message. Ils ne savaient pas à quoi s'attendre de sa part. Ils se souvenaient que c'était un barbare. Le silence de cette foule amassée était oppressant, presque incroyable.

Les escadrons de mercenaires se déployaient dans la plaine. Au loin, juste de ce côté de la rivière, des masses noires étaient en mouvement. On distinguait à peine qu'il s'agissait d'hommes juchés sur leurs chevaux. D'autres formes noires se trouvaient sur l'autre rive. Conan n'avait pas fait franchir le cours d'eau à ses engins de siège, craignant apparemment une attaque au moment de la traversée. Il avait, en revanche, fait traverser toute sa cavalerie. Des reflets étincelèrent au sein de la noire multitude que le soleil levant venait de frapper. Les escadrons venus de la ville se lancèrent au galop et un profond rugissement parvint aux oreilles de ceux qui étaient sur les remparts.

Les masses ondoyantes se confondirent et se mêlèrent. Vues de cette distance, elles formaient une mêlée confuse et il était impossible de distinguer quoi que ce soit. On ne pouvait différencier les charges des contre-attaques. Des nuages de poussière montaient de la plaine, soulevés par le martèlement des sabots, occultant les combats. Dans ces nuées tournoyantes apparaissaient et disparaissaient des masses compactes de cavaliers et des lances étincelantes.

Salomé haussa les épaules et redescendit les marches. Le palais était silencieux. Tous les esclaves étaient sur les remparts avec les citoyens, scrutant vainement le sud.

Elle pénétra dans la pièce dans laquelle elle avait conversé avec Constantius et s'approcha du piédestal, notant que le globe de cristal était voilé et veiné de stries écarlates. Elle se pencha sur la boule, en étouffant un juron.

— Zang ! appela-t-elle. Zang !

Des volutes tournoyaient à l'intérieur de la sphère, se transformant en nuages de poussière tourbillonnants, à travers lesquels on apercevait des silhouettes noires s'activant, méconnaissables. Des éclairs d'acier étincelaient de temps à autre dans cette masse sombre et indistincte. Soudain le visage de Zang se découpa avec une netteté surprenante. C'était comme si ses yeux écarquillés étaient levés vers Salomé. Du

sang coulait d'une entaille dans sa tête décharnée, sa peau était grise de poussière, que la sueur faisait ruisseler. Il ouvrit la bouche et grimaça. Pour des oreilles autres que celles de Salomé, on aurait dit que le visage dans le cristal gesticulait en silence. Mais elle entendait les paroles qui s'échappaient de ses lèvres aussi distinctement que si le prêtre s'était trouvé dans la même pièce qu'elle, et non à des *miles* de là, à crier dans la petite boule de cristal. Seuls les dieux des ténèbres savent quels filaments magiques et invisibles reliaient ces deux globes luisants.

— Salomé! hurlait la tête ensanglantée. *Salomé!*

— Je t'entends! cria-t-elle à son tour. Parle! Comment se déroule la bataille?

— Nous sommes perdus! s'écria l'apparition décharnée. Khauran est condamné! Oui, mon cheval est à terre et je n'arrive pas à me dégager. Des hommes meurent autour de moi! Ils tombent comme des mouches, dans leur armure argentée!

— Cesse tes jérémiades et raconte-moi ce qui s'est passé! l'interrompit-elle d'un ton cassant.

— Nous avançons sur ces chiens du désert et ils se sont portés à notre rencontre! hurla le prêtre. Des nuées de flèches volèrent entre les deux armées et les nomades fléchirent. Constantius donna le signal de la charge. Nos rangs ordonnés se sont jetés sur eux dans un fracas de tonnerre.

» C'est alors que leurs hordes se sont écartées vers la droite et la gauche et que trois mille cavaliers hyboriens dont nous ne soupçonnions même pas la présence se sont engouffrés dans cette ouverture. Des hommes du Khauran, fous de haine, cuirassés de pied en cap, juchés sur des chevaux massifs! Disposés en fer de lance, ils ont frappé comme la foudre. Ils ont enfoncé nos lignes avant que nous comprenions ce qui se passait, et alors les hommes du désert ont fondu sur nos flancs.

» Ils ont mis nos lignes en charpie, nous ont brisés et dispersés! C'était un coup de ce diable de Conan! Les engins de siège étaient faux — de simples carcasses de troncs de palmier et de soie peinte, qui ont berné nos éclaireurs qui ne les ont vus que de loin. Un piège pour nous attirer et nous mener à notre perte! Nos guerriers sont en fuite! Khumbanigash gît à terre, tué par Conan. Je ne vois pas Constantius. Les Khaurani fauchent nos rangs désorganisés, furieux comme des lions sanguinaires, et les hommes du désert nous criblent de flèches! Je...

Il y eut une lueur soudaine, comme un éclair ou l'éclat fugitif d'une lame, ponctuée d'une giclée de sang vermeil, puis l'image disparut

d'un coup, comme une bulle qui crève, et Salomé se retrouva en train de contempler une boule de cristal vide qui ne reflétait rien d'autre que son visage déformé par la rage.

Elle resta parfaitement immobile l'espace de quelques instants, se tenant droite, le regard perdu dans le vide. Puis elle frappa des mains et un autre prêtre à tête de mort entra, aussi silencieux et immobile que le premier.

— Constantius est vaincu, dit-elle dans un souffle. Nous sommes perdus. Conan sera en train d'enfoncer nos portes dans l'heure. S'il me capture, je ne me fais aucune illusion quant au sort qui m'attend. Mais d'abord je vais m'assurer que ma satanée sœur ne remontera jamais sur le trône. Suis moi ! Advienne que pourra, Thaug aura droit à son festin !

Comme elle descendait les marches et traversait les couloirs du palais, elle entendit l'écho léger d'un bruit provenant des remparts. Les témoins avaient commencé à comprendre que la bataille tournait à la défaite pour Constantius. À travers les nuages de poussière, on apercevait des groupes de cavaliers qui s'élançaient sur la cité.

Le palais et la prison étaient reliés par une longue galerie fermée, dont la voûte formait une succession d'arcades sinistres. Se précipitant le long de cette galerie, la fausse reine et son esclave franchirent une porte massive à l'autre extrémité, qui débouchait dans un recoin de la prison. Ils venaient d'émerger dans un large couloir voûté, près de l'endroit où un escalier de pierre s'enfonçait dans les profondeurs. Soudain Salomé recula, saisie de crainte, et poussa un juron. Dans la pénombre de la galerie on devinait une forme qui gisait à terre, immobile. Un geôlier shémite, dont la barbe courte pointait vers le plafond, sa tête penchée en arrière, presque détachée de son cou tranché à moitié. Des voix haletantes parvinrent aux oreilles de la jeune femme et elle trouva refuge dans les ombres d'une arcade, poussant le prêtre derrière elle, tandis que sa main tâtonnait sur sa ceinture.



VI

LES AILES DU VAUTOUR

Ce fut la lueur voilée d'une torche qui sortit Taramis, reine du Khauran, du sommeil dans lequel elle cherchait l'oubli. Prenant appui sur une main, elle ramena ses cheveux emmêlés en arrière et cligna des yeux, s'attendant à voir les traits moqueurs de Salomé, empreints d'une joie diabolique à l'idée des nouveaux tourments qu'elle avait imaginés. Ce fut au contraire un cri de pitié mêlé d'horreur qui parvint à ses oreilles :

— Taramis ! Ô ma reine !

Ces mots résonnaient d'une façon si étrange à ses oreilles qu'elle pensa un instant être encore en train de rêver. Elle discernait à présent des formes derrière la torche, aperçut le reflet de l'acier, et enfin cinq visages se penchèrent sur elle, non pas basanés et au nez crochu, mais les visages aux traits réguliers et aquilins d'hommes à la peau tannée par le soleil. Elle se recroquevilla dans ses hardes, le regard éperdu.

L'une des silhouettes s'avança et mit un genou à terre, les bras grands ouverts vers elle en un geste suppliant.

— Ô Taramis ! Qu'Ishtar en soit remerciée, nous vous avons retrouvée ! Ne vous souvenez-vous pas de moi ? Valerius ! Un jour vous m'avez félicité de vos propres lèvres, après la bataille de Korveka !

— Valerius ! balbutia-t-elle, des larmes jaillissant soudain de ses yeux. Oh, je rêve ! C'est encore quelque sortilège de Salomé, afin de me tourmenter !

— Non ! s'écria-t-il d'une voix vibrante. Ce sont bien vos fidèles serviteurs, venus à votre rescousse ! Nous devons cependant nous hâter. Constantius livre bataille contre Conan dans la plaine. Conan a fait traverser la rivière à ses Zuagirs, mais trois cents Shémites tiennent encore la ville. Nous avons tué le geôlier et nous sommes emparés de ses clés. Nous n'avons vu aucun autre garde. Mais nous devons partir d'ici. Venez !

Les jambes de la reine cédèrent sous elle, non par faiblesse, mais par contrecoup à ce qui lui arrivait. Valerius la souleva comme s'il s'était agi d'une enfant et ils sortirent en hâte du cachot, précédés par l'homme qui portait la torche, puis ils gravirent un escalier de pierre aux marches crasseuses et glissantes. L'escalier semblait ne jamais devoir finir, mais ils débouchèrent enfin sur un vaste couloir, qu'ils longèrent.

Ils passaient au niveau d'une arcade lorsque la torche fut soudain soufflée. Celui qui la portait lâcha un bref cri d'agonie. Une explosion de feu bleuté jaillit soudain dans le couloir, illuminant fugitivement le visage furieux de Salomé ainsi qu'une forme bestiale accroupie à ses côtés, puis tous furent aveuglés par l'éclat de cette flamme.

Valerius tenta d'avancer tant bien que mal avec la reine le long du couloir ; il entendit confusément le bruit de coups mortels s'enfonçant profondément dans la chair, accompagnés par des râles d'agonie et un grognement bestial. Puis la reine lui fut sauvagement arrachée des bras, et un coup féroce sur son casque le projeta au sol.

Il se redressa farouchement, secoua la tête afin de se débarrasser de la flamme bleue qui paraissait danser diaboliquement devant ses yeux. Lorsqu'il put y voir de nouveau, il se rendit compte qu'il était seul dans le couloir... seul à l'exception des morts. Ses quatre compagnons baignaient dans leur sang, le crâne fendu et le torse lacéré. Aveuglés et désorientés par cette lueur infernale, ils étaient morts sans avoir eu la possibilité de se défendre. La reine avait disparu.

Poussant un juron amer et poignant, Valerius ramassa son épée, arracha de sa tête son casque fendu et le jeta au loin. Celui-ci résonna en heurtant les dalles. Du sang ruisselait le long de la joue du soldat, à la suite d'une blessure au cuir chevelu.

Titubant, tourmenté et indécis, il entendit une voix crier son nom en un appel désespéré :

— Valerius! *Valerius!*

Il s'avança en vacillant dans la direction de la voix et au moment où il parvenait à un angle du couloir, une forme délicate et souple se jeta frénétiquement dans ses bras.

— Ivga! Es-tu folle?

— Il fallait que je vienne! sanglota-t-elle. Je t'ai suivi... je me suis cachée sous une arcade dans la cour extérieure. Il y a quelques instants, je l'ai vue émerger avec une brute qui transportait une femme dans ses bras. Je savais que c'était Taramis, et j'ai compris que tu avais échoué! Oh, tu es blessé!

— Une simple égratignure! (Il se dégagea de son étreinte.) Vite, Ivga, dis-moi par où ils sont partis!

— Ils ont traversé la cour, en direction du temple.

Il pâlit.

— Ishtar! Oh, la perfide créature! Elle a l'intention de donner Taramis au diable qu'elle vénère! Vite, Ivga! Cours jusqu'au mur sud où les gens regardent la bataille! Dis-leur que leur véritable reine a été retrouvée... et que l'usurpatrice l'a traînée au temple! Va!

En sanglotant, la jeune fille s'éloigna en hâte, ses sandales légères claquant sur les dalles, et Valerius s'élança de l'autre côté de la cour, puis il s'enfonça dans la rue avant de surgir sur la place sur laquelle donnait celle-ci. Il courut alors en direction du grand bâtiment qui se dressait de l'autre côté.

Ses pieds agiles heurtaient le marbre alors qu'il gravissait à toute allure le grand escalier et qu'il franchissait le portique à colonnes. De toute évidence leur captive avait causé quelques soucis à ses ravisseurs. Taramis, devinant le sort qu'on lui réservait, luttait avec toute l'énergie dont était capable son jeune corps splendide contre le prêtre brutal. À un moment, elle était même parvenue à s'arracher à l'étreinte de celui-ci, pour se retrouver traînée à nouveau quelques instants après.

Le groupe était à mi-chemin de l'immense nef, à l'autre bout de laquelle se trouvait le sinistre autel et, derrière celui-ci, la grande porte de métal aux ciselures obscènes que beaucoup avaient franchi, mais dont seule Salomé était jamais revenue. La respiration de Taramis s'était changée en halètements. Ses guenilles avaient été arrachées au cours de la lutte. Elle se débattait, aux prises avec son ravisseur simiesque, telle une nymphe nue dans les bras d'un satyre. Salomé regardait ce spectacle, cynique mais bouillant d'impatience, tout en avançant vers la porte sculptée. Dans le demi-jour dans lequel ils étaient plongés, les dieux

obscènes et les gargouilles des murs majestueux lorgnaient ce spectacle, comme habités d'une vie lubrique.

Étouffant de rage, Valerius se précipita le long de la grande galerie, épée en main. Salomé poussa un cri aigu. Le prêtre à tête de mort leva alors le visage, relâcha Taramis et dégaina un poignard massif, déjà maculé de sang. Il se jeta sur le Khaurani qui arrivait à la charge. Cependant faucher des hommes aveuglés par la lueur diabolique libérée par Salomé était tout autre chose que de lutter contre un jeune Hyborien au corps noueux, consumé par la rage et la haine.

Le couteau dégoulinant de sang se leva, mais avant qu'il retombe, la longue lame étroite et acérée de Valerius fendit l'air, et le poing qui tenait le couteau fut détaché de son poignet dans une gerbe de sang. Valerius, emporté par la folie du combat, frappa une seconde fois, puis une autre, avant que la forme ramassée sur elle-même s'écroule. La lame transperça chair et os. La tête de mort tomba d'un côté, le torse à demi sectionné de l'autre.

Valerius pivota sur lui-même, aussi rapide et féroce qu'un félin de la jungle, cherchant Salomé du regard. Elle avait dû épuiser ses réserves de poudre de feu dans la prison. Elle était penchée au-dessus de Taramis, empoignant les boucles noires de sa sœur d'une main, tenant une dague levée dans l'autre. Avec un cri féroce, Valerius frappa, enfonçant son épée dans la poitrine de la femme avec une telle rage que la pointe de sa lame ressortit entre les épaules. Poussant un cri affreux, la sorcière s'écroula à terre, se tordant dans des spasmes de douleur, tentant de saisir la lame nue au moment où Valerius la dégageait de son fourreau de chair, fumante et dégoulinant de sang. Ses yeux étaient inhumains ; avec une vitalité qui dépassait celle du commun des mortels elle s'accrochait à la vie qui s'écoulait de la blessure qui avait coupé en deux le croissant écarlate de son sein d'ivoire. Elle rampait sur le sol, griffant et mordant les pierres nues dans ses spasmes d'agonie.

Écœuré par ce spectacle, Valerius se pencha et souleva la reine à demi évanouie. Tournant le dos à la silhouette qui se tordait sur le sol, il partit en courant vers la porte et trébucha dans sa hâte. Il parvint en titubant au portique et fit halte au sommet des marches. La place était envahie par la foule. Certains avaient accouru après avoir entendu les cris incohérents d'Ivga ; d'autres avaient déserté les remparts, effrayés par les hordes qui déferlaient du désert, fuyant sans réfléchir vers le centre de la ville. Leur résignation muette avait disparu. Les gens se pressaient puis refluaient, hurlant et vociférant. Au loin, aux abords de la route, on

entendit indistinctement le fracas de blocs de pierre et de lourdes poutres de bois en train de céder sous les assauts.

Un groupe de cavaliers shémites à l'air farouche fendit la foule. Il s'agissait des gardes de la porte nord, qui se précipitaient afin de prêter main-forte à leurs camarades de la porte sud. Ils tirèrent sur les rênes de leurs montures en apercevant le jeune homme qui, sur les marches, tenait dans ses bras la silhouette inerte et nue. Dans la foule, toutes les têtes se tournèrent en direction du temple et restèrent bouche bée devant cette vision, nouvel élément de trouble qui venait s'ajouter à leur confusion déjà grande.

— Voici votre reine ! hurla Valerius, peinant à se faire entendre dans la clameur générale.

La foule lui répondit par un rugissement de surprise. Les gens ne comprenaient pas, et Valerius haussa la voix en vain pour se faire entendre dans cette cacophonie démentielle. Les Shémites galopèrent jusqu'aux marches du temple, se frayant un chemin à travers la foule à coups de lances.

C'est alors qu'un nouvel élément sinistre vint s'ajouter à la folie générale. Des profondeurs enténébrées du temple, derrière Valerius, émergea une mince silhouette blanche, striée de traînées sanglantes. Les gens hurlèrent ; là, dans les bras de Valerius reposait la femme qu'ils pensaient être leur reine ; et pourtant, là, à la porte du temple, s'avavançait en titubant une autre silhouette qui était comme un reflet de la première. Leurs esprits furent pris de vertige. Valerius sentit le sang se glacer dans ses veines alors qu'il fixait du regard la jeune sorcière qui avançait en chancelant. Son épée l'avait transpercée, avait fendu son cœur en deux. Elle devrait être morte ; selon toutes les lois de la nature, elle ne pouvait être que morte. Et pourtant elle était là, vacillant sur ses jambes, s'accrochant horriblement à la vie.

— Thaug ! hurla-t-elle, chancelant sur le seuil. *Thaug !*

Comme en réponse à cette terrible invocation, un puissant croassement retentit et résonna à l'intérieur du temple ; on entendit un bruit de métal et de bois qui ploient puis craquent.

— C'est elle la reine ! rugit le capitaine des Shémites en levant son arc. Abattez l'homme et l'autre femme !

Cependant, un rugissement pareil à celui d'une meute aux abois monta du peuple ; ils venaient enfin de comprendre la vérité, avaient compris les appels frénétiques de Valerius. Ils savaient que la jeune femme qui reposait inerte dans ses bras était leur véritable reine. Avec

un cri à faire vibrer l'âme, ils se jetèrent sur les Shémites, les mordant, les lacérant et les griffant de leurs mains nues, avec toute la rage dévastatrice d'une furie trop longtemps contenue. Au-dessus d'eux, Salomé vacilla et s'écroula au bas des marches de marbre, enfin morte.

Les flèches volaient autour de Valerius tandis qu'il battait précipitamment en retraite et s'abritait derrière les colonnes du portique, protégeant le corps de la reine avec le sien. Décochant leurs flèches et tailladant sans pitié, les cavaliers Shémites tenaient bon face au peuple déchaîné. Valerius s'élança en direction de la porte du temple, mais il avait tout juste posé un pied sur le seuil qu'il se rejeta en arrière, poussant un cri d'horreur et de détresse.

Surgissant des ténèbres à l'autre bout de la grande galerie, une forme titanesque se souleva, puis se jeta sur lui en faisant des bonds gigantesques à la façon d'une grenouille. Il aperçut l'éclat de grands yeux surnaturels, la lueur de griffes ou de serres. Il s'écarta de la grande porte, et à ce moment-là le bourdonnement d'une flèche qui siffla à ses oreilles le prévint que la mort était aussi dans son dos. Il pivota, désespéré. Quatre ou cinq Shémites s'étaient taillé un chemin à travers la foule et montaient les marches au galop en éperonnant leurs montures, arcs tendus et prêts à le transpercer. Il bondit derrière une colonne, sur laquelle les flèches vinrent se briser. Taramis s'était évanouie. Elle pendait dans ses bras, comme morte.

Avant que les Shémites puissent décocher une nouvelle volée, la grande porte fut obstruée par une forme titanesque. Poussant des hurlements de peur, les mercenaires firent demi-tour et commencèrent à se frayer frénétiquement un chemin à travers la foule, qui se mit à refluer dans un élan d'horreur, se bousculant et se piétinant dans la cohue.

Cependant le monstre semblait avoir porté son attention sur Valerius et la jeune femme. Faisant passer sa masse énorme et instable à travers la porte, la créature bondit dans leur direction tandis que le soldat se précipitait au bas des marches. Il sentait dans son dos la présence de cette chose colossale et sombre, semblable à une aberration de la nature arrachée au cœur de la nuit, chose noire et informe dont seuls les yeux au regard fixe et les crocs luisants étaient distincts.

On entendit soudain le fracas de sabots. Des Shémites battant en retraite de la porte sud, couverts de sang et déconfits, s'engouffrèrent sur la place, fendant aveuglément la foule compacte. Derrière eux jaillit alors une troupe de cavaliers qui poussaient des cris dans une langue familière, brandissant des épées rougies de sang... Les exilés étaient de

retour ! Ils étaient accompagnés de cinquante cavaliers du désert à la barbe noire, commandés par un géant en armure noire.

— Conan ! hurla Valerius. *Conan !*

Le géant hurla un ordre. Sans s'arrêter dans leur course frénétique, les hommes du désert levèrent puis bandèrent leurs arcs et décochèrent leurs traits. Une nuée de flèches survola la place en chantant, passant au-dessus de la foule frénétique, et s'enfonça jusqu'à l'empennage dans le corps du monstre. Celui-ci s'immobilisa, se balança lentement, puis se redressa, tache noire se découpant sur les colonnes de marbre. Une seconde fois le nuage d'acier chanta, puis une autre fois encore et finalement l'horreur s'effondra et vint rouler au bas des marches, aussi morte que la sorcière qui l'avait invoquée de la nuit des âges.

Conan tira sur les rênes de son cheval devant le portique et sauta de sa selle. Valerius avait déposé la reine sur le marbre, et s'était écroulé à côté d'elle, dans son épuisement extrême. Les gens accoururent et se pressèrent autour d'eux. Le Cimmérien les fit refluer en les abreuvant de jurons, puis il souleva la tête à la chevelure noire de la reine et l'appuya contre son épaule bardée de fer.

— Par Crom, que signifie cela ? La véritable Taramis ! Oui, c'est bien elle, par les dieux ! Mais qui est étendu là-bas ?

— Le démon qui avait pris son aspect, haleta Valerius.

Conan poussa un juron bien senti. Après avoir arraché une cape des épaules d'un soldat, il en recouvrit le corps dénudé de la reine. Les longs cils noirs de la souveraine battirent sur ses joues. Ses yeux s'ouvrirent, et elle regarda le visage couvert de cicatrices du Cimmérien, incrédule.

— Conan ! (Ses doigts délicats se refermèrent sur ses mains rudes.) Suis-je en train de rêver ? Elle m'a dit que tu étais mort...

— Oh que non ! dit-il, avec un sourire farouche. Tu ne rêves pas. Tu es redevenue reine du Khauran. J'ai anéanti l'armée de Constantius, là-bas, sur la rivière. La plupart de ses chiens n'ont pas vécu assez longtemps pour atteindre les remparts, car j'avais donné pour consigne de ne pas faire de prisonniers, à l'exception de Constantius. La garde de la ville nous a fermé les portes au nez, mais nous avons pu pénétrer dans la ville à l'aide de béliers fixés à nos selles. J'ai laissé tous mes loups à l'extérieur, excepté ces cinquante hommes-là. Je ne leur faisais pas confiance s'ils étaient à l'intérieur, et ces jeunes Khaurani étaient suffisamment nombreux pour les gardes des portes.

— Quel cauchemar cela a été ! gémit-elle. Oh, mon pauvre peuple ! Tu dois m'aider à les récompenser pour tout ce qu'ils ont souffert, Conan, car tu es désormais mon conseiller en plus d'être capitaine !

Conan rit, mais secoua la tête. En se redressant, il aida la reine à se relever, et fit signe à ceux de ses cavaliers khaurani qui n'étaient pas partis à la poursuite des Shémites en déroute. Ils bondirent de leur selle, impatients d'obéir aux ordres de leur reine retrouvée.

— Non, jeune fille, tout ça, c'est du passé. Je suis désormais chef des Zuagirs et je dois les emmener piller Turan, comme je le leur ai promis. Ce jeune homme, Valerius, fera un meilleur capitaine que moi. Je ne suis pas fait pour vivre au milieu de murs de marbre, de toute façon. Il est grand temps que j'y aille car je dois achever ce que j'ai entrepris. Il y a encore des Shémites en vie au Khauran.

Alors que Valerius s'apprêtait à suivre Taramis jusqu'au palais de l'autre côté de la place, entre deux haies de citoyens en délire qui hurlaient à tue-tête, il sentit des doigts délicats se glisser entre les siens ; il se retourna pour accueillir le corps mince d'Ivga dans ses bras. Il l'attira à lui, s'abreuvant de ses baisers avec toute la gratitude d'un combattant fourbu qui trouve enfin le repos après bien des tribulations et des tempêtes.

Tous les hommes ne recherchent pas le repos et la paix, cependant ; certains sont nés avec l'esprit de la tempête dans leurs veines, éternels messagers de la violence et du massacre, ne connaissant nulle autre voie...

Le soleil se levait. L'antique route des caravanes était encombrée de cavaliers en robe blanche, formant une ligne sinueuse qui s'étendait des murailles de Khauran jusqu'à un point perdu au loin dans la plaine. Conan le Cimmérien se trouvait en tête de cette colonne, assis près de l'extrémité déchiquetée d'une poutre de bois saillant du sol. Tout près de ce vestige se dressait une lourde croix, et sur cette croix était suspendu un homme, cloué par les mains et les pieds.

— Il y a sept mois de cela, Constantius, déclara Conan, j'étais à ta place, et toi à la mienne.

Constantius ne répondit rien. Il léchait ses lèvres grisâtres et ses yeux étaient vitreux sous l'effet de la douleur et de son effroi. Les muscles de son corps sec étaient tendus comme des cordes et agités de spasmes.

— Tu es plus doué pour infliger la torture que pour l'endurer, dit Conan sur un ton posé. J'étais crucifié à cet endroit, tout comme toi,



mais j'ai survécu, grâce à certaines circonstances et cette force vitale qui est le propre des barbares. Mais vous autres, civilisés, êtes mous ; votre vie n'est pas clouée à votre épine dorsale comme la nôtre. Votre courage à vous consiste principalement à infliger la douleur, pas à l'endurer. Tu seras mort avant le coucher du soleil. Sur ce, Faucon du désert, je te laisse en compagnie d'un autre oiseau du désert.

Il fit un geste, indiquant les vautours dont les ombres passaient rapidement sur l'étendue de sable tandis qu'ils tournoyaient au-dessus de leurs têtes. Un cri inhumain de terreur et de désespoir jaillit alors des lèvres de Constantius.

Conan prit les rênes en main et partit en direction de la rivière que le soleil du matin faisait miroiter comme de l'argent. Les cavaliers vêtus de blanc s'élancèrent au trot derrière lui. Au moment où chaque cavalier passait au niveau d'un certain endroit, son regard se posait, impersonnel, et avec ce manque total de compassion qui est celui de l'homme du désert, sur la croix et l'homme qui y était suspendu, forme noire se découpant sur le soleil levant. Les sabots de leurs chevaux qui martelaient le sable sonnèrent le glas de l'homme. Les ailes des vautours affamés tournoyaient dans le ciel, de plus en plus bas.

Appendices

Tous les textes qui suivent sont reproduits tels quels, d'après les tapuscrits originaux. Sauf indication contraire, ils n'avaient pas vocation à être publiés, ne s'agissant que de notes, d'outils de travail ou de premiers jets de nouvelles abandonnées. Afin de restituer au plus près ce à quoi pouvaient ressembler ces notes howardiennes, nous n'avons pas cherché à en corriger les erreurs, redites, contradictions, etc., ni les faiblesses stylistiques.

(NdT)

Le Peuple du Cercle noir

(Synopsis)

Le roi de Vendhya, Bhunda Chand, mourut dans son palais de la ville royale d'Ayodhya. Sa jeune sœur, la Devi Yasmina, ne parvenait pas à comprendre pourquoi il allait mourir, puisqu'il n'avait été ni empoisonné, ni blessé. Alors qu'il agonisait, il l'avait appelée à ses côtés d'une voix si lointaine qu'elle semblait provenir d'au-delà de gouffres battus par les vents. Il lui expliqua que son âme avait été emprisonnée par des sorciers, réunis de nuit dans une salle de pierre sur une haute montagne alors que le vent rugissait entre les pics qui frôlaient les étoiles. Ils attiraient son âme dans le corps d'une créature impie, issue du monde de la nuit. Dans un moment de lucidité, il la supplia de plonger sa dague, au pommeau incrusté d'or et à la garde ornée de bijoux, dans son cœur, afin d'envoyer son âme à Asura avant que les sorciers puissent l'attirer de nouveau dans la tour située sur le promontoire rocheux. Tout au long de son agonie, les gongs des temples et les conques retentirent et mugirent dans la ville. Dans une pièce dont le balcon treillagé surplombait une longue rue sur laquelle des torches répandaient une lueur blafarde, un homme du nom de Kerim Shah, un noble d'Iranistan, regardait, l'air mystérieux, les milliers de gens qui se lamentaient. S'adressant à un homme vêtu d'une robe en peau de chameau, appelé Khemsa, il lui demanda pourquoi il n'avait pas été possible de faire mourir le jeune roi de la sorte des mois, voire des années, plus tôt. Ce à quoi Khemsa répondit que même la magie était gouvernée par les astres. Les étoiles étaient dans l'alignement requis pour que Bhunda Chand meure : le Serpent était dans la Maison du Roi. Il dit qu'une mèche de cheveux du roi avait été obtenue puis expédiée par caravane de chameaux de l'autre côté du fleuve Jhumda, jusqu'à Peshkhauri, aux portes de la passe de Zhaïbar, puis le long de la Zhaïbar

jusque dans les collines du Ghulistan. La mèche de cheveux, placée dans un coffre en or incrusté de pierres précieuses, avait été dérobée à une princesse de Khosala, qui s'était éprise en vain de Bhunda Chand, et ne lui avait demandé que ce seul gage. Cette mèche de cheveux offrait un point de contact entre lui – car les déchets du corps humain ont des connexions invisibles avec le corps vivant – et une secte de sorciers que l'on appelait les Rakhashas, mais qui s'appelaient eux-mêmes les Prophètes Noirs. Ceux-ci avaient usé de leur sorcellerie pour déposséder le jeune roi de sa vie, et presque de son âme. Kerim Shah révéla au cours de la conversation – ce que Khemsa savait déjà – qu'il n'était pas un prince d'Iranistan, mais un Hyrcanien, un chef du Turan, émissaire de Yezdigerd, le roi de Turan et plus puissant empereur de l'Orient, régnant sur les rivages de la mer de Vilayet. Bhunda Chand avait vaincu les Turaniens lors d'une grande bataille sur le fleuve Jhumda. Yezdigerd, afin de se débarrasser de ce dernier, avait envoyé Kerim Shah en Vendhya pour essayer de vaincre les guerriers kshatriyas par la sorcellerie puisque la force n'avait su prévaloir. Pendant ce temps dans le palais, la Devi Yasmina avait poignardé son frère pour sauver l'âme de celui-ci, puis s'était laissé tomber sur le sol recouvert de roseaux tressés, tandis qu'à l'extérieur les prêtres hurlaient et se tailladaient le corps à coups de dagues de cuivre et que les gongs résonnaient d'une grande clameur stridente. Puis la scène bascula à Peshkhauri, à l'ombre des montagnes du Ghulistan. Les tribus du Ghulistan étaient parentes de celles d'Iranistan, mais plus sauvages. Les armées de Turan avaient marché victorieusement à travers leurs vallées, mais n'étaient pas parvenues à soumettre les tribus des collines. Les cités principales, Hirut, Secunderam, Bhalkhan, étaient aux mains des Turaniens, mais Khahabul – où résidait le roi du Ghulistan, dont les tribus ne reconnaissaient que rarement l'autorité – était libre ; de plus les Turaniens n'essayaient pas de taxer ou d'opprimer les tribus des montagnes. Le gouverneur de Peshkhauri avait capturé sept Afghulis, et selon les instructions d'Ayodhya, avait fait savoir dans les montagnes que leur chef, Conan – un vagabond venu de l'Ouest et devenu un personnage important parmi les bandits des collines – devrait venir et marchander en personne pour obtenir leur libération. Mais Conan était méfiant car les Kshatriyas n'avaient pas toujours tenu leurs promesses envers les tribus des collines. Un soir, le gouverneur était dans sa chambre, dont la grande fenêtre – ouverte pour faire entrer un peu d'air des montagnes afin de tempérer la chaleur des plaines – était proche du mur d'enceinte

de la ville. De sa fenêtre, il pouvait voir la nuit himélienne bleutée, constellée d'étoiles blanches. Il était en train d'écrire une lettre sur un parchemin à l'aide d'un porte-plume doré trempé dans du jus de lotus écrasé lorsque arriva une femme voilée dans des robes de soie transparentes sous lesquelles on apercevait sa riche veste de soie, sa ceinture et ses pantalons. Ses sandales étaient tissées de fils d'or et sa coiffe, supportant le voile qui descendait en dessous de ses seins, était attachée au moyen d'une corde en or tressée, décorée d'un croissant doré. Le gouverneur reconnut la Devi, et il l'admonesta, parlant de l'agitation qui régnait dans les tribus des collines et des problèmes que causait leur chef venu de l'étranger. Conan avait lancé des raids jusque sous les murailles de Peshkhauri ; pas à l'intérieur de l'enceinte, certes, mais dans la grande forteresse à l'extérieur, à proximité du pied des collines. Elle répondit qu'elle avait appris que les sorciers connus sous le nom de Prophètes Noirs étaient responsables de la mort de son frère ; puisque ce serait une folie que de conduire une armée kshatriya là-haut dans les collines, elle avait l'intention d'accomplir sa vengeance par l'entremise d'un chef des collines. Elle ordonna au gouverneur d'exiger la destruction des Prophètes Noirs en échange de la vie des sept Afghuli, puis elle partit. Elle n'était pas encore arrivée dans ses appartements qu'elle se souvint qu'elle avait autre chose à lui dire et elle fit demi-tour. Peut-être vit-elle l'étalon attaché sous le mur extérieur. Pendant ce temps, le gouverneur avait entendu quelqu'un sauter sur le rempart depuis une tourelle, et l'instant d'après un homme bondissait à travers la fenêtre, un poignard zhaïbar de près de trois pieds de long à la main. L'homme intima au gouverneur de ne pas faire de bruit. C'était Conan, chef des Afghuli, un homme grand et souple, puissamment bâti, vêtu comme un homme des collines, ce qui semblait incongru puisqu'il n'était pas oriental, mais barbare de Cimmérie. Il demanda au gouverneur ce que celui-ci attendait de lui, et quand ce dernier eut fini de le lui expliquer, le barbare ne fut pas convaincu. À cet instant entra la Devi. Dans sa panique, le gouverneur cria en l'appelant par son nom. Conan, réalisant de qui il s'agissait, frappa le gouverneur du manche de son poignard, s'empara de la Devi, et franchit la fenêtre d'un bond, atterrissant sur le parapet ; puis il se précipita vers son cheval et s'enfuit au galop dans les montagnes en poussant de féroces cris de joie. Le gouverneur donna l'ordre à un groupe de cavaliers de se lancer à sa poursuite. Cependant, une espionne travaillant pour Khemsa apprit la nouvelle à ce dernier. Il avait suivi la Devi de Peshkhauri, en compagnie de Kerim Shah. Elle le

pressa de tirer avantage de son savoir dans les arts maléfiques – que ses maîtres lui avaient défendu d'utiliser sans leur permission – pour s'enrichir. Son plan consistait à tuer les sept prisonniers – car elle savait qu'une des choses que demanderait Conan en échange de la Devi serait la libération de ces hommes – puis de suivre Conan dans les montagnes et de lui ravir la jeune femme, afin de s'approprier la rançon. En éliminant les prisonniers, son intention était de gagner du temps pour eux deux. Il partit donc jusqu'à la prison et tua les prisonniers grâce à sa magie, et lui et la jeune femme partirent dans les montagnes. Pendant ce temps Kerim Shah avait entendu parler de l'enlèvement – bien que le gouverneur ait tâché d'étouffer l'affaire – et il envoya un cavalier à Secunderam pour en informer le satrape et demander à celui-ci d'envoyer dans le Sud une force armée assez puissante pour arracher la Devi aux hommes des collines. Lui-même partit dans les collines avec quelques Irakzai qu'il avait soudoyés. Pendant ce temps, Conan, qui était en route en direction du pays des Afghuli, à proximité de la passe de Zhaïbar, blessa sa monture ; il était talonné de si près par les Kshatriyas qu'il fut contraint de trouver refuge parmi les Wazuli. Le chef des Wazuli était son ami, mais Khemsa, qui était juste derrière Conan, tua le chef, et les guerriers tentèrent alors de lui ravir la Devi. Conan sortit victorieux d'un terrible combat, et partit en emmenant la Devi avec lui. Il trouva Khemsa sur son chemin, put résister à ses sorcelleries et vit l'homme et sa compagne mourir sous ses yeux, victimes d'une magie plus puissante que la leur : les Prophètes Noirs commençaient enfin à s'intéresser à la situation. Ils s'emparèrent de la jeune femme et l'emmenèrent dans leur tour. Il fit alliance avec Kerim Shah. Le Turanien, apprenant que les Prophètes Noirs s'étaient retournés contre lui, fit route avec ses Irakzai et Conan. Au cours de l'assaut de la tour, tous périrent à l'exception de Conan et de Kerim Shah. Il y eut alors un duel entre eux deux, avec la jeune femme pour enjeu, et Conan gagna. Pendant ce temps, les troupes armées avaient fait route depuis Secunderam et étaient tombées sur les Afghuli, prenant ses derniers par surprise. Une troupe kshatriya avançait dans la vallée, et la Devi marchanda avec Conan. En échange de sa liberté, elle lança ses guerriers dans la bataille pour anéantir les Turaniens et les amener à la déroute. Alors il la reconduisit saine et sauve à son peuple.

Le Peuple du Cercle noir

(Résumés de l'histoire)

(Retrouvés il y a peu dans les papiers d'Howard, les tapuscrits de ces « résumés » ont été en fait écrits pour *Weird Tales*. *Le Peuple du Cercle noir* était la première nouvelle de Conan conçue pour être un serial, dont la parution s'est étalée sur trois numéros. Les paragraphes résumant les épisodes précédents étaient généralement rédigés par le staff de *Weird Tales*. On ignore pourquoi Howard rédigea lui-même ceux-ci.)

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRES I À 5

La Devi Yasmina, reine de Vendhya, cherche à venger la mort de son frère, le roi Bhunda Chand, tué par la sorcellerie des Prophètes Noirs de Yimsha, des magiciens qui vivent sur une montagne du Ghulistan. Elle ne sait pas que la mort de ce dernier s'inscrit dans le cadre d'un complot du roi Yezdigerd de Turan, visant à conquérir Vendhya. Yezdigerd s'est adjoint les services des Prophètes Noirs, et a envoyé en Vendhya un espion – Kerim Shah –, accompagné de Khemsa, un acolyte des Prophètes Noirs, afin de tuer les membres de la famille royale.

Yasmina espère obtenir l'aide de Conan, un Cimmérien néanmoins chef des Afghulis du Ghulistan, un pays sauvage peuplé de barbares. Suivant ses instructions, le gouverneur de Peshkhauri, une ville frontalière, a capturé sept chefs afghuli et elle menace de les faire pendre si Conan ne met pas ses forces à sa disposition. Mais Conan arrive de nuit à Peshkhauri, kidnappe la Devi et l'emmène dans les collines, avec l'intention de l'échanger contre ses hommes.

Gitara, la servante de Yasmina, est en fait une traîtresse et elle persuade Khemsa de se rebeller contre ses maîtres, les Prophètes Noirs, et d'essayer d'arracher Yasmina à Conan afin de soutirer une énorme rançon au Vendhya. Khemsa utilise sa magie pour tuer les sept captifs afghuli, de façon que ceux-ci ne puissent pas être utilisés par le gouverneur pour obtenir la libération de Yasmina ; avec Gitara, ils suivent Conan et sa prisonnière dans les collines. Kerim Shah, abandonné par Khemsa, envoie un message au satrape de Secunderam, un avant-poste turanien, ordonnant qu'une armée soit envoyée en Afghulistan pour arracher la Devi aux griffes de Conan, puis il part dans les collines accompagné d'un groupe d'Irakzai, afin d'y retrouver l'armée en marche et de la guider.

Pendant ce temps, Conan, poursuivi par les troupes du gouverneur, a trouvé refuge chez son ami Yar Afzal, chef des Wazuli. Khemsa tue Yar Afzal à l'aide de sa magie et trompe les Wazuli pour qu'ils attaquent Conan, avec l'intention de s'emparer de la Devi pendant le combat. Mais Conan s'échappe du village sur l'étalon noir de Yar Afzal, emmenant Yasmina avec lui. Khemsa, approchant par une passe dans les collines, est surpris et assommé par le cheval lancé à vive allure. Les Wazuli, à la poursuite de Conan, attaquent Khemsa, qui déchaîne sur eux toutes les horreurs de sa magie noire.

RÉSUMÉ DES DEUX PREMIÈRES PARTIES, CHAPITRES I À 8

La Devi Yasmina, reine de Vendhya, cherche à venger la mort de son frère, tué par la sorcellerie des Prophètes Noirs de Yimsha, des magiciens qui vivent sur une montagne du Ghulistan, une région de collines particulièrement sauvage et barbare.

Afin d'obtenir l'aide de Conan, chef des Afghulis de ce pays, elle fait capturer, par l'intermédiaire du gouverneur de Peshkhauri, sept chefs afghuli et les prend en otages. Mais Conan kidnappe la Devi et l'emmène avec lui dans les montagnes.

Trois autres personnes désirent s'emparer de Yasmina : Kerim Shah, un espion de Yezdigerd, roi de Turan, qui comploté avec pour objectif d'envahir Vendhya ; Khemsa, un ancien acolyte des Prophètes Noirs, et sa bien-aimée, Gitara, la servante de Yasmina, qui a trahi cette dernière. Khemsa et Gitara espèrent soutirer une énorme rançon au Vendhya. Khemsa utilise sa magie noire pour tuer les sept captifs afghuli, de façon que ceux-ci ne puissent pas être utilisés pour obtenir

la libération de Yasmina des griffes de Conan. Avec Gitara, ils suivent Conan et sa prisonnière dans les collines.

Pendant ce temps, Conan a trouvé refuge chez son ami Yar Afzal, chef des Wazuli. Khemsa tue Yar Afzal à l'aide de sa magie et berne les Wazuli, les faisant chasser Conan de leur village. Il essaie ensuite d'arracher la Devi à Conan, mais lors de leur duel, les Prophètes Noirs interviennent en personne. Ils tuent Gitara et Khemsa, et emmènent Yasmina avec eux. Avant de mourir, Khemsa donne à Conan une ceinture stygienne aux pouvoirs magiques immenses.

Conan, galopant en direction de l'Afghulistan afin d'y réunir ses partisans et de partir à la rescousse de Yasmina, tombe sur cinq cents de ceux-ci, justement à sa recherche. Ils ont appris la mort des sept chefs et sont persuadés qu'il les a trahis. Il leur échappe, rencontre l'espion, Kerim Shah, accompagné d'une bande d'Irakzai, allant à la rencontre d'une armée turanienne qui se fraie un chemin à travers les collines afin d'y capturer Yasmina, s'imaginant que celle-ci est prisonnière des Afghulis.

Concluant une trêve temporaire, Conan et Kerim Shah font route ensemble vers Yimsha.

Entre-temps, Yasmina, dans le château des sorciers, a rencontré le personnage mystérieux appelé le Maître, qui lui explique qu'elle sera son esclave. Afin de la briser pour qu'elle se résigne à son sort, il la force à revivre toutes ses incarnations passées. Lorsqu'elle se réveille, elle aperçoit un être cagoulé près d'elle, dans les ténèbres. Celui-ci s'empare d'elle de ses doigts osseux, et elle pousse alors un cri d'horreur en voyant à l'intérieur de la cagoule un crâne décharné et grimaçant.

Synopsis sans titre

(Ce synopsis est la base du récit qui se trouve immédiatement après ce texte. Le texte étant resté à l'état de brouillon inachevé tandis que le synopsis résume l'intrigue tout entière, certains lecteurs préféreront lire le synopsis après le brouillon.)

Amalric, fils d'un aristocrate de la grande famille des Valerus, de l'ouest de l'Aquilonie, fit halte près d'une source bordée de palmiers. Il se trouvait dans une zone désertique au sud de la Stygie, en compagnie de deux Ghanatas, une tribu de bandits noirs métissés de sang shémite. Les Ghanatas qui accompagnaient Amalric s'appelaient Gobir et Saidu. Alors que la nuit tombait et qu'ils se préparaient à manger leur frugal repas de dattes séchées, le troisième Ghanata arriva à cheval ; il s'agissait de Tilutan, un géant noir, célèbre pour sa férocité et son maniement de l'épée. Il avait en travers de sa selle une jeune femme blanche inconsciente, qu'il avait trouvée presque morte d'épuisement et de soif dans le désert, alors qu'il chassait une proie rare, l'antilope du désert. Il déposa la jeune femme à terre, à proximité de la source, et entreprit de la ranimer. Gobir et Saidu regardèrent Amalric, s'attendant qu'il vienne à l'aide de la jeune fille, mais celui-ci feignit l'indifférence et leur demanda lequel des deux prendrait la femme une fois que Tilutan se serait lassé d'elle. Ces propos déclenchèrent une discussion animée, et il jeta alors une paire de dés, leur disant de la jouer aux dés. Tandis qu'ils se penchaient au-dessus des dés, il sortit son épée et fendit le crâne de Gobir. Saidu l'attaqua instantanément tandis que Tilutan laissait tomber la jeune femme et s'élançait après lui, dégainant son formidable cimenterre. Amalric esqua et Saidu reçut le coup qui lui était destiné. Amalric jeta le blessé dans les bras de Tilutan puis se lança dans un corps à corps avec le géant. Tilutan entraîna Amalric au sol, et il était en train de l'étrangler, et il le plaqua au sol, et il se releva pour aller chercher son épée et lui trancher la tête. Mais tandis qu'il courait

vers lui, sa ceinture se défit ; il se prit les pieds dans les pans de celle-ci et tomba à terre. Son épée vola de ses mains ; Amalric s'en empara et assena un coup qui sectionna presque la tête de Tilutan. Puis il chancela et s'écroula à terre, inconscient. Quand il revint à lui, la jeune fille était en train de l'asperger d'eau. Il réalisa qu'elle parlait une langue voisine du kothique, et qu'ils pouvaient se comprendre. Elle dit que son nom était Lissa ; c'était une belle jeune fille, à la peau blanche et douce, aux yeux violets et aux cheveux noirs et ondulés. Son innocence remplit de honte le jeune soldat de fortune ; il changea d'avis et décida de ne pas la violer. Elle pensait qu'il s'était battu contre ses compagnons juste afin de la secourir et il la laissa dans cette illusion. Elle déclara habiter la cité de Gazal, qui se trouvait à une faible distance en direction du sud-est. Elle s'était enfuie de Gazal, à pied, ses réserves d'eau étaient épuisées, et elle s'évanouissait au moment où Tilutan l'avait découverte. Amalric la hissa sur un chameau et monta quant à lui sur un cheval, les autres montures s'étant détachées et enfuies dans le désert au cours du combat. L'aube les trouva en train d'approcher des murailles de Gazal. Amalric fut stupéfait de voir que la cité n'était qu'un tas de ruines, à l'exception d'une tour dans le coin sud-est de la ville. Lorsqu'il mentionna celle-ci, Lissa blêmit et l'implora de ne pas en parler. Il trouva les habitants de la cité rêveurs, doux, dénués de tout sens pratique, amateurs de poésie et enclins aux rêveries diurnes. Ils n'étaient pas nombreux et leur race allait bientôt s'éteindre. Ils étaient arrivés dans le désert il y avait bien longtemps et avaient construit la ville sur une oasis ; un peuple de gens cultivés, studieux, pacifiques. Ils n'étaient jamais attaqués par les féroces tribus nomades, qui regardaient Gazal avec un émerveillement teinté de superstitions ; de plus les nomades vénéraient la chose qui rôdait dans la tour sud-est. Amalric raconta son histoire à Lissa : il avait été soldat dans l'armée d'Argos et, sous le commandement du prince Zapayo de Kova, ils avaient longé les côtes de Kush en direction du Sud et débarqué dans le sud de la Stygie pour tenter d'envahir le royaume de ce côté tandis qu'au même moment les armées de Koth l'envahissaient par le nord. Mais Koth les avait trahis en concluant une paix séparée avec la Stygie, et l'armée du Sud se retrouva piégée. Ils s'aperçurent que leur retraite vers la mer avait été coupée, et tentèrent donc de se frayer un chemin vers l'est à coups d'épée, espérant ainsi gagner le pays des Shémites. Mais leur armée fut anéantie dans le désert. Amalric s'était enfui avec son compagnon, Conan, un géant cimmérien, mais ils avaient été attaqués par une bande de cavaliers sauvages à la peau brune, dont l'aspect et les

vêtements étaient étranges, et Conan avait été tué. Amalric était parvenu à s'enfuir à la faveur de la nuit, avait erré dans le désert, souffrant de la faim et de la soif, jusqu'à ce qu'il tombe sur – et fasse équipe avec – les trois vautours ghanatas. Il parla du sentiment d'irréalité qui émanait de Gazal, et Lissa lui parla de son désir puéril, mais terriblement réel, de s'enfuir de cet environnement stagnant et de parcourir le monde. Elle se donna à lui avec une naïveté enfantine. Alors qu'ils étaient allongés sur un divan recouvert de soieries dans une pièce qu'éclairait uniquement la clarté des étoiles, ils entendirent des cris affreux monter d'un bâtiment proche. Amalric voulait en connaître l'origine, mais Lissa, tremblante, se colla à lui et lui raconta le secret de la tour solitaire. Un être surnaturel l'habitait, qui descendait de temps à autre dans la cité et dévorait l'un des habitants. Ce qu'était cette créature, Lissa l'ignorait, mais elle parla de chauve-souris s'envolant de la tour au crépuscule, y retournant avant l'aube, et des cris pitoyables des victimes emportées dans les hauteurs de la tour mystérieuse. Amalric était perturbé; il venait de comprendre qu'il s'agissait de la mystérieuse divinité vénérée par certaines sectes des tribus noires. Il pressa Lissa de s'enfuir avec lui avant l'aube; les habitants de Gazal avaient tellement perdu tout esprit d'initiative qu'ils étaient impuissants, incapables de se battre ou de s'enfuir, tels des hommes hypnotisés, ce que le jeune Aquilonien pensait d'ailleurs être le cas. Il partit pour préparer leurs montures et, en revenant, entendit Lissa pousser un affreux hurlement. Il se précipita dans la pièce, mais il n'y avait plus personne. Certain que le monstre s'était emparé d'elle, il se précipita vers la tour, en gravit les marches, et déboucha sur une pièce supérieure dans laquelle il trouva un homme blanc à la beauté étrange. Se souvenant d'une ancienne incantation qu'un prêtre kushite d'une secte rivale lui avait répétée, il prononça celle-ci, clouant le démon dans sa forme humaine. Une bataille terrifiante s'ensuivit, au cours de laquelle il enfonça sa lame dans le cœur de la créature. Comme celle-ci agonisait, elle poussa un terrible cri de vengeance; ce cri fut alors répété en écho dans les airs. Puis la voix s'altéra d'une façon hideuse et Amalric s'enfuit, horrifié. Il retrouva Lissa au bas des marches. Elle avait été terrifiée en apercevant brièvement la créature qui tirait sa proie humaine dans les galeries, et s'était enfuie dans un accès de panique incontrôlable pour se cacher. Réalisant que son amant était allé dans la tour pour l'y chercher, elle était venue pour partager son sort. Il la serra brièvement dans ses bras, puis la conduisit à l'endroit où ils avaient laissé leurs montures. C'était l'aube lorsqu'ils quittèrent la cité, elle sur le chameau et lui sur le

cheval. En jetant un coup d'œil en arrière en direction de la ville endormie, dans laquelle on ne trouvait aucun animal, ils virent sept cavaliers en sortir, des hommes en robe noire chevauchant des montures noires et efflanquées, et qui se lançaient à leur poursuite. Ils furent gagnés par la panique car ils savaient qu'il ne s'agissait pas de cavaliers humains. Toute la journée ils poussèrent impitoyablement leurs montures en direction de la côte, loin à l'ouest. Ils ne trouvèrent pas d'eau, et le cheval arriva à bout de forces peu avant la tombée de la nuit. Pendant ce temps les silhouettes noires les avaient poursuivis sans relâche, et au crépuscule elles étaient sur le point de rattraper les fugitifs. Amalric savait qu'il s'agissait de sortes de goules, appelées par le cri d'agonie du monstre dans la tour. Les ténèbres se firent plus compactes et les poursuivants allaient leur tomber dessus. Une ombre en forme de chauve-souris occulta la lune, et les fugitifs purent sentir l'odeur de charnier qui émanait de leurs ennemis. Soudain, le chameau trébucha et tomba, et les démons les encerclèrent. Lissa hurla. C'est alors qu'on entendit un martèlement de sabots et qu'une voix tonitruante retentit ; les démons furent balayés par la charge irrésistible d'un groupe de cavaliers. Le meneur de ces hommes sauta de sa selle et se pencha sur le jeune homme et la jeune fille qui étaient épuisés. Comme la lune réapparaissait, il jura d'une voix familière. C'était Conan le Cimmérien. On dressa un campement et on donna à manger et à boire aux fugitifs. Les compagnons du Cimmérien étaient les hommes bruns à l'air farouche qui les avaient attaqués, lui et Amalric. Il s'agissait des cavaliers de Tombalku, cette cité du désert à demi légendaire dont les rois avaient subjugué les tribus du sud-ouest du désert et les races noires vivant sur les steppes. Conan leur expliqua qu'il avait été assommé et emmené dans la ville lointaine afin d'y être montré aux rois de Tombalku. Il y avait toujours deux rois chez ce peuple, même si l'un ne faisait le plus souvent office que de figurant. Traîné devant les rois, il fut condamné à mourir sous la torture ; il demanda alors qu'on lui donne de l'alcool et insulta copieusement les deux rois. À ces mots, l'un d'entre eux émergea de son demi-sommeil, soudain intéressé. C'était un Noir, gras et gros – l'autre était un homme à la peau brune, maigre, appelé Zehbeh. Le Noir regarda Conan et l'appela Amra, le Lion. Le nom de l'homme noir était Sakumbe ; c'était un aventurier de la Côte Ouest qui avait connu Conan lorsque ce dernier était un corsaire dévastant les côtes. Il était devenu l'un des rois de Tombalku en partie grâce au soutien de la population noire, en partie grâce aux machinations d'un prêtre fanatique, Askia,

qui avait pris l'ascendant sur le prêtre de Zehbeh, Daura. Il fit libérer Conan sur-le-champ et l'éleva au rang de général de toute la cavalerie, faisant au passage empoisonner le tenant actuel du titre, un certain Kordofo. Il y avait différentes factions à Tombalku : Zehbeh et les prêtres à la peau brune, les proches de Kordofo, qui détestaient Zehbeh et Sakumbe, et enfin Sakumbe et ses partisans, dont le plus puissant était Conan. Conan raconta tout ceci à Amalric, et le lendemain ils se mirent en marche pour Tombalku. Conan s'était trouvé en patrouille à cheval car il voulait chasser les bandits ghanatas de la contrée. Au bout de trois jours, ils arrivèrent à Tombalku, une étrange et fantastique cité en plein milieu du désert, juste à côté d'une oasis aux nombreuses sources. C'était une ville dans laquelle on parlait de nombreuses langues. La caste dominante, les fondateurs de la ville, était une race guerrière à la peau brune, descendants des Aphaki, une tribu shémite qui s'était aventurée dans le désert des siècles auparavant, et s'était mélangée avec les tribus noires. Les tribus assujetties comprenaient les Tibu, une race du désert, métissée de sang noir et stygien, les Bagirmi, Mandingo, Dongola et Bornu, ainsi que d'autres tribus des savanes au sud. Ils arrivèrent à Tombalku à temps pour assister à l'horrible exécution de Daura, le prêtre aphaki, par Askia. Les Aphaki enrageaient, mais ils étaient impuissants face à la fronde de leurs sujets noirs à qui ils avaient appris les arts de la guerre. Sakumbe, autrefois un homme au courage, à la vitalité et aux talents politiques remarquables, avait dégénéré et était devenu une énorme montagne de graisse ne se préoccupant que des femmes et du vin. Conan jouait aux dés avec lui, s'enivrait avec lui, et il lui suggéra de se débarrasser de Zehbeh une fois pour toutes. Le Cimmérien avait l'intention de devenir lui-même un des rois de Tombalku. Ainsi, Askia fut persuadé de dénoncer Zehbeh et, dans la guerre civile sanglante qui s'ensuivit, les Aphaki furent vaincus et Zehbeh s'enfuit de la ville avec ses cavaliers. Conan prit sa place, aux côtés de Sakumbe, mais en dépit de tous ses efforts, il réalisa que le Noir restait le véritable maître de la ville du fait de son ascendant sur les tribus noires. Pendant ce temps, Askia avait commencé à se méfier d'Amalric et finalement, il le dénonça, l'accusant d'être le meurtrier du dieu que vénérât la secte dont il était le prêtre. Il demanda que lui et la fille soient torturés. Conan refusa ; Sakumbe, totalement sous l'emprise du Cimmérien, soutint ce dernier. Askia s'en prit alors à Sakumbe et le tua au moyen d'une effrayante magie. Une fois Sakumbe mort, Conan, réalisa que les Noirs les mettraient en pièces, lui et ses amis ; il appela Amalric en hurlant et tous

deux se frayèrent un chemin à travers la masse des guerriers devenus fous. Tandis que les compagnons s'efforçaient de gagner l'extérieur de l'enceinte, Zehbeh et ses Aphaki attaquèrent la ville et dans un terrible holocauste de sang et de flammes, Tombalku fut pratiquement anéantie et Conan, Amalric et Lissa s'échappèrent.

Histoire inachevée, sans titre

(L'historique de ce long fragment inhabituel, dans lequel Conan n'apparaît que sur quelques pages, est détaillé dans l'essai en fin de volume. Répétons qu'il s'agit d'un premier jet non corrigé, ce qui explique les maladresses, répétitions, et le style parfois indigeste. Les passages entre crochets sont des interpolations de Howard, destinées à être ajoutées ou étoffées lors de la révision du texte.)

CHAPITRE I

Trois hommes étaient accroupis aux abords du trou d'eau sous un ciel crépusculaire, qui transformait le désert en un tableau rouge et terre d'ombre. L'un était blanc et son nom était Amalric ; les deux autres étaient des Ghanatas, dont les guenilles dissimulaient à peine les corps noirs et secs. On les appelait Gobir et Saïdu ; ils ressemblaient à des vautours, accroupis de la sorte à côté du trou d'eau.

À proximité, un chameau ruminait bruyamment et deux chevaux fourbus fouillaient en vain le sable aride de leurs naseaux. La mine sombre, les hommes mâchonnaient des dattes séchées, les Noirs entièrement absorbés par le travail de leurs mâchoires, l'homme blanc jetant de temps à autre un coup d'œil vers le ciel rouge terne ou vers l'horizon, par-delà le paysage monotone où les ombres s'amoncelaient et devenaient plus compactes. C'est lui qui vit en premier le cavalier s'approcher et tirer brusquement sur les rênes de sa monture, qui se cabra.

Le cavalier était un géant. Sa peau, plus foncée que celle des autres, ses lèvres épaisses et ses narines épatées révélaient que le sang noir prédominait en lui. Ses amples pantalons de soie, resserrés au niveau de ses chevilles nues, étaient maintenus par une large ceinture enroulée plusieurs fois autour de son ventre énorme ; un cimeterre à la pointe étincelante, que peu d'hommes auraient pu manier d'une seule main,

pendait à sa ceinture. Ce cimeterre avait fait la renommée de l'homme partout où l'on trouve les fils du désert à la peau noire. Il s'agissait de Tilutan, la fierté des Ghanatas.

Une forme inerte gisait, ou plutôt pendait, en travers de sa selle. La respiration des Ghanatas se transforma en sifflement lorsqu'ils aperçurent l'éclat de membres blancs. C'était une jeune femme blanche qui était étendue sur le ventre, en travers de la selle de Tilutan, ses longs cheveux noirs tombant en cascades ondulantes sur un des étriers. L'ample sourire du Noir découvrit des dents blanches et brillantes, et il jeta nonchalamment la jeune femme sur le sable, où elle resta immobile, inconsciente. Instinctivement, Gobir et Saidu se retournèrent vers Amalric, tandis que Tilutan, toujours juché sur son cheval, l'observait avec attention. Trois Noirs contre un Blanc. L'arrivée d'une femme blanche dans le tableau avait provoqué un changement subtil dans l'atmosphère.

Amalric était apparemment le seul à ne pas avoir ressenti la tension qui électrisait l'air. D'un air absent, il plaqua en arrière les boucles rebelles de sa chevelure blonde, et regarda d'un air indifférent la silhouette inerte de la jeune fille. Si une lueur fugitive traversa ses yeux gris, les autres ne s'en aperçurent pas.

Tilutan sauta de sa selle et lança les rênes à Amalric d'un geste dédaigneux.

— Occupe-toi de mon cheval, dit-il. Par Jhil, je n'ai pas trouvé d'antilope du désert, mais j'ai trouvé cette petite pouliche. Elle avançait en titubant dans les dunes et s'est écroulée juste au moment où j'arrivais. Je pense qu'elle s'est évanouie de fatigue et par manque d'eau. Éloignez-vous d'elle, chacals, et laissez-moi lui donner à boire.

Le géant noir l'allongea près du trou d'eau et entreprit de nettoyer son visage et ses poignets ; il laissa tomber quelques gouttes d'eau entre ses lèvres desséchées. Elle se mit alors à gémir et à s'agiter. Gobir et Saidu s'accroupirent, mains posées sur leurs genoux, regardant la fille par-dessus les épaules massives de Tilutan. Amalric resta à l'écart ; il ne semblait que vaguement intéressé.

— Elle revient à elle, annonça Gobir.

Saidu resta silencieux, mais il passa machinalement sa langue sur ses lèvres épaisses, à la façon d'un animal.

Le regard d'Amalric se posa d'un air détaché sur la forme prostrée à terre, remontant des sandales déchirées jusqu'à la couronne ébouriffée de ses cheveux noirs et lustrés. Son seul vêtement était une tunique de

soie, retenue à la taille par une ceinture, laissant les bras, le cou et une partie de sa poitrine découverts, et qui s'arrêtait bien au-dessus de ses genoux. Les Ghanatas dévoraient du regard les parties de chair ainsi exposées, enfantines dans leur blanche douceur, mais pourtant pleines des courbes de la féminité. Amalric haussa les épaules.

—Après Tilutan, qui ? demanda-t-il, l'air de rien.

À cette question, deux têtes émaciées se tournèrent dans sa direction, des yeux injectés de sang roulèrent dans leurs orbites, puis les Noirs pivotèrent et se regardèrent l'un l'autre. Une rivalité soudaine électrisait l'air autour d'eux.

—Ne vous battez pas, les enjoignit Amalric. Jouez-la aux dés.

Sa main jaillit de sous sa tunique usée et il jeta une paire de dés à leurs pieds. Telle une serre, une main s'empara de ceux-ci.

—D'accord ! acquiesça Gobir. Nous la jouons aux dés ; le gagnant passe après Tilutan !

Amalric lança un regard en direction du géant noir, toujours penché au-dessus de sa captive exténuée pour tenter de la ranimer. Alors qu'il la regardait, les paupières aux longs cils de celle-ci s'ouvrirent et ses yeux d'un violet profond tombèrent sur le visage lubrique de l'homme noir. Elle fut abasourdie. Une explosion de joie s'échappa des lèvres charnues de Tilutan. Extirpant une fiole de sa ceinture, il porta celle-ci aux lèvres de la jeune fille. Elle but le vin machinalement. Amalric évita de croiser les regards qu'elle jetait autour d'elle ; un Blanc et trois Noirs, chacun d'entre eux de taille à rivaliser avec lui...

Gobir et Saidu se penchèrent sur les dés ; Saidu les plaça au creux de sa main, souffla dessus pour se porter chance, les secoua et lança. Deux têtes de vautour se penchèrent sur les dés qui roulèrent dans la lumière déclinante. Amalric dégaina et frappa dans un même mouvement. Le fil de sa lame trancha un cou épais, sectionnant la trachée, et Gobir tomba sur les dés, le sang giclant par saccades de son corps, dont la tête ne tenait plus qu'à un fil.

Au même instant, avec l'incroyable rapidité de l'homme du désert, Saidu se redressa d'un coup et porta une botte féroce vers la tête du meurtrier. Amalric eut tout juste le temps de parer le coup en brandissant son épée. Le cimenterre s'abattit en sifflant sur la lame droite de l'homme blanc, qui vint heurter sa tête. Amalric chancela, laissa tomber son épée et empoigna Saidu, l'entraînant dans un corps à corps dans lequel son cimenterre ne lui serait d'aucune utilité. Sous ses oripeaux, le corps noueux de son ennemi était aussi dur que de l'acier.

Tilutan, comprenant sur-le-champ ce qui était en train de se passer, avait laissé retomber la fille et s'était relevé en poussant un rugissement. Il se précipita sur les deux combattants tel un taureau chargeant, tenant à bout de bras son grand cimenterre dont la lame étincelait dans la demi-obscurité. Amalric le vit arriver et trembla de toutes ses chairs. Saidu luttait et se débattait, handicapé par son cimenterre avec lequel il tentait vainement de frapper son adversaire. Leurs pieds s'emmêlaient et martelaient le sable, leurs corps étaient écrasés l'un contre l'autre. Amalric enfonça son talon sur le cou-de-pied du Ghanata et il entendit distinctement les os se briser. Saidu hurla et plongea sur son ennemi dans un mouvement convulsif ; Amalric bondit à son tour sur son adversaire, d'un geste brusque. Ils vacillaient encore sous le choc au moment où Tilutan frappa en faisant décrire à sa lame un vaste moulinet. Amalric sentit l'acier râper sa chair sous son bras et s'enfoncer profondément dans le corps de Saidu. Le Ghanata poussa un cri d'agonie et se dégagea de l'emprise d'Amalric dans un mouvement convulsif. Tilutan beugla un juron furieux et libéra sa lame en projetant l'homme agonisant au loin. Avant qu'il puisse frapper de nouveau, Amalric, terrorisé par cette grande épée incurvée, était aux prises avec lui.

Le désespoir le submergea comme il réalisait la force du Noir. Tilutan fut plus avisé que Saidu et laissa tomber son cimenterre. En poussant un beuglement, il saisit Amalric à la gorge de ses deux mains. Les grands doigts noirs se refermèrent comme de l'acier et Amalric, tentant vainement de se soustraire à cette prise, tomba à terre, cloué au sol par ce corps massif. Il se débattait comme un rat pris dans les mâchoires d'un molosse. À plusieurs reprises, sa tête fut féroce ment plaquée sur le sable. Comme au sein d'une brume rouge, il vit le visage furieux du Noir, ses lèvres épaisses retroussées en un rictus de haine bestiale et ses dents brillantes. Un filet de bave et un grognement animal s'échappaient de l'épaisse gorge noire.

— Tu la veux, espèce de chien blanc ! s'écria le Ghanata, rendu fou par la rage et le désir. Arrghh ! Je brise ton dos ! J'arrache ta gorge ! Je... Mon cimenterre ! Je te coupe la tête et elle devra l'embrasser !

Une fois encore le visage d'Amalric fut plaqué violemment sur le sable compact ; Tilutan le souleva à moitié et le plaqua de nouveau au sol dans un excès de fureur bestiale. Le Noir se redressa puis, balançant ses épaules comme un singe, s'élança pour s'emparer du cimenterre qui était toujours là où il l'avait laissé tomber, formant un large croissant d'acier sur le sable. Hurlant d'une exaltation féroce, il se retourna et se

lança à la charge, brandissant la lame haut dans les airs. Amalric se leva lentement pour lui faire face, ébranlé, sonné et malade du traitement qu'il venait de subir.

La ceinture de Tilutan s'était déroulée au cours du combat et son extrémité pendait désormais au niveau de ses pieds. Il marcha dessus, trébucha et tomba en avant, lançant les bras en avant pour se protéger. Le cimenterre vola de ses mains.

Galvanisé, Amalric s'empara du cimenterre et s'avança d'un pas hésitant. Le désert lui apparaissait comme une brume sombre. Dans la pénombre devant lui, il aperçut soudain le visage de Tilutan, qui venait de blêmir. Sa large bouche s'était élargie encore plus et ses yeux étaient révulsés. Le Noir restait immobile, en appui sur un genou et une main, comme s'il était incapable de faire un pas de plus. Puis le cimenterre s'abattit, fendant le crâne rond jusqu'au menton ; Amalric dégagea sa lame d'une torsion aussi violente qu'écœurante. Il entrevit vaguement un visage noir divisé en deux par une ligne rouge qui allait s'élargissant. Le cadavre sembla s'enfoncer dans l'obscurité grandissante, puis les ténèbres engloutirent Amalric d'un seul coup.

Quelque chose de doux et de frais touchait le visage d'Amalric avec une agréable persistance. Il tâtonna et sa main se referma sur quelque chose tout à la fois chaud, ferme et solide. Puis sa vue se clarifia et il se retrouva en train de regarder un visage ovale et délicat qu'encadrait une chevelure noire et soyeuse. Comme en transe, il regarda sans rien dire, s'attardant longuement sur chaque détail des lèvres rouges et pleines, des yeux violet foncé et de la gorge d'albâtre. Il réalisa en sursautant que la vision était en train de s'adresser à lui avec une voix douce et mélodieuse. Les mots étaient étranges, mais il y avait en eux une illusion trompeuse de familiarité. Une main, menue et blanche, passait délicatement des lambeaux de soie humide sur sa tête, qui le lançait, et sur son visage. Il se releva, toujours étourdi.

C'était la nuit et le ciel était constellé d'étoiles. Le chameau était toujours en train de ruminer et un cheval hennissait d'inquiétude. À quelque distance de là, une silhouette noire et massive, à la tête fendue, gisait dans une horrible mare de sang et de cervelle. Amalric leva les yeux vers la jeune femme agenouillée à côté de lui, qui lui parlait dans une langue inconnue aux intonations douces. Comme les brumes de son cerveau se dissipaient, il commença à comprendre ce qu'elle disait. Faisant appel à des souvenirs à demi enfouis de langues étrangères apprises et parlées il y avait bien longtemps, il se rappela d'une langue qu'utilisaient encore certains lettrés d'une province méridionale de Koth.

— Qui es-tu, ma fille ? demanda-t-il, serrant de ses doigts raides la main délicate de la jeune fille.

— Mon nom est Lissa. (Elle prononça le nom avec un léger zézalement, évoquant le murmure d'un ruisseau.) Je suis heureuse que vous soyez conscient. J'avais peur que vous ne soyez plus en vie.

— Encore un peu et ç'aurait été le cas, marmonna-t-il en jetant un coup d'œil sur la silhouette sinistre de Tilutan, gisant immobile à terre.

Elle pâlit et refusa de suivre son regard. Ses mains tremblaient ; elle était si proche de lui qu'Amalric eut l'impression qu'il pouvait sentir les battements de son cœur.

— C'était horrible, balbutia-t-elle. Comme un rêve affreux. La rage, les coups, le sang...

— Cela aurait pu être pire, grogna-t-il.

Elle semblait sensible à chacune de ses inflexions de voix ou d'humeur. Sa main encore libre se posa timidement sur le bras du jeune homme.

— Je ne voulais pas vous offenser. C'était très brave de votre part de risquer votre vie pour sauver celle d'une inconnue. Vous êtes aussi noble que ces chevaliers dont parlent mes livres.

Il lui jeta un rapide coup d'œil. Ses grands yeux limpides rencontrèrent les siens, et il n'y lut que ce qu'elle venait de dire. Il voulut dire quelque chose, puis changea d'avis et de sujet.

— Que fais-tu dans le désert ?

— Je viens de Gazal, répondit-elle. Je... je m'enfuyais. Je ne pouvais plus le supporter. Mais il faisait chaud, j'étais seule, fatiguée, et je ne voyais que du sable, encore du sable, et ce ciel d'un bleu aveuglant. Le sable brûlait mes pieds et mes sandales n'avaient pas tenu longtemps. J'avais tellement soif, et ma gourde ne m'avait pas duré bien longtemps. J'ai alors voulu revenir à Gazal, mais toutes les directions se ressemblaient. Je ne savais pas par où aller. J'avais terriblement peur et je me suis mise à courir dans ce qui me semblait être la direction de Gazal. Je ne me souviens pas de grand-chose après ça ; j'ai couru jusqu'à ce que mes jambes ne me soutiennent plus et j'ai dû rester allongée sur le sable brûlant pendant un bon moment. Je me rappelle m'être relevée et avoir avancé en vacillant ; vers la fin, j'ai cru entendre quelqu'un crier, puis j'ai vu un Noir sur un cheval noir qui galopait vers moi, et je ne me souviens plus de rien jusqu'à ce que je me réveille et me retrouve étendue, la tête dans les bras de cet homme qui me faisait boire du vin. Puis il y a eu des cris et une lutte... (Elle frissonna.) Quand tout a été fini, j'ai rampé

jusqu'à l'endroit où vous gisiez comme un homme mort, et j'ai essayé de vous ranimer...

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle sembla ne pas savoir quoi répondre.

— Mais voyons, hésita-t-elle, vous... vous étiez blessé et, enfin, c'est ce que quiconque aurait fait. De plus, j'ai compris que vous vous étiez battu pour me protéger de ces Noirs. Les gens de Gazal disent toujours que les Noirs sont des gens pervers, qui s'en prennent aux êtres sans défense.

— Ce n'est pas une caractéristique réservée aux Noirs, marmonna Amalric. Où se trouve donc cette ville de Gazal ?

— Elle ne doit pas être loin, répondit-elle. J'ai marché une journée entière, mais je ne sais pas combien de temps le Noir m'a transportée après m'avoir trouvée. Il a dû me découvrir vers le crépuscule et donc n'a pas dû parcourir une grande distance.

— Dans quelle direction ? demanda-t-il.

— Je n'en ai aucune idée. Quand j'ai quitté la ville, j'ai marché vers l'est.

— La ville ? grogna-t-il. À un jour de marche de cet endroit ? Je pensais qu'il n'y avait que le désert sur des centaines de *miles* à la ronde.

— Gazal se trouve dans le désert, répondit-elle. Elle a été construite au milieu de palmiers, dans une oasis.

Il se dégagea et se releva. Il étouffa un juron en inspectant sa gorge du bout des doigts ; la peau y était meurtrie et lacérée. Il examina les trois Noirs l'un après l'autre ; ils étaient morts. Il les traîna alors à quelque distance de là, les abandonnant au désert. Quelque part, des chacals se mirent à aboyer. En retournant au trou d'eau, où la fille était accroupie à l'attendre patiemment, il pesta de ne trouver que l'étalon noir de Tilutan à côté du chameau. Les autres chevaux avaient brisé leurs sangles et s'étaient enfuis durant le combat.

Amalric retourna auprès de la fille et lui tendit une poignée de dattes séchées. Elle se mit à mâcher avidement, tandis que son compagnon s'asseyait et la regardait, menton sur le poing, une impatience grandissante faisant battre le sang dans ses veines.

— Pourquoi t'es-tu enfuie ? demanda-t-il soudain. Es-tu une esclave ?

— Nous n'avons pas d'esclaves à Gazal, répondit-elle. Oh, j'étais lasse, tellement lasse de cette continuelle monotonie ! Je voulais voir le monde à l'extérieur. Dites-moi, de quelle contrée venez-vous ?

— Je suis né dans les collines de l'ouest de l'Aquilonie, répondit-il. Elle frappa dans ses mains comme une enfant ravie.

— Je sais où c'est ! Je l'ai vu sur les cartes. C'est le pays le plus à l'ouest des contrées hyboriennes, et son roi est Epeus, le Porte Épée !

Amalric tressaillit violemment. Il redressa la tête d'un coup et sonda sa belle compagne du regard.

— Epeus ? Mais, voyons, Epeus est mort depuis neuf cents ans. Le nom du roi est Vilerus.

— Oh, bien sûr ! dit-elle, visiblement embarrassée. Je suis sotte. Bien sûr, Epeus était roi il y a neuf cents ans, comme vous dites. Mais parlez-moi... parlez-moi du monde !

— Eh bien, voilà un vaste sujet, répondit-il, perplexe. Tu n'as jamais voyagé ?

— C'est la première fois que les murs de Gazal sont hors de ma vue, déclara-t-elle.

Le regard d'Amalric était rivé sur l'arrondi de ses seins d'albâtre. Pour l'heure, il ne s'intéressait pas au récit de ses aventures et Gazal aurait bien pu être l'enfer qu'il s'en serait royalement moqué.

Il allait dire quelque chose, puis il changea d'avis et l'attrapa rudement dans ses bras, tendant tous ses muscles en prévision de la résistance à laquelle il s'attendait. Mais il ne rencontra aucune opposition. Elle se laissa faire et se retrouva en travers de ses genoux, les yeux levés vers lui, quelque peu surprise, mais sans manifester ni crainte ni embarras. Elle aurait pu être une enfant qui se soumet à un nouveau jeu. Quelque chose dans son regard franc le troubla. Si elle avait hurlé, pleuré, ou eu un sourire de connivence, il aurait su quoi faire avec elle.

— Au nom de Mitra, qui es-tu, ma fille ? demanda-t-il sans ménagement. Ce n'est pas le soleil qui t'a affectée et tu n'es pas non plus en train de jouer avec moi. Tes propos montrent que tu n'es pas une fille de la campagne, innocente car ignorante, et pourtant, tu sembles ne rien connaître du monde et de ce qui s'y passe.

— Je viens de Gazal, répondit-elle avec un geste d'impuissance. Si vous voyiez Gazal, peut-être comprendriez-vous.

Il la souleva puis la déposa sur le sable. Ensuite, il se releva et lui apporta une couverture de selle, qu'il étendit à son intention.

— Dors, Lissa, dit-il d'une voix que ses émotions contradictoires rendaient tendue. Demain, j'ai l'intention de voir Gazal.

À l'aube, ils partirent vers l'ouest. Amalric avait placé Lissa sur le chameau et lui avait montré comment garder son équilibre. Elle

s'accrochait au siège des deux mains et semblait ne rien connaître aux chameaux, ce qui surprit également le jeune Aquilonien. Une fille qui avait grandi dans le désert et n'avait jamais vu de chameaux ; ni n'avait, jusqu'à la nuit précédente, monté à cheval, en cavalière en croupe. Amalric lui avait confectionné une sorte de cape, et elle la portait sans poser de questions. Elle n'avait pas demandé d'où elle venait, l'avait acceptée comme elle acceptait toute chose venant de lui, aveuglément reconnaissante, sans jamais en demander la raison. Amalric ne lui expliqua pas que la soie qui la protégeait du soleil avait autrefois servi à protéger la peau noire de son ravisseur.

Comme ils avançaient, elle le pria de nouveau de bien vouloir lui parler du monde, comme une enfant qui réclame une histoire.

— Je sais que l'Aquilonie est loin de ce désert, dit-elle. Avant, il y a la Stygie, les Terres de Shem et d'autres pays. Comment se fait-il que vous soyez ici, si loin du pays qui vous a vu naître ?

Il avança en silence pendant un moment, la main sur la longe du chameau.

— Argos et la Stygie étaient en guerre, se lança-t-il soudain. Koth s'en est mêlé. Les Kothiens réclamèrent instamment une invasion simultanée de la Stygie. Argos leva alors une armée de mercenaires qui fit voile vers le sud, en direction de la côte. Au même moment, une armée kothique devait envahir la Stygie par la terre. J'étais l'un de ces mercenaires. Nous avons rencontré la flotte stygienne et l'avons vaincue, repoussant nos ennemis jusqu'à Khemi. Nous aurions dû débarquer et aller piller la ville, puis progresser le long du Styx, mais notre amiral était prudent. L'homme qui nous conduisait était le prince Zapayo da Kova, un Zingaréen. Nous avons longé les côtes en direction du sud jusqu'à ce que nous parvenions au niveau des jungles de Kush. C'est là que nous avons débarqué, laissant mouiller les navires tandis que notre armée avançait vers l'est, en direction de la Stygie, incendiant et pillant tout sur notre passage. Notre intention était de bifurquer vers le nord à un endroit donné et de frapper au cœur de la Stygie pour faire la jonction avec l'armée kothique, qui était censée progresser du nord vers le sud. C'est alors que nous apprîmes que nous avions été trahis. Koth avait conclu une paix séparée avec les Stygiens. Une armée stygienne marchait vers le sud pour nous intercepter ; une autre nous barrait déjà la route de la côte.

» Le prince Zapayo, désespéré, eut alors l'idée folle de marcher vers l'est, espérant ainsi pouvoir longer la frontière de la Stygie et parvenir

dans les Terres de Shem. Mais nous fûmes rattrapés par l'armée du Nord. Nous fîmes volte-face, les combattîmes toute la journée, et les repoussâmes vers leurs campements. Mais le lendemain, l'autre armée arriva de l'ouest. Prise en tenaille, notre armée fut anéantie. Nous étions brisés, annihilés, détruits. Peu survécurent et purent s'enfuir. Mais lorsque la nuit tomba, je m'enfuis avec mon compagnon, un Cimmérien nommé Conan, une espèce de brute à la force de taureau.

» Nous chevauchâmes en direction du sud, vers le désert, car c'était la seule voie qui s'offrait à nous. Ce n'était pas la première fois que Conan se trouvait dans cette région du monde et il pensait que nous avions une chance d'en réchapper. Loin au sud, nous trouvâmes une oasis, mais fûmes harcelés par des cavaliers stygiens et dûmes reprendre la fuite, allant d'oasis en oasis, mourant de faim et de soif, jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans une région désolée qui nous était inconnue, couverte de sable aride, sous un soleil de plomb. Nous galopâmes jusqu'à ce que nos montures chancellent et que nous délirâmes à moitié. Une nuit, enfin, nous aperçûmes des feux et partîmes dans cette direction, caressant l'espoir infime de pouvoir faire des alliés de ceux que nous y trouverions. Nous étions à peine à leur portée qu'ils nous accueillirent par une volée de flèches. Le cheval de Conan fut touché et se cabra, faisant chuter le Cimmérien. Le cou de ce dernier a dû être brisé net, car il n'a plus bougé d'un pouce. Je me suis enfui à la faveur des ténèbres, je ne sais trop comment, bien que ma monture soit morte sous moi. J'ai eu à peine le temps d'apercevoir les attaquants, des hommes grands et maigres, à la peau brune, portant d'étranges vêtements barbares.

» J'errai alors à pied dans le désert et tombai sur ces trois vautours que tu as vus hier. C'étaient des chacals, des Ghanatas, membres d'une tribu de voleurs, dont le sang noir est métissé avec... Mitra seul sait quoi ! La seule raison pour laquelle ils ne m'ont pas tué était que je n'avais rien sur moi qu'ils puissent convoiter. Pendant un mois, j'ai vagabondé et volé à leurs côtés, parce qu'il n'y avait rien d'autre que je puisse faire.

— Je ne savais pas que ça se passait comme ça, murmura-t-elle presque imperceptiblement. On disait qu'il y avait des conflits et de la cruauté dans le monde extérieur, mais tout cela semblait lointain, comme dans un rêve. Mais en vous entendant parler de trahisons et de batailles, c'est comme si j'assistais moi-même à tout cela.

— Des ennemis ne s'aventurent-ils donc jamais contre Gazal ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Les hommes évitent soigneusement Gazal. Parfois j'ai aperçu des tâches noires se déplaçant le long de la ligne d'horizon, et les anciens m'ont expliqué qu'il s'agissait d'armées en marche pour la bataille, mais jamais celles-ci ne sont venues jusqu'à Gazal.

Amalric fut gagné par un sentiment de malaise. Ce désert, apparemment dénué de toute vie, était pourtant habité par quelques-unes des plus féroces tribus de la Terre : les Ghanatas, qui s'aventuraient jusque loin à l'est ; les Tibu, des hommes masqués qui vivaient plus loin au sud, lui semblait-il et, quelque part, loin au sud-ouest, se trouvait l'empire à moitié mythique de Tombalku, sur lequel régnait une race barbare et sauvage. Il était étrange qu'une cité en plein milieu de cette contrée sauvage soit restée tellement à l'écart qu'un de ses membres ne connaisse même pas le sens du mot « guerre ».

Lorsqu'il portait son regard ailleurs, d'étranges pensées le tourmentaient. Le soleil la faisait-elle délirer ? Était-elle un démon ayant pris forme humaine, surgi du désert pour l'attirer vers quelque piège mystérieux ? Un simple coup d'œil à la jeune fille, juchée sur le chameau, s'accrochant avec le plus grand mal à son haut de selle, fut suffisant pour dissiper ces pensées. Puis le doute l'assaillit de nouveau. Était-il ensorcelé ? Lui avait-elle jeté un sort ?

Ils avancèrent à rythme soutenu en direction de l'ouest, ne s'arrêtant que pour mâchonner quelques dattes et boire un peu d'eau vers le milieu de la journée. Amalric façonna un abri de fortune avec son épée, son fourreau et les couvertures de selle, afin de la protéger du soleil brûlant. Parce qu'elle était lasse et raidie par les mouvements d'avant en arrière et les balancements du chameau, il lui fallut la prendre dans ses bras pour la faire descendre. Comme il sentait de nouveau la douceur voluptueuse de son corps souple, il se sentit envahi par une vague brûlante de passion et il resta immobile un instant, enivré par sa présence toute proche, avant de la déposer à l'ombre de sa tente de fortune.

Il éprouvait comme un début de colère quand le regard limpide de la jeune fille rencontrait le sien, quand elle abandonnait son corps juvénile à ses caresses. C'était comme si elle était inconsciente des choses qui pourraient la blesser. Sa confiance innocente le couvrait de honte, déclenchant une rage impuissante.

Pendant qu'ils mangeaient, il ne savoura pas les dattes qu'il mâchait ; il la fouillait du regard, s'abreuvant avec avidité du moindre détail de son corps jeune et souple. Elle semblait aussi ignorante de ses intentions qu'une enfant. Lorsqu'il la souleva pour la déposer de

nouveau sur le chameau et que ses bras se portèrent instinctivement autour de son cou, il frissonna. Mais il la hissa sur sa monture et ils reprirent leur route.

Juste avant le coucher de soleil Lissa pointa un doigt et s'écria :

— Regardez ! Les tours de Gazal !

Sur la ligne d'horizon du désert, il les aperçut : des flèches et des minarets, masse vert jade tranchant sur le ciel bleu. S'il n'y avait pas eu la fille, il aurait conclu qu'il s'agissait là du mirage d'une ville fantôme. Il regarda Lissa d'un air intrigué ; elle ne faisait montre d'aucun signe de joie particulier à l'idée de rentrer chez elle. Elle soupira, et ses frêles épaules semblèrent s'affaïsser.

Au fur et à mesure de leur approche, les détails se précisèrent à leur vue. Les murs d'enceinte semblaient jaillir à même le désert. Amalric vit que les murs s'éboulaient en de nombreux endroits. Il s'aperçut aussi que les tours étaient délabrées. Les toits étaient éventrés, des contreforts étaient percés de trous béants, et les flèches des tours semblaient vaciller. Un sentiment de panique l'envahit ; avançait-il donc en direction d'une cité de morts, guidé par un vampire ? Un simple regard vers la jeune fille le rassura. Aucun démon ne pouvait se tapir dans une enveloppe aussi finement ciselée. Elle l'interrogea de ses yeux profonds et mélancoliques, regarda ensuite le désert d'un air indécis puis, avec un profond soupir, fixa son regard sur la cité, comme envahie par un sentiment de peur subtile et de fatalisme.

Désormais, à travers les espaces béants de la muraille verte, Amalric apercevait des silhouettes aller et venir à l'intérieur de la cité. Personne ne vint les interpeller au moment où ils franchirent l'enceinte par une grande brèche dans le mur, débouchant sur une grande rue. Vue de près, illuminée par les rayons du soleil couchant, la décrépitude de la cité était encore plus évidente. Des herbes folles poussaient dans les rues, au milieu des pavés disjoints et brisés. Les rues comme les cours étaient jonchées d'éboulis et de blocs de pierre.

Des coupoles se dressaient encore, mais fissurées et décolorées. Des portails béaient, dénués de portes. La ruine avait posé son empreinte sur chaque endroit. C'est alors qu'Amalric aperçut la flèche encore intacte d'un édifice ; une tour rouge et cylindrique qui se dressait tout au bout de l'extrémité sud-est de la ville. Elle étincelait au milieu des ruines. Amalric la désigna du doigt.

— Pourquoi cette tour est-elle moins en ruine que les autres ? demanda-t-il.

Lissa blêmit. Elle se mit à trembler et s'agrippa convulsivement à sa main.

— N'en parlez pas ! murmura-t-elle. Ne la regardez pas, ne pensez *même pas* à ce bâtiment !

Amalric fronça les sourcils ; c'était comme si les implications innommables de ces propos avaient mystérieusement modifié l'aspect de l'étrange tour. Elle ressemblait désormais à une tête de serpent dressée au-dessus d'un amas de ruines et de désolation.

Le jeune Aquilonien lança des regards inquiets autour de lui. Après tout, il n'avait aucune assurance que les habitants de Gazal l'accueilleraient de façon amicale. Il vit des gens se déplacer tranquillement dans les rues. Ils s'arrêtaient pour le regarder, et la peau d'Amalric se hérissa sans qu'il puisse s'en expliquer la raison. Ces hommes et ces femmes avaient des traits placides et le regardaient sans animosité. Mais leur intérêt semblait si léger, si vague et détaché... Ils ne firent aucun geste pour s'approcher de lui ou engager la conversation. C'était comme si l'arrivée d'un cavalier en armes venu du désert dans leur ville était tout ce qu'il y a de plus normal pour eux ; pourtant Amalric savait que ce n'était pas le cas, et l'air détaché avec lequel les habitants de Gazal l'accueillirent provoqua un léger malaise en lui.

Lissa leur parla et leur présenta Amalric, dont elle souleva la main comme une enfant affectueuse.

— Voici Amalric d'Aquilonie, qui m'a sauvée des Noirs et m'a ramenée chez moi.

Un murmure poli de bienvenue s'éleva des spectateurs, et quelques-uns s'approchèrent pour lui tendre la main. Amalric songea qu'il n'avait jamais vu de tels visages, placides et bienveillants. Leur regard était doux et bon, ne reflétant aucune peur, aucune surprise. Ce n'était pas pour autant le regard stupide de bovins. Non, c'étaient les yeux de gens plongés dans leurs rêves.

Leur regard lui donnait un sentiment d'irréalité ; il entendait à peine ce qu'on lui disait. Son esprit était tout entier préoccupé par l'étrangeté de cette scène ; ces gens calmes et rêveurs, dans leurs tuniques de soie et leurs sandales légères, allant et venant sans but au sein de ruines décolorées. Un paradis d'illusion engendré par le lotus ? Pourtant, cette sinistre tour rouge apportait une note discordante à la scène.

L'un des hommes, jeune et glabre, mais dont les cheveux étaient pourtant couleur d'argent, était en train de parler :

— L'Aquilonie ? Il y a eu une invasion — nous en avons entendu parler — le roi Bragorus de Némédie... Comment s'est déroulée la guerre ?

— Il a été repoussé, répondit brièvement Amalric en réprimant un frisson.

Neuf cents ans s'étaient écoulés depuis que Bragorus avait envoyé ses lanciers à l'assaut des marches de l'Aquilonie. Celui qui avait posé la question ne l'interrogea pas davantage ; la foule se dispersa, et Lissa tira Amalric par la main. Il se retourna et la dévora des yeux. Dans un royaume où tout n'est qu'illusion et rêve, son corps souple et ferme ramenait ses pensées vagabondes sur un terrain concret. Elle n'était pas un rêve ; elle était bien réelle ; son corps était aussi doux et tangible que la crème et le miel.

— Venez, allons nous reposer et manger.

— Et les gens ? lui répondit-il. Tu ne vas leur parler de ce qui t'est arrivé ?

— Ils n'y prêteraient pas attention plus de quelques minutes, répondit-elle. Ils écouteront un peu, puis commenceront à s'éloigner. Ils se rendent à peine compte que j'ai quitté la ville pendant un moment. Venez !

Amalric conduisit le cheval et le chameau dans une cour fermée à l'intérieur de laquelle les herbes étaient hautes ; de l'eau s'écoulait d'une fontaine brisée dans un abreuvoir de marbre. Il attacha les montures à cet endroit, puis il suivit Lissa. Elle le prit par la main et le conduisit à l'autre bout de la cour, où ils franchirent une porte voûtée. La nuit était tombée. Dans l'espace ouvert au-dessus de la cour, les étoiles commençaient à être plus nombreuses, éclairant les colonnes déchiquetées. Lissa traversa une enfilade de pièces sombres, se déplaçant avec une aisance née de l'habitude. Amalric la suivait tant bien que mal, guidé par la main menue de la jeune femme dans la sienne. Ce ne fut pas une expédition très plaisante. L'odeur de poussière et de décrépitude flottait au sein des ténèbres épaisses. Il marcha de temps à autre sur ce qu'il pensait être des tuiles brisées et sur des tapis usés. Sa main restée libre effleurait les voûtes frettées des portes. Puis la lueur des étoiles apparut de nouveau à travers une toiture effondrée, et il vit qu'il se trouvait dans un couloir obscur et sinueux, aux murs duquel pendaient des tentures en train de pourrir. Elles frémirent légèrement sous un léger courant d'air, et ce bruit ressembla à un murmure de sorcières, faisant se hérissier les poils de la nuque d'Almaric.

Ils parvinrent dans une pièce qu'éclairait faiblement la clarté des étoiles, filtrant à travers les fenêtres ouvertes. Lissa relâcha sa main, tâtonna quelques instants et fit jaillir une légère lumière d'une sorte de boule qui brillait avec des reflets dorés. Elle posa ceci sur une table de marbre et fit signe à Amalric de s'asseoir sur un divan couvert de soieries. Fouillant dans un recoin obscur, elle en sortit une carafe en or remplie de vin ainsi que des récipients contenant des aliments inconnus d'Amalric. Il y avait des dattes, mais il ne connaissait pas les autres mets, qu'il trouva insipides et fades. Le vin était plaisant au palais, mais pas plus capiteux que de l'eau de cuisine.

Assise sur un divan de marbre en face de lui, Lissa mangea avec parcimonie.

— Quel est cet endroit ? demanda-t-il. Tu ressembles à ces gens... mais tu es étrangement différente.

— Ils disent que je suis comme nos ancêtres, répondit Lissa. Il y a bien longtemps, ceux-ci sont arrivés dans le désert et ont bâti cette cité sur une grande oasis, qui était en fait une série de sources. Ils prirent les pierres des ruines d'une ville bien plus ancienne. Seule la tour rouge... (Sa voix se fit murmure et elle jeta des coups d'œil inquiets en direction des étoiles qui s'encadraient dans les fenêtres.) Seule la tour rouge était encore debout. Elle était vide, à cette époque...

» Nos ancêtres, qu'on appelait Gazali, vivaient autrefois dans la partie méridionale de Koth. Ils étaient connus pour leur sagesse et leur savoir. Ils essayèrent de raviver le culte de Mitra, que les Kothiens avaient abandonné bien longtemps auparavant, et le roi les chassa de son royaume. Nombre d'entre eux vinrent dans le Sud, des prêtres, des savants, des professeurs de sciences, accompagnés de leurs esclaves shémites.

» Ils construisirent Gazal dans le désert ; mais les esclaves se révoltèrent presque aussitôt après que la cité fut achevée. Ils s'enfuirent et se mêlèrent aux tribus sauvages du désert. Nous ne les traitons pas mal, mais un mot leur parvint dans la nuit, un mot qui leur fit quitter la cité comme des déments pour s'enfuir dans le désert.

» Mon peuple resta ici, apprenant à produire boissons et nourriture avec ce qu'il avait sous la main. Ses connaissances étaient prodigieuses. Lorsque les esclaves s'enfuirent, ils emportèrent avec eux tous les chameaux, les chevaux et les ânes de la ville. Il n'y avait aucun moyen de communiquer avec le monde extérieur. Des pièces entières à Gazal sont remplies de cartes, de livres et de chroniques, mais ils datent d'il y a neuf cents ans au moins, car c'est il y a neuf cents ans que mon

peuple a fui Koth. Depuis cette époque, aucun homme du monde extérieur n'a mis les pieds à Gazal. Mon peuple est en train de disparaître progressivement. Ils sont devenus si rêveurs et tournés vers eux-mêmes qu'ils sont désormais dépourvus de toute passion ou ambition humaines. La ville tombe en ruine et personne ne lève le petit doigt pour la réparer. L'horreur... (Elle s'étrangla et frissonna.) Quand l'horreur fondit sur eux, ils ne purent ni s'enfuir ni se battre.

— Que veux-tu dire ? murmura-t-il, un vent glacial parcourant sa colonne vertébrale.

Le frémissement des tentures pourrissantes le long de ces couloirs noirs et innommables faisait surgir une crainte obscure dans son esprit. Elle secoua la tête, se leva, contourna la table de marbre et posa ses mains sur les épaules d'Almaric. Ses yeux étaient humides et brillaient d'une horreur et d'un besoin irrésistible qui le saisit à la gorge. Il l'enlaça instinctivement et il sentit son corps souple trembler sous ses doigts.

— Serre-moi ! le supplia-t-elle. J'ai peur ! Oh, j'ai rêvé d'un homme tel que toi. Je ne suis pas comme ceux de ma race ; ce ne sont que des morts qui arpentent des rues oubliées ; mais je suis bien vivante ; mon corps est chaud, mon cerveau fonctionne. Je connais la faim et la soif, et je vibre du désir de vivre. Je ne peux pas rester à arpenter les rues silencieuses et les galeries en ruine de Gazal, parmi ces gens mornes, alors que je n'ai jamais rien connu d'autre. C'est la raison pour laquelle je me suis enfuie — j'avais besoin de me sentir vivre...

Elle sanglotait sans pouvoir s'arrêter, nichée entre ses bras. Les cheveux de la jeune fille flottaient sur son visage ; le parfum qu'elle dégageait l'étourdissait. Son corps ferme se blottit tout contre lui. Elle était étendue en travers de ses genoux, les bras passés autour de son cou. En l'attirant fermement sur son torse, il écrasa ses lèvres sur les siennes. Il la noya de baisers sur les yeux, les lèvres, les joues, dans ses cheveux, sur sa gorge et ses seins jusqu'à ce que ses sanglots se transforment en halètements. [La passion qui venait de le submerger n'était pas celle d'un violeur.] La passion qui avait sommeillé en elle s'était réveillée en une vague irrésistible. La boule dorée luisante, heurtée par ses doigts tâtonnants, tomba à terre et s'éteignit. Seule la clarté des étoiles brillait dans la pièce.

Allongée dans les bras d'Almaric sur le divan recouvert de soieries, Lissa ouvrit son cœur et susurra ses rêves, ses espoirs et ses envies, qui étaient puérils, pathétiques et terrifiants.

— Je t'emmènerai avec moi, lui murmura-t-il. Demain. Tu as raison. Gazal est une cité de morts, nous irons à la recherche de la vie et du monde extérieur. C'est un monde violent, rude et cruel, mais mieux vaut cela que cette mort vivante...

La nuit fut brisée par un terrifiant cri d'agonie, d'horreur et de désespoir. Son accent fit perler une sueur glacée sur la peau d'Amalric. Il bondit de sa couche, mais Lissa s'accrocha à lui de toutes ses forces.

— Non, non ! le supplia-t-elle dans un murmure frénétique. N'y va pas ! Reste !

— Mais on est en train de tuer quelqu'un ! s'exclama-t-il, en cherchant son épée.

Les cris semblaient venir de l'autre côté d'une cour extérieure. D'indescriptibles bruits de déchirements et de lacérations se mêlaient à ceux-ci. Les cris se firent plus aigus, plus espacés, insupportables par l'agonie inéluctable qu'ils contenaient, puis ils disparurent complètement, se transformant en un long sanglot terrifiant.

— J'ai déjà entendu des hommes mourir en poussant de tels cris... sur un chevalet de torture ! murmura Amalric, tremblant de peur. Que diable se passe-t-il ?

Lissa tremblait violemment sous l'emprise de la terreur. Il sentit son cœur qui battait la chamade.

— C'est l'Horreur dont je t'ai parlé ! murmura-t-elle. L'Abomination qui demeure dans la tour rouge. Elle est venue il y a bien longtemps – certains prétendent qu'elle habitait déjà ici pendant ces années perdues et qu'elle est revenue après la construction de Gazal. Elle dévore les êtres humains. [Des chauves-souris s'envolent de la tour.] Ce que c'est, nul ne le sait, puisque aucun de ceux qui l'ont vue n'est encore en vie pour en parler. C'est un dieu ou un diable. C'est la raison de la fuite des esclaves ; la raison pour laquelle les gens du désert évitent soigneusement Gazal. Nombre d'entre nous ont déjà fini dans sa terrible panse. Au final, tous disparaîtront, et cette chose régnera sur une cité déserte, exactement de la même façon qu'elle régnait, dit-on, sur les ruines sur lesquelles Gazal fut construite.

— Pourquoi les gens restent-ils pour se faire dévorer ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, dit-elle en gémissant. Ils rêvent...

— L'hypnose, marmonna Amalric. L'hypnose alliée à la décadence. Je l'ai vu au fond de leurs yeux. Ce démon les a hypnotisés. Mitra, quel secret impur !

Lissa pressa son visage contre son torse et se serra contre lui.

— Mais que pouvons-nous faire ? demanda-t-il, mal à l'aise.

— Il n'y a rien à faire, murmura-t-elle. Ton épée serait inutile. Peut-être que cette *chose* ne nous fera aucun mal. Elle a déjà pris une victime ce soir. Nous sommes condamnés à attendre, tels des agneaux à l'abattoir.

— Plutôt finir en enfer ! enragea Amalric, galvanisé. Nous n'attendrons pas demain matin. Nous allons partir cette nuit. Prépare un sac avec de quoi boire et manger. Je vais aller chercher le cheval et le chameau et les amener dans la cour extérieure. Retrouve-moi là-bas !

Puisque le monstre inconnu avait déjà frappé, Amalric estima que la jeune fille ne courrait aucun danger s'il la laissait seule pendant quelques minutes. Mais ses poils se hérissèrent tandis qu'il avançait en tâtonnant le long du couloir sinueux et à travers les chambres obscures dans lesquelles chuchotaient les tentures ondoiyantes. Il trouva les bêtes collées nerveusement l'une à l'autre dans la cour où il les avait laissées. L'étalon hennit anxieusement et frotta son museau contre lui, comme s'il percevait un péril imminent dans la nuit silencieuse.

Il sella et brida les montures et les fit passer par l'ouverture étroite qui donnait sur la rue. Quelques minutes plus tard il se trouvait dans la cour éclairée par la lueur des étoiles et à l'instant même où il y arrivait, il fut électrisé par un cri terrifiant qui résonna dans l'air. Ce cri affreux provenait de la pièce dans laquelle il avait laissé Lissa.

Il répondit à cette plainte pitoyable en poussant un cri terrifiant. Il dégaina son épée, traversa la cour à vive allure et bondit à travers l'espace de la fenêtre. La boule dorée luisait de nouveau, sculptant des ombres noires dans les recoins que la lumière mouvante ne parvenait pas à percer. Des lambeaux de soie épars jonchaient le sol. Le divan de marbre était renversé. La pièce était déserte.

Une faiblesse proche de la nausée gagna Amalric ; il chancela et buta contre la table de marbre ; la faible lueur tangua sous ses yeux. Il fut alors saisi d'une rage folle. La tour rouge ! C'était là que le démon emporterait sa victime !

Il retourna en courant de l'autre côté de la cour, fouilla les rues du regard, puis s'élança en direction de la tour qui brillait d'une lueur surnaturelle sous la clarté des étoiles. Les rues n'étaient pas droites. Il prit des raccourcis, traversant de sombres édifices silencieux et des cours envahies par de hautes herbes qu'agitait le vent nocturne.

Devant lui, devant la tour pourpre, se trouvait un bloc de constructions en ruine, que la décrépitude semblait avoir rongé encore

plus que le reste de la ville. Apparemment, il n'y avait personne dans ces édifices. Ils tanguaient vertigineusement, s'affaissant pour former une masse instable de gravats menaçant de tomber en poussière, et la tour rouge s'élevait en leur milieu, telle une fleur rouge vénéneuse poussant sur les ruines d'un charnier.

Pour atteindre la tour, il n'avait d'autre solution que de traverser les ruines. Il s'enfonça dans la masse obscure de celles-ci sans se soucier du danger, cherchant une porte à tâtons. Il en trouva une, entra, balayant l'espace devant lui à coups d'épée. Ce qui s'offrit à sa vue était digne d'un rêve fantastique. Devant lui s'étendait une longue galerie éclairée par une faible lueur impie, dont les murs noirs étaient recouverts de tentures étranges et terrifiantes. Loin devant lui, dans cette galerie, il aperçut une silhouette s'éloigner ; une chose voûtée, blanche, nue, qui se déplaçait lourdement en tirant quelque chose dont la vue le remplit d'une horreur glacée. Puis l'apparition disparut de son champ de vision et l'étrange lueur disparut avec elle. Amalric resta immobile dans les ténèbres silencieuses, ne voyant rien, n'entendant rien, n'ayant de pensées que pour la chose blanche contrefaite qui tirait une forme humaine inerte, le long du couloir obscur.

Tandis qu'il avançait en tâtonnant, un souvenir vague lui revint en mémoire – une histoire terrifiante qu'on lui avait racontée, autour d'un feu mourant, dans la case aux maléfices d'un sorcier noir, dans laquelle étaient empilés des crânes humains... une histoire qui parlait d'un dieu habitant une demeure pourpre au sein d'une cité déserte et qui était adoré par des sectes monstrueuses dans les jungles moites et sur les berges de rivières aux eaux noires et sinistres. Avec l'histoire lui revint également le souvenir d'une incantation qu'on lui avait murmurée à l'oreille avec une voix empreinte de crainte et de respect, tandis que la nuit retenait son souffle, que les lions avaient cessé de rugir le long des berges de la rivière et que même les feuillages avaient cessé de se frotter les uns aux autres.

Ollam-onga murmura un vent sombre le long du couloir aveugle. *Ollam-onga* murmura la poussière qu'il foulait de ses pieds silencieux. La sueur perlait sur sa peau et son épée tremblait dans sa main. Il s'avancait dans la demeure d'un dieu et la peur l'accompagnait en le tenant fermement de sa main osseuse. *La demeure d'un dieu* – toute l'horreur de cette expression envahit son esprit. Toutes les peurs ancestrales et ces peurs qui remontaient au-delà des souvenirs ancestraux et raciaux s'engouffrèrent en lui ; une horreur cosmique et inhumaine le rendit

malade. Il se sentit terrassé en réalisant sa faiblesse humaine alors qu'il s'avançait dans cette maison de ténèbres qui était la demeure d'un dieu.

Autour de lui brillait une lueur si faible qu'elle en était à peine discernable. Il savait qu'il approchait de la tour elle-même. Un instant plus tard, il franchissait en tâtonnant une porte voûtée et débouchait sur des marches aux espacements curieux. Il monta les marches et, au fur et à mesure de son ascension, cette fureur aveugle qui est la dernière défense de l'humanité contre tous les actes diaboliques et toutes les forces hostiles de l'univers, s'empara de lui, et il oublia ses craintes. Brûlant d'une impatience terrible, il monta encore et encore, à travers les épaisses ténèbres maléfiques, jusqu'à parvenir dans une pièce éclairée par une étrange lueur.

Devant lui se tenait une silhouette, blanche et nue. Amalric se figea et sa langue se colla à son palais. C'était un homme – du moins cela ressemblait à un homme, blanc et nu – qui se tenait en face de lui, le regardant, bras croisés sur son torse d'albâtre. Ses traits étaient classiques, bien découpés, d'une beauté qui était plus qu'humaine. Mais ses yeux étaient des globes de feu lumineux, et jamais aucun être humain n'avait eu de tels yeux. Dans ceux-ci, Amalric aperçut les feux givrés des Enfers ultimes, mouchetés d'ombres effrayantes.

Puis la forme devant lui perdit en netteté, se faisant plus vague... Dans un terrible effort l'Aquilonien rompit les chaînes du silence et prononça une incantation mystérieuse et terrible. Et tandis que ces mots déchiraient le silence, le géant blanc devint immobile, se figea, et de nouveau ses traits furent distincts et nets, se découpant sur le décor doré.

— Attaque donc, maintenant, et maudit sois-tu ! s'écria Amalric sur un ton proche de l'hystérie. Je t'ai enchaîné à ta forme humaine ! Le sorcier noir avait dit la vérité ! C'était le maître-mot qu'il m'avait donné ! Attaque, *Ollam-onga*. Jusqu'à ce que tu brises le sort en te repaissant de mon cœur, tu n'es rien de plus qu'un homme, comme moi !

Avec un grondement qui ressemblait à une bourrasque de vent noir, la créature chargea. Amalric bondit de côté pour éviter d'être empoigné par ces mains dont la force était plus grande que celle d'un tourbillon. Une serre tendue s'accrocha dans sa tunique lorsque le monstre bondit, déchirant et arrachant le vêtement comme s'il s'était agi d'une guenille moisie. Amalric, que l'horreur de ce combat dotait d'une vitesse surhumaine, pivota et enfonça sa lame dans le dos du monstre avec une force telle que la pointe ressortit de plus d'un pied du large torse de la créature.

Un hurlement démoniaque d'agonie ébranla la tour ; le monstre se retourna et se jeta sur Amalric, mais le jeune homme s'écarta et s'élança tout en haut des marches jusque vers le dais. Là, il pivota, s'empara d'un siège de marbre et le jeta sur l'abomination qui était en train de gravir les marches. Le projectile tomba en plein sur le visage de l'être démoniaque, l'emportant avec lui en bas des marches. Le démon se releva, horrible et ruisselant de sang, et se remit à gravir les marches. Mu par l'énergie du désespoir, Amalric souleva un banc de jade dont le poids était tel qu'il lui arracha un grognement d'effort, et le lança.

Sous l'impact de cette masse, Ollam-onga retomba en arrière sur les marches. Il resta immobile dans les débris de marbre maculés de son sang. Dans un dernier effort désespéré, il parvint à se mettre sur ses mains, les yeux vitreux ; il rejeta sa tête en arrière et poussa un cri horrible. Amalric frémit et recula, saisi d'horreur en entendant ce cri, *auquel il fut aussitôt répondu*. De quelque part dans les airs, au-dessus de la tour, un faible concert de cris lui parvint comme en écho. Puis la silhouette blanche et mutilée se détendit et s'immobilisa entre les débris ensanglantés. Et Amalric sut que l'un des dieux de Kush venait de disparaître. Réalisant ceci, il fut submergé par une terreur aveugle et incontrôlable.

Dans un nuage de terreur il s'élança au bas des marches, frémissant en passant à côté de la chose qui était étendue sur le sol, les yeux grands ouverts. La nuit sembla hurler contre lui, atterrée par un tel sacrilège. Sa raison, transportée par son triomphe, fut submergée par un torrent de terreur cosmique. Comme il parvenait enfin au bas des marches, il s'immobilisa soudain. Lissa venait de surgir des ténèbres, arrivant sur lui, les bras grands ouverts, ses yeux ressemblant à des étangs d'horreur.

— Amalric !

Ce cri était hanté par l'horreur. Il la serra très fort dans ses bras.

— J'ai vu *la créature*, chuchota-t-elle... Elle emportait un cadavre dans la galerie. J'ai hurlé et je me suis enfuie ; puis, lorsque je suis revenue, je t'ai entendu crier, et j'ai compris que tu étais parti à ma recherche dans la tour rouge...

— Et tu es venue pour partager mon sort, dit-il d'une voix à peine audible.

Tandis qu'elle essayait de regarder par-dessus ses épaules, tremblante et fascinée, il lui couvrit les yeux de sa main et la fit se retourner. Il valait mieux qu'elle ne voie pas ce qui gisait sur le sol ensanglanté. Tandis qu'il conduisait Lissa au bas des marches sombres,

guidant celle-ci tout autant qu'il la portait, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que la créature ne gisait plus dans les débris de marbre. L'incantation avait enchaîné Ollam-onga à sa forme humaine lorsqu'il était en vie, mais pas dans la mort. Amalric fut un instant aveuglé puis, emporté par sa précipitation frénétique, il entraîna Lissa au bas des marches et ils traversèrent en hâte les ruines sombres.

Il ne ralentit pas la cadence avant qu'ils aient atteint la rue dans laquelle le chameau et l'étalon étaient serrés l'un contre l'autre. Il installa rapidement la jeune femme sur le chameau, puis il enfourcha l'étalon. Prenant la longe en main, il s'élança en direction du mur d'enceinte éboulé. Quelques minutes plus tard, il respirait enfin. Le grand air du désert apaisa son sang en ébullition, le libéra de l'odeur hideuse de décrépitude et d'antiquité.

Il avait une petite gourde accrochée à son arçon de selle. Ils n'avaient pas de nourriture, et son épée était restée dans la pièce de la tour rouge. Il n'avait pas osé y toucher. Sans nourriture et sans armes, ils allaient affronter le désert, mais les dangers que celui-ci recelait lui semblaient moins sinistres que l'horreur de cette cité qu'ils laissaient derrière eux.

Ils avançaient sans échanger un mot. Amalric se dirigeait vers le sud ; quelque part dans cette direction se trouvait un trou d'eau. Juste à l'aube, alors qu'ils gravissaient une dune de sable, il se retourna en direction de Gazal, irréaliste dans la lumière rosée. Il se raidit soudain et Lissa poussa un cri. Sept cavaliers venaient de sortir par une brèche de la muraille. Leurs montures étaient noires, et les cavaliers étaient enveloppés de la tête aux pieds dans des capes noires. Il n'y avait pas de chevaux à Gazal. L'horreur submergea Amalric ; il tourna la tête et ils pressèrent l'allure de leurs montures.

Le soleil se leva, rouge d'abord, puis doré, et enfin boule de feu chauffée à blanc. Les fugitifs ne ralentissaient pas leur course, titubant sous l'effet de la chaleur et de la fatigue, aveuglés par la lumière éclatante. De temps à autre, ils humectaient leurs lèvres avec un peu d'eau. Derrière eux, au même rythme, s'avançaient sept taches noires. Le soir commença à tomber, et le soleil se mit à rougir puis à sombrer aux confins du désert. Une main glacée étreignit le cœur d'Amalric. Les cavaliers gagnaient du terrain. Au fur et à mesure que les ténèbres s'amoncelaient autour d'eux, les cavaliers s'approchaient. Amalric regarda Lissa et poussa un grognement. Son étalon trébucha et tomba. Le soleil s'était couché, et la lune fut soudain occultée par une ombre en forme de chauve-souris.

Dans la nuit noire, les étoiles brillaient d'une lueur rouge, et derrière lui Amalric entendit un bruissement grandissant, comme un vent qui se lève. Une masse noire et rapide mouchetée d'horribles éclats étincelants se découpait dans la nuit.

— Vas-y, jeune fille, cria-t-il désespérément. Pars ! Sauve-toi ! C'est après moi qu'ils en ont !

Pour toute réponse, elle se laissa glisser au bas du chameau et passa ses bras autour de lui.

— Je mourrai avec toi !

Sept formes noires se découpaient contre les étoiles, avançant à la vitesse du vent. Sous leurs capuches brillaient des globes de feu maléfique ; leurs mâchoires décharnées semblaient s'entrechoquer. Puis il y eut une interruption ; un cheval dépassa Amalric et sa monture, forme indistincte dans les ténèbres surnaturelles. Il y eut le bruit d'un impact comme la monture inconnue se jetait sur les formes qui chargeaient. Un cheval poussa un hennissement frénétique, et une voix tonitruante beugla dans une langue étrange. De quelque part dans la nuit une clameur lui répondit.

Une action violente était en cours. Des sabots de chevaux piétinaient et martelaient la terre ; il y eut l'impact de coups sauvages, et on entendit la même voix de stentor, qui jurait à gorge déployée. Puis la lune sortit d'un coup, illuminant une scène incroyable.

Un homme juché sur un cheval gigantesque tailladait et frappait de tous les côtés, apparemment dans le vide, et une horde sauvage de cavaliers déboula d'une autre direction, leurs épées incurvées étincelant au clair de lune. En haut de la crête d'une dune, sept formes noires étaient en train de disparaître, leurs capes volant au vent comme des ailes de chauve-souris.

Amalric fut submergé par des hommes à l'air sauvage qui bondirent de leurs chevaux et s'attroupèrent autour de lui. Des bras, nus et vigoureux, l'immobilisèrent, et des visages bruns aux traits de rapace lui rugirent après. Lissa hurla. Puis les attaquants durent s'écarter comme l'homme juché sur le grand cheval se frayait un chemin dans leurs rangs. Il se pencha sur sa selle et regarda longuement Amalric.

— Par le diable ! rugit-il. Amalric l'Aquilonien !

— *Conan* ! s'exclama Amalric, incrédule. Conan ! Vivant !

— Plus vivant que tu en as l'air, répondit l'autre. Par Crom, l'ami, tu as l'air d'un homme qui vient de se faire pourchasser pendant toute la nuit par tous les diables de ce désert. Quelles étaient ces choses qui te poursuivaient ? Je galopais aux alentours du camp que mes hommes ont

dressé, afin de m'assurer qu'aucun ennemi n'était embusqué, lorsque la lune a disparu, soufflée comme une bougie, et que j'ai entendu les bruits d'une fuite. J'ai galopé en direction des bruits et, par Crom ! j'étais au milieu de ces diables avant de réaliser ce qui se passait. J'avais mon épée à la main et je frappais à droite et à gauche... Par Crom ! Leurs yeux brillaient comme des flammes dans la nuit ! Je sais que je les ai blessés avec le tranchant de ma lame, mais lorsque la lune a réapparu, ils avaient disparu comme si le vent les avait emportés. Était-ce des hommes ou des démons ?

— Des goules envoyées de l'enfer, frissonna Amalric. Ne m'en demande pas plus ; il y a certaines choses dont il vaut mieux ne pas discuter.

Conan ne chercha pas à en savoir plus, non qu'il ait l'air incrédule. Dans ses croyances on trouvait des démons de la nuit, des fantômes, des gobelins et des nains.

— On peut te faire confiance pour trouver une femme, même dans le désert ! dit-il en jetant un coup d'œil à Lissa, qui avait rampé jusqu'à Amalric et s'était blottie contre lui, jetant des regards apeurés vers les silhouettes farouches qui les encerclaient.

— Du vin ! rugit Conan. Amenez des gourdes ! Ici !

Il saisit une gourde de cuir parmi celles qu'on lui tendait, et la plaça dans les mains d'Amalric.

— Donne une gorgée à la fille et bois-en un peu toi aussi, lui conseilla-t-il. Puis nous vous mettrons sur des chevaux et nous vous conduirons au campement. Vous avez besoin de nourriture, de repos et de sommeil. C'est évident.

Un cheval richement caparaçonné fut amené ; il ruait et se cabrait. Des mains se tendirent pour aider Amalric à se hisser sur la selle ; puis on leva la jeune fille jusqu'à lui, et ils se mirent en route en direction du sud-ouest, entourés par les cavaliers à la peau brune et aux muscles noueux, pittoresques dans leur semi-nudité. Conan galopait en tête, fredonnant un chant de marche des mercenaires.

— Qui est-ce ? murmura Lissa, les bras noués autour du cou de son amant, qui la maintenait sur la selle, devant lui.

— Conan le Cimmérien, murmura Amalric. L'homme avec lequel j'ai erré dans le désert après la déroute des mercenaires. Et ces hommes sont ceux-là mêmes qui l'ont terrassé. Je l'ai laissé gisant sous leurs lances, apparemment mort. Et voilà que nous le retrouvons de toute évidence à leur tête et respecté par eux.

— Il a l'air redoutable, murmura-t-elle.

Il sourit.

— C'est la première fois que tu vois un barbare blanc. C'est un vagabond et un pillard ; un tueur aussi, mais il a son propre code d'honneur. Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit à craindre de sa part.

Au fond de son cœur, il n'en était pas aussi sûr. D'une certaine façon, on aurait pu dire qu'il avait trahi la camaraderie de Conan lorsqu'il s'était enfui à cheval dans le désert, laissant le Cimmérien inanimé à terre. Mais il ne savait pas que Conan n'était pas mort. Le doute rongea Amalric. D'une fidélité sauvage à ses compagnons, la nature élémentaire du Cimmérien faisait qu'il ne voyait pas pourquoi le reste du monde ne devrait pas être pillé. Il vivait par son épée. Et Amalric réprima un frisson lorsqu'il songea à ce qui pourrait bien se passer si Conan désirait Lissa.

Plus tard, après avoir mangé et bu au campement des cavaliers, Amalric s'assit près du petit feu allumé devant la tente de Conan ; Lissa, couverte d'une cape de soie, sommeillait, sa tête bouclée reposant sur les genoux de l'Aquilonien. En face de lui, les flammes jouaient sur le visage de Conan, alternant ombres et lumières.

— Qui sont ces hommes ? demanda le jeune Aquilonien.

— Les cavaliers de Tombalku, répondit le Cimmérien.

— Tombalku ! s'exclama Amalric. Alors, ce n'est pas une légende !

— Loin de là ! acquiesça Conan. Lorsque ma satanée monture est tombée avec moi, j'ai perdu connaissance sous le coup et, lorsque j'ai recouvré mes esprits, ces diables m'avaient ligoté poings et pieds. Cela me mit hors de moi ; donc je rompis plusieurs des cordes avec lesquelles ils m'avaient attaché, mais ils me rattachaient aussi vite que je me détachais... Je n'ai jamais réussi à me libérer une main. Mais ma force leur parut remarquable...

Amalric regarda Conan sans rien dire. L'homme était aussi grand et large que Tilutan l'avait été, sans le surplus de graisse du Noir. Il aurait pu briser la nuque du Ghanata de ses mains nues.

— Ils décidèrent de m'emmener dans leur cité plutôt que de me tuer sur place, poursuivit Conan. Ils pensaient qu'un homme tel que moi mettrait longtemps à mourir sous la torture, et que cela les amuserait. Eh bien, ils me ligotèrent sur un cheval sans selle, et nous sommes partis pour Tombalku.

» Il y a deux rois à Tombalku. Ils m'amènèrent devant eux : un diable décharné à la peau brune du nom de Zehbeh, et un Noir gros

et gras qui somnolait à moitié sur son trône en ivoire. Ils parlaient un dialecte que je comprends un peu ; il ressemble assez à celui des Mandingo de l'Ouest, qui vivent sur la Côte. Zehbeh demanda à un prêtre à la peau brune, Daura, ce qu'il fallait faire de moi ; Daura jeta des dés en os de mouton et déclara que je devais être écorché vif devant l'autel de Jhil. Tout le monde poussa de grands cris de joie, ce qui réveilla le roi à la peau noire.

» Je crachai sur Daura et l'abreuvaï de jurons, et les rois avec lui, et leur dis que si je devais être écorché, par Crom ! je réclamaï de pouvoir me gorger de vin avant qu'ils commencent, et je les maudis en les traitant de bandits, de lâches et de fils de putains.

» À ces mots le roi noir réagit, se redressa et me regarda. Il s'est alors levé et s'est écrié : « Amra ! » et c'est à ce moment-là que je l'ai reconnu : Sakumbe, un Suba de la Côte Noire, un aventurier bien gras que j'avais bien connu du temps où j'étais corsaire au large de ces côtes. Il faisait du trafic d'ivoire, de poudre d'or et d'esclaves, et aurait été capable de voler ses crocs au diable sans qu'il s'en aperçoive. Bon, quand il m'eut reconnu, il descendit de son trône et, tout joyeux, ce démon noir qui empestait l'air me prit dans ses bras et me détacha de ses propres mains. Ensuite, il annonça que j'étais Amra, le Lion, son ami, et qu'on ne devait me faire aucun mal. Une longue discussion s'ensuivit, parce que Zehbeh et Daura voulaient ma peau. Mais Sakumbe poussa un grand cri, appelant son sorcier, Askia, un magicien de la Côte Noire. Celui-ci arriva, tout emplumé et couvert de clochettes et de peaux de serpent, un digne fils du diable si jamais il en eut !

» Askia se trémoussa, fit des incantations, et annonça ensuite que Sakumbe était l' élu d'Agujo, l'Être Noir, et alors tous les habitants de Tombalku se mirent à crier, et Zehbeh dut reculer.

» Car ce sont les Noirs qui détiennent en réalité le pouvoir à Tombalku. Il y a plusieurs siècles de cela, les Aphaki, une race shémite, s'enfonça dans le désert du Sud et ils y établirent le royaume de Tombalku. Ils se mélangèrent avec les Noirs du désert, ce qui donna une race d'hommes à la peau brune et aux cheveux raides, plus blanche que noire. Ils sont la caste dominante de Tombalku, mais ils sont minoritaires, et un roi de pur sang noir règne toujours aux côtés du roi aphaki.

» Les Aphaki vainquirent les nomades dans la partie sud-ouest du désert, et les tribus noires des steppes, plus au sud encore. Ces cavaliers, par exemple, appartiennent aux Tibu, mélange de sangs stygien et noir.

» En fait, Sakumbe, à travers Askia, est le véritable maître de Tombalku. Les Aphaki vénèrent Jhil, mais les Noirs, eux, vénèrent Ajujo, l'Être Noir, et ses rejetons. Askia est arrivé à Tombalku avec Sakumbe et a ranimé le culte d'Ajujo, qui était en voie d'extinction du fait des prêtres aphaki. Askia fit appel à une magie noire qui vainquit la sorcellerie des Aphaki, et les Noirs l'accueillirent alors comme un prophète envoyé par les dieux sombres. Sakumbe et Askia deviennent de plus en plus puissants alors que l'aura de Zehbeh et Daura est sur le déclin.

» Bien, puisque je suis l'ami de Sakumbe et qu'Askia répondait de moi, les Noirs m'accueillirent avec des applaudissements. Sakumbe fit empoisonner Kordofo, le commandant des cavaliers, et me donna sa place, ce qui ravit les Noirs et exaspéra les Aphaki.

» Tu aimeras Tombalku ! La ville a été construite pour que des hommes tels que toi et moi puissent la piller ! Il y a une demi-douzaine de puissantes factions rivales qui passent leur temps à comploter et à intriguer les unes contre les autres, des bagarres continuelles dans les tavernes et les rues, des meurtres secrets, des mutilations et des exécutions. Et il y a des femmes, de l'or et du vin, tout ce que peut désirer un mercenaire ! Et j'occupe une position de pouvoir et suis bien vu ! Par Crom, Amalric, tu ne pouvais pas arriver à un meilleur moment ! Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne sembles pas aussi enthousiaste que tu l'as été autrefois dans une situation semblable.

— Je te demande pardon, Conan, s'excusa Amalric. Ce n'est pas par manque d'intérêt, c'est que je suis fatigué et que le manque de sommeil est en train de me submerger.

Mais ce n'était pas l'or, ni les femmes et les intrigues qui occupaient l'esprit de l'Aquilonien. C'était la jeune femme qui sommeillait sur ses genoux ; il n'éprouvait aucune joie à l'idée de la plonger dans le torrent d'intrigues et de sang que Conan avait décrit. Un changement subtil s'était opéré en Amalric, presque à son insu.

L'Heure du dragon

(Synopsis)

L'intrigue débute dans une salle d'un château némédien où quatre hommes ramènent à la vie une momie stygienne vieille de plusieurs milliers d'années.

L'un était un puissant baron némédien aux ambitions de faiseur de roi. Un autre était le plus jeune frère du roi de Némédie. Un autre était prétendant à la couronne d'Aquilonie. Un autre était un prêtre de Mitra exclu de son ordre pour s'être initié aux arts magiques interdits. La momie était celle d'un sorcier des temps jadis, un Hyborien appartenant à un royaume qui avait été détruit par les Némédiens, les Aquiloniens et les Argosséens. Le nom de ce royaume était Acheron, et sa capitale était Python. Plusieurs siècles avant le peuple d'Acheron, des Hyboriens plus hautement civilisés que leurs voisins de l'Est et de l'Ouest avaient régné sur un empire qui comprenait ce qui deviendrait le sud de la Némédie et de la Brythunie, la majeure partie de Corinthe, la plus grosse partie d'Ophir, de l'ouest de Koth ainsi que les parties occidentales de Shem, du nord d'Argos, et de l'est de l'Aquilonie. Acheron renversé et détruit par ses voisins occidentaux plus primitifs, le plus grand sorcier du pays s'était enfui en Stygie, où il vécut jusqu'à ce qu'il soit empoisonné par un prêtre stygien de Set, l'Antique Serpent. Il avait alors été momifié au moyen d'une science étrange ; ses organes vitaux ne furent pas enlevés, et la momie fut placée dans un temple caché. C'est en cet endroit que celle-ci avait été dérobée par des voleurs de Zamora, à l'instigation des conspirateurs. Le nom du baron némédien était Amalric, le frère du roi s'appelait Tarascus ; le prétendant au trône d'Aquilonie s'appelait Valerius ; le nom du prêtre était Orastes ; le nom du sorcier était Xaltotun. Valerius était un jeune aventurier téméraire, grand et aux cheveux blonds, prompt à se moquer de lui-même comme de tout le reste, mais

courageux dans la bataille. Il avait un vague lien de parenté avec ce roi que Conan le Cimmérien avait tué lorsqu'il s'était emparé du trône d'Aquilonie. Ce roi l'avait auparavant exilé, et il avait parcouru le monde en tant que soldat de fortune jusqu'à ce que les complots d'Amalric le fassent revenir. Il devait aider les conspirateurs à placer Tarascus sur le trône de Némédie, et ensuite ils le placeraient, lui, sur le trône d'Aquilonie. Amalric était de constitution robuste, mat de peau, impitoyable, et il nourrissait certaines ambitions secrètes. Il désirait placer ses pantins sur leurs trônes respectifs, régner à travers eux, puis les renverser et s'emparer de la couronne des deux pays unifiés. Tarascus était un homme à la peau foncée, jeune et pas très grand, rusé, courageux, jouisseur, mais ce n'était qu'un pion entre les mains d'Amalric. Orastes était un homme corpulent aux grandes mains délicates, versé dans les sciences occultes. Xaltotun, au moment où il fut ramené à la vie par les étranges incantations, était un homme grand, aux mains puissantes et vives, avec d'étranges yeux magnétiques et d'épais cheveux noirs. Il les écouta parler, comme ils lui expliquaient tout ce qui s'était produit depuis sa mort, et il accepta de les aider. Mais, dit-il, pour qu'il puisse recouvrer tous ses pouvoirs magiques, ils devaient voler pour lui le joyau appelé le Cœur d'Ahriman, qui était conservé dans un endroit secret dans le royaume d'Aquilonie. On le lui avait dérobé au moment de la chute de Python, donc quand il avait dû s'enfuir pour la Stygie. Au fond de son cœur le sorcier avait l'intention de restaurer l'ancien royaume d'Acheron. Les descendants du peuple d'Acheron étaient plus nombreux que ne le supposaient la plupart des gens, vivant dans les places fortes des collines, en communauté dans les grandes villes, et éparpillés dans tout le royaume, occupant des postes de prêtres, de domestiques, de secrétaires et de scribes. Le joyau fut volé ; le roi de Némédie fut assassiné à l'aide de magie noire, et Tarascus fut placé sur le trône. Puis les armées de Némédie marchèrent contre l'Aquilonie. Dans sa tente, la nuit précédant la bataille, Conan le Cimmérien fit un rêve étrange dans lequel nombre des épisodes de sa vie défilèrent devant ses yeux. Il vit des formes et des événements étranges, et quand il se réveilla, terrifié et en sueur, il appela ses commandants. C'était l'aube et les armées se mettaient en position de combat. Une étrange silhouette encapuchonnée fit alors son apparition sous la tente du roi et Conan fut frappé d'une curieuse paralysie. Il ne pouvait pas prendre part à la bataille, donc on fit venir des rangs de l'armée un simple soldat qui lui ressemblait beaucoup, que l'on revêtit de l'armure du roi, et c'est donc lui qui mena la bataille avec la grande bannière au

lion flottant au-dessus de lui. Mais il tomba au cours des combats, après s'être vaillamment battu, et l'armée aquilonienne fut brisée et totalement anéantie. Conan, gisant impuissant sous sa tente, fut attaqué par les chevaliers némédiens, sa garde personnelle taillée en pièces. Il combattit à coups d'épée, se tenant debout en se maintenant contre le mât de la tente, jusqu'à ce qu'il soit victime de la magie de Xaltotun. On le mit dans un chariot et il fut secrètement conduit jusqu'à la capitale de la Némédie, car Amalric ne souhaitait pas que l'on sache que ce n'était pas le roi qui était tombé pendant la bataille. Il fut jeté dans les fosses situées sous le palais, où il fut attaqué par un singe géant. Mais une jeune fille de la suite de Tarascus donna un poignard à Conan, avec lequel il tua le bête fauve, puis il s'enfuit. Arrivant dans le palais de Tarascus avec l'intention de le tuer, il vit le roi donner un joyau et un sac d'or à un homme avec ordre de prendre la gemme et de la jeter dans la mer. Ce joyau, bien que Conan ne le sache pas, était le Cœur d'Ahriman, que Tarascus avait dérobé au sorcier parce qu'il craignait ce dernier et qu'il avait une vague idée des intentions réelles de Xaltotun. Conan porta à Tarascus un coup qui aurait dû le tuer, mais manqua son coup. Après avoir quitté la ville, il se fraya un chemin vers la frontière de l'Aquilonie. En atteignant la frontière, il apprit que son peuple le croyait mort, que les barons se faisaient la guerre et que Valerius, surgi de la frontière avec son armée, avait vaincu une armée envoyée contre lui par les barons, s'était emparé de la capitale et que le peuple, qui craignait une invasion, l'avait accueilli comme un roi. Le Gunderland au nord et Poitain au sud-ouest avaient conservé leur indépendance, en partie seulement pour le Gunderland, mais totalement en ce qui concernait Poitain, et Conan se mit en route vers le sud-ouest, afin de rejoindre le comte Trocero, son chancelier, qui tenait les passes menant au sud, vers les plaines de Zingara. Mais il fit tout d'abord route vers sa capitale qui était aux mains de Valerius car une vieille sorcière, dans les montagnes de l'est de l'Aquilonie, lui parla mystérieusement du Cœur d'Ahriman et lui montra des images flottant dans la fumée à travers un cristal : des voleurs zamoriens pillant un temple stygien et dérobant un joyau de feu dans une caverne souterraine en dessous de la ville. Conan se rendit dans la ville où il fut accueilli et aidé par des vassaux restés fidèles, puis il se rendit dans la caverne, s'aperçut que le joyau avait disparu et lutta contre la créature invisible qui le gardait, dans un combat terrifiant. Lorsqu'il s'en échappa, il savait enfin que le joyau que Tarascus avait donné à l'homme était le Cœur d'Ahriman ; mais il s'empara d'un cheval et

d'une armure et se rendit jusqu'en Poitain où il trouva Trocero qui tenait les passes des montagnes contre Valerius. Pendant ce temps Xaltotun n'était pas au courant de la perte de sa gemme, car il la gardait dans un coffre en or qui était toujours fermé à clé, et il pratiquait sa magie sans répit. Seule une puissante magie nécessitait d'utiliser le Cœur d'Ahriman. Mais Conan avait été reconnu dans sa capitale et des hommes se lancèrent à sa poursuite au galop, tandis que d'autres partirent porter la nouvelle en Némédie. Conan se battit dans les passes et, avec les Poitaniens, il vainquit les Némédiens. Mais Trocero ne disposait pas de suffisamment d'hommes pour pouvoir envahir l'Aquilonie et vaincre les Némédiens et les barons qui avaient embrassé la cause de Valerius ; de plus son peuple craignait les pouvoirs magiques de Xaltotun. Ils pressèrent Conan de rester et de régner sur le pays, dont ils proclameraient l'indépendance, puis de conquérir Zingara, mais il décida de partir à la poursuite de l'homme qui avait pris le Cœur d'Ahriman. Il partit à cheval en direction des ports d'Argos.

Notes diverses pour L'Heure du dragon

Le Premier Jour (jour de la bataille).

Conan à Valkia. Amalric, Tarascus, Valerius et Xaltotun à Valkia.
Orastes à Belverus. Prospero en route pour Valkia

Cette nuit-là : Conan était en route pour Belverus avec Xaltotun. Amalric, Tarascus et Valerius campaient à Valkia, leur cavalerie poursuivant les Aquiloniens en fuite jusque dans les collines. Prospero battait en retraite en direction de Tarantia. Orastes était à Belverus.

Le Deuxième Jour.

Conan était prisonnier à Belverus. Xaltotun et Orastes étaient à Belverus. Tarascus était parti de Valkia en direction de Belverus. Amalric et Valerius traversaient les collines en direction de Tarantia. Prospero approchait de Tarantia.

Cette nuit-là : Conan était prisonnier à Belverus et s'évada. Orastes et Xaltotun étaient à Belverus, Xaltotun étant plongé dans le sommeil du lotus noir de Stygie. Tarascus atteignit Belverus. Prospero arriva à Tarantia et découvrit que la nouvelle de la bataille l'avait devancé. Amalric et Valerius campaient dans les plaines d'Aquilonie, ravageant les campagnes.

Le Troisième Jour.

Conan franchit la frontière et se réfugia dans les collines. Tarascus, blessé, était à Belverus avec Xaltotun et Orastes. L'écuyer du roi poursuivait Conan dans les collines. Ce soir-là, Prospero évacua

Tarantia. Au coucher du soleil, Amalric et Valerius entrèrent dans la cité sans rencontrer de résistance.

Cette nuit-là : Conan dormit dans la hutte de Zelata, la sorcière. Tarascus et Orastes quittèrent Belverus en direction de Tarantia. Valerius devint roi d'Aquilonie, intronisé par Amalric dans la grande salle des couronnements de Tarantia.

Le Quatrième Jour.

Conan se fraya un chemin à travers les collines en direction de Tarantia. Xaltotun demeura à Belverus. Tarascus et Orastes étaient en route vers Tarantia. Amalric et Valerius étaient à Tarantia, où ils recevaient les honneurs.

Cette nuit-là : Conan se fraya un chemin à travers les plaines dévastées en direction de Tarantia. Xaltotun demeura à Belverus. Tarascus et Orastes étaient en route vers Tarantia. Amalric et Valerius restèrent à Tarantia.

Le Cinquième Jour.

Conan arriva en vue de Tarantia dans la soirée. Xaltotun demeura à Belverus. Amalric et les Némédiens dévastaient les provinces alentour. Tarascus et Orastes arrivèrent à Tarantia. Valerius resta à Tarantia, réglant quelques comptes et confisquant biens et possessions.

* * *

Xaltotun quitta Valkia au coucher du soleil, et arriva à Belverus avant l'aube. Il voyagea plus vite que n'aurait pu le faire un homme moyen. Cela signifie qu'il fit le trajet en à peu près douze heures. Il en aurait fallu quinze à un chariot normal, avec un changement d'attelage. Un homme disposant d'un bon cheval pourrait peut-être y arriver en quatorze heures. Si Conan quitta Belverus après minuit, disons qu'il était sur la route à une heure du matin, galopant comme s'il avait le diable à ses trousses, il aurait chevauché six heures lorsque l'aube se lèverait le lendemain. Il lui resterait encore à faire huit heures de cheval. Il se reposa une heure, ce qui fait qu'il était huit heures. Il serait aux environs de seize heures lorsqu'il arriverait dans les collines. En fait, il emprunterait un raccourci, car il avait quitté la route sinueuse qui

débouche sur les passes dans les collines. Belverus était plus proche de la frontière que Tarantia.

* * *

Conan remontait le long de la vallée du fleuve Shirki, à une journée et une nuit de marche forcée de Tanasul ; Amalric pouvait atteindre Tanasul en un peu plus d'une journée de marche. Les hommes du Gunderland avançaient le long de la vallée de Khor, à environ trois jours de marche de Tanasul ; Tarascus était à Galparan, à une journée et une nuit de marche de la passe des Faucons et un peu plus d'une journée de marche de Tanasul.

* * *

Le Premier jour.

Tarascus à Galparan ;

Amalric, Valerius et Xaltotun dans le campement près de Tanasul ;

Conan au sud-ouest avançant le long du Shirki ;

Les Gundermen au nord des collines goraliennes.

La Première nuit.

Tarascus à Galparan ;

L'autre dans le camp ; Xaltotun faisant sa magie

Conan s'approchant de Tanasul ;

Les Gundermen en direction du sud, vers Tanasul.

Le Deuxième Jour.

À l'aube le messenger rejoignit Tarascus, qui leva le camp et parvint au camp d'Amalric avec ses cavaliers à minuit ; les fantassins arrivèrent quelques heures plus tard ;

Amalric et ses compagnons étaient dans leur campement, attendant Tarascus ;

Conan s'approchant de Tanasul ;

Les Gundermen marchant à travers les collines goraliennes.

La Deuxième Nuit.

Tarascus, Amalric, Valerius et Xaltotun étaient dans leur campement dans la plaine ;

Tard ce soir-là, Conan atteignit Tanasul, la traversa puis campa de l'autre côté.

Les Gundermen campaient plus loin encore, dans les collines.

Le Troisième Jour.

Tarascus et l'armée némédienne, faisant marche en direction de Tanasul, apprirent que Conan l'avait traversée ; lui et ses cavaliers forcèrent l'allure et arrivèrent à Tanasul juste au coucher du soleil ;

Conan campait dans les collines goraliennes ;

Les Gundermen avançaient rapidement en direction du sud.

La Troisième Nuit.

Les Némédiens campèrent dans la plaine aux abords de la rivière ;

Conan campa dans les collines ;

Les Gundermen atteignirent son campement après la tombée de la nuit.

Il fallut à Conan une journée et une nuit de marche pour atteindre Tanasul.

* * *

Conan marcha toute la première journée jusque tard dans la nuit ; il campa cette première nuit et se remit en route avant l'aube ; il marcha toute la seconde journée ; atteignit Tanasul à une heure avancée de la seconde nuit. Temps : une journée entière de marche et une partie des deux nuits ; il aurait fallu deux jours et deux nuits à un autre homme.

Le premier jour et la première nuit, Amalric resta dans son campement à attendre Tarascus, à qui il fallut une journée entière pour arriver. Il pouvait atteindre Tanasul en une journée, s'il avançait à bride abattue ; avec son armée, il fallait une journée et une partie de la nuit.

S'il était parti quand il le désirait, il aurait atteint le fleuve Shirki en premier, mais Xaltotun désirait qu'il attende Tarascus.

* * *

L'armée de Conan

10 000	Poitaniens	10 000	Poitaniens
5 000	barons aquiloniens	9 000	barons aquiloniens
3 000	Bossoniens	10 000	Bossoniens
		15 000	hommes du Gunderland
		4 000	piquiers aquiloniens

		48 000	
4 000	barons aquiloniens		
7 000	Bossoniens		
15 000	Gundermen		
4 000	piquiers aquiloniens		
		19 000	chevaliers
		10 000	archers
		19 000	piquiers

L'armée d'Amalric

35 000	chevaliers
11 000	piquiers
10 000	archers
30 000	chevaliers

51 000	
5 000	

56 000	
26 000	

30 000	
30 000	
21 000	

51 000	
5 000	

56 000	

Une sorcière viendra au monde

(Synopsis)

L'histoire débuta lorsque Taramis, reine du Khauran, se réveilla dans sa chambre voyant une tache de lumière sur le mur recouvert de tentures de velours. À l'intérieur de cette tache elle vit la tête de sa sœur, Salomé, qui avait été emportée dans le désert, peu après sa naissance, pour y mourir, car elle avait sur sa poitrine la marque de la sorcière : un croissant rouge sang. Dans la conversation qui s'ensuivit, il fut expliqué qu'il y avait des siècles de cela, une reine du Khauran ayant vécu avec un démon préadamite, il arrivait de temps à autre qu'une sorcière naisse dans la famille royale. Salomé expliqua qu'il y avait toujours eu des sorcières nommées Salomé, et qu'il y en aurait toujours. Elle, la sœur jumelle de Taramis, avait été emportée dans le désert, mais un magicien de Khitaï, de retour de Stygie avec une caravane, l'avait découverte. Il avait reconnu la marque de la sorcière, l'avait emmenée avec lui et l'avait élevée, lui enseignant nombre de choses sur les arts diaboliques. Maintenant elle revenait pour s'emparer du trône. Son maître l'avait chassée parce qu'elle n'avait pas l'envergure cosmique nécessaire à la véritable sorcellerie et qu'elle n'était qu'une putain des arts noirs. Elle s'était associée à un aventurier kothien qui commandait une armée de mercenaires professionnels, des Shémites des villes occidentales de Shem. Cet homme était venu au Khauran et avait demandé la main de la reine Taramis. Il était en ce moment même stationné à l'extérieur des murs de la ville avec son armée. Les portes de la ville étaient soigneusement gardées, car Taramis ne faisait pas confiance à cet homme. Salomé expliqua à Taramis qu'elle était entrée secrètement dans le palais, en droguant tous les domestiques de la reine. Elle lui expliqua qu'elle – Taramis – serait jetée dans un cachot, et qu'elle – Salomé – régnerait à sa place. Le Kothien entra à ce moment-là

et, cynique, Salomé lui confia sa sœur pour qu'il la viole, pendant qu'elle sortait pour aller donner ordre aux soldats des portes de la ville de laisser entrer les Shémites.

La scène suivante concernait un jeune soldat ; sa compagne pansait ses plaies, terrorisée en entendant le récit qu'il faisait de la trahison. La reine Taramis avait apparemment ordonné à ses gardes abasourdis de laisser entrer les Shémites dans la cité. Ce qui fut fait, et elle annonça qu'elle allait en faire le roi pour qu'il règne à ses côtés. Les soldats et la population se soulevèrent, mais seule la garde royale se trouvait dans la cité. Ils furent taillés en pièces par les Shémites, à l'exception du capitaine de sa garde, Conan le Cimmérien, qui refusait de croire que Taramis était Taramis. Il jura qu'il s'agissait de quelque démon qui avait pris son apparence et il se battit féroce­ment avant d'être submergé. Le jeune homme expliqua que le Kothien allait le faire crucifier à l'extérieur des murs de la cité. Ce qui se produisit ; Conan chassa les vautours avec ses dents, et attira l'attention d'un chef de bandits qui rôdait aux abords des murs, en espérant y trouver de quoi piller. Cet homme était Olgerd Vladislav, un Zaporogue, ou *kozak*, qui avait quitté les steppes pour venir échouer là et s'établir avec les tribus shémites nomades du désert. Il libéra Conan et l'enrôla dans sa bande après une mise à l'épreuve particulièrement féroce.

Pendant ce temps – ainsi que le montrait une lettre d'un savant en visite au Khauran – Salomé, qui se faisait passer pour Taramis, avait aboli le culte d'Ishtar, rempli les temples d'idoles obscènes, procédé à des sacrifices humains et placé dans le sanctuaire un horrible monstre des gouffres extérieurs. Le jeune soldat, convaincu que Taramis avait été tuée ou était emprisonnée et qu'un imposteur régnait à sa place, hantait le palais et les prisons déguisé en mendiant, et Salomé, qui venait de torturer sa sœur en lui montrant la tête d'un conseiller en qui elle avait confiance, jeta la tête au mendiant pour qu'il en dispose, révélant ainsi sans le vouloir le secret. Il se précipita vers Conan pour lui annoncer la nouvelle. Conan, entre-temps, désireux de se venger du Kothien avait levé une grande armée de nomades. Olgerd avait l'intention de prendre Khauran et de mettre la ville à sac, mais Conan le déposa et annonça son intention de sauver Taramis et de la remettre sur le trône.

Le jeune soldat délivra Taramis de sa prison, mais ils furent conduits dans le temple de Salomé. Mais Conan vainquit le Kothien, s'engouffra dans la cité et terrassa le monstre. Le Kothien fut crucifié et Taramis rétablie sur son trône.

Une Genèse Hyborienne (Deuxième partie)

par Patrice Louinet

L'année 1933 se termina de bien meilleure façon qu'elle n'avait commencé pour Robert E. Howard. Elle promettait d'être catastrophique. En 1932, Fiction House avait cessé de faire paraître *Fight Stories* et *Action Stories*, deux *pulp magazines* qui payaient certes de façon modeste, mais au sommaire desquels le Texan apparaissait fréquemment, ce qui lui assurait des revenus assez réguliers. L'arrivée de *Strange Tales* – revue concurrente de *Weird Tales* – qui payait ses auteurs à l'acceptation des nouvelles (et non à parution, comme *Weird Tales*), allait apparemment compenser la perte de ce débouché, mais fin 1932 Howard apprenait que cette revue allait, elle aussi, cesser de paraître. Au début de 1933, il ne restait donc plus à Howard qu'un seul débouché régulier : les magazines dirigés par Farnsworth Wright, c'est-à-dire *Magic Carpet Magazine*, un trimestriel à la santé plus que précaire, et *Weird Tales*. Howard n'avait donc plus vraiment le choix. À partir de fin 1932 et pendant plusieurs semaines, il inonda le bureau de Wright de nouvelles. Son objectif semble clair : il essayait de placer le plus de textes possible. La plupart des nouvelles les plus routinières et les moins abouties de Conan furent écrites dans cette courte fenêtre, Howard espérant visiblement en vendre un maximum. Au printemps 1933, *Weird Tales* se retrouva donc avec un nombre impressionnant de récits d'Howard en inventaire, au rang desquels plusieurs nouvelles de Conan (« Xuthal la Crépusculaire », « La Reine de la Côte Noire », « Le Bassin de l'Homme Noir », « Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire » et « Le Colosse Noir »). Howard étant tranquille de ce côté-là, il consacra tous ses efforts à trouver d'autres débouchés. Pour cela il s'adjoignit pour

la première fois les services d'un agent littéraire, Otis Adelbert Kline, qui avait autrefois brièvement dirigé *Weird Tales*, et lui-même auteur de son état. Sous l'impulsion de Kline, Howard tenta d'abord de placer ses nouvelles de boxe, sans grand succès, puis il s'attaqua à des genres qui lui étaient totalement inconnus : le western et le récit policier. Il commença également à s'intéresser de plus près à la question de ses droits littéraires, songeant très sérieusement à se faire publier au Royaume-Uni.

Il ne revint à Conan qu'en octobre 1933. *Weird Tales* avait publié trois des cinq nouvelles du Cimmérien qu'ils avaient en inventaire, et il semblait évident que le personnage plaisait beaucoup au lectorat, promesse de ventes futures, donc. « Le Diable d'Airain », achevé aux environs d'octobre, était une semi-réussite de la part d'un Howard qui n'avait pas écrit de nouvelles de Conan depuis six mois. La nouvelle emprunte un certain nombre d'éléments à « Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire », écrite un an auparavant. Les deux récits montrent clairement l'influence d'Harold Lamb, un des auteurs phares de la revue *Adventure*.

Si Howard s'enthousiasma très vite de la parution de *Weird Tales* – nous savons qu'il connaissait l'existence du magazine moins de six mois après la parution du premier numéro – le genre qui avait sa préférence était le récit d'aventures, et notamment d'aventures historiques, bien plus que les récits ressortant du fantastique. Des années après les faits, il se remémorait avec un enthousiasme certain sa découverte de la revue *Adventure* : « ... les magazines étaient encore plus rares que les livres. Ce n'est que bien après avoir emménagé dans une "ville" (toutes proportions gardées) que je me suis mis à acheter des revues. Je me rappelle particulièrement bien la toute première que j'ai achetée. J'avais quinze ans. Je l'ai achetée un soir d'été au cours duquel j'étais si fébrile et agité que je ne tenais pas en place, et j'avais épuisé tout ce que l'endroit avait à offrir en terme de lecture. Je ne sais pas pourquoi, mais il ne m'était jamais venu à l'idée d'acheter un *pulp magazine*. C'était un *Adventure*. J'ai toujours cet exemplaire. Après cela, j'ai acheté *Adventure* pendant des années, bien que parfois le coût du magazine grevât mon budget. À l'époque, le magazine paraissait trois fois par mois. Je faisais des économies de bouts de chandelle afin de pouvoir me payer le numéro suivant ; j'achetais mon exemplaire et le faisais mettre sur ma note, et quand le numéro suivant paraissait, j'allais payer le numéro que je devais et faisais mettre le nouveau sur ma note, et ainsi de suite. »

En 1921, lorsque Howard découvre le magazine, *Adventure* est déjà une revue de référence, si ce n'est *la* revue de référence du genre.

Harold Lamb et Talbot Mundy en sont les auteurs phares. Arthur D. Howden-Smith y publie ses histoires de Vikings (qui influenceront Howard pour la série des Cormac Mac Art notamment). Rafael Sabatini fait sa première apparition au sommaire du magazine au cours de cet été 1921. Tous ces auteurs devaient influencer Howard d'une manière bien plus profonde que les auteurs qui paraissaient ou allaient paraître dans *Weird Tales*. Howard ne se contenta pas de rester simple lecteur de la revue. On trouve son nom dans le courrier des lecteurs par deux fois au cours de l'année 1924 et il correspondit pendant plusieurs mois avec R.W. Gordon, qui était responsable du département des chansons populaires du magazine. C'est enfin *Adventure* qui donna à Howard l'idée de s'essayer professionnellement à l'écriture : « J'ai écrit ma première nouvelle à l'âge de quinze ans et l'ai envoyée... à *Adventure*, je crois. Trois ans plus tard, je plaçais ma première nouvelle auprès de *Weird Tales*. Trois années entières sans vendre une seule foutue ligne. (Je n'ai jamais réussi à vendre quoi que ce soit à *Adventure*; il faut croire que mon premier échec m'avait complètement grillé chez eux !) » Ces mots furent écrits durant l'été 1933, quelques semaines avant que le Texan se mette à écrire des récits d'aventures. Au-delà du ton mi-figue, mi-raisin que l'on sent poindre dans les propos d'Howard, on comprend qu'il n'a jamais réellement digéré de ne jamais avoir été au sommaire d'*Adventure*. Tout ce qu'Howard devait écrire en 1922 et 1923 se résume à ce que pouvait faire de mieux un adolescent qui tentait d'imiter les récits qu'il lisait dans *Adventure*. Howard se lança ainsi dans la rédaction de dizaines d'histoires, dont la plus grande partie resta inachevée. Parmi celles-ci, une douzaine de récits mettant en scène un certain Frank Gordon, dont les aventures étaient très inspirées de Talbot Mundy (et de Rider Haggard), et dont le surnom – « El Borak le Rapide » – était directement emprunté à un roman de Sabatini, *The Sea Hawk*, qui parut dans les pages du magazine en 1922.

Il n'est donc pas anodin de noter que lorsque Howard se remit au récit d'aventures, en octobre 1933, il se lança avec une résurrection toute aussi incroyable que celle de Xaltotun dans *L'Heure du dragon* : celle de son personnage de jeunesse, El Borak. En écrivant ces récits d'aventures, Howard ne se risquait donc pas en terrain inconnu, comme cela avait été le cas pour ses nouvelles policières ou de western. Dans la deuxième des nouvelles d'El Borak, « The Daughter of Erlik Khan » (« La Fille d'Erlik Khan »), Gordon explore la cité de Yolgan, nichée dans les entrailles d'une mystérieuse montagne orientale, et dans laquelle

est retenue captive la splendide Yasmeena. À peine ce récit terminé et envoyé à son agent, Howard s'attela à son récit suivant, la nouvelle de Conan intitulée « Le Peuple du Cercle noir », dans laquelle la mystérieuse montagne orientale est le mont Yimsha et où Conan va secourir une autre splendide Yasmina. Comme Howard l'expliquait dès 1923 dans une lettre à son ami Tevis Clyde Smith, en commentant ses lectures de romans de Talbot Mundy : « Yasmini, c'est un sacré personnage, tu ne trouves pas ? »

On a beaucoup écrit sur l'influence de Talbot Mundy sur cette nouvelle de Conan, mais au final, si la source de la nouvelle nous est encore inconnue, si tant est qu'il existe une « source » à ce récit, Talbot Mundy n'est sûrement pas en cause. Il semble tout au plus que le travail préparatoire de recherche ou de relecture pour la confection des récits d'El Borak se soit trouvé recyclé dans la nouvelle de Conan. Ainsi, dans « Le Diable d'Airain », Howard avait changé le nom du roi de Turan, qui s'appelait Yildiz un an plus tôt dans « Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire », en Yezdigerd. Une part importante de cette nouvelle prenant place sur l'île de Xapur, il est très probable qu'Howard avait emprunté ses noms à l'histoire plus qu'à ses lectures, Yezdigerd étant le nom d'un roi perse, dont le père s'appelait Shapur. Yezdigerd fait son retour dans « Le Peuple du Cercle noir », accompagné de nouveaux éléments de géographie hyborienne qui font leur apparition dans cette nouvelle, tels les monts himéliens, Khahabul, l'Afghulistan et la Vendhya, autant de noms transparents.

« Le Peuple du Cercle noir » était la plus longue des nouvelles de Conan écrites jusqu'alors. Il s'agit d'une véritable « *novelette* », à la construction exemplaire, et non d'une longue nouvelle artificiellement délayée. L'intrigue y est soutenue, les rebondissements fréquents et les personnages plus nombreux. Une nouvelle de cette importance n'aurait pas pu être un succès si elle n'avait reposé que sur les épaules du Cimmérien. Yasmina tout d'abord. Depuis quelques nouvelles, les femmes qui apparaissaient dans les récits de Conan avaient un penchant pour la nudité égal à leur insipidité. Yasmina offre un contraste frappant, certes parfois agaçant, mais dans l'ensemble nettement plus abouti et satisfaisant. Mais c'est avec Khemsa qu'Howard imagina un personnage secondaire particulièrement intéressant, tiraillé entre la loyauté envers ses maîtres et son amour pour Gitara, tiraillé, donc, entre ses aspirations les plus spirituelles et les plus charnelles. En effet, comme il sied à tout

récit qui se prévaut d'explorer l'Est et l'Ouest, « Le Peuple du Cercle noir » est avant tout une exploration du thème de la dualité : un frère et une sœur, l'un mort et l'autre en vie, deux couples antithétiques, Conan et Yasmina d'un côté (l'homme du peuple et la créature altière) qui s'opposent à Khemsa et Gitara (leurs doubles inversés), deux couples au sein desquels la rivalité pour le pouvoir explique et cimente la relation. L'opposition aussi entre les frustes hommes des collines et les Prophètes de Yimsha, c'est-à-dire entre le physique et le mental, et dont l'opposition rappelle le débat sur le même sujet qui devait nourrir la correspondance entre Lovecraft et Howard tout au long de l'année 1933.

Si on retrouve dans cette *novelette* le penchant pour le mysticisme que l'on trouve à foison dans la production de Talbot Mundy, le traitement est du pur Howard. En fait, Howard n'avait pas besoin de se tourner vers Mundy pour en savoir davantage sur les « sciences orientales » et le mysticisme : il baignait dedans depuis des années. Si l'on veut bien passer outre le décor oriental de ce récit, ce qui apparaît est un récit qui touche en bien des points des aspects purement autobiographiques, soigneusement déguisés, comme toujours chez Howard. Le père d'Howard, Isaac Mordecai Howard, médecin de son état, fut toute sa vie passionné par le mysticisme, l'hypnose et le yoga. Il était connu pour hypnotiser régulièrement ses patients, et son fils, le jeune Robert E. Howard, assistait parfois à ces séances. Il annotait avec de curieux symboles de couleur les livres qu'il possédait sur le sujet, livres aux titres aussi évocateurs que *The Hindu Science of Breath* (« La Science hindoue de la respiration ») ou *Fourteen Lessons in Yogi Philosophy* (« Quatorze Leçons de philosophie yogi »), de Yogi Ramacharaka. Si Howard voulait en savoir davantage sur le mysticisme oriental, il n'avait nullement besoin de faire appel à Mundy ; tout ce dont il avait besoin, il pouvait le trouver sous son propre toit. La scène d'ouverture du récit – au cours de laquelle Yasmina doit mettre fin aux jours de son frère – en est un exemple autobiographique assez saisissant. Sur un plan littéraire, cette scène rappelle plusieurs autres nouvelles d'Howard, notamment *Dermod's Bane* (« Le Fléau de Dermod »), dans laquelle un homme est en proie aux plus atroces souffrances à la suite de la mort de sa sœur jumelle. C'est une constante de l'œuvre d'Howard de voir des frères et des sœurs obligés de se séparer, le plus souvent dans des conditions pénibles. Cette obsession trouve peut-être son origine dans l'accident qu'aurait subi Hester Jane Howard, la mère de Robert, alors que ce dernier était âgé de quelques mois. Selon un témoignage, non recoupé, la

mère d'Howard aurait fait une fausse couche en 1908, alors qu'Howard n'était âgé que de deux ans. Ce qui nous incitera à dresser un parallèle, non entre Howard et Conan (comme bien trop de lecteurs ont tendance à vouloir le faire), mais entre Howard et Yasmina, tous deux ayant connu la perte d'un frère ou d'une sœur. Cependant, et comme on pouvait s'y attendre, les éléments autobiographiques sont dilués et noyés dans un récit qu'il fallait bien vendre à une revue populaire. « Le Peuple du Cercle noir » est donc une nouvelle de Conan tout à fait satisfaisante sur bien des plans, fonctionnant à merveille lorsqu'on la lit sur un plan d'évasion pure, mais sa richesse et sa texture permettent une lecture à plusieurs niveaux. En cela, c'était une des nouvelles les plus abouties de la série jusqu'à cette date.

Farnsworth Wright fut apparemment très favorablement impressionné par « Le Peuple du Cercle noir » et il s'écoula moins de cinq mois entre la vente de la nouvelle et le début de sa parution dans *Weird Tales*, où la publication s'étala sur trois numéros. Wright sembla en revanche moins satisfait des libertés de ton toujours plus grandes qu'Howard s'autorisait dans ses écrits, en particulier en ce qui concerne les dialogues et les descriptions trop « corsées » à son goût. Il censura donc silencieusement – c'est-à-dire sans demander à Howard de procéder à des réécritures – certains des jurons et des répliques du Cimmérien, que nous avons bien sûr restaurés pour la présente édition. Il était donc paradoxalement « logique » de censurer les textes et acceptable de dénuder les demoiselles qui ornaient les couvertures de la revue...

Début janvier 1934, alors qu'Howard était plongé dans l'écriture du « Peuple du Cercle noir », il reçut enfin des nouvelles d'Angleterre. Il avait envoyé un lot de nouvelles à l'éditeur Denis Archer en juin de l'année précédente, espérant pouvoir faire paraître un recueil de nouvelles dans ce pays. La lettre n'apportait malheureusement pas de bonnes nouvelles. Si Archer avait trouvé les nouvelles « particulièrement intéressantes » dans l'ensemble, il ajoutait cependant que « la difficulté qui se présente au sujet de leur parution en recueil, c'est le très fort préjugé que nous rencontrons ici pour faire paraître un recueil de nouvelles, et je me vois donc contraint de vous retourner vos récits. Avec cette suggestion, cependant : dès que vous trouverez le temps d'écrire un roman d'environ soixante-dix à soixante-quinze mille mots dans la même veine que ces histoires, ma filiale, la Pawling & Ness Limited, qui traite notamment

avec les bibliothèques de prêt et qui peut mettre sur le marché une première édition tirée à 5 000 exemplaires, sera prête à le publier. »

À l'exception de son roman partiellement autobiographique *Post Oaks and Sand Roughs* (paru en France sous le titre *Le Rebelle*), Howard n'avait jamais écrit de romans ; il venait cependant de démontrer, avec « Le Peuple du Cercle noir » qu'il commençait à maîtriser des formes plus longues que celles auxquelles il était habitué jusqu'alors, ce récit faisant trente et un mille mots. Beaucoup d'auteurs n'auraient sans doute pas poussé l'expérience plus avant ; un correspondant qui mettait six mois à répondre, pour signifier qu'il rejetait un recueil de nouvelles qu'il avait lui-même commandé, ce n'était pas très encourageant. Quelques jours plus tard cependant, Howard écrivait à August Derleth : « Une firme anglaise, après avoir gardé plusieurs nouvelles en attente pendant des mois, me les a finalement renvoyées, en m'expliquant que le climat n'est pas favorable là-bas pour de tels recueils – de nouvelles, je veux dire – et ils m'ont suggéré de leur écrire un roman. Mais je ne suis pas très enthousiaste à cette idée ; j'ai déjà eu tellement de déceptions. Évidemment, je ferai de mon mieux. »

Howard commença à travailler sur ce fameux roman très vraisemblablement dès le mois de février 1934, mais il allait abandonner cette première idée quelques semaines plus tard...

Almuric – car il s'agit là très probablement du roman qu'Howard commença à écrire pour la firme britannique – fut abandonné à mi-parcours, Howard ayant écrit un premier jet complet et un second, inachevé. Ce roman, s'il avait abouti, aurait marqué la troisième apparition de Yasmeena/Yasmina, après « La fille d'Erlik Khan » et « Le Peuple du Cercle noir ». Comme ses homonymes, cette Yasmina vivait aussi dans une mystérieuse montagne : Yuthla. La raison pour laquelle Howard semblait insister pour que ses héroïnes dont le nom commence par un « Y » soient systématiquement cantonnées dans des montagnes dont le nom commence par « Y » devra sans doute rester sans réponse. Ce roman cannibalisait plusieurs scènes clés des nouvelles qu'Howard avait envoyées à Archer en 1933. Les créatures ailées – les Yaga d'Almuric – font ainsi irrésistiblement penser aux créatures ailées de la nouvelle de Solomon Kane « Des ailes dans la nuit ». Howard faisait tout ce qu'il fallait pour que ce roman soit dans la droite ligne des nouvelles. Cependant, le Texan s'arrêta en cours de rédaction et laissa son récit inachevé pour des raisons inexpliquées. Les deux fragments de

ce roman inachevé – et encore bancal – furent retrouvés dans les papiers d'Howard peu après sa mort, puis remaniés et complétés, et le roman parut dans les pages de *Weird Tales*.

Ce n'est sans doute qu'après avoir abandonné l'idée d'*Almuric* qu'Howard comprit qu'il serait sans doute plus logique de faire de Conan le personnage central de son roman. La vente de sa dernière nouvelle du Cimmérien – « Le Peuple du Cercle noir » – en février ou mars 1934 vint sans doute lui rappeler qu'il était tout à fait capable d'écrire des récits de taille ambitieuse mettant en scène le Cimmérien. En outre, l'univers de ce dernier ainsi que son personnage central étaient encore très frais à l'esprit d'Howard, et le travail à fournir pour mettre en place le décor de ce premier roman serait minime. Enfin, plusieurs nouvelles de Conan avaient été incluses dans le recueil soumis à Denis Archer. Howard ne ferait donc rien d'autre que soumettre du matériel qui était dans la même veine que ses récits antérieurs.

Il se mit donc à la tâche et, encore une fois, arrêta bien vite le travail.

Le synopsis et le premier jet (page 413 et suivantes), long de vingt-neuf pages, qui nous sont parvenus de cette première tentative de roman avec Conan en personnage principal sont pour le moins intrigants. Ce brouillon dont l'action se situe en grande partie à Gazal, fut commencé et abandonné alors qu'Howard avait terminé « Le Peuple du Cercle noir » et abandonné *Almuric*. On peut le dater, en toute probabilité, aux environs de la mi-mars 1934. Conan n'est pas véritablement le héros de ces pages, le rôle échouant à un certain Amalric (dont le nom rappelle tout de même celui d'Almuric.). À la lecture de ce synopsis et de ce premier jet, on se rend bien vite compte qu'il n'y avait pas là matière suffisante à faire un roman. Le lien entre le début et ce qui serait sans doute devenu la partie sur Tombalku n'est pas très réussi, et l'histoire avance sans direction précise. Howard s'en rendit apparemment assez vite compte cette fois-ci, et il abandonna ce second récit, pour se lancer dans la rédaction de son troisième essai romanesque. Cette fois-ci ce serait le bon : le roman *L'Heure du dragon*.

Il n'y avait pas grand-chose à sauver de ses deux précédentes tentatives. En fait, un lecteur lambda aurait du mal à se rendre compte que les trois récits sont contemporains : dans *L'Heure du dragon*, Conan mentionne brièvement son couteau ghanata, d'après une tribu qui n'est mentionnée dans aucune autre nouvelle de Conan à l'exception du

fragment sur Tombalku ; dans une des premières versions de travail de *L'Heure du dragon*, nous apprenons que Conan a eu autrefois comme surnom « Main de fer » (« Iron Hand ») ; c'est sous ce même surnom qu'est connu Esau Cairn sur la planète Almuric. Enfin, on mentionne aussi le prince Almuric (mais peut-être ceci fut-il inspiré par le prince du même nom dans « Xuthal la Crépusculaire », où l'on parle aussi d'un prince qui trouve la mort aux mains des Stygiens.)

Cependant, il y avait quelque chose dans le fragment sur Tombalku qui méritait d'être sauvé, et qui, en fait, fournit probablement la trame du futur roman :

« L'un des hommes, jeune et glabre, mais dont les cheveux étaient pourtant couleur d'argent, était en train de parler :

— L'Aquilonie ? Il y a eu une invasion – nous en avons entendu parler – le roi Bragorus de Némédie... Comment s'est déroulée la guerre ?

— Il a été repoussé, répondit brièvement Amalric en réprimant un frisson.

Neuf cents ans s'étaient écoulés depuis que Bragorus avait envoyé ses lanciers à l'assaut des marches de l'Aquilonie. »

Il y a dans ces lignes la trame sur laquelle va se bâtir le futur roman : l'invasion de l'Aquilonie par son voisin, la Némédie. Il est aussi probable que les sept cavaliers mystérieux furent transformés en quatre sorciers venus de Khitaï. Amra, le nom sous lequel Conan était connu du temps où il était pirate chez les corsaires noirs, franchit aussi l'espace pour se retrouver dans le roman. Quant au thème des rois rivaux, il constitue de toute évidence l'un des aspects centraux du livre. Quantité de ces éléments avaient déjà été utilisés par Howard lorsqu'il s'était attelé à la rédaction de « La Citadelle Écarlate » en 1932, qui était justement l'une des nouvelles envoyées en Angleterre à Denis Archer, et dans laquelle on retrouve une invasion (en provenance de Koth et d'Ophir dans ce cas), et la première mention de ce mystérieux surnom de Conan : Amra le Lion. La résurrection de Xaltotun fait bien évidemment penser à celle de Thugra Khotan dans « Le Colosse Noir », même si cette nouvelle n'avait pas fait partie du lot envoyé en Angleterre en 1933 (ce qui était impossible, Howard n'ayant pas récupéré les droits de cette nouvelle).

Howard savait ce qu'il devait faire avec *L'Heure du dragon*, et comment il devait procéder : recycler des éléments de différentes

nouvelles publiées aux États-Unis afin de pouvoir séduire un nouveau lectorat : le public anglais. Il lui fallait donc présenter au maximum son âge hyborien à ses lecteurs anglais – qui n'avaient jamais lu de nouvelles de Conan – et leur en montrer autant de facettes que possible. Afin de paver la voie pour de futurs romans, sans doute. Le lecteur britannique découvrirait donc la Stygie, l'équivalent hyborien des royaumes africains, il apprendrait même des choses sur les mystérieuses contrées orientales à l'est de la mer de Vilayet *via* les quatre sorciers, mais le récit reste cependant centré sur les pays situés au cœur des pays hyboriens : ceux correspondant, *grosso modo* à l'Europe de l'Ouest, quelque part entre l'époque romaine et la chevalerie du Moyen Âge.

Il y avait bien longtemps qu'Howard n'avait pas mis en scène Conan dans son rôle de roi d'Aquilonie, et on pourrait donc se demander pourquoi il choisit de revenir à un thème – la royauté – qui avait disparu depuis longtemps de ses préoccupations, tant au niveau des récits de Conan que sur un plan plus général. La réponse à cette question est sans doute affaire de stratégie commerciale. De tout temps, le lectorat britannique s'est passionné pour les rois mythiques ou légendaires. Howard avait un temps partagé cet intérêt. N'avait-il pas, dans « Le Phénix sur l'Épée » parlé d'un roi qui gagne un combat aidé d'une épée finalement assez similaire à Excalibur ? N'avait-il pas fait un lien explicite entre les Cimmériens et les Celtes ? N'avait-il pas, dans « La Citadelle Écarlate », écrit que le roi ne fait qu'un avec son royaume et que quiconque tuerait le roi sectionnerait par là même les cordes qui soudent le royaume ? Le roi Conan était-il donc sur le point d'avouer sa proche parenté avec le plus célèbre des rois celtiques, le roi Arthur ?

Dans « La Citadelle Écarlate », la capture de Conan est le résultat d'une trahison et sa victoire finale avant tout due à ses talents de stratège. Dans *L'Heure du dragon*, la paralysie qui frappe Conan est due à une force surnaturelle – et Howard insiste sur cet aspect – qui empêche Conan de prendre part à la bataille, privant le roi de ses forces et donc, Conan n'étant plus à la tête de l'armée, s'assurer ainsi de la défaite de celui-ci. Conan paralysé, c'est un lien essentiel entre le roi et son pays – ici, son armée – qui a été tranché, et la conséquence immédiate est la déroute de l'armée aquilonienne. Comme Pallantides le déclare peu après : « [Conan] était le seul à pouvoir nous mener à la victoire en ce jour. » Conan supposé mort, l'unité et donc la force de l'Aquilonie disparaissent. Ce qu'un partisan résumera plus tard au roi, en des termes qui ne sont pas sans évoquer la maxime de « La Citadelle Écarlate » :

« Vous étiez la corde qui maintenait les fagots. Lorsque la corde a été coupée, les fagots sont tombés chacun de leur côté. » Ce n'est que parce que Conan est mort (ou présumé tel) que Valerius peut monter sur le trône : « Conan sera un danger aussi longtemps qu'il sera en vie ; c'est un facteur d'unification pour l'Aquilonie » déclare Tarascus. « Il n'y a de force que dans l'union » lui fait plus tard écho Conan. Valerius, en dépit de sa victoire militaire, ne réussit pas à restaurer l'unité perdue du royaume et à obtenir l'allégeance du peuple. Ce à quoi répond la déclaration de Conan : « C'est une chose que de s'emparer d'un trône avec l'aide de ses sujets et de les diriger avec leur consentement. C'en est une autre de soumettre un royaume étranger et de le diriger par la peur. » Conan était le roi légitime d'Aquilonie, et seule la magie pouvait mettre à mal l'unité qui existait entre lui et son peuple.

Ce n'est pas le Cœur d'Ahriman qui défait Conan. Le Cœur n'est pas un objet maléfique en soi. Hadrathus, prêtre d'Asura, explique que « contre celui-ci les pouvoirs des ténèbres sont impuissants, s'il est entre les mains d'un fidèle... Il restaure la vie, et peut détruire la vie. [Xaltotun] l'a volé, non pour l'utiliser contre ses ennemis, mais pour empêcher ceux-ci de s'en servir contre lui. » Il conclut son propos en ajoutant : « Le destin de l'Aquilonie dépend de ce joyau. » Mais pourquoi le royaume dépend-il donc du Cœur ? Au début du roman, nous apprenons que le joyau « était caché dans une caverne, sous le temple de Mitra, à Tarantia ». Le symbolisme est évident : le Cœur, comme son nom l'indique clairement, est le cœur du royaume, et il a été placé au cœur, c'est-à-dire au centre, du royaume. La religion de Mitra est ce que l'âge hyborien a de plus proche d'une véritable religion organisée (c'est la religion officielle de l'Aquilonie et elle semble disposer d'un clergé), d'où, encore une fois, sa position centrale. Le nom de la capitale, Tarantia, mérite une discussion approfondie. Dans « La Citadelle Écarlate », la capitale de l'Aquilonie est appelée Tamar. Dans le roman, elle est devenue Tarantia. Il ne s'agissait pas là d'une « grossière erreur » d'Howard comme certains ont bien voulu l'écrire, mais au contraire d'un choix calculé : si Howard opta pour Tarantia, c'est parce que le nom est très probablement dérivé de Tara, capitale mystique et politique de l'Irlande, que les Celtes d'Irlande considéraient comme le cœur de leur royaume. Zelata déclare d'ailleurs à Conan : « Tu ne remonteras pas sur le trône tant que tu n'auras pas trouvé le cœur de ton royaume » ; à quoi il rétorque : « Tu veux dire la ville de Tarantia ? » Le Cœur est donc la pierre mystique qui symbolise le centre exact du pays, le symbole de ce lien qui unit le peuple et la terre au

roi. Et une fois ce lien sectionné, « le cœur a disparu [du] royaume ». Les conséquences sont terribles et immédiates pour le peuple et le pays :

« Là où se dressaient autrefois des granges et des villas, on ne voyait plus que cendres et ruines calcinées... C'était comme si toute cette région avait été passée à la faux par les envahisseurs. Conan jura comme il traversait des étendues noircies qui autrefois avaient été des champs fertiles, et apercevait des pignons déchiquetés se découpant sur le ciel, seuls vestiges de maisons incendiées. Il traversait une terre vide et désertée, tel un fantôme surgi d'un passé oublié et révolu. »

Tout ceci est parfaitement logique, car dans les récits du Graal le pays se transforme en terre dévastée, « le ghaste pays », à partir du moment où le roi est incapable de gouverner correctement son pays. Les conséquences de la défaite de Conan par les conspirateurs vont bien au-delà de la capture et de la destitution du Cimmérien. Le problème est que Conan semble dans un premier temps tout ignorer de ce lien qui l'unit à son pays. Son désir farouche de remonter sur le trône est voué à l'échec, et même ses plus fidèles partisans refusent de le suivre dans une entreprise qu'ils considèrent comme suicidaire. Ce n'est qu'au moment où Conan aura tout compris que la quête pourra réellement débiter : « Quel imbécile j'ai été ! Le Cœur d'Ahriman ! Le cœur de mon royaume ! "Trouve le cœur de ton royaume", m'a dit Zelata. »

C'est donc uniquement à ce moment que le récit se révèle être une quête, qui n'est pas sans évoquer la quête arthurienne du Graal. Car si l'on va chercher au-delà de la simple légende arthurienne, ce qui fait la force du mythe, c'est bien cette obsession qu'avaient les Celtes de ce roi commun à toutes les tribus celtiques, et qu'ils n'ont, historiquement parlant, jamais eu. Le roi celtique n'a rien à voir avec l'idée qu'on se fait habituellement d'un roi ; ce n'est pas un *imperator*, c'est-à-dire l'incarnation permanente d'un pouvoir centralisé, mais un *rex*, c'est-à-dire un chef militaire. Et ce que Howard nous raconte, c'est exactement cela : la quête de Conan pour le Cœur n'est rien d'autre qu'une longue quête qui lui permettra de régner dans son rôle de *rex*, et pas celui d'*imperator*, ce que vient appuyer l'échange entre Conan et Trocero au milieu du roman :

« — Alors annexons Zingara au Poitain, proposa Trocero. Une demi-douzaine de princes s'y opposent, et le pays est déchiré par les guerres civiles. Nous l'envahissons, province par province, et

l'ajouterons à tes possessions. Ensuite, avec l'aide des Zingaréens, nous nous lancerons à la conquête d'Argos et d'Ophir. C'est *nous* qui allons bâtir un empire...

De nouveau Conan secoua la tête.

— Que d'autres rêvent d'empires. Je ne souhaite que garder ce qui est à moi. Je n'ai aucune envie de diriger un empire soudé par le feu et le sang. C'est une chose que de s'emparer d'un trône avec l'aide de ses sujets et de les diriger avec leur consentement. C'en est une autre de soumettre un royaume étranger et de le diriger par la peur. Je ne souhaite pas devenir un autre Valerius. Non, Trocero, je régnerai sur toute l'Aquilonie et sur elle seule, ou je ne régnerai sur rien. »

La personne qui a eu un jour l'idée saugrenue de changer le titre original du roman en *Conan le Conquérant* n'avait de toute évidence pas compris le thème de ce livre : Conan y est tout sauf un conquérant. Si l'on veut envisager la royauté comme une sorte de conclusion à la « carrière » de Conan, alors la leçon que nous devons en tirer est d'une nature toute différente de celle qu'on a proposée pendant des années : le roi Conan (*rex*) a bien moins de pouvoirs et de liberté que Conan le Cimmérien.

Si Conan est un Arthur, nous pouvons nous demander où se trouve sa Guenièvre. La reine occupait en effet une place toute spéciale dans les pays celtiques, et son absence dans le roman d'Howard pourrait sembler surprenante, tout au moins à un lecteur peu familier des nouvelles de Conan. La plupart des lecteurs de *Weird Tales* lisant le roman pour la première fois durent avoir un choc en apprenant que Conan allait se marier avec Zenobia ; du moins est-ce ce qu'il annonce à la fin du roman. On est en droit de se demander s'il tiendra parole (et plusieurs critiques n'ont pas manqué de se poser la même question). Il est impossible de répondre à cette question, mais il est vrai qu'un mariage avec Zenobia renforcerait encore les parallèles avec le mythe arthurien.

En fait chacune des trois femmes du récit – Zenobia, Zelata et Albiona – semble dépositaire d'une partie du rôle symbolique assigné à la reine arthurienne. Zenobia (dont le nom était Sabina dans les premiers brouillons du roman et qui était inexplicablement devenue Tallulah dans la précédente édition française !) est donc celle qui sera logiquement l'épouse de Conan. Zelata de son côté est porteuse des aspects initiatiques de la quête : c'est elle qui aide Conan à comprendre le symbolisme du Cœur d'Ahriman, du lien entre le roi et son royaume. Quant à Albiona, son nom et son rang la trahissent : elle est bien sûr de

naissance noble, mais c'est l'étymologie de son nom qui est importante, car Albiona est dérivé d'*alba*, (blanc en latin), tout comme ce mot est à la racine du nom celtique *Gwen* et de ses dérivés, Guinever, Guenièvre, Gwenhwyfar ; du celtique : *finn* (blanc), et par extension clair, blond. Une racine qu'Howard connaissait parfaitement.

Les chapitres suivant cette découverte de la nécessité d'une quête seront donc les équivalents hyboriens de la quête du Graal. Tous les épisodes picaresques qui suivent nous offrent une succession de batailles, d'aventures et de péripéties dignes de tout roman de chevalerie arthurienne : l'épisode au château de Valbroso, les goules de la forêt, la mutinerie à bord du navire, celui de Khemi, puis l'épisode souterrain avec Akivasha, autant d'épisodes qui, *stricto sensu*, n'apportent rien de plus quant à la trame du roman, au point que Karl Edward Wagner, entre autres choses éminent spécialiste d'Howard, put supposer qu'un chapitre entier du roman était peut-être perdu. (Ce n'était pas cependant le cas et nous reviendrons sur l'affaire du chapitre « manquant » un peu plus loin.)

Le retour de Conan sur son trône s'amorce donc dès que Conan s'empare du Cœur d'Ahriman, c'est-à-dire à la fin du chapitre XIX. Le chapitre suivant débute ainsi : « L'Aquilonie avait laissé l'hiver derrière elle. Les branches se paraient de verdure et les tiges d'herbe s'inclinaient en souriant à la chaleur des brises venues du sud. » Le Cœur de nouveau entre des mains biens intentionnées, la vie est restaurée, le *ghaste pays* redevient terre d'abondance, la terre du Graal : « Un murmure passa soudain sur le royaume qui sombrait dans l'abîme, réveillant et ranimant une contrée impétueuse. » Cette image du pays qui retourne à la vie à l'unisson du retour des chevaliers au galop fait irrésistiblement penser à une scène remarquablement similaire dans *Excalibur* de John Boorman. La défaite de Xaltotun n'est désormais plus qu'une question de temps. Les conspirateurs sont désunis, tandis que les forces de Conan se regroupent enfin. La restauration du roi et de son royaume est désormais inévitable.

Howard écrivait sans doute tout ceci sans jamais perdre de vue le lectorat qu'il visait ; ce n'est donc pas une coïncidence si le roman contient tant d'allusions à des œuvres et auteurs britanniques. Les toutes premières pages du *Sir Nigel* d'Arthur Conan Doyle fournirent très probablement à Howard l'idée de la peste qui ravage la Némédie et durent inspirer sa description. De façon plus marquée, il est difficile de ne pas voir toutes les allusions shakespeariennes, qui abondent dans

le livre, notamment à Hamlet. « Il y a de la méthode dans sa folie » est un hommage explicite au Barde (et dans le deuxième jet, cette citation apparaissait par trois fois au cours du roman!). Le traitement de la bataille de la Valkia au début du roman est d'ailleurs étonnant chez un Howard dont la spécialité était de plonger ses personnages (et le lecteur) au cœur de l'action. Ici, tout est théâtre : la bataille n'est pas vécue, elle est racontée par un écuyer, dans un décor et avec un style très élisabéthain. *L'Heure du dragon* est l'histoire d'un roi dépossédé de sa couronne par un ennemi qu'il supposait être son allié. Conan, sans couronne et présumé mort, a donc toutes les qualités d'un roi fantôme du Danemark. Et lorsqu'il voit le Cimmérien, qu'il pense mort, un soldat de Poitain ne peut s'empêcher de paraphraser Shakespeare, (et nous de nous croire sur les contreforts d'Elseneur) : « Arrière ! s'exclama-t-il. Pourquoi es-tu revenu des grises contrées de la mort pour m'épouvanter ? J'ai toujours été un vassal loyal quand tu étais en vie... »

L'Heure du dragon est, de loin, le récit d'Howard pour lequel nous disposons du plus grand nombre de pages de brouillon. La version publiée dans *Weird Tales* faisait 241 pages (tapuscrit perdu), auquel il faut ajouter les 620 pages de brouillon qui ont survécu, sans compter les versions disparues au fil du temps : un carbone de la version finale et un jet complet. Howard écrivit en fait cinq versions successives de son roman, et certaines parties de celles-ci furent réécrites deux ou trois fois. Howard avait beau raconter qu'il écrivait à la volée, sans effort particulier, on voit encore ici que c'était loin d'être toujours le cas. Le synopsis du roman est intéressant pour quiconque désire se pencher sur les méthodes de travail d'Howard : il fait trois pages dactylographiés, interligne simple, et ces trois pages couvrent les cinq premiers chapitres en détail. Les différences avec ce qui deviendra la version finale du tapuscrit sont peu importantes. En revanche les chapitres suivants sont survolés et la deuxième moitié du roman totalement ignorée. Howard s'engagea dans la rédaction proprement dite à partir de ce synopsis, testant ses scènes et ses dialogues, et les modifiant si besoin était dans les versions ultérieures. Ainsi les motivations de Xaltotun pour épargner Conan changèrent plusieurs fois, le temps qu'Howard peaufine le caractère de ses personnages et leur interaction. Le passage dans lequel Tiberias se sacrifie, envoyant Valerius et cinq mille hommes dans un piège, fut ajouté dans les toutes dernières phases d'écriture, dotant la fin du roman d'un suspense et d'une tension qui lui auraient autrement fait défaut.

L'étude des différents tapuscrits nous montre qu'Howard ne commença son travail sur *L'Heure du dragon* qu'après avoir mis la touche finale au « Peuple du Cercle noir » et à une nouvelle policière que son agent reçut le 10 mars 1934. Il est en fait très probable qu'Howard ne se mit pas au travail avant d'avoir envoyé une autre nouvelle aux environs du 17 mars. Il débuta donc l'écriture vers ce moment-là. Symboliquement, ce serait un bon choix. L'agent littéraire d'Howard ne reçut rien de lui entre le 19 mars et le 20 juin. Si nous acceptons donc cette date du 17 mars, à un ou deux jours près, comme date du début de l'écriture, alors *L'Heure du dragon* fut composée en un peu moins de deux mois : le 20 mai 1934, Howard écrivait à Denis Archer : « Comme vous vous le rappelez sans doute, vous m'avez suggéré, dans votre lettre du 9 janvier, que je soumette un roman dans la même veine que les nouvelles que je vous avais précédemment proposées, à votre filiale, la Pawling & Ness Limited. Je vous envoie donc sous pli séparé un roman de soixante-quinze mille mots intitulé *L'Heure du dragon*, écrit suivant vos suggestions. En espérant qu'il sera accepté... »

Durant ces deux mois, il semble bien qu'Howard n'ait rien écrit d'autre, concentrant tous ses efforts sur le roman, à raison d'environ cinq mille mots par jour, sept jours par semaine. Sa correspondance se tarit elle aussi. Le 20 mai, jour où il envoya le tapuscrit en Angleterre, Howard écrivit quatre courtes lettres. *L'Heure du dragon* avait occupé tout son temps pendant ces deux mois. Pour quelqu'un qui déclarait ne pas espérer grand-chose du marché britannique, cela représente un effort plus que notable. On peut donc supposer qu'Howard plaçait bien plus d'espoirs dans son roman qu'il ne voulait bien le dire. Il savait que si le roman était accepté et publié, sa carrière prendrait un virage et gagnerait une ampleur inégalée.

Comme on pouvait s'y attendre, Howard prit quelques jours de congés en juin : « Après plusieurs semaines de travail acharné, je prends quelques heures de détente et j'en profite pour essayer de rattraper le retard dans ma correspondance, qui s'est entassée de façon outrancière. » Howard quitta Cross Plains pendant quelques jours et en profita pour aller visiter les célèbres cavernes de Carlsbad au Nouveau-Mexique, qui devaient l'inspirer quelques semaines plus tard. Revenu à Cross Plains, il se remit au travail et s'attaqua à son prochain récit, une nouvelle de Conan. Il ne s'était écoulé que quelques jours entre « Le Peuple du Cercle noir » et *L'Heure du dragon*. Le même délai semble avoir prévalu entre le roman et la nouvelle suivante.

« Une sorcière viendra au monde » fut composé soit fin mai, soit début juin 1934, sans doute en quelques jours. Depuis janvier, *Weird Tales* avait publié « La Maison aux Trois Bandits », « Chimères de Fer dans la Clarté Lunaire » et « La Reine de la Côte Noire ». En outre, Howard savait que « Le Diable d'Airain » était annoncé pour le numéro d'août et que « Le Peuple du Cercle noir » paraîtrait dans les numéros de septembre, octobre et novembre. Une fois ces nouvelles parues, Wright n'aurait plus de Conan en stock, pour la première fois depuis des mois. Wright acceptait les nouvelles de Conan aussi rapidement qu'il les recevait, et il leur donnait les honneurs de la couverture de façon quasi systématique : « La Reine de la Côte Noire », « Le Diable d'Airain », « Le Peuple du Cercle noir » et « Une sorcière viendra au monde », publiés sur sept mois et six numéros eurent droit à la couverture, un record impressionnant. La popularité du personnage allait croissant, et on peut imaginer qu'il attirait de nouveaux lecteurs. Des femmes en particulier, écrivaient à *Weird Tales*, demandant encore plus de nouvelles de Conan, qu'elles voyaient, en partie du fait des censures et des nouvelles rejetées par Wright, comme une sorte de barbare romantique. Il ne fallut qu'un jet à Howard pour être satisfait d'« Une sorcière viendra au monde ». Que la nouvelle ait plu à Farnsworth Wright ne fait pas l'ombre d'un doute. Dans une lettre envoyée le 5 juillet 1934, Howard écrivait : « Voici, enfin, le manuscrit que je vous ai promis il y a quelque temps de cela. « Une sorcière viendra au monde ». C'est ma toute dernière nouvelle de Conan, et M. Wright dit que c'est la meilleure. »

« Une Sorcière » est loin d'être la meilleure nouvelle de la série, mais c'est cependant une histoire mémorable, car elle contient la scène la plus fameuse de la série. Lorsqu'on lit le récit, on a l'impression qu'Howard ne faisait qu'emprunter différents éléments aux récits qu'il avait écrits les mois précédents. Le monstre de la fin du récit fait penser à celui d'*Almuric*. Taramis et Salomé nous rappellent qu'Howard était décidément très intéressé par le thème des frères et sœurs (avec, là encore, un exemple d'une séparation à la naissance), et par celui de la dualité. La paranoïa, thème sous-jacent d'une grande partie de l'œuvre (voir notamment « Le Royaume des chimères »), y règne en maître, et Howard nous répète que les gens ne sont souvent pas ceux qu'ils prétendent être et que des êtres maléfiques se dissimulent derrière des personnes en apparence très respectables. Dans « Une sorcière », seul Conan – et Howard – semblent détenir tous les éléments du puzzle. Les autres personnages sont tout aussi aveugles qu'Olgerd Vladislav quant à ce qui se déroule sous leurs yeux.

Conan, dans cette nouvelle, est en passe de devenir un personnage surhumain. Howard prenait de plus en plus d'assurance avec sa création et la structure même du récit en atteste. Nous sommes ici à des *miles* des clichés en vogue dans les *pulp magazines* : Conan – le protagoniste – porte la nouvelle sur ses épaules alors qu'il n'est présent que sur quelques pages. Il est tentant de vouloir dresser un parallèle entre le Cimmérien et ce à quoi Howard était en train d'arriver avec ses nouvelles de Conan : le Texan vendait systématiquement les nouvelles du personnage à *Weird Tales*, était en passe de les faire paraître en recueil, et il commençait donc à faire ce qu'il voulait, y compris ne pas utiliser le personnage central. Qu'on ne s'y trompe pas, Conan domine l'histoire tout entière, et la scène de la crucifixion en est l'illustration ultime. Comment peut-on tuer un personnage – littéralement ou littérairement – capable de survivre à une telle épreuve ? Car écrire une scène de crucifixion implique nécessairement une comparaison christique. Conan est probablement devenu « immortel » avec cette scène, et on peut se demander jusqu'à quel point c'était là le souhait d'Howard. L'histoire, certes moyenne, exsude la confiance qu'Howard a dans son personnage. Wright s'empressa d'acheter la nouvelle et il la publia dans le numéro de décembre ; c'était le cinquième mois consécutif que Conan était au sommaire de *Weird Tales*. Howard avait toutes les raisons d'être confiant.

Au début de l'année 1933, Howard n'avait qu'un seul débouché régulier. Au milieu de l'année 1934, il apparaissait au sommaire de la plupart des numéros de *Weird Tales*, venait de lancer une nouvelle série mensuelle dans *Action Stories* (qui venait de reparaître), pensait avoir trouvé un autre marché régulier avec l'arrivée de *Jack Dempsey's Fight Magazine*, se voyait publié dans plusieurs revues dans des genres différents grâce au travail de son agent et il était sans doute sur le point de se voir publié au Royaume-Uni, en librairies.

C'était une situation véritablement idyllique.

Cela ne devait pas durer...

Notes sur les textes

Le Peuple du Cercle noir / People of the Black Circle

Texte tiré du carbone original d'Howard, fourni par Glenn Lord, et de la première parution de la nouvelle (serial) dans les numéros de septembre, octobre et novembre 1934 de *Weird Tales*. Le carbone est incomplet, les pages 1 à 9 et 92 (sur un total de 98) manquant. Pour celles-ci, nous avons utilisé le texte paru dans *Weird Tales*.

L'Heure du dragon / The Hour of the Dragon

Première parution (serial) dans les numéros de décembre 1935, janvier, février, mars et avril 1936 de *Weird Tales*. Le poème au début du roman n'était pas inclus lors de la parution en magazine, mais est présent sur la page de titre du tapuscrit envoyé en 1934 à l'éditeur anglais Denis Archer (document fourni par Glenn Lord). On ne sait pas si le poème n'a pas été envoyé à *Weird Tales*, ou s'il n'a pas été utilisé par la revue. Le chapitre xx n'existe pas dans la version de la revue : le numéro de mars 1936 s'achève avec le chapitre xix et le numéro d'avril s'ouvre sur le chapitre xxi. Certains ont avancé l'hypothèse que ce chapitre aurait été égaré par *Weird Tales*. Une étude des différents tapuscrits et brouillons du roman indique cependant sans l'ombre d'un doute qu'aucun chapitre ne manque à l'appel et qu'il ne s'agit là que d'une erreur de numérotation, que nous avons d'ailleurs (volontairement) conservée !

Une sorcière viendra au monde / A Witch Shall be Born

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Terence McVicker. La page 5 est manquante et le texte de celle-ci est tiré du carbone de ce même tapuscrit (fourni par Glenn Lord).

Synopsis sans titre (*Le Peuple du Cercle noir*) / *Untitled synopsis*

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Résumés de l'histoire (*Le Peuple du Cercle noir*)

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Synopsis sans titre (*Amalric, fils d'un aristocrate...*) / *Untitled synopsis*

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Histoire inachevée, sans titre (*Trois hommes étaient accroupis...*) / *Untitled draft*

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Synopsis sans titre (*L'Heure du dragon*) / *Untitled synopsis*

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Notes pour *L'Heure du dragon* / *Untitled notes*

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.

Synopsis sans titre (*Une sorcière viendra au monde*) / *Untitled synopsis*

Texte tiré du tapuscrit original, fourni par Glenn Lord.



Aubin Imprimeur
LIGUGÉ, POITIERS

Achevé d'imprimer en mars 2008
N° d'impression P 72021
Dépôt légal, avril 2008
Imprimé en France
3594171-1